

ANVIER
1924

CAHIERS DRAMATIQUES

Supplément au n° 25 du *Théâtre et Comœdia Illustré*

PÉPÉ

✢ ✢

COMÉDIE EN TROIS ACTES

de

M. ANDRÉ BARDE

✢ ✢

Représentée pour la première fois à Paris,
sur la scène du Théâtre Michel,
le 4 Avril 1923.

Ce numéro ne doit pas être mis en vente sans celui du *Théâtre et Comœdia Illustré* portant la date de Janvier 1924.

ANDRÉ BARDE

PÉPÉ

DISTRIBUTION

Pierre Fressenoy, 45 ans	MM.	Le Gallo.
Eugène Pailloux, 45 ans		Palau.
Raymond Davillier, 28 ans		Pizani.
Le Monsieur de Grenoble, 66 ans		Clermont.
Dupont		Dubreuil.
Un Maître d'hôtel		Vincke.
Madame Jeannerot, 44 ans	Mmes	Marcelle Lender.
Jacqueline, 19 ans		Cæcilia Navarre.
Solange Fressenoy, 25 ans		Suzanne Dantès.
Madame Dupont		Varville.
Une Femme de chambre		Fursey.
La Caissière		Roncyane.

ACTE PREMIER

Un hall d'hôtel, à Allevard-les-Bains (Isère). Au fond, par les baies ouvertes, on aperçoit une terrasse que dominent les montagnes du Dauphiné.

SCÈNE PREMIÈRE

DAVILLIER, LE MAITRE D'HOTEL

Davillier, *entrant et s'adressant au maître d'hôtel.* — Ah çà !... il n'y a personne dans cet hôtel ?

Le Maitre d'hotel. — Pardon, Monsieur...

Davillier. — Évidemment... Mais vous êtes attaché au fonds... Je parle des voyageurs.

Le Maitre d'hotel. — A dix heures du matin, ceux qui font une cure sont dehors et ceux qui ne font pas de cure sont couchés !

Davillier. — Et M. et Mme Fressenoy rentrent-ils dans votre classification ?

Le Maitre d'hotel. — Précisément... M. Fressenoy est allé prendre son verre d'eau avec son ami M. Pailloux et Mme Fressenoy n'est pas encore descendue.

Davillier, *illuminé.* — Ah ! parfait !... (*Haut.*) Veuillez lui demander si elle est visible ?

Le Maitre d'hotel. — Qui dois-je annoncer ?

Davillier. — M. Raymond Davillier... (*Le portier prend le téléphone. Paraît Solange, costume de golf.*) Inutile, voici Mme Fressenoy.

SCÈNE II

DAVILLIER, SOLANGE, LE MAITRE D'HOTEL

Solange, *allant à lui très franchement et lui tendant la main.* — Tiens !... Bonjour... Vous allez bien ?

Davillier, *lui baisant la main.* — C'est une question qu'il n'est pas besoin de vous poser.

Solange. — Oh ! je me porte à merveille... Le sport... (*Au maître d'hôtel.*) Pas de courrier ce matin ?

Le Maitre d'hotel. — Le facteur n'est pas encore passé, quelquefois il bavarde en route... Je vais voir si par hasard... (*Il sort.*)

Solange. — Oh ! ce pays !

Davillier. — Vous pouvez le dire !... Quelle idée de vous enterrer dans ce trou du Dauphiné ?

Solange. — Mon mari y vient pour sa gorge... ça ne l'amuse pas !

Davillier. — Il s'est tellement amusé avec les gorges des autres qu'il peut à son tour...

Solange. — Quoi ?

Davillier. — Rien !

Solange. — Si... Si... Vous faites allusion à ses anciennes maîtresses. Hé bien, ça lui fait honneur.

Davillier. — Vous trouvez ?

Solange. — Je n'ai pas eu la prétention de le prendre vierge à quarante-deux ans...

Davillier. — Évidemment... mais Fressenoy a battu le record des papillons...

Solange. — Il vaut mieux avoir eu beaucoup de maîtresses qu'une seule !

Davillier. — Ce n'est pas mon opinion... L'amour en série ce n'est pas du travail très soigné... L'objet de luxe demande plus d'application... Moi je sens que je serai l'homme d'un seul amour.

Solange. — Vraiment !

Davillier. — Et il ne tient qu'à une personne de vérifier mon affirmation... (*Un temps, regard glacé de Solange, il poursuit.*) Vous alliez au golf ?

Solange. — Oui... c'est-à-dire si mon mari en manifeste le désir.

Davillier. — Encore votre mari, vous n'avez que ce mot-là sur la bouche... Mon mari... Mon mari...

Solange. — Sur la bouche, c'est la vraie place d'un mari... quand on l'aime...

Davillier. — Vous ne l'aimez pas.

Solange. — Qu'en savez-vous ?

Davillier. — Vous êtes la dupe d'un mirage... Vous avez épousé en Fressenoy, non l'homme mais la légende ; il vous a puru piquant de descendre le tombeur.

Solange. — Eh bien ! ce n'est pas si mal.

Davillier. — Mais le tombeur est bien tombé.

Solange. — Comment l'entendez-vous ?

Davillier. — Des deux façons... Le séducteur a quarante-cinq ans... vous êtes sa dernière conquête.

Solange. — Je l'espère bien.

Davillier. — Alors ce n'est plus un séducteur... l'auréole tombe... le don Juan est à la retraite... et vous vous trouverez, vous, femme de vingt-cinq ans, en face d'un monsieur quelconque, dont vous pourriez être la fille.

Solange. — Écoutez, Davillier... ça ne se fait plus.

Davillier. — Qu'est-ce qui ne se fait plus ?

Solange. — Ce que vous faites là... je vous assure que c'est passé de mode.

Davillier. — Mais, ma chère amie, je prétends être dans le mouvement.

Solange. — Alors vous sauriez que la femme mariée ne se porte plus et surtout la femme des amis.

Davillier. — D'abord Fressenoy n'est pas mon ami... c'est un camarade de cercle.

Solange. — Eh bien ! renseignez-vous à votre cercle... Soyez moderne comme moi... Est-ce que j'ai l'air d'une femme qui rêve d'adultère... Non, n'est-ce pas ?... Alors, à quoi est-ce que ça rime tout ce que vous racontez là... Le round est terminé... Eight, nine, ten... Vous êtes knock out... Finis, hall right... et sans rancune... (*Elle lui serre la main.*)

Davillier. — Vous êtes irrésistible.

Solange. — Non, je suis résistante. (*Entrent Pailloux et Fressenoy.*)

SCÈNE III

Les Mêmes, FRESSENOY, PAILLOUX

Fressenoy. — Tiens, Davillier... Quelle bonne surprise !... Vous avez quitté Chambéry ? (*Serrement de mains des trois hommes.*)

Pailloux. — Vous êtes venu à Allevard, il faut du courage.

Davillier. — C'est-à-dire que nous sommes partis ce matin avec les Tavernier, pour faire une excursion à la Grande-Chartreuse, et j'ai pensé en route : « Tiens, si on enlevait les Fressenoy, et Pailloux naturellement ; ils sont sur le chemin ».

Fressenoy. — C'est gentil, mais ça fait beaucoup de monde.

Davillier. — La limousine des Tavernier c'est un véritable autobus.

Fressenoy. — Qu'est-ce que tu en penses, Solange ?

Solange. — Nous ferons ce qu'il te plaira, Pierre.

Pailloux. — Quelle femme !... Il n'y en avait qu'une, c'est lui qui l'a.

Fressenoy. — Oui, c'est-à-dire que tu as une envie folle de voir la Grande-Chartreuse, mais tu sais que je ne suis pas très enthousiaste pour faire du 90 sur un strapontin, en écoutant cette bonne Mme Tavernier dont la langue fait du 120.

Solange. — Eh bien ! n'y allons pas, mon chéri.

Fressenoy. — Non, je n'ai aucune raison de te priver d'un plaisir que je ne partage pas...

Pailloux. — Les plaisirs ne font pas partie de la communauté.

Fressenoy. — Je resterai avec Pailloux et tu iras à la Grande-Chartreuse... Vous serez beaucoup plus à votre aise.

Davillier. — Évidemment...

Solange. — Il n'est peut-être pas convenable que je sorte sans toi.

Fressenoy. — Emmène ta mère, elle sera ravie.

Davillier. — Comment ! Mme Jeannero[t] est à Allevard ?

Solange. — Oui, elle est arrivée hier soi[r] d'Aix-les-Bains.

Fressenoy. — Et elle repartira sûrement c[e] soir pour Évian... ou pour Luchon... C'est un[e] femme qui a la bougeotte.

Solange. — Tout l'inverse de la fille.

Fressenoy. — Justement, ce n'est pas drôl[e] tous les jours ici, pour une jeune femme comm[e] toi ; il faut te donner de l'air de temps en temps. Où est Tavernier ?

Davillier. — En bas à la source, il ne peu[t]

›as traverser une station thermale sans boire ın verre.

Fressenoy. — Il se croit au Chatham.

Davillier. — Alors je vais les prévenir ?

Fressenoy. — Mais oui !

Davillier. — Et dans vingt minutes je ous rejoins... A tout à l'heure. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

FRESSENOY, PAILLOUX, SOLANGE

Solange. — Pourquoi ne viens-tu pas ?

Fressenoy. — J'ai ma cure... et puis la rande-Chartreuse, merci, je l'ai visitée du mps des Chartreux...

Pailloux. — Oui, maintenant, ce couvent publicain, c'est froid, ça manque de moines.

Solange. — Tu me gâtes tout mon plaisir.

Fressenoy. — Parce que je ne serai pas près toi pendant quatre ou cinq heures ?

Solange. — Certainement.

Pailloux. — Mais qu'est-ce que tu leur fais, ressenoy ? Qu'est-ce que tu leur fais ?

Fressenoy. — Oh ! non ! Pailloux... ces aisanteries étaient bonnes jadis. Maintenant te prie de te tenir, ce n'est pas la même chose...

Solange. — Mais je veux que ce soit la même ıose, je veux être ta maîtresse, comme les ıtres.

Fressenoy. — Tu es mieux que cela.

SCÈNE V

:s Mêmes, DUPONT, Mme DUPONT, LE MAITRE D'HOTEL

Dupont, *entrant avec Mme Dupont, au aître d'hôtel.* — Deux portos et des gâteaux. *ls s'asseyent, on leur apporte ce qu'il a de- ındé.*)

Mme Dupont, *à Dupont, désignant Fressenoy.* ...Tu vois ce type là-bas, il me fait tout le nps de l'œil...

Dupont. — Ah !

Mme Dupont. — Ça m'embête !

Dupont. — Bien sûr... Si ça te faisait plaisir, ne me le dirais pas !

Solange, *à Fressenoy.* — Comme cette femme regarde... Oh ! c'est d'une effronterie !

Fressenoy. — Peuh !... Qu'est-ce que c'est e ces gens-là ?

Pailloux. — Ils sont inscrits sous le nom de et Mme Dupont !

Solange. — C'est assez original !

Fressenoy. — Elle est bien quelconque !

Mme Dupont, *à Dupont.* — ...Non, mais ns, rends-toi compte, il ne me quitte pas des ıx !

Dupont. — C'est flatteur !

Mme Dupont. — C'est tout ce que ça te fait?

Dupont. — Du moment que ça t'embête, ça est égal !

Mme Dupont. — Mais il me traite comme une poule et ici je passe pour ta femme.

Dupont. — Alors agis comme doit le faire une femme mariée, on ne remarque rien et on passe.

Mme Dupont. — Par exemple !

Dupont. — C'est précisément parce que tu hérisses tes plumes qu'il s'aperçoit que t'es une poule.

Mme Dupont, *se levant indignée.* — Et toi aussi t'es une poule ! (*Elle sort en jetant un coup d'œil furieux sur Fressenoy.*)

Dupont, *la suivant.* — Qu'est-ce qui te prend ?

Mme Dupont. — Une poule mouillée ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

FRESSENOY, SOLANGE, PAILLOUX

Solange. — Oh ! le toupet de cette femme, elle te dévisage devant moi !

Fressenoy. — Tu ne vas pas me faire une scène de jalousie parce que...

Solange. — Oh ! pas toi, j'ai en toi la plus grande confiance.

Fressenoy. — Justifiée !

Solange. — Tu jures ?

Fressenoy. — Je jure !

Solange. — Mon chéri... (*Baisers.*)

Pailloux, *toussant légèrement.* — Y a du monde !

Solange. — Encore !

Pailloux. — Moi !

Fressenoy. — Toi, tu ne comptes pas, Pailloux !

Solange. — Vous avez toujours été le témoin, vous.

Pailloux. — Appelez-moi voyeur, tout de suite... C'est charmant, comme s'il était besoin de souligner mon rôle de chandelier éternel.

Fressenoy. — Tout le monde sait que tu es une lumière, Pailloux !

Pailloux. — Comme si ça avait l'air intelligent, un homme qui est aimé... Regarde-toi, tu ronronnes, tu fais l'œil blanc, tu es grotesque, tout simplement.

Solange, *indignée.* — Oh ! Pailloux !

Fressenoy. — C'est un envieux, il pense : Pourquoi pas moi, après tout ?

Pailloux. — Oui, je le pense, j'ai une révolte contre cette injustice du sort, je ne suis pas épatant, mais toi non plus, tu n'es pas beau !

Fressenoy. — Question d'électricité... Tu n'as pas le courant !

Solange. — Vous avez dû tout de même profiter des laissés pour compte.

Pailloux. — Même pas. Si, une seule fois, c'est quand il venait de quitter la petite Yette Lambert, du Vaudeville.

Solange. — Tiens, je ne la connaissais pas celle-là.

Fressenoy. — Comment, tu ne la connais- sais pas ?... Tu connais donc les autres ?

*

Solange. — Toutes, c'est Pailloux qui me raconte... et avec les détails.

Fressenoy. — C'est charmant !

Solange. — Je l'adore pour ça ; c'est toujours un peu de toi, tu comprends.

Fressenoy. — Et ta jalousie ?

Solange. — Oh ! je ne suis pas jalouse du passé, au contraire. Et alors, la petite Yette Lambert ?

Pailloux. — Oh ! rien !

Solange. — Oh ! si, vous avez commencé !

Pailloux. — Eh bien ! c'était dans sa loge, il m'avait chargé de négocier la rupture.

Fressenoy. — Tu faisais ça très bien.

Pailloux. — Fureur, cris, larmes, invectives, etc... Soudain, elle s'écrie : « Oh ! je veux le rendre ridicule, je vais coucher avec vous et devant tout le monde... »

(*Entre le maître d'hôtel apportant le courrier.*)

Le Maitre d'hotel. — Voilà le courrier !

Solange. — Enfin !

Le Maitre d'hotel, *distribuant.* — Monsieur Fressenoy... Madame Fressenoy.

Pailloux. — Et pour moi, rien ?

Le Maitre d'hotel. — Non, Monsieur. (*Il sort ; chacun lit ses lettres.*)

Pailloux, *continuant son récit.* — A ce moment, nous étions seuls... il y avait un divan... préparatifs... C'était très intéressant... Soudain, elle s'arrête, elle me regarde et elle s'écrie :

Fressenoy, *qui a ouvert une lettre.* — Oh ! comme elle a baissé !

Pailloux. — Hein ?

Fressenoy. — La livre. Et moi qui avais pris position à la hausse, il faut que je téléphone à Paris.

Solange. — C'est de la petite Martinais, elle a un gros bébé, c'est un garçon.

Fressenoy, *indifférent.* — Ah !

Solange. — Et nous ?... pour quand ?

Fressenoy. — Tu y tiens ?

Solange. — Oh ! oui !

Fressenoy. — Ne sommes-nous pas heureux ainsi ?

Solange. — Sans doute, mais de toutes nos relations, nous sommes le seul ménage qui n'ait pas d'enfant.

Fressenoy. — Ça nous distingue !

Solange. — Un enfant de toi, pense, j'en serais folle, et ça fait trois ans que nous sommes mariés... Maman m'a dit qu'il n'y a plus d'espoir.

Fressenoy. — Oh ! ta mère !

Solange. — Elle prétend que j'étais constituée pour en avoir quinze !

Fressenoy. — C'est-à-dire...

Solange. — Eh bien !...

Fressenoy. — Oui, elle a l'air d'insinuer que c'est moi qui ne vaux rien. Heureusement, j'ai fait mes preuves.

Solange. — Tu as...

Fressenoy. — Hein, Pailloux ! Et comment ! Enfin, ça va, passons !...

Solange. — Tu aurais un enfant ?

Fressenoy. — Passons, je te dis, ce n'est pas à toi à m'interroger là-dessus.

Solange. — Mais si.

Fressenoy. — Ça ne se fait pas.

Solange. — Je m'en moque. Oh ! mon chéri, tu aurais un enfant !

Fressenoy. — Et pourquoi pas ?

Pailloux, *à part.* — Qu'est-ce qu'il raconte ?

Solange. — Fille ?... Garçon ?...

Fressenoy. — Fille !

Solange. — Quel âge aurait-elle ?

Fressenoy. — Je ne sais pas... dix-huit... vingt ans à peu près...

Solange. — Et la mère ?

Fressenoy. — Oh ! morte, il y a longtemps...

Solange. — Et tu ne fais rien pour...

Fressenoy, *la coupant.* — Dis donc, mon chéri, tu n'as que le temps de mettre ton manteau... Davillier va venir te chercher...

Solange. — C'est vrai... Eh bien ! ça me fait plaisir...

Fressenoy. — D'aller à la Grande-Chartreuse ?...

Solange. — Non, que tu aies eu un enfant et surtout une fille... Elle doit être jolie... Est-ce que tu la vois souvent ?

Fressenoy. — Va t'habiller... Va t'habiller

Solange. — Oui... Ça me fait tout drôle... Alors, nous, peut-être un jour, n'est-ce pas ?.. (*Elle sort sur un nouveau geste de Fressenoy.*

SCÈNE VII

FRESSENOY, PAILLOUX, puis Mme JEANNEROT et LA CAISSIÈRE. *Quelques instants*

Pailloux. — Tu es fou... Qu'est-ce qui t'a pris de raconter à ta femme cette blague d'enfant naturel ?

Fressenoy. — Tiens, pardi... Je sentais l'inquiétude chez Solange... L'idée de l'enfant la hantait, sa mère m'accuse nettement... Impuissance... Alors, j'ai inventé ma fille... Qu'est-ce que je risque ?

Pailloux. — Tu es épatant !

(*Entre la caissière.*)

Fressenoy. — Tiens, la caissière... Elle es gentille la petite caissière... Tu ne trouves pas

Pailloux. — Tu en es aux caissières maintenant ?... et aux demi-castors, comme cett Mme Dupont...

Fressenoy. — Elle rend, la petite madam Dupont... (*A la caissière.*) Dites-moi, mademoiselle...

La Caissière. — Monsieur...

La Voix de Mme Jeannerot, *en coulisse.* — Oui, vous descendrez mes malles...

Fressenoy. — Oh ! la voix de ma belle mère... (*A la caissière.*) Rien. Rien, pour l moment du moins...

Mme Jeannerot *entre, très agitée et aperce vant la caissière.* — Ah ! vous voilà, ça se trouv bien, vous me ferez ma note.

La Caissière. — Madame s'en va ?

Mme Jeannerot. — Parfaitement !

La Caissière. — Madame prendra-t-elle le repas du soir ?

Mme Jeannerot. — Oh ! non, je ne serai pas là ce soir...

La Caissière. — Je vais la préparer, Madame. (*Elle sort.*)

Mme Jeannerot. — Ah ! cet hôtel !... Ah ! ce pays !...

Fressenoy. — Comment allez-vous, ma chère belle-mère... Toujours belle et si peu mère...

Mme Jeannerot. — D'abord, ne m'appelez pas comme ça... Vous savez bien que ça m'agace... (*A Pailloux.*) Bonjour, monsieur Pailloux... Etre traitée de mère par un monsieur qui est plus vieux que vous, c'est insupportable..

Fressenoy. — Comment voulez-vous que je vous appelle ?... Léonie ! Alors, bonjour Léonie!

Mme Jeannerot. — Ah ! non, un peu de respect, s'il vous plaît.

Fressenoy. — Si je vous dois du respect, moi qui ai quarante-cinq ans...

Mme Jeannerot. — Ah ! zut ! vous m'embêtez. D'ailleurs, tout m'embête ici.

Pailloux. — Oui, j'ai cru entendre que vous réclamiez votre note.

Mme Jeannerot. — Et comment !

Fressenoy. — Vous nous quittez déjà ?

Mme Jeannerot. — Un jour de plus et je meurs.

Fressenoy. — Ne faites pas ça, ça nous causerait des complications.

Pailloux. — Et qu'est-ce qui vous choque en particulier ?

Mme Jeannerot. — Oh ! rien en particulier, tout en général ; d'abord ce silence, un tel silence, c'est bien simple, je n'ai pas pu dormir.

Fressenoy. — Ce n'est pas ordinaire.

Mme Jeannerot. — Et s'il n'y avait personne dans la rue, en revanche que de monde dans mon lit !

Pailloux. — Oh ! madame...

Mme Jeannerot. — Oh ! du monde à ressort, du monde qui saute... Une sauterie intime.

Fressenoy. — Vous qui aimez les dancings...

Mme Jeannerot. — Voyez les marques... Où est ma fille ?

Fressenoy. — Dans sa chambre. Vous lui direz au revoir, tout de même ?

Mme Jeannerot. — Mais je n'ai pas l'habitude...

Fressenoy. — Justement si... vous avez tout du météore... fft... ffttt... passez muscade, on ne sait jamais dans quelle partie du monde on peut vous saisir.

Mme Jeannerot. — Vous vous en plaignez ?

Pailloux. — La belle-mère idéale !

Fressenoy. — Et quand vous êtes à Paris, vous ne restez pas plus tranquille, vous courez de shimmy en fox-trot et de one step en tango...

Mme Jeannerot. — Ça vous gêne ?

Fressenoy. — Dame... Il me semble que pour une mère de famille...

Mme Jeannerot. — C'est vous qui me faites de la morale, maintenant ?

Fressenoy. — Puisque je suis l'aîné... Ça me paraît tout de même bizarre quand je rencontre un tas de petits gigolos qui me disent avec un sourire : « Épatante, votre belle-mère ! Elle n'en rate pas une... »

Mme Jeannerot. — Elle n'en rate pas une... Tâchez donc qu'on dise toujours ça de vous.

Fressenoy. — Plaisanterie facile.

Mme Jeannerot. — Non, je ne plaisante pas. Vous m'avez pris ma fille, monsieur, ça a fait tout de même un trou dans ma vie... Je bouche le trou.

Fressenoy. — Sans doute. Ah! pour boucher, vous bouchez, mais pour une danseuse vous manquez de mesure.

Mme Jeannerot. — Vraiment... Eh bien ! c'est fort simple et je vous l'ai déjà répété maintes fois... Je ne danserai plus le jour où je serai grand'mère, il ne tient qu'à vous... Rien en route, n'est-ce pas ?

Fressenoy, *rembruni.* — Rien !

Mme Jeannerot. — Alors tant pis pour vous... Tant que je n'aurai pas un petit enfant pour m'occuper, je continuerai... Moi il faut que j'aie des bras qui bercent ou des jambes qui remuent... Choisissez !

Fressenoy. — Comme si ça dépendait de moi !

Mme Jeannerot. — Mais oui, bien sûr... Je vous trouve plaisant de jouer au redresseur de torts et de faire la leçon aux autres... quand vous devriez en recevoir... Lorsqu'on épouse une femme jeune, la première condition, c'est d'être un mari complet.

Fressenoy. — Dites donc... vous allez un peu loin.

Mme Jeannerot. — Alors ce n'est pas comme vous !

Fressenoy. — Je ne vais pas vous chercher.

Mme Jeannerot. — Je l'espère bien.

Fressenoy. — J'ai fait mes preuves.

Mme Jeannerot. — Faites un enfant, ça vaudra mieux !

Pailloux, *intervenant.* — Voyons, voyons... calmez-vous, ce sont des histoires intimes, qui ne sont pas faites pour les halls d'hôtel.

Mme Jeannerot. — Non mais, c'est vrai, là... Le vieux... il m'embête le vieux, mon beau-fils... Ma fille en est toquée, je ne sais pas pourquoi, moi je n'en aurais pas voulu.

Fressenoy. — Ça c'est bien trouvé !

Mme Jeannerot. — C'est juste, monsieur était casse-cœur, il en a tellement cassé qu'il s'est ébréché. (*Entre Davillier.*)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, DAVILLIER

Fressenoy. — Ah ! Davillier... (*A Mme Jeannerot.*) Vous ne connaissez pas... (*Présentant.*) M. Davillier... Mme Jeannerot, ma belle-mère... (*Mme Jeannerot fait la grimace.*)

DAVILLIER, *galant, lui baisant la main.* — Je n'aurais jamais pu m'en douter...

MME JEANNEROT. — Ça s'explique... Je suis plus jeune que mon gendre, de beaucoup.

FRESSENOY. — Vous venez chercher Solange? Elle n'est pas encore prête.

MME JEANNEROT. — Il y a une excursion projetée ?

DAVILLIER. — Oui, à la Grande-Chartreuse... M. Fressenoy ne peut se joindre à nous, les Tavernier sont désolés.

MME JEANNEROT. — Ah ! c'est dans l'auto des Tavernier, je serai ravie de les voir... des intimes ! Mais attendez donc, j'en suis de votre excursion, je remplace mon gendre... (*A Fressenoy.*) Vous me renverrez mes malles par le chemin de fer... (*A Davillier.*) Ils me déposeront à Aix-les-Bains, c'est à côté... et comme ça je peux partir d'ici encore plus tôt... (*A Fressenoy en sortant.*) Dites donc, mais vous prenez du renfort.

FRESSENOY. — Du renfort ?

MME JEANNEROT. — Pas bête... Je crois que j'aurai mon petit-fils. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, MOINS MME JEANNEROT

FRESSENOY. — Cela va vous faire attendre encore un peu plus longtemps, mon pauvre Davillier.

DAVILLIER. — Oh ! rien ne presse !

FRESSENOY. — Bien sûr... A quelle heure rentrerez-vous ?

DAVILLIER. — Pour le dîner, je suppose.

FRESSENOY. — Oui. A ce propos, je crois que vous ne réussirez pas dans votre entreprise.

DAVILLIER. — Quelle entreprise ?

FRESSENOY. — Oui, vous avez une opération en vue, ça ne marchera pas.

DAVILLIER. — Je ne comprends pas !

FRESSENOY. — C'est bien simple... Vous faites la cour à ma femme... Eh bien ! c'est en pure perte, ça ne rendra pas... affaire à laisser tomber.

DAVILLIER. — Mon cher Fressenoy, je ne sais comment je dois prendre la chose !

FRESSENOY. — Vous n'avez aucune chose à prendre, c'est ce que je me tue à vous dire...

DAVILLIER. — Je suppose que vous plaisantez.

PAILLOUX. — Bien sûr, il plaisante.

FRESSENOY. — Mettons que je vous fasse, en plaisantant, profiter de l'expérience que j'ai des aventures.

DAVILLIER. — Je sais que vous avez l'expérience... Je l'ai appris à mes dépens.

FRESSENOY. — Pas possible !

DAVILLIER. — Vous vous souvenez de Clo-Clo ?

FRESSENOY, *vague, cherchant.* — Clo-Clo...

DAVILLIER. — Oui, ça n'a pas marqué pour vous !

PAILLOUX. — Clo-Clo... Attendez que je me rappelle...

FRESSENOY, *à Davillier.* — Alors, consultez le répertoire.

PAILLOUX. — Une petite brune, avec un nez en l'air et une poitrine qui suivait la même direction.

DAVILLIER. — Oui, des seins superbes.

FRESSENOY. — Et des cheveux... des quantités de cheveux, elle en avait même un dans la bouche... elle zézétait délicieusement... Mais Clo-Clo, mon cher Davillier, appartenait à la circulation.

DAVILLIER. — Je l'aimais !

FRESSENOY. — Ce n'était pas un taxi, bien sûr, c'était une auto de luxe, mais de louage tout de même...

DAVILLIER. — Je l'aimais, et elle m'a trompé avec vous, et pas pour de l'argent ; non, c'est vous qui étiez le gigolo, et vous aviez vingt ans de plus que moi, l'amant sérieux. Eh bien, je trouve ça dégoûtant !

FRESSENOY. — C'est paradoxal, mais ce n'est pas dégoutant.

PAILLOUX. — C'est plutôt rigolo.

FRESSENOY. — La vérité, c'est que l'âge ne signifie rien. Les hommes se divisent en deux classes : les amants et les cocus ; celui qui est né cocu est marqué du sceau du destin, les femmes lisent sur son visage ce signe invisible pour nous et il est cocu dès l'âge de vingt ans, alors que l'autre reste amant jusqu'à soixante... Davillier, vous n'êtes pas un amant.

PAILLOUX. — Comme moi, mon pauvre vieux, faut se résigner !

DAVILLIER. — Mais pardon... Je n'ai été trompé que cette fois-là et je prétends bien...

FRESSENOY. — Enfant ! La peine du talion, n'est-ce pas ?... Œil pour œil, dent pour dent, corne pour corne... Eh bien ! voyez, je suis un vieux mari, ma femme est jeune, elle a votre âge, et je l'encourage à sortir avec vous.. Remarquez que je ne sais même pas si les Tavernier vous accompagnent et, cependant c'est moi qui insiste pour qu'elle s'en aille e[t] sans son mari...

DAVILLIER. — C'est dangereux !

FRESSENOY. — Pour vous... Comprenez donc que la seule chance que votre visage charmant et banal, votre esprit sans éclat, votre élégance courante avaient de plaire, c'était de leur donner une importance, l'attrait du fruit défendu, le mystère... Pas du tout, je l'autorise, ce fruit, je le mets en pleine lumière, ce mystère... Couic fini ! vous êtes mort, vous avez compris ?

DAVILLIER. — Nous en recauserons.

FRESSENOY, *à Pailloux.* — Il n'a pas compris.. Il n'y a rien à faire !

PAILLOUX. — Le sceau du destin.

DAVILLIER. — Crânez, mon cher, crânez dépêchez-vous, pendant qu'il est encore temps Vous avez eu tous les atouts, mais je vois dans votre jeu une horrible bûche qui arrive.

FRESSENOY. — Je ne vois pas de bûche devant moi en dehors de...

DAVILLIER. — La bûche de Noël... la vieillesse !

PAILLOUX. — Il a de l'esprit, ce petit-là !

FRESSENOY. — La vieillesse est comme l'amour : elle dépend des hommes ; on est vieux à tous les âges ou éternellement jeune... Vous, vous étiez déjà vieux en naissant.

DAVILLIER. — Vous exagérez.

FRESSENOY. — Vous n'étiez pas tout ridé, menteur !

PAILLOUX, *riant.* — Et sans dents !

FRESSENOY. — Oh ! il ne mordra jamais !

DAVILLIER. — C'est à savoir... Il y a une dent que je garde pour ça... (*Entre Solange, costume d'auto.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, SOLANGE,
PUIS MME JEANNEROT

SOLANGE. — Oh ! je suis en retard !

DAVILLIER. — Mais non... Mais non...

SOLANGE, *à Fressenoy.* — Qu'est-ce que tu vas faire toute une journée sans moi ?

FRESSENOY. — Un poker... Et toi ?

SOLANGE. — Oh ! moi, je ne suis pas sans toi... (*Elle lui montre un petit porte-carte avec photo.*)

PAILLOUX, *à Davillier.* — Elle est charmante.

DAVILLIER, *vague.* — Oui... oui...

PAILLOUX. — Et amoureuse...

DAVILLIER. — Ça ne sera peut-être pas toujours du même.

SOLANGE. — Alors, au revoir, mon chéri !

FRESSENOY. — Au revoir, Solange, amuse-toi bien.

SOLANGE. — Eh bien ! tu ne m'embrasses pas ?

FRESSENOY. — Mais si, voyons... (*Baiser très tendre et très long.*)

PAILLOUX, *à Davillier.* — Ça vous taquine !

DAVILLIER. — Ça m'intéresse.

PAILLOUX. — Bah !

DAVILLIER. — Je me documente... pour moi...

PAILLOUX. — Eh bien ! mettez soigneusement vos documents dans une chemise... C'est la seule que vous verrez de cette femme-là... (*Entre Mme Jeannerot.*)

MME JEANNEROT. — Hé là !... Hé là !... J'espère qu'on ne m'oublie pas...

SOLANGE. — Bonjour, maman... Tu viens avec nous ?

MME JEANNEROT. — Oui, je viens, parce que je m'en vais... Allons, dépêchons-nous, plus tôt on sera parti, mieux ça vaudra...

SOLANGE, *à Fressenoy.* — Bonsoir, mon chéri... (*Contre l'épaule de son mari.*) Tu sais que j'y pense toujours...

FRESSENOY. — A quoi, mon Dieu ?

SOLANGE. — A ta fille.

FRESSENOY. — Ah ! bah !... Eh bien ! pour le moment, pense à ta mère qui s'impatiente... (*A Davillier.*) Mon cher, je vous la confie, prenez-en bien soin.

DAVILLIER. — Comptez sur moi.

FRESSENOY. — Et bonne chance !

MME JEANNEROT, *à Fressenoy.* — Maintenant, j'en suis sûre, vous le serez.

FRESSENOY. — Pardon ?

MME JEANNEROT. — Papa ! (*Elle sort derrière Solange, qui est déjà sortie avec Davillier.*)

SCÈNE XI

FRESSENOY, PAILLOUX

FRESSENOY. — Quel idiot !

PAILLOUX. — Idiot, mais tenace, il ne renonce pas !

FRESSENOY. — C'est ce qui prouve qu'il est idiot.

PAILLOUX. — Fressenoy, tu baisses !

FRESSENOY. — Comment, je baisse !

PAILLOUX. — Tu n'es plus Fressenoy, quoi ! Tu tournes au mari, au bon mari qui a confiance. Tu as trois ans de ménage, d'un bonheur écœurant par sa monotonie, tu t'embourgeoises, tu engraisses, tu as l'air d'avoir pris ta retraite... tu te laisses dire des choses humiliantes par ta belle-mère... toi, Fressenoy, engueulé par une femme, avec qui tu n'as même pas couché... Fressenoy, tu es foutu !

FRESSENOY. — Cause toujours...

PAILLOUX. — Tu comprends, c'est que je suis intéressé à la chose, j'étais ton inséparable... oh ! ton reflet seulement... ta lune...

FRESSENOY. — Non, tu vas trop loin, tu n'es pas comme la lune !

PAILLOUX. — Merci !

FRESSENOY. — Tout ce que tu dis là, je l'ai déjà pensé !

PAILLOUX. — Ah !

FRESSENOY. — J'ai eu peur, et j'ai toujours peur... Le petit imbécile a lâché tout à l'heure le mot qui me hante.

PAILLOUX. — La vieillesse !

FRESSENOY. — Oui !

PAILLOUX. — Oh ! j'ai bien vu.

FRESSENOY. — Je vis sous la perpétuelle terreur de ça... et encore, être vieux, ce n'est rien !

PAILLOUX. — Bah !

FRESSENOY. — Ce qui est terrible, c'est de ne plus être jeune... tu saisis la différence ?

PAILLOUX. — Elle est énorme !

FRESSENOY. — Vois-tu, le jour où on ne lit plus dans l'œil d'une femme qu'on regarde d'une certaine façon, que quelque chose en elle répond à votre désir, que des forces obscures l'attirent vers vous, ce jour-là, on est un homme cuit.

PAILLOUX. — Et quand on est cuit, on n'est plus cru... par les femmes.

LE MAITRE D'HOTEL, *entrant.* — Voici les journaux !

SCÈNE XII

Les Mêmes, LE MAITRE D'HOTEL, puis Mme DUPONT

Fressenoy, *apercevant le maître d'hôtel.* — Ah ! les journaux... donnez et puis vous me ferez demander Paris au téléphone, Gut. 36-39.

Le Maitre d'hotel. — Gut. 36-39... Bien, Monsieur. (*Il sort.*)

Pailloux. — Tu vas donner des ordres de Bourse ?

Fressenoy. — Oui... (*Entre Mme Dupont.*) Oh ! la petite Dupont, et elle revient seule, sans son mari, exprès...

Pailloux. — En effet !

Fressenoy, *à Mme Dupont qui cherche quelque chose.* — Ce sont les journaux que vous cherchez, madame ?

Mme Dupont, *froide.* — Non, monsieur !

Fressenoy. — Tant pis, je le regrette !

Mme Dupont. — A ce propos, monsieur, je ne suis pas fâchée de vous trouver seul.

Fressenoy, *flatté.* — Ah !

Mme Dupont. — Pour vous dire que vous me prenez pour ce que je ne suis pas.

Fressenoy. — Je vous prends pour madame Dupont.

Mme Dupont. — Eh bien ?

Fressenoy. — Et vous n'êtes pas madame Dupont.

Mme Dupont. — Comment le savez-vous ?

Fressenoy. — Parce que vous venez de me dire que je vous prends pour ce que vous n'êtes pas.

Mme Dupont. — Eh bien ! moi, je sais qui vous êtes.

Fressenoy. — Vraiment. ?

Mme Dupont. — Un mufle, un goujat et un pignouf.

Fressenoy. — Vous me comblez.

Mme Dupont, *qui a été ramasser son sac qu'elle avait oublié sur la table.* — Et je vous prie désormais de ne plus me fixer avec cette insistance... Quand on a votre âge, on ne fait plus les yeux de crapaud mort d'amour.

Fressenoy. — Je puis croire là-dessus l'avis d'une grenouille.

(*Mme Dupont sort, suffoquée.*)

SCÈNE XIII

PAILLOUX, FRESSENOY

Pailloux. — Eh bien ! mon vieux, tu es servi !

Fressenoy. — Peuh !

Pailloux. — Tu parlais d'homme cuit, je crois qu'on peut te retirer du feu !

Fressenoy. — Non !

Pailloux. — Pourquoi t'obstines-tu ainsi ? Tu as ta femme qui adore en toi ton passé, restes-en là, c'est prudent.

Fressenoy. — Non !

Pailloux. — Tu veux tenter encore une autre expérience ?

Fressenoy. — C'est fait !

Pailloux. — Où ?... Quand ?

Fressenoy. — A Grenoble, il y a quinz[e] jours, dans une papeterie.

Pailloux. — Oh ! une papetière après [la] caissière... Fressenoy !

Fressenoy. — Dans une papeterie se trouvai[t] en même temps que moi, une femme exquis[e], toute jeune, oh ! mais très bien, la coupe d[u] tailleur, la chaussure, la coiffure, tout ça tr[ès] chic. Je la regarde en me disant : « Qu'est-c[e] que ça peut bien être que ça ? »

Pailloux. — Parisienne en villégiature.

Fressenoy. — Non, tu vas voir... Elle ava[it] l'air un peu gênée de mon inquisition, ce qui fa[it] que je l'ai regardée avec un peu plus d'insistanc[e].

Pailloux. — Oui, connu, ton truc ordinair[e], celui qui a raté avec la petite Dupont, fluid[e], bzoum, bzoum, voix de nez, la dame a d[es] frissons dans la nuque, ses yeux papillotent, el[le] tourne la tête, elle est cueillie, je n'ai jamais [pu] le réussir celui-là.

Fressenoy. — Mais c'est que je ne savais p[as] si j'allais le réussir, moi non plus... Il y ava[it] si longtemps...

Pailloux. — Oui, le fluide ça se rouil[le].

Fressenoy. — En sortant je lui deman[de] mon chemin.

Pailloux. — Tu lui offres une tasse de thé.

Fressenoy. — Et elle me répond : « Alo[rs] ce sera un porto, parce que je n'aime pas le thé. »

Pailloux. — Mais c'est une grue, ta femm[e] chic, et elle a dû ajouter : « N'oubliez pas m[on] petit cadeau ! »

Fressenoy. — Eh bien ! c'est ce qui [te] trompe... Il n'y a pas eu de petit cadeau.

Pailloux. — Pour accepter un porto [ce] serait exagéré !

Fressenoy. — Il y a eu un peu plus qu'[un] porto.

Pailloux. — Comment tu aurais...

Fressenoy. — Parfaitement !

Pailloux. — Comme ça, tout de suite !

Fressenoy. — Non, la seconde fois !

Pailloux. — Tu es retourné à Grenobl[e] !

Fressenoy. — Cinq jours après et avant-h[ier] encore !

Pailloux. — Je me rappelle, c'est grav[e] !

Fressenoy. — C'est assez grave !

Pailloux. — Eh bien ! tu dois savoir qui [c'] est maintenant.

Fressenoy. — Je ne connais que son p[ré]nom : Jacqueline !

Pailloux. — Enfin, la chose s'est pas[sée] chez elle ?

Fressenoy. — Non, aux environs de G[re]noble.

Pailloux. — Donc elle est tenue à un c[er]tain décorum !

Fressenoy. — Probable !

Pailloux. — Femme mariée, peut-êtr[e] ?

Fressenoy. — Je ne crois pas.

Pailloux. — Tu m'intrigues, tu m'intrig[ues] énormément.

FRESSENOY. — Parbleu !

PAILLOUX. — Et au lit ?

FRESSENOY. — Inouïe !

PAILLOUX. — Elle t'aime ?

FRESSENOY. — Je crois.

PAILLOUX. — Et toi ?

FRESSENOY. — Elle ne me déplaît pas... J'ai pour elle — comment te dirais-je... — une sorte de reconnaissance infinie de m'avoir prouvé que je pouvais encore faire un béguin. J'ai vingt ans, mon vieux, comme elle !

PAILLOUX. — Je comprends, le chant du cygne !

FRESSENOY. — Le chant du cygne !... J'en suis encore au chant du coq.

PAILLOUX. — Et elle ne sait rien de toi ?

FRESSENOY. — Rien, pas même le lieu de ma villégiature... Si, mon petit nom : Pierre, dont elle a fait Pépé !

PAILLOUX. — Tiens... pourquoi ?

FRESSENOY. — Parce qu'elle trouvait que Pierrot, c'est enfantin !

PAILLOUX. — Et Piépié c'est pas flatteur !

FRESSENOY. — Aucune vénalité en tout cas, elle a même refusé une bague que je lui offrais.

PAILLOUX. — Et vous devez vous revoir ?

FRESSENOY. — Dans trois jours !

PAILLOUX. — Et où te mène cette aventure ?

FRESSENOY. — Nulle part... Distraction de villégiature, c'est tout !

PAILLOUX. — Parfait, ça vaut mieux !

LE MAITRE D'HOTEL, *entrant, à Fressenoy.* — Paris est au téléphone, Monsieur.

FRESSENOY. — Ah ! je cours... (*Allant au fond et s'arrêtant brusquement, à Pailloux.*) Ah ! par exemple... C'est elle !

PAILLOUX. — Qui elle ?

FRESSENOY. — La petite, parbleu !... Jacqueline !

PAILLOUX. — Mais elle est avec deux jeunes gens !

FRESSENOY. — Deux c'est moins dangereux qu'un !

PAILLOUX. — Sauve-toi, elle va te voir !

FRESSENOY. — Et puis...

PAILLOUX. — Tu es fou... Dans un hôtel où tu es avec ta femme.

FRESSENOY. — Elle m'a vu... Elle m'a vu... (*Joyeux.*) Ça y est, elle lâche ses gigolos !

PAILLOUX. — C'est idiot, c'est idiot !

FRESSENOY. — Quoi, si quelqu'un vient, tu diras que c'est ta bonne amie !

PAILLOUX. — Personne ne croira jamais ça ! (*Jacqueline entre.*)

SCÈNE XIV

FRESSENOY, PAILLOUX, JACQUELINE

JACQUELINE. — Bonjour... En voilà une surprise... Si je m'attendais... Je suis bien contente... (*Elle aperçoit Pailloux qui a suivi et s'arrête, gênée.*)

FRESSENOY. — Vous pouvez parler devant mon vieil ami Pailloux, que je vous présente, il est au courant de tout !

JACQUELINE, *lui serrant la main.* — Enchantée, monsieur Pailloux, de faire votre connaissance. Puisqu'il est au courant, on se tutoie...

FRESSENOY. — Bien sûr !

JACQUELINE. — Et on s'embrasse !

FRESSENOY. — C'est forcé !

JACQUELINE. — Pépé... mon petit Pépé... (*Baisers.*)

PAILLOUX. — Ça recommence... Connaissez-vous rien de plus idiot que la situation d'un monsieur qui se brosse le ventre, pendant que les autres consomment ?

JACQUELINE, *à Pailloux.* — Je vous demande pardon, mais ç'a été plus fort que moi, il y a longtemps que je ne l'ai pas vu... trois jours... et puis je m'attendais si peu !

FRESSENOY. — Mais les jeunes gens qui t'accompagnent !

JACQUELINE. — Aucune importance, des gigolos de Grenoble. Alors...

FRESSENOY. — Tout de même...

JACQUELINE. — Tu ne vas pas croire...

FRESSENOY. — Avec les femmes je ne crois que ce qu'elles me disent.

PAILLOUX. — C'est prudent !

JACQUELINE. — Comment, mon chéri, tu t'imagines que moi avec ces petits crétins... Et puis, tiens, j'aime mieux te dire la vérité...

PAILLOUX. — Les mensonges vont commencer.

JACQUELINE. — Dites donc, vous, je vous grifferai, vous savez... J'ai menti tout à l'heure...

PAILLOUX. — Na !

JACQUELINE. — Tout à l'heure, pas maintenant, quand j'ai fait celle qui était surprise de te trouver ici... Je suis venue exprès pour te voir.

FRESSENOY. — Comment savais-tu ?... Je ne t'en ai pas soufflé mot ?

JACQUELINE. — Ah ! voilà !

FRESSENOY. — Tu ne connaissais même pas mon nom !

PAILLOUX. — Alors !

JACQUELINE. — C'est bien simple... Tu venais me voir en auto, une auto de location. Eh bien ! la dernière fois, j'ai interrogé le chauffeur et pour vingt francs j'ai su où il te conduisait.

PAILLOUX. — Tiens, tiens !

JACQUELINE. — Oh ! je sais bien, c'est pas chic, ça ne se fait pas, mais je l'aime, ah ! oui, je l'aime !...

FRESSENOY. — Voyez-moi cette petite masque !

JACQUELINE. — Alors je n'ai pas voulu venir seule... Une femme seule ça se remarque, et puis je ne savais pas si... Alors, j'ai choisi parmi les petits jeunes gens qui me font la cour... il y en a...

FRESSENOY. — Je le pense !

JACQUELINE. — ...un qui avait une auto. J'ai manifesté le désir d'une excursion à Allevard et je l'ai forcé à être accompagné d'un de ses

camarades pour être sûr d'être tranquille... Et voilà, c'est tout !

PAILLOUX. — C'est assez vraisemblable !

JACQUELINE. — Vraisemblable... Eh bien ! pour vous prouver que c'est vrai, je vais les renvoyer... Je n'en ai plus besoin maintenant... Est-ce que vous croirez encore qu'il y en a un qui est mon amant, quand vous les verrez partir, et ça ne va pas traîner encore... (*Elle sort en tirant la langue à Pailloux.*) Oh ! qu'il est vilain cet homme-là, je le déteste ! (*A Fressenoy.*) Mon chéri !

SCÈNE XV

FRESSENOY, PAILLOUX

FRESSENOY. — Eh bien ! ton opinion ?

PAILLOUX. — Déconcertante... elle est déconcertante !

FRESSENOY. — Tu crois toujours que c'est une grue ?

PAILLOUX. — Mettons une demi-mondaine.

FRESSENOY. — La demi-mondaine de Grenoble... Ah ! tu me fais rire... C'est tout autre chose...

PAILLOUX. — Eh bien ! un bon conseil... Tu vas casser ça tout de suite !

FRESSENOY. — Pourquoi ?

PAILLOUX. — Parce que tu es marié aujourd'hui et qu'une femme qui se tuyaute près des chauffeurs, ça sent le crampon.

FRESSENOY. — Tu n'as jamais connu un crampon à moi ?...

PAILLOUX. — Pardi ! quand tu étais libre... En tout cas nous n'allons pas rester là et nous exhiber dans cet hôtel « conjugal », si j'ose dire, avec une petite qui t'embrasse toutes les trois minutes.

FRESSENOY. — Là, tu as peut-être raison. (*Rentre Jacqueline.*)

SCÈNE XVI

JACQUELINE, FRESSENOY, PAILLOUX

JACQUELINE. — Voilà, c'est fait !

FRESSENOY. — Sans douleur, sans cri ?

JACQUELINE. — Ils devaient s'estimer trop heureux que je leur aie permis de m'accompagner jusqu'ici.

PAILLOUX. — Naturellement !

JACQUELINE. — Et puis je n'admets pas qu'on discute mes quatre volontés.

PAILLOUX. — Parfait, parfait !...

JACQUELINE. — Je leur ai expliqué que j'avais trouvé un ami de ma famille.

FRESSENOY. — Et ils l'ont cru ?

JACQUELINE. — Qu'est-ce que ça peut me faire ?... Pour moi, ce sont des conducteurs d'autobus... Est-ce qu'on s'occupe de l'opinion des conducteurs d'autobus ?...

PAILLOUX. — Bien sûr... sauf quand ils sont syndiqués.

FRESSENOY. — A propos, va donc t'occuper de trouver une auto.

PAILLOUX. — Ah ! ça oui, tout de suite.

JACQUELINE. — Nous ne restons pas ici ?

FRESSENOY. — Tu y tenais ?

JACQUELINE. — Oh ! non, n'importe où, mon chéri, du moment que je suis avec toi.

PAILLOUX. — Je m'en vais !

FRESSENOY, *à Jacqueline.* — Alors, les quatre volontés ?

JACQUELINE. — C'est pour les autres.

PAILLOUX, *plus fort.* — Je m'en vais !

FRESSENOY, *à Jacqueline.* — Contente de me retrouver ?

JACQUELINE. — Divinement heureuse... Et toi ?

FRESSENOY. — Ça ne se voit pas ?

PAILLOUX, *criant dans son oreille.* — Je m'en vais !

FRESSENOY. — Ah ! bon, mais je te croyais déjà parti !

PAILLOUX. — Oui... oh ! je vois bien que je suis de trop... La chandelle y a un moment où on la souffle... Eh bien ! je me souffle. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII

FRESSENOY, JACQUELINE

JACQUELINE. — Je ne lui plais pas à ton ami ?

FRESSENOY. — Il est toujours comme ça au commencement... Puis ça s'arrange...

JACQUELINE. — Jaloux, pardi... Il ne doit pas affoler les femmes, lui !

FRESSENOY. — Tu as vu ça déjà ?

JACQUELINE. — Ce n'est pas difficile... Tandis que toi... Tu en as eu beaucoup avant moi ?

FRESSENOY. — Je ne suis pas né d'hier.

JACQUELINE. — Ce n'est pas une réponse.

FRESSENOY. — Ce n'est pas une question.

JACQUELINE. — Tu as dit tout à l'heure : « Il est toujours comme ça au commencement... » Ça signifie qu'il y a déjà eu pas mal de commencements.

FRESSENOY. — Tu deviens curieuse !

JACQUELINE. — C'est que je m'attache à toi... Et puis ce n'est pas de la curiosité... Est-ce que je te demande des détails sur ta vie, ta fortune, tes affaires, ta profession... sur toi, homme ?... Non, n'est-ce pas ?... Mais sur toi, amant, je me renseigne.

FRESSENOY. — Pourquoi ?

JACQUELINE. — Parce que je veux savoir si je te garderai... longtemps.

FRESSENOY. — Qui peut savoir cela... Ni toi, ni moi...

JACQUELINE. — Méchant... Tu es déjà méchant, à la troisième fois...

FRESSENOY. — Pourquoi t'occupes-tu de l'avenir, aussi ?... Pendant ce temps-là, on ne profite pas du moment présent.

JACQUELINE. — Tu as raison. (*Se blottissant contre lui.*) Quand je pense que je ne te connais-

sais pas il y a trois semaines, que je ne sais même pas ton nom... et que tu es tant pour moi, toi... Monsieur X..., Monsieur mon amant, ça suffit !...

FRESSENOY, *tendrement.* — Jacqueline !

JACQUELINE. — Je t'ennuie, hein ?

FRESSENOY. — Que non !

JACQUELINE. — C'est bête une femme quand elle aime! Je n'ai jamais été comme ça ; c'est bête, mais c'est bon !

FRESSENOY. — Jacqueline, tu n'es pas de Grenoble ?

JACQUELINE. — Non, je suis de Paris !

FRESSENOY. — Parbleu... et tu habites Grenoble toute l'année ?

JACQUELINE. — Toute l'année !

FRESSENOY. — Malheureuse !

JACQUELINE. — Oh ! oui !

FRESSENOY. — Depuis longtemps ?

JACQUELINE. — Deux ans !

FRESSENOY. — C'est ta famille qui est là ?

JACQUELINE. — Je n'ai plus de famille !

FRESSENOY. — Alors, j'ai compris ! Ville de garnison, il est militaire.

JACQUELINE. — Non !

FRESSENOY. — Grenoblois... Grenoblois sédentaire ?

JACQUELINE. — Oh ! oui, sédentaire.

FRESSENOY. — Vieux ?

JACQUELINE. — Naturellement !

FRESSENOY. — Oh !

JACQUELINE. — Quoi ? Oh !... on ne fait pas ce qu'on veut !

FRESSENOY. — Il t'a ramenée d'un de ses voyages à Paris.

JACQUELINE. — Non !

FRESSENOY. — C'est toi qui es venue le trouver à Grenoble ?

JACQUELINE. — Oui !

FRESSENOY. — C'est du vice !... Et à Paris tu étais déjà avec quelqu'un.

JACQUELINE. — Non !

FRESSENOY. — Jeune fille alors ?

JACQUELINE. — Jeune fille !

FRESSENOY. — Incompréhensible !

JACQUELINE. — Une histoire très banale, au contraire.

FRESSENOY. — Dis-la-moi.

JACQUELINE. — Ça t'intéresse ?

FRESSENOY. — Tu vois bien... Il faut t'arracher les mots !

JACQUELINE. — C'est que ça n'est pas très comique !

FRESSENOY. — On ne peut pas toujours rire.

JACQUELINE. — Oh ! rien de sensationnel... Papa était sculpteur. Il exposait au Salon, il gagnait pas mal d'argent, mais on dépensait tout. Il est mort subitement, tu vois la suite.

FRESSENOY. — Oui, la liquidation, la gêne... mais ta mère ?

JACQUELINE. — Un ancien modèle, elle ne pouvait plus poser, n'est-ce pas... Et moi j'avais été très mal élevée, je ne savais rien faire, la maman est partie aussi, j'étais toute seule ; alors je me suis souvenue que papa parlait toujours d'un ami d'enfance, que j'avais vu une ou deux fois ; il habitait Grenoble, j'ai pris le train.

FRESSENOY. — Et c'est celui-là qui...

JACQUELINE. — Oui !

FRESSENOY. — C'est un cochon !

JACQUELINE. — C'est un homme... A part la chose, il a été très gentil avec moi.

FRESSENOY. — Tu habites avec lui ?

JACQUELINE. — Oh ! non, en province, voyons... Il est très connu, grosse fabrique de gants, j'ai ma vie à part, à cause des convenances, il vient me voir, mais il me laisse une grande liberté.

FRESSENOY. — Et tu en profites ?

JACQUELINE. — Ça signifie ?

FRESSENOY. — Je suppose que tu as cherché des distractions, des consolations, si tu préfères...

JACQUELINE. — Oui, toi, tu le sais.

FRESSENOY, *incrédule.* — Depuis deux ans, je serais le premier... Je serais le premier à être le second. Oh ! oh ! oh !

JACQUELINE. — Bien sûr, une femme qu'on rencontre dans une papeterie, n'est-ce pas... et qui se donne presque tout de suite... c'est une femme facile.

FRESSENOY. — Tu ne m'as pas compris.

JACQUELINE. — C'est toi qui ne me comprends pas... Pourquoi est-ce que je mentirais... Réfléchis, est-ce que tu crois que la révélation que j'avais eue de l'amour m'excitait à renouveler l'expérience ? Et puis à Grenoble... et pour une curiosité que j'aurais eue, ça se serait su bien vite, tu penses dans une ville de province, et je risquais de perdre ma situation, ennuyeuse sans doute, mais tranquille tout de même !

FRESSENOY. — Tandis que moi, j'étais l'étranger de passage, discrétion assurée, plaisir possible et pas de risques !

JACQUELINE, *triste.* — Pourquoi es-tu comme ça avec moi tout à coup ? On a toujours tort d'être franche, j'aurais dû rester pour toi l'inconnue, j'ai perdu mon prestige... Tu étais si gentil avant.

FRESSENOY. — C'est toi, à ton tour, qui ne comprends pas...

JACQUELINE. — Que si... notre histoire à nous deux, pour moi c'est une passion, pour toi c'est une passade.

FRESSENOY. — Elle ne voit rien !

JACQUELINE. — Je vois que tu as eu des mots blessants, que tu n'avais pas avant.

FRESSENOY. — Mais oui, avant j'avais pour toi la galanterie souriante et polie de la semi-indifférence, tu étais jeune, charmante et tu me plaisais sans plus.

JACQUELINE. — Et maintenant ?

FRESSENOY. — C'est beaucoup plus sérieux. Je suis désagréable, donc jaloux !

JACQUELINE, *joyeuse.* — Vrai, oh! mon chéri, tu es jaloux, il n'y a pas de quoi, va...

FRESSENOY. — Jaloux n'est pas le mot, c'est-à-dire que ça m'ennuie de te sentir là-

bas seule, à Grenoble, et moi ici, de penser que bientôt je vais rentrer à Paris, qu'on se quittera et pour toujours, ça me fait un petit pincement là, je sens que je suis beaucoup plus attaché à toi qu'il ne le faudrait et je m'en veux.

JACQUELINE, *tendre*. — Mon Pépé chéri, j'ai déjà un petit coin dans ta vie.

FRESSENOY. — Oui, et il ne faut pas.

JACQUELINE. — Pourquoi ?... Ce n'est pas doux d'être aimé ? Laisse-toi faire, je t'aime, tu sais, et c'est mon premier amour, je te jure.

FRESSENOY. — Pas besoin, je vois, tu es sincère et ta petite histoire de tout à l'heure était vraie, vraie et navrante. Ah ! Jacqueline, ce qui se passe en moi, c'est inouï... C'est si beau cet élan vers moi, qui ne suis plus jeune... Ah ! j'ai pas l'âge du monsieur de Grenoble, bien sûr !

JACQUELINE. — Oh ! aucun rapport !

FRESSENOY. — Cet élan d'une gosse de vingt ans !

JACQUELINE. — Dix-neuf !

FRESSENOY. — De dix-neuf... Oh ! peut-on avoir dix-neuf ans...

JACQUELINE. — Qu'est-ce que tu parles de l'âge, il y a toi, il y a moi, il y a nous deux... On s'aime, voilà tout... Et je ne peux pas me sentir là sans avoir envie de me serrer contre toi.

FRESSENOY. — C'est très mauvais ces envies-là, quand on ne les passe pas !

JACQUELINE, *se mettant sur les genoux de Fressenoy, la tête contre son épaule*. — Ah ! on est bien là, Pépé, mon petit Pépé.

FRESSENOY. — Bien sûr, tu es une enfant qui a besoin d'être calinée.

JACQUELINE. — Mon petit Pépé !

(*Solange est entrée sur les dernières répliques, elle contemple le spectacle avec stupeur d'abord, avec colère ensuite, puis son visage s'éclaire.*)

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, SOLANGE

SOLANGE. — Oh !

FRESSENOY *a entendu du bruit, aperçoit sa femme, il se lève et dépose Jacqueline un peu durement*. — Solange, ne va pas croire...

SOLANGE. — Ne me dis rien, Pierre, ne me dis rien, j'ai compris... Mais pourquoi se cacher de moi ?... C'est de ça que je t'en veux...

FRESSENOY. — Solange, je vais t'expliquer...

SOLANGE. — N'essaye pas de me donner le change... Les quelques mots que j'ai entendus par hasard m'ont éclairée... L'enfant qu'il faut câliner... et cette appellation familière « mon petit Pépé... » C'est ta fille !

FRESSENOY, *stupéfait*. — Ah ! tu... Ah ! tu.

SOLANGE. — Pourquoi te défendre... Tu m connais assez, pour savoir que je ne suis pa jalouse d'un sentiment bien naturel...

FRESSENOY. — C'est que je ne m'attenda pas...

SOLANGE. — Tu avais tort de ne pas la mon trer, elle est charmante... Présente-la-moi...

FRESSENOY, *présentant*. — Jacqueline... Euh Enfin, Jacqueline... Madame Fressenoy, m femme...

JACQUELINE. — Madame...

SOLANGE. — Approchez, mademoiselle Ai-je donc quelque chose de si terrible ?

JACQUELINE. — Oh ! non...

SOLANGE. — Nous pouvons nous serrer main !

JACQUELINE. — Avec plaisir.

(*Les deux femmes se serrent la main.*)

SOLANGE. — Je suis très contente de vo connaître, mon mari m'avait signalé vot existence... oh ! vaguement, ce matin même.

JACQUELINE. — Ah !

FRESSENOY. — Oui.

SOLANGE. — Mais je ne savais pas qu'il vo voyait de façon régulière, le cachottier... l'attendais, c'est pour ça que tu m'as laiss aller seule à la Grande-Chartreuse.

FRESSENOY. — Oh ! ma foi non... Au fa pourquoi n'y es-tu pas à la Grande-Chartreuse

SOLANGE. — Un accident d'auto !

FRESSENOY. — Tu n'as rien ?

SOLANGE. — Non, la voiture seulement, la remorque ; moi j'ai profité de l'autobus l'hôtel pour revenir plus vite.

FRESSENOY. — Et ta mère ?

SOLANGE. — Oh ! elle a pris le train pc Aix... Et voilà un accident que je béni (*A Jacqueline.*) Sans lui, je ne vous aur jamais connue !

JACQUELINE. — Probablement !

FRESSENOY, *à part*. — Quelle situatior (*Haut.*) Jacqueline, il est temps que tu rentr

JACQUELINE. — Oui, Pépé !

SOLANGE. — Mais pas du tout, père dénatu qui se sépare de sa fille comme ça... quanc devait passer la journée avec elle, eh bie moi, je la garde, nous allons déjeuner semble... (*Elle la serre contre elle. Pailloux ent*

SCÈNE XIX

LES MÊMES, PAILLOUX

PAILLOUX. — Ça y est, l'auto est là, filon (*Il s'arrête abruti devant le tableau des d femmes.*) Ah !

SOLANGE. — Hein, Pailloux, vous me aviez racontées toutes, mais pas celle-là !

RIDEAU

ACTE II

Un petit salon, chez Fressenoy, à Paris. On sort de table après le déjeuner, Jacqueline sert le café, l'action se passe deux mois plus tard.

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUELINE, SOLANGE, FRESSENOY

JACQUELINE, *à Fressenoy.* — Deux morceaux, n'est-ce pas ?

FRESSENOY. — Même trois si tu veux.

JACQUELINE. — Et toi, Solange, pas de sucre du tout ?

SOLANGE. — Tu me le demandes tous les jours, ma chérie... Tu fais très bien en jeune fille de la maison.

JACQUELINE. — C'est à toi que je le dois... et je t'aime beaucoup, tu sais...

SOLANGE. — Oh ! tu n'as pas besoin de me le dire.

(*Les deux femmes s'embrassent.*)

FRESSENOY, *qui, tout en prenant son café, contemple le tableau, à part.* — Situation unique !

SOLANGE. — Ce que je suis contente de t'avoir près de moi, ma petite Pépé...

FRESSENOY. — Ah ! non, ne l'appelle pas Pépé... ça m'ennuie...

JACQUELINE. — Pourquoi ?

FRESSENOY. — Pépé, c'est moi !

SOLANGE. — Mais non, c'était toi, avant... quand il y avait quelque chose de caché... Maintenant, tu es « Papa » tout simplement.

JACQUELINE. — T'as compris, « Papa ».

FRESSENOY, *qui tressaille.* — Ah ! j'ai horreur de ça !

SOLANGE. — Il trouve que ça le vieillit...

JACQUELINE. — Il rappelle ces dames galantes mais mûres, qui deviennent subitement les sœurs de leurs filles.

FRESSENOY. — Traitez-moi de vieille grue tout de suite...

JACQUELINE. — Oh ! grue, tout seul, ça ne te chagrinerait pas tant, hein, « Papa »...

FRESSENOY, *sursautant encore.* — Ce que vous êtes agaçantes !

SOLANGE. — Allons, c'est pour te taquiner... Jacqueline t'appellera « Parrain »...

FRESSENOY. — J'aime mieux ça...

SOLANGE. — C'est préférable, puisque c'est ainsi qu'on explique sa présence ici... Mais, pour moi, elle reste « Pépé »... Elle le disait si gentiment, ce mot-là, il y a deux mois, quand je vous ai surpris... « Pépé, mon petit Pépé... » et c'est tellement elle... une pépé, pour les petites filles, c'est une poupée... eh bien, c'est ma poupée à moi...

(*Elles sont assises à côté l'une de l'autre sur un canapé ; Solange embrasse Jacqueline.*)

JACQUELINE. — Une poupée bien gâtée...

SOLANGE. — Dame... il y a du temps perdu à rattraper... Tu n'as pas dû être heureuse tous les jours ?

JACQUELINE. — Ça, bien sûr...

SOLANGE. — Et ce vilain papa-là qui ne voulait pas qu'on te prenne avec nous !

FRESSENOY. — Ce n'est pas encore admis dans les usages.

SOLANGE. — Est-ce qu'on doit s'occuper des convenances mondaines quand il y a un enfant qui n'a pas sa part de joie ?... Tout pour les enfants !...

JACQUELINE. — Toi, tu as un cœur d'or.

SOLANGE. — Où est-ce qu'on va tantôt ?

JACQUELINE. — Tu sais bien, chez le couturier, au Salon d'Automne et au dancing du Claridge...

SOLANGE. — Et ce soir aux Variétés... et ensuite à l'Abbaye, naturellement...

FRESSENOY. — Dancing, pour changer... toi qui n'aimais pas ça...

SOLANGE. — Bien sûr, je ne savais pas... mais maintenant, j'ai appris, grâce à Pépé...

FRESSENOY. — Tu rendras bientôt des points à ta mère... A propos, toujours pas de nouvelles de Mme Jeannerot ?...

SOLANGE. — Tiens, si... ce matin, justement... Elle est à Biarritz, après avoir été faire un petit tour aux îles Canaries...

FRESSENOY. — Quel phénomène !... Et elle ne parle pas de son retour ?

SOLANGE. — Non.

FRESSENOY. — Tant mieux !

SOLANGE. — Mais tu la connais... elle peut tomber ici à l'improviste.

FRESSENOY. — Tant pis !... (*Regardant le visage de Solange.*) Tiens ! qu'est-ce que tu as là ?

SOLANGE. — Où ?

FRESSENOY. — Sur la paupière ?

SOLANGE. — Un peu de noir.

FRESSENOY. — Tu te maquilles, maintenant ?

SOLANGE. — C'est Pépé qui a essayé ce matin. Ça vous change, hein ?

FRESSENOY. — En effet.

SOLANGE. — Les yeux sont tout de suite plus en valeur.

FRESSENOY. — Tu vas me faire le plaisir d'enlever ça tout de suite.

SOLANGE. — Oh ! pourquoi ?

FRESSENOY. — Ça ne te va pas du tout.

SOLANGE. — Mais, Pépé, ça lui va très bien...

FRESSENOY. — Pépé, c'est différent... elle fait ce qu'elle veut... c'est ma fille... Mais toi, tu es ma femme... Va enlever ça... pour me faire plaisir...

SOLANGE. — Du moment que c'est pour te faire plaisir... (*A Pépé, en sortant.*) Tu vois, je te l'avais bien dit...

(*Pépé se contente de hausser les épaules.*)

SCÈNE II

JACQUELINE, FRESSENOY

Un temps. Fressenoy écoute, puis se penche vivement vers Jacqueline pour l'embrasser.

JACQUELINE, *le repoussant doucement.* — Non, voyons...

FRESSENOY. — Donne-moi ta bouche, Jacqueline.

JACQUELINE, *même jeu.* — Mais non...

FRESSENOY. — Pourquoi ?

JACQUELINE. — Solange peut rentrer... Assieds-toi là... (*Il se rapproche.*)... ou je m'en vais...

FRESSENOY. — Non, reste !

JACQUELINE. — Tu es fou !

FRESSENOY, *exalté.* — Eh bien, oui, je deviens fou... Tu ne sais pas ce que c'est que ce supplice de Tantale...

JACQUELINE. — Calme-toi !

FRESSENOY. — Jamais nous ne pouvons nous trouver seuls... On dirait que tu le fais exprès.

JACQUELINE. — Alors, ça ne te gêne pas ?

FRESSENOY. — Quoi ?

JACQUELINE. — Cette situation !

FRESSENOY. — Ce n'est pas moi qui l'ai provoquée.

JACQUELINE. — Ni moi... Je ne suis pas à mon aise...

FRESSENOY. — Oh ! quels scrupules !

JACQUELINE. — Je suis l'amie de ta femme maintenant et je ne veux pas la tromper.

FRESSENOY. — Depuis deux mois, il n'y a pas eu ça entre nous... Les premiers temps, tu me laissais encore prendre un baiser par-ci par-là, à la dérobée... maintenant, plus rien !

JACQUELINE. — Tu peux m'embrasser devant Solange tant que tu veux !

FRESSENOY. — Oui, baiser de père, merci !... Et ça va continuer ?...

JACQUELINE. — Dame !

FRESSENOY. — C'est à dessein que je t'ai fait donner une chambre au bout de l'appartement...

JACQUELINE. — Ici, oh jamais !

FRESSENOY. — Eh bien, dehors !

JACQUELINE. — Oh ! voyons. Solange ne me quitte pas de la journée.

FRESSENOY. — Oh ! si tu voulais !

JACQUELINE. — Pas, tant que j'habiter[ai] sous son toit.

FRESSENOY. — D'où vient cette grand[e] passion pour Solange ?

JACQUELINE. — Parce qu'elle est charmante[.] Tu ne le savais pas ?

FRESSENOY. — Tu as raison après tout, [il] vaut mieux que tu t'en ailles ; je vais te prendr[e] un appartement.

JACQUELINE. — Ah ! tu trouves les appa[r]tements comme ça, toi ! Et, allez donc, tu a[s] de la chance.

FRESSENOY. — Oh ! meublé, il y en a.

JACQUELINE. — Et que pensera Solange ?. Tu t'imagines qu'elle trouvera naturel que t[u] laisses ta fille seule, subitement, après lui avo[ir] laissé goûter les joies du foyer paternel et t[u] éveilleras ses soupçons... Eh bien, moi, je n[e] veux pas, je tiens à son estime, je mourrais d[e] honte si jamais elle apprenait... et ça vau[t] mieux pour toi, tu sais, je t'en préviens.

FRESSENOY. — Ah !

JACQUELINE. — Tu as tout intérêt à ce qu'ell[e] te croie toujours un bon petit mari fidèle...

FRESSENOY. — Vraiment !... Est-ce que...

(*Entre Solange.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, SOLANGE, PUIS PAILLOUX, LA FEMME DE CHAMBRE *Quelques instant[s]*

SOLANGE. — Vous étiez encore en train d[e] vous disputer... j'entendais vos éclats de voi[x] du cabinet de toilette !

JACQUELINE. — C'est la voix du sang, ell[e] parle très fort chez papa !

SOLANGE. — C'est curieux, depuis que vou[s] êtes réunis, vous n'arrivez pas à vous entendre[.]

FRESSENOY. — C'est toujours comme ça dan[s] les familles ; la famille, c'est charmant de loin.

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant.* — M. Pai[l]loux !

FRESSENOY. — Qu'il entre !

(*Entre Pailloux.*)

PAILLOUX. — Je ne vous dérange pas ?

SOLANGE. — Vous ne me dérangez jamais[.]

PAILLOUX. — Trop aimable... (*Baisemen[t] de main.*)

JACQUELINE. — Bonjour, Pailloux !

PAILLOUX. — Salut ! la petite... (*Il l'embrasse[.]*) Les enfants, ça s'embrasse... (*A Fressenoy[.]*) Je venais te chercher pour cette signature o[ù] tu dois me servir de témoin.

FRESSENOY. — Ah ! c'est moi, le témoi[n] maintenant.

SOLANGE. — C'est bien ton tour !

JACQUELINE. — Un doigt de liqueur, Pailloux[.]

PAILLOUX. — Un peu de fine, mais ça m'es[t] défendu.

JACQUELINE. — Il n'y a d'agréable que c[e] qui est défendu !

FRESSENOY. — Quand on peut se le permettre... Cigarette ?

PAILLOUX. — Ça m'est défendu... d'en acheter... mais enfin... (*Il prend une cigarette, Fressenoy referme son étui.*)

JACQUELINE. — Et nous, alors ?

FRESSENOY. — Oh ! pardon... (*Il en offre à Jacqueline, qui en prend deux.*)

JACQUELINE, *en offrant une à Solange.* — Tiens, Solange !

FRESSENOY. — Comment ! Tu fumes, maintenant ?

SOLANGE. — Pour tenir compagnie à Pépé.

JACQUELINE. — Oui, elle fumait en cachette de toi, c'est idiot ; elle fume au dancing... alors, pourquoi pas ici ?

FRESSENOY. — Évidemment !

SOLANGE. — J'avais peur que tu me grondes.

JACQUELINE. — Depuis quand les hommes ont-ils le droit de gronder les femmes ?... Faut te moderniser, Solange, tu n'es pas à la page.

SOLANGE. — Oh ! je m'y mets... Je sens bien que je me dessale !

FRESSENOY. — Eh bien, Solange...

SOLANGE. — Oh ! pardon, c'est une expression à Pépé.

JACQUELINE. — On n'a que le temps de s'habiller... Raymond vient nous prendre dans une demi-heure...

FRESSENOY. — Raymond ?

JACQUELINE. — Oui, Davillier... C'est lui qui a les cartes pour le Salon d'Automne.

FRESSENOY. — Et vous le voyez souvent, Davillier ?

JACQUELINE. — Presque tous les jours, il danse très bien !

FRESSENOY. — Mais... pour une jeune fille...

JACQUELINE. — Oh ! Solange est toujours avec moi... (*A Solange.*) Allons nous habiller...

SOLANGE. — A tout à l'heure.

(*Elles sortent toutes les deux.*)

JACQUELINE, *repassant la tête.* — Ah ! n'oublie pas pour l'Hispano !

FRESSENOY. — Oui, oui !

(*Jacqueline disparaît.*)

SCÈNE IV

FRESSENOY, PAILLOUX

PAILLOUX. — Eh ben ! mon vieux, tu as tout du pacha !

FRESSENOY, *préoccupé.* — Oui !

PAILLOUX. — Tu as deux femmes à domicile... C'est unique en France... Est-ce que tu alternes pour leur jeter le mouchoir ?

FRESSENOY, *sourd grondement.* — Oh ! le mouchoir...

PAILLOUX. — Qu'est-ce que tu as ?... Tu n'as pas l'air heureux.

FRESSENOY, *sans conviction.* — Oh si !

PAILLOUX. — Allons... Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?... Ta femme a des doutes ?

FRESSENOY. — Aucun, ça se voit bien !

PAILLOUX. — Alors ?... Tu n'es jamais content... Tu as deux femmes, il t'en faudrait une troisième.

FRESSENOY. — Mais, bien sûr...

PAILLOUX. — Ça, alors !

FRESSENOY. — Parce que la deuxième ne compte pas !

PAILLOUX. — Bah !

FRESSENOY. — Je ne te l'avais pas dit, parce que c'est un peu vexant. Depuis que Jacqueline est ici, elle n'a rien voulu savoir.

PAILLOUX. — Tiens, tiens !

FRESSENOY. — Par égard pour Solange !

PAILLOUX. — Eh ben, c'est très chic, ça !

FRESSENOY. — Tu trouves ?

PAILLOUX. — Elle remonte dans mon estime... Je la prenais pour une grue... Il y a des femmes honnêtes qui n'en auraient pas fait autant !

FRESSENOY. — Tu la défends ?

PAILLOUX. — C'est un petit être droit... je n'ai pas de raison de la regarder de travers !

FRESSENOY. — Une femme pour qui j'étais tout à Grenoble, c'est incompréhensible !

PAILLOUX. — Nous ne sommes plus à Grenoble.

FRESSENOY. — Et puis, il y a autre chose... J'ai l'impression qu'ici je ne compte plus...

PAILLOUX. — Comment ça ?

FRESSENOY. — Jacqueline et Solange se sont prises d'une belle passion l'une pour l'autre et elles s'occupent tellement d'elles qu'on ne s'occupe plus de moi.

PAILLOUX. — Égoïste !

FRESSENOY. — Jacqueline a sur Solange une influence terrible et néfaste.

PAILLOUX. — Bah !

FRESSENOY. — Cette petite, elle n'a pas été bien élevée, naturellement ; eh bien, au lieu de prendre près de ma femme de bons principes, des exemples salutaires, c'est elle qui déteint sur Solange.

PAILLOUX. — C'est dans l'ordre, c'est jamais le propre qui déteint.

FRESSENOY. — Tu l'as constaté, Solange maintenant fume, va au dancing, se maquille, parle argot !

PAILLOUX. — Tout ça n'est pas bien dangereux !

FRESSENOY. — C'est dangereux comme une pente ; la pente, c'est l'inconnu, et l'inconnu...

PAILLOUX. — C'est Davillier !

FRESSENOY. — J'en ai peur. Et le plus curieux c'est que, comme ils sortent tous les trois, je ne suis pas fichu de savoir laquelle sert de chandelier à l'autre.

PAILLOUX. — Situation cornélienne... Etre cocu de la main droite ou de la main gauche, laquelle préfères-tu ?

FRESSENOY. — Aucune !

PAILLOUX. — Bien sûr... Enfin, qui aimes-tu mieux ?... Jacqueline ou Solange ?

FRESSENOY. — Les deux... les deux me sont nécessaires...

PAILLOUX. — Tu es trop gourmand.

Fressenoy. — J'avais épousé une femme paisible pour me reposer de ma vie agitée, et maintenant on se couche tous les jours à quatre heures du matin, boîtes de nuit tous les soirs ; c'est la ribouldingue effrénée... Je suis claqué, je suis sur les boulets...

Pailloux. — Repose-toi !

Fressenoy. — Je ne peux pas, il faut que je suive le train, sous peine de montrer mon infériorité ; elles, elles supportent ça très bien, parbleu...

Pailloux. — Mon vieux, c'est toi qui l'as voulu !

Fressenoy. — C'est comme cette Hispano, tu l'as entendue : « N'oublie pas l'Hispano... »

Pailloux. — Je croyais que tu venais d'acheter une Citroën.

Fressenoy. — Oui, sur les instances de Jacqueline, qui trouvait ridicule de ne pas avoir son auto.

Pailloux. — Eh bien ?

Fressenoy. — Elle n'en veut déjà plus... ce n'est plus assez chic ; il faut une Hispano maintenant... et j'ai fait paraître depuis hier une note dans les journaux pour me débarrasser de ma Citroën...

Pailloux. — Tu ferais peut-être mieux de faire passer une note pour te débarrasser de Jacqueline ! (*Fressenoy hausse les épaules.*) Avec cette petite, tu as introduit le poison dans ta maison, un poison que tu ne consommes même plus et qui t'intoxique tout de même... Un bon conseil... fais-la voyager, les chemins de fer nous débarrassent très rapidement des gens en ce moment-ci... Je te mets sur la voie.

Fressenoy. — Je n'ai pas le cœur à plaisanter, et puis je le voudrais que je ne le pourrais pas.

Pailloux. — Et puis, tu y tiens, tu y tiens d'autant plus qu'elle se refuse. Ah ! mon vieux, je te prédis que, même sans chemin de fer, tout ça finira par une catastrophe.

Fressenoy. — Et tu te tords...

(*Entrent Solange et Jacqueline habillées.*)

SCÈNE V

Les Mêmes, SOLANGE, JACQUELINE

Solange. — Comment... Vous n'êtes pas encore partis ?

Jacqueline. — Et on dit que les femmes sont bavardes !

Fressenoy. — On vous gêne... N'ayez pas peur, on s'en va.

Pailloux, *regardant sa montre.* — On n'a que le temps.

Solange. — Attendez... Il vient de me pousser une idée.

Fressenoy. — Ah, ah... une idée de Jacqueline !

Solange. — Non, non, de moi, elle n'en sait même rien... J'ai pensé : Cette petite, elle a une situation fausse ici, on a l'air de la cacher ; si on donnait une grande soirée, où tu la présenterais officiellement comme ta fille !

(*Stupeur des trois autres.*)

Fressenoy. — Ah ! tu as pensé ça !

Solange. — C'est une fille d'un premier lit, en somme.

Fressenoy. — D'un autre lit, en effet !

Pailloux. — Sauvons-nous, on est en retard.

Fressenoy. — Oui, sauvons-nous, à tout à l'heure... (*En sortant, bas à Pailloux.*) Tu vois d'ici la présentation officielle !

Pailloux, *même jeu.* — Avec un petit ba[...] blanc... et tu serais vert.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

SOLANGE, JACQUELINE

Solange. — Qu'est-ce qu'il a, ton père ?.. Il ne te regarde plus avec les mêmes yeux...

Jacqueline. — C'est qu'il me voit trop !

Solange. — Il ne t'a même pas embrassé avant de partir, c'est étrange !

Jacqueline. — J'ai compris, moi, il es[t] jaloux.

Solange. — Jaloux de qui ?

Jacqueline. — De toi, de nous deux... I[l] trouve que nous nous aimons trop.

Solange. — Mais, ça ne gêne en rien so[n] affection !

Jacqueline. — Les hommes sont comme ça... tout ce qui n'est pas à eux, on dirait qu'o[n] le leur vole.

Solange, *riant.* — J'adore quand tu parle[s] des hommes avec ce ton sentencieux... To[n] expérience, hein ?

Jacqueline. — Peut-être... Ce qui est cer[-]tain, Solange, c'est qu'à mes yeux il n'y a pa[s] un homme qui te vaille...

Solange. — Tu exagères.

Jacqueline. — Tu as été si chic avec moi[.] Comment voudrais-tu que je ne t'adore pas ?. [...] C'est pas toujours rigolo, la vie.

Solange. — Surtout pour toi, mon pauv[re] petit.

Jacqueline. — Je ne peux pas t'explique[r,] c'est comme si j'avais eu un peu froid... eh be[n] maintenant, j'ai chaud.

Solange. — Ma chérie... Sais-tu que tu [as] pris une telle place dans ma vie que moi no[n] plus je ne vois pas ce que je deviendra[is] sans toi ?

Jacqueline. — Vrai ? Ah ! ça me fa[it] plaisir.

Solange. — Dame ! j'étais toute seul[e,] moi aussi ; ma mère toujours en route, Pier[re] à ses affaires... Je trouve une amie de mon âg[e] ou presque...

Jacqueline. — Oh ! de ton âge, va.

Solange. — Une amie en qui je puisse avo[ir] une absolue confiance... C'est rare ; pas d[e] danger que tu me voles mon mari, toi !

JACQUELINE. — Oh ça !

SOLANGE. — Et puis, on s'entend si bien ! Nous avons les mêmes goûts.

JACQUELINE. — C'est-à-dire que je t'ai donné mes goûts.

SOLANGE. — Je les avais sans m'en douter, voilà tout... Qui m'aurait dit que je prendrais cette frénésie de la danse ?

JACQUELINE. — Pardi, ton mari ne danse pas... (*Regardant l'heure.*) A propos, il n'arrive pas, notre cavalier.

SOLANGE. — Pourtant, Davillier est toujours exact... Il te plaît, Davillier ?

JACQUELINE. — Épatant dans le tango.

SOLANGE. — Et comment le trouves-tu autrement ?

JACQUELINE. — Pourquoi me demandes-tu ça ?

SOLANGE. — Parce que j'ai cru remarquer que tu ne lui déplaisais pas.

JACQUELINE. — Tiens, il m'avait semblé que c'était toi l'objet de ses rêves...

SOLANGE. — Au commencement, oui... mais il semble pris sérieusement.

JACQUELINE. — Tu cherches à le placer ?

SOLANGE. — Peut-être.

JACQUELINE. — Hein ?

SOLANGE. — J'ai une idée.

JACQUELINE. — Quand tu as des idées, j'ai peur !

SOLANGE. — Ça ferait un très bon mari pour toi !

JACQUELINE. — Oh ! impossible, voyons.

SOLANGE. — Tu en aimes un autre ?

JACQUELINE. — Mais non, enfin, comprends la situation !

SOLANGE. — Justement, elle est fausse ; je veux la régulariser.

JACQUELINE. — Nous avons le temps d'y réfléchir ; gardons Davillier comme gigolo, il fait très bien ; comme mari, il serait peut-être embêtant, il nous brouillerait.

SOLANGE. — Oh ! je l'en défie bien... (*Elle l'embrasse.*)

JACQUELINE, *la regardant.* — Oh ! ce que tu as mal enlevé ton noir ! Tu ne sais pas, ma pauvre grande... les barbes sont parties ; je vais te faire un maquillage de première...

SOLANGE. — Je téléphone au couturier ; nous n'avons pas le temps d'y aller aujourd'hui.

JACQUELINE. — C'est sûr... (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

SOLANGE, PUIS MME JEANNEROT

SOLANGE, *au téléphone.* — Elysées 47-12... oui, mademoiselle, deux fois six, quatre fois trois, trois fois quatre ; ah ! pas libre, naturellement.

MME JEANNEROT, *en coulisse.* — Laissez, ma fille, pas besoin de m'annoncer, moi, voyons... (*Elle entre.*)

SOLANGE, *gênée.* — Oh ! maman, tu n'es donc plus à Biarritz ?

MME JEANNEROT. — J'y étais encore hier, et puis ils m'ont fait une saleté au Casino ; alors, je les ai laissé tomber.

SOLANGE. — Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ?

MME JEANNEROT. — Je serais arrivée avant ma dépêche... Mais qu'est-ce que tu as ?... Tu as l'air tout éberluée ?

SOLANGE. — Tu as de ces débarquements subits qui vous surprennent.

MME JEANNEROT. — Je croyais que tu y étais habituée depuis le temps... Et quoi de nouveau ici ?

SOLANGE. — Rien.

MME JEANNEROT. — Toujours pas d'enfant ?

SOLANGE. — Je ne crois pas.

MME JEANNEROT. — Comment, tu ne crois pas ?

SOLANGE. — C'est-à-dire que j'avais pensé, mais le médecin m'a dit que c'était nerveux !

MME JEANNEROT. — Parbleu, il y en a un qui n'est pas nerveux.

SOLANGE. — Il doit revenir.

MME JEANNEROT. — L'enfant ?

SOLANGE. — Non, le médecin.

MME JEANNEROT. — Ah ! fausse alerte... va, fausse alerte... Comment veux-tu que ton mari ait des économies ? Il a tout dépensé ailleurs.

SOLANGE. — Oh ! maman...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JACQUELINE, LA FEMME DE CHAMBRE

JACQUELINE, *en coulisse.* — Solange, qu'est-ce que tu as fait du rouge gras ?

SOLANGE. — Sur la coiffeuse.

MME JEANNEROT. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

SOLANGE, *contrainte.* — Une amie !

VOIX DE JACQUELINE. — Ben, il s'est carapaté... (*Elle entre vivement.*) Enfin, il reste le rouge sec. (*Elle tient un petit plateau avec du maquillage. Mme Jeannerot l'examine avec son face-à-main.*)

SOLANGE, *un peu gênée.* — Maman, je te présente Jacqueline, une amie de pension.

JACQUELINE. — Je suis ravie de vous connaître, madame... Solange m'a si souvent parlé de vous !

MME JEANNEROT. — Elle a été beaucoup plus discrète avec moi en ce qui vous concerne, car jamais elle ne m'en a soufflé mot !

SOLANGE, *bafouillant.* — C'est que, naturellement...

JACQUELINE. — Nous nous étions perdues de vue depuis longtemps... J'habitais la province.

SOLANGE. — Et puis, elle est venue passer quelques jours à Paris.

JACQUELINE. — Et comme je n'y connais

personne, Solange a été assez aimable pour m'offrir l'hospitalité...

Mme Jeannerot. — Eh bien, mais c'est parfait... il est toujours agréable de feuilleter ses souvenirs d'enfance... Vous l'avez connue à la pension Goubault ou au couvent ?...

Jacqueline. — Euh !...

Solange. — Au couvent.

Mme Jeannerot. — Vous étiez toute petite alors...

(*Téléphone.*)

Solange, *prenant le récepteur.* — Allô !... oui... bon... je vais le lui demander... (*A Jacqueline.*) C'est Davillier ; il s'excuse de ne pouvoir venir tout de suite... rendez-vous d'affaires très grave... il demande si ça ne te fait rien de remettre le Salon d'Automne ?

Jacqueline. — Bien sûr !

Solange, *au téléphone.* — C'est entendu... oui, il serait trop tard... Nous irons directement au dancing du Claridge... A tout à l'heure... (*Elle raccroche.*)

Mme Jeannerot, *qui écoute tout cela avec surprise.* — Tiens, je croyais que tu avais le dancing en horreur... Tu avais toujours refusé d'y venir avec moi...

Solange, *gênée.* — Oui... mais...

Jacqueline. — C'est moi qui l'ai entraînée, madame... J'ai tenu à lui prouver que vous aviez raison...

Mme Jeannerot. — Je vous en remercie... Les parents, ça a toujours l'air de vieux pompons, n'est-ce pas ?

Solange. — Oh ! mais il a fallu qu'elle insiste... Il n'y a qu'un mois que j'ai commencé et elle a mis plus d'un mois à me convaincre...

Mme Jeannerot, *à Jacqueline.* — Ah ! il y a déjà deux mois que vous êtes venue passer quelques jours ?

Jacqueline. — Ça nous a semblé si court...

La Femme de chambre, *entrant avec quatre cartons à chapeaux énormes.* — C'est la modiste, Madame.

Mme Jeannerot. — Il y paraît... Ah çà ! tu as dévalisé le magasin.

Solange. — Oh ! il y en a pour nous deux.

Mme Jeannerot, *ouvrant un carton.* — Voyons les nouveautés... (*Elle sort un chapeau excentrique.*) Oh ! oh !... (*A Solange.*) C'est toi qui portes ça ?

Solange. — Mais oui !

Mme Jeannerot. — Je vois que tu as fait des progrès aussi dans les chapeaux... A moi, il m'irait peut-être, mais à toi...

Jacqueline. — Il est charmant !

Mme Jeannerot. — C'est vous qui l'avez choisi ?

Jacqueline. — J'ai donné mes idées, c'est tout.

Mme Jeannerot. — Oui.

Solange, *à la femme de chambre.* — Dites que c'est bien.

La Femme de chambre, *embarrassée.* — C que... elle ne veut pas laisser...

Solange. — Comment ?

La Femme de chambre. — Sans argent

Solange. — Oh ! par exemple !

La Femme de chambre. — Elle dit que fait dix-huit chapeaux et elle apporte note.

Solange. — C'est bien !... Je vais la voi Quel toupet ! (*Elle sort, furieuse, suivie de femme de chambre.*)

SCÈNE IX

JACQUELINE, Mme JEANNEROT

Mme Jeannerot. — Je ne reconnais p ma fille... la voilà dans les dettes, main nant !

Jacqueline. — Oh ! des dettes ! Un pe retard, simplement.

Mme Jeannerot. — Son mari n'est donc p au courant ?

Jacqueline, *gênée.* — C'est-à-dire que... avait trouvé dernièrement qu'elle allait peu fort...

Mme Jeannerot. — Oui, alors elle va enc plus fort, mais sans le prévenir.

Jacqueline. — C'est ça.

Mme Jeannerot. — Moi qui lui reproch d'être trop bourgeoise...

Jacqueline. — Les bourgeois, quand s'y met...

Mme Jeannerot. — C'est comme la provinc si j'en juge par vous.

Jacqueline. — Il y a des provinces plus moins avancées.

Mme Jeannerot. — Évidemment... D' êtes-vous ?

Jacqueline. — De Grenoble.

Mme Jeannerot. — Ah ! Grenoble... connais... Vous n'avez pas l'accent du Da phiné...

Jacqueline. — J'ai été élevée à Paris.

Mme Jeannerot. — C'est juste... puisq vous étiez au couvent dirigé par la mère... mère... rappelez-moi donc... je n'ai plus mémoire des noms...

Jacqueline. — La mère... la mère... Al moi non plus.

Mme Jeannerot. — C'est curieux... dans rue... la rue...

Jacqueline. — Oui, c'est ça... la rue quartier Monceau...

Mme Jeannerot. — Mais non, c'était Passy.

Jacqueline. — C'est vrai. Le quartier Mo ceau, c'est une pension où j'ai été ensuite.

Mme Jeannerot. — Certainement... Qu âge avez-vous, sans indiscrétion ?

Jacqueline. — Dix-neuf ans.

Mme Jeannerot. — Dix-neuf ans, en vérit (*Rentre Solange.*)

SCÈNE X

MME JEANNEROT, SOLANGE, JACQUELINE, *Quelques instants.*

SOLANGE. — Oh ! cette femme est d'une insolence !...

JACQUELINE. — Laisse-moi faire... tu ne sais pas parler aux fournisseurs, toi... (*En sortant, à part.*) Ouf !

MME JEANNEROT. — Ah çà ! qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

SOLANGE. — Quelle histoire ?

MME JEANNEROT. — Oui, cette demoiselle, qu'on ne connaît ni d'Eve ni d'Adam, qui est installée chez toi, parle en maîtresse, commande la maison et les chapeaux.

SOLANGE. — Je te l'ai dit... une amie de couvent...

MME JEANNEROT. — Mensonge !... Elle ne connaît pas un mot de ce couvent, où censément elle a passé toute son enfance... En outre, elle a dix-neuf ans, vous avez six ans de différence, donc vous ne pouviez être dans la même classe... Tu m'as conté des colles... Pourquoi ?... C'est de moi seule qu'on se cache... Pourquoi ?... Du moment que ton mari admet la présence continuelle de cette femme à son foyer, c'est qu'il est consentant ou complice.

SOLANGE, *embarrassée.* — Je vais te dire...

MME JEANNEROT. — Oh ! mais, sans mensonges, cette fois.

SOLANGE. — Tu vas tout comprendre d'un seul mot.

MME JEANNEROT. — Ça m'étonnerait !

SOLANGE. — Jacqueline est la fille de Fressenoy.

MME JEANNEROT. — Hein !

SOLANGE. — Une fille naturelle... La mère est morte depuis longtemps... nous l'avons recueillie...

MME JEANNEROT. — Où ?... quand ?... comment ?...

SOLANGE. — C'était à Allevard, le fameux jour de l'accident d'auto ; je suis revenue, j'ai surpris la petite près de son père... on m'a tout avoué...

MME JEANNEROT. — Ça alors !... C'est le comble !... Je m'explique pourquoi tu n'étais pas pressée de me mettre au courant... Ainsi, non seulement ton mari ne te donne aucune progéniture, mais il t'impose les produits frelatés de vagues gourgandines...

SOLANGE. — C'est moi qui ai voulu... il s'y opposait...

MME JEANNEROT. — De mieux en mieux... Ainsi, cette chambre qu'on me refuse à moi, ta mère, qui ne fais à Paris que de vagues apparitions, on la donne à une bâtarde, qui m'a tout l'air d'une dévergondée...

SOLANGE, *protestant.* — Oh ! elle est tout ce qu'il y a de bien élevé...

MME JEANNEROT. — Une jeune fille du grand demi-monde.

SOLANGE. — Elle est si affectueuse...

MME JEANNEROT. — Et elle te maquille. (*Elle montre les fards.*)

SOLANGE. — Elle m'adore.

MME JEANNEROT. — Et elle te débauche !

SOLANGE. — Oh ! maman...

MME JEANNEROT. — C'est un scandale inouï !

SOLANGE. — Je t'en prie !...

MME JEANNEROT. — J'en suffoque !... j'en suis toute congestionnée, c'est bien simple !... Ah ! je ne digère pas la bâtarde !...

SOLANGE. — Tu l'aimeras quand tu la connaîtras mieux.

MME JEANNEROT. — L'aimer, ah ça non !... Mais pour la connaître mieux, oui, je m'y emploierai.

(*Entre Jacqueline.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, JACQUELINE, PUIS DAVILLIER

JACQUELINE. — Eh bien, c'est fait !

SOLANGE. — Elle est partie ?

JACQUELINE. — Bien sûr... non seulement elle part, mais elle va envoyer deux autres chapeaux à choisir.

SOLANGE, *à sa mère.* — Elle n'est pas extraordinaire ?

MME JEANNEROT. — Oh ! si... (*A part.*) Cette enfant naturelle ne me paraît pas naturelle...

LA FEMME DE CHAMBRE, *annonçant.* — M. Davillier.

MME JEANNEROT, *à Solange.* — Ah ! oui, Davillier, c'était ton flirt... Ça continue, à ce que je vois...

SOLANGE. — C'est-à-dire... (*L'entrée de Davillier interrompt la suite de sa phrase.*)

DAVILLIER. — Que d'excuses j'ai à vous faire !... (*Apercevant Mme Jeannerot.*) Ah ! madame, je n'ai pas eu le plaisir de vous rencontrer depuis cet accident d'auto si imprévu.

MME JEANNEROT. — Ah ! monsieur, j'ai vu depuis des choses bien plus imprévues.

SOLANGE. — Tu ne vas pas nous quitter tout de suite, maman ?

MME JEANNEROT. — Non, je veux voir ton mari...

SOLANGE. — Alors, viens enlever ton chapeau. (*A Davillier.*) Vous m'excusez, je vois si peu maman ; je vous abandonne à Jacqueline.

DAVILLIER. — C'est trop naturel...

MME JEANNEROT, *en sortant, après un salut à Davillier, bas à Solange.* — Ah çà, tu tiens donc à les laisser seuls ?

SOLANGE. — Oui.

MME JEANNEROT. — Ah ! elle te prend tes flirts aussi... ah ça alors, qu'est-ce qui te reste ?

(*Elles sortent.*)

SCÈNE XII

DAVILLIER, JACQUELINE

DAVILLIER. — Mme Jeannerot est vraiment charmante.

JACQUELINE. — Parce qu'elle s'en va ?

DAVILLIER, *riant.* — Vous l'avez deviné... et qu'elle me permet enfin pour la première fois d'être seul avec vous, sans un tiers gênant.

JACQUELINE. — C'est Solange, le tiers ?

DAVILLIER. — Bien sûr.

JACQUELINE. — Une tierce alors... Il me semblait pourtant que vous aviez chanté à la tierce, jadis...

DAVILLIER. — Mais je me suis rendu compte que je n'avais pas de voix dans ce ton-là.

JACQUELINE. — Vous êtes devenu basse ?

DAVILLIER. — Ou baryton seulement.

JACQUELINE. — Et vous allez me sortir une romance bien banale.

DAVILLIER. — Pardon !

JACQUELINE. — Comme si je ne la sentais pas venir... Ah ! vous l'avez, la bouche du chanteur qui se prépare...

DAVILLIER. — Je ne vois pas...

JACQUELINE. — Ne faites pas l'étonné... Quand nous dansions ensemble, vous m'avez serré un peu plus étroitement qu'il ne convenait. Mais vous ne pouviez pas parler à ce moment-là, vous comptiez... Aujourd'hui que vous n'avez pas à vous occuper de vos pieds, vous allez en profiter pour ouvrir votre cœur.

DAVILLIER. — Mais...

JACQUELINE. — Eh bien, fermez ça !

DAVILLIER. — Oh !

JACQUELINE. — Je parle de votre cœur... épargnez-moi la déclaration... je ne suis pas le fisc...

DAVILLIER. — Comme vous êtes désagréable avec moi... plus... presque brutale... je suis très étonné...

JACQUELINE. — Vraiment !

DAVILLIER. — Quand nous dansions le tango, vous vous abandonniez tellement...

JACQUELINE. — Au tango, pas à vous...

DAVILLIER. — Et s'il m'arrivait de vous frôler de très près, comme vous le disiez à l'instant, ça n'avait pas l'air de vous déplaire...

JACQUELINE. — C'est que vous êtes meilleur dans la pantomime.

DAVILLIER, *s'approchant.* — Eh bien, il ne tient qu'à vous...

JACQUELINE. — Oh non, ici, il n'y a pas d'orchestre.

DAVILLIER. — Quelle jeune fille étrange vous faites !

JACQUELINE. — Définissez...

DAVILLIER. — Fleur d'oranger et cantharide...

JACQUELINE. — Gentil comme mélange !

DAVILLIER. — Pas mélangé, justement... alternatif... Alors, on ne sait jamais sur quoi on tombe...

JACQUELINE. — En ce moment, c'est sur un bec de gaz.

DAVILLIER. — Hé non ! car les becs de gaz, ça s'allume...

JACQUELINE. — Allumez-moi !

DAVILLIER. — C'est tout ce que je cherche...

JACQUELINE. — Seulement, vous n'avez pas de feu.

DAVILLIER. — C'est ce qui vous trompe, Jacqueline... Ah ! si, je brûle ; seulement, je suis maladroit, je ne sais comment m'y prendre avec un petit être délicieux, qui tour à tour s'offre et se refuse.

JACQUELINE. — Je ne me suis jamais offerte ; dites tout de suite que je suis une grue.

DAVILLIER. — Oh non, bien sûr... mais vous êtes pire...

JACQUELINE. — Ça signifie...

DAVILLIER. — Ça signifie qu'avec un corps très pur, j'en suis certain, vous avez un esprit très averti et que vous vous en servez d'une façon diabolique.

JACQUELINE. — Et c'est ce qui vous excite, l'impur dans le pur ?

DAVILLIER. — Dame !

JACQUELINE. — C'est propre... Que savez-vous au juste de moi ?

DAVILLIER. — Que vous êtes la filleule de Fressenoy, élevée en province et depuis peu initiée à la vie de Paris.

JACQUELINE. — Et ça vous séduit d'être l'initiateur... Vous rêvez avec moi du flirt à l'anglaise, où tout est permis, tout, mais pas ça.

DAVILLIER. — Ah ! on est bien instruit en province.

JACQUELINE. — Eh bien, non, mon cher, ça ne me plaît pas, ce flirt-là.

DAVILLIER. — Il vous faut moins... ou plus ?

JACQUELINE. — Cherchez... mais pas de gaffes, hein ! ou vous risquez la brouille à mort.

DAVILLIER. — Eh bien, c'est tout trouvé... (*Il lui prend la main.*) Au fond, Jacqueline, vous jouez à la pervertie et vous y jouez précisément parce que vous ne l'êtes pas... Aussi, je vous respecte, vous entendez... je vous respecte infiniment... (*Il l'embrasse dans le cou.*)

JACQUELINE. — Pas mal, pas mal !

DAVILLIER. — Oui... Vous êtes une vraie jeune fille et voilà pourquoi j'ai tellement le désir de votre bouche et de votre baiser... le premier peut-être... (*Il l'embrasse sur la bouche.*)

JACQUELINE, *faiblement.* — Oh ! Raymond... Voyons !

(*Mais elle se laisse faire. Entre Fressenoy.*)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, FRESSENOY

FRESSENOY, *sidéré.* — Oh ! par exemple !... (*Les deux autres se séparent.*) Ah çà, monsieur, c'est une manie... Vous êtes un maniaque... un érotomaniaque.

DAVILLIER. — Je vais vous expliquer.

FRESSENOY. — Quelle explication ?... Vous faisiez la cour à ma femme, je trouvais ça seulement comique ; mais là, c'est différent, il s'agit de... (*Se reprenant.*) Il s'agit d'une jeune fille, d'une pure jeune fille, et vous vous êtes conduit comme un dégoûtant personnage.

DAVILLIER. — Monsieur, lorsque vous m'aurez laissé parler...

FRESSENOY. — Et pour quoi me dire, monsieur... oui, quoi... J'ai charge d'âme, monsieur, et je ne laisserai pas passer la chose sans qu'une réparation... (*Il le menace.*)

DAVILLIER, *l'interrompant.* — Hé, monsieur, je vous offre la meilleure et qui vous donnera toute satisfaction... Puisque vous êtes le parrain de Mlle Jacqueline, c'est-à-dire son second père, j'ai l'honneur de vous demander sa main.

FRESSENOY, *suffoquant.* — Oh ! ça, c'est de plus en plus fort.

DAVILLIER, *étonné.* — Je ne comprends pas votre indignation ; j'agis comme tout honnête homme doit faire en pareil cas.

FRESSENOY, *toujours indigné.* — Oh !... oh !...

JACQUELINE, *interrompant.* — Mon parrain, mon parrain, reprenez votre calme...

FRESSENOY. — Tais-toi, toi... (*A Davillier, plus calme.*) En effet, monsieur, j'examinerai cette proposition.

DAVILLIER. — Vous savez qui je suis et je vous donnerai des précisions sur mon état de fortune.

FRESSENOY. — J'examinerai, vous dis-je, mais je vous prie, jusqu'à nouvel ordre, de vous abstenir de toute visite qui pourrait compromettre inutilement Mlle Jacqueline.

DAVILLIER. — Soit, monsieur, je trouve votre arrêt un peu rigoureux, mais vous êtes le parrain de mademoiselle, son tuteur en somme, je m'incline... (*A Jacqueline.*) Adieu, mademoiselle, je vous demande de penser un peu à moi, qui penserai beaucoup à vous. (*Il lui baise la main.*)

JACQUELINE. — Monsieur !

FRESSENOY, *impatienté.* — Il suffit, monsieur.

DAVILLIER. — Adieu, monsieur... Vous m'excuserez auprès de Mme Fressenoy à qui je vous charge d'expliquer mon départ précipité. (*Il s'incline et sort.*)

SCÈNE XIV

FRESSENOY, JACQUELINE, PUIS PAILLOUX.

FRESSENOY. — Eh bien, qu'est-ce que tu trouves à dire pour te justifier ?

JACQUELINE. — ...

FRESSENOY. — Réponds, voyons, réponds...

JACQUELINE. — ...

FRESSENOY. — Naturellement, tu ne trouves rien... Pour qu'une femme ne trouve rien... Davillier est ton amant, n'est-ce pas ?

JACQUELINE. — ...

FRESSENOY. — Tu ne songes même pas à le nier... alors, avoue-le franchement, j'aime mieux ça, parle, voyons, parle...

JACQUELINE. — ...

FRESSENOY, *lui prenant les poignets et les lui serrant.* — Vas-tu répondre à la fin ?...

JACQUELINE. — (*Elle a un petit cri de douleur, mais ne répond pas.*)

FRESSENOY. — Je te forcerai bien... (*Il la brutalise.*)

(*Entre Pailloux.*)

PAILLOUX, *intervenant.* — Eh ben, voyons, tu es fou... Veux-tu lâcher cette petite ?

FRESSENOY, *la lâchant.* — Ah ! mon cher, si tu savais... Je viens de la surprendre ici avec Davillier bouche à bouche.

PAILLOUX. — Ah !

FRESSENOY. — Et sais-tu ce que cet imbécile a trouvé pour se sortir de là ?... Non, je te le donne en mille... il m'a demandé sa main.

PAILLOUX. — Sa main ?

FRESSENOY. — Oui, puisque je passe pour son parrain... on me demande la permission de coucher avec ma maîtresse... Comique, n'est-ce pas ?

PAILLOUX, *riant.* — Oui, ça c'est drôle !

FRESSENOY, *haussant la voix.* — Oh ! non, mon cher, je ne suis pas en train de rire... Je deviens le barbon, le vieux tuteur, Bartholo... Eh bien, non... ce rôle-là ne me convient pas et je n'ai pas encore l'âge d'être berné !

PAILLOUX. — Ne crie pas si fort, ta femme pourrait t'entendre... C'est inutile...

FRESSENOY. — Oui... (*A Jacqueline, à voix basse et précipitée.*) Ainsi tu accordes à Davillier un baiser que tu me refuses... Pourquoi ?

JACQUELINE. — ...

FRESSENOY. — Parbleu, je vois clair aujourd'hui dans ton petit jeu ; tu m'as joué la comédie à Grenoble, quand tu me disais que j'étais le premier amour de ta vie... Qu'est-ce que tu pensais à ce moment-là ?... Dis-le...

JACQUELINE. — ...

FRESSENOY. — Tu pensais : Je m'embête en province, voilà une bonne poire qui va m'emmener à Paris... C'est pas vrai ?

JACQUELINE. — ...

FRESSENOY. — C'est comme l'histoire de l'amant unique, le vieux monsieur de Grenoble, fabricant de gants, ami de ta famille, balançoire tout ça. Tu servais de réjouissance à toute la ville de Grenoble... à tout le Dauphiné... avoue-le donc...

JACQUELINE. — ...

FRESSENOY. — J'ai recueilli chez moi et je fais passer pour ma fille une péripatéticienne de province... n'est-ce pas ?... Je vois juste, maintenant ?

JACQUELINE. — ...

FRESSENOY. — Mais, réponds donc... réponds quelque chose... avoue, nie, proteste, insulte, engueule... mais réponds, réponds...

JACQUELINE. — Je m'en vais...

FRESSENOY. — Oh !... Quoi !... Qu'est-ce que tu dis ?

JACQUELINE. — Je m'en vais.

FRESSENOY. — Eh bien ! non, non... Jacqueline, je ne veux pas que tu t'en ailles... Qu'est-ce que je deviendrais sans toi ?...

JACQUELINE. — Je m'en vais...

FRESSENOY. — Oui, je viens de t'insulter... de t'insulter grossièrement ; je te demande pardon, je t'en supplie, je t'en supplie, reste. Veux-tu que je me mette à genoux... (*Il lui embrasse les mains.*) C'est oublié, n'est-ce pas ?

JACQUELINE. — Je verrai, je vais réfléchir... (*Elle se dirige vers la porte.*)

FRESSENOY. — Il y avait de quoi me bouleverser, tu comprends, après ce que je venais de surprendre avec Davillier.

JACQUELINE. — Ah ! ça suffit là-dessus.

FRESSENOY. — Oui, oui, on n'en parlera plus.

JACQUELINE. — Et tu lui feras des excuses.

FRESSENOY. — Oh !

(*Jacqueline fait une fausse sortie.*)

FRESSENOY. — Oui... je ferai tout ce que tu voudras.

JACQUELINE. — Bien... Dans ces conditions-là, je peux parler.

FRESSENOY. — Parle, parle...

JACQUELINE. — Imbécile, réfléchis... Puisqu'il t'a demandé ma main, c'est qu'il n'a pas pris le reste. (*Elle sort en riant.*)

SCÈNE XV

FRESSENOY, PAILLOUX, PUIS LA FEMME DE CHAMBRE.

PAILLOUX, *qui a écouté tout cela en hochant la tête.* — Pauvre vieux !

FRESSENOY. — Quoi ?

PAILLOUX. — Est-ce que je ne les avais pas prédites, les catastrophes ? Et c'est sûrement pas la dernière.

FRESSENOY. — Dis ce que tu veux, je m'en fiche ; elle ne couche pas avec Davillier, c'est l'essentiel.

PAILLOUX. — Ah ! tu l'as ratée, la belle occase.

FRESSENOY. — Laquelle ?

PAILLOUX. — Comment ! tu peux sortir d'une situation inextricable, te venger en même temps de ce petit fat de Davillier en lui donnant comme épouse légitime les délices des Grenoblois et les tiennes... Le Dauphiné chez soi, quelle cure !

FRESSENOY. — Ça, jamais... (*Entre la femme de chambre.*) Qu'est-ce que c'est ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — C'est un monsieur qui vient pour la voiture.

FRESSENOY. — Quelle voiture ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Une annonce que Monsieur a fait passer dans le journal, paraît-il...

FRESSENOY. — Ah ! oui, la Citroën... (*A Pailloux.*) Dis donc, mon vieux, je n'ai pas beaucoup l'esprit à discuter des histoires de moteur ; veux-tu le recevoir ?

PAILLOUX. — A ta disposition !

FRESSENOY. — Je viendrai pour signer si c'est conclu... Je suis dans mon bureau... Et le plus cher possible, hein !... (*En sortant, à part.*) Et si Davillier était son amant, tout de même !

PAILLOUX, *à la femme de chambre.* — Faites entrer ce monsieur.

(*La femme de chambre sort et introduit le vieux monsieur, très provincial.*)

SCÈNE XVI

PAILLOUX, LE MONSIEUR, PUIS Mme JEANNEROT, PUIS LA FEMME DE CHAMBRE.

LE MONSIEUR. — Monsieur, je viens pour l'acquisition d'une automobile.

PAILLOUX. — Bien, monsieur ; prenez la peine de vous asseoir.

LE MONSIEUR. — J'ai déjà vu la voiture chez le garagiste ; je voudrais simplement avoir quelques renseignements complémentaires.

PAILLOUX. — Je vous écoute.

LE MONSIEUR. — Est-ce qu'elle peut monter les côtes de 12 o/o ?

PAILLOUX, *hésitant.* — Je suppose.

LE MONSIEUR. — Comment, vous supposez...

(*Téléphone.*)

PAILLOUX. — Excusez... (*Prenant le téléphone.*) Allô... Mme Jeannerot ? Mais je crois qu'elle est à Biarritz... Oh ! je vais demander... ne quittez pas... (*Il sonne.*)

LE MONSIEUR. — Vous disiez donc ne pouvoir formuler que des suppositions sur la valeur ascensionnelle...

(*Entre la femme de chambre.*)

PAILLOUX, *au monsieur.* — Permettez une seconde... (*A la femme de chambre.*) Mme Jeannerot est ici ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oui, monsieur, chez Madame.

PAILLOUX. — Prévenez-la qu'on la demande au téléphone.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, monsieur. (*Elle sort.*)

PAILLOUX, *au monsieur.* — Continuez, monsieur !

LE MONSIEUR. — Je m'étonnais que vous ne soyez pas plus renseigné sur la force de votre voiture.

PAILLOUX. — C'est que ce n'est pas ma voiture, monsieur ; je ne suis qu'un ami du propriétaire.

LE MONSIEUR. — Ah ! c'est fâcheux.

(*Entre Mme Jeannerot.*)

Mme JEANNEROT. — Bonjour, monsieur Pailloux... (*Le monsieur la salue ; elle lui rend son salut, puis prend le récepteur.*) Non... non... oui... Je ne peux pas quitter ma fille en ce moment. Au revoir, à demain, au Carlton... (*Elle raccroche.*)

LE MONSIEUR. — Madame est de la famille, sans doute ?

PAILLOUX. — La mère.

LE MONSIEUR. — Alors, elle va pouvoir me renseigner... (*A Mme Jeannerot.*) Permettez-moi, madame, d'obtenir de vous quelques éclaircissements.

MME JEANNEROT, *étonnée.* — Des éclaircissements ?

LE MONSIEUR. — Vous allez comprendre, madame, je ne suis plus jeune et je vais me mettre à apprendre à conduire une automobile.

MME JEANNEROT. — En quoi est-ce que... ?

LE MONSIEUR. — C'est pourquoi je m'entoure de toutes les précisions et comme j'habite un pays de côtes... Grenoble...

MME JEANNEROT. — Grenoble... (*A elle-même.*) C'est effrayant ce qu'il y a des gens qui sont de Grenoble.

LE MONSIEUR. — Vous connaissez ?

MME JEANNEROT. — Un peu... J'y ai de mauvais souvenirs.

LE MONSIEUR. — Ah ! pas tant que moi, madame, et pourtant j'en suis né natif, j'y ai une grosse fabrique de gants.

PAILLOUX, *à part.* — Tiens, tiens...

MME JEANNEROT. — Mais je ne vois toujours pas en quoi je puis vous apprendre à conduire.

LE MONSIEUR. — Oh ! il ne s'agit pas... Il faut vous dire que si je me résous à mon âge à me livrer à cet exercice violent, c'est pour me servir de dérivatif à un grand, à un immense chagrin... (*Il essuie ses yeux.*)

MME JEANNEROT. — Croyez, monsieur, que je compatis, mais je suis un peu pressée... (*Elle fait mine de s'éloigner.*)

LE MONSIEUR. — Ah ! madame, vous n'avez jamais perdu quelqu'un qui vous est cher.

PAILLOUX. — Votre compagne ?

LE MONSIEUR. — Presque... oui, presque et mieux... et si jeune... Il y a deux mois de cela, elle est partie un matin ; je n'en ai plus eu de nouvelles.

MME JEANNEROT, *un peu sur l'œil déjà.* — Disparue alors... Tout espoir n'est pas perdu.

LE MONSIEUR. — Hélas ! les dernières traces que j'ai pu avoir d'elle, c'est à Allevard.

MME JEANNEROT. — Ah ! vraiment... à Allevard !

PAILLOUX, *qui était déjà inquiet et comprend soudain.* — Oui. Eh bien ! monsieur, je crois qu'il est préférable que vous reveniez voir M. Fressenoy pour avoir tous les détails sur la voiture.

LE MONSIEUR, *se levant.* — En effet, monsieur, je me suis laissé entraîner...

MME JEANNEROT, *qui a remarqué l'intervention précipitée de Pailloux.* — Pourquoi déranger monsieur à nouveau ?... Fressenoy ne doit pas être loin... Asseyez-vous, monsieur, asseyez-vous.

LE MONSIEUR. — Ah bien !... (*Il se rassied.*)

PAILLOUX. — Mais, je ne sais... Fressenoy peut beaucoup tarder à revenir... et monsieur qui n'est que de passage à Paris ne doit pas avoir une minute à perdre...

LE MONSIEUR. — En effet... (*Il se lève.*)

MME JEANNEROT. — Je suis persuadée que les quelques courses sans importance qui réclament monsieur l'intéressent beaucoup moins que le récit de sa douleur...

LE MONSIEUR. — Certes !

MME JEANNEROT. — C'est si bon de s'épancher, n'est-ce pas ?... C'est presque une consolation... Épanchez-vous, monsieur !

LE MONSIEUR. — Ah ! madame, que vous êtes bonne ! (*Il se rassied.*)

MME JEANNEROT. — Vous disiez donc qu'un matin, à Allevard...

LE MONSIEUR. — Oui, le 14 septembre exactement...

MME JEANNEROT, *feuilletant ses souvenirs.* — Le 14 septembre...

LE MONSIEUR. — Un lundi... le lendemain d'un dimanche... Pensez si mes souvenirs sont précis...

MME JEANNEROT. — Le lendemain d'un dimanche, en effet... Ah ! le dimanche à Allevard !...

PAILLOUX, *qui est sur des charbons ardents.* — Monsieur, vous êtes venu pour une affaire d'automobile et nous n'avons pas l'habitude à Paris de mélanger le commerce et les chagrins intimes...

LE MONSIEUR. — C'est juste, monsieur, excusez-moi... (*Il se lève.*)

MME JEANNEROT. — Ne vous occupez pas de l'opinion de M. Pailloux, elle ne compte pas... je suis la mère, je passe avant, et votre histoire m'émeut prodigieusement... (*Elle le force à se rasseoir.*)

LE MONSIEUR. — Ah ! madame, si vous saviez ce que cette jeune fille était pour moi... Songez que je l'avais connue toute petite dans sa famille !...

MME JEANNEROT. — Dans sa famille...

LE MONSIEUR. — Qui était originaire de Grenoble également.

MME JEANNEROT. — Ah ! c'est très intéressant... Et cette jeune personne, avant sa disparition, habitait Grenoble aussi ?

LE MONSIEUR. — Mais oui, madame...

(*Entre Fressenoy.*)

SCÈNE XVII

LES MÊMES, FRESSENOY

PAILLOUX. — Ah ! voilà M. Fressenoy, vous allez pouvoir conclure... (*Il va pour lui parler bas.*) Attention ! le type... (*A ce moment, Mme Jeannerot s'interpose et va serrer la main à Fressenoy.*)

MME JEANNEROT. — Bonjour !

FRESSENOY. — Je ne vous savais pas ici.

MME JEANNEROT. — Il y a bien d'autres choses que vous ignorez.

(*Pailloux, voyant qu'il ne peut approcher Fressenoy qui ne quitte pas Mme Jeannerot, essaye de lui faire de la pantomime derrière son*

dos, en désignant le monsieur, pendant les répliques suivantes, mais Mme Jeannerot ne le perd pas de l'œil.)

Le Monsieur. — Monsieur, je suis ravi de vous avoir attendu ; j'ai vu la voiture, elle me plaît.

Fressenoy. — Oh ! elle n'a presque pas roulé.

Mme Jeannerot. — Tout le monde ne peut pas en dire autant.

Le Monsieur. — Oh ! je ne discute pas sur le prix. Tout ce que je demande, c'est de savoir si elle gravit aisément les côtes très dures.

Fressenoy. — Certainement, monsieur ; d'ailleurs, nous ferons un essai ensemble, comme il est d'usage... demain, par exemple... j'irai vous prendre à votre hôtel...

Le Monsieur. — Le Grand-Hôtel... Vous demanderez M. Largentière, de Grenoble.

Fressenoy, *qui note.* — Entendu !

(*Signes télégraphiques énergiques de Pailloux qui fait : non, non, non !*)

Le Monsieur. — Nous sommes d'accord !

Fressenoy. — Nous sommes d'accord... (*Il interprète les signes de dénégation de Pailloux au point de vue de la solvabilité.*) Vous savez, monsieur, que la vente a lieu au comptant !

Le Monsieur. — Sans doute... (*Il sort un portefeuille.*) Je réglerai aussitôt l'essai qui me donnera toute satisfaction, j'en suis sûr, et je veux même dès maintenant vous verser un acompte de trois mille francs, par exemple, qui me donnera option sur l'affaire.

Fressenoy. — Fort bien, monsieur, je vais préparer un reçu... (*Il dégage pour gagner son bureau.*)

Pailloux, *qui profite du mouvement pour l'approcher, bas et vite.* — C'est le vieux de la petite...

Fressenoy, *qui ne comprend pas.* — Le vieux de la petite... ?

Pailloux. — Le monsieur de Grenoble... Jacqueline...

Fressenoy, *terrifié.* — Oh !

Mme Jeannerot, *elle avait sonné sans qu'on s'en aperçoive, la femme de chambre paraît ; elle lui dit tout bas.*) — Priez Mlle Jacqueline de venir...

(*La femme de chambre disparaît.*)

Fressenoy, *revenant vers le monsieur.* — Eh bien ! toute réflexion faite, monsieur, je ne vends plus ma voiture.

Le Monsieur. — Comment, monsieur, nous étions d'accord !

Fressenoy. — Nous ne le sommes plus.

Le Monsieur. — Vous en désirez davantage ?

Fressenoy. — Non, je ne vends plus, voilà tout... Dans ces conditions, je crois qu'il est inutile de prolonger notre entretien.

Le Monsieur, *se levant.* — Évidemment. Vous me permettrez cependant de trouver étrange...

Fressenoy. — Oh ! ce changement de décision ne vous concerne en rien ; je voulais en acheter une plus forte, j'hésite tout à cou[p] devant la dépense.

Le Monsieur. — Ah ! oui, les affaires son[t] dures en ce moment... enfin, je regrette... A[u] revoir, monsieur... (*Il est près de la porte.*)

Fressenoy. — Au revoir, monsieur.

Mme Jeannerot, *qui a tout suivi.* — Je voi[s] que monsieur s'en va sur une grosse déception vous pourriez au moins lui rendre un peti[t] service.

Fressenoy, *impatient.* — Je ne vois pa[s] lequel...

Mme Jeannerot. — Oh ! qui ne vous coûter[a] rien. Imaginez-vous qu'il est sans nouvelle[s] d'une jeune personne qui habitait Grenobl[e] et qui a disparu subitement.

Le Monsieur, *revenant.* — Comment, mon[]sieur, vous sauriez... Je m'y intéressais énor[]mément, j'étais l'ami intime de son père. S[i] vous saviez quelque chose, je vous en prie !

Fressenoy. — Mais comment voulez-vou[s] que je sache, monsieur ?... (*Il le repousse ver[s] la porte.*)

Mme Jeannerot. — Vous, sans doute, mai[s] j'ai vu tout à l'heure une jeune fille qui est d[e] Grenoble ; elle pourrait donner des renseigne[]ments précieux...

Le Monsieur, *illuminé.* — Certainement !

Fressenoy. — Oh ! elle est sortie jusqu'[à] ce soir.

(*Paraissent Jacqueline et Solange.*)

SCÈNE XVIII

Les Mêmes, JACQUELINE, SOLANGE

Jacqueline. — Vous m'avez fait demander ?

Le Monsieur, *la reconnaissant.* — Oh ! c'es[t] elle, Jacqueline... Te voilà, Jacqueline, je t'a[i] retrouvée !

Mme Jeannerot, *à part.* — Grâce à moi... (*Haut, au monsieur.*) Alors, vous avez un double bonheur, car vous retrouvez du même coup votre ami intime... (*Montrant Fressenoy*) le père de Jacqueline.

Le Monsieur. — Son père !... Jamais de la vie !... Il est mort depuis sept ans...

Solange. — Que veut dire tout ceci ?

Mme Jeannerot. — C'est assez clair.

Jacqueline, *au monsieur.* — Ainsi, vous avez osé venir me relancer jusqu'ici...

Le Monsieur. — Mais...

Jacqueline. — Et vous m'obligez ainsi à dévoiler pour ma honte ce que j'aurais voulu tenir toujours caché...

Le Monsieur. — Voyons, Jacqueline...

Jacqueline. — Oui, monsieur était l'ami intime de mon père, Jérôme Tinchant, statuaire, et il en a profité pour faire de moi sa maîtresse par un viol...

Le Monsieur. — Oh ! moi, Jacqueline !

Jacqueline. — Taisez-vous... (*Pleurant.*) Ce sont des choses épouvantables, qu'on n'oserait pas croire même si on les voyait au cinéma

Le Monsieur. — Ce n'est pas du tout ainsi...

Fressenoy, *qui a repris de l'assurance.* — Taisez-vous. Heureusement, Jacqueline, que moi aussi j'avais connue toute petite, m'a rencontré, m'a conté son calvaire, et j'ai pu l'arracher à vos étreintes libidineuses.

Le Monsieur. — Et de quel droit, monsieur, êtes-vous intervenu ?

Fressenoy. — De quel droit ?... Vous me contraignez donc à révéler un secret de famille terrible devant celle qui, d'ailleurs, le soupçonne déjà... Ignorez-vous, monsieur, qu'à côté du père devant la loi, il y a le père devant Dieu ? Vous avez compris, n'est-ce pas ?... Je suis le père devant Dieu.

Pailloux, *entre ses dents.* — Ce n'est pas Dieu qui dira le contraire.

Fressenoy. — Jérôme Tinchant était pour tous le père de Jacqueline, mais Mme Tinchant et moi étions seuls à savoir que cet enfant était le fruit de notre chair... Tous deux ne sont plus, j'ai repris mon bien, voilà !

Jacqueline. — Oh ! merci, papa, merci... (*Elle se jette dans ses bras.*)

Fressenoy. — Et je vous défie bien de me l'enlever désormais !

Mme Jeannerot, *à part.* — Ouais !

Pailloux. — Rien qu'à contempler ce tableau de famille, vous sentez, monsieur, que votre place n'est pas ici.

Le Monsieur, *abruti.* — En effet !... je pars, je pars, le cœur ulcéré, mais je pars... Adieu, Jacqueline... (*Il salue, tout le monde lui tourne le dos, excepté Mme Jeannerot.*)

Mme Jeannerot, *insistant sur le mot.* — Au revoir, monsieur, je vous plains !

Le Monsieur. — Merci, madame. (*Il sort.*)

Pailloux, *à part.* — Et allez donc, lui, c'est pas son père !

Le Monsieur, *rentre.* — Pardon...

Fressenoy. — Encore... Vous n'avez plus rien à chercher ici ?

Le Monsieur. — Si... mes trois mille francs... (*Il prend les trois billets de mille qu'il avait laissés sur la table et sort très vite.*)

Rideau

ACTE III

La chambre que Jacqueline occupe chez Fressenoy. Une sorte de pièce boudoir-studio, avec lit formant ..., etc., le tout très moderne.
Au lever du rideau, Jacqueline retire d'une commode un amoncellement de lingeries qu'elle empile dans une ...

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUELINE, SOLANGE

...LANGE, *entrant vivement.* — Comment ! ...t donc vrai ce que vient de me dire la ...me de chambre ?
...ACQUELINE. — Qu'est-ce qu'elle t'a dit la ...me de chambre ?
...OLANGE. — Que tu faisais tes malles.
...ACQUELINE. — Tu le vois.
...OLANGE. — Tu veux t'en aller ?
...ACQUELINE. — Probablement.
...OLANGE. — Pourquoi ?
...ACQUELINE. — Dame !
...OLANGE. — Voyons, Pépé, qu'est-ce qu'il y ... Hier, après la visite de ce monsieur de ...noble, tu t'es retirée dans ta chambre, en ...textant une migraine...
...ACQUELINE. — C'était vrai.
...OLANGE. — Compréhensible, d'ailleurs, et ...uis hier, tu n'as voulu recevoir personne...
...ACQUELINE. — Personne.
...OLANGE. — Pas même moi.
...ACQUELINE. — Pas même toi.
...OLANGE. — Qu'est-ce que je t'ai fait ?
...ACQUELINE. — Oh ! toi, Solange, me faire ...mal !... C'est justement parce que j'ai honte... ..., honte de l'affection que tu me portes, que ...n'en vais... Tu es trop gentille, je ne veux plus ...voir.
...OLANGE, *riant.* — C'est original !
JACQUELINE. — Quand tu m'as accueillie ... tu as cru que j'étais une jeune fille.
SOLANGE. — Je le crois encore.
JACQUELINE. — Je t'ai trompée.
SOLANGE. — Ah ! voilà donc le secret de la ...uderie, de la honte, du départ ! Grande bête, ... Alors parce que j'apprends qu'un monsieur ...profité de ce que tu étais sans défense, et si ...me, qu'il s'est conduit comme un mufle, ... devrais aussitôt te faire payer la goujaterie ... personnage... Tu me juges drôlement, Jac...eline.
JACQUELINE. — Non, c'est moi qui me juge ...vèrement.
SOLANGE. — Pourquoi ?... Qu'y a-t-il de ...angé pour moi ?... Parce que tu n'es plus ...erge... est-ce que ça enlève tes qualités que ...ai eu le temps d'apprécier, ton cœur charmant, ... jolie franchise ?

JACQUELINE. — Non, Solange, non.
SOLANGE. — Dans tout ceci, il n'y a qu'un responsable, c'est ton père, ton vrai, mon mari. S'il était occupé de toi autrement, rien ne serait arrivé.
JACQUELINE. — Il y a des chances.
SOLANGE. — C'est lui le seul coupable.
JACQUELINE. — C'est possible, en effet.
SOLANGE. — Et sais-tu ce qu'il en résulte?
JACQUELINE. — Non...
SOLANGE. — Eh bien ! c'est que je t'aime encore plus qu'avant et que je te défends bien de partir d'ici... (*Elle prend les lingeries de la malle et les remet dans l'armoire.*)
JACQUELINE, *voulant l'empêcher.* — ...Non, Solange, ça vaut mieux, crois-moi...
SOLANGE. — Tais-toi... (*Elle continue le mouvement.*) Je suis ta belle-mère, tu me dois l'obéissance... A-t-on jamais vu une petite qui a eu des malheurs et qui refuse qu'on la console...
JACQUELINE. — Solange, non, je veux dire...
SOLANGE. — Tais-toi! est-ce que ça compte dans le fond, ton monsieur de Grenoble ?.. D'abord qui le sait ?... Grenoble, c'est rudement loin de Paris, et puis il est bien vieux. (*Elle rit.*) Ça ne devait pas être sérieux, tu es peut-être beaucoup plus jeune fille que tu ne te l'imagines,
JACQUELINE. — Oh ! Solange...
LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant.* — ...C'est M. Davillier qui voudrait voir Mademoiselle.
JACQUELINE. — Priez-le de venir ici.
SOLANGE. — Comment, dans ta chambre, dans ce fouillis ?
JACQUELINE. — Oui, oui, j'y tiens... (*A la femme de chambre.*) Conduisez-le jusqu'ici... (*La femme de chambre sort.*)
SOLANGE. — Tu es folle, reçois-le au salon.
JACQUELINE. — Je ne veux pas !
SOLANGE. — Pourquoi ?
JACQUELINE. — Oh ! rien, une idée, ma chambre c'est un petit coin qui m'est personnel... J'y suis un peu chez moi... Oh ! pas pour longtemps.
SOLANGE. — Veux-tu te taire !
JACQUELINE. — Et c'est ici que je tiens à liquider mes petites affaires.
SOLANGE. — A liquider ?
JACQUELINE. — Oui, Davillier m'a demandé en mariage hier.
SOLANGE. — Bah !

JACQUELINE. — Et je lui ai téléphoné de venir pour mettre au point la situation.

SOLANGE. — Qu'est-ce que tu entends par là ?

JACQUELINE. — Oh ! je sais très bien ce que j'ai à faire.

SOLANGE. — Une bêtise, Pépé. Pépé, tu vas faire une bêtise... je le sens...

JACQUELINE. — Je liquide, je liquide... et je n'ai pas fini...

(*Paraît Davillier introduit par la femme de chambre.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, DAVILLIER

DAVILLIER, *saluant.* — ...Mesdames !

SOLANGE. — Tous mes compliments, je viens d'apprendre la nouvelle.

DAVILLIER. — Ah ! Mlle Jacqueline vous l'a dit ?

SOLANGE. — Oui...

DAVILLIER. — Et vous approuvez ?

SOLANGE. — Des deux mains... et je ne veux pas retarder plus longtemps un entretien où je me sens de trop.

DAVILLIER, *poliment.* — Pas du tout !

SOLANGE. — Si, si... Jacqueline brûle de vous parler et la meilleure preuve qu'elle en brûle c'est qu'elle n'a pas encore ouvert la bouche... Allons, à tout à l'heure, les amoureux, vous faites très bien tous les deux, ce sera un couple charmant... Croyez-moi, Davillier, vous ne pouviez pas trouver mieux. (*Elle sort.*)

SCÈNE III

JACQUELINE, DAVILLIER

DAVILLIER, *voulant la prendre et l'embrasser.* — ...Jacqueline !

JACQUELINE, *se refusant doucement.* — ...Eh bien ! voyons... c'est parce que je vous reçois dans ma chambre que vous vous imaginez tout de suite qu'il faut en venir aux dernières extrémités.

DAVILLIER. — Nous nous sommes bien embrassés hier.

JACQUELINE. — Hier, c'était hier !

DAVILLIER. — Aujourd'hui, c'est tout à fait autorisé, puisque nous sommes fiancés.

JACQUELINE. — Nous ne le sommes pas encore.

DAVILLIER. — Est-ce que je n'ai pas demandé votre main ?

JACQUELINE. — Et moi, est-ce que je vous l'ai accordée ?

DAVILLIER. — Vous m'avez accordé mieux.

JACQUELINE. — D'ailleurs, vous n'avez fait cette proposition de mariage que contraint et forcé...

DAVILLIER. — Oh !

JACQUELINE. — Allons, c'est parce que Fresenoy, mon parrain, est entré à l'instant psycl logique; sans ça, vous ne pensiez pas au conju go, à ce moment-là.

DAVILLIER. — Je l'avoue.

JACQUELINE. — Ah !

DAVILLIER. — Mais j'y ai pensé depuis Oui, cette idée-là me trotte et je me suis h bitué à cette profession nouvelle pour mo être un mari...

JACQUELINE. — Ah ! le mariage, pour vo c'est une profession !

DAVILLIER. — Évidemment, et c'est surp nant, pour un type qui n'a jamais rien fa

JACQUELINE. — D'autant que c'est une pr fession qui a des risques.

DAVILLIER. — Non couverts par une ass rance.

JACQUELINE. — Et vous marchez tout même ?

DAVILLIER. — C'est-à-dire que je galope Oh ! notre petit ménage à nous deux, Jacqu line ! Je vois déjà ça... Ce sera charmant, on pensera qu'à s'amuser, et quand on sera fatig on se couchera... ensemble. Quelle merveill

JACQUELINE. — C'est très gentil !

DAVILLIER. — N'est-ce pas ?

JACQUELINE. — Ça m'a émue, positivemen

DAVILLIER. — Ah ! Jacqueline !

JACQUELINE. — Il n'y a qu'un malheur.

DAVILLIER. — Lequel ? dites vite.

JACQUELINE. — C'est que je ne serai jama votre femme.

DAVILLIER, *stupéfait.* — ...Comment ?

JACQUELINE. — Ou vous ne serez jamais mo mari, si vous préférez.

DAVILLIER. — Mais je ne préfère pas... Qu veut dire cette volte-face? je vous plaisais hie

JACQUELINE. — Qui vous dit que vous ne m plaisez plus ?

DAVILLIER. — Alors, alors je ne comprend pas !

JACQUELINE. — Asseyez-vous !

DAVILLIER. — Pourquoi ?

JACQUELINE. — Pour assurer votre équilibr

DAVILLIER. — Voilà. (*Il s'assied.*)

JACQUELINE. — Raymond, j'ai eu un aman

DAVILLIER. — Hein ?

JACQUELINE. — Oui, je ne suis pas la jeun fille que vous espériez, et je trouve loyal d vous prévenir.

DAVILLIER, *écrasé.* — ...Évidemment !

JACQUELINE. — J'espère que vous reconnaî trez le courage d'un aveu auquel rien ne m forçait : je pouvais, au choix, ou devenir votr femme sans vous avertir — ça se fait — o refuser de vous épouser sans donner d'expli cation ; j'ai trouvé plus chic de dire la vérité. J'espère que vous ne m'en voulez pas.

DAVILLIER, *toujours vague.* — ...Non, bie sûr, non, bien sûr.

JACQUELINE. — Si j'ai agi de la sorte, c'es que je ressens pour vous une grande sympathie plus que de la sympathie, peut-être.

DAVILLIER. — Je vous remercie.

JACQUELINE. — Je ne peux pas être votre femme, vous le comprenez comme moi, maintenant... mais il n'y a pas que le mariage dans la vie, et le bonheur n'est pas obligé d'être sanctionné par l'écharpe du maire ; le petit ménage dont vous avez rêvé peut se passer de bénédiction et il n'est pas tellement délicat de convoquer trois cents personnes pour leur apprendre que le soir on sera sous les mêmes couvertures.

DAVILLIER. — Évidemment, évidemment.

JACQUELINE. — Je vous vois tout désorienté, mon ami, mais il ne s'agit pas de prendre une décision immédiate, vous avez le temps de la réflexion.

DAVILLIER. — Évidemment, évidemment.

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant.* — M. Pailloux demande à voir Mademoiselle.

JACQUELINE. — Qu'il entre... Oh ! je serai bien contente de le voir.

(*La femme de chambre sort, il y a un temps froid. Davillier, gêné sous le regard de Jacqueline, ne dit rien. Pailloux paraît.*)

SCÈNE IV

JACQUELINE, PAILLOUX, DAVILLIER, *Quelques instants.*

PAILLOUX. — Je ne suis pas de trop ?

JACQUELINE. — Pas du tout... au contraire...

DAVILLIER, *lui serrant la main.* — Du reste, je partais... Je vous dis bonjour et au revoir... (*A Jacqueline.*) Je vous rendrai la réponse dans la soirée...

JACQUELINE. — Bien.

(*Davillier sort.*)

PAILLOUX. — Ça ne va déjà plus, les fiancés ?

JACQUELINE. — Oh ! rien !

PAILLOUX. — Et vous faites vos malles ?

JACQUELINE. — Oh ! oui !

PAILLOUX. — Pour aller où ?

JACQUELINE. — Je ne sais pas.

PAILLOUX. — Comment ?

JACQUELINE. — Ce qui est certain, c'est que je m'en vais !

PAILLOUX. — Qui vous y oblige ?... Solange ?

JACQUELINE. — Au contraire, elle me retient... C'est elle qui a remis dans la commode tout ce que je vais reranger dans ma malle... (*Elle commence à empiler les lingeries.*)

PAILLOUX, *l'aidant.* — Et ce n'est pas Fressenoy, naturellement !

JACQUELINE. — Bien sûr !

PAILLOUX. — Alors ?

JACQUELINE. — C'est moi, tout simplement... Je m'éloigne de cette maison, où je n'aurais jamais dû mettre les pieds !

PAILLOUX. — Ça c'est vrai.

JACQUELINE. — Je cherchais depuis longtemps le motif qui ne donnerait pas l'éveil à Solange, je l'ai, ce serait trop bête de le laisser échapper.

PAILLOUX. — Je vous approuve.

JACQUELINE. — Oh ! je suis bien contente... bien contente !... (*Elle se met à pleurer.*)

PAILLOUX. — Je le vois.

JACQUELINE. — Si encore il avait eu un mot de tendresse quelconque !...

PAILLOUX. — Qui ça ?... Fressenoy ?...

JACQUELINE. — Mais non...

PAILLOUX. — Ah ! oui, c'est vrai, je suis arrivé à la fin d'une scène.

JACQUELINE. — Oh ! même pas une scène... Il n'y avait que moi qui parlais.

PAILLOUX. — Ce sont les scènes les plus graves.

JACQUELINE. — Sûrement !

PAILLOUX. — Et qu'est-ce que vous lui disiez ?

JACQUELINE. — Oh ! comme on a tort d'être franche ! Faut pas être franche, c'est idiot !

PAILLOUX. — Ça dépend avec qui.

JACQUELINE. — Vous savez qu'il m'avait demandée en mariage ?

PAILLOUX. — Oui.

JACQUELINE. — Eh bien ! je lui ai fait comprendre que c'était impossible.

PAILLOUX. — Vous lui avez dit qui vous êtes ?

JACQUELINE. — Pas précisément... Je lui ai dit ce que je ne suis plus.

PAILLOUX. — Ça revient au même !

JACQUELINE. — Rien ne m'y forçait, mais je trouvais ça plus propre, j'ai horreur du mensonge !

PAILLOUX. — Et comment a-t-il pris la chose ?

JACQUELINE. — Comment il la prend... je l'ignore, mais moi je crois qu'il me laisse.

PAILLOUX. — Bah !

JACQUELINE. — Et je lui avais offert carrément d'être sa maîtresse, c'est pas sa femme, et pourtant il avait envie de moi, ça c'est sûr !

PAILLOUX. — Et alors ?

JACQUELINE. — Vous avez entendu... réponse dans la soirée.

PAILLOUX. — Évidemment ça ne brûle pas.

JACQUELINE. — Est-ce que c'est ça qu'il devait faire ?... Il devait me prendre, m'enlever, j'avais préparé ma malle pour lui, c'est fini... Ah ! les hommes, quels polichinelles... (*Elle va pleurer doucement dans les coussins du divan.*)

PAILLOUX. — Pauvre petite ! Mais vous partez tout de même ?

JACQUELINE. — Oh ! bien sûr... Assez de mensonges !

PAILLOUX. — Et où allez-vous ?

JACQUELINE. — Où voulez-vous que j'aille ?... A Grenoble, pardi !

PAILLOUX. — A Grenoble ?... Retrouver le vieux gantier ?

JACQUELINE. — Dame !

PAILLOUX. — C'est la mort !

JACQUELINE. — J'y ai pensé aussi.

PAILLOUX, *s'asseyant à côté d'elle.* — ...Voulez-vous pas dire des mots comme ça, vilaine petite fille !

JACQUELINE. — J'ai beaucoup de chagrin.

PAILLOUX. — Bah ! le chagrin ça passe... mais il ne faut pas vous enterrer à Grenoble...

Vous êtes une fleur de Paris, vous, Jacqueline, vous vous étiolerez en province... Ah ! ne pleurez pas comme ça, ça me retourne...

Jacqueline. — Vous êtes gentil, vous, Pailloux.

Pailloux. — C'est que, petit à petit, je vous ai découverte et j'ai vu que vous étiez un petit être exquis, un peu dévoyé, mais qui serait si content de retrouver le bon chemin.

Jacqueline. — Oh ! oui !

Pailloux. — Mais pas en province, Jacqueline, pas en province.

Jacqueline. — Et comment voulez-vous...

Pailloux. — Et Fressenoy ?

Jacqueline. — Oh ! Pailloux, après ce que Solange a été pour moi... C'est la seule que je regrette !

Pailloux. — Avec moi, j'espère.

Jacqueline. — Oui, vous aussi, je vous aime beaucoup.

Pailloux. — Écoutez, ça me navre de vous voir partir pour l'Isère... Il y aurait peut-être une solution.

Jacqueline. — Oh ! dites, dites vite.

Pailloux. — C'est que, justement, ça ne peut pas se dire vite... Je connais un monsieur très bien, entre deux âges, mais très bien, qui assurerait votre existence ici et très largement... (*Geste de protestation.*) Attendez, attendez, sans vous rien demander en échange que votre présence, votre conversation, votre amitié.

Jacqueline. — Il existe un homme comme ça... vous blaguez ?

Pailloux. — Je suis tout ce qu'il y a de plus sérieux.

Jacqueline. — Et comment s'appelle-t-il votre phénomène ?

Pailloux. — Pailloux !

Jacqueline. — Vous ! C'est vous !

Pailloux. — N'ajoutez rien... Je sais que je ne suis pas le rêve pour une femme, je ne l'ai jamais été ; encore une fois, vous ne seriez pas ma maîtresse, je vous le certifie, je vous prierai de n'être que mon sourire.

Jacqueline. — Pailloux !

Pailloux. — Oui... Oh ! c'est pas bien drôle... mais c'est moins pénible que le gantier de Grenoble... C'est pourquoi j'ai osé vous le proposer...

Jacqueline, *la tête sur son épaule.* — ...Oh ! Pailloux... vous êtes gentil, mieux, très bon, et vous savez ce que c'est qu'une femme qui a du chagrin.

Pailloux, *la câlinant.* — ...C'est pas pour moi... Mais c'est délicieux tout de même...

(*Entre Fressenoy.*)

SCÈNE V

Les Mêmes, FRESSENOY

Fressenoy, *d'abord stupéfait, puis ironique.* — ...Ah ! ne vous dérangez pas, surtout... c'est un très joli tableau, Psyché dans les bras de l'amour... et l'amour sous la forme de Pailloux, c'est exquis.

Pailloux. — Tu es idiot... Tu ne peux comprendre qu'une femme qui a de la pe éprouve le besoin de le raconter à un vi camarade.

Jacqueline. — N'expliquez pas, P loux !

Fressenoy. — Enfin, toutes les fois q j'entre, je te trouve dans les bras d'un hom et c'est pas le même.

Jacqueline. — Tu préférerais que ce s le même ?

Fressenoy. — Du reste, tout cela va chang Je vois que tu préparais ton départ, tu devan ce que j'allais te demander.

Jacqueline. — Ça se trouve bien !

Fressenoy. — J'en ai assez d'avoir une m tresse qui, sous prétexte qu'elle est chez moi, i repousse et embrasse tous les autres.

Jacqueline. — Tu me renvoies ?

Fressenoy. — Non, je te déplace... J trouvé un ravissant appartement meublé r de Lisbonne... Puisque tu n'es pas à moi quan tu es chez moi, je suppose que quand tu ser chez toi, tu seras à moi.

Jacqueline. — Mais non !

Fressenoy. — Comment !... mais non !...

Jacqueline. — Je ne serai plus jama à toi.

Fressenoy. — Ah ! toujours la questio Solange !... Délicatesse, dignité... Puisque t ne la verras plus...

Jacqueline. — Je ne te verrai pas davantag

Fressenoy. — C'est une rupture !

Jacqueline. — Comme nous n'étions plu rien l'un pour l'autre, c'est plutôt une régu larisation.

Fressenoy. — Es-tu bien la même femm qui, à Allevard, se blottissait dans me bras !...

Jacqueline. — C'est toi qui n'es plus l même homme.

Fressenoy. — Qu'est-ce que j'ai de changé

Jacqueline. — Ta femme.

Fressenoy. — Oh ! assez avec ce prétexte !.. Tu mens à présent, tu m'as menti là-bas... tu mens toujours !

Jacqueline. — Non, Pierre, je ne t'ai pas menti, j'étais sincère.

Fressenoy. — Tu m'aimais ?

Jacqueline. — J'aimais l'amour.

Fressenoy. — Et maintenant ?

Jacqueline. — Je l'aime toujours.

Pailloux. — C'est une femme fidèle.

Fressenoy. — A l'amour, pas à l'amant.

Jacqueline. — Tu as été pour moi une révélation.

Fressenoy. — Oui... eh bien, nous allons traduire ça en langage clair : Je n'ai servi qu'à éveiller ton cœur... et tes sens... oh oui, ajoutons les sens... j'ai tiré les marrons du feu... et maintenant tu songes à offrir ces marrons à Davillier. (*Jacqueline hausse les épaules.*) Tu pars, c'est pour le rejoindre.

Jacqueline. — Que t'importe ?

RESSENOY. — Alors, c'est bien simple, tu artiras pas... (*Il reprend dans la malle les ries qu'il rejette dans l'armoire.*) Je ne suis ton amant, soit, c'est une affaire entendue ; tu es ma fille, tu passes pour telle et tu m'obéir... Tu n'es pas majeure, défense uitter le domicile paternel... Pas moi, bon, pas les autres !

ACQUELINE. — Et c'est par l'autorité que spères ranimer un amour éteint ?

RESSENOY. — Il n'y a que la force que les mes respectent... (*Il veut la prendre ; courte , elle échappe.*)

ACQUELINE. — Oh !... Tu vas gâcher tout qu'il y avait de joli comme souvenir entre s.

RESSENOY, *élevant le ton peu à peu.* — Tu is à moi, que tu le veuilles ou non, je te viens, ce soir ou demain, à mon heure, parce je le veux et que tu t'es assez moquée de i.

ACQUELINE. — Jamais ! jamais ! jamais ! *Fressenoy veut encore la prendre. Entre ange.*)

SCÈNE VI

S MÊMES, SOLANGE, LA FEMME DE CHAMBRE.

SOLANGE. — Mais vous allez ameuter la aison !

PAILLOUX. — Oui, ils ont une manière de nverser très familiale.

SOLANGE. — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

PAILLOUX. — Toujours la même chose... le re montre trop d'autorité et la fille trop indépendance.

SOLANGE. — C'est le père qui a tort, j'en is sûre.

FRESSENOY. — Naturellement.

SOLANGE, *à Jacqueline.* — Toi, cède de ton té... Fais un peu ce qu'il veut de temps en mps...

JACQUELINE. — Non.

SOLANGE. — C'est moi qui te le demande.

JACQUELINE. — Oh ! Solange...

FRESSENOY. — C'est une petite qui a besoin 'être matée et tu la gâtes beaucoup trop.

SOLANGE. — Parce que tu ne l'as pas assez âtée avant.

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant.* — On emande Mademoiselle au téléphone.

JACQUELINE. — Bien, j'y vais... (*Elle sort vec la femme de chambre.*)

SOLANGE, *à Fressenoy.* — Tu la bouscules rop, tu te feras détester.

FRESSENOY. — Elle devient insupportable... D'abord, je veux savoir qui lui téléphone...

SOLANGE. — Laisse-la, voyons...

FRESSENOY. — Non, non, elle se permet vraiment trop de liberté. (*Il sort précipitamment.*) Je vais changer tout ça.

SCÈNE VII

SOLANGE, PAILLOUX, PUIS MME JEANNEROT.

SOLANGE. — C'est toujours l'histoire du monsieur de Grenoble qu'il lui reproche, probablement ?

PAILLOUX. — C'est ça... C'est ça...

SOLANGE. — Ce n'est pas de sa faute à cette petite. Vous l'aimez beaucoup, Pailloux, vous aussi ?

PAILLOUX. — C'est une très brave fille et, dans son genre, tout ce qu'il y a de plus honnête.

SOLANGE. — C'est bien mon avis.

(*Entre Mme Jeannerot précipitamment.*)

MME JEANNEROT. — C'est ici qu'il faut venir te chercher maintenant, dans la chambre de... enfin, dans la chambre qu'on m'a refusée. (*Elle ricane.*) Ah ! ah ! ah ! Bonjour, Pailloux.

PAILLOUX. — Madame !

SOLANGE. — Bonjour, maman. Comme tu as l'air agitée, plus que d'ordinaire !

MME JEANNEROT. — Il y a de quoi... Je vais t'apprendre la nouvelle la plus formidable.

PAILLOUX, *discrètement.* — Je vous laisse...

MME JEANNEROT. — Non, non, restez, Pailloux ; vous faites partie de la comédie, dans la coulisse tout au moins.

SOLANGE. — Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu ?

MME JEANNEROT. — Sais-tu qui c'est, ta Jacqueline... ta Jacqueline adorée ?... Allons, inutile de te faire languir... c'est la maîtresse de ton mari.

PAILLOUX. — Aïe !...

SOLANGE, *indignée.* — Oh ! oh ! oh !... je ne croirai jamais ça. Mon mari serait l'amant de sa fille !...

MME JEANNEROT. — Mais elle n'est pas sa fille, voyons ; il n'y a qu'une poire comme toi pour croire une pareille bourde.

SOLANGE. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

MME JEANNEROT. — Une histoire que je flairais depuis longtemps — demande à Pailloux... Alors, comme ça ne me paraissait pas catholique, j'ai été aux sources... Je quitte Largentière à l'instant.

SOLANGE, *vague.* — Largentière...

MME JEANNEROT. — Oui, le monsieur de Grenoble... l'homme d'hier... l'homme aux gants... le premier amant de ta chérie...

SOLANGE. — Mais il a dit hier tout ce qu'il avait à dire.

MME JEANNEROT. — Mais non, il était abruti, cet homme ; ton mari le menaçait de la correctionnelle — ce culot ! — avec ça qu'il est un timide... Il a détalé comme un lapin... Mais moi, j'avais retenu son adresse... Largentière, Grand-Hôtel... et je viens de le cuisiner à fond, ce lapin-là.

SOLANGE. — Tout cela ne donne pas de preuves ; cet homme peut agir par ressentiment...

PAILLOUX. — C'est assez probable.

Mme Jeannerot. — Oh ! taisez-vous, hein, le complice !... D'abord, Fressenoy n'a connu à aucune époque la mère de Jacqueline... donc, s'il n'a pas connu la mère, il lui a été difficile de fabriquer la fille.

Solange. — Ensuite...

Mme Jeannerot. — En outre, le gantier avait toute une série de fiches de police... On a retrouvé des traces de leur passage, interrogé les chauffeurs, les hôteliers ; bref, un homme qui correspond exactement au signalement de ton mari... tu peux lire... (*Elle lui passe des papiers*) ...se rencontrait avec la nommée Jacqueline dans tous les hôtels des environs de Grenoble et ils se livraient dans des lits à des épanchements qui outrepassent l'affection d'un père et d'une fille.

Solange, *qui a parcouru les fiches.* — Oh ! oh ! est-ce possible !

Mme Jeannerot. — Bref, ton mari s'est fichu de toi et a introduit sous une fausse parenté sa maîtresse au domicile conjugal... C'est un joli cas de divorce.

Solange. — Oh oui !

Mme Jeannerot. — Tu ne peux pas rester sous le toit d'un homme qui t'a rendue ridicule...

Solange. — Oh ! pas une minute de plus.

Mme Jeannerot. — Et dès demain, nous commençons la procédure !

Pailloux. — Permettez !... Laissez-moi au moins plaider les circonstances atténuantes...

Mme Jeannerot. — Oh vous !... allez chercher votre chandelle, hein !... et soufflez-la !...

(*Entre la femme de chambre.*)

Solange. — Qu'est-ce que c'est ?

La Femme de chambre. — C'est le docteur, Madame.

Solange. — Ah ! bien... j'y vais.

Mme Jeannerot. — Qu'est-ce que tu as ?... Tu es malade ?...

Solange. — Non, toujours la même chose... et ce n'est pas ces émotions-là qui me remettront... Je te rejoins... j'en ai pour deux minutes, car il y a des décisions à prendre...

Mme Jeannerot. — Il n'y en a pas des... il y en a une...

(*Solange sort.*)

SCÈNE VIII

PAILLOUX, Mme JEANNEROT

Mme Jeannerot. — Vous faites un joli métier, vous ! Mes compliments !

Pailloux. — Je ne sais pas le métier que je fais, mais je le préfère au vôtre.

Mme Jeannerot. — Ah ! ça, c'est merveilleux !

Pailloux. — Trouvez-vous votre action très méritoire ?

Mme Jeannerot. — Certes !... j'ai agi comme une mère.

Pailloux. — Non, comme une belle-mère... Vous allez briser un excellent ménage...

Mme Jeannerot. — Il était déjà fêlé.

Pailloux. — Alors que la liquidation se faire toute seule... Jacqueline s'en va..

Mme Jeannerot. — Je connais devoir.

Pailloux. — Ce n'est pas bon de faire éc les catastrophes.

Mme Jeannerot. — Il vaut mieux les parer, n'est-ce pas ?... On sape la maiso puis on se trotte... c'est votre système !...

Pailloux. — Mon système, c'est d'arra les choses.

Mme Jeannerot. — Oui, vous êtes un a geur, je sais !

Pailloux. — Que gagnerez-vous au div de Fressenoy ?

Mme Jeannerot. — J'y gagnerai un a gendre, jeune, et qui me rendra grand'mèr

Pailloux. — Vous ne voyez que ça !...

(*Entre Solange.*)

SCÈNE IX

Les Mêmes, SOLANGE

Mme Jeannerot. — Ah ! te voilà !... eh b activons les choses... Je crois qu'il est in que tu revoies ton mari... fais un petit sa partons.

Solange, *moins déterminée.* — Oui... o mais c'est que le médecin...

Mme Jeannerot. — C'est vrai, au qu'est-ce qu'il t'a dit, le médecin ? Ce n'est grave ?

Solange. — Oh ! non... c'est-à-dire... dépend...

Mme Jeannerot. — Comment ! ça pend ?

Solange. — Eh bien, il s'était trompé première fois, en diagnostiquant que c'é nerveux... C'est bien réel.

Mme Jeannerot. — Mais quoi ?... quoi tu es...

Solange. — Parfaitement !

Mme Jeannerot. — Ah ! quelle affaire !

Solange. — Ah ! ça tombe mal !

Pailloux. — Je trouve que ça tombe t bien... Voilà un petit enfant qui a le sens l'opportunisme.

Mme Jeannerot. — Ah ! vous... allez-vo en !... Vous voyez bien que vous êtes de t dans des histoires tout à fait intimes...

Pailloux. — Dites donc, lui aussi, c' un arrangeur...

Mme Jeannerot. — Non, monsieur, c' un intrus, comme vous.

Pailloux. — Compris !... A tout à l'heu chère madame... Vous me reverrez quand vo serez revenue à une plus juste appréciation cet élément nouveau, ce qui ne saurait tard Je reprends ma place, dans la coulisse, com vous dites, où j'attendrai l'heure des brav gens... (*Il sort.*)

SCÈNE X

SOLANGE, Mme JEANNEROT

LANGE. — Ah ! tous ces événements dans ême journée !... Je ne sais plus... je ne sais ...

ME JEANNEROT. — Heureusement que je là.... Allons, allons, ressaisis-toi, examinons ituation avec calme.... Au fond, qu'est-ce l y a de changé ?... Tu perds un mari, tu es un enfant : ça fait toujours le même pte !...

OLANGE. — Ce n'est pas pareil...

ME JEANNEROT. — J'espère que tu ne songes à pardonner ?

OLANGE. — Oh ! non... oh ! non... ce qu'il fait, c'est abominable ! Et c'est curieux, veux encore plus à sa complice.

ME JEANNEROT. — Ne t'occupe plus de te obscure concubine.

OLANGE. — J'avais tellement confiance en ... et elle a été hypocrite à ce point... Peut-on simuler avec ce raffinement de fausse tensse ?

ME JEANNEROT. — On dirait que tu la rettes ?

SOLANGE. — Je m'y étais attachée... elle a cambriolé mon amitié.

MME JEANNEROT. — C'est une entôleuse !... isse-moi mener cette affaire-là également.

SOLANGE. — Oh ! non, je veux une explition d'elle... J'y tiens !...

MME JEANNEROT. — Mais j'y assisterai.

SCÈNE XI

LES MÊMES, JACQUELINE

JACQUELINE, *s'arrête, saisie, en voyant Mme annerot.* — Oh pardon !

MME JEANNEROT. — Ma présence vous gêne, ut-être ?

JACQUELINE. — Oh ! non, c'est-à-dire... je ulais annoncer à Solange... (*Elle s'arrête.*)

MME JEANNEROT. — Quoi ?... Allez-y donc.

JACQUELINE. — C'est délicat.

MME JEANNEROT. — Ma fille n'a plus de crets pour moi.

SOLANGE, *assez froide.* — C'est exact.

JACQUELINE. — Eh bien ! d'abord, malgré u'elle m'en ait priée, je voulais lui dire qu'il n'est impossible de rester plus longtemps ici.

MME JEANNEROT. — Excellente initiative... 'est vous qui la prenez, tant mieux !

JACQUELINE, *balbutiant.* — Seulement, voilà... a n'ira pas tout seul parce que... (*Elle s'arrête.*)

MME JEANNEROT. — Parce que...

JACQUELINE. — Il y a quelqu'un qui veut m'en empêcher et je venais demander l'appui de Solange.

MME JEANNEROT. — Vraiment, et contre qui ?

JACQUELINE. — Mais... (*Elle hésite.*)

MME JEANNEROT. — Contre M. Fressenoy, peut-être ?

JACQUELINE. — En effet.

MME JEANNEROT. — C'est admirable. Vous venez en somme demander l'appui de la femme contre le mari qui, est votre amant.

JACQUELINE. — Ah ! vous savez... Solange sait...

MME JEANNEROT. — Oui, mademoiselle.

JACQUELINE, *soudain dégagée.* — Oh ! comme ça me fait plaisir !... comme ça me fait plaisir !...

MME JEANNEROT. — Vous avez des plaisirs étranges.

JACQUELINE. — Je m'exprime mal, madame ; seulement, ça m'étouffait, vous comprenez, ce mensonge... Alors, ça va mieux !

MME JEANNEROT. — Mais ça ne vous étouffait pas d'être la maîtresse d'un monsieur dont la femme vous avait accueillie à bras ouverts ?

JACQUELINE. — Oh ! mais, madame, jamais, jamais... Qu'est-ce que vous allez supposer ?... Depuis le moment où j'ai connu Solange, enfin Mme Fressenoy, il n'y a plus rien eu.

MME JEANNEROT. — C'est bien invraisemblable.

JACQUELINE. — Tout de même, il faut des commodités matérielles... pour cela... le temps... et je ne quittais pas Solange d'une seconde... n'est-ce pas vrai ?

SOLANGE. — C'est vrai !

MME JEANNEROT. — Alors, il eût été plus simple de ne pas vous introduire.

JACQUELINE. — Mais ce n'est pas moi, madame, ce sont les circonstances. Quand nous avons été pris ensemble et que Mme Fressenoy a cru que j'étais la fille de son mari, pouvais-je la détromper, au risque de briser son bonheur ? Et puis, je me disais que ça ne durerait pas ; j'ai voulu partir et je suis restée, mais pas pour lui... pour elle...

MME JEANNEROT. — Voilà une affection bien extraordinaire.

JACQUELINE. — Bien naturelle, au contraire : j'étais seule, j'ai trouvé une amie de mon âge, un foyer que je n'avais pas... Je me suis prise à goûter la vie de famille, à laquelle je n'avais plus droit, j'ai eu tort, je vous demande pardon.

MME JEANNEROT, *dissimulant son émotion sous un ton bourru.* — C'est bon !

JACQUELINE. — Croyez bien que de nous tous, ce n'est pas moi qui ai le moins de chagrin... je perds ma seule amie.

SOLANGE, *émue.* — Jacqueline !

JACQUELINE. — Je venais là, résolue à tout dire, enfin à lui faire comprendre... Il le fallait bien puisque Fressenoy, exaspéré de mon refus, veut me retenir par la violence.

MME JEANNEROT. — Par la violence ! Mais, du moment que vous êtes contre lui, vous me devenez très sympathique.

JACQUELINE. — Oh madame !

MME JEANNEROT. — Si, si... les femmes, au fond, c'est fait pour s'entendre. Il n'y en a

qu'un qui s'est conduit comme un dégoûtant, c'est l'homme, naturellement.

Jacqueline. — Oh ! madame, ça a si peu compté, ça ne vaut pas la peine d'en parler.

Mme Jeannerot. — De lui ça ne m'étonne pas, mais il doit en être puni tout de même et vous allez nous servir.

Jacqueline. — Moi !

Mme Jeannerot. — Non seulement nous demandons le divorce...

Jacqueline. — Pour ça ?

Mme Jeannerot. — Qu'est-ce qu'il vous faut ?

Jacqueline. — Il n'aime que Solange.

Mme Jeannerot. — Il aime tous les jupons qu'il rencontre... Non, non, le divorce ce n'est pas assez, il faut lui donner une leçon par-dessus le marché.

Jacqueline. — La leçon suffirait, surtout si elle est bonne ; j'ai une idée...

Mme Jeannerot. — Moi aussi...

Jacqueline. — C'est peut-être la même. Voilà...

(*On entend la voix de Fressenoy en coulisse.*)

Mme Jeannerot. — Trop tard! Disparaissez, c'est nécessaire ; vous apprendrez ce que j'ai trouvé quand il vous en parlera.

Jacqueline. — Bien !

Mme Jeannerot, *lui tendant la main.* — Vous êtes une brave petite !

Solange. — Je te l'avais bien dit.

(*Jacqueline sort.*)

SCÈNE XII

SOLANGE, Mme JEANNEROT, FRESSENOY

Mme Jeannerot, *à Solange.* — Et surtout vis-à-vis de lui tu ne sais rien, laisse-moi faire et approuve.

Fressenoy, *entrant.* — Tiens, bonjour, madame Jeannerot, vous allez bien ?

Mme Jeannerot. — Je vais toujours très bien ; ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

Fressenoy. — Il y a quelqu'un de souffrant ?

Mme Jeannerot. — Hélas !

Fressenoy. — C'est vrai, la femme de chambre m'a dit que le docteur sortait d'ici... (*Regardant autour de lui.*) C'est Jacqueline ?

(*Mme Jeannerot hoche la tête avec approbation et inquiétude.*)

Fressenoy. — Mais quoi ?... Qu'est-ce qu'il y a ?... Parlez !

Mme Jeannerot. — C'est que je dois vous porter un coup... mon pauvre ami ; alors j'hésite.

Fressenoy. — Allez, allez, je suis fort.

Mme Jeannerot. — Ne bondissez pas surtout, ne faites pas de malheur... Votre fille a un amant.

Fressenoy. — Hein !... Jacqueline...

Mme Jeannerot. — Il ne s'agit pas du vieux monsieur de Grenoble.

Fressenoy. — Alors ?

Mme Jeannerot. — Un autre... un misérable... elle nous a tout dit, sauf le nom ; c'est à v qu'il appartient de découvrir le suborn

Fressenoy. — Et vous n'avez aucun soup sur le... enfin sur le monsieur ?

Mme Jeannerot. — Aucun.

Fressenoy. — Solange, toi qui étais intime, tu dois savoir...

Solange. — Mais rien, mon ami.

Mme Jeannerot. — Ce doit être un hom marié... Sans quoi elle n'avait pas de raison se taire, n'est-ce pas ?

Fressenoy. — Évidemment !

Mme Jeannerot. — J'espère que si v trouvez le... le mauvais jardinier qui, au l de cultiver son potager, va faire du repiqu sur les terres en friche, vous lui flanque une bonne raclée.

Solange. — Il la mérite.

Fressenoy. — Certes, certes...

Mme Jeannerot. — Du reste, je vais m'e ployer à le trouver, moi aussi, et je préviend sa femme à ce saligaud... Convenez que c' un saligaud.

Fressenoy. — C'est un saligaud.

Mme Jeannerot. — Interrogez Jacquelin elle vous dira peut-être la vérité à vous, et vo nous la transmettrez après, n'est-ce pas ?

Fressenoy. — Oh ! certainement, certa nement.

Mme Jeannerot. — Elle attend votre déc sion à côté... Nous vous laissons, vous sere plus à votre aise, et surtout pas de violenc C'est l'homme qui est le coupable là-dedan A tout à l'heure.

Fressenoy, *absorbé.* — A tout à l'heure

Mme Jeannerot, *en sortant avec Solange bas* — Regarde-le, il est empoisonné.

SCÈNE XIII

FRESSENOY, JACQUELINE

Fressenoy, *seul.* — Qu'est-ce qu'elle sait au juste ?... Que Jacqueline a un amant... Oui, mais croit-elle que c'est moi ?... Non, sans ça... Alors, c'est qu'il y en a un autre... (*Il va à la porte et appelle.*) Jacqueline !

(*Jacqueline paraît.*)

Fressenoy. — C'est vrai ce que vient de me dire Mme Jeannerot ?

Jacqueline. — Oui, c'est vrai... (*A part.*) Qu'est ce qu'elle a pu dire ?

Fressenoy. — Ça, c'est trop fort... Qui est-ce ?

Jacqueline. — Cherche.

Fressenoy. — Un homme marié, paraît-il. C'est du propre !

Jacqueline. — Ah !

Fressenoy. — Je ne le connaissais pas, celui-là... encore un nouveau ?

Jacqueline. — Et qu'est-ce qu'il a fait ?

Fressenoy. — Tu oses le demander ?... Eh bien ! je ne veux plus rester dans ce doute affreux... Naturellement, je ne t'ai pas, alors tu m'échappes. Je ne peux plus, je ne peux plus.

UELINE. — Mais quoi, enfin ?
SENOY. — Pour que tu ne sois plus aux
il n'y a qu'une solution : je dévoile
divorce et je t'épouse.
UELINE, *à part*. — C'est tout ce qu'elle
é. C'est réussi.
SENOY. — Eh bien... Tu réfléchis...
eptes ?
UELINE. — Non.
SSENOY. — Tu ne veux pas devenir ma
?
QUELINE. — Non.
SSENOY. — Ça, par exemple !
QUELINE. — Je ne veux pas faire le
ur de Solange.
SSENOY. — Toujours la même antienne,
u... parce que c'est toujours pour la
raison... Fallait-il que je sois aveugle !...
ier...
QUELINE. — Voilà Davillier... Il y avait
mps.
SSENOY. — C'est limpide.
QUELINE, *à part*. — Moi aussi, j'ai trouvé...
.) Parlons-en de Davillier... ah ! tu as été
-dedans... Alors, tu n'as rien vu ?
ESSENOY. — Si, j'ai vu qu'il t'embrassait
a bouche.
QUELINE. — Comédie !... C'était pour
rner tes soupçons de l'autre.
ESSENOY. — L'autre ?
CQUELINE. — Sa maîtresse.
ESSENOY. — Sa maîtresse ?
CQUELINE. — Ah ! il faut te mâcher les
... Oui, Davillier était l'amant de ta femme
ne servais que de paravent.
RESSENOY. — Je ne te crois pas.
ACQUELINE. — Naturellement... Depuis
nd a-t-on vu un mari trompé croire qu'il
trompé ?
RESSENOY. — Il t'a demandé en mariage.
ACQUELINE. — Pour te donner le change.
fiançailles duraient et ça lui donnait l'oc-
on d'être tout le temps à la maison... Ah !
ait bien fait.
RESSENOY. — Oh ! Solange m'a fait ça !
ACQUELINE. — Tu lui en as bien fait autant.
RESSENOY. — Ce n'est pas la même chose.
ACQUELINE. — Naturellement !
RESSENOY. — Et je ne me doutais de rien !...
n rôle n'était pas très joli là-dedans.
ACQUELINE. — En quoi, s'il te plaît ?... Je
ablissais l'équilibre... Ayant servi à la joie
mari, j'aidais à la joie de la femme... Grâce
moi, ton ménage devient normal.
Entre Pailloux.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PAILLOUX

FRESSENOY. — Ah ! mon vieux, si tu savais !
PAILLOUX. — Mais je sais... Pourtant, tu
as pas trop à te plaindre.
FRESSENOY. — Tu trouves ?

PAILLOUX. — Tout va s'arranger. Ah ! tu en as une veine.
FRESSENOY. — Quelle veine ?
PAILLOUX. — Ta femme est enceinte.
FRESSENOY. — C'est pas possible !
PAILLOUX. — Tu n'as donc pas vu le médecin ?
FRESSENOY. — Je sais qu'il est venu, c'est tout !
PAILLOUX. — C'est certain, tu vas être père.
FRESSENOY. — Alors, pourquoi Solange me l'a-t-elle caché ?
PAILLOUX. — Je ne sais pas, moi.
FRESSENOY. — Ça y est, j'ai compris... tout s'éclaire... l'enfant est de Davillier.
PAILLOUX. — Qu'est-ce que tu chantes ?
FRESSENOY. — Ma femme est la maîtresse de Davillier. Tu ne le savais pas ?
PAILLOUX. — Non.
FRESSENOY. — Tu es le seul.
PAILLOUX. — Et qui t'a raconté cette histoire ?
FRESSENOY. — Celle qui est le mieux renseignée... Jacqueline.
PAILLOUX. — Oh !... (*Il regarde Jacqueline qui met le doigt sur ses lèvres et a un clin d'œil complice.*)
FRESSENOY. — Le témoin de tout, mieux que le témoin, la corruptrice.
JACQUELINE, *à part*. — Ça va... ça va...
PAILLOUX. — Tu exagères.
FRESSENOY. — Allons donc !... Est-ce que Solange songeait à quoi que ce soit avant l'arrivée de Jacqueline ?... C'était l'être le plus honnête, le plus sincère, le plus irréprochable.
JACQUELINE. — Et pour la remercier tu la trompais.
FRESSENOY. — Mais ça ne m'empêchait pas de l'adorer, c'était la femme de toute ma vie... je le sens bien.
JACQUELINE. — Maintenant qu'elle est à un autre, tu l'apprécies.
FRESSENOY. — Oh ! tais-toi, tu as été le ferment, le poison, comme disait Pailloux.
JACQUELINE. — Tiens, tiens, Pailloux !
PAILLOUX. — Avant ma conversion.
FRESSENOY. — Je suis tout seul maintenant.
PAILLOUX. — Qui court deux lièvres à la fois...
JACQUELINE. — Ramasse un lapin !
PAILLOUX. — Tu es le pacha en disponibilité.
(*Rentrent Solange et Mme Jeannerot.*)

SCÈNE XV

LES MÊMES, SOLANGE, MME JEANNEROT

MME JEANNEROT. — Eh bien, avez-vous pu savoir qui était le suborneur ?
FRESSENOY. — Je sais surtout qui est la subornée... Mes compliments, madame, votre fille a une jolie conduite.
SOLANGE. — Comment ?
FRESSENOY, *à Solange*. — Je vous laisse à votre amant, M. Davillier.
SOLANGE. — Oh !

Mme Jeannerot. — Hein ?

Jacqueline, *bas à Mme Jeannerot.* — C'est ça que j'ai trouvé, moi, c'est mieux.

Mme Jeannerot, *même jeu.* — Peut-être.

Solange. — Oh ! oh !... C'est trop fort !... Oser me dire à moi après ce que...

Fressenoy. — Vous m'aviez caché votre position, et pour cause ; ça gêne d'amener dans le ménage un enfant illégitime.

Mme Jeannerot. — Avec ça que ça vous a gêné, vous ! Chacun a amené le sien, vous êtes quittes !

Solange. — Comment ! tu as le toupet de me soupçonner, toi, qui as forcé ta femme à vivre avec ta maîtresse !

Fressenoy, *bafouillant.* — Moi, jamais...

Mme Jeannerot. — Inutile, monsieur, j'ai les preuves et le tribunal appréciera... En attendant, j'emmène ma fille.

Jacqueline. — Oh ! madame, ne trouvez-vous pas que notre plaisanterie a assez duré et l'a assez puni ?

Fressenoy, *à Solange.* — C'était une plaisanterie ?

Jacqueline. — Celui que vous sacrifiez, c'est ce petit qui va naître.

Solange. — Notre enfant !

Fressenoy. — Celui qu'on avait tant espéré... (*A Mme Jeannerot.*) Vous surtout.

Mme Jeannerot, *émue.* — Pas d'att sement !

Jacqueline. — M. Fressenoy n'a aimé qu'une femme, la sienne. Moi, je r que le poison, comme dit Pailloux, et le s'en va, il retourne à Grenoble.

Pailloux. — Oh ! vous n'acceptez que je vous ai proposé en tout bien tou neur ?...

Jacqueline. — Oui, peut-être, mo Pailloux.

(*Entre Davillier.*)

SCÈNE XVI

Les Mêmes, DAVILLIER

Davillier. — J'apporte la réponse, queline.

Jacqueline, *inquiète.* — Et c'est... ?

Davillier. — Nous prenons le train pc Côte d'Azur à 8 heures 45.

Jacqueline, *se jetant dans ses bras.* — que je suis heureuse !

Pailloux. — Allons, c'est écrit ; je aurai pas une.

Mme Jeannerot, *posant une main su paule de Pailloux.* — Qu'en savez-vous ?

Fressenoy. — Fini, Pépé... Je suis n tenant Papa !

Rideau



LA PLUS BELLE REVUE DU MONDE

LE THÉATRE
et Comœdia Illustré

publie, dans chacun de ses numéros et en brochures séparées,

LES CAHIERS DRAMATIQUES

recueil choisi des plus grands succès de la Saison.

Ont déjà paru :

MADEMOISELLE BOURRAT
Pièce en 4 actes de CLAUDE ANET

LA COUTURIÈRE DE LUNÉVILLE
Comédie en 4 actes de M. ALFRED SAVOIR

LA REVUE DU VAUDEVILLE
Texte et Dessins de RIP

SIX PERSONNAGES EN QUÊTE D'AUTEUR
de PIRANDELLO
(Traduction de Benjamin Crémieux)

LILIOM
de François MOLNAR (Traduction de
Mme de Comminges et M. Adorjan)

L'AUTRUCHE
Comédie en 3 actes de ROMAIN COOI

EN BOMBE !
Comédie-bouffe en 3 actes de
HENRY KISTEMAECKERS

LA NOUVELLE HÉLOÏSI
Comédie en 2 actes de M. ALFRED SAV

PÉPÉ
Comédie en 3 actes d'André BARDE

VIENDRONT ENSUITE :

René PETER et Henri FALK . . . *POUCHE*
(Potinière)

Jules ROMAINS. . . . . *KNOCK*
ou Le Triomphe de la Médecine
(Comédie des Champs-Elysées)

René FAUCHOIS. . . . . . *MOZ*
(Théâtre des Champs-Ély

Bernard SHAW. . . . . . . *PYGMAL*
(Théâtre des .

ABONNEZ-VOUS SANS TARDER :

UN AN : FRANCE : 55 francs. — ETRANGER : 70 francs.

Editions JACQUES HÉBERTOT
15, Avenue Montaigne, Paris (8e)

CHÈQUE POST
Paris 30-96

Le Directeur-Gérant : JACQUES HÉBERTOT.

Imprimerie des Publications Jacques Hébertot
15, Avenue Montaigne, Paris

IVIER
2 4

LES
CAHIERS
DRAMATIQUES

2e ANNÉE
N° 10

Supplément au n° 26 du *Théâtre et Comœdia Illustré*

POUCHE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

de

RENÉ PETER et HENRI FALK

✣ ✣

Représentée pour la première fois
à Paris, sur le Théâtre de la Potinière,
le 9 Février 1923.

Ce numéro ne doit pas être mis en vente sans celui du *Théâtre et Comœdia Illustré* portant la date du 15 Janvier 1924

RENÉ PETER et HENRI FALK

POUCHE

DISTRIBUTION

ridier	MM. PUYLAGARDE.
a Fajolle	PALAU.
lfred	BLANCHE.
iédagne	GILDÈS.
'illiam	NUMÈS FILS.
rmande	Mmes ALICE COCÉA.
ouche	ANDRÉE FÉRANNE.
écile	JANE RAYMOND.
a Femme de chambre de l'hôtel	PAULE WITTMANN.

La scène de nos jours ; au premier acte à Paris, chez La Fajolle ; aux deuxième et troisième actes, à Cabourg.

ACTE PREMIER

Chez La Fajolle, à Paris. Un salon très élégant. Porte au fond, donnant sur le vestibule. Pan coupé à 'oite, porte vitrée à brise-bise donnant sur la salle à manger.

SCÈNE PREMIÈRE

WILLIAM, PUIS LA FAJOLLE

(Derrière le rideau, petite musique aigrelette. e rideau se lève. On voit William, domestique ritannique, jouer avec attendrissement sur une ornemuse une mélodie écossaise. Entre La Fajolle, chapeau sur la tête, tenant en main des « clubs » e golf. William s'arrête de jouer, pose sa cornemuse et prend une attitude respectueuse, tandis ue, sous les regards du maître et du valet, l'instrument se dégonfle en exhalant un long soupir nore.)

LA FAJOLLE, *après l'extinction du soupir.* — t's finished ?

WILLIAM. — Fini, oui.

LA FAJOLLE, *solide accent d'outre-Channel.* — ll right. I beg you, William, to put with ny baggages these clubs for the match.

WILLIAM. — Yes, sir. *(Il tire de sa poche une oîte d'allumettes et en fait craquer une qu'il ourre tout allumée sous le nez de La Fajolle. a Fajolle souffle dessus.)*

LA FAJOLLE. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

WILLIAM. — Match... Allumettes.

LA FAJOLLE. — Mais je ne vous ai pas demandé d'allumettes !

WILLIAM, *solide accent d'outre-Manche.* — Oh ! pardon. Je dis souvent Monsieur : je préfère si Monsieur cause français. Je comprends suffisant si Monsieur cause français ; mais absolument pas si Monsieur cause anglais.

LA FAJOLLE, *vexé.* — Bien, bien. Je vous ai dit d'emballer ces... cannes pour... *(Geste de taper sur une balle.)* Vous savez : Pan... dans les trous...

WILLIAM. — Pan dans le trou... Oh ! oui. Et aussi pan... pas dans le trou.

LA FAJOLLE. — Je vous dispense de commentaires.

WILLIAM. — Commentaires ?

LA FAJOLLE. — Ça va. Vous emballerez ça avec mes bagages. Votre amour de la cornemuse ne vous a pas ôté de la tête que nous partons demain pour Cabourg ?

WILLIAM. — Tout est presque à peu près prêt.

LA FAJOLLE. — Bien. Ah ! William... A cinq heures, M. et Mme Piédagne viennent prendre le thé. Toasts et muffins.

WILLIAM. — Parfaitement.

La Fajolle. — Il n'est venu personne pendant mon absence? Rien?

William. — No, rien. (*Tirant de sa poche un télégramme.*) Ah ! si. Ça.

La Fajolle. — Une dépêche ?...

William, *lisant comme pour lui-même la suscription.* — Vicomte La Fajolle, 155...

La Fajolle, *lui arrachant la dépêche.* — Voulez-vous me donner ça !... Il arrive une dépêche et vous ne me la remettez pas tout de suite ?

William. — Yes, je remets tout de suite... tout de suite que j'y pense.

La Fajolle, *ouvrant la dépêche et lisant.* — « Irai te voir demain mardi. Urgence. Bridier .» Ah ! ce vieux Jacques !... William, M. Bridier va venir aujourd'hui...

William. — Bridier ?

La Fajolle. — Mon meilleur ami, William, mon ami d'enfance.

William. — Oh ! bravo !

La Fajolle. — Quoi ?

William. — Oh ! pardon !

La Fajolle. — Enfin, dès qu'il sera là, vous le ferez entrer.

William. — Parfaitement. (*Il sort par le fond.*)

La Fajolle, *seul.* — Eh bien, il peut se vanter de tomber à pic, Bridier ! Demain, il n'aurait plus trouvé personne. (*Regardant la dépêche.*) Mais pourquoi urgence ?... Ça n'a l'air de rien, ce petit mot-là : urgence... mais c'est agaçant ! agaçant !... Surtout pour un sensitif, un nerveux, comme moi. Oh ! pour ça, je suis nerveux... Un pur sang, c'est toujours nerveux. « Urgence ! »...

William, *rentrant vivement et, sur un ton de mystère.* — Monsieur ! C'est Mme Pidagne... tout seul !

La Fajolle, *à part.* — Cécile !... Déjà !... (*A William.*) Eh bien, quoi, quoi, Mme Piédagne ?... C'est tout naturel.

William. — Right, sir.

La Fajolle. — Faites entrer, voyons, faites entrer. (*A part.*) Qu'est-ce que ça veut dire ? (*S'empressant vers Cécile que William introduit.*) Chère madame !... Quelle bonne surprise ! (*Remarquant son émotion.*) Qu'y a-t-il ?

Cécile, *lui montrant William.* — Voyons, mon ami...

La Fajolle. — William, laissez-nous.

William. — Parfaitement. (*Il sort.*)

SCÈNE II

LA FAJOLLE, CÉCILE

Cécile, *d'une voix haletante.* — Ah ! mon ami !...

La Fajolle. — Enfin, qu'est-ce qui se passe ?

Cécile. — Mon mari sait tout !

La Fajolle. — « Tout » ! Quoi, « tout » ?

Cécile. — Vous et moi... tout, tout !

La Fajolle. — « Tout, tout » !... puisqu'il n'y a rien... rien !... Hélas ! rien encore !..

Cécile. — Rien *encore*, c'est déjà beaucoup Vous ne sentez donc pas ce que peut avo d'inquiétant, pour un mari, ce rien *encore*

La Fajolle. — Pour un mari jaloux, possibl mais pour le nôtre, qui est la confiance même.

Cécile. — Ta ta ta... Je ne vous en ai p soufflé mot parce que vous m'auriez traité une fois de plus, de visionnaire et d'exaltée mais depuis deux jours, c'est bien simpl Emmanuel n'est plus le même.

La Fajolle. — Comment, ce n'est plus not cordial Piédagne, au geste onctueux, à la mi affable...

Cécile. — Ce n'est pas le geste et la mi qui ont changé... c'est l'œil !

La Fajolle. — L'œil ?

Cécile. — Oui, l'œil. Vous connaissez s œil ?

La Fajolle. — De vue.

Cécile. — Qu'est-ce qu'il exprime, en tem normal, son œil ?

La Fajolle. — Une sorte de torpeur béate

Cécile, *se levant comme outragée.* — m'en vais !...

La Fajolle, *le retenant.* — Cécile... je vo en prie... Je cherche, moi, je cherche !... Voyon l'œil de Piédagne exprime la joie de vivr la satisfaction de gagner beaucoup d'arg dans la fabrication d'instruments aratoire

Cécile. — Vous n'y êtes pas ! En tem normal, l'œil d'Emmanuel n'exprime rien tout. Seulement, voici, il y a deux jours, œil s'est mis à cligner d'une manière énign tique... avec un petit sifflotement...

La Fajolle. — Un œil siffloteur... je n jamais vu ça.

Cécile. — Très spirituel, mon cher... n'est pas le moment ! Je parle d'un sifflo ment des lèvres. Et savez-vous ce qu'il r dit, Emmanuel, de son air le plus mystérie tout à l'heure, après déjeuner ? Il m'a di « Devinette »...

La Fajolle. — Devinette ?

Cécile. — Oui : « Devinette : Où peut être mieux que dans l'auto de La Fajolle ?

La Fajolle, *cherchant.* — Mais... je ne pas, moi... dans... dans... dans sa chambre

Cécile. — Oh ! je m'en vais !

La Fajolle. — Allons, voyons, chère ar calmez vous... Qu'est-ce que cela signifie

Cécile. — Cela signifie, évidemment, mon mari a appris nos promenades dans v voiture, mes visites chez vous... bref, to nos imprudences !

La Fajolle. — Oh ! vous croyez ?... Alor

Cécile. — Alors, Gaston, il faut absolum que vous renonciez à nous emmener à Cab en auto ! Vous partirez de votre côté, et r du nôtre. Quand il va venir, dites-lui... n porte quoi... qu'il y a une fuite dans tuyaux !

La Fajolle. — Oh ! dans mes tuyaux

Cécile. — Il le faut.

LA FAJOLLE. — Soit !... Renonçons ! (*Pressant.*) Mais... à Cabourg ?...

CÉCILE. — Nous verrons.

LA FAJOLLE. — Comment, nous verrons ! Vous oubliez trop, Cécile, que vous m'avez juré d'être à moi sur le littoral de la Manche...

CÉCILE. — Le littoral attendra.

LA FAJOLLE. — Le littoral a le temps d'attendre... Mais moi, je ne suis pas le littoral ! Vous ne semblez pas vous rendre compte de ce que représentent, pour un homme bien portant... et nerveux... trois mois de passion inassouvie. C'est que je vous adore, moi, Cécile !

CÉCILE. — Mais moi aussi, Gaston, je vous aime. (*Il veut l'enlacer.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, BRIDIER

BRIDIER, *entrant et, à la vue du couple, toussant discrètement.* — Hum !...

CÉCILE, *bas à La Fajolle qui n'a pas entendu.* — Quelqu'un !

LA FAJOLLE. — Hein ? (*Il se sépare vivement de Cécile et, à la vue de Bridier.*) Ah !...

BRIDIER. — Oh ! pardon ! (*Saluant Cécile.*) Madame...

LA FAJOLLE, *très troublé, allant à Bridier.* — Jacques ! Mon vieux Jacques !... C'est toi !

BRIDIER. — C'est moi. (*Accolade.*) Je m'excuse encore... Ton domestique m'a fait entrer tout droit. Il est idiot.

LA FAJOLLE. — Il est anglais. Mais ça n'a aucune importance...

BRIDIER, *à mi-voix, montrant Cécile.* — Présente-moi.

LA FAJOLLE. — Oui... heuh !... (*A Cécile.*) Chère madame, permettez-moi de vous présenter Jacques Bridier, mon meilleur ami, mon frère d'armes... (*Montrant Cécile.*) Mme Emmanuel Piédagne... (*Vivement*) dont nous attendions le mari !

CÉCILE, *même jeu.* — D'une minute à l'autre !

LA FAJOLLE. — Pour le thé !... Tu prends le thé avec nous, bien entendu ?

BRIDIER. — Mais... volontiers. (*Un petit temps de gêne.*)

LA FAJOLLE. — Asseyez-vous donc !

CÉCILE, *à La Fajolle.* — Alors, monsieur et vous, vous êtes frères d'armes ?

LA FAJOLLE. — Mais oui, chère madame. A la vie, à la mort ! Nous avons servi ensemble dans l'aviation.

BRIDIER. — J'étais pilote.

CÉCILE. — C'est superbe. (*A La Fajolle.*) Vous étiez pilote également ?

LA FAJOLLE. — Heu... Enfin, pas tout à fait... J'étais graisseur d'hélices... mais c'était dangereux aussi, à cause des éclaboussures... vous savez !... Hein, Jacques ?

BRIDIER. — Mais bien sûr !

LA FAJOLLE. — Cette fraternité dans le péril nous a unis dans l'existence. Je n'ai rien conservé du graisseur ; mais il a gardé du pilote l'esprit de décision et d'initiative, l'habitude de diriger... Alors, voilà, il me dirige.

CÉCILE. — Comment !

LA FAJOLLE. — Parce que c'est un roué. (*A Bridier.*) Dis à madame que tu es un roué ! (*A Cécile.*) Et avec ça, un artiste épatant.

CÉCILE. — Ah ! monsieur est artiste ? En quel genre ?

BRIDIER. — Peinture, madame.

CÉCILE. — C'est charmant ! Le paysage ? La nature morte ?

BRIDIER. — Vivante, on ne peut plus vivante : le portrait.

CÉCILE. — C'est délicieux !

LA FAJOLLE. — Il a fait le mien, vous savez... Il m'a divinement rendu. Il a su mettre en valeur tout ce qu'il y a en moi de romantique et de racé.

CÉCILE. — C'est exquis !

BRIDIER. — Depuis ce temps, je me suis consacré au portrait de femme... de jolies femmes spécialement. C'est celui qui me réussit le mieux.

CÉCILE. — Et que vous réussissez le mieux, par conséquent. Très moderne, j'imagine ?

BRIDIER. — Très moderne. Je suis suggestionniste. Vous comprenez, je peins l'âme à travers le corps... avec mon cœur... et mon modèle voit son portrait... avec son cœur... à travers le peintre.

CÉCILE. — Diable ! mais c'est un peu dangereux pour le modèle, cette peinture-là.

BRIDIER. — Du tout, madame, du tout. Une fois le tableau fini, un morceau de mon cœur s'envole avec lui... Je l'oublie et je passe à un autre.

CÉCILE. — Vous oubliez ! ... Mais si le modèle se souvient ?

BRIDIER. — Eh bien, le tableau lui reste... ou *leur* reste !

CÉCILE. — Comment, leur reste ?

BRIDIER. — Oui, j'arrive de Tunisie, où je viens de fixer en deux toiles les traits des sept femmes de trois cheiks...

LA FAJOLLE. — Drôle de compte !

CÉCILE, *à Bridier.* — Cela fait bien des morceaux de cœur éparpillés...

BRIDIER. — Le cœur d'un artiste est toujours innombrable, madame ; tous les poètes vous le diront. Je ne fais que passer par la capitale... et déjà je m'oriente vers l'âme picturale d'une Américaine qui me veut quelque bien. Nous la styliserons sur fond de ciel italien... Elle est à Paris... je vais la voir tout à l'heure et, dans deux jours, je la retrouve à Florence. (*A La Fajolle.*) A propos, tu as reçu ma dépêche ?

LA FAJOLLE. — J'allais t'en parler. « Urgence »!... Pourquoi urgence ?

BRIDIER. — Tu as regardé le lieu d'origine ?

LA FAJOLLE, *tirant la dépêche de sa poche et la regardant.* — Avignon !... Tu viens d'Avignon ?

BRIDIER. — Oui, en remontant le cours du Rhône, je suis allé faire visite à ton père.

LA FAJOLLE. — Ah ! tu as vu papa ?

BRIDIER. — Je l'ai vu... et entendu ! Il m'a chargé — comme ton meilleur ami — d'un message pour toi.

LA FAJOLLE. — D'un message... agréable ?

BRIDIER. — C'est selon.

LA FAJOLLE. — Eh bien, va donc !

BRIDIER, *à mi-voix*. — C'est que... je ne sais si je dois...

LA FAJOLLE. — Tu peux... tu peux tout dire devant madame...

BRIDIER. — Tout ?

LA FAJOLLE. — Tout.

CÉCILE. — Tout.

BRIDIER. — Alors !... (*A La Fajolle.*) Tu te maries, mon cher !

CÉCILE. — Quoi ?

LA FAJOLLE. — Flûte ! Voilà que ça recommence !

CÉCILE. — Qu'est-ce qui recommence ?

LA FAJOLLE. — La crise périodique de papa. Une fois par an, il veut me marier !

CÉCILE. — Vous marier !

LA FAJOLLE. — Mais une fois par an, il ne me marie pas... grâce à Bridier ! Chaque fois il trouve un truc. Aussi, je ne me frappe pas !

BRIDIER. — Malheureusement, cette fois-ci, c'est l'ultimatum.

LA FAJOLLE. — L'ultimatum ?

BRIDIER. — L'ultimatum !... Ton père en a assez de te voir, régulièrement, t'échapper par la tangente. Il entend, lui, que la lignée des La Fajolle se perpétue. C'est son idée, ne la discutons pas. Donc, si tu ne fais pas le nécessaire, c'est lui qui le fera.

LA FAJOLLE. — Comprends pas.

BRIDIER. — Pourtant simple : ou c'est toi qui te maries, ou ce sera lui. Voilà !

LA FAJOLLE. — Allons donc ! Qu'est-ce que tu racontes ? Il veut se remarier à soixante-quinze ans ?

BRIDIER. — Oui.

LA FAJOLLE. — Et il prétend faire des enfants, à cet âge-là ?

BRIDIER. — En faire, je ne sais pas ! en tout cas, en avoir. Il paraît que jusqu'à cinquante ans, c'est douteux, et qu'après soixante, c'est certain. Naturellement, avant de te donner des petits frères, dans le souci de ne pas frustrer tes futurs co-héritiers, il compte te couper les vivres... Et ce qu'il dit, il le fera. C'est un bougre.

LA FAJOLLE, *furieux*. — Oh ! le cochon !

BRIDIER. — Ta future est déjà choisie.

CÉCILE, *sursautant*. — Ah ! par exemple !

BRIDIER. — Pardon, madame ?

CÉCILE, *se dominant*. — Rien, monsieur, rien ! Continuez, je vous prie...

LA FAJOLLE. — Et qu'est-ce que c'est que cette future ?

BRIDIER. — Une jeune veuve du plus haut rang, appartenant à une vieille famille du Languedoc... fort riche, instruite, musicienne

CÉCILE, *ironique*. — Et, jolie ?

BRIDIER. — Oh ! sur ce point, madame, père de Gaston fait confiance à son révére ami le chanoine de Nasbinal...

LA FAJOLLE, *haussant les épaules*. — Un ch noine ! Il consulte un chanoine !

BRIDIER. — Mais enfin, on la trouve cha mante... à Saint-Affrique !

LA FAJOLLE, *ahuri*. — Quoi ? Quelle Afriqu

BRIDIER, *le montrant*. — Il ne connaît p Saint-Affrique (Aveyron) ! La ville natale la marquise, mon cher.

LA FAJOLLE, *comme précédemment*. — Quo Quelle marquise ?

BRIDIER. — Eh bien, ta fiancée : la marqu Jeanne-Armande de Poulinguin, née Châtea fonsac.

LA FAJOLLE, *riant*. — Châteaufonsac ! Saint-Affrique !... Je vois ça d'ici !

BRIDIER. — La marquise, très pratiquan veuve d'un premier époux tout parfumé vertus, entend ne se remarier qu'à bon escie

CÉCILE. — C'est ça !... Elle cherche dans genre séminariste.

LA FAJOLLE. — Tout à fait le mien !

BRIDIER. — Elle a vu ta photographie...

LA FAJOLLE, *sarcastique*. — Ah ! oui ?

BRIDIER. — Son impression n'a pas été dé vorable... Elle a donc décidé de t'étudier loisir, de t'observer sans que tu t'en dout et de s'embarquer incognito pour Cabou où elle a su que tu dois te rendre.

CÉCILE. — Pour Cabourg ?

BRIDIER. — Oui, madame.

CÉCILE, *vivement*. — Gaston !... (*Se rep nant.*) Vicomte !... (*A Bridier.*) Vous permett monsieur ?

BRIDIER. — Je puis me retirer, si vous v lez...

LA FAJOLLE. — Non, non... Tiens, relis télégramme. (*Il le lui tend. Bridier remo regardant un tableau pour se donner une co nance.*)

CÉCILE, *attirant La Fajolle à l'écart*. — G ton, il ne faut plus que vous veniez à Cabou

LA FAJOLLE. — Comment ! Que je ne vie plus du tout ?

CÉCILE. — Non, plus du tout ! Une fem masquée dans notre dos, à vous espionne bavarder peut être... Et voyez-vous que commérages reviennent à l'oreille d'Em nuel ?...

LA FAJOLLE. — Alors, vous ne partez non plus ?

CÉCILE. — Hélas ! mon pauvre ami... c l'époque de mes bains !

LA FAJOLLE, *avec exaltation*. — C'est ça Je vous vois déjà dans l'eau, entourée d' foule de mâles, pantelants et frémissants désir...

CÉCILE. — Oh ! dans l'eau !

LA FAJOLLE. — Oui, dans l'eau ! Je les nais, les bains de mer... dans l'eau... avec

etits jeux qu'autorise la promiscuité mouillée ! t moi, pendant ce temps-là, je me dessécherai out seul ! Mais c'est une perspective atroce !... ongez que je vous adore depuis trois mois, écile !

CÉCILE, *montrant Bridier.* — Chut ! Attention !

LA FAJOLLE. — Cécile, croyez-en ma parole... ous pouvons, nous devons nous confier à ridier ! C'est un garçon probe et loyal, d'une iscrétion à toute épreuve... (*Appelant.*) acques !

BRIDIER, *revenant.* — Gaston ?

LA FAJOLLE. — Jacques, je vais tout te re !... Je suis amoureux, amoureux fou !

BRIDIER. — Je m'en doutais un peu... et le comprends beaucoup.

CÉCILE. — Oh ! monsieur ! je vous jure. 'entre le vicomte et moi, il n'y a rien !

BRIDIER, *galant.* — Je suis au moins le second le regretter, madame.

LA FAJOLLE, *lui serrant la main.* — Merci ! u es un frère !... (*Voulant expliquer.*) Alors, oilà...

BRIDIER, *l'interrompant.* — Pas la peine ; i saisi : tu veux aller à Cabourg avec celle ie tu aimes... et tu ne veux pas épouser autre !

LA FAJOLLE. — C'est ça ! c'est exactement ! Tu es roué ! tu es roué ! (*A Cécile.*) Vous lez voir, il va trouver quelque chose !

BRIDIER. — Ecoute... Cette fois, j'ai des rupules... J'arrive en messager de ton père.

LA FAJOLLE, *avec force.* — Jacques... dis-moi ie tu te fous de mon père !

BRIDIER, *de même.* — Gaston, je te dis que m'en fous !

LA FAJOLLE, *ému.* — Brave ami ! (*Shake nds.*)

BRIDIER, *tout à coup.* — Attends !... Mais i...

LA FAJOLLE, *vivement.* — Quoi, quoi ?

BRIDIER. — Le téléphone ?... (*La Fajolle, folé, cherche partout.*)

CÉCILE, *à Bridier.* — Ici.

BRIDIER. — Merci. (*A l'appareil.*) Allô !

LA FAJOLLE, *à Cécile.* — Ça y est ! Il a trou-. Quand je vous le disais !...

BRIDIER. — Tais-toi !

LA FAJOLLE. — Oui, bon !

BRIDIER, *à l'appareil.* — Allô... Passy 15-29.

CÉCILE, *à La Fajolle.* — Qu'est-ce qu'il . faire ?

LA FAJOLLE, *lui tenant la main.* — Laissez !... on cœur bat comme celui d'un enfant !

BRIDIER, *téléphonant.* — Allô... 15-29 ?... ademoiselle Nelly Gamin ? — C'est toi, Lili ? i, Bridier. Bonjour ! — Ah ! ça, c'est vrai 'il y a longtemps ! — Non, non, ce n'est pas ur moi... Il faudrait venir chez mon ami vicomte Gaston de La Fajolle, 155, avenue Villiers. (*La Fajolle se détache de Cécile vient saluer devant l'appareil.*) Oh ! impossible r téléphone !... C'est pour une mission délicate... Il s'agit de rouler une petite dinde... une petite dinde du Languedoc !

CÉCILE. — Mon Dieu, que je suis intriguée !

LA FAJOLLE. — Laissez... Laissez-le ! Ecoutez !

BRIDIER. — Veux-tu te taire, toi !

LA FAJOLLE, *à Cécile.* — Veux-tu te taire ! (*Se reprenant.*) Oh ! pardon !

BRIDIER, *à l'appareil.* — Naturellement, naturellement ! Oh ! c'est un gentilhomme !... (*La Fajolle se rengorge. A La Fajolle.*) Trois mille francs ?

LA FAJOLLE. — Quoi ?

BRIDIER, *sans attendre la réponse, à l'appareil.* — Trois mille !... Par exemple, il faut venir tout de suite. — Comment ?... Tu es en main ?... Oh ! c'est pas chic ! — Quoi ? — Mais je pense bien... Très volontiers... Est-elle gentille ? — Très bien. — Vacante ? — Parfait. Intelligente ? — Ça pourra se faire. — Tu dis ?... « Pouche »?... (*A La Fajolle.*) Note Pouche. (*A l'appareil.*) Bon, bon ! Envoie-nous Mlle Pouche !... Au revoir, mon bébé ! Merci... à bientôt ! (*Raccrochant le récepteur.*) Mes enfants, remerciez-moi.

CÉCILE. — Eh bien... peut-on savoir ?...

BRIDIER. — Comment donc, chère madame !... Voici : Nelly Gamin est un de mes anciens modèles... aujourd'hui lancée, grâce à moi... Elle n'a rien à me refuser... Alors...

LA FAJOLLE ET CÉCILE. — Mais Pouche ?...

SCÈNE IV

LES MÊMES, WILLIAM, PIÉDAGNE

WILLIAM, *annonçant.* — M. Pidagne.

PIÉDAGNE, *entrant et rectifiant. Très léger accent méridional.* — Pié, Piédagne. (*A La Fajolle.*) Je ne sais pas ce qu'a ce domestique, il ne voulait pas me laisser entrer.

LA FAJOLLE. — Idiot !

PIÉDAGNE. — Quoi ?

LA FAJOLLE. — Il est idiot. (*A William.*) Allez... allez nous chercher le thé. (*A Piédagne.*) Cher ami, encore mille excuses.

PIÉDAGNE, *à Cécile.* — Mais dis-moi, Choute, tu es en avance.

CÉCILE. — J'arrive à l'instant, mon ami.

LA FAJOLLE, *présentant.* — Mon ami Bridier, le peintre bien connu...

PIÉDAGNE, *avec une ignorance empressée.* — Ah ! parfaitement !... Monsieur...

LA FAJOLLE. — M. Emmanuel Piédagne... le mari...

BRIDIER. — Le mari ?

PIÉDAGNE. — Oui, le mari.

BRIDIER, *saluant.* — Monsieur... très heureux...

PIÉDAGNE. — Alors, vous êtes artiste ? Moi, je ne suis qu'un modeste fabricant d'instruments aratoires... mais ça n'empêche pas qu'à mes heures... (*Chantant, sur l'air de* Benvenuto Cellini, *tandis que William apporte le thé.*)

« De l'art, splendeur immortelle... »

Bridier. — Oh ! mais, vous êtes un artiste, vous aussi !

La Fajolle. — Il l'est !

Piédagne. — Pas encore... Mais je le serai peut-être un jour. (*A Cécile.*) Pas, ma Choute ?

Bridier. — En tout cas, vous avez une voix...

Piédagne. — Oh ! un filet... un simple filet...

Bridier. — Bien placé.

Piédagne. — Il est certain que si je travaillais... mais, quand on est dans les affaires !...

Tous, *dédaigneusement.* — Ah !... les affaires !

Piédagne. — Enfin, j'adore la musique chantée et, dès que je trouve un moment... (*Se levant et, chanté.*) Ah !... ah ! ah ! ah ! ah !... Je vocali-ise, même au-au bureau ! (*Il se rassied.*)

Bridier. — Bravo ! (*Consultant sa montre.*) Diable ! il est plus tard que je ne pensais. (*Saluant Cécile.*) Madame...

Cécile. — Vous ne prenez pas le thé avec nous ?

Bridier. — Impossible. Une course urgente...

Piédagne. — Cher monsieur...

La Fajolle, *bas à Bridier.* — Comment, tu t'en vas ? Tu me lâches ?

Bridier. — Dans ton intérêt. Je reviens dans dix minutes. (*Bas, montrant Piédagne.*) Dis donc, il n'a pas l'air dangereux !

La Fajolle, *bas.* — Il cache son jeu !

Bridier, *à William.* — Ah ! dites donc, mon ami... (*A mi-voix*) s'il vient, par hasard, une dame pour M. de La Fajolle, vous la ferez entrer dans la pièce à côté. (*Il sort avec William.*)

SCÈNE V

LA FAJOLLE, CÉCILE, PIÉDAGNE

Piédagne, *chantant* (*Récitatif*). — « Il est charmant, ce jeune homme !... »

La Fajolle, *chantant aussi.* — Charmant !

Piédagne, *revenant à La Fajolle.* — Et maintenant, à nous deux !

La Fajolle, *inquiet.* — A nous deux ?

Piédagne. — Oui. (*A Cécile qui s'éloigne.*) Non, non, reste. Tu n'es pas de trop.

La Fajolle, *boutonnant son veston.* — Je vous écoute.

Piédagne, *d'un air entendu.* — Devinette !...

Cécile. — Ah ! vous n'allez pas recommencer ?...

Piédagne. — As-tu deviné ? Non. Alors, je dis : « Devinette !... Où peut-on être mieux que dans l'auto de La Fajolle ?... » Où ?... Mais, parbleu : dans celle de Piédagne !

Cécile, *sursautant.* — Hein ?...

La Fajolle, *même jeu.* — Quoi ?... Ah !... je... je... comprends !... Vous... vous... avez acheté une voiture !

Piédagne, *triomphant.* — Vous y êtes !

La Fajolle et Cécile, *respirant.* — Ah !...

La Fajolle. — Il a acheté une voiture ! ça, c'est une surprise !

Piédagne. — Mais qu'est-ce que vous avez, tous les deux ?

Cécile, *vivement.* — Rien !... Je m'attendais si peu...

Piédagne. — Voilà comme je suis, moi ! J'ai voulu faire la surprise à ma petite femme

Cécile, *s'efforçant de sourire.* — Ah !.. C'est charmant...

La Fajolle, *même jeu.* — Très délicat ! Ça, pour une surprise !...

Piédagne. — Et ce n'est pas dans l'auto d[e] La Fajolle que nous partons... c'est dans l[a] mienne ! Une quatre-vingts chevaux... énorme (*A Cécile.*) Eh bien, ça te fait plaisir, au moins

Cécile, *avec conviction.* — Si ça me fai[t] plaisir !...

La Fajolle, *même jeu.* — Ah ! je crois bie[n] que ça nous fait plaisir !

Cécile, *même jeu.* — Encore bien plus qu[e] tu ne peux croire !...

Piédagne, *l'embrassant.* — Choute, va.

La Fajolle. — Voyez donc ce petit cachot[tier] qui achète comme ça une je ne sais com[bien] de chevaux sans nous le dire !

Piédagne. — Quand je dis « achetée », c['e]n'est pas fait, fait... Mais j'ai l'option jusqu'à c[e] soir dix heures. Avant de conclure, il me fa[ut] le coup d'œil du connaisseur ! (*Il montre L[a] Fajolle.*)

La Fajolle. — Oh ! vous me flattez !

Piédagne. — Elle est en bas. Venez la voi[r]

La Fajolle. — Comment donc ! Quel[le] marque ?

Piédagne. — Une Hispano-Citron.

La Fajolle, *avec empressement.* — I[a] marque de l'avenir !

Piédagne, *prenant son chapeau.* — Allon[s] arrivez !

La Fajolle, *même jeu.* — Voilà, voil[à] (*Bas à Cécile.*) Eh bien, vous voyez, il e[st] bouché !

Cécile. — Comment, bouché !

La Fajolle. — Son œil, ma chère, s[on] œil ! (*Ils sortent avec Piédagne.*)

SCÈNE VI

ARMANDE SEULE, PUIS WILLIAM, PU[IS] POUCHE

(*La scène reste vide un instant. Puis, le bri[se-]bise de la porte vitrée de droite se soulève lé[gè]rement, le visage d'Armande apparaît. Tout [de] suite après, la porte s'entr'ouvre et Arman[de] entre.*)

Armande, *costume de voyage simple, [é]gant, mais un tantinet provincial, un p[etit] cahier cartonné noir à la main.* — Alors, [on] m'oublie ?... (*S'avançant.*) Le salon !... C'[est] tout de même risqué, ce que je fais là ! Ç[a] dirait ma tante de Nasbinal ?... Ah ! Dïou ! (*Voyant s'ouvrir la porte de gauche.*) Oh !

(*Elle reste immobile au milieu de la pièce.*)

WILLIAM, *paraissant, des effets sur le bras.* — Oh ! vous êtes venue par ici ?

ARMANDE, *gênée.* — Je vais vous dire... j'ai cru qu'on m'oubliait. Excusez-moi... (*Fausse sortie vers la droite.*)

WILLIAM. — Vous pouvez rester. Tout le monde il est hors.

ARMANDE, *contrariée.* — Ah ! M. de La Fajolle est parti ?

WILLIAM. — Yes.

ARMANDE. — Mais il va revenir ?

WILLIAM. — Yes. Et je crois il donnera vous l'argent.

ARMANDE. — Ah ! il est généreux ?

WILLIAM. — Yes.

ARMANDE. — Ah ! tant mieux ! L'œuvre au nom de laquelle je viens le solliciter est tellement intéressante !... (*Montrant une des photos sur la cheminée.*) C'est lui, ce gentil bambin ?

WILLIAM. — No. C'est sa papa. La vieille comte quand il était petite. Lui, il est plus âgé que la papa... sur le photo.

ARMANDE, *montrant une autre photo.* — Alors, là, c'est lui ?

WILLIAM. — Yes.

ARMANDE, *examinant le portrait.* — Ah ! ah !... Evidemment... l'air distingué... c'est récent ?

WILLIAM. — Yes. Très intéressant.

ARMANDE. — Il a bon caractère ? Il est gentil ?

WILLIAM. — Yes. Alors, vous crois c'est nécessaire savoir tout ça pour le quête ?

ARMANDE, *un peu décontenancée.* — Oh ! non, ce n'est pas nécessaire... je vous demandais ça pour bavarder un peu.

WILLIAM, *remontant.* — Excuse me. Nous sommes partants en voyage.

ARMANDE. — Pour Cabourg ?

WILLIAM, *s'arrêtant.* — Oh ! vous savez ?

ARMANDE, *troublée.* — C'est-à-dire qu'en montant, j'ai entendu le concierge...

WILLIAM, *méprisant.* — Oh ! je trouve il est trop bavardant, cette concierge. (*Gagnant la porte de droite.*) Vous permets ?

ARMANDE. — Moi permets. (*William sort.*) Lui, pas bavardant !... J'aurais pourtant voulu savoir si le vicomte de La Fajolle mérite un voyage à Cabourg ! (*Regardant autour d'elle.*) Gentil, tout ça... Il a du goût... ou bien c'est qu'on en a pour lui ! (*Avisant un sous-main qu'elle soulève curieusement.*) Ah ! ah !... des lettres de femmes, peut-être ! (*La porte du fond s'ouvre, elle rabat vivement le sous-main.*) Oh !...

WILLIAM, *toujours des effets sur le bras.* — Entrez.

POUCHE, *tenue voyante.* — Merci, m'sieu.

WILLIAM. — Asseyez-vous. Il y a déjà un dème qui attend.

POUCHE. — Ah !

WILLIAM. — Vous permets ?

POUCHE. — Oui, m'sieu ! Merci, m'sieu ! (*William sort.*)

SCÈNE VII

ARMANDE, POUCHE

(*Armande, à l'entrée de Pouche, s'est assise vivement. Pouche s'assied à son tour. Silence. Petits saluts. Nouveau silence. Puis :*)

POUCHE. — Madame !...

ARMANDE. — Madame ! (*Nouveau silence.*)

POUCHE. — Alors, comme ça, madame... vous attendez aussi M. La Fajolle ?

ARMANDE. — En effet, madame. Je suis venue pour une quête au profit d'une bonne œuvre... l'œuvre des pupilles de Sainte Gertrude...

POUCHE. — Ah ! oui !

ARMANDE. — Vous connaissez ?

POUCHE. — Sainte Gertrude ? Oh ! non ! je suis pas de ce monde-là, moi !... Mais ça ne fait rien... (*Lui tendant un billet.*) Permettez-moi...

ARMANDE. — Merci mille fois... (*Prenant le billet et inscrivant sur son petit livre.*) Nous disons : Reçu de madame...

POUCHE, *rectifiant.* — Mademoiselle !

ARMANDE. — Ah ! très bien. Reçu de mademoiselle...

POUCHE. — Pouche.

ARMANDE, *étonnée.* — Pouche ?

POUCHE, *riant.* — C'est pas mon vrai nom, bien sûr ! De mon vrai nom, je m'appelle Chafoux... Chafoux, Pauline... Mais Pouche, ça fait plus chiffonné, plus article de Paris ! Je travaille dans les modes... chez Suzanne frères... vous savez bien, la nouvelle maison de la place Vendôme. On ne parle que de ça !

ARMANDE. — C'est que, je vais vous dire... Il y a près de deux ans que je ne suis venue à Paris... Alors...

POUCHE. — Madame est de la province ?

ARMANDE. — Mon Dieu, oui, mademoiselle... je suis de la province !

POUCHE. — Ah !... Vous connaissez peut-être ma sœur... rue des Pompes, à Vierzon ?

ARMANDE. — Non... je ne suis pas de ce côté-là.

POUCHE. — Je regrette...

ARMANDE. — Moi aussi, croyez bien...

POUCHE. — C'est joli, d'où vous êtes ? C'est rigolo ?

ARMANDE, *un peu acerbe.* — Si c'est rigolo !... Ah ! je crois bien !... La grand'messe, le salut, la promenade sur le mail... Tous les 15 août, la procession des enfants de Marie... et puis, par-ci par-là, le whist, — où je fais des gaffes ! — les petits jeux de société... Ah ! comme rigolade !...

POUCHE, *avec un petit clin d'œil.* — Et les petits jeux... sans société ?

ARMANDE. — Pardon ?

POUCHE. — Le soir, au dodo... avec celui qu'on aime !

ARMANDE, *choquée.* — Oh ! mademoiselle !

POUCHE. — Ben quoi, on est entre femmes, on cause. Evidemment, s'il n'y a pas sympa-

thie, y a rien de fait... mais s'il y a sympathie...

ARMANDE, *souriant.* — Dame, s'il y a sympathie... (*Un petit temps.*)

POUCHE. — Vous êtes mariée ?

ARMANDE. — Je l'ai été.

POUCHE. — Ah !... divorcée ?

ARMANDE, *vivement, dans un mouvement de protestation.* — Non !

POUCHE. — Vous êtes ?...

ARMANDE. — Veuve.

POUCHE. — Ah ! zut, alors !

ARMANDE. — Depuis un an.

POUCHE, *d'un ton de commisération.* — Qu'est-ce que vous voulez, c'est des choses qui arrivent... faut pas se biler !... Pauvre petite madame... Depuis un an ! Ce que ça doit vous manquer !

ARMANDE. — « Ça » quoi, mademoiselle ?

POUCHE. — « Ça », l'amour ! A votre âge, avec ces yeux-là, on sent que vous devez l'aimer, l'amour... Hein, c'est pas vrai ?

ARMANDE. — Je ne sais pas.

POUCHE. — Comment, vous ne savez pas ?

ARMANDE, *confuse.* — Je vous en prie, mademoiselle...

POUCHE. — Non, sans blague... Il ne s'est rien passé ?

ARMANDE. — Si... mais ce qui s'est passé... ce n'était même pas passable...

POUCHE. — Ça ne collait pas ?

ARMANDE. — Je ne peux pas dire... Peut-être qu'à la longue... Mais c'était un timide.. Moi aussi, je suis timide. . enfin, assez... pas trop !... Et puis, on se voyait peu... C'était un sportif, un grand chasseur. Le matin, à l'aube, il partait pour la chasse...

POUCHE. — Mais après ?

ARMANDE. — Après ?... Il se reposait des fatigues de la chasse.

POUCHE. — Mais après ?

ARMANDE. — Après ?... Il repartait pour la chasse.

POUCHE. — La chasse !... Quel ballot !... Enfin, quoi, vous n'allez pas rester toute la vie comme ça, enfant de Marie... ou tout comme !

ARMANDE. — Mon Dieu... je ne dis pas que si l'occasion se présentait... de... de me refaire une existence auprès d'un homme qui corresponde à mon idéal... d'un Parisien élégant, connaissant la vie et me la faisant connaître...

POUCHE. — Qui vous ferait voir du pays, quoi !

ARMANDE. — Si on appelle ça « faire voir du pays », pourquoi pas ? Quand on vient de sa province, on aime assez voir du pays ! J'ai tant besoin de vivre, de m'amuser !... Mon rêve, ce serait le mariage imprévu, un peu romanesque, avec un homme que j'aurais étudié, qui m'aurait plu sans qu'il le sache...

POUCHE. — Eh ben, mais faut tâcher de dégoter ça !

ARMANDE, *souriant.* — J'y songe. Vous connaissez beaucoup M. de La Fajolle ?

POUCHE. — Moi ? Non. Je l'ai jamais vu.

ARMANDE. — Comment ! Alors ?...

POUCHE. — Je suis envoyée par Nelly Gamin.

ARMANDE. — Nelly Gamin ?

POUCHE. — C'est une grue.

ARMANDE. — Ah ! c'est ?...

POUCHE. — Oh ! mais une de la haute ! Avec un manteau de léopard et deux affreux bouledogues... splendides... pour se promener au Bois... et des chapeaux, ma chère !... C'est une cliente à moi... enfin, de ma maison... On est copines.

ARMANDE. — Vraiment ?

POUCHE. — Oui ; elle m'a, comme elle dit, trouvé une frimousse, et elle m'a promis de m'aider dans la vie.

ARMANDE. — C'est très gentil.

POUCHE. — Dame, vous savez, ce qu'on gagne dans la mode... avec les frais qu'on a... (*Elle regarde ses bas.*) Quand on veut se faire une dot...

ARMANDE. — Une dot ?

POUCHE. — Bien sûr !... pour m'établir, avec Alfred... mon fiancé, madame !... virtuose capillaire !

ARMANDE. — Ah !

POUCHE, *avec extase.* — Il a une main adorable !...

ARMANDE. — Mes compliments.

POUCHE. — Mon rêve, à moi, c'est de pouvoir nous acheter nous deux un salon de coiffure et de beauté du visage. Je n'en demande pas plus pour être heureuse... J'ai l'honnêteté dans le sang, madame !

ARMANDE. — Je vous en félicite.

POUCHE. — Alors, comme, de ce moment mon Alfred travaille en saison à Deauville j'en profite pour voir des messieurs.

ARMANDE, *suffoquée.* — Des ???

POUCHE. — Ben oui... rapport à ma dot !

ARMANDE. — Ah !... ah ! oui !...

POUCHE. — Quoi, c'est pour le bon motif !.. Tout justement que mam'zelle Gamin est débordée... avec son prince, et puis les étrangers, le casuel... y en a... y en a... qu'elle ne sait plus où les mettre ! Alors, elle m'envoie de temps en temps à sa place, par-ci par-là... en extra

ARMANDE. — Oui, je comprends !... Et M. de La Fajolle faisant partie, sans doute des amis de Mlle Gamin, vous venez ici... pour ?... enfin, pour... en extra ?

POUCHE. — Ça, j'en sais rien.

ARMANDE. — Comment ?

POUCHE. — Non, ma parole ! Tout ce que je sais, c'est qu'on me donne trois mille francs pour me charger d'une mission délicate.

ARMANDE, *très intriguée.* — Une mission délicate !... Qu'est-ce que ça peut bien être

POUCHE. — D'abord, j'ai cru qu'on allait me demander des machins et des trucs extraordinaires, avec des aiguilles et des fourchettes comme c'est que ça se fait au Grand-Guignol... Y a des types si bizarres, vous savez

ARMANDE. — Qu'est-ce que vous voulez dire ?... des aiguilles, des fourchettes ?

POUCHE, *avec dignité.* — Oh ! j'aurais pas marché !... Mais c'est pas ça du tout.

ARMANDE.— Ah !... Et de quoi s'agit-il, alors?

POUCHE, *mystérieuse.* — Eh ben... (*S'interrompant.*) Entre nous, hein ?

ARMANDE. — Mais oui !... Allez !

POUCHE. — Eh ben, paraît qu'il s'agit de rouler une espèce de tourte... une dinde du... comment qu'on m'a dit, déjà ?... une dinde du... une dinde du Languedoc !

ARMANDE, *bondissant.* — Hein ?... Ah ! Dieu !...

POUCHE, *étonnée.* — Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

ARMANDE. — Vous avez bien dit : du Languedoc ?

POUCHE. — Eh ben, oui. Qué que ça peut vous faire ?

ARMANDE, *avec exaltation.* — Comment, qué que ça peut me faire ?... Ça peut me faire que c'est moi, la dinde !

POUCHE, *stupéfaite.* — Vous ?...

ARMANDE. — Oui, vous ne pouvez pas comprendre... je comprends, moi, ça suffit !... Ce bavard de chanoine n'a pas pu tenir sa langue, parbleu ! L'autre a tout su...

POUCHE. — L'autre ?...

ARMANDE. — Ce La Fajolle ! Et il veut me rouler !... (*Revenant sur Pouche.*) Mais, qu'est-ce que ça veut dire, ça, me rouler ?

POUCHE. — Ben, d'habitude, rouler ça veut dire... fiche dedans !

ARMANDE. — Je m'en doute ; mais comment?

POUCHE. — Ça, on ne m'a pas dit.

ARMANDE. — Oh ! il faut que je sache !... Il le faut ! (*Tout à coup.*) Mademoiselle Pouche ?

POUCHE. — Madame ?

ARMANDE, *hésitant, à elle-même.* — Non, c'est fou... (*Avec exaltation.*) Ah ! tant pis !... (*A Pouche.*) Voulez-vous me rendre un grand service ?

POUCHE. — Je veux bien... mais qu'est-ce que je peux bien faire pour vous ?

ARMANDE. — Allez-vous-en !

POUCHE. — Quoi ?

ARMANDE. — Oui, cédez-moi votre place !... Ah ! vous voulez me rouler, monsieur de La Fajolle... C'est ce que nous allons voir ! (*A Pouche.*) Alors, c'est dit... Vous voulez bien ?

POUCHE. — Mais...

ARMANDE. — Je vous en supplie... Si vous pouviez savoir combien cette affaire me tient à cœur !

POUCHE. — Je ne dis pas ; mais enfin, c'est tout de même un peu raide, ce que vous me demandez là !

ARMANDE. — Soyez tranquille, je n'abuserai pas de votre nom... D'ailleurs, je ne le garderai pas longtemps !

POUCHE. — Oh ! je pense bien ; mais...

ARMANDE. — Voyons, faites ça pour moi ? Je vous le demande... tenez, au nom d'Alfred !

POUCHE, *faiblissant.* — Ah ! si vous me prenez par Alfred !

ARMANDE. — Vous n'y perdrez rien, au contraire ! Je n'ai pas sur moi la somme que l'on vous a promise... (*Otant une bague de son doigt et la lui tendant*) mais je crois que ce cabochon-là vaut bien...

POUCHE. — Oh ! madame... on est entre amies !... Non, je vous en prie...

ARMANDE. — Si, j'y tiens. Prenez... pour la dot !

POUCHE, *acceptant.* — Alors !... C'est pas souvent qu'il vous tombe trois mille balles rien que pour... ne pas... Merci, madame.

ARMANDE. — Merci, mademoiselle !... Et surtout, pas un mot à qui que ce soit.

POUCHE. — Tu parles !

ARMANDE. — Même pas à Alfred.

POUCHE. — Même pas à Alfred !

ARMANDE, *la poussant.* — Allez... Allez !

POUCHE. — Oui... oui... (*Voix au dehors.*)

ARMANDE. — Oh ! quelqu'un !...

POUCHE. — Chopées !

ARMANDE. — Non !... Tenez, voilà mon petit livre... C'est vous la dame quêteuse... l'œuvre de Sainte Gertrude...

POUCHE, *prenant le livre.* — Compris !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BRIDIER, WILLIAM

BRIDIER, *entrant, à William.* — Comment, il est sorti ! C'est bien le moment ! Je lui avais dit... (*A la vue d'Armande et de Pouche.*) Tiens, il y a deux dames ?

WILLIAM. — Yes. Mais c'est pas le même l'un que l'autre.

BRIDIER. — Bon. Ça va. Laissez-nous.

WILLIAM. — Right, sir. (*Il sort.*)

BRIDIER, *salue respectivement les deux femmes, puis, allant à Pouche.* — C'est vous, sans doute, mademoiselle, qui venez de la part de Mlle Nelly Gamin ?

POUCHE, *vivement.* — Non, monsieur, non, monsieur !

BRIDIER, *étonné.* — Ah !

ARMANDE. — C'est moi, monsieur !

BRIDIER, *comme précédemment.* — Ah ?...

POUCHE. — Moi, je viens de la part de Sainte Gertrude !

BRIDIER. — Plaît-il ?

POUCHE, *rectifiant.* — De l'œuvre des Pupilles de Sainte Gertrude... (*Rapide coup d'œil au livre*) « qui a pour but... de... de... »

BRIDIER, *l'interrompant, tout en tirant son portefeuille.* — N'eût-elle d'autre but que de nous envoyer des quêteuses à votre image, il faudrait la soutenir, cette œuvre, elle le mérite. Voici cent francs, madame, pour vos jolies pupilles... car je n'ose dire pour vos beaux yeux... (*Il lui remet un billet de banque.*)

POUCHE, *le prenant, sur un signe d'Armande.* — Oh ! monsieur !...

BRIDIER, *lui remettant un second billet.* — Et en voici cent autres au nom de mon ami La Fajolle, qui, s'il était ici, se ferait certainement un plaisir...

POUCHE. — Comment, vous n'êtes donc pas M. La Fajolle ?

BRIDIER. — Non. (*Se présentant.*) Bridier... Jacques Bridier.

POUCHE, *inscrivant.* — Ah ! Bien. Vous n'avez pas d'autre ami ?

BRIDIER. — Pas sur moi. Je regrette...

POUCHE. — Moi de même ! (*Glissant dans le livre les deux billets.*) Croyez, monsieur, à toute ma reconnaissance...

BRIDIER. — Ne parlons pas de ça. (*Il va sonner. Pendant ce temps, Pouche passe vivement à Armande le livre que celle-ci fourre dans son sac. Rentre William. Bridier, lui montrant Pouche.*) Reconduisez madame.

POUCHE, *saluant, femme du monde.* — Monsieur !... (*A Armande.*) Madame...

ARMANDE, *avec une révérence exprès un peu gauche, à la manière de Pouche.* — Madame !...

POUCHE, *à Bridier.* — Merci pour Sainte Gertrude ! (*Elle sort, suivie de William et accompagnée jusqu'à la porte par Bridier.*)

SCÈNE IX

ARMANDE, BRIDIER, PUIS LA FAJOLLE

BRIDIER, *redescendant.* — C'est une quêteuse pour messieurs seuls ! (*Allant à Armande.*) Eh bien, causons, maintenant, mademoiselle... mademoiselle... comment donc, déjà ?

ARMANDE. — Pouche.

BRIDIER. — C'est ça, mademoiselle Pouche.

ARMANDE. — De chez Suzanne frères, place Vendôme... Monsieur connaît bien la maison ?

BRIDIER. — Certainement, certainement. Je vais vous mettre au courant de la situation et vous dire pourquoi je vous ai fait venir.

ARMANDE. — Comment ! Je croyais que c'était M. de La Fajolle ?

BRIDIER. — Ça revient au même. Je suis son meilleur ami. Il ne fait jamais rien sans me consulter, surtout dans les moments critiques, comme celui-ci. Parce que La Fajolle, c'est un charmant garçon... mais, entre nous, pas très...

ARMANDE, *riant.* — Oui... ce n'est pas un as !

BRIDIER, *l'observant.* — Gentille !... Le nez, surtout, est amusant, avec ce petit rien de retroussé. Tournez-vous un peu...

ARMANDE, *obéissant, étonnée.* — Oui, monsieur...

BRIDIER, *comme précédemment.* — La ligne... pas mal du tout, la ligne... Vous devez avoir un joli petit corps, vous, hein ?

ARMANDE, *interdite.* — Mais... je ne sais pas, monsieur !

BRIDIER. — Comment, vous ne savez pas ! On a dû vous le dire... et souvent !

ARMANDE, *vivement.* — Oui, oui, oui !... Oh ! je crois bien qu'on me l'a dit !... et souvent !. C'est... pour demander ça que vous m'ave fait venir ?

BRIDIER. — Non. C'est le peintre qui parle.

ARMANDE, *s'enveloppant de ses jupes.* — Ah vous êtes peintre ?

BRIDIER. — Mais il n'est pas question d peinture pour le moment.

ARMANDE, *rassurée.* — Ah ! bon !

BRIDIER. — Voyons. Vous êtes, je pens mademoiselle Pouche... malgré votre petit a comme il faut... peut-être un peu trop po l'emploi...

ARMANDE. — Ah ?... un peu trop ?...

BRIDIER. — Mais ce n'est pas plus mal, y réfléchissant... au contraire, ça donne d sérieux à la chose. Vous êtes une petite femn à la coule ?

ARMANDE. — A la coule ?

BRIDIER. — Enfin, dessalée ?

ARMANDE. — Dess ?... (*Vivement.*) Oh ! crois bien, monsieur ! Si je la suis, dessalée ! Ah ben ! comme dessalée... on ne fait p mieux !

BRIDIER. — Discrète ?

ARMANDE. — Oh ! ça, quand il faut... Bouche cousue ! (*S'asseyant près de lui dans u attitude très attentive.*) Alors ?

BRIDIER. — Alors, il s'agit, en deux mo de faire couper mon ami La Fajolle à un m riage qui lui est imposé...

ARMANDE, *avec une nuance d'ironie.* — Vr ment ?...

BRIDIER. — ...et dont il ne veut entend parler à aucun prix.

ARMANDE. — Faut croire que la futur n'est pas son type ?

BRIDIER. — Il ne l'a jamais vue.

ARMANDE. — Alors... pourquoi ne veu pas entendre parler...

BRIDIER. — Mais... pour des raisons...

ARMANDE. — Des raisons ?...

BRIDIER. — Enfin, des raisons sur lesque vous me permettrez de ne pas appuyer.

ARMANDE, *involontairement.* — Ah ?

BRIDIER. — Quoi, ah ?

ARMANDE. — Rien, monsieur. N'appuy pas, monsieur ! Alors ?

BRIDIER. — Alors, que diriez-vous d voyage à Cabourg ?

ARMANDE, *sursautant.* — A Cabourg ?... Po quoi faire, à Cabourg ?

BRIDIER, *à La Fajolle, qui entre en cou vent.* — Te voilà, toi, enfin !

LA FAJOLLE. — Oui... figure-toi que ce v de Piédagne m'a fait faire le tour des lacs.

BRIDIER. — Il s'agit bien du tour des lac Je te présente Mlle Pouche...

LA FAJOLLE. — Ah ! Mlle Pouche !

BRIDIER, *continuant.* — Ta maîtresse !

LA FAJOLLE. — Hein ?

BRIDIER, *à Armande.* — Le vicomte Ga de La Fajolle, votre amant.

ARMANDE. — Mon... mon... vous dites ?

LA FAJOLLE. — Mais tu es fou !

ARMANDE, *remontant vers la porte.* — Ah ben ! si c'est ça, la mission délicate !...

BRIDIER, *la retenant.* — Attendez, sacrebleu ! Quand je dis : « Amant, maîtresse », il n'est pas question de... enfin, tous les deux... sans vous connaître ! Mon Dieu, qu'ils ont l'esprit mal tourné, ces gens-là !... Ta maîtresse... blanche !... Votre amant... de paille !

LA FAJOLLE. — Je ne saisis pas...

ARMANDE. — Ni moi.

BRIDIER. — Attendez ! (*A La Fajolle.*) Qu'est-ce que tu veux ? Rester garçon et ne pas mécontenter ton père ?

LA FAJOLLE. — Evidemment.

BRIDIER. — Il n'y a qu'un moyen ! C'est que le refus vienne de la dame.

LA FAJOLLE. — Facile à dire... (*A Armande.*) Elle a vu ma photographie et il paraît qu'elle est folle de moi.

ARMANDE. — Non ?...

LA FAJOLLE. — Comment, non !... Si !... La preuve, c'est qu'elle vient à Cabourg... pour m'observer, incognito !

ARMANDE. — Ah ! parce que vous savez qu'elle doit venir à Cabourg ?

LA FAJOLLE, *d'un air entendu.* — Oui, nous savons.

BRIDIER. — Elle vient pour « t'observer »... Eh bien, tu ne commences pas à le deviner, le moyen ?

LA FAJOLLE. — Non.

BRIDIER, *montrant Armande.* — Je parie que la petite a déjà compris, elle !

ARMANDE. — Ça ne me paraît pas, en effet, très difficile...

BRIDIER. — Parbleu !... L'autre arrive ; elle vous trouve installés cœur à cœur...

LA FAJOLLE. — Cœur à cœur ?...

BRIDIER. — Pour la frime ! La comédie de la grande passion !... En public : « Mon ange, mon coco, ma chérie »... et, enfin seuls : « Bonsoir ! » Chacun chez soi.

LA FAJOLLE. — Oui, je comprends ! L'amour à l'esbroufe !

BRIDIER. — Tu y es : nous l'esbroufons !... Elle se voile la face et elle fiche le camp sans demander son reste.

ARMANDE, *ironiquement.* — Ah ! la pôvre !...

BRIDIER. — Eh bien, qu'est-ce que vous dites de mon idée ?

ARMANDE, *feignant l'enthousiasme.* — Epatante !... Ah ! on voit bien que vous êtes un dessalé !... Mais si, par hasard, l'autre, la poire, venait à soupçonner...

BRIDIER. — Oh ! c'est une provinciale. Elle n'y verra que du feu.

ARMANDE. — Evidemment ! une provinciale !...

BRIDIER. — Comment voulez-vous qu'elle se doute ?... Sauf La Fajolle, moi, et vous... personne au monde... (*Insistant.*) Personne au monde ne doit être au courant de la combinaison.

LA FAJOLLE, *vivement.* — Et Cécile ?

BRIDIER, *bas.* — On la préviendra, bien entendu.

ARMANDE, *à part.* — Cécile ?...

BRIDIER, *bas à La Fajolle, en montrant Armande.* — Chut !

LA FAJOLLE, *réfléchissant.* — Oui, oh ! évidemment, c'est pas bête. (*Tout à coup.*) C'est stupide !

BRIDIER. — Pourquoi ça ?

LA FAJOLLE. — Et papa ?... Ça va faire du joli, avec papa !... car tu penses bien que le premier soin de... la jeune personne... va être de me dénoncer là-bas comme un Sardanapale !

ARMANDE, *souriant.* — C'est possible, en effet.

LA FAJOLLE. — C'est sûr !

BRIDIER. — Et après ?... Tu crois que je n'ai pas tout prévu ? Il est furieux, ton père, il te maudit !...

LA FAJOLLE. — Alors ?...

BRIDIER. — Alors, tu cours te jeter à ses pieds, tu implores humblement ton pardon, tu sacrifies noblement Pouche sur l'autel du respect filial... Le sacrifice n'est pas trop dur...

ARMANDE. — Oh ! non !

BRIDIER, *continuant.* — Tu pleures, il pleure, il s'attendrit... tu lui jures que la prochaine fois tu te soumettras à sa volonté, il t'embrasse... et la prochaine fois, ton ami Bridier aura encore une autre idée ! En attendant...

LA FAJOLLE, *ravi.* — En attendant, la Poulinguin s'est cavalée !

ARMANDE, *furieuse.* — La Poulinguin !...

BRIDIER, *à La Fajolle.* — Ttt, ttt...

LA FAJOLLE. — Quoi ? (*A Armande.*) Ça ne vous dit rien, la Poulinguin !

ARMANDE, *souriante.* — Ça me dit, probablement, le nom de la dame en question...

LA FAJOLLE. — Eh bien, oui, là ! Vous l'auriez toujours su un jour ou l'autre. D'ailleurs, ça doit rester entre nous, hein ?

ARMANDE. — Oh ! cela va sans dire !

LA FAJOLLE, *avec importance.* — C'est la marquise de Poulinguin !

ARMANDE. — La dinde !...

LA FAJOLLE. — C'est ça. (*Homme du monde.*) Quand je dis : « c'est ça »... dinde, le terme est peut-être un peu...

ARMANDE. — Enfin, celle qu'il s'agit de dindonner !

BRIDIER. — Voilà !

ARMANDE, *souriant.* — Et c'est à moi que vous vous adressez pour...

BRIDIER. — Eh bien, oui. Il me semble que nous ne pouvions pas mieux tomber.

ARMANDE. — Ah ! quant à ça !... Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point vous tombez bien ! (*Eclatant de rire.*) Et on est payée, par-dessus le marché !

LA FAJOLLE. — Ça vous fait rire ?

BRIDIER. — Pardi ! Les femmes, toutes les mêmes : rien que l'idée d'en mystifier une

autre... et regardez-moi, tout de suite, si c'est content !

ARMANDE, *avec force.* — Eh bien, oui, là !... oui, ça m'amuse de voir sa tête... et la vôtre !

BRIDIER. — La nôtre ?

ARMANDE. — Quand vous l'aurez roulée !

BRIDIER. — Alors, on peut compter sur vous ?

ARMANDE. — Comptez sur moi, monsieur Bridier, comptez sur moi !... Justement, cette année, j'avais une envie folle d'aller à Cabourg !

LA FAJOLLE. — Comme ça se trouve !

ARMANDE. — Mais si on m'avait dit que j'irais... pour ça !...

BRIDIER. — C'est la vie !

ARMANDE. — Voilà, c'est la vie. Seulement, il ne faudrait pas que ce soit pour toute la vie !

BRIDIER. — Comment ?

ARMANDE. — Dame !... Parce que, cette personne, vous ne la connaissez pas. Alors, comment ferez-vous pour la reconnaître ?

LA FAJOLLE. — C'est juste !... (*A Bridier.*) Tu n'avais pas pensé à ça !

BRIDIER, *riant.* — C'est l'enfance de l'art.

ARMANDE. — Vous croyez ? Une femme qui se cache...

BRIDIER. — Oh ! celle-là... Elle ne doit pas être très roublarde !

ARMANDE. — Qui sait ?

BRIDIER, *tranquillement.* — Je m'en charge.

LA FAJOLLE. — Comment, toi ! Tu viens donc avec nous ?

BRIDIER. — Oui, mon vieux.

LA FAJOLLE. — Et Florence ?

BRIDIER. — J'ai retardé mon départ de deux jours, pensant bien que tu aurais encore besoin de moi, une fois là-bas. Je viens d'aller prévenir... Nous partons demain tous les trois.

LA FAJOLLE. — Quel ami !

ARMANDE, *à Bridier.* — Deux jours... Et vous croyez que ça vous suffira ?

BRIDIER. — Oui. J'ai mon flair... un flair qui ne me trompe jamais ! Quels que soient l'heure et le lieu, en présence de la dame, mon flair m'avertira et je vous crierai : (*Avec force.*) « La voilà !... »

ARMANDE, *sursaute légèrement, puis, avec une pointe de défi.* — Eh bien, nous verrons !

BRIDIER. — Quoi ? nous verrons ?

ARMANDE. — Oui, je dis : « Nous verrons » ! On a bien le droit de dire : « Nous verrons »... (*La porte s'ouvre, et Piédagne, en superbe costume d'auto, paraît, suivi de Cécile, également en tenue de route. Bridier, d'un geste rapide, invite Armande à entrer dans son nouveau rôle.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, CÉCILE, PIÉDAGNE, PUIS WILLIAM

PIÉDAGNE, *introduit par William, entrant, le pouce aux lèvres comme l'embouchure d'un clairon, et chantant, sur l'air de : « Soldat, lève-toi, soldat ! ».* — Ta ta, tatata, tata, tatata, tata, tatata, tatère !... L'air est pur, la route est large... Debout, là-dedans ! Je n'y tiens plus, on part tout de suite ! (*Apercevant Armande.*) Oh ! pardon, madame !

ARMANDE. — Monsieur ?...

PIÉDAGNE, *se présentant.* — Piédagne, Emmanuel... (*Présentant Cécile.*) Mme Piédagne.

LA FAJOLLE, *montrant Piédagne.* — Riche fabricant d'instruments natatoires.

PIÉDAGNE, *rectifiant.* — Ara... aratoires ! (*A Armande.*) Charmé, madame...

ARMANDE, *rectifiant.* — Non : mademoiselle. Mlle Pouche, monsieur ! (*Avec une révérence.*) Je suis la petite amie de Gaston !

CÉCILE, *sursautant, bas à Bridier.* — Comment, la petite amie de Gaston !...

BRIDIER, *bas.* — Chut !... C'est mon idée ! (*Il l'entraîne un peu à l'écart en parlant à voix basse avec elle.*)

PIÉDAGNE. — La petite amie de Gaston ! Ah ! voilà qui me fait plaisir. C'est vrai, je me disais : « Ce garçon-là, ah çà, il n'a donc pas de maîtresse ? »... N'est-ce pas, Cécile ?

CÉCILE, *distraitement.* — Oui, oui, oui...

BRIDIER, *même jeu.* — Oui, oui, oui.

ARMANDE, *à part.* — Cécile !... Tiens, tiens, tiens !

PIÉDAGNE. — Savez-vous bien que j'aurais fini par être jaloux, moi, à la longue ?... Un ami sans amie, dont ma femme est l'amie...

ARMANDE. — Ben, dites donc, vous, monsieur... Il est à moi, Gaston !

LA FAJOLLE. — Oh ! Piédagne, pouvez-vous supposer...

PIÉDAGNE. — Tu vois bien que je plaisante !... Dans mes bras, Gaston !

LA FAJOLLE. — Emmanuel, tu m'as fait beaucoup de mal !

PIÉDAGNE, *le montrant.* — Voilà un cœur !... Maintenant, en route ! L'auto est en bas.

ARMANDE. — Pardon, pardon, monsieur... L'auto est en bas ; mais moi, je suis en haut. Vous n'allez pas m'enlever Gaston comme ça !... Il vient de me promettre de m'emmener en voyage.

BRIDIER, *la montrant, et bas à Cécile.* — Elle est épatante !

LA FAJOLLE, *à Piédagne.* — Ah ! ça, oui !... Je viens de lui promettre...

PIÉDAGNE. — En voyage ? Où ça ?

ARMANDE. — Il m'a parlé de Cabourg.

PIÉDAGNE. — Eh bien, mais parfait ! Vous partez avec nous.

CÉCILE, *se rapprochant vivement.* — Comment ?... Quoi ? Qu'est-ce qu'il raconte ?...

PIÉDAGNE. — N'est-ce pas, ma Choute ? On sait ce que c'est que la vie !... On est des Parisiens, que diable ! A la mer comme à la mer !... (*Montrant Armande.*) Elle fait très comme il faut, la petite.

CÉCILE, *toisant Armande sous son face-à-main.* — Oui, pas mal, pas mal...

ARMANDE, *à Piédagne.* — Vous êtes bien

aimable, monsieur... Je ne voudrais pas gêner madame.

CÉCILE, *un peu hautaine.* — Oh ! ce n'est pas que vous me gêniez, mademoiselle... mais...

PIÉDAGNE. — Vous voyez, ma femme a les idées larges !

CÉCILE. — ...mais je crains que l'auto ne soit pas assez grande...

PIÉDAGNE. — Huit hommes, quatre-vingts chevaux ! Tu badines !...

ARMANDE. — Huit hommes !... Mais il y a de la place pour Bridier !

PÉIDAGNE. — Tiens, monsieur Bridier, vous partez aussi pour Cabourg ?

BRIDIER. — Mais oui... comme je viens d'expliquer à madame, je vais y passer quarante-huit heures.

PIÉDAGNE. — Quarante-huit heures ! C'est bien court.

ARMANDE, *avec intention, à Bridier.* — Vous entendez ce que dit monsieur ?

BRIDIER, *du même ton.* — Ça me suffira... comme saison.

ARMANDE, *idem.* — On dit ça... mais quand on y est, on reste souvent plus longtemps qu'on ne pensait.

PIÉDAGNE. — Allons, comptons-nous ! Un, deux, trois, quatre, cinq... C'est parfait. Plus personne ?

ARMANDE. — Ah ! non, monsieur... cette fois, je crois, plus personne !

BRIDIER, *à Piédagne.* — Cher monsieur, vous êtes charmant...

PIÉDAGNE.— Entre artistes, c'est tout naturel.

BRIDIER. — Mais il faut que je passe chez moi prendre un sac...

PIÉDAGNE. — Bien entendu. On fait le circuit... on passe chez vous, puis chez la petite.

ARMANDE, *vivement.* — Oh ! non !... chez moi, c'est pas la peine !... Je n'ai besoin de rien, moi, je pars comme je suis ! Gaston m'achètera tout ce qu'il me faut là-bas.

CÉCILE, *la toisant.* — Oui... des robes un peu plus à la mode !

ARMANDE. — N'est-ce pas, madame ?... (*Bas.*) Oh ! toi, je te revaudrai ça !

WILLIAM, *entrant, un cache-poussière sur le bras et une casquette d'auto à la main.* — Monsieur est emballé dans le voiture.

LA FAJOLLE. — Quoi ?

PIÉDAGNE, *montrant William.* — Oui, j'ai dit à ce gentleman de descendre vos valises. Vos bagages suivront par le train, comme les nôtres.

BRIDIER. — Quel organisateur !

PIÉDAGNE, *modestement.* — L'autre face de l'artiste ! (*William tend à La Fajolle le cache-poussière ouvert pour qu'il le mette.*)

ARMANDE, *prévenant le mouvement de La Fajolle et se glissant à sa place dans le cache-poussière.* — Merci !... (*Montrant la casquette.*) Passez-moi ça aussi ! (*Arrachant son chapeau, prenant la casquette et se la fourrant sur la tête, d'un petit coup de poing.*) Maintenant, on peut partir !

BRIDIER. — Attendez !... Le coup de chiqué du peintre ! (*Disposant sur la tête d'Armande la casquette de différentes manières.*) Comme ça... non, comme ça, plutôt.

LA FAJOLLE, *bas à Cécile, pendant ce mouvement.* — Epatante, l'idée de Bridier, hein ?

CÉCILE, *avec une moue.* — Oh ! épatante... Tout de même, cette petite entre nous !...

LA FAJOLLE. — Mais puisqu'elle sera blanche, voyons... puisqu'elle sera blanche !

CÉCILE. — Elle est bien blonde, aussi !

LA FAJOLLE. — Je peux la faire teindre.

BRIDIER, *qui vient de coiffer Armande à son gré.* — Et voilà !

PIÉDAGNE. — Allez-y, casquette !

LA FAJOLLE. — Eh bien, et moi, alors ?

WILLIAM, *revenant avec un autre cache-poussière défraîchi et une casquette d'auto idem, et les tendant à La Fajolle.* — Voici... numéro deux !

PIÉDAGNE, *poussant La Fajolle et Cécile.* — En voiture !

ARMANDE, *retenant un peu Bridier à l'avant-scène.* — Ah ! monsieur Bridier... Vous avez votre flair sur vous ?

BRIDIER. — Il ne me quitte jamais, mademoiselle !

ARMANDE, *l'entraînant.* — Alors... allons rouler la dinde !

BRIDIER, *riant.* — Sacrée petite bonne femme, va !

ARMANDE, *même jeu.* — Sacré Bridier !... (*Sortie générale, bruyante et rapide.*)

RIDEAU

ACTE II

Le Majestic Palace, à Cabourg. Un salon mitoyen entre les chambres de La Fajolle et d'Armande. A gauche, premier plan, la porte de La Fajolle. A droite, premier plan, celle d'Armande. Pan coupé gauche, porte donnant accès sur le couloir. Au fond, grande fenêtre-baie praticable, ouvrant sur une terrasse et par où l'on accède dans le jardin de l'hôtel. [A droite, deuxième plan, un piano.] Nuit électrisée de lumières, au dehors.

N.-B. Piano ad libitum, ainsi que le passage entre crochets, page 17.

SCÈNE PREMIÈRE

PIÉDAGNE, PUIS UNE FEMME DE CHAMBRE DE L'HOTEL

(*Au lever du rideau, la scène est vide. Tout à coup, la porte en pan coupé s'ouvre et Piédagne paraît.*)

PIÉDAGNE, *chantant : Air de « Carmen ».* — « Je suis Escamillo, torero de Grenade !... » Tiens, personne ! (*La femme de chambre entre par la droite.*) Si, quelqu'un. Pardon, mademoiselle...

LA FEMME DE CHAMBRE. — Monsieur ?

PIÉDAGNE. — Vertuchou ! le minois fripon. Or çà, que fais-tu céans, mignonne ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Les lits, monsieur, les lits du 27.

PIÉDAGNE, *la lutinant.* — Ah ! ah ! Les lits du 27... Vraiment, les lits du 27 ?

LA FEMME DE CHAMBRE, *se dégageant.* — Dame ! puisque le 27 a un lit par ici... (*Geste vers la gauche*) et sa dame un lit par là... (*Geste vers la droite.*)

PIÉDAGNE. — Avec ce salon mitoyen, petite masque ! Tu dois trouver souvent, je présume, quelque pyjama de par ici égaré sur quelque divan de par là...

LA FEMME DE CHAMBRE. — Secret professionnel !

PIÉDAGNE. — Peste de l'effrontée ! Consentiras-tu du moins à m'apprendre où se trouve présentement mon ami, le vicomte de La Fajolle ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Il est à dîner dans le jardin avec sa dame, le monsieur du 9 et une personne de l'annexe.

PIÉDAGNE. — Ma femme. Je suis le mari de l'annexe.

LA FEMME DE CHAMBRE, *voyant entrer Bridier.* — Tenez, voilà le 9. (*Elle sort.*)

SCÈNE II

PIÉDAGNE, CÉCILE, BRIDIER

CÉCILE, *entrant avec Bridier.* — J'en ai assez, j'en ai assez, j'en ai assez !

BRIDIER. — Et moi, si vous croyez que je trouve ça agréable...

CÉCILE. — Vous, ce n'est pas la même chose.

PIÉDAGNE. — Bonsoir, ma Choute.

CÉCILE. — Ah ! te voilà, toi !

PIÉDAGNE, *tout sourire.* — Me voilà, moi.

CÉCILE, *agressive.* — C'est à cette heure-ci que tu rentres ?

PIÉDAGNE. — Le temps t'a paru long sans moi, ma Choute ?

CÉCILE, *comme précédemment.* — Oh ! ce n'est pas ça !

PIÉDAGNE. — Ah ! bon. Merci. Je croyais... On peut se tromper... (*A Bridier.*) On peut se tromper !

BRIDIER. — On peut se tromper.

CÉCILE, *à Piédagne.* — Seulement, tout de même, je ne serais pas fâchée de savoir ce que tu as fait depuis ce matin.

PIÉDAGNE. — J'ai fait... beaucoup de choses. Tant de choses que je n'ai pas encore dîné ! Grosse tournée d'affaires. Je crève de faim.

CÉCILE. — Eh bien, alors, va dîner et laisse-nous tranquilles !

PIÉDAGNE. — Mais comme tu es nerveuse, ma Choute...

CÉCILE. — Il y a de quoi !

PIÉDAGNE. — Parce que ?

CÉCILE. — Parce que cette Mlle Pouche n'est plus possible !

PIÉDAGNE. — Qu'est-ce qu'elle t'a fait, Mlle Pouche ?

CÉCILE. — Oh ! à moi, rien.

PIÉDAGNE. — Alors ?...

CÉCILE. — Mais quel genre, quelle tenue !... Tout à l'heure encore, à dîner dans le jardin... Hein, Bridier ?

BRIDIER. — Oui, quelle tenue !

CÉCILE. — Sa main cherchait tout le temps la main de Gaston !

PIÉDAGNE. — Le veinard !

CÉCILE. — Qu'est-ce que tu dis ?...

PIÉDAGNE, *vivement.* — Non, je plaisante !... On ne peut plus plaisanter ?

CÉCILE. — Aussi, je me suis levée de table avant la fin, avec Bridier... Et elle lui faisait du genou, j'en suis certaine ! La nappe avait de ces frémissements... Hein, Bridier ?

BRIDIER. — Ça oui... j'ai vu la nappe frémir.

PIÉDAGNE. — Eh bien, et puis après, ma Choute ? Quel mal peux-tu voir à cela ? C'est

bien son droit d'être amoureuse, à cette petite.

BRIDIER. — Non, ce n'est pas son droit ! (*Se reprenant.*) Enfin, je suis de l'avis de Mme Piédagne : elle n'a pas besoin de flirter avec cette ostentation...

CÉCILE. — Cette provocation ! Je vous dis que c'est insultant. Et voilà huit jours que ça dure !

PIÉDAGNE. — Eh bien, ma Choute, il y a une solution toute simple : si les amours de Gaston te chiffonnent, espaçons un peu nos relations. Nous ne sommes pas liés à lui.

CÉCILE. — Comment, comment ?... Vous voulez que moi, Cécile Piédagne, j'aie l'air d'abandonner la place devant une Pouche ?... Nous sommes partis avec Gaston, nous resterons avec Gaston ! Vous n'avez donc pas de dignité ?

PIÉDAGNE. — Ne te fâche pas. Ce que j'en disais... Tu veux rester avec Gaston ? Nous resterons avec Gaston ! (*Chantant : Air de « Miss Helyett ».*)

« Nous sommes bien ainsi,
Restons comme ceci... »

CÉCILE. — Oh ! oh ! oh ! (*A Bridier.*) Ah ! vous pouvez vous vanter, vous, d'avoir eu une fameuse idée !

PIÉDAGNE. — Qu'est-ce que tu dis ? (*Rire d'Armande en coulisse.*)

CÉCILE. — Non mais, tenez ! Ecoutez-la donc !

SCÈNE III

LES MÊMES, ARMANDE, LA FAJOLLE

ARMANDE, *entrant, suspendue au bras de La Fajolle, — robe du soir d'une élégance un peu outrancière, — ton de griserie très légère.* — Oh ! ben, ça, c'est pas pour dire... mais pour avoir bien dîné, on a bien dîné ! (*A La Fajolle.*) Pas, Tonton ?

CÉCILE. — Tonton !...

LA FAJOLLE, *avec gêne.* — Oui... oui... on a bien dîné.

ARMANDE, *voyant Piédagne.* — Ah ! voilà Piédagneau ! Bonsoir, Piédagneau !... Tiens, qu'est-ce que vous avez à l'oreille ?

PIÉDAGNE. — Oh ! rien... une éraflure due à un Figaro maladroit.

ARMANDE. — Tâchez de vous faire aussi érafler l'autre oreille... une seule, c'est choquant.

PIÉDAGNE. — Vous avez l'air bien guilleret.

ARMANDE. — On a bu un champagne... un sacré petit frisé... un amour de champagne ! (*A La Fajolle.*) S'pas, Tonton ? (*A Cécile.*) S'pas, madame ?

CÉCILE, *sèchement.* — Je n'en ai sans doute pas bu assez pour m'en rendre compte, mademoiselle.

ARMANDE. — Hein, Bridier ?... Oh ! mais, il fait la moue, Bridier ! Ce n'est pas joli, à votre âge. Je vais vous dire ce qu'il a, Piédagneau : des peines de cœur !... Pour moi, ce garçon-là doit être sur la piste d'une jolie femm qui se dérobe... (*A Bridier.*) C'est pas ça, mo grand ?

BRIDIER, *avec brusquerie.* — Oui, ma grande

ARMANDE. — Mais il a du flair, Bridier, e de la constance... Il arrivera à ses fins, vou verrez !

BRIDIER. — Parfaitement, j'y arriverai

ARMANDE. — Tous les matins, il envoie un dépêche, pour décommander une cliente Florence. On devait d'abord l'avoir ici deu jours... et puis, il en est resté deux de plus, ç fait quatre... et encore deux de plus, ça fai six... et encore deux de plus... Qu'est-ce qu j'ai dit avant ?

PIÉDAGNE. — Six... vous avez dit six.

ARMANDE. — Six et deux, huit !

CÉCILE, *à Bridier.* — Mais elle est paf !

ARMANDE. — Comment, madame ?

CÉCILE. — Rien, mademoiselle.

ARMANDE, *à La Fajolle.* — Je suis paf Il paraît que je suis paf ! Alors, passe-moi un cigarette.

LA FAJOLLE. — Voilà.

ARMANDE, *montrant Cécile.* — Offre à ma dame, voyons ! Tu n'es pas galant pour ma dame. (*La Fajolle offre, gêné, une cigarette Cécile.*)

CÉCILE. — Merci, je ne fume pas.

ARMANDE. — Ah ! On pourrait croire... (*La Fajolle.*) Madame ne fume pas, voyons Laisse donc madame ! (*Entre William, charg d'une boîte plate.*)

LA FAJOLLE. — Qu'est-ce que c'est, William

WILLIAM. — Un paquet pour Mme de L Fajolle.

ARMANDE. — Ah ! oui ! Je sais ce que c'es

CÉCILE, *outrée, bas à La Fajolle.* — « Mme d La Fajolle ! »

LA FAJOLLE. — Pour les fournisseurs...

ARMANDE. — Ouvrez la boîte, William. (*Au autres.*) C'est une cape, que j'ai trouvée tou faite chez Jacqueline, cet après-midi... J'e avais besoin ; les nuits sont fraîches. (*Elle v devant une glace et essaye la cape.*)

PIÉDAGNE, *allumé.* — Voyons, voyons !

ARMANDE, *se mirant.* — Gentil, s'pas, Pi dagneau ?

PIÉDAGNE. — Charmant, suave !

ARMANDE. — Bridier, votre opinion d'a tiste ?

BRIDIER. — Il y a la ligne... on ne peut p le nier.

ARMANDE. — Merci pour ce petit mot a mable... En passant, ça fait plaisir !

CÉCILE, *à La Fajolle, à mi-voix.* — No vous savez, il y a des moments... où je m demande si entre vous et cette fille...

LA FAJOLLE. — Oh ! Cécile ! Je vous ju sur nos têtes à tous deux...

ARMANDE, *de loin.* — Tonton !... Eh ! To ton !... Qu'est-ce que tu en penses ?

LA FAJOLLE, *rechignant un peu.* — Est- que les nuits sont si fraîches que ça ?

ARMANDE. — Quand on a une belle cape, toujours ! (*A Cécile.*) Et vous, madame, votre avis, à vous qui êtes une femme de goût ?

CÉCILE. — Elle est très bien... suffisamment excentrique...

ARMANDE. — Vous me décidez tout à fait. Allez, William !

WILLIAM, *un papier à la main.* — Facture.

ARMANDE. — Ah ! Facture ? (*A La Fajolle.*) Chéri...

LA FAJOLLE. — Quoi ?

ARMANDE. — Facture.

PIÉDAGNE, *à La Fajolle.* — Tonton... la douloureuse !

LA FAJOLLE, *moue très légère.* — Bon, bon... (*A William.*) Combien ?

WILLIAM, *regardant le papier.* — 230 francs.

PIÉDAGNE. — C'est pour rien !

LA FAJOLLE, *ouvrant son portefeuille.* — Voilà.

WILLIAM, *rectifiant.* — Excuse me... 230... mille francs.

PIÉDAGNE. — C'est plus cher !

LA FAJOLLE. — Quoi ? (*Il prend la facture et lit.*) 2.300 francs !

PIÉDAGNE. — Ah ! je me disais aussi !...

ARMANDE, *souriant.* — Mais oui... avec la taxe !

PIÉDAGNE, *à La Fajolle.* — Elle est amusante.

LA FAJOLLE, *remettant l'argent à William.* — Tenez ! (*A Armande.*) Eh bien, vous n'y allez pas de main morte !... Avec les cent louis du bac... entre cinq et sept... comme apéritif !

ARMANDE. — On les rattrapera tout à l'heure.

LA FAJOLLE. — Oh ! non ! j'aime autant pas !

ARMANDE. — Voyons, qu'est-ce qu'on fait ce soir ? Il y a grand bal au Casino... Tout le monde au bal !

LA FAJOLLE. — Encore ?

PIÉDAGNE. — Elle est increvable !

CÉCILE. — Moi, je regrette, mais j'irai me coucher.

ARMANDE. — Alors, à nous le tango voluptueux, Tonton !

LA FAJOLLE. — Le tango ? Oh ! je le danse si mal !

ARMANDE. — Et moi donc ! Ça n'en sera que meilleur.

LA FAJOLLE. — Alors, j'irai... (*Cécile le pousse.*) J'irai à la pêche...

PIÉDAGNE. — A cette heure-ci ?

LA FAJOLLE. — Non... demain matin, de très bonne heure...

ARMANDE. — Tiens, moi aussi !

CÉCILE. — Tiens, moi aussi !

PIÉDAGNE. — Tiens, moi aussi ! Bridier, vous en êtes ?

BRIDIER. — Ma foi, si vous voulez !

ARMANDE. — Oh ! non ! pas de Bridier ! Le matin, il boude ; le soir, il boude... Couché, Bridier !

BRIDIER. — Bon, bon.

LA FAJOLLE. — D'ailleurs, je réfléchis : je n'irai pas à la pêche.

ARMANDE. — Alors, ni moi non plus.

PIÉDAGNE. — Alors, ni moi.

BRIDIER. — Alors, j'irai.

PIÉDAGNE. — Mais qu'est-ce que vous avez donc, tous, ce soir ? Il y a de l'électricité dans l'air ! A-t-on idée de se chamailler comme ça ?

LA FAJOLLE. — Oh ! ce n'est jamais moi qui commence !

PIÉDAGNE, *à La Fajolle et à Armande.* — Allons, allons, les amoureux... Embrassez-vous ! (*La Fajolle fait le mouvement d'embrasser Cécile.*) Mais non ! j'ai dit : les amoureux ! (*Il pousse La Fajolle vers Armande.*)

CÉCILE, *furieuse.* — Mêlez-vous de ce qui vous regarde !

PIÉDAGNE. — Pardon. Je croyais !... Eh bien, je vais chanter ! (*Protestations générales.*)

Presque ensemble {
BRIDIER. — Pas de menaces !
CÉCILE. — On ne vous a rien fait !
LA FAJOLLE. — Mon parapluie !
}

PIÉDAGNE. — Je savais bien que je vous mettrais tous d'accord. (*Avec un regard sur Armande.*) « Tu m'auras ! »

CÉCILE. — Eh bien, Emmanuel ?...

PIÉDAGNE. — C'est le nouveau fox-trot du casino. (*Il se met au piano pour chanter : mais au moment où il ouvre la bouche, c'est Armande qui attaque la chanson.*)

CHANSON D'ARMANDE

TU M'AURAS

Air : *I' ound a four leaf clèver, de G. White*

I

Il me faut pour ce soir le plus doux de tous les [biens...
Mon cœur est lourd,
Si lourd d'amour !
Beau garçon, qui, là-bas, vers mes yeux lève [les tiens,
Timidement,
Mais tendrement,
C'est moi qui te dis : « Viens ! »...

REFRAIN

Je n'sais pas trop c'qui m'grise,
Mais en moi monte un désir...
Profitons de l'heure exquise.
As-tu peur de la saisir ?
Comme un enfant qui n'peut comprendre,
Tu rougis, plein d'embarras,
Même sans savoir t'y prendre,
Si tu me plais, tu m'auras !

II

Sous le ciel, dans la nuit, passe un frisson de lan- [gueur,
LA FAJOLLE.
Voluptueux...
PIÉDAGNE.
Tumultueux...
ARMANDE.
Un parfum plus troublant s'exhale de chaque [fleur...
PIÉDAGNE.
Hortensia...
LA FAJOLLE.
Pétunia...
ARMANDE.
Et fait pâmer mon cœur.
(*Refrain et reprise en chœur.*)

CÉCILE. — Que vont dire les voisins ?

PIÉDAGNE, *complètement emballé, à Armande.* — Exquise !... exquise !...

CÉCILE, *brusquement.* — Eh bien, vous n'allez pas dîner ?

PIÉDAGNE, *tout à son extase.* — Pardon ?

CÉCILE. — Je croyais que vous mouriez de faim.

PIÉDAGNE, *reprenant ses esprits.* — C'est juste ! Allons dîner. Tu viens, ma Choute ?

CÉCILE. — Pour vous regarder manger ?

PIÉDAGNE. — Oui, j'ai horreur de dîner seul.

CÉCILE. — Ah ! c'est seulement pour ça ?

PIÉDAGNE. — Mais non, mais non... je voulais dire : On ne s'est pas vus depuis ce matin... j'ai tout de même le droit d'avoir un peu ma femme.

ARMANDE. — Vous en avez le devoir, monsieur.

CÉCILE. — Mon mari n'a que faire de vos conseils, mademoiselle ! (*Bas à La Fajolle.*) Oh ! elle m'agace !...

LA FAJOLLE, *s'efforçant de la calmer.* — Cécile...

PIÉDAGNE, *à Armande.* — A tout à l'heure. (*Avec un soupir.*) Ah ! s'il n'y avait pas Gaston !

ARMANDE. — Comment ?

PIÉDAGNE. — Mais il y a Gaston !... Voilà, il y a Gaston !

CÉCILE, *à La Fajolle.* — Je reviens tout de suite.

PIÉDAGNE, *à Armande.* — Quel dommage !

CÉCILE, *à Piédagne.* — Eh bien, vous venez ?

PIÉDAGNE, *machinalement, à Cécile.* — Il y a Gaston !

CÉCILE. — Vous dites ?...

PIÉDAGNE. — Rien... rien !... Voilà, voilà !

CÉCILE, *résignée.* — Allons !

PIÉDAGNE, *du même ton.* — Allons ! (*Ils s'en vont, tous les deux très embêtés.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOINS CÉCILE ET PIÉDAGNE

LA FAJOLLE, *à Armande.* — Non, vous savez, ma petite, vous allez un peu fort !

ARMANDE. — Un peu fort, moi ? Pourquoi ?

BRIDIER. — Allons, ne faites pas l'innocente. Personne ne vous demande de vous jeter tout le temps au cou de La Fajolle !

ARMANDE. — Pas maintenant, bien sûr. Mais puisque devant tout le monde je dois avoir l'air... Vous m'avez bien dit : « Devant tout le monde » ?

BRIDIER. — On vous l'a dit... oui... on vous l'a dit... mais...

ARMANDE. — Alors, quoi ? Vous m'attrapez parce que j'y mets trop de conscience ?... Je crois que si elle nous a vus, tout à l'heure, dans le jardin, elle aura reçu le coup dur, la dinde ! Dites, Bridier... Elle était peut-être dans le jardin... la dinde ?

BRIDIER. — Zut !

LA FAJOLLE. — Oh ! mon vieux, si Pouche t'achète, elle n'a pas tort. Penser qu'on est là depuis huit jours et qu'avec ton flair de limier tu n'as pas encore été fichu...

ARMANDE. — Qu'est-ce que je vous disais ? Quand une femme veut se cacher... (*A Bridier.*) Avez-vous bien battu tous les hôtels, au moins, donné des pourboires aux chasseurs, graissé la patte aux portiers, soudoyé les femmes de chambre ?...

BRIDIER. — Vous, vous m'agacez !

LA FAJOLLE. — Enfin, quoi, réponds.

BRIDIER. — Et toi, tu m'embêtes !...

LA FAJOLLE. — Jacques, modère tes expressions !

BRIDIER. — Non, mais enfin, si tu n'es pas content, est-ce que tu crois que je le suis, moi ? Je fais attendre, à cause de toi, à Florence, une dame américaine qui me veut du bien, j'abandonne mes pinceaux... (*Geste large.*) Bref, je trahis mon art...

ARMANDE, *imitant geste et intonation...* Et « je » n'arrive même pas à trouver la marquise !

BRIDIER, *brusquement.* — Oh ! vous !... (*Brusquement.*) Bonsoir ! (*Il remonte.*)

LA FAJOLLE. — Où vas-tu ?

BRIDIER, *sortant.* — Prendre l'air... sur la plage !

ARMANDE. — Ne vous enrhumez pas : c'est mauvais pour le flair.

BRIDIER, *excédé.* — O-ô-ô-ôh !... (*Il sort.*)

SCÈNE V

ARMANDE, LA FAJOLLE, PUIS CÉCILE, PUIS BRIDIER

LA FAJOLLE. — Ah çà, vous avez donc juré de semer autour de nous le trouble et la zizanie ?

ARMANDE. — Ah ! non, vous savez ! Moi qui croyais avoir affaire à une bande de bons compagnons ! Moi qui suis si mignonne, si gentille...

LA FAJOLLE, *l'interrompant.* — Quoi ?

ARMANDE. — Quoi, vous n'êtes pas content ?

LA FAJOLLE. — Pas content ? Pour sûr que je ne suis pas content ! On dirait que vous faites exprès de me mettre dans des situations...

ARMANDE, *l'interrompant.* — Oh ! dites donc ! Je vous défends de me parler sur ce ton !

LA FAJOLLE, *avec colère.* — Je vous parle sur le ton qui me plaît.

ARMANDE, *de même.* — Ah ! mais non ! Et puis, écoutez... (*Voyant revenir Cécile et subitement câline.*) Oh ! Tonton !... Veux-tu bien te taire ! Oh ! le petit fripon !

LA FAJOLLE, *qui n'a pas vu Cécile, stupéfait.* — Quoi ?

ARMANDE. — Oh ! le petit polisson, madame !

LA FAJOLLE. — Quoi, madame ? (*A la vue de Cécile.*) Oh ! (*Il se sépare vivement d'Armande.*)

ARMANDE, *à Cécile.* — Si vous saviez tout ce qu'il me dit !

Cécile. — Vraiment, mademoiselle ! Qu'est-ce que vous dit monsieur ?

La Fajolle. — Rien du tout, chère amie... Votre mari mange bien ?

Cécile. — Très bien, je vous remercie. (*A mi-voix, jalousement.*) Qu'est-ce que vous lui disiez ?

La Fajolle, *à mi-voix.* — Absolument rien.

Cécile, *à Armande, qui s'étire d'un air voluptueux dans un fauteuil.* — Qu'est-ce qu'il vous disait, mademoiselle ?

Armande. — Oh ! madame, je ne sais si je dois...

Cécile. — Mais si, mais si !

Armande. — Ah ! ce Tonton ! On n'a pas idée de ça, madame !

Cécile. — Quoi ?

Armande. — Je ne sais pas si c'est le champagne ou bien l'air salin qui le met dans cet état...

La Fajolle. — Ce n'est ni l'un ni l'autre...

Armande. — Oh ! taisez-vous, n'est-ce pas, taisez-vous !... La nuit dernière, ce n'était déjà pas si mal... Mais maintenant ce qu'il me demande !... Il me propose des trucs, des machins !...

Cécile. — Des trucs, des machins ?...

La Fajolle, *à Armande.* — Moi ? Voulez-vous vous taire !

Armande. — Soyez tranquille, personne n'en saura rien. (*Se levant.*) Tenez, passez-moi ma cape... Je vais respirer un peu. Vous m'avez étourdie !

La Fajolle. — Etourdie ? Je vous ai étourdie ?

Armande, *à Cécile.* — Non, vous savez, ce Tonton ! Il va tout de même un peu fort ! (*En sortant, avec un déhanchement pâmé.*) Ah ! Tonton ! Tu m'as étourdie !...

Cécile, *marchant sur La Fajolle.* — Ah ! ah ! Tonton va un peu fort !

La Fajolle. — Mais non, il ne va pas fort du tout, Tonton ! C'est elle qui ...

Cécile. — Qu'est-ce qui s'est passé, je vous prie, la nuit dernière ?

La Fajolle. — Rien, Cécile, je vous jure, sur vos yeux si beaux...

Cécile, *l'interrompant.* — Menteur !

Bridier, *entrant.* — Qu'est-ce qui se passe ?

Cécile. — Il se passe que Mlle Pouche, dans un accès de franchise dû à ses libations, m'a mise au courant des orgies nocturnes de monsieur !

La Fajolle, *protestant.* — Mes orgies !

Cécile, *à Bridier.* — L'alcôve de cette fille n'a plus de secrets pour lui !

Bridier, *soudain furieux.* — Ah ! par exemple ! C'est du propre !

Cécile. — N'est-ce pas ?

La Fajolle. — Mais je te dis que c'est faux !

Bridier. — Pourtant, madame affirme...

La Fajolle. — Et puis, dis donc, d'ailleurs, qu'est-ce que ça peut te faire ?

Cécile. — Ah ! ah ! le voilà qui avoue !

Bridier. — Ça peut me faire que ce n'est pas dans nos conventions !

La Fajolle. — Allons, bon ! Voilà que tu m'engueules, toi aussi !

Cécile — Comment : « lui aussi » ? Ça, comme impertinence !...

La Fajolle. — Mais ce n'est pas à vous...

Cécile. — Ça suffit ! D'ailleurs, vous n'avez aucun compte à me rendre... Je ne suis pas votre maîtresse, ni, Dieu merci, à la veille de le devenir !

La Fajolle. — Mais, sacré nom de...

Cécile. — Monsieur !...

La Fajolle. — Nom d'un petit bonhomme... Que faut-il faire pour vous prouver qu'il n'y a rien entre Pouche et moi ?

Cécile. — Une chose bien simple : renvoyez-la.

La Fajolle. — Mais je ne demanderais pas mieux... s'il n'y avait pas... cette marquise !

Cécile. — Allons, voyons, mon ami ! Voilà huit jours que Bridier fouille Cabourg dans tous les sens... Elle n'est pas venue, elle ne viendra pas. D'ailleurs, je vous le répète, c'est tout simple : si, d'ici demain, cette Pouche n'a pas déguerpi, fini nous deux. Je lui cède la place ! Elle ou moi, voilà ! C'est à prendre ou à laisser.

La Fajolle. — Je prends, bien entendu, je prends !

Cécile. — Vous renvoyez Pouche ?

La Fajolle. — Nous renvoyons Pouche. Bridier va se charger de ça.

Bridier. — Ah ! c'est Bridier qui va ?...

La Fajolle. — Naturellement. C'est ton affaire. Tu l'as convoquée, tu la déconvoques.

Cécile. — Je crois, du reste, que Bridier ne sera pas fâché de la liquider. (*A Bridier.*) Elle a le don de vous crisper, vous aussi !

Bridier. — Ça, d'accord ; mais...

Cécile. — Nous allons nous tenir dans le jardin. Expédiez vivement l'affaire. Cinq minutes doivent vous suffire.

Bridier. — Mettez-en six...

Cécile. — Ah ! si c'était moi !... (*Voix d'Armande chantant au dehors.*) La voilà qui revient... Faisons le tour par l'hôtel.

La Fajolle. — C'est ça, faisons le tour... (*Ils sortent.*)

Bridier, *seul.* — Je n'aime tout de même pas beaucoup ce genre de commission-là, moi ! (*Apparaît Armande, venant des jardins.*)

SCÈNE VI

BRIDIER, ARMANDE

Armande. — Tiens, vous êtes seul ?

Bridier. — Oui, vous arrivez bien. J'ai à vous parler.

Armande. — A moi ? Je vous écoute.

Bridier. — Eh bien, voilà... Je...

Armande, *l'interrompant.* — La belle Cécile s'est envolée ?

Bridier. — Oui. Elle est allée faire un tour.

ARMANDE. — Avec Tonton, naturellement !

BRIDIER. — Oui, oh ! vous pensez bien que ça ne va pas tout seul, avec Tonton ! Elle est furieuse !

ARMANDE, *l'air innocent.* — A cause ?

BRIDIER. — Comme si vous ne le savìez pas !... Après toutes les blagues que vous êtes allée lui raconter !

ARMANDE, *comme précédemment.* — Quelles blagues ?

BRIDIER. — Les « confidences » !... Vous... et Gaston... les nuits d'amour... enfin, les blagues !

ARMANDE. — Et qui vous dit que ce sont des blagues ?

BRIDIER, *saisi.* — Quoi ?

ARMANDE. — Est-ce que vous savez ce qui se passe, quand vous dormez ?

BRIDIER, *pressant.* — Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

ARMANDE, *riant.* — Oh ! ben, tout de même... Vous avez beau être en bois, vous... tout de même... vous ne voudriez pas qu'une petite femme pas trop mal balancée, comme ça, pendant huit jours, auprès d'un homme... enfin, d'un homme qui... d'un homme, quoi !... A force de se gratter le nez... Pfft !... on éternue !

BRIDIER, *brusquement.* — C'est pas vrai !

ARMANDE. — C'est pas vrai ?

BRIDIER. — Je le saurais ! Gaston me l'aurait dit !

ARMANDE, *tranquillement.* — Ça vous regarde?

BRIDIER, *démonté.* — Non...

ARMANDE. — Alors ?... (*Un petit temps.*) C'est drôle... On dirait que ça vous fait quelque chose...

BRIDIER, *crâneur.* — A moi ? Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

ARMANDE, *avec un petit sourire.* — Evidemment !

BRIDIER, *soudain bon enfant.* — Allons, vous êtes en train de me faire marcher !

ARMANDE, *riant.* — Eh ben, oui, là !

BRIDIER. — Ah !... alors, c'est pas vrai ?... C'est vrai que c'est pas vrai ?...

ARMANDE, *sincère.* — Parole !...

BRIDIER. — Alors, c'est uniquement pour la faire enrager que vous avez raconté à Mme Piédagne ?...

ARMANDE. — Oui. Je la déteste, cette femme-là ! Je m'étais promis dès le premier jour de la brouiller avec Gaston.

BRIDIER. — Ah ! ah ! voilà !... Vous êtes jalouse !

ARMANDE. — Moi ? De qui donc ?

BRIDIER. — Mais... de Gaston !

ARMANDE. — Jalouse, moi, de Gaston ? de ce bâton de cosmétique, de ce sucre d'orge à la brillantine ?...

BRIDIER, *souriant et approuvant.* — Pas mal... pas mal... (*Reprenant.*) Mais alors, si vous n'êtes pas jalouse de lui, je ne comprends plus !

ARMANDE. — Vous ne vous rappelez pas... à Paris ?... La première fois que la Piédagne m'a vue, ç'a été pour se fiche de ma robe... Pour une femme, il n'y a pas de pire insulte !

BRIDIER. — Allons donc ! Vous ne me ferez pas croire que c'est pour une histoire de robe, pour une histoire vieille de huit jours, que vous venez d'allumer ce pétard ?

ARMANDE. — Mettez que j'avais une autre idée en tête... que c'était pour tâcher de savoir quelque chose...

BRIDIER. — Quoi ? Quelle chose ?

ARMANDE. — Oh ! si vous croyez, mon petit, que je vais vous prendre pour confident !... Ça vous amuse trop de vous moquer des femmes, vous les traitez beaucoup trop légèrement... C'est fatal, quand on a, comme vous, le mépris de l'amour.

BRIDIER. — Pardon, je ne méprise pas l'amour. Faudrait s'entendre. Ce que je ne peux pas souffrir, c'est l'amour à chichis. Je n'aime pas le chercher à quatorze heures, l'amour !

ARMANDE. — C'est bien ce que je disais : vous n'êtes pas capable d'aimer sérieusement.

BRIDIER. — Ça, vous n'en savez rien... ni moi non plus, d'ailleurs. Mais ce que je sais bien, c'est que je ne veux pas !

ARMANDE. — On dit ça !

BRIDIER. — Je suis sûr de moi.

ARMANDE. — Sait-on jamais ?... Si ça vous prenait, un beau jour... Si une femme venait à vous plaire... un peu plus qu'une autre... que feriez-vous ?

BRIDIER. — La cour à l'autre... tout de suite !... Et vous... si ça vous prenait... que feriez-vous ?

ARMANDE. — Oh ! moi !... Je ne sais pas, moi ! (*Pensive.*) Je n'ai jamais aimé.

BRIDIER. — Ah !...

ARMANDE. — A quoi pensez-vous ?

BRIDIER. — A rien... une impression. Il y a en ce moment dans votre regard et dans vos paroles quelque chose qui contraste... si singulièrement... avec vos allures habituelles... votre persiflage, votre petit air frondeur ! C'est comme s'il y avait en vous... deux femmes !

ARMANDE, *tressaillant.* — Quelle idée !... (*Coupant court.*) Mais, au fait, vous aviez quelque chose à me dire...

BRIDIER. — Ah ! oui ! au fait...

ARMANDE. — Alors ?

BRIDIER, *très embêté.* — Alors, j'ai à vous dire, mademoiselle Pouche... (*Comme prenant son élan.*) J'ai à vous dire qu'on n'a plus besoin de vous ici !

ARMANDE, *saisie.* — Quoi ?

BRIDIER. — Voilà.

ARMANDE. — Ah !... Alors... on me fiche à la porte !

BRIDIER. — Voilà... (*Vivement.*) Oh ! à la porte... non... pas précisément ! mais...

ARMANDE. — Mais il y a de ça ! (*Répétant, comme étourdie.*) Ah ! ben !... Ah ! ben !...

BRIDIER, *l'observant.* — Mais... c'est drôle... on dirait que ça vous fait quelque chose !

ARMANDE, *vivement.* — A moi ! Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?... Ça m'est égal !...

Si vous pouviez savoir ce que ça m'est égal !

BRIDIER. — Evidemment !

ARMANDE, *tout à coup*. — Eh bien, oui, ça me fait quelque chose !

BRIDIER. — Ah ?...

ARMANDE. — C'est vrai, je m'amusais ici... Ce mouvement, cette agitation, cette vie si nouvelle...

BRIDIER. — Comment, si nouvelle ?

ARMANDE. — Enfin, si imprévue ! Quitter Paris d'une heure à l'autre, avec un monsieur qu'on n'avait jamais vu, vivre à ses côtés huit jours et huit nuits, être sa maîtresse... sans l'être...

BRIDIER. — Evidemment, ça n'arrive pas tous les jours à une femme, ces choses-là... surtout à une jolie femme !

ARMANDE. — Eh ben, c'est bon, c'est bien, je vais partir, mon cher monsieur... Mais, vous savez, je vous remercie ! Vous vous êtes chargé là d'une jolie commission !

BRIDIER. — Mademoiselle Pouche...

ARMANDE. — J'aurais dû m'en douter, d'ailleurs ! Pour une fois que vous me parliez à peu près poliment... que nous avions causé sans nous prendre aux cheveux ! Oui, j'aurais dû me douter que ça cachait quelque chose !

BRIDIER, *sincèrement, comme sans le vouloir*. — Mais croyez bien que je suis désolé, au contraire...

ARMANDE. — Désolé, vous ! menteur !... Vous ne pouvez pas me souffrir... Alors vous êtes ravi de me voir filer !

BRIDIER. — Je vous jure...

ARMANDE, *sans l'écouter*. — D'ailleurs, ça vous arrange ! vous êtes bien trop pressé de partir pour Florence !

BRIDIER. — Beaucoup moins que vous ne croyez...

ARMANDE, *comme précédemment*. — Seulement, c'est l'ordre de Cécile... (*Frappant du poing sur un guéridon*.) Car ça ne peut être qu'un coup de Cécile, ça ! (*Se frottant le poing*.) Oh ! je me suis fait mal !

BRIDIER. — Ne vous emportez pas, voyons... ma petite Pouche... Rappelez-vous comment les choses se sont passées ! On vous emmène ici... pourquoi ?

ARMANDE, *avec colère*. — Ah ! oui ! pourquoi ! Pour mystifier une petite provinciale, une pauvre petite femme sans défense... Vous trouvez ça joli ?

BRIDIER, *continuant*. — Seulement, voilà, qu'est-ce qui arrive ?... Il arrive que c'est elle qui n'arrive pas...

ARMANDE, *à part, comme frappée d'une idée subite*. — Ah !...

BRIDIER, *continuant*. — ...et qui n'arrivera sans doute plus jamais !

ARMANDE, *avec intention*. — Vous croyez ?...

BRIDIER. — Dame ! pour qu'au bout de huit jours on ne l'ait pas aperçue... Il est évident qu'elle a changé d'avis !

ARMANDE, *comme précédemment*. — Vous êtes sûr ?

BRIDIER. — Pourquoi me dites-vous ça ?

ARMANDE, *tranquillement*. — Parce qu'elle est ici.

BRIDIER, *sursautant*. — Hein ?... Quoi ?... Elle ?...

ARMANDE. — En personne !

BRIDIER. — La marquise ici ?... Vous êtes folle !

ARMANDE. — Je l'ai vue.

BRIDIER. — Vous l'avez vue ?...

ARMANDE. — Comme vous me voyez !

BRIDIER. — Oh ! par exemple !... Oh ! par exemple !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA FAJOLLE, CÉCILE

LA FAJOLLE, *entrant, suivi de Cécile*. — Eh bien ?

BRIDIER, *vivement*. — Il paraît qu'elle est ici !

LA FAJOLLE. — Qui ça ?

BRIDIER. — La Poulinguin !

LA FAJOLLE ET CÉCILE. — Hein ?...

BRIDIER. — Pouche l'a vue !

LA FAJOLLE, *à Armande*. — Ce n'est pas possible... Vous ?...

ARMANDE. — Mon Dieu, oui.

CÉCILE. — Quand ?

ARMANDE. — Cet après-midi.

LA FAJOLLE. — Où ?

ARMANDE. — Chez Jacqueline, la couturière. Elle se commandait une robe pour le bal de ce soir, au Casino.

BRIDIER. — Comment l'avez-vous reconnue ?

ARMANDE. — Quand elle a donné son nom à la caisse... assez mystérieusement, d'ailleurs !

LA FAJOLLE. — Et vous ne nous avez rien dit ?

ARMANDE. — Pardon, c'était pas mon boulot... (*Montrant Bridier*.) C'était celui de monsieur, n'est-ce pas ?

CÉCILE, *à La Fajolle et à Bridier*. — Allons, allons, vous ne voyez donc pas que mademoiselle vous monte le cou ?

ARMANDE. — Tiens, madame est donc de la « combine » ?

CÉCILE. — On n'a pas besoin d'être de la « combine » pour deviner le but de cette manigance !

ARMANDE. — Une manigance !... (*Tirant une enveloppe de son sac et la lui tendant*.) Et ça ?... Est-ce une manigance ?

BRIDIER. — Quoi, ça ?

ARMANDE. — Une enveloppe que cette dame a laissé tomber en sortant. J'étais derrière elle... Je l'ai ramassée pour la lui rendre ; mais il n'y avait rien dedans. Alors, je l'ai gardée.

LA FAJOLLE. — Donnez !... (*Lisant*.) « Mme la marquise de Poulinguin, poste restante, Cabourg (Calvados). Envoi de Mlle de Nas-

binal... » C'est sa tante !... Avec le timbre de Saint-Affrique !

BRIDIER. — Avec le timbre de Saint-Affrique! C'est une preuve irréfutable ! (*D'un ton péremptoire.*) La marquise est à Cabourg !

LA FAJOLLE, *ironiquement.* — Merci, Bridier ! Ah ! tu l'as, le flair ! (*Geste prolongeant son nez d'un appendice imaginaire.*) Comme ça, mon vieux, comme ça !

ARMANDE. — Là-dessus, je vais faire mes paquets.

LA FAJOLLE. — Attendez !

ARMANDE. — Oh ! vous pouvez garder l'enveloppe ; je vous la laisse en souvenir de moi.

LA FAJOLLE. — Ah ! mais, pardon, pardon... Vous ne partez plus !

BRIDIER. — Naturellement, vous ne partez plus !

CÉCILE. — Comment, elle ne part plus ?

LA FAJOLLE. — Dame, puisque la marquise est là.

CÉCILE. — Alors, cette petite vie va recommencer ?... Ah ! non !...

LA FAJOLLE. — Mais il y a un fait nouveau !

CÉCILE. — Je m'en fiche !

ARMANDE. — Ne vous agitez pas, madame ! Je n'ai nulle envie de vous disputer monsieur.

CÉCILE. — Vous dites ?

ARMANDE. — Il est à vous... (*Poussant La Fajolle vers Cécile.*) Je vous le laisse !

CÉCILE. — Oh ! c'en est trop ! (*A La Fajolle.*) Voilà à quoi vous m'exposez ! A recevoir les leçons d'une... d'une poule !

ARMANDE. — Madame s'y connaît en volailles !

CÉCILE. — Volaille, moi ! volaille !...

LA FAJOLLE. — Mais non ! Voyons, Cécile...

CÉCILE, *le repoussant.* — Vous, monsieur, je ne vous connais plus ! (*Elle sort en coup de vent.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MOINS CÉCILE

LA FAJOLLE, *hors de lui.* — Oh ! et puis, zut ! qu'elle aille au diable ! Si elle en a assez, moi j'en ai... jusque-là !... (*A Armande.*) Vous entendez mon conseil : ne prenez jamais pour maîtresse une femme mariée !

ARMANDE. — Comptez sur moi !

LA FAJOLLE. — Quand je pense... (*Tout à coup.*) Attendez !... (*A Armande.*) Dites-moi, vous qui l'avez vue... Comment est-elle, la marquise ?

ARMANDE. — Ça, vous savez, c'est une question de goût...

LA FAJOLLE. — Ah ! Elle est laide ?

ARMANDE. — Laide ?... Ah ! mais non ! (*Se regardant dans une glace à la dérobée.*) Moi, je la trouve jolie...

LA FAJOLLE. — Très jolie ?

ARMANDE, *modeste.* — Oh ! très... c'est peut-être beaucoup dire...

LA FAJOLLE. — Ah ?... Enfin, du mome[nt] qu'elle est plutôt jolie... Les yeux ?

ARMANDE. — Mais pourquoi me demande[z-] vous tout ça ?

LA FAJOLLE. — Répondez. Les yeux ?

ARMANDE, *souriant.* — Noirs.

LA FAJOLLE. — La bouche ?

ARMANDE. — Petite...

LA FAJOLLE. — Les cheveux ?

ARMANDE. — Blonds et bouclés.

LA FAJOLLE. — La taille ?

ARMANDE, *riant.* — Hé, hé ! de la ligne !

LA FAJOLLE, *avec feu.* — Et j'étais en tr[ain] de gâcher ma vie, d'envoyer balader un pa[rti] magnifique !... Dieu merci, il est temps enco[re]

BRIDIER. — Qu'est-ce que tu dis ?

LA FAJOLLE. — Je dis que mon devoir [de] fils soumis est d'obéir aux volontés de m[on] père... Je dis que j'épouse Mme de Poulingu[e]

BRIDIER. — Allons, bon !

LA FAJOLLE. — Je l'é-pou-se !...

BRIDIER, *montrant Armande.* — Mais alors... petite ?...

LA FAJOLLE. — Quoi, la petite ? Rien n'[est] changé. Elle partait... elle s'en va !

ARMANDE, *déçue.* — Ah !... Alors, je fais [mes] paquets quand même ?

BRIDIER. — Eh bien, mais... c'est parfa[it] Vous partez... moi aussi... nous partons dem[ain] ensemble !

ARMANDE. — Hein ?

BRIDIER. — Dame, puisque nous n'av[ons] plus rien à faire ici ni l'un ni l'autre... Je v[ous] déposerai chez vous !

ARMANDE, *très gênée.* — Mais...

LA FAJOLLE. — C'est ça. (*A Armande.*) [En] attendant, vite, mettez votre cape.

ARMANDE. — Pourquoi faire ?

LA FAJOLLE. — Mais pour m'accompag[ner] au Casino... pour me désigner la marqu[ise]

ARMANDE. — Moi, je veux bien... Ecou[tez] je veux bien... seulement...

LA FAJOLLE. — Seulement ?

ARMANDE. — Seulement, puisque [vous] l'épousez, vous feriez peut-être mieux d[e ne] plus vous montrer avec moi !

LA FAJOLLE. — C'est juste !... D'aill[eurs] j'ai son signalement. J'irai seul. (*S'arr[êtant] tout à coup.*) Mais non, c'est impossible !

BRIDIER. — Parce que ?

LA FAJOLLE. — Parce que si elle m'a [vu] avec Pouche, comment va-t-elle me [rece]voir ?... (*A Bridier.*) Tu vas aller la trouve[r]

BRIDIER. — Moi ? Encore ?... Ah ! no[n]

LA FAJOLLE. — Si, si ! Tu vas lui expl[iquer] ton invention, lui jurer qu'il ne s'est rien [passé] entre mademoiselle et moi. Elle te croi[ra] Il faut qu'elle te croie !

BRIDIER. — Eh bien, soit !... Mais tu ne c[han]geras plus d'avis ? Tu épouses la marquis[e ?]

LA FAJOLLE. — Je ne changerai plus d['avis] j'épouse la marquise !

BRIDIER. — Je vais au Casino. (*A Arma[nde.*)] Et nous deux, demain matin... pfft !...

ARMANDE. — Nous verrons ! (*A part.*) Ah ! ıais non, par exemple !...

LA FAJOLLE, *à Bridier.* — Tu la reconnaîtras, au moins ?

BRIDIER. — Sois tranquille. Je me sens le air des grands soirs !

LA FAJOLLE. — Alors, va vite.

BRIDIER. — A tout à l'heure. (*Il sort.*)

LA FAJOLLE, *le suivant et lui criant.* — N'oulie pas le signalement : Petits yeux... bouche isée !...

ARMANDE, *criant.* — Bonne chance, Bridier !

VOIX DE BRIDIER. — Oui !... Merci !... (*Arıande et La Fajolle redescendent en riant.*)

LA FAJOLLE. — Moi, je vais me donner un etit coup de fion !

ARMANDE. — Vous permettez que je me etire dans mes appartements ?

LA FAJOLLE. — Mais comment donc ! Je ous en prie. Bonsoir, petite Pouche.

ARMANDE. — Bonsoir, monsieur le vicomte !... t mes hommages à la marquise ! (*Elle entre ans sa chambre.*)

SCÈNE IX

LA FAJOLLE, WILLIAM

LA FAJOLLE, *à William qui entre, tenant une rte.* — Qu'est-ce que c'est, William ?

WILLIAM. — Un monsieur pour Monsieur.

LA FAJOLLE. — A cette heure-ci ? Je n'y ıis pas.

WILLIAM. — Il dise lui venir au sujet d'un ème.

LA FAJOLLE. — D'un dème ?... Ah ! d'une ame ?... (*Lisant la carte :*) « Alfred, artiste ıpillaire... soins d'hygiène et de beauté u visage... »

WILLIAM. — Urgent et confidentiel.

LA FAJOLLE. — Urgent et confidentiel... u'est-ce que ça veut dire ?... Faites entrer.

WILLIAM. — Je voulais demander Monsieur. e peux disposer mon nuit ?

LA FAJOLLE, *riant.* — Ah ! ah ! Sacré Wilam !

WILLIAM. — J'ai juste rencontré une petit cossais...

LA FAJOLLE. — Un petit Ecossais ? (*Avec proche.*) Oh ! William !

WILLIAM. — A girl, sir ! A scotch girl.

LA FAJOLLE. — Pour une girl, accordé !

WILLIAM. — Thank very much.

LA FAJOLLE. — Moi aussi... Faites entrer le ıpillaire...

WILLIAM. — Right, sir. (*A Alfred qu'il inoduit.*) Entrez, capillaire. (*Il sort.*)

SCÈNE X

A FAJOLLE, ALFRED, PUIS ARMANDE

ALFRED, *saluant.* — Monsieur le vicomte de a Fajolle ?

LA FAJOLLE, *même jeu.* — C'est moi, monsieur.

ALFRED. — C'est bien monsieur qui est ici avec Mlle Pouche ?

LA FAJOLLE. — Pourquoi me demandez-vous ça ?

ALFRED. — Vous allez le savoir. Virtuose capillaire, ainsi que ma carte a dû vous l'apprendre, et pour le moment en service à Deauville, je m'excuse de me présenter à une heure aussi tardive ; mais je ne suis qu'un prolétaire, moi, monsieur, et j'ai dû, pour venir ici, attendre la fermeture de la boutique.

LA FAJOLLE. — Vous êtes tout excusé, monsieur... mais je suis un peu pressé. Allons au fait !

ALFRED. — J'y arrive. — J'étais ce matin à mon travail, en train d'accommoder la tête d'un de vos amis... M. Pied... Pied... pied de quelque chose...

LA FAJOLLE. — Dagne.

ALFRED. — Dagne ?

LA FAJOLLE. — Piédagne ?

ALFRED. — C'est ça, Piédagne... quand un autre client s'amène : « — Tiens, Piédagne !... Vous ici ! — Non, pas précisément ici, répond M. Piédagne, nous sommes à Cabourg avec le vicomte de La Fajolle. — Ah ! dit l'autre ! — Oui, répond M. Piédagne... même qu'il a amené avec lui une petite avec laquelle il ne doit pas s'embêter ! » Moi, je prête l'oreille. C'est toujours farce d'entendre parler de ces choses-là...

LA FAJOLLE. — Mais, monsieur...

ALFRED, *reprenant.* — « — Ah ! dit l'autre. — Oui, répond M. Piédagne... une petite modiste de la place Vendôme... (*Geste imagé*) avec des... du... et de la... une nommée Pouche ! » A ce nom, mes ciseaux frémissent, et j'ai le regret d'entamer le lobe gauche de M. Piédagne !

LA FAJOLLE. — Ah ! c'est donc ça !

ALFRED, *sévèrement.* — Eh bien, qu'avez-vous à répondre, monsieur le vicomte ?

LA FAJOLLE. — Mon Dieu... que c'est fâcheux pour le lobe de Piédagne... mais je ne saisis pas bien le rapport...

ALFRED. — Le rapport ? Le rapport ?... (*Avec éclat.*) Le rapport, c'est que Mlle Pouche, modiste place Vendôme, n'est autre que ma future, monsieur !

LA FAJOLLE, *sursautant.* — Votre !...

ALFRED. — Ma future, en qui que j'avais confiance en elle, et que pendant que je m'échinais à me décarcasser pour gagner de quoi monter notre établissement de beauté du visage, la petite coquine me faisait cocu !... d'avance !... Encore, après... c'est normal... mais d'avance, monsieur, d'avance !...

LA FAJOLLE, *cherchant à éluder.* — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur...

ALFRED. — Vous niez, parbleu, c'est votre devoir de gentilhomme ! Mais moi, j'ai beau n'être qu'un prolétaire, je ne mange pas de ce pain-là, monsieur !... Où est-elle ?

LA FAJOLLE. — Est-ce que je sais, moi ? Parlez moins fort !

ALFRED. — N'essayez pas de me donner le change. Où est-elle, la misérable, que je la mette face à face avec sa honte ?... Il y a eu d'autres entailles depuis ce matin, monsieur le vicomte, sans compter celle que vous avez faite à mon honneur, et il y en aura d'autres encore !

LA FAJOLLE, *à part.* — Il est terrible ! (*Haut.*) Ecoutez, monsieur...

ALFRED, *sans l'entendre.* — Où est-elle ?... (*Entre Armande.*)

LA FAJOLLE, *à part, à la vue d'Armande.* — Elle !... Sang du Christ ! (*Il se place rapidement entre elle et Alfred.*)

ARMANDE. — Pardon, monsieur...

ALFRED, *saluant.* — Madame...

ARMANDE, *à La Fajolle, qui reste sidéré.* — Je venais chercher *la Vie Parisienne.* Je vous laisse. (*Elle prend* la Vie Parisienne *sur le guéridon et revient vers sa chambre.*)

ALFRED, *resaluant.* — Madame...

ARMANDE, *même jeu.* — Monsieur... (*Elle entre dans sa chambre. Un silence. La Fajolle regarde Alfred, qui suit des yeux Armande. Nouveau silence. Alfred regarde La Fajolle qui titube de stupéfaction.*)

LA FAJOLLE, *n'en revenant pas.* — Ah !... c'est... c'est tout ?...

ALFRED. — Plaît-il, monsieur ?

LA FAJOLLE. — C'est... tout ce que... vous aviez à lui dire ?

ALFRED. — Je ne comprends pas... A qui ?

LA FAJOLLE. — Mais... à Pouche !

ALFRED. — Où prenez-vous Pouche ?

LA FAJOLLE. — Mais... cette dame !

ALFRED. — Pouche, cette dame ?

LA FAJOLLE. — Dame !

ALFRED, *haussant les épaules.* — Pouche !

LA FAJOLLE. — Pas Pouche ?... (*Violemment.*) Mais alors... qui ?... qui, si pas Pouche ?...

ALFRED. — Enfin, monsieur, qu'est-ce que ça veut dire ?

LA FAJOLLE, *allant vivement à la chambre d'Armande et se disposant à en ouvrir la porte.* — Nous allons bien le savoir ! (*Se ravisant.*) Non !... Une femme qui a le culot de se glisser auprès de moi sous le nom d'une autre...

ALFRED. — Elle s'est glissée ?...

LA FAJOLLE. — Oui, elle s'est glissée ! (*Reprenant*)... doit avoir tout prévu et se garder à carreau !

ALFRED. — Mais pourquoi sous le nom de Pouche ?

LA FAJOLLE, *tout à coup.* — Attendez !... Une lueur me traverse !... Ces deux femmes chez moi dont m'a parlé Bridier... la dame quêteuse et celle-ci... Attendez !... William les a vues aussi... (*Il va pour sonner. S'arrêtant.*) Zut ! Je lui ai donné sa nuit ! (*Il redescend.*)

ALFRED, *le suivant.* — Mais, monsieur...

LA FAJOLLE. — Ne me troublez pas ! Je fournis un effort cérébral terrible ! (*Reprenant.*) Chez moi, elle rencontre... (*Cri.*) Ah !... la lettre Mais c'est pour ça, parbleu, qu'elle a une lett Une lettre adressée à elle-même !... Ah ! m ami ! (*Prenant Alfred par le bras.*) Ecoutez-r bien, mon bon Alfred ! Il y a de par le mon une femme qui a intérêt à vous connaître vous étudier...

ALFRED. — Moi ?

LA FAJOLLE. — Mais non, pas vous ! M

ALFRED. — Vous ?

LA FAJOLLE. — Elle s'introduit chez vou

ALFRED. — Chez moi ?

LA FAJOLLE. — Mais non, chez moi... s le premier prétexte qui lui passe par l'espr une quête, par exemple ! Vous êtes sor vous, moi !

ALFRED. — Enfin, nous !

LA FAJOLLE. — Elle rencontre Pouche...

ALFRED, *insistant.* — Pouche chez vous Pourquoi ?

LA FAJOLLE. — Mais pour... pour... attend Pouche était venue chez moi... pour livrer chapeaux !

ALFRED. — A vous ?

LA FAJOLLE. — Non, à vous !... Non, à m A moi, mais pas pour moi !... pour... pour dame de mes amies... Modiste, chapeaux, tout naturel !

ALFRED. — Oui, jusqu'ici il n'y a rie dire, c'est naturel !

LA FAJOLLE. — Deux femmes, ça jabc Brusquement, une idée lui vient : Qui pcur sous les traits d'une petite modiste, soupço la marquise de...

ALFRED. — Quelle marquise ?

LA FAJOLLE. — Ça ne vous regarde pa

ALFRED. — Bien, monsieur.

LA FAJOLLE. — Elle se confie à Pouc Pouche a du cœur...

ALFRED. — Oh ! oui !...

LA FAJOLLE. — Elle s'attendrit...

ALFRED, *tout à coup.* — J'y suis !

LA FAJOLLE, *geste des bras en X.* — Ch croisé !

ALFRED. — Voilà !... (*Avec émotion.*) Et qui l'accusais !

LA FAJOLLE, *suivant son idée.* — Elle me je lui plais...

ALFRED, *idem.* — Mais aussi, mettez-v ma place...

LA FAJOLLE, *idem.* — Je lui propo l'emmener à Cabourg, elle accepte...

ALFRED, *idem.* — Ah ! que je suis con

LA FAJOLLE, *idem.* — Je l'installe à mes son petit cœur palpite, elle n'a plus le co de s'en aller... C'est clair ! Sa jalousie à l' de Cécile...

ALFRED. — Cécile ?...

LA FAJOLLE. — Ça ne vous regarde pa

ALFRED. — Bien, monsieur !

LA FAJOLLE. — Son dépit quand je annoncé son départ, son parti brusqu pris d'avouer sa présence... pour rester m'adore, vous m'entendez, elle m'ad

est adorable !... Et cet idiot de Bridier qui y a vu que du feu...

ALFRED. — Bridier ?

LA FAJOLLE. — ...et qui la cherche au Cazio ! Est-il bête !

ALFRED. — Oui, monsieur !

LA FAJOLLE, *lui tendant la main.* — Alfred, us êtes un ami !

ALFRED, *confus.* — Oh ! monsieur le vicomte !

LA FAJOLLE. — Sans votre heureuse fureur, gnorerais tout ! Comme vous avez bien fait venir !...

ALFRED. — Oui, hein ?

LA FAJOLLE. — Allez-vous-en !

ALFRED. — Ah ?

LA FAJOLLE. — Mais oui ! Je veux la conidre adroitement, la vaincre avec ses propres nes, les armes de l'amour... l'amener à se hir en rougissant !... C'est exquis !... Alfred, on bon, revenez demain... Apportez-moi tous parfums de l'Arabie ! Je veux la griser de iteurs folles, d'odeurs suaves...

ALFRED. — Oui ? Eh bien, je recommande monsieur le vicomte le *Tiens, prends-moi !* le *Vent dans la nuit*...

LA FAJOLLE. — Apportez-moi un *Ouran dans la nuit !*

ALFRED, *remontant.* — Entendu, monsieur vicomte ! (*Redescendant.*) Mais pourquoi ma uche ne m'a-t-elle pas mis au courant ?...

LA FAJOLLE. — C'était un petit complot... complot entre femmes !

ALFRED. — Évidemment !... Monsieur le vinte, je me vaporise !

LA FAJOLLE, *un doigt sur la bouche.* — Myse !

ALFRED, *même jeu.* — Discrétion !

LA FAJOLLE. — Et félicité ! (*Alfred sort.*)

SCÈNE XI

LA FAJOLLE, SEUL, PUIS ARMANDE

LA FAJOLLE, *courant frapper à la porte d'Arnde.* — Mademoiselle Pouche !...

VOIX D'ARMANDE. — On n'entre pas !

LA FAJOLLE. — Ça ne fait rien !

VOIX D'ARMANDE. — Je me déshabille !

LA FAJOLLE. — Passez un peignoir et ve- ! J'ai à vous parler... tout de suite !

VOIX D'ARMANDE. — Bon, je viens !

LA FAJOLLE, *redescend.* — Elle vient ! elle nt !... Ah ! petite romanesque, on va vous en ner du roman !

ARMANDE, *paraissant en vaporeux négligé nuit.* — Eh bien, quoi ?

LA FAJOLLE, *saisi.* — Ah ! qu'elle est jolie !

ARMANDE. — Qui ça ? La marquise ?... Vous s allé au Casino ? Vous l'avez vue ?

LA FAJOLLE, *soudain, avec force.* — Non, mademoiselle »... non, je ne suis pas allé au sino, non, je n'ai pas vu la marquise !... Et ez-vous pourquoi je ne suis pas allé... pourpi je n'ai pas vu ?...

ARMANDE. — Non. Pourquoi ?

LA FAJOLLE. — Mademoiselle Pouche, croyez-vous aux illuminations, aux révélations subites, aux brusques éveils du « moi » ?

ARMANDE. — Quel moi ?

LA FAJOLLE. — Le moi qui vient de parler au fond de moi !

ARMANDE. — Et qu'est-ce qu'il vous a dit ?

LA FAJOLLE. — Il m'a dit que j'étais un serin !

ARMANDE. — Ah !... C'est ça la révélation ?

LA FAJOLLE, *avec feu.* — Oui !... oui, un serin de n'avoir pas compris plus tôt ! Pouche, c'est vous, vous seule que j'aime !

ARMANDE, *stupéfaite.* — Oh ! par exemple !...

LA FAJOLLE. — Exaucez-moi, partons tous deux, pour toute la vie !... Filons... oui, filons l'amour éternel dans un de ces grands palais d'or vert et de marbre rose, sous les cieux azurés de Venise la belle... et quand, dans cent ans, dans mille ans, les voyageurs parcourront la lagune, dans le silence religieux des gondoles à pétrole, le guide leur dira : « Ils se sont aimés là !... »

ARMANDE. — Mais vous êtes poète !

LA FAJOLLE, *tombant à genoux.* — Ah ! Poucha mia ! Pouchinetta !... (*Piédagne paraît au fond.*)

SCÈNE XII

LES MÊMES, PIÉDAGNE, PUIS BRIDIER

PIÉDAGNE, *chantant, discret, sur l'air de « la Vie Parisienne »* :

« Fermons les yeux, fermons les yeux,
« Ne gênons pas les amoureux !... »

LA FAJOLLE, *furieux, à part.* — Allons bon ! Ça marchait si bien !

PIÉDAGNE. — Excusez-moi, je suis navré de vous interrompre...

ARMANDE, *vivement.* — Du tout, du tout, monsieur Piédagne !...

PIÉDAGNE, *la regardant, aguiché.* — Cristi, qu'elle est ensorcelante ! (*A La Fajolle.*) Ah ! mon gaillard, je savais bien que vous vous rattrapiez tous deux quand vous êtes seuls !

LA FAJOLLE, *la tête ailleurs.* — Oui, oui... oui, oui !...

PIÉDAGNE. — Enfin, il ne s'agit pas de ça. Je ne sais pas ce que vous avez fait à ma femme, vous !

LA FAJOLLE. — Moi ? mais...

PIÉDAGNE. — Elle est furieuse ! Elle veut quitter Cabourg... Elle est en train de perdre au chemin de fer des sommes catastrophiques !

LA FAJOLLE. — Et qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

PIÉDAGNE. — Elle exige des excuses... Faites ça pour moi, mon petit Gaston ? Allez lui dire n'importe quoi pour la calmer...

LA FAJOLLE. — Mais, permettez...

BRIDIER, *entrant, à La Fajolle.* — Eh bien, tu sais, je n'ai vu personne ! — Qu'est-ce qui te fait rire ?

La Fajolle, *finement.* — Je t'expliquerai ça plus tard ! Ah ! vieux malin, je crois que tu en auras une surprise !

Piédagne, *à La Fajolle.* — Alors, vous venez?

Armande, *ironiquement, à La Fajolle.* — Allez donc ! Allez calmer cette chère Mme Piédagne !

Piédagne. — Gaston, tu ne peux pas me refuser ça !

La Fajolle. — Eh bien, soit, j'y vais ! (*Bas à Armande.*) Je vais rompre !

Piédagne. — C'est ça ! (*A Armande.*) Et je vous le renvoie, n'ayez pas peur. Ah ! ces amoureux, ces amoureux !... (*A Bridier.*) Figurez-vous que quand je suis arrivé...

Bridier. — Quoi donc ?...

Piédagne, *discret.* — Je n'ai rien vu... je n'ai rien vu !... (*Amoureusement, à Armande.*) Ah ! s'il n'y avait pas Gaston ! (*Machinalement, à La Fajolle.*) S'il n'y avait pas Gaston !

La Fajolle. — Quoi ?

Piédagne, *se reprenant.* — Non... je veux dire : Tu ne viens pas, Gaston ? (*Il l'entraîne et sort avec lui.*)

La Fajolle, *reparaissant, bas à Armande.* — A tout à l'heure, beauté, miracle... à tout à l'heure !

Armande. — Ah ! non ! cette fois, je me couche !

La Fajolle. — Alors, à demain, et à toujours !

Piédagne, *l'appelant du fond.* — Eh bien, Gaston ?

La Fajolle. — Voilà, voilà ! (*Il le rejoint.*)

SCÈNE XIII

ARMANDE, BRIDIER

Bridier, *suivant des yeux La Fajolle.* — Qu'est-ce qu'il a ?

Armande. — Ah ! monsieur Bridier, il s'en est passé de belles depuis tout à l'heure !

Bridier. — Quoi donc ?

Armande. — Il n'épouse plus la Poulinguin !

Bridier, *les yeux au ciel.* — Ça y est !... Il a encore changé d'avis ! Quel homme !... Ah ! c'était bien la peine de m'envoyer courir au Casino... en pure perte, d'ailleurs !

Armande. — Pauvre monsieur Bridier !

Bridier. — Et pourquoi ne l'épouse-t-il plus ?

Armande. — Parce qu'il est amoureux.

Bridier. — De qui ?

Armande. — De moi.

Bridier. — Il est fou !

Armande. — Merci !

Bridier. — Non, je veux dire : amoureux... lui... de vous ! comme ça, en trois minutes ?

Armande. — Il prétend que ça le tient depuis qu'il me connaît ; mais qu'il vient seulement de s'en apercevoir. Une illumination subite... l'éveil du « moi » !

Bridier. — C'est charmant !... Et alors ?

Armande. — Alors, il s'est jeté à mes pieds...

Bridier, *indigné.* — Oh !

Armande. — Il m'a parlé des lagunes à pétrole, du ciel bleu... et il était rouge !... Et il m'a juré un amour éternel.

Bridier. — Quel mufle !... A moins que vous ne l'ayez aguiché ?

Armande, *indignée.* — Dites donc, vous !

Bridier, *la montrant.* — Heu !... dans cette tenue !... En tout cas, vous l'avez écouté !

Armande. — Où serait le crime ? Une proposition comme celle-là, ça vaut qu'on y réfléchisse. En somme, ce La Fajolle, il n'est pas plus mal que tant d'autres ! Il a de la branche, un nom...

Bridier, *haussant les épaules.* — Un nom !... Elles s'y laissent prendre toutes ! Ça vous fera une belle jambe qu'il ait un nom... quand il vous aura plantée là !

Armande. — Oh !

Bridier. — Car ça ne sera pas long.

Armande. — Pourquoi ça ?

Bridier. — Mais parce que vous n'êtes pas du tout ce qu'il lui faut ! Une petite Pouche !... Ce qu'il lui faut, c'est la grande liaison mondaine, ou le mariage brillant ! Oui, le mariage !... Mon devoir d'ami, de vieil ami, est de le lui dire... de lui crier : « Gaston, épouse la marquise ! »

Armande. — S'il m'aime, pourtant ?...

Bridier. — Ah ! ben, comptez là-dessus ! Il y a deux heures, c'était Cécile... il y a une heure, c'était la Poulinguin... maintenant, c'est vous ! Trois amours éternelles dans la même soirée, ça ne vous semble pas tout de même un peu tassé ?

Armande. — Enfin, quoi, l'amour éternel, ça existe !

Bridier, *gouailleur.* — Oh !...

Armande. — Mettons l'amour... durable...

Bridier. — Ça, on ne le sait jamais d'avance ! Il faut commencer... par commencer !

Armande. — Ah !

Bridier. — Mais oui !... Voilà, voilà ce qu'on dit à une femme, pour peu qu'on ait deux sous de sincérité ! L'amour, est-ce que ça se calcule, est-ce que ça se dose ?... Ça se subit, voilà tout ! Quand on est vraiment pincé, ah ! croyez-moi, ce n'est pas de l'éternité, ce n'est pas du ciel bleu et de l'Italie qu'on rêve !...

Armande. — C'est de quoi ?

Bridier. — C'est de rien... de tout ! Ça revient au même !... On ne rêve pas, on est fou ! On ne voit que le beau moment qui passe, que le bonheur d'être deux, de se plaire et de se le dire...

Armande, *vaguement effrayée.* — Monsieur Bridier...

Bridier. — On ne tourne pas des phrases, on ne tresse pas des guirlandes, on ne dit pas des bêtises... On les fait ! (*Brusquement, il l'attire à lui, et, avant qu'elle ait eu le temps de*

s'y reconnaître, il lui campe sur les lèvres un baiser si passionné et si profond, qu'Armande, tout étourdie, chancelle. Un long silence. Puis, d'une voix haletante, sans la quitter.) Ma chérie !...

ARMANDE, *anéantie, dans un long soupir.* — Aah !... (*Retrouvant peu à peu ses esprits et avec terreur.*) Oh ! oh !... Mais que faites-vous... que faisons-nous ?

BRIDIER. — Voilà huit jours que je te désire... et que je te plais !

ARMANDE, *voulant s'échapper.* — Ce n'est pas vrai !

BRIDIER, *la retenant.* — Allons donc ! On se disputait, on ne pouvait pas se souffrir... C'était déjà de l'amour !

ARMANDE. — Non, non ! je ne veux pas !... je ne veux plus vous revoir !

BRIDIER. — Comment, comment, tu ne veux plus me revoir ? Qu'est-ce que tu dis... puisque nous partons demain ensemble...

ARMANDE. — Demain ! Mais vous n'y comptez pas ! Jamais ! jamais !... Demain, vous m'oublierez, il le faut !

BRIDIER. — C'est possible... Ne parlons pas de demain ! Mais avant demain, il y a cette nuit... Eh bien, cette nuit, il faut que tu me la donnes ! Allons, viens, viens !

ARMANDE, *dans un dernier sursaut d'honnêteté, prête à se révéler.* — Laissez-moi... laissez-moi... Si vous saviez !...

BRIDIER, *lui fermant la bouche d'un nouveau baiser.* — Pouche...

ARMANDE, *vaincue, dans un souffle.* — Ah ! Dïou !... (*Il l'entraîne. Tous deux disparaissent dans la chambre d'Armande.*)

SCÈNE XIV

LA FAJOLLE, SEUL

(*Un petit temps. Puis La Fajolle paraît, respirant largement.*)

LA FAJOLLE. — Ah ! ça y est !... liquidée, Cécile ! (*Il se dirige amoureusement vers la chambre d'Armande; mais, se ravisant.*) Non... ne troublons pas son chaste sommeil ! A demain, à demain !... Dors, mon ange ! (*Il envoie des baisers à la porte et regagne sa chambre à pas feutrés.*)

RIDEAU

ACTE III

Même décor. Le lendemain matin

SCÈNE PREMIÈRE

LLIAM, PUIS LA FAJOLLE, PUIS ARMANDE

Villiam, *venant du fond, une énorme gerbe fleurs sur le bras, va frapper à la porte de Fajolle.* — Allô, monsieur, allô !

oix de La Fajolle, *en coulisse.* — C'est s, William ?

Villiam. — C'est le gerbe ! (*Il prononce djeurbe ».*)

a Fajolle, *paraissant.* — Le djeurbe ?... l la gerbe ! Merci. (*Il prend la gerbe des ns de William et va la placer sur un siège ace de la porte d'Armande.*) Là, comme ça, nd elle sortira de sa chambre, elle verra ces rs. Elle ne pourra pas ne pas les voir... ne pourra pas ne pas deviner de qui vient hommage parfumé... surtout avec ma carte évidence. (*Il fixe sa carte à la gerbe. A liam.*) Time ?

Villiam. — Please ?

a Fajolle. — Oui... quelle heure est-il ?

Villiam, *regardant sa montre.* — Half past .

a Fajolle. — Oh ! non... En français, en nçais !

Villiam. — Trente heures, neuf minutes.

a Fajolle. — C'est pas possible !

Villiam, *rectifiant.* — Neuf heures, trente utes.

a Fajolle. — Bravo, j'ai le temps de me e beau, très beau. Préparez-moi mon com- l de flanelle blanche... chaussures, chaussettes, mise blanche... Mon cœur est fiancé, Wil- m... Du blanc, du blanc, du blanc !...

Villiam, *se dirigeant vers la chambre de Fajolle.* — All right ! (*A part.*) Il est en amour.

a Fajolle. — Dites donc, William... lliam *se retourne.*) Hier soir, je voulais s demander... mais vous étiez sorti...

Villiam. — Parfaitement. Avec le petite saise, une bijou.

a Fajolle. — Très heureux... Rappelez- s : à Paris, il y a huit jours, vous avez in- uit chez moi, en mon absence, deux dames...

Villiam. — Deux dèmes ?

a Fajolle. — Mais oui, voyons : Mlle che...

Villiam. — Parfaitement.

a Fajolle. — Et une autre...

Villiam. — Parfaitement.

La Fajolle. — Une dame quêteuse.

William. — Parfaitement.

La Fajolle. — Et vous n'avez pas remarqué qu'une des deux avait pris la place de l'autre ?

William. — Parfaitement.

La Fajolle. — Vous l'avez remarqué et vous ne m'avez rien dit ?

William. — Je dis. Je dis tout de suite que monsieur me demande.

La Fajolle. — Vous n'êtes qu'une moule.

William. — Parfaitement.

La Fajolle. — Allez, allez, sortez-moi mon costume blanc !

William. — Parfaitement. (*Il entre dans la chambre de La Fajolle.*)

La Fajolle, *s'asseyant.* — Ah ! un mot pour les Piédagne. (*Envoyant un baiser à la porte d'Armande.*) Oh ! mon Armande !... A-t-elle pensé à moi dans sa couche solitaire ? J'ai tout lieu de l'espérer. Ecrivons. (*Il se met à écrire.*)

Armande, *entr'ouvrant la porte de la chambre et parlant à l'intérieur.* — Sortez ! (*Vivement, à la vue de La Fajolle.*) Non, rentrez !

La Fajolle, *finissant d'écrire.* — « Avec tous mes regrets, croyez bien... Votre navré Gaston. » (*Rectifiant.*) Non : « Votre Gaston navré ». (*Reparaît William.*) C'est mieux.

William. — C'est prêt, monsieur.

La Fajolle. — Très bien, William. Veuillez porter cette lettre à M. Piédagne, dans l'annexe. Il n'y a pas de réponse.

William. — Parfaitement.

La Fajolle. — Attendez ! Si M. ou Mme Piédagne vous demande de mes nouvelles, je suis souffrant, couché, malade.

William, *répétant.* — Couché, malade.

La Fajolle. — C'est ça. Voir personne. Migraine.

William. — Migraine ?

La Fajolle. — Oui, migraine. Toc, toc, dans la tête.

William, *répétant.* — Toc, toc.

La Fajolle. — Vous y êtes. A présent je vais m'habiller. En blanc, en blanc, en blanc ! (*Il entre dans sa chambre, d'un air extasié.*)

William, *le suivant de l'œil.* — Il est en folie.

Armande, *rouvrant sa porte.* — Sortez vite ! (*Apercevant William.*) Non, rentrez ! (*Elle referme brusquement la porte et entre en scène.*) C'est vous, William ?

William. — Yes, mamoselle. Mamoselle désire quelque chose ?

ARMANDE. — Non, non, rien du tout.
WILLIAM. — Moi, non plus.
ARMANDE. — Bien. Allez. (*Apercevant les fleurs déposées par La Fajolle.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?
WILLIAM. — Le djeurbe.
ARMANDE. — Comment ?
WILLIAM. — Il est pour vous. (*Il s'éloigne.*)
ARMANDE. — Pour moi... ces fleurs ? (*Lisant la carte.*) « Vicomte de La Fajolle ». Des fleurs... il m'envoie des fleurs !... ça, c'est le bouquet !
WILLIAM. — Parfaitement.

SCÈNE II

ARMANDE, WILLIAM, POUCHE

POUCHE, *paraissant au fond, un petit bouquet à la main.* — On peut entrer ?
ARMANDE, *à la vue de Pouche.* — Oh !
WILLIAM, *à Armande.* — On peut entrer ?
ARMANDE, *vivement.* — Laissez-nous, William.
WILLIAM. — Parfaitement. (*Il sort.*)

SCÈNE III

ARMANDE, POUCHE

POUCHE. — Bonjour, mademoiselle Pouche. Ça va ?
ARMANDE, *très gênée.* — Mais... très bien, mademoiselle.
POUCHE, *lui tendant son bouquet.* — Je vous apporte ces quelques fleurs...
ARMANDE. — Vous aussi !
POUCHE. — Comment ?
ARMANDE. — Rien, rien, mademoiselle... Je vous remercie... je vous remercie beaucoup.
POUCHE. — Oh ! de rien, c'est de bonne amitié. Mais vous avez l'air toute drôle... Je ne vous dérange pas, au moins ?
ARMANDE. — Mais non... Enfin, c'est-à-dire...
POUCHE. — Oh ! je sais bien qu'à c't'heure, c'est pas une heure pour les visites ! Seulement, voilà, je me retrotte avant déjeuner pour Deauville, rejoindre mon Alfred ! Je suis arrivée à Cabourg hier soir par le train de nuit et j'ai couché au Terminus, à cause qu'il fallait que je vous voie dès ce matin pour savoir...
ARMANDE. — Pour savoir... quoi donc ?
POUCHE. — Ben, s'pas, moi, j'ai eu une surprise !... Hier matin, je monte dire un petit bonjour à Nelly Gamin... « — Tiens, Pouche ! qu'elle me dit. Vous v'là revenue ? — D'où ça ? que je dis. — Ben, de Cabourg, qu'elle me dit. Bridier m'a mise au courant comme quoi vous aviez très bien fait l'affaire et que vous étiez là-bas avec le La Fajolle... »
ARMANDE, *tressautant.* — Bridier a écrit à Nelly Gamin ?...
POUCHE. — Heureusement, j'ai été maligne, j'ai dit à Nelly : « Tout s'est très bien passé »... et ni vu ni connu : on a parlé d'autre chose. Seulement, de vous à moi, j'ai pensé : « E eh ! la petite femme du monde ! faut cro qu'elle s'y plaît, dans ma peau. Elle qui n' voulait que pendant quelques minutes, v qu'elle en a pris pour huit jours ! »
ARMANDE. — Sept, mademoiselle... rien q sept !... Comptez.
POUCHE. — Sept, huit, dix-huit, vingt-hui ça me serait bien égal, du moment que ça v rend service ! Mais voilà où l'affaire se cors c'est que mon Alfred est dans le pays... Et voy vous qu'il aille apprendre par des canc que sa Pouche file le parfait amour a M. La Fajolle, à Cabourg ?
ARMANDE. — Oh ! mademoiselle !... Mais puis vous jurer qu'entre M. de La Fajolle moi il ne s'est rien passé... Pas « ça » !
POUCHE, *riant.* — Ah ! vraiment ? Ça pas biché ?
ARMANDE. — Ça n'a pas... non, ça n'a biché.
POUCHE. — Pauv' petite madame !... M figurez-vous, au contraire, vous m'avez po chance... Un coup de veine épatant ! J'ai r contré l'autre jour, en vous quittant, un p vieux tout bouclé, très bien, pas exigeant...
ARMANDE, *avec une impatience contenue, riant de retour.* — Allons, tant mieux ! t mieux !
POUCHE. — Dans ces huit jours, j'ai c plété ma dot. Je dirai simplement à Al que... que j'ai gagné le prix de vertu des de selles de la mode ! Parce qu'il est jaloux !
ARMANDE. — Vous m'excuserez, il faut je m'habille. Je vous demande pardon d'a usé de votre personnalité plus longtemps je n'aurais dû... mais, soyez tranquille, fini ! Aujourd'hui même, je cesse d'être Pou
POUCHE. — Oh ! aujourd'hui ou dema
ARMANDE. — Et croyez que je saurai re naître... comme il convient... le... le... servi que vous m'avez rendu !
POUCHE. — Oh ! chère madame...
ARMANDE. — Si, si, c'est la moindre choses. Vous n'aurez pas seulement la mademoiselle Pouche... vous aurez le trouss
POUCHE. — Le trousseau ?
ARMANDE. — Oui, mes robes, mes chemi Tout ce qui m'a servi à passer pour Po doit revenir à Pouche !
POUCHE. — Des chemises comme ç (*Elle montre celle d'Armande, dont on déc le haut par l'entrebâillement du peignoir.*)
ARMANDE, *refermant vivement son peigno* Oui, oui !
POUCHE. — Avec le pantalon pareil ?
ARMANDE, *d'une voix étranglée.* — Av pantalon !...
POUCHE. — Oh ! on peut voir ? (*Mouv vers la chambre d'Armande.*)
ARMANDE, *l'arrêtant vivement.* — Non, r plus tard ! Dans une demi-heure, adressez au portier de l'hôtel. Il vous remettra l quet.

POUCHE, *regard vers la chambre.* — Oui, oui, compris !

ARMANDE. — Oh ! mademoiselle ! j'espère que vous n'allez pas croire...

POUCHE, *bonne enfant.* — Allons, allons, ma petite madame... vous savez bien que je suis discrète, je crois que je vous l'ai prouvé. Et puis, quoi, vous, c'est moi, et moi c'est vous ! Alors !... C'est bon, hein, d'être amoureuse ?

ARMANDE. — Je vous en prie...

POUCHE. — Pourquoi ? Vous êtes amoureuse, mais oui, ça se voit bien ! Quand une femme de la haute se fourre dans une situation comme celle-là, c'est que ça la tient, allez... au cœur... et même partout !

ARMANDE, *offusquée.* — Mademoiselle !

POUCHE. — Allez, allez ! comme dit Victor Hugo : « Saluez, c'est l'amour qui passe ! »... et quand il passe, faut sauter dessus. Ça, c'est peut-être pas de Victor Hugo ; mais c'est vrai tout de même ! Merci, madame .. Au revoir, madame ! (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

ARMANDE SEULE, PUIS BRIDIER

ARMANDE, *pensive.* — L'amour !... (*Se ressaisissant et courant ouvrir la porte de sa chambre.*) Sortez, maintenant, sortez, voyons ! Eh bien, vous n'entendez pas ? (*D'une voix étouffée, appelant.*) Eh bien, où êtes-vous ?

BRIDIER, *entrant, pan coupé gauche, en costume du matin, courant à Armande, à pas de loup, et l'embrassant sur la nuque.* — Coucou ! le voilà !

ARMANDE, *se retournant.* — Ah !...

BRIDIER. — Le voilà !... Il n'y a pas à dire, c'est lui, c'est Bridier ! Quel homme épatant ! Bloqué par la porte, il a une idée... Ce n'est pas ça qui lui manque, les idées !... Bloqué par la porte, il saute par la fenêtre... Il a disparu en smoking, il reparaît en veston. Solide en amour, expert en escalades, habile aux transformations, il n'y a pas à dire, ce Bridier, c'est un type !... (*L'enlaçant.*) Ah ! chérie, quelle nuit !

ARMANDE, *avec confusion.* — Ah ! oui ! quelle nuit !

BRIDIER. — Une si belle nuit que quand on a ouvert les rideaux, on s'est aperçu qu'il était grand jour.

ARMANDE. — Je vous en prie, ne parlez plus de ça.

BRIDIER. — Mais, qu'est-ce qu'il y a donc ce matin ?

ARMANDE. — Rien... rien du tout !

BRIDIER. — Si, si ! Pourquoi détournes-tu la tête ? Pourquoi fuis-tu mes yeux ? En voilà des façons ! Petit démon... tu veux m'entortiller encore davantage !

ARMANDE. — Moi ?

BRIDIER. — Comme si c'était possible ! (*Il l'attire.*)

ARMANDE, *résistant.* — Oh !

BRIDIER, *cherchant ses lèvres.* — Allons, donne ! (*La résistance d'Armande faiblit. Long baiser, puis :*) Je t'aime !

ARMANDE, *étourdie.* — Jacques...

BRIDIER, *gaiement et avec force.* — Oui, ma parole, je t'aime ! Pourquoi bluffer ? J'ai parcouru le monde, il n'y a pas deux maîtresses comme toi !

ARMANDE, *rouge de honte et un peu de plaisir.* — Oh ! vous croyez ?

BRIDIER. — Cette espèce d'ingénuité, sincère ou simulée, qu'importe... ces élans suivis de remords, presque de larmes... cette façon de t'abandonner à moi, si complètement, si honnêtement presque... comme si tout cela était pour toi une chose nouvelle... inconnue !... Ma gosse ! ma Pouche !

ARMANDE, *vivement.* — Oui, Pouche !... C'est Pouche !

BRIDIER. — Comment, c'est Pouche ? Que veux-tu dire ?

ARMANDE. — Rien... je ne sais plus !

BRIDIER. — Hier, tu n'étais pour moi qu'une jolie aventure... mais ce matin, ça y est : je suis pincé, oui, pincé !... Tu ne peux pas comprendre ça, toi !

ARMANDE, *comme sans le vouloir.* — Oh ! si ! oh ! si !

BRIDIER. — Non, toi, ce n'est pas la même chose : toi, tu es femme. Quand un homme prend une femme, il la possède ; mais quand une femme prend un homme, elle *l'a* !... Eh bien, tu m'as !... Fini Bridier, l'oiseau dans l'air... l'oiseau fait son nid ! Je te veux toute à moi, entends-tu, rien qu'à moi ! Allons, va t'habiller. Je t'emporte !

ARMANDE, *effrayée.* — Vous m'emportez ? Où ça ?

BRIDIER. — Où tu voudras.

ARMANDE. — Mais vous ne pouvez pas... Et Florence ?

BRIDIER. — Florence m'a vu. Bonsoir, Florence !

ARMANDE. — Jacques, voyons, soyez raisonnable... Il faut que vous alliez là-bas ! Pensez qu'il s'agit d'une commande importante... Je ne veux pas que vous la manquiez à cause de moi...

BRIDIER. — Elle est même sérieuse ! Tiens, je sens que tu vas me mener par le bout du nez, toi !

ARMANDE. — Alors, c'est entendu, vous partez ?

BRIDIER, *moitié rieur, moitié dépité.* — Ma parole, tu as l'air bien pressée de me voir filer...

ARMANDE. — Oh ! si vous saviez ce qui se passe dans mon cœur !

BRIDIER. — Enfin, parle ! explique-toi ..

ARMANDE, *voyant s'ouvrir la porte de La Fajolle et se dégageant vivement.* — Prenez garde ! On vient !

SCÈNE V

LES MÊMES, LA FAJOLLE

BRIDIER, *à La Fajolle qui paraît, tout en blanc.* — Oh ! oh ! mais comme te voilà beau et souriant !

LA FAJOLLE. — Oui... Je suis beau et j'ai le sourire ! j'ai plutôt le sourire !... Mais n'anticipons pas !

BRIDIER. — Quel air mystérieux !

LA FAJOLLE, *à Armande.* — J'espère, « mademoiselle », que vous avez passé une bonne nuit ?

ARMANDE, *gênée.* — Pas mauvaise... Je vous remercie.

LA FAJOLLE, *à Bridier.* — Et toi de même ?

BRIDIER. — Oh ! excellente !

LA FAJOLLE. — Tant mieux, tant mieux, tant mieux, tant mieux !... Eh bien, moi, j'ai dormi d'un sommeil agité... J'ai rêvé ! (*A Armande.*) J'ai rêvé de vous !

ARMANDE, *comme précédemment.* — Très touchée.

LA FAJOLLE. — Quand je dis vous... ce n'était pas vous ! Mais, sans être vous, c'était vous ! Et savez-vous qui vous étiez ?

ARMANDE. — Mon Dieu... je ne vois pas...

LA FAJOLLE, *d'un air fin.* — Eh bien, la petite femme était une grande dame à laquelle mon père me destinait et qui, désireuse de me connaître et de m'apprécier, avait pris chez moi la place d'une nommée Pouche ! (*Sursaut d'Armande.*)

BRIDIER. — D'une nommée Pouche ?

LA FAJOLLE. — Oui, l'envoyée de Nelly Gamin.

BRIDIER. — Tu dis ?...

LA FAJOLLE. — Et ce qu'il y a de plus singulier dans mon rêve, c'est que c'est la réalité ! (*Rattrapant Armande qui veut s'esquiver.*) Eh bien, qu'en dites-vous, marquise ?

BRIDIER, *avec stupeur.* — Marquise !

LA FAJOLLE, *à Armande.* — Vous ne répondez pas ?

BRIDIER, *à Armande.* — Vous !... Vous, madame de Poulinguin !

LA FAJOLLE, *triomphalement, à Bridier.* — Hein, l'homme au flair ! je t'avais annoncé une surprise... Il me semble que j'ai tenu parole.

ARMANDE. — Mais qui a pu vous dire ?...

LA FAJOLLE. — Alfred !

ARMANDE ET BRIDIER. — Alfred ?

LA FAJOLLE. — Le fiancé de la vraie Pouche... (*A Armande.*) Le joli garçon frisé que vous avez aperçu ici même, hier soir...

ARMANDE. — Et vous avez attendu jusqu'à ce matin pour...

LA FAJOLLE. — Je voulais vous intriguer à mon tour... Avouez que c'était de bonne guerre. Mais je me déclare battu... battu et subjugué !... Marquise, j'ai l'honneur de vous demander votre main !

ARMANDE, *balbutiant.* — Ma... ma main !

BRIDIER, *à part.* — Oh !

LA FAJOLLE, *à Armande.* — Oui, cette jolie main que j'étais assez bête pour repousser avant de vous avoir vue !... Alors... c'est dit ? (*Un silence.*) Enfin, puis-je espérer ?... Répondez-moi !

ARMANDE, *suivant des yeux Bridier qui se tait et l'observe.* — Monsieur... croyez que je suis... très touchée... mais... je m'attendais si peu...

LA FAJOLLE. — Comment ! N'étions-nous pas destinés l'un à l'autre ?

ARMANDE. — Si... mais... cette demande si brusque... enfin... laissez-moi réfléchir...

LA FAJOLLE. — Mais c'est tout naturel ! (*Bas à Bridier.*) Elle demande à réfléchir, bon signe ! (*Haut.*) Je m'en vais.

BRIDIER. — C'est ça... Va-t'en !

LA FAJOLLE, *à Armande.* — Je reviens dans un quart d'heure chercher votre réponse. J'espère qu'elle sera... comme je l'espère... car je me suis pris... à espérer... (*Bas à Bridier.*) Décide-la, mon vieux... Plaide pour moi. (*A Armande.*) Réfléchissez !... Je vous laisse tous les deux. (*Bas à Bridier.*) Vas-y !... (*Il sort. Armande court au téléphone.*)

SCÈNE VI

ARMANDE, BRIDIER

BRIDIER, *à part, avec effarement.* — Eh bien, ça... ça !...

ARMANDE, *au téléphone.* — Allô... c'est le bureau ?... Monsieur, je vous prie de me retenir une place dans le premier train pour Paris... Allô ?... Oui, une seule. — Comment, première ? Naturellement !... Bon, merci. (*Elle pose le récepteur et va pour se diriger vers sa chambre. Bridier se trouve sur son passage, elle s'arrête. Moment de gêne. Armande baisse les yeux, puis, voulant passer.*) Excusez-moi...

BRIDIER, *la retenant timidement et sur un ton d'extrême galanterie.* — C'est à moi de m'excuser, madame, d'avoir été, bien involontairement, la cause... du léger... incident... qui... que...

ARMANDE, *vivement.* — « Léger ! » Vous appelez ça « léger » !

BRIDIER. — Si j'avais su... évidemment... j'aurais agi... tout autrement !

ARMANDE. — Et moi de même... assurément ! (*Un silence.*)

BRIDIER. — Enfin... voilà !

ARMANDE, *nouveau soupir.* — Voilà !... (*Nouveau silence.*)

BRIDIER. — Oh ! je comprends parfaitement ce qu'il y a de changé dans la situation : Tant que vous saviez qu'on ne savait pas... ou que vous ne saviez pas qu'on savait... vous pouviez ce que vous ne pouvez plus... maintenant que vous savez qu'on sait !... Oh ! je me rends compte !

ARMANDE. — Alors, votre devoir est de m'oublier !

BRIDIER. — Vous oublier !

ARMANDE. — Hélas ! après tout ce qui s'est passé, il ne me reste plus qu'à fuir, qu'à disparaître, qu'à aller expier, au fond de ma province, par toute une vie de contrition, de pénitence... Moi, Armande de Poulinguin, moi, avoir fait une chose pareille !...

BRIDIER, *doucement*. — Voyons, ne vous énervez pas...

ARMANDE, *éplorée*. — Mais, monsieur... c'est épouvantable !... Huit siècles de noblesse sans tache... pour en arriver... là !

BRIDIER, *avec élan*. — Mais par quel chemin !

ARMANDE. — Oh ! taisez-vous ! Maintenant, je ne *peux plus* vous entendre !

BRIDIER. — Alors, si je n'avais pas tout appris, l'idée de ce qui s'est... produit... vous aurait été moins cruelle ?

ARMANDE. — Dame !... Je n'aurais eu à en rougir que devant moi-même... c'est déjà énorme !... Mais devant vous... Oh ! non !... C'est au-dessus de mes forces !

BRIDIER. — Et s'il est au-dessus des miennes de vous perdre ?

ARMANDE, *se cachant le visage*. — J'ai honte !

BRIDIER. — C'est hier qu'il fallait penser à tout cela ! C'est hier qu'il fallait me dire qui vous étiez ! (*Avec tendresse.*) Vous ne me l'avez pas dit !

ARMANDE, *amoureusement, malgré elle*. — Je n'en ai pas eu le courage... c'était si doux, si bon, si troublant... si nouveau !... Et rappelez-vous tout ce que vous m'aviez dit vous-même : l'aventure sans lendemain... la nuit d'amour qui passe !... Je vous écoutais, grisée, conquise... Et puis, ce baiser... J'étais folle !

BRIDIER, *avec passion*. — Armande !... Tu vois bien que tu m'aimes !

ARMANDE, *vivement*. — Non, non !

BRIDIER. — Mais, cette nuit, Pouche, cette nuit... Tu ne pensais pas à m'échapper, alors !

ARMANDE, *de tout son cœur*. — Ma nuit d'amour... la seule de ma vie... celle qui ne doit jamais revenir !

BRIDIER. — Ma chérie !

ARMANDE, *se ressaisissant*. — Non... c'est fini ! Oubliez-moi ! oubliez tout, jusqu'à mon nom... ce nom que, sous celui d'une autre, je n'ai, hélas ! que déjà trop souillé !

BRIDIER, *avec violence*. — Oui, oh ! je sais, je sais !... Huit siècles de noblesse... quarante générations de... tout ce que vous voudrez !

ARMANDE. — Oh !

BRIDIER. — Mais moi, je ne suis que Bridier tout court... Je t'aime !... Mon ancêtre, à moi, n'était pas à Bouvines... du moins, personne n'en a rien su... mon arrière-arrière-grand'mère ne dansait pas avec le Roi Soleil... moi, je n'ai pas de tante chanoinesse... Je t'aime !... (*L'embrassant.*) Tiens, pour la bisaïeule !

ARMANDE, *se débattant*. — Monsieur !...

BRIDIER, *nouveau baiser*. — Tiens, pour la trisaïeule !

ARMANDE. — Vous êtes fou !

BRIDIER. — Tiens, pour la tante chanoinesse !... (*Nouveau baiser.*) Et tiens pour Pouche !... (*Nouveau baiser, définitif, auquel Armande cesse de résister. Pouche paraît au fond.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, POUCHE

POUCHE. — Merci pour Pouche ! (*S'arrêtant à la vue du groupe avec un petit cri de surprise.*) Oh !

ARMANDE, *poussant aussi un petit cri*. — Oh !..

POUCHE, *très gênée*. — Je vous demande pardon, monsieur, madame... Je vous dérange...

ARMANDE, *se reprenant et très digne*. — Du tout, mademoiselle... au contraire... Je... je vous attendais !

POUCHE, *à part, estomaquée*. — Eh ben !... (*Petit salut à Bridier.*) Monsieur...

BRIDIER, *lui rendant son salut*. — Mademoiselle...

POUCHE, *avec un petit pas vers lui*. — Monsieur me remet ?

BRIDIER. — Oh ! parfaitement !... c'est-à-dire... à peu près !

POUCHE. — Sainte Gertrude !

BRIDIER. — Comment ?

POUCHE. — Enfin, la dame quêteuse ! (*Lui tendant la main.*) Et ça va toujours, monsieur ?

BRIDIER, *poignée de main*. — Très bien. Vous de même, j'espère ?

POUCHE, *allant à Armande*. — Je n'ai pas trouvé le paquet chez le portier...

ARMANDE. — Excusez-moi... j'ai eu la tête à autre chose... Venez, mademoiselle.

POUCHE. — Voilà, madame ! (*Comme Armande lui fait signe d'entrer dans sa chambre.*) Après vous !

ARMANDE, *insistant*. — Je vous en prie !

POUCHE. — Alors... par politesse ! (*Elle entre dans la chambre.*)

BRIDIER, *d'une voix instante*. — Armande...

ARMANDE, *hésite un instant ; un pas vers Bridier, puis, brusquement*. — Adieu... Jacques ! (*Elle disparaît.*)

BRIDIER, *un pas vers la porte*. — Armande !... (*S'arrêtant.*) Allons, Bridier, mon vieux, pars pour Florence !

SCÈNE VIII

BRIDIER, PUIS ALFRED, WILLIAM, PUIS CÉCILE, PIÉDAGNE, PUIS POUCHE, PUIS ARMANDE

ALFRED, *paraissant avec William*. — Mais puisque je vous dis que j'ai rendez-vous ! (*Voyant Bridier et saluant.*) Bonjour, monsieur...

BRIDIER, *vaguement*. — Bonjour, monsieur ! (*Il sort, pan coupé.*)

ALFRED, *à William.* — A la façon dont il a pris la porte, il m'a semblé qu'il n'était pas content ?

WILLIAM. — Plus bas !

ALFRED. — Quoi ?

WILLIAM. — Pâlez plus bas. A cause le pauvre monsieur de La Fajolle.

ALFRED. — Quoi ? Qu'est-ce qu'il a ?

WILLIAM. — Toc, toc, dans le tête.

ALFRED. — Il est devenu marteau ?...

WILLIAM. — Marteau ?

ALFRED, *confidentiel.* — Eh ben, ça ne m'étonne pas !... Hier soir, il n'avait déjà pas l'air dans son assiette !... Pauvre vicomte ! si jeune et déjà digue-digue !

WILLIAM. — No, pas digue-digue... (*Se touchant le front.*) Toc-toc.

ALFRED. — Ah ! oui, toc-toc, mal à la tête ?

WILLIAM. — Parfaitement, mal tête.

ALFRED. — Ah ! ben !... Ça me fait plaisir pour lui !

WILLIAM. — Plus bas !

ALFRED, *baissant la voix.* — Oui... (*Montrant son paquet.*) Je venais lui apporter ceci... (*Lui tendant un flacon*) avec ceci... pour vous faire une petite gracieuseté.

WILLIAM. — Oh ! merci !

ALFRED. — Ce sont des parfums et produits de beauté, pour lui... et... la dame...

WILLIAM, *qui a ouvert le flacon, buvant.* — Oh ! mauvais !

ALFRED. — Mais non, c'est pas pour... (*Geste de boire*) c'est pour... (*Geste de se parfumer.*)

WILLIAM. — Yes. (*Reniflant le flacon.*) Alors, bon.

ALFRED. — Enfin, vous remettrez au vicomte ce paquet... de la part d'Alfred...

WILLIAM. — Yes.

ALFRED. — Apporté de tout cœur...

WILLIAM. — Yes.

ALFRED. — Avec ma petite note. (*Entrent Piédagne et Cécile, se querellant.*)

CÉCILE. — Et moi, je te répète que tu es ridicule !

PIÉDAGNE. — Et moi, je te répète, ma Choute, que cette brouille ne tient pas debout ! Une brouille dont personne n'est capable de donner une bonne raison ! C'est l'air salin qui qui vous énerve.

ALFRED, *à part, à la vue de Piédagne.* — Oh ! ce monsieur !

PIÉDAGNE, *à Cécile.* — Je veux vous mettre la main dans la main : c'est mon rôle.

CÉCILE. — Vous êtes grotesque !

PIÉDAGNE, *insistant.* — C'est mon rôle ! (*A William.*) Le vicomte est dans sa chambre ?

WILLIAM. — Couché. Malade. (*Se touchant le front.*) Toc-toc.

CÉCILE. — Toc-toc ! c'est un prétexte !

PIÉDAGNE. — Toc-toc, parce que tu lui as fait de la peine ! Attends-moi, je vais arranger ça.

ALFRED, *intervenant.* — Pardon, monsieur...

PIÉDAGNE, *se retournant.* — Monsieur ?

ALFRED. — Monsieur ne me reconnaît pas Alfred... virtuose capillaire. C'est moi qui eu hier l'honneur d'érafler l'oreille de Monsi

PIÉDAGNE. — Ah ! ah ! oui, parfaitem c'est juste ! Vous venez toucher un pourboi

ALFRED. — Oh ! non, monsieur... pas pou peu ! Mais puisque l'occasion se présente, tiens à renouveler mes excuses à Monsieur à lui certifier de visu que je ne suis pas coc

PIÉDAGNE. — Ah !... Eh bien, voilà une h reuse nouvelle ! (*A Cécile.*) Monsieur n'est cocu, ma Choute !

ALFRED. — Et c'est rare, monsieur, pa temps qui court !

PIÉDAGNE, *à Cécile.* — Et c'est rare pa temps qui court.

LA FAJOLLE, *paraissant.* — Et alors (*Voyant les Piédagne.*) Oh ! (*Il fait demi-to*

PIÉDAGNE, *le rattrapant.* — Ah ! Gast Ça va mieux ?

LA FAJOLLE. — Oui, ça va mieux... aller mieux... J'allais chez le pharmaci (*Saluant Cécile.*) Madame...

CÉCILE, *saluant sèchement.* — Monsieu ne suis pas ici de mon plein gré, croyez-le b

LA FAJOLLE, *avec un sourire gêné.* — M madame...

PIÉDAGNE, *à Cécile.* — Allons, Cho (*Chanté, à La Fajolle. Air connu.*)

« C'est ma femm' que j'vous ramène...
Elle est en charmant état ! »

LA FAJOLLE, *sans l'écouter.* — Vous n' pas vu Bridier ?

ALFRED, *intervenant.* — Pardon, mon le vicomte...

LA FAJOLLE. — Ah ! vous voilà, vous !

ALFRED. — Je viens apporter à monsie vicomte, selon les ordres de monsieur le comte, l'expression de mon respect avec petite note.

LA FAJOLLE. — C'est parfait.

ALFRED. — J'ai ajouté l'*Amour sans ph* au *Vent dans la Nuit.*

LA FAJOLLE, *constatant la dimension la facture.* — Vous ajoutez bien ! (*Ouvran portefeuille et le payant.*) Voilà, mon ami.

ALFRED, *s'inclinant.* — Merci, monsieu

POUCHE, *sortant de la chambre de droite gros paquet sous le bras et s'inclinant de Armande qu'on ne voit pas.* — Merci, mada

POUCHE ET ALFRED, *se retournant et se vant face à face, avec un cri de surprise.* — A

POUCHE. — Alfred !

ALFRED. — Pouche ! toi, ici !

CÉCILE ET PIÉDAGNE. — Pouche ?

LA FAJOLLE. — Ah ! ah ! la voilà donc, fameuse Pouche !

POUCHE. — Comment, monsieur ?

LA FAJOLLE, *se reprenant.* — Non, non, rien !

POUCHE, *très embarrassée.* — Je vais dire... je suis venue... pour voir une da avec qui je suis en relations...

LA FAJOLLE, *vivement.* — Ça va bien !

ALFRED, *autoritaire.* — Ça va bien, qu'on te dit !

POUCHE. — Alfred... je vais t'expliquer...

ALFRED. — Inutile ! Je sais tout ! tout ce qui s'est passé pendant ces huit jours !

POUCHE, *affolée.* — Ah ! mon Dieu !... Eh bien, oui, j'ai été coupable... mais c'était pour le petit magasin !

ALFRED. — Dans mes bras !...

POUCHE. — Quoi ?

ALFRED. — Dans mes bras, que je te dis !

CÉCILE. — Mais qu'est-ce que tout cela signifie ?

LA FAJOLLE. — C'est une idylle !

PIÉDAGNE, *chantant.* — « C'est une idylle... et voilà tout ! »

LA FAJOLLE, *à Alfred.* — Au revoir, mon ami... (*A Pouche.*) Au revoir, mademoiselle ! (*Il les pousse.*)

ALFRED, *revenant à Piédagne.* — La voilà, ma Pouche, pure et fidèle !

PIÉDAGNE. — Votre Pouche !

LA FAJOLLE, *poussant Alfred.* — Au revoir, mon ami !

CÉCILE, *retenant Alfred du geste.* — Pardon, pardon... Si mademoiselle est Pouche, qui donc est l'autre ?

LA FAJOLLE. — Rien, rien, moins que rien !

ALFRED, *protestant.* — Moins que rien ? Une marquise !

CÉCILE. — Une marquise !

LA FAJOLLE, *poussant Alfred.* — Ça va ! ça va ! au revoir !

POUCHE, *à Alfred.* — Ça va, qu'on te dit !

CÉCILE, *retenant encore Alfred.* — Mais pardon.. quelle marquise ?

ALFRED. — Je ne sais pas ! Je ne sais pas ! Chut ! Mystère... et discrétion !

POUCHE, *tirant Alfred.* — Mais, veux-tu venir ?

ALFRED, *revenant à La Fajolle.* — Eh bien, vous voyez, j'ai évité la gaffe ! (*Pouche l'entraîne. Ils sortent. Bridier reparaît, pan coupé gauche, en costume de voyage.*)

CÉCILE, *à La Fajolle.* — La marquise ? Ah çà, mais...

LA FAJOLLE. — Mais non ! c'est une erreur !

CÉCILE, *avec éclat.* — Est-ce que ce serait la marquise de...

ARMANDE, *apparaissant sur le seuil de sa chambre, dans son costume du premier acte, et très simplement.* — La marquise de Poulinguin, oui, madame.

PIÉDAGNE, *ébahi.* — Quoi ?

CÉCILE, *à La Fajolle.* — Elle, la marquise !... Alors, depuis huit jours, vous vous êtes moqué de moi ?

LA FAJOLLE. — Mais pas du tout.

CÉCILE, *avec dignité.* — Il suffit, monsieur ! (*Allant à Armande.*) Ah ! madame, que je suis heureuse de vous connaître !... J'ai tellement entendu parler de vous !

ARMANDE. — Vraiment, madame ?

CÉCILE, *continuant.* — Par une de nos relations communes : Mlle Pouche !

ARMANDE. — Ah ! oui !

CÉCILE. — Quelle charmante personne !

ARMANDE. — Vous trouvez ?

CÉCILE. — Pleine d'allant, de sans-gêne... Nous venons de passer auprès d'elle huit jours délicieux !

ARMANDE. — Merci pour elle.

CÉCILE. — Huit jours qui compteront dans notre existence ! (*A Piédagne.*) N'est-ce pas, Emmanuel ?

PIÉDAGNE, *sincèrement.* — Oui ! oh ! oui !

CÉCILE, *à Armande.* — Mais nous ne voudrions pas priver plus longtemps notre cher vicomte de votre aimable compagnie...

LA FAJOLLE. — Madame...

CÉCILE, *continuant, à Armande.* — Il doit avoir si grand'hâte de se... (*Appuyant sur le mot*) *retrouver* un peu seul avec vous !

PIÉDAGNE. — Je ne saisis pas très bien...

CÉCILE, *à Armande.* — Nous vous laissons. (*Bas à La Fajolle.*) Et moi qui étais sur le point de vous r'aimer... Ah ! on m'y repincera ! (*Elle le pince.*)

LA FAJOLLE. — Aïe !.. (*Cécile pince également Piédagne.*)

PIÉDAGNE. — Aïe !

CÉCILE, *d'une voix douce.* — Venez vous, Emmanuel ?

PIÉDAGNE. — Oui, ma Choute. (*Bas à Armande, avec chaleur.*) Ah ! s'il n'y avait pas ma femme ! (*Machinalement, à Cécile qui l'entraîne.*) S'il n'y avait pas ma f...

CÉCILE. — Qu'est-ce que vous dites ?

PIÉDAGNE, *vivement.* — Rien, rien !

CÉCILE. — Allons, sortons d'ici ! Quelle aventure !.. quelle aventure !... (*Elle sort. Piédagne la suit en essayant de la calmer.*)

SCÈNE IX

LA FAJOLLE, BRIDIER, ARMANDE, PUIS LA FEMME DE CHAMBRE

BRIDIER, *à Armande.* — Alors, maintenant, vous voilà tout à fait compromise !

ARMANDE. — Qu'importe !

BRIDIER. — Comment, qu'importe ?

LA FAJOLLE. — Mais oui, qu'importe ! puisqu'on va réparer !

BRIDIER. — Réparer ?

LA FAJOLLE. — Bédame ! (*A Armande.*) Alors, belle marquise, vous avez réfléchi ?

ARMANDE. — J'ai réfléchi.

LA FAJOLLE. — Bravo ! Eh bien ?

ARMANDE. — Eh bien, mon cher vicomte, je reste très sensible à l'honneur que vous me faites en me demandant ma main... mais ce mariage est impossible.

LA FAJOLLE, *bondissant.* — Impossible ? Qu'est-ce vous dites ? Bridier, qu'est-ce que ça signifie ?

BRIDIER. — Oh ! je t'en prie, ne me demande rien !

LA FAJOLLE, *à Armande.* — Comment, comment ? Vous êtes venue, vous êtes restée, vous avez tout fait pour ne pas partir... (*Entre la femme de chambre.*) Qu'est-ce que c'est ?

La Femme de chambre, *à Armande.* — Madame, c'est le billet de chemin de fer que Madame a commandé.

Armande, *prenant le billet.* — Ah ! bien ! Merci... (*Sort la femme de chambre.*)

La Fajolle. — Le billet ! Quel billet ? Vous vous en allez ?

Armande. — Je m'en vais.

La Fajolle. — Mais qu'est-ce que c'est ?... Mais pourquoi ?... Vous n'y songiez pas tout à l'heure !

Armande. — Dispensez-moi de m'expliquer.

La Fajolle, *à Bridier.* — Enfin, quoi, Jacques ?...

Bridier. — Dispense-moi également. D'ailleurs, je viens te faire mes adieux.

La Fajolle. — Comment ! tu t'en vas, toi aussi ?

Bridier. — Mais oui ! Voilà huit jours qu'on m'attend à Florence.

La Fajolle. — Qu'est-ce que vous racontez là, tous les deux ? A quoi rime ce revirement subit ?

Armande. — Ma conscience a parlé.

La Fajolle. — Votre conscience ? Et qu'est ce qu'elle vous a dit ?

Armande. — Elle m'a dit que je ne pouvais pas devenir la femme d'un homme pour lequel je fus... Pouche !

La Fajolle. — Et pourquoi pas ? Ce fut un stratagème exquis... un jeu charmant !

Armande. — Un jeu dangereux !

La Fajolle. — Pourquoi ? Puisqu'au bout de ce jeu il y a le mariage !

Bridier, *à part.* — Le mariage !

La Fajolle. — Hein, Bridier ? la voilà la solution... la seule !

Bridier, *tout à coup.* — Mais oui !... Epouser celle qu'on connaît... toute... l'enchantement de la possession prolongeant le charme du désir... Un mariage d'amants, n'est-ce pas le vrai, le seul mariage d'amour ?

La Fajolle. — Bravo ! Bravo ! Ah ! que c'est beau !

Armande, *à Bridier.* — Mais... êtes-vous bien certain que celui qui risquerait pareille aventure ne regretterait pas un jour...

Bridier. — Lui ? J'en réponds... de lui.

La Fajolle. — Moi aussi !

Bridier. — Mais elle, la marquise, une pareille mésalliance...

La Fajolle. — « Mésalliance ? » Comment, « mésalliance » ? Je suis le vicomte de La Fajolle !

Bridier, *continuant.* — N'est-ce pas plutôt elle qui refuserait...

La Fajolle. — Qui refuserait ?...

Armande, *courant à Bridier.* — Moi ?.. Oh ! Jacques !

La Fajolle, *stupéfait.* — Eh bien, eh bien, qu'est-ce qui vous prend ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Armande, *montrant Bridier.* — Ça veut dire que je l'aime... et qu'il m'aime...

Bridier. — Et que je l'épouse !... Pardon, mon vieux.

La Fajolle, *suffoqué.* — Tu... tu... tu... tu !... C'est une blague ?...

Armande, *dans les bras de Bridier.* — Si c'était une blague, est-ce que vous croyez que je me laisserais embrasser comme ça ?

La Fajolle. — Alors, vous me plaquez !... Mais ce n'est pas aimable, ça, madame ! Et papa ?... Que va dire papa ?

Armande. — Oh ! pour papa, soyez tranquille... vous ne serez pas maudit par papa ! Je prends volontiers l'engagement d'aller lui jurer là-bas, en Avignon, que c'est moi qui vous refuse.

La Fajolle, *comme précédemment.* — Oh !... Oh !... (*A Bridier.*) Toi, si jamais je te demande d'arranger mes affaires !

Bridier. — Mon vieux, j'ai tout fait pour ça !

Armande. — Oh ! oui, il a tout fait pour ça.

La Fajolle. — Mais qu'est-ce que je vais devenir, moi, tout seul dans la vie ?

Armande. — Tout seul ?... Vous oubliez Cécile !

La Fajolle, *avec joie.* — C'est vrai, j'oublie Cécile !... Pourvu qu'elle n'ait pas fichu le camp, elle aussi ! — Adieu, madame ! (*Il va pour sortir, puis redescend vivement.*) Pardon ! (*Prenant la gerbe de fleurs destinée d'abord à Armande et le petit bouquet apporté par Pouche.*) Vous permettez ? (*Fausse sortie. Remettant sur le guéridon le petit bouquet de Pouche, qui l'embarrasse.*) Non... celui-ci n'est pas à moi. (*Regagnant la porte.*) Cécile !... Cécile !... (*Il sort en courant.*)

SCÈNE X

BRIDIER, ARMANDE

Armande, *remontant.* — Et maintenant !...

Bridier, *d'un ton cérémonieux.* — Pardon, madame... Je vous ai entendu dire tout à l'heure que vous aviez l'intention de quitter Cabourg...

Armande, *surprise par la question.* — Comment ?

Bridier, *comme précédemment.* — J'ai justement une auto en bas. S'il pouvait vous être agréable...

Armande, *souriant.* — Il pourrait m'être...

Bridier. — Alors, permettez-moi de me présenter. (*Avec un salut.*) Jacques Bridier.

Armande, *très femme du monde.* — Charmée de vous connaître, monsieur.

Bridier, *lui baisant la main.* — Mais, n'ai-je pas eu déjà, madame, l'honneur et le plaisir de vous rencontrer ?

Armande. — Ne serait-ce pas, monsieur, cette nuit... dans ma chambre ? (*Elle se serre contre lui.*)

Bridier, *avec amour.* — Ah ! Pouche !... (*Etreinte passionnée.*)

Rideau

Le Directeur-Gérant : JACQUES HÉBERTOT.

Imprimerie des Publications Jacques Héb[ertot]
15, Avenue Montaigne, Paris.

2ᴱ ANNÉE
N° 11

LES
CAHIERS
DRAMATIQUES

Supplément au n° 27 du *Théâtre* et *Comœdia Illustré*

KNOCK
ou le
Triomphe de la Médecine

COMÉDIE EN TROIS ACTES

de

M. JULES ROMAINS

Représentée pour la première fois à Paris,
à la Comédie des Champs-Élysées
le 14 Décembre 1923.

Ce numéro ne doit pas être mis en vente sans celui du *Théâtre et Comœdia Illustré* portant la date du 1er Février 1924.

JULES ROMAINS

KNOCK

ou

Le Triomphe de la Médecine

DISTRIBUTION

	MM.	Louis Jouvet.
teur Parpalaid		Alex. Héraut.
tet		Evséeff.
d		Henri Gaultier.
nbour de Ville.		Guy Favières.
r Gars		Ben Danou.
me Gars		Salis.
		Jean Mamy.
		H. Saint-Isles.
ne Parpalaid	Mmes	Coutant-Lambert.
ne Rémy		Irma Perrot.
me en noir		Iza Reyner.
me en violet.		Mag. Berubet.
nne		J. Tisserand.

ACTE PREMIER

'action se passe à l'intérieur ou autour d'une automobile très ancienne, type 1900-1902. *Carrosserie énorme e phaéton arrangé sur le tard en simili-torpédo, grâce à des tôles rapportées). Cuivres volumineux. Petit en forme de chaufferette.*

'endant une partie de l'acte, l'auto se déplace.

n part des abords d'une petite gare pour s'élever ensuite le long d'une route de montagne.

SCÈNE UNIQUE

:OCK, LE DOCTEUR PARPALAID, Mme PARPALAID, JEAN

Docteur Parpalaid. — Tous vos bagages là, mon cher confrère ?

:ock. — Tous, docteur Parpalaid.

Docteur. — Jean les casera près de lui. tiendrons très bien tous les trois à l'ar- de la voiture. La carrosserie en est si spa- e, les strapontins si confortables ! Ah ! est pas la construction étriquée de main- it !

:ock, *à Jean, au moment où il place la e.* — Je vous recommande cette caisse. J'y ai logé quelques appareils, qui sont fragiles. (*Jean commence à empiler les bagages de Knock.*)

Mme Parpalaid. — Voilà une torpédo que je regretterais longtemps si nous faisions la sottise de la vendre. (*Knock regarde le véhicule avec surprise.*)

Le Docteur. — Car c'est, en somme, une torpédo avec les avantages de l'ancien double phaéton.

Knock. — Oui, oui. (*Toute la banquette d'avant disparaît sous l'amas.*)

Le Docteur. — Voyez comme vos valises se logent facilement ! Jean ne sera pas gêné du tout. Il est même dommage que vous n'en ayez pas plus. Vous vous seriez mieux rendu compte des commodités de ma voiture.

KNOCK. — Saint-Maurice est loin ?

LE DOCTEUR. — Onze kilomètres. Notez que cette distance du chemin de fer est excellente pour la fidélité de la clientèle. Les malades ne vous jouent pas le tour d'aller consulter au chef-lieu.

KNOCK. — Il n'y a donc pas de diligence ?

LE DOCTEUR. — Une guimbarde si lamentable qu'elle donne envie de faire le chemin à pied.

MME PARPALAID. — Ici l'on ne peut guère se passer d'automobile.

LE DOCTEUR. — Surtout dans la profession. (*Knock reste courtois et impassible.*)

JEAN, *au docteur.* — Je mets en marche ?

LE DOCTEUR. — Oui, commencez à mettre en marche, mon ami. (*Jean entreprend toute une série de manœuvres : ouverture du capot, dévissage des bougies, injection d'essence, etc.*)

MME PARPALAID, *à Knock.* — Sur le parcours le paysage est délicieux. Zénaïde Fleuriot l'a décrit dans un de ses plus beaux romans, dont j'ai oublié le titre. (*Elle monte en voiture. A son mari.*) Tu prends le strapontin, n'est-ce pas ? Le docteur Knock se placera près de moi pour bien jouir de la vue.

(*Knock s'assied à la gauche de Mme Parpalaid.*)

LE DOCTEUR. — La carrosserie est assez vaste pour que trois personnes se sentent à l'aise sur la banquette d'arrière. Mais il faut pouvoir s'étaler lorsqu'on contemple un panorama. (*Il s'approche de Jean.*) Tout va bien ? L'injection d'essence est terminée ? Dans les deux cylindres ? Avez-vous pensé à essuyer un peu les bougies ? C'eût été prudent après une étape de onze kilomètres. Enveloppez bien le carburateur. Un vieux foulard vaudrait mieux que ce chiffon. (*Pendant qu'il revient vers l'arrière.*) Parfait ! parfait ! (*Il monte en voiture.*) Je m'assois — pardon, cher confrère — je m'assois sur ce large strapontin, qui est plutôt un fauteuil pliant.

MME PARPALAID. — La route ne cesse de s'élever jusqu'à Saint-Maurice. A pied, avec tous ces bagages, le trajet serait terrible. En auto, c'est un enchantement.

LE DOCTEUR. — Jadis, mon cher confrère, il m'arrivait de taquiner la muse. J'avais composé un sonnet, de quatorze vers, sur les magnificences naturelles qui vont s'offrir à nous. Du diable si je me le rappelle encore.

« Profondeurs des vallons, retraites pastorales... »

(*Jean tourne désespérément la manivelle.*)

MME PARPALAID. — Albert, depuis quelques années, tu t'obstines à dire « Profondeurs ». C'est « Abîmes des vallons » qu'il y avait dans les premiers temps.

LE DOCTEUR. — Juste ! Juste ! (*On entend une explosion.*) Ecoutez, mon cher confrère, comme le moteur part bien. A peine quelques tours de manivelle pour appeler les gaz, et tenez... une explosion... une autre... voilà !... voilà !... Nous marchons.

(*Jean s'installe. Le véhicule s'ébranle paysage peu à peu se déroule.*)

LE DOCTEUR, *après quelques instant silence.* — Croyez-m'en, mon cher su seur, (*Il donne une tape à Knock.*) car vous dès cet instant mon successeur, vous avez une bonne affaire. Oui, dès cet instant clientèle est à vous. Si même, le long de la r quelque patient, me reconnaissant au pas malgré la vitesse, réclame l'assistance de art, je m'efface en déclarant : « Vous trompez, monsieur. Voici le médecin du pa (*Il désigne Knock.*) Et je ne ressors de mon (*Pétarades du moteur*) que si vous m'in formellement à une consultation contr toire. (*Pétarades.*) Mais vous avez eu c chance de tomber sur un homme qui vo s'offrir un coup de tête.

MME PARPALAID. — Mon mari s'était de finir sa carrière dans une grande vill

LE DOCTEUR. — Lancer mon chant du c sur un vaste théâtre ! Vanité un peu ridi n'est-ce pas ? Je rêvais de Paris, je me co tèrai de Lyon.

MME PARPALAID. — Au lieu d'achever quillement de faire fortune ici ! (*Knock, à tour, les observe, médite, donne un coup au paysage.*)

LE DOCTEUR. — Ne vous moquez pas de moi, mon cher confrère. C'est grâce à toquade que vous avez ma clientèle pou morceau de pain.

KNOCK. — Vous trouvez ?

LE DOCTEUR. — C'est l'évidence même !

KNOCK. — En tout cas, je n'ai guère chandé.

LE DOCTEUR. — Certes, et votre ron m'a plu. J'ai beaucoup aimé aussi votre f de traiter par correspondance et de ne sur place qu'avec le marché en poche. Cela semblé chevaleresque, ou même améri Mais je puis bien vous féliciter de l'auba car c'en est une. Une clientèle égale, à-coup...

MME PARPALAID. — Pas de concurrent.

LE DOCTEUR. — Un pharmacien qui ne jamais de son rôle.

MME PARPALAID. — Aucune occasion dépense.

LE DOCTEUR. — Pas une seule distra coûteuse.

MME PARPALAID. — Dans six mois, vous économisé le double de ce que vous de mon mari.

LE DOCTEUR. — Et je vous accorde q échéances trimestrielles pour vous libérer ! sans les rhumatismes de ma femme, je que j'aurais fini par vous dire non.

KNOCK. — Mme Parpalaid est rhu sante ?

MME PARPALAID. — Hélas !

LE DOCTEUR. — Le climat, quoique salubre en général, ne lui valait rien en p culier.

[K]NOCK. — Y a-t-il beaucoup de rhumati-
[san]ts dans le pays ?

[L]E DOCTEUR. — Dites, mon cher confrère,
[i]l n'y a que des rhumatisants.

[K]NOCK. — Voilà qui me semble d'un grand
[inté]rêt.

[L]E DOCTEUR. — Oui, pour qui voudrait étu-
[dier] le rhumatisme.

[K]NOCK, *doucement.* — Je pensais à la clien-
[tèle].

[L]E DOCTEUR. — Ah ! pour ça, non. Les gens
[d'ici] n'auraient pas plus l'idée d'allez chez le
[méd]ecin pour un rhumatisme, que vous n'iriez
[chez] le curé pour faire pleuvoir.

[K]NOCK. — Mais... c'est fâcheux.

[M]ME PARPALAID. — Regardez, docteur,
[com]me le point de vue est ravissant. On se
[croir]ait en Suisse. (*Pétarades accentuées.*)

[J]EAN, *à l'oreille du docteur Parpalaid.* —
[Mon]sieur, monsieur. Il y a quelque chose qui
[ne m]arche pas. Il faut que je démonte le tuyau
[d'ess]ence.

[L]E DOCTEUR, *à Jean.* — Bien, bien !... (*Aux
autre*s.) Précisément, je voulais vous proposer
[un p]etit arrêt ici.

[M]ME PARPALAID. — Pourquoi ?

[L]E DOCTEUR, *lui faisant des regards expres-
sifs.* — Le panorama... hum !... n'en vaut-il
[pas l]a peine ?

[M]ME PARPALAID. — Mais, si tu veux t'arrê-
[ter, c]'est encore plus joli un peu plus haut. (*La
[voitu]re stoppe. Mme Parpalaid comprend.*)

[L]E DOCTEUR. — Eh bien ! nous nous arrête-
[rons] aussi un peu plus haut. Nous nous arrête-
[rons] deux fois, trois fois, quatre fois, si le cœur
[nous] en dit. Dieu merci, nous ne sommes pas
[des c]hauffards. (*A Knock.*) Observez, mon cher
[confr]ère, avec quelle douceur cette voiture
[vient] de stopper. Et comme là-dessus vous restez
[const]amment maître de votre vitesse. Point
[banal] dans un pays montagneux. (*Pendant
[qu'ils] descendent.*) Vous vous convertirez à
[la tr]action mécanique, mon cher confrère, et
[plus] tôt que vous ne pensez. Mais gardez-vous
[de la] camelote actuelle. Les aciers, les aciers,
[je vo]us le demande, montrez-nous vos aciers.

[K]NOCK. — S'il n'y a rien à faire du côté des
[rhum]atismes, on doit se rattraper avec les
[pneu]monie et pleurésies ?

[L]E DOCTEUR, *à Jean.* — Profitez donc de
[cette] halte pour purger un peu le tuyau
[d'esse]nce. (*A Knock.*) Vous me parliez, mon cher
[confr]ère, des pneumonies et pleurésies ? Elles
[sont] rares. Le climat est rude, vous le savez.
[Tous] les nouveau-nés chétifs meurent dans les
[p]remiers mois, sans que le médecin ait à
[inter]venir, bien entendu. Ceux qui survivent
[sont] les gaillards durs à cuire. Toutefois, nous
[avons] des apoplectiques et des cardiaques. Ils
[ne s'e]n doutent pas une seconde et meurent
[foudr]oyés vers la cinquantaine.

[KN]OCK. — Ce n'est pas en soignant les morts
[subit]s que vous avez pu faire fortune ?

[LE] DOCTEUR. — Evidemment. (*Il cherche.*)
Il nous reste... d'abord la grippe. Pas la grippe
banale, qui ne les inquiète en aucune façon, et
qu'ils accueillent même avec faveur parce qu'ils
prétendent qu'elle fait sortir les humeurs vi-
ciées. Non, je pense aux grandes épidémies
mondiales de grippe.

KNOCK. — Mais ça, dites donc, c'est comme
le vin de la comète. S'il faut que j'attende la
prochaine épidémie mondiale !...

LE DOCTEUR. — Moi qui vous parle, j'en ai
vu deux : celle de 89-90 et celle de 1918.

MME PARPALAID. — En 1918, nous avons eu
ici une très grosse mortalité, plus, relative-
ment, que dans les grandes villes. (*A son mari.*)
N'est-ce pas ? Tu avais comparé les chiffres.

LE DOCTEUR. — Avec notre pourcentage,
nous laissions derrière nous quatre-vingt trois
départements.

KNOCK. — Ils s'étaient fait soigner ?

LE DOCTEUR. — Oui, surtout vers la fin.

MME PARPALAID. — Et nous avons eu de
très belles rentrées à la Saint-Michel.

(*Jean se couche sous la voiture.*)

KNOCK. — Plaît-il ?

MME PARPALAID. — Ici, les clients vous
payent à la Saint-Michel.

KNOCK. — Mais... quel est le sens de cette
expression ? Est-ce un équivalent des calendes
grecques, ou de la Saint-Glinglin ?

LE DOCTEUR, *de temps en temps il surveille
du coin de l'œil le travail du chauffeur.* —
Qu'allez-vous penser, mon cher confrère ? La
Saint-Michel est une des dates les plus connues
du calendrier. Elle correspond à la fin
septembre.

KNOCK, *changeant de ton.* — Et nous sommes
au début d'octobre. Ouais ! Vous, au moins,
vous avez su choisir votre moment pour
vendre. (*Il fait quelques pas, réfléchit.*) Mais,
voyons ! si quelqu'un vient vous trouver pour
une simple consultation, il vous paye bien
séance tenante ?

LE DOCTEUR. — Non, à la Saint-Michel !...
C'est l'usage.

KNOCK. — Mais, s'il ne vient que pour une
consultation seule et unique ! Si vous ne le
revoyez plus de toute l'année ?

LE DOCTEUR. — A la Saint-Michel.

MME PARPALAID. — A la Saint-Michel.

(*Knock les regarde. Silence.*)

MME PARPALAID. — D'ailleurs, les gens
viennent toujours pour une seule consulta-
tion.

KNOCK. — Hein ?

MME PARPALAID. — Mais oui.

(*Le docteur Parpalaid prend des airs distraits.*)

KNOCK. — Alors, qu'est-ce que vous faites
des clients réguliers ?

MME PARPALAID. — Quels clients réguliers ?

KNOCK. — Eh bien ! ceux qu'on visite plu-
sieurs fois par semaine, ou plusieurs fois par
mois ?

MME PARPALAID, *à son mari.* — Tu entends,
ce que dit le docteur ? Des clients comme en

a le boulanger ou le boucher ? Le docteur est comme tous les débutants. Il se fait des illusions.

Le Docteur, *mettant la main sur le bras de Knock.* — Croyez-moi, mon cher confrère. Vous avez ici le meilleur type de clientèle : celle qui vous laisse indépendant.

Knock. — Indépendant ? Vous en avez de bonnes !

Le Docteur. — Je m'explique ! Je veux dire que vous n'êtes pas à la merci de quelques clients, susceptibles de guérir d'un jour à l'autre, et dont la perte fait chavirer votre budget. Dépendant de tous, vous ne dépendez de personne. Voilà.

Knock. — En d'autres termes, j'aurais dû apporter une provision d'asticots et une canne à pêche. Mais peut-être trouve-t-on ça là-haut ? (*Il fait quelques pas, médite, s'approche de la guimbarde, la considère, puis se retournant à demi.*) La situation commence à devenir limpide. Mon cher confrère, vous m'avez cédé — pour quelques billets de mille, que je vous dois encore — une clientèle de tous points assimilable à cette voiture (*il la tapote affectueusement*) dont on peut dire qu'à dix-neuf francs elle ne serait pas chère, mais qu'à vingt-cinq elle est au-dessus de son prix. (*Il la regarde en amateur.*) Tenez ! Comme j'aime à faire les choses largement, je vous en donne trente.

Le Docteur. — Trente francs ? De ma torpédo ? Je ne la lâcherais pas pour six mille.

Knock, *l'air navré.* — Je m'y attendais ! (*Il contemple de nouveau la guimbarde.*) Je ne pourrai donc pas acheter cette voiture.

Le Docteur. — Si, au moins, vous me faisiez une offre sérieuse !

Knock. — C'est dommage. Je pensais la transformer en bahut breton. (*Il revient.*) Quant à votre clientèle, j'y renoncerais avec la même absence d'amertume s'il en était temps encore.

Le Docteur. — Laissez-moi vous dire, mon cher confrère, que vous êtes victime... d'une fausse impression.

Knock. — Moi, je croirais volontiers que c'est plutôt de vous que je suis victime. Enfin, je n'ai pas coutume de geindre, et quand je suis roulé, je ne m'en prends qu'à moi.

Mme Parpalaid. — Roulé ! Proteste, mon ami. Proteste.

Le Docteur. — Je voudrais surtout détromper le docteur Knock.

Knock. — Pour vos échéances, elles ont le tort d'être trimestrielles, dans un climat où le client est annuel. Il faudra corriger ça. De toute façon, ne vous tourmentez pas à mon propos. Je déteste avoir des dettes. Mais c'est en somme beaucoup moins douloureux qu'un lumbago, par exemple, ou qu'un simple furoncle à la fesse.

Mme Parpalaid. — Comment ! Vous ne voulez pas nous payer ? aux dates convenues ?

Knock. — Je brûle de vous payer, madame, mais je n'ai aucune autorité sur l'almanach, et il est au-dessus de mes forces de faire char de place la Saint-Glinglin.

Mme Parpalaid. — La Saint-Michel !

Knock. — La Saint-Michel.

Le Docteur. — Mais vous avez bien réserves ?

Knock. — Aucune. Je vis de mon travail. plutôt, j'ai hâte d'en vivre. Et je déplore d tant plus le caractère mythique de la clien que vous me vendez, que je comptais lui ap quer des méthodes entièrement neuves. (*A un temps de réflexion et comme à part lui.*) est vrai que le problème ne fait que char d'aspect.

Le Docteur. — En ce cas, mon cher confr vous seriez deux fois coupable de vous al donner à un découragement prématuré, n'est que la rançon de votre inexpérie Certes, la médecine est un riche terroir. M les moissons n'y lèvent pas toutes seules. rêves de jeunesse vous ont un peu leurré.

Knock. — Votre propos, mon cher confr fourmille d'inexactitudes. D'abord, j'ai c rante ans. Mes rêves, si j'en ai, ne sont pas rêves de jeunesse.

Le Docteur. — Soit. Mais vous n'avez mais exercé.

Knock. — Autre erreur.

Le Docteur. — Comment ? Ne m'a vous pas dit que vous veniez de passer v thèse l'été dernier ?

Knock. — Oui, trente-deux pages in-octa *Sur les prétendus états de santé*, avec cette graphe, que j'ai attribuée à Claude Berna « Les gens bien portants sont des malades s'ignorent ».

Le Docteur. — Nous sommes d'accord, cher confrère.

Knock. — Sur le fond de ma théorie ?

Le Docteur. — Non, sur le fait que êtes un débutant.

Knock. — Pardon ! Mes études sont, effet, toutes récentes. Mais mon début dar pratique de la médecine date de vingt an

Le Docteur. — Quoi ! Vous étiez off de santé ? Depuis le temps qu'il n'en plus !

Knock. — Non, j'étais bachelier.

Mme Parpalaid. — Il n'y a jamais e bacheliers de santé.

Knock. — Bachelier ès lettres, madam

Le Docteur. — Vous avez donc prat sans titres et clandestinement ?

Knock. — A la face du monde, au contr et non pas dans un trou de province, mais un espace d'environ sept mille kilomètres.

Le Docteur. — Je ne vous comprends

Knock. — C'est pourtant simple. Il y a vingtaine d'années, ayant dû renoncer à l'é des langues romanes, j'étais vendeur « Dames de France » de Marseille, rayon cravates. Je perds mon emploi. En me menant sur le port, je vois annoncé qu'un peur de 1.700 tonnes à destination des I

demande un médecin, le grade de docteur n'étant pas exigé. Qu'auriez-vous fait à ma place ?

LE DOCTEUR. — Mais... rien, sans doute.

KNOCK. — Oui, vous, vous n'aviez pas la vocation. Moi, je me suis présenté. Comme j'ai horreur des situations fausses, j'ai déclaré en entrant : « Messieurs, je pourrais vous dire que je suis docteur, mais je ne suis pas docteur. Et je vous avouerai même quelque chose de plus grave : je ne sais pas encore quel sera mon sujet de thèse ». Ils me répondent qu'ils ne tiennent pas au titre de docteur et qu'ils se fichent complètement de mon sujet de thèse. Je réplique aussitôt : « Bien que n'étant pas docteur, je désire, pour des raisons de prestige et de discipline, qu'on m'appelle docteur à bord ». Ils me disent que c'est tout naturel. Mais je n'en continue pas moins à leur expliquer pendant un quart d'heure les raisons qui me font vaincre mes scrupules et réclamer cette appellation de docteur à laquelle, en conscience, je n'ai pas droit. Si bien qu'il nous est resté à peine trois minutes pour régler la question des honoraires.

LE DOCTEUR. — Mais vous n'aviez réellement aucunes connaissances ?

KNOCK. — Entendons-nous ! Depuis mon enfance, j'ai toujours lu avec passion les annonces médicales et pharmaceutiques des journaux, ainsi que les prospectus intitulés « mode d'emploi » que je trouvais enroulés autour des boîtes de pilules et des flacons de sirop qu'achetaient mes parents. Dès l'âge de neuf ans, je savais par cœur des tirades entières sur l'exonération imparfaite du constipé. Et encore aujourd'hui, je puis vous réciter une lettre admirable, adressée en 1897 par la veuve P..., de Bourges, à la Tisane américaine des Shakers. Voulez-vous ?

LE DOCTEUR. — Merci, je vous crois.

KNOCK. — Ces textes m'ont rendu familier de bonne heure avec le style de la profession. Mais surtout ils m'ont laissé transparaître le véritable esprit et la véritable destination de la médecine, que l'enseignement des Facultés dissimule sous le fatras scientifique. Je puis dire qu'à douze ans j'avais déjà un sentiment médical correct. Ma méthode actuelle en est sortie.

LE DOCTEUR. — Vous avez une méthode ? Je serais curieux de la connaître.

KNOCK. — Je ne fais pas de propagande. D'ailleurs, il n'y a que les résultats qui comptent. Aujourd'hui, de votre propre aveu, vous me livrez une clientèle nulle.

LE DOCTEUR. — Nulle... pardon ! pardon !

KNOCK. — Revenez voir dans un an ce que j'en aurai fait. La preuve sera péremptoire. En m'obligeant à partir de zéro, vous accroissez l'intérêt de l'expérience.

JEAN. — Monsieur, monsieur... (*Le docteur Parpalaid va vers lui.*) Je crois que je ferais bien de démonter aussi le carburateur.

LE DOCTEUR. — Faites, faites. (*Il revient.*) Comme notre conversation se prolonge, j'ai dit à ce garçon d'effectuer son nettoyage mensuel de carburateur.

MME PARPALAID. — Mais, quand vous avez été sur votre bateau, comment vous en êtes-vous tiré ?

KNOCK. — Les deux dernières nuits avant de m'embarquer, je les ai passées à réfléchir. Mes six mois de pratique à bord m'ont servi à vérifier mes conceptions. C'est un peu la façon dont on procède dans les hôpitaux.

MME PARPALAID. — Vous aviez beaucoup de gens à soigner ?

KNOCK. — L'équipage, et sept passagers, de condition très modeste. Trente-cinq personnes en tout.

MME PARPALAID. — C'est un chiffre.

LE DOCTEUR. — Et vous avez eu des morts ?

KNOCK. — Aucune. C'était d'ailleurs contraire à mes principes. Je suis partisan de la diminution de la mortalité.

LE DOCTEUR. — Comme nous tous.

KNOCK. — Vous aussi ? Tiens ! Je n'aurais pas cru. Bref, j'estime que, malgré toutes les tentations contraires, nous devons travailler à la conservation du malade.

MME PARPALAID. — Il y a du vrai dans ce que dit le docteur.

LE DOCTEUR. — Et des malades, vous en avez eu beaucoup ?

KNOCK. — Trente-cinq.

LE DOCTEUR. — Tout le monde, alors ?

KNOCK. — Oui, tout le monde.

MME PARPALAID. — Mais comment le bateau a-t-il pu marcher ?

KNOCK. — Un petit roulement à établir. (*Silence.*)

LE DOCTEUR. — Dites donc, maintenant, vous êtes bien réellement docteur ?... Parce qu'ici le titre est exigé, et vous nous causeriez de gros ennuis... Si vous n'étiez pas réellement docteur, il vaudrait mieux nous le confier tout de suite...

KNOCK. — Je suis bien réellement et bien doctoralement docteur. Quand j'ai vu mes méthodes confirmées par l'expérience, je n'ai eu qu'une hâte, c'est de les appliquer sur la terre ferme, et en grand. Je n'ignorais pas que le doctorat est une formalité indispensable.

MME PARPALAID. — Mais vous nous disiez que vos études étaient toutes récentes ?

KNOCK. — Je n'ai pas pu les commencer dès ce moment-là. Pour vivre, j'ai dû m'occuper quelque temps du commerce des arachides.

MME PARPALAID. — Qu'est-ce que c'est ?

KNOCK. — L'arachide s'appelle aussi cacahuète. (*Mme Parpalaid fait un mouvement.*) Oh ! madame, je n'ai jamais été marchand au panier. J'avais créé un office central où les revendeurs venaient s'approvisionner. Je serais millionnaire si j'avais continué cela dix ans. Mais c'était très fastidieux. D'ailleurs, presque tous les métiers sécrètent l'ennui à la longue,

comme je m'en suis rendu compte par moi-même. Il n'y a de vrai, décidément, que la médecine, peut-être aussi la politique, la finance et le sacerdoce que je n'ai pas encore essayés.

Mme Parpalaid. — Et vous pensez appliquer vos méthodes ici ?

Knock. — Si je ne le pensais pas, madame, je prendrais mes jambes à mon cou, et vous ne me rattraperiez jamais. Evidemment je préférerais une grande ville.

Mme Parpalaid, *à son mari.* — Toi qui vas à Lyon, ne pourrais-tu pas demander au docteur quelques renseignements sur sa méthode ? Cela n'engage à rien.

Le Docteur. — Mais le docteur Knock ne semble pas tenir à la divulguer.

Knock, *au docteur Parpalaid, après un temps de réflexion.* — Pour vous être agréable, je puis vous proposer l'arrangement suivant : au lieu de vous payer, Dieu sait quand, en espèces, je vous paye en nature : c'est-à-dire que je vous prends huit jours avec moi, et vous initie à mes procédés.

Le Docteur, *piqué.* — Vous plaisantez, mon cher confrère. C'est peut-être vous qui m'écrirez dans huit jours pour me demander conseil.

Knock. — Je n'attendrai pas jusque-là. Je compte bien obtenir de vous aujourd'hui même plusieurs indications très utiles.

Le Docteur. — Disposez de moi, mon cher confrère.

Knock. — Est-ce qu'il y a un tambour de ville, là-haut ?

Le Docteur. — Vous voulez dire un homme qui joue du tambour et qui fait des annonces au public ?

Knock. — Parfaitement.

Le Docteur. — Il y a un tambour de ville. La municipalité le charge de certains avis. Les seuls particuliers qui recourent à lui sont les gens qui ont perdu leur porte-monnaie, ou encore quelque marchand forain qui solde un déballage de faïence et de porcelaine.

Knock. — Bon. Saint-Maurice a combien d'habitants ?

Le Docteur. — Trois mille cinq cents dans l'agglomération, je crois, et près de six mille dans la commune.

Knock. — Et l'ensemble du canton ?

Le Docteur. — Le double, au moins.

Knock. — La population est pauvre ?

Mme Parpalaid. — Très à l'aise, au contraire, et même riche. Il y a de grosses fermes. Beaucoup de gens vivent de leurs rentes ou du revenu de leurs domaines.

Le Docteur. — Terriblement avares, d'ailleurs.

Knock. — Il y a de l'industrie ?

Le Docteur. — Fort peu.

Knock. — Du commerce ?

Mme Parpalaid. — Ce ne sont pas les boutiques qui manquent.

Knock. — Les commerçants sont-ils absorbés par leurs affaires ?

Le Docteur. — Ma foi non ! Pour la part, ce n'est qu'un supplément de reve et surtout une façon d'utiliser les loisirs.

Mme Parpalaid. — D'ailleurs, pendant la femme garde la boutique, le mari se prom

Le Docteur. — Ou réciproquement.

Mme Parpalaid. — Tu avoueras que c plutôt le mari. D'abord, les femmes ne saura guère où aller. Tandis que pour les homme y a la chasse, la pêche, les parties de quil en hiver le café.

Knock. — Les femmes sont-elles très pieu (*Le docteur Parpalaid se met à rire.*) La ques a pour moi son importance.

Mme Parpalaid. — Beaucoup vont à messe.

Knock. — Mais Dieu tient-il une p considérable dans leurs pensées quotidienn

Mme Parpalaid. — Quelle idée !

Knock. — Parfait ! (*Il réfléchit.*) Il n' pas de grands vices ?

Le Docteur. — Que voulez-vous dire ?

Knock. — Opium, cocaïne, messes noi sodomie, convictions politiques ?

Le Docteur. — Vous mélangez des ch si différentes ! Je n'ai jamais entendu pa d'opium ni de messes noires. Quant à la p tique, on s'y intéresse comme partout.

Knock. — Oui, mais en connaissez-v qui feraient rôtir la plante des pieds de le père et mère en faveur du scrutin de liste de l'impôt sur le revenu ?

Le Docteur. — Dieu merci, ils n'en s pas là !

Knock. — Et l'adultère ?

Le Docteur. — Quoi donc ?

Knock. — A-t-il pris là-haut un dével pement exceptionnel ? Est-il l'objet d' activité intense ?

Le Docteur. — Vos questions sont extra dinaires ! Il doit y avoir, comme ailleurs, maris trompés, mais sans excès.

Mme Parpalaid. — D'abord, c'est très di cile. Les gens vous surveillent tellement...

Knock. — Bon. Vous ne voyez rien d'a à me signaler ? Par exemple dans l'ordre sectes, des superstitions, des sociétés secrè

Mme Parpalaid. — A un moment, plusie de ces dames ont fait du spiritisme.

Knock. — Ah ! ah !

Mme Parpalaid. — L'on se réunissait c la notairesse, et l'on faisait parler le guérid

Knock. — Mauvais, mauvais. Détesta

Mme Parpalaid. — Mais je crois qu'e ont cessé.

Knock. — Ah ? Tant mieux ! Et pas de cier, non plus, pas de thaumaturge ? Quel vieux berger sentant le bouc qui guérit l'imposition des mains ?

(*De temps en temps, l'on voit Jean tour la manivelle jusqu'à perdre haleine, puis ponger le front.*)

: DOCTEUR. — Autrefois, peut-être, mais maintenant.

NOCK, *il paraît agité, se frotte les paumes, ut en marchant.* — En somme, l'âge médical commencer. (*Il s'approche de la voiture.*) cher confrère, serait-il inhumain de ander à ce véhicule un nouvel effort ? une hâte incroyable d'être à Saint-Mau-

IE PARPALAID. — Cela vous vient bien quement !

NOCK. — Je vous en prie, arrivons là-haut.

DOCTEUR. — Qu'est-ce donc, de si puis- qui vous y attire ?

NOCK, *il fait quelques allées et venues en e, puis :* — Mon cher confrère, j'ai le sen- nt que vous avez gâché là-haut une situa- magnifique, et, pour parler votre style, laborieusement pousser des chardons là oulait croître un verger plantureux. C'est ert d'or que vous en deviez repartir, les calées sur un matelas d'obligations ; vous, me, avec trois rangs de perles au cou ; deux à l'intérieur d'une étincelante limou- (*Il montre la guimbarde*) et non point sur onument des premiers efforts du génie rne.

IE PARPALAID. — Vous plaisantez, doc-

OCK. — La plaisanterie serait cruelle, me.

IE PARPALAID. — Mais alors, c'est affreux ! tends, Albert ?

DOCTEUR. — J'entends que le docteur k est un chimérique et, de plus, un cyclo- ique. Il est le jouet d'impressions ex- s. Tantôt le poste ne valait pas deux sous. Maintenant, c'est un Pactole. (*Il hausse les épaules.*)

MME PARPALAID. — Toi aussi, tu es trop sûr de toi. Ne t'ai-je pas souvent dit qu'à Saint-Maurice, en sachant s'y prendre, on pouvait mieux faire que végéter ?

LE DOCTEUR. — Bon, bon, bon ! Je reviendrai dans trois mois, pour la première échéance. Nous verrons où en est le docteur Knock.

KNOCK. — C'est cela. Revenez dans trois mois. Nous aurons le temps de causer. Mais je vous en supplie, partons tout de suite.

LE DOCTEUR, *à Jean, timidement.* — Vous êtes prêt ?

JEAN, *à mi-voix.* — Oh ! moi, je serais bien prêt. Mais cette fois-ci, je ne crois pas que nous arriverons tout seuls à la mettre en marche.

LE DOCTEUR, *même jeu.* — Comment cela ?

JEAN, *hochant la tête.* — Il faudrait des hommes plus forts.

LE DOCTEUR. — Et si on essayait de la pousser ?

JEAN, *sans conviction.* — Peut-être.

LE DOCTEUR. — Mais oui. Il y a vingt mètres en plaine. Je prendrai le volant. Vous pousserez.

JEAN. — Oui.

LE DOCTEUR. — Et ensuite, vous tâcherez de sauter sur le marchepied au bon moment, n'est-ce pas ? (*Le docteur revient vers les autres.*) Donc, en voiture, mon cher confrère, en voiture. C'est moi qui vais conduire. Jean, qui est un hercule, veut s'amuser à nous mettre en marche sans le secours de la manivelle, par une espèce de démarrage qu'on pourrait appeler automatique... bien que l'énergie électrique y soit remplacée par celle des muscles, qui est un peu de même nature, il est vrai.

RIDEAU

ACTE II

Dans l'ancien domicile de Parpalaid.

L'installation provisoire de Knock. Table, sièges, armoire-bibliothèque, chaise-longue. Tableau lavabo. Quelques appareils (microscope, etc.). Figures anatomiques et histologiques au mur.

SCÈNE PREMIÈRE

KNOCK, LE TAMBOUR DE VILLE

KNOCK, *assis, regarde la pièce et écrit.* — C'est vous, le tambour de ville ?

LE TAMBOUR, *debout.* — Oui, monsieur.

KNOCK. — Appelez-moi docteur. Répondez-moi « oui, docteur », ou « non, docteur ».

LE TAMBOUR. — Oui, docteur.

KNOCK. — Et quand vous avez l'occasion de parler de moi au dehors, ne manquez jamais de vous exprimer ainsi : « Le docteur a dit », « le docteur a fait »... J'y attache de l'importance. (*Ecrivant.*) Quand vous parliez entre vous du docteur Parpalaid, de quels termes vous serviez-vous ?

LE TAMBOUR. — Nous disions : « C'est un brave homme, mais il n'est pas bien fort ».

KNOCK. — Ce n'est pas ce que je vous demande. (*Ecrivant.*) Disiez-vous « le docteur » ?

LE TAMBOUR. — Non. « M. Parpalaid », ou « le médecin », ou encore « Ravachol ».

KNOCK. — Pourquoi « Ravachol ? » (*Regard fixe devant lui.*)

LE TAMBOUR. — C'est un surnom qu'il avait. Mais je n'ai jamais su pourquoi.

KNOCK, *regard de côté.* — Et vous ne le jugiez pas très fort ?

LE TAMBOUR. — Oh ! pour moi, il était bien assez fort. Pour d'autres, il paraît que non.

KNOCK, *le regarde fixement.* — Tiens !

LE TAMBOUR. — Quand on allait le voir, il ne trouvait pas.

KNOCK. — Qu'est-ce qu'il ne trouvait pas ?

LE TAMBOUR. — Ce que vous aviez. Neuf fois sur dix, il vous renvoyait en vous disant : « Ce n'est rien du tout. Vous serez sur pied demain, mon ami ».

KNOCK. — Vraiment !

LE TAMBOUR. — Ou bien, il vous écoutait à peine, en faisant « oui, oui », « oui, oui », et il se dépêchait de parler d'autre chose pendant une heure, par exemple de son automobile.

KNOCK, *pose sa plume.* — Comme si l'on venait pour ça !

LE TAMBOUR. — Et puis il vous indiquait des remèdes de quatre sous ; quelquefois une simple tisane. Vous pensez bien que les gens qui payent huit francs pour une consult n'aiment pas trop qu'on leur indique un re de quatre sous. Et le plus bête n'a pas b du médecin pour boire une camomille.

KNOCK. — Ce que vous m'apprenez m réellement de la peine. (*Il dégage sa ch* Mais je vous ai appelé pour un renseigner Quel prix demandiez-vous au docteur P laid quand il vous chargeait d'une anno

LE TAMBOUR, *avec amertume.* — Il n chargeait jamais d'une annonce.

KNOCK. — Oh ! Qu'est-ce que vous dites ? Depuis trente ans qu'il était là !

LE TAMBOUR. — Pas une seule annonc trente ans, je vous jure.

KNOCK, *se relevant, un papier à la main.* — devez avoir oublié. Je ne puis pas vous c Bref, quels sont vos tarifs ?

LE TAMBOUR. — Trois francs le petit to cinq francs le grand tour. Ça vous paraît être cher. Mais il y a du travail. D'ailleu conseille à monsieur...

KNOCK. — « Au docteur ».

LE TAMBOUR. — Je conseille au doc s'il n'en est pas à deux francs près, de pre le grand tour, qui est beaucoup plus ava geux.

KNOCK. — Quelle différence y a-t-il ?

LE TAMBOUR. — Avec le petit tour, je r rête cinq fois . devant la Mairie, devar Poste, devant l'Hôtel de la Clef, au carr des Voleurs, et au coin de la Halle. Av grand tour, je m'arrête onze fois ; c'est, voir...

KNOCK. — Bien, je prends le grand Vous êtes disponible, ce matin ?

LE TAMBOUR. — Tout de suite, si vous lez...

KNOCK. — Voici donc le texte de l'ann (*Il lui remet le papier.*)

LE TAMBOUR, *regarde le texte.* — Je habitué aux écritures. Mais je préfère que me le lisiez une première fois.

KNOCK, *lentement. Le Tambour écoute a oreille professionnelle.* — « Le docteur Kn successeur du docteur Parpalaid, présent compliments à la population de la ville et du ton de Saint-Maurice, et a l'honneur de lui connaître que, dans un esprit philanthropi

et pour enrayer le progrès inquiétant des maladies de toutes sortes qui envahissent depuis quelques années nos régions si salubres autrefois.. »

LE TAMBOUR. — Ça, c'est rudement vrai !

KNOCK. — « ...il donnera tous les lundis matin, de neuf heures trente à onze heures trente, une consultation entièrement gratuite, réservée aux habitants du canton. Pour les personnes étrangères au canton, la consultation restera au prix ordinaire de huit francs. »

LE TAMBOUR, *recevant le papier avec respect. Regard d'admiration à Knock. Tenant et relisant le papier.* — Eh bien ! C'est une belle idée ! une idée qui sera appréciée ! Une idée de bienfaiteur ! (*Changement de ton.*) Mais vous savez que nous sommes lundi. Si je fais l'annonce ce matin, il va vous en arriver dans cinq minutes.

KNOCK. — Si vite que cela, vous croyez ?

LE TAMBOUR. — Et puis, vous n'aviez peut-être pas pensé que le lundi est jour de marché ? La moitié du canton est là. Mon annonce va tomber dans tout ce monde. Vous ne saurez plus où donner de la tête.

KNOCK. — Je tâcherai de me débrouiller.

LE TAMBOUR, *renchérissant.* — Il y a encore ceci : que c'est le jour du marché que vous aviez le plus de chance d'avoir des clients. M. Parpalaid n'en voyait guère que ce jour-là. (*Familièrement.*) Si vous les recevez gratis...

KNOCK. — Vous comprenez, mon ami, ce que je veux, avant tout, c'est que les gens se soignent. Si je voulais gagner de l'argent, c'est à Paris que je m'installerais, ou à New-York.

LE TAMBOUR. — Ah ! vous avez mis le doigt dessus. On ne se soigne pas assez. On ne veut pas s'écouter, et on se mène trop durement. Quand le mal vous tient, on se force. Autant vaudrait-il être des animaux.

KNOCK. — Je remarque que vous raisonnez avec une grande justesse, mon ami.

LE TAMBOUR, *se gonflant.* — Oh ! sûr, que je raisonne, moi. Je n'ai pas l'instruction que je devrais. Mais il y en a de plus instruits qui ne m'en remontreraient pas. M. le maire, pour ne pas le nommer, en sait quelque chose. Si je vous racontais qu'un jour, monsieur...

KNOCK. — Docteur.

LE TAMBOUR, *avec ivresse.* — Docteur ! ...qu'un jour, M. le préfet, en personne, se trouvait à la mairie, dans la grande salle des mariages, et même que vous pourriez demander attestation du fait à des notabilités présentes, à M. le premier adjoint, pour ne pas le nommer, ou à M. Michalon, et qu'alors...

KNOCK. — Et qu'alors M. le préfet a vu tout de suite à qui il avait affaire, et que le tambour de ville était un tambour qui raisonnait mieux que d'autres qui n'étaient pas tambours mais qui se prenaient pour quelque chose de bien plus fort qu'un tambour. Et qui est-ce qui n'a plus su quoi dire ? C'est M. le maire.

LE TAMBOUR, *extasié.* — C'est l'exacte vérité ! Il n'y a pas un mot à changer ! On jurerait que vous étiez là, caché dans un petit coin.

KNOCK. — Je n'y étais pas, mon ami.

LE TAMBOUR. — Alors, c'est quelqu'un qui vous l'a raconté, et quelqu'un de bien placé ? (*Knock fait un geste de réserve diplomatique.*) Vous ne m'ôterez pas de la tête que vous en avez causé récemment avec M. le préfet ! (*Knock se contente de sourire.*)

KNOCK. — Donc, je compte sur vous, mon ami. Et rondement, n'est-ce pas ?

LE TAMBOUR, *après plusieurs hésitations.* — Je ne pourrai pas venir tout à l'heure, ou j'arriverai trop tard. Est-ce que ça serait un effet de votre bonté de me donner ma consultation maintenant ?

KNOCK. — Heu... oui. Mais dépêchons-nous. J'ai rendez-vous avec M. Bernard, l'instituteur, et avec M. le pharmacien Mousquet. Il faut que je les reçoive avant que les gens n'arrivent. De quoi souffrez-vous ?

LE TAMBOUR, *riant.* — Attendez que je réfléchisse. Voilà. Quand j'ai dîné, il y a des fois que je sens une espèce de démangeaison ici. (*Il montre le haut de son épigastre.*) Ça me chatouille, ou plutôt, ça me grattouille.

KNOCK, *d'un air de profonde concentration.* — Attention. Ne confondons pas. Est-ce que ça vous chatouille, ou est-ce que ça vous grattouille ?

LE TAMBOUR. — Ça me grattouille. (*Il médite.*) Mais ça me chatouille bien un peu aussi.

KNOCK. — Désignez-moi exactement l'endroit.

LE TAMBOUR. — Par ici.

KNOCK. — Par ici... où cela, par ici ?

LE TAMBOUR. — Là. Ou peut-être là... Entre les deux.

KNOCK. — Juste entre les deux ?... Est-ce que ça ne serait pas plutôt un rien à gauche, là, où je mets mon doigt ?

LE TAMBOUR. — Il me semble bien.

KNOCK. — Ça vous fait mal quand j'enfonce mon doigt ?

LE TAMBOUR. — Oui, on dirait que ça me fait mal.

KNOCK. — Ah ! ah ! (*Il médite d'un air sombre.*) Est-ce que ça ne vous grattouille pas davantage quand vous avez mangé de la tête de veau à la vinaigrette ?

LE TAMBOUR. — Je n'en mange jamais. Mais il me semble que si j'en mangeais, effectivement, ça me grattouillerait plus.

KNOCK. — Ah ! ah ! très important. Ah ! ah ! quel âge avez-vous ?

LE TAMBOUR. — Cinquante et un, dans mes cinquante-deux.

KNOCK. — Plus près de cinquante-deux ou de cinquante et un ?

LE TAMBOUR, *il se trouble peu à peu.* — Plus

près de cinquante-deux. Je les aurai fin novembre.

KNOCK, *lui mettant la main sur l'épaule.* — Mon ami, faites votre travail aujourd'hui comme d'habitude. Ce soir, couchez-vous de bonne heure. Demain matin, gardez le lit. Je passerai vous voir. Pour vous, mes visites seront gratuites. Mais ne le dites pas. C'est une faveur.

LE TAMBOUR, *avec anxiété.* — Vous êtes trop bon, docteur. Mais c'est donc grave, ce que j'ai ?

KNOCK. — Ce n'est peut-être pas encore très grave. Il était temps de vous soigner. Vous fumez ?

LE TAMBOUR, *tirant son mouchoir.* — Non, je chique.

KNOCK. — Défense absolue de chiquer. Vous aimez le vin ?

LE TAMBOUR. — J'en bois raisonnablement.

KNOCK. — Plus une goutte de vin. Vous êtes marié ?

LE TAMBOUR. — Oui, docteur. (*Le Tambour s'essuie le front.*)

KNOCK. — Sagesse totale de ce côté-là, hein ?

LE TAMBOUR. — Je puis manger ?

KNOCK. — Aujourd'hui, comme vous travaillez, prenez un peu de potage. Demain, nous en viendrons à des restrictions plus sérieuses. Pour l'instant, tenez-vous-en à ce que je vous ai dit.

LE TAMBOUR, *s'essuie à nouveau.* — Vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux que je me couche tout de suite ? Je ne me sens réellement pas à mon aise.

KNOCK, *ouvrant la porte.* — Gardez-vous-en bien ! Dans votre cas, il est mauvais d'aller se mettre au lit entre le lever et le coucher du soleil. Faites vos annonces comme si de rien n'était, et attendez tranquillement jusqu'à ce soir. (*Le Tambour sort. Knock le reconduit.*)

SCÈNE II

KNOCK, M. BERNARD

KNOCK. — Bonjour, monsieur Bernard. Je ne vous ai pas trop dérangé en vous priant de venir à cette heure-ci ?

BERNARD. — Non, non, docteur. J'ai une minute. Mon adjoint surveille la récréation.

KNOCK. — J'étais impatient de m'entretenir avec vous. Nous avons tant de choses à faire ensemble, et de si urgentes... Ce n'est pas moi qui laisserai s'interrompre la collaboration si précieuse que vous accordiez à mon prédécesseur.

BERNARD. — La collaboration ?

KNOCK. — Remarquez que je ne suis pas homme à imposer mes idées, ni à faire table rase de ce qu'on a édifié avant moi. Au début, c'est vous qui serez mon guide.

BERNARD. — Je ne vois pas bien...

KNOCK. — Ne touchons à rien pour le moment. Nous améliorerons par la suite s'il y a lieu. (*Knock s'assoit.*)

BERNARD. — Mais...

KNOCK. — Qu'il s'agisse de la propagande, ou des causeries populaires, ou de nos petites réunions à nous, vos procédés seront les miens, vos heures seront les miennes.

BERNARD. — C'est que, docteur, je crains de ne pas bien saisir à quoi vous faites allusion.

KNOCK. — Je veux dire tout simplement que je désire maintenir intacte la liaison avec vous, même pendant ma période d'installation.

BERNARD. — Il doit y avoir quelque chose qui m'échappe...

KNOCK. — Voyons ! Vous étiez bien en relations constantes avec le docteur Parpalaid ?

BERNARD. — Je le rencontrais de temps en temps à l'estaminet de l'Hôtel de la Clef. Il nous arrivait de faire un billard.

KNOCK. — Ce n'est pas de ces relations-là que je veux parler.

BERNARD. — Nous n'en avions pas d'autres.

KNOCK. — Mais... mais... comment vous étiez-vous réparti l'enseignement populaire de l'hygiène, l'œuvre de propagande dans les familles... que sais-je, moi ! Les mille besognes que le médecin et l'instituteur ne peuvent faire que d'accord ?

BERNARD. — Nous ne nous étions rien réparti du tout.

KNOCK. — Quoi ! Vous aviez préféré agir chacun isolément ?

BERNARD. — C'est bien plus simple. Nous n'y avons jamais pensé ni l'un ni l'autre. C'est la première fois qu'il est question d'une chose pareille à Saint-Maurice.

KNOCK, *avec tous les signes d'une surprise navrée, s'accoude sur son bureau.* — Ah !... Si je ne l'entendais pas de votre bouche, je vous assure que je n'en croirais rien. (*Un silence.*)

BERNARD. — Je suis désolé de vous causer cette déception, mais ce n'est pas moi qui pouvais prendre une initiative de ce genre-là, vous l'admettrez, même si j'en avais eu l'idée, et même si le travail de l'école me laissait plus de loisir.

KNOCK. — Evidemment ! Vous attendiez un appel qui n'est pas venu.

BERNARD. — Chaque fois qu'on m'a demandé un service, j'ai tâché de le rendre.

KNOCK. — Je le sais, monsieur Bernard, je le sais. (*Un silence.*) Voilà donc une malheureuse population qui est entièrement abandonnée à elle-même au point de vue hygiénique et prophylactique !

BERNARD. — Dame !

KNOCK. — Je parie qu'ils boivent de l'eau sans penser aux milliards de bactéries qu'ils avalent à chaque gorgée.

BERNARD. — Oh ! certainement.

KNOCK. — Savent-ils même ce que c'est qu'un microbe ?

Bernard. — J'en doute fort ! Quelques-uns connaissent le mot, mais ils doivent se figurer qu'il s'agit d'une espèce de mouche.

Knock, *debout.* — C'est effrayant. Ecoutez, cher monsieur Bernard, nous ne pouvons pas, à nous deux, réparer en huit jours des années de... disons d'insouciance. Mais il faut faire quelque chose.

Bernard. — Je ne m'y refuse pas. Je crains seulement de ne pas vous être d'un grand secours.

Knock. — Monsieur Bernard, quelqu'un qui est bien renseigné sur vous, m'a révélé que vous aviez un grave défaut : la modestie. Vous êtes le seul à ignorer que vous possédez ici une autorité morale et une influence personnelle peu communes. Je vous demande pardon d'avoir à vous le dire. Rien de sérieux ici ne se fera sans vous.

Bernard. — Vous exagérez, docteur.

Knock. — C'est entendu ! Je puis soigner sans vous mes malades. Mais la maladie, qui est-ce qui m'aidera à la combattre, à la débusquer ? Qui est-ce qui instruira ces pauvres gens sur les périls de chaque seconde qui assiègent leur organisme ? Qui leur apprendra qu'on ne doit pas attendre d'être mort pour appeler le médecin ?

Bernard. — Ils sont très négligents. Je n'en disconviens pas.

Knock, *s'animant de plus en plus.* — Commençons par le commencement. J'ai ici la matière de plusieurs causeries de vulgarisation, des notes très complètes, de bons clichés, et une lanterne. Vous arrangerez tout cela comme vous savez le faire. Tenez, pour débuter, une petite conférence, toute écrite, ma foi, et très agréable, sur la fièvre typhoïde, les formes insoupçonnées qu'elle prend, ses véhicules innombrables : eau, pain, lait, coquillages, légumes, salades, poussières, haleine, etc... les semaines et les mois durant lesquels elle couve sans se trahir, les accidents mortels qu'elle déchaîne soudain, les complications redoutables qu'elle charrie à sa suite, le tout agrémenté de jolies vues : bacilles formidablement grossis, détail d'excréments typhiques, ganglions infectés, perforations d'intestin, et pas en noir, en couleurs, des roses, des marrons, des jaunes et des blancs verdâtres que vous imaginez.

Bernard. — C'est que... je suis très impressionnable... Si je me plonge là-dedans, je n'en dormirai plus.

Knock. — Voilà justement ce qu'il faut. Je veux dire : voilà l'effet de saisissement que nous devons porter jusqu'aux entrailles de l'auditoire. Vous, monsieur Bernard, vous vous y habituerez. Qu'ils n'en dorment plus ! (*Penché sur lui.*) Car leur tort c'est de dormir dans une sécurité trompeuse dont les réveille trop tard le coup de foudre de la maladie.

Bernard, *tout frissonnant, la main sur le bureau. Regard détourné.* — Je n'ai pas déjà une santé si solide. Mes parents ont eu beaucoup de peine à m'élever. Je sais bien que, sur vos clichés, tous ces microbes ne sont qu'en reproduction. Mais enfin...

Knock, *comme s'il n'avait rien entendu, le fixe à nouveau.* — Pour ceux que notre première conférence aurait laissés froids, j'en tiens une autre, dont le titre n'a l'air de rien : « Les porteurs de germes ». Il y est démontré, clair comme le jour, à l'aide de cas observés, qu'on peut se promener avec une figure ronde, une langue rose, un excellent appétit, et recéler dans tous les replis de son corps des trillions de bacilles de la dernière virulence capables d'infecter un département. (*Il se lève.*) Fort de la théorie et de l'expérience, j'ai le droit de soupçonner le premier venu d'être un porteur de germes. Vous, par exemple, absolument rien ne me prouve que vous n'en êtes pas un.

Bernard, *se lève.* — Moi ! docteur...

Knock. — Je serais curieux de connaître quelqu'un qui, au sortir de cette deuxième petite causerie, se sentirait d'humeur à batifoler.

Bernard. — Vous pensez que moi, docteur, je suis un porteur de germes ?

Knock. — Pas vous spécialement. J'ai pris un exemple. Mais j'entends la voix de M. Mousquet. A bientôt, cher monsieur Bernard, et merci de votre adhésion, dont je ne doutais pas.

SCÈNE III

KNOCK, LE PHARMACIEN MOUSQUET

Knock. — Asseyez-vous, cher monsieur Mousquet. Hier, j'ai eu à peine le temps de jeter un coup d'œil sur l'intérieur de votre pharmacie. Mais il n'en faut pas davantage pour constater l'excellence de votre installation, l'ordre méticuleux qui y règne et le modernisme du moindre détail.

Mousquet, *tenue très simple, presque négligée.* — Docteur, vous êtes trop indulgent !

Knock. — C'est une chose qui me tient au cœur. Pour moi, le médecin qui ne peut pas s'appuyer sur un pharmacien de premier ordre est un général qui va à la bataille sans artillerie.

Mousquet. — Je suis heureux de voir que vous appréciez l'importance de la profession.

Knock. — Et moi de me dire qu'une organisation comme la vôtre trouve certainement sa récompense, et que vous vous faites bien dans l'année un minimum de vingt-cinq mille.

Mousquet. — De bénéfices ? Ah ! mon Dieu ! Si je m'en faisais seulement la moitié !

Knock. — Cher monsieur Mousquet, vous avez en face de vous non point un agent du fisc, mais un ami, et j'ose dire un collègue.

Mousquet. — Docteur, je ne vous fais pas l'injure de me méfier de vous. Je vous ai malheureusement dit la vérité. (*Une pause.*) J'ai

toutes les peines du monde à dépasser les dix mille.

KNOCK. — Savez-vous bien que c'est scandaleux ! (*Mousquet hausse tristement les épaules.*) Dans ma pensée, le chiffre de vingt-cinq mille était un minimum... Vous n'avez pourtant pas de concurrent ?

MOUSQUET. — Aucun, à près de cinq lieues à la ronde.

KNOCK. — Alors quoi ? des ennemis ?

MOUSQUET. — Je ne m'en connais pas.

KNOCK, *baissant la voix.* — Jadis, vous n'auriez pas eu d'histoire fâcheuse... une distraction... cinquante grammes de laudanum en place d'huile de ricin ?... C'est si vite fait.

MOUSQUET. — Pas le plus minime incident, je vous prie de le croire, en vingt années d'exercice.

KNOCK. — Alors... alors... je répugne à former d'autres hypothèses... Mon prédécesseur... aurait-il été au-dessous de sa tâche ?

MOUSQUET. — C'est une affaire de point de vue.

KNOCK. — Encore une fois, cher monsieur Mousquet, nous sommes strictement entre nous.

MOUSQUET. — Le docteur Parpalaid est un excellent homme. Nous avions les meilleures relations privées.

KNOCK. — Mais on ne ferait pas un gros volume avec le recueil de ses ordonnances ?

MOUSQUET. — Vous l'avez dit.

KNOCK. — Quand je rapproche tout ce que je sais de lui maintenant, j'en arrive à me demander s'il croyait en la médecine.

MOUSQUET. — Dans les débuts, je faisais loyalement mon possible. Dès que les gens se plaignaient à moi, et que cela me paraissait un peu grave, je les lui envoyais. Bonsoir ! Je ne les voyais plus revenir.

KNOCK. — Ce que vous me dites m'affecte plus que je ne voudrais. Nous avons, cher monsieur Mousquet, deux des plus beaux métiers qu'on connaisse. N'est-ce pas une honte que de les faire peu à peu déchoir du haut degré de prospérité et de puissance où nos devanciers les avaient mis ? Le mot de sabotage me vient aux lèvres.

MOUSQUET. — Oui, certes. Toute question d'argent à part, il y a conscience à se laisser glisser ainsi au-dessous du ferblantier et de l'épicier. Je vous assure, docteur, que ma femme serait bien empêchée de se payer les chapeaux et les bas de soie que la femme du ferblantier arbore semaine et dimanche.

KNOCK. — Taisez-vous, cher ami, vous me faites mal. C'est comme si j'entendais dire que la femme d'un président de chambre en est réduite à laver le linge de sa boulangère pour avoir du pain.

MOUSQUET. — Si Mme Mousquet était là, vos paroles lui iraient à l'âme.

KNOCK. — Dans un canton comme celui-ci, nous devrions, vous et moi, ne pas pouvo[ir] suffire à la besogne.

MOUSQUET. — C'est juste.

KNOCK. — Je pose en principe que tous le[s] habitants du canton sont *ipso facto* nos client[s] désignés.

MOUSQUET. — Tous, c'est beaucoup deman[der].

KNOCK. — Je dis tous.

MOUSQUET. — Il est vrai qu'à un moment o[u] l'autre de sa vie, chacun peut devenir not[re] client par occasion.

KNOCK. — Par occasion ? Point du tou[t]. Client régulier, client fidèle.

MOUSQUET. — Encore faut-il qu'il tomb[e] malade !

KNOCK. — « Tomber malade »! vieille notio[n] qui ne tient plus devant les données de l[a] science actuelle. La santé n'est qu'un mo[t] qu'il n'y aurait aucun inconvénient à rayer d[e] notre vocabulaire. Pour ma part, je ne conna[is] que des gens plus ou moins atteints de mal[a]dies plus ou moins nombreuses à évolution pl[us] ou moins rapide. Naturellement, si vous all[ez] leur dire qu'ils se portent bien, ils ne demander[ont] qu'à vous croire. Mais vous les trompez. Vot[re] seule excuse, c'est que vous avez déjà trop d[e] malades à soigner pour en prendre de nou[veaux].

MOUSQUET. — En tout cas, c'est une tr[ès] belle théorie.

KNOCK. — Théorie profondément modern[e], monsieur Mousquet, réfléchissez-y, et tout[e] proche parente de l'admirable idée de la natio[n] armée, qui fait la force de nos États.

MOUSQUET. — Vous êtes un penseur, vou[s], docteur Knock, et les matérialistes auron[t] beau soutenir le contraire, la pensée mène l[e] monde.

KNOCK, *se lève.* — Écoutez-moi. (*Tous deu[x] sont debout. Knock saisit les mains de Mous[quet].*) Je suis peut-être présomptueux. D'amère[s] désillusions me sont peut-être réservées. Mai[s] si, dans un an, jour pour jour, vous n'ave[z] pas gagné les vingt-cinq mille francs nets qu[i] vous sont dus, si Mme Mousquet n'a pas le[s] robes, les chapeaux et les bas que sa conditio[n] exige, je vous autorise à venir me faire un[e] scène ici, et je tendrai les deux joues pour qu[e] vous m'y déposiez chacun un soufflet.

MOUSQUET. — Cher docteur, je serais u[n] ingrat, si je ne vous remerciais pas avec effu[]sion, et un misérable si je ne vous aidais pa[s] de tout mon pouvoir.

KNOCK — Bien, bien. Comptez sur m[oi] comme je compte sur vous.

SCÈNE IV

KNOCK, LA DAME EN NOIR

(*Elle a quarante-cinq ans et respire l'avaric[e] paysanne et la constipation.*)

KNOCK. — Ah ! voici les consultants. Un

zaine, déjà ? Prévenez les nouveaux arri-ıts qu'après onze heures et demie je ne puis ıs recevoir personne, au moins en consulta-n gratuite. C'est vous qui êtes la première, dame ? (*Il fait entrer la dame en noir et rme la porte.*) Vous êtes bien du canton ?

La Dame en noir. — Je suis de la commune.

Knock. — De Saint-Maurice même ?

La Dame. — J'habite la grande ferme qui sur la route de Luchère.

Knock. — Elle vous appartient ?

La Dame. — Oui, à mon mari et à moi.

Knock. — Si vous l'exploitez vous-même us devez avoir beaucoup de travail ?

La Dame. — Pensez ! monsieur, dix-huit ches, deux bœufs, deux taureaux, la jument le poulain, six chèvres, une bonne douzaine cochons, sans compter la basse-cour.

Knock. — Diable ! Vous n'avez pas de mestiques ?

La Dame. — Dame si. Trois valets, une ser-nte, et les journaliers dans la belle saison.

Knock, *allant à elle, doucement.* — Je vous ins. Il ne doit guère vous rester de temps ur vous soigner ?

La Dame. — Oh ! non.

Knock. — Et pourtant vous souffrez.

La Dame. — Ce n'est pas le mot. J'ai plutôt la fatigue.

Knock. — Oui, vous appelez ça de la fatigue. rez la langue. Vous ne devez pas avoir beau-up d'appétit.

La Dame. — Non.

Knock. — Vous êtes constipée.

La Dame. — Oui, assez.

Knock, *il l'ausculte.* — Baissez la tête. Res-rez. Toussez. Vous n'êtes jamais tombée une échelle, étant petite ?

La Dame. — Je ne me souviens pas.

Knock, *il lui palpe et lui percute le dos, lui esse brusquement les reins.* — Vous n'avez mais mal ici le soir en vous couchant ? Une pèce de courbature ?

La Dame. — Oui, des fois.

Knock, *il continue de l'ausculter.* — Essayez vous rappeler. Ça devait être une grande helle.

La Dame. — Ça se peut bien.

Knock, *très affirmatif.* — C'était une échelle environ trois mètres cinquante, posée contre mur. Vous êtes tombée à la renverse. est la fesse gauche, heureusement, qui a rté.

La Dame. — Ah oui !

Knock. — Vous aviez déjà consulté le doc-ur Parpalaid ?

La Dame. — Non, jamais.

Knock. — Pourquoi ?

La Dame. — Il ne donnait pas de consulta-ns gratuites. (*Un silence.*)

Knock, *la fait asseoir.* — Vous vous rendez mpte de votre état ?

La Dame. — Non.

Knock, *il s'assied en face d'elle.* — Tant mieux. Vous avez envie de guérir, ou vous n'avez pas envie ?

La Dame. — J'ai envie.

Knock. — J'aime mieux vous prévenir tout de suite que ce sera très long et très coûteux.

La Dame. — Ah ! mon Dieu! Et pourquoi ça ?

Knock. — Parce qu'on ne guérit pas en cinq minutes un mal qu'on traîne depuis quarante ans.

La Dame. — Depuis quarante ans ?

Knock. — Oui, depuis que vous êtes tombée de votre échelle.

La Dame. — Et combien est-ce que ça me coûterait ?

Knock. — Qu'est-ce que valent les veaux, actuellement ?

La Dame. — Ça dépend des marchés et de la grosseur. Mais on ne peut guère en avoir de propres à moins de quatre ou cinq cents francs.

Knock. — Et les cochons gras ?

La Dame. — Il y en a qui font plus de mille.

Knock. — Eh bien ! ça vous coûtera à peu près deux cochons et deux veaux.

La Dame. — Ah ! là là ! Près de trois mille francs ? C'est une désolation, Jésus Marie !

Knock. — Si vous aimez mieux faire un pèlerinage, je ne vous en empêche pas.

La Dame. — Oh ! un pèlerinage, ça revient cher aussi et ça ne réussit pas souvent. (*Un silence.*) Mais, qu'est-ce que je peux donc avoir de si terrible que ça ?

Knock, *avec une grande courtoisie.* — Je vais vous l'expliquer en une minute au tableau noir. Voici votre moelle épinière, en coupe, très schématiquement, n'est-ce pas ? Vous reconnaissez ici votre faisceau de Türck et ici votre colonne de Clarke. Vous me suivez ? Eh bien ! quand vous êtes tombée de l'échelle, votre Türck et votre Clarke ont glissé en sens inverse (*Il trace des flèches de direction*) de quelques dixièmes de millimètre. Vous me direz que c'est très peu. Evidemment. Mais c'est très mal placé. Et puis vous avez ici un tiraillement continu qui s'exerce sur les multipolaires. (*Il s'essuie les doigts.*)

La Dame. — Mon Dieu ! Mon Dieu !

Knock. — Remarquez que vous ne mourrez pas du jour au lendemain. Vous pouvez attendre.

La Dame. — Oh ! là là ! J'ai bien eu du malheur de tomber de cette échelle !

Knock. — Je me demande même s'il ne vaut pas mieux laisser les choses comme elles sont. L'argent est si dur à gagner. Tandis que les années de vieillesse, on en a toujours bien assez. Pour le plaisir qu'elles donnent !

La Dame. — Et en faisant ça plus... grossièrement, vous ne pourriez pas me guérir à moins cher ?... à condition que ce soit bien fait tout de même.

Knock. — Ce que je puis vous proposer, c'est de vous mettre en observation. Ça ne vous coûtera presque rien. Au bout de quelques jours vous vous rendrez compte par vous-

même de la tournure que prendra le mal, et vous vous déciderez.

La Dame. — Oui, c'est ça.

Knock. — Bien. Vous allez rentrer chez vous. Vous êtes venue en voiture ?

La Dame. — Non, à pied.

Knock, *tandis qu'il rédige l'ordonnance, assis à sa table.* — Il faudra tâcher de trouver une voiture. Vous vous coucherez en arrivant. Une chambre où vous serez seule, autant que possible. Faites fermer les volets et les rideaux pour que la lumière ne vous gêne pas. Défendez qu'on vous parle. Aucune alimentation solide pendant une semaine. Un verre d'eau de Vichy toutes les deux heures, et, à la rigueur, une moitié de biscuit, matin et soir, trempée dans un doigt de lait. Mais j'aimerais autant que vous vous passiez de biscuit. Vous ne direz pas que je vous ordonne des remèdes coûteux ! A la fin de la semaine, nous verrons comment vous vous sentez. Si vous êtes gaillarde, si vos forces et votre gaîté sont revenues, c'est que le mal est moins sérieux qu'on ne pouvait croire, et je serai le premier à vous rassurer. Si, au contraire, vous éprouvez une faiblesse générale, des lourdeurs de tête, et une certaine paresse à vous lever, l'hésitation ne sera plus permise, et nous commencerons le traitement. C'est convenu ?

La Dame, *soupirant.* — Comme vous voudrez.

Knock, *désignant l'ordonnance.* — Je rappelle mes prescriptions sur ce bout de papier. Et j'irai vous voir bientôt. (*Il lui remet l'ordonnance et la reconduit. A la cantonade.*) Mariette, aidez madame à descendre l'escalier et à trouver une voiture. (*On aperçoit quelques visages de consultants que la sortie de la dame en noir frappe de crainte et de respect.*)

SCÈNE V

KNOCK, LA DAME EN VIOLET

(*Elle a soixante ans ; toutes les pièces de son costume sont de la même nuance de violet, elle s'appuie assez royalement sur une sorte d'alpenstock.*)

La Dame en violet, *avec emphase.* — Vous devez bien être étonné, docteur, de me voir ici.

Knock. — Un peu étonné, madame.

La Dame. — Qu'une dame Pons, née demoiselle Lempoumas, vienne à une consultation gratuite, c'est, en effet, assez extraordinaire.

Knock. — C'est surtout flatteur pour moi.

La Dame. — Vous vous dites peut-être que c'est là un des jolis résultats du gâchis actuel, et que, tandis qu'une quantité de malotrus et de marchands de cochons roulent carrosse et sablent le champagne avec des actrices, une demoiselle Lempoumas dont la famille remonte sans interruption jusqu'au XIIIe siècle et a possédé jadis la moitié du pays, et qui a des alliances avec toute la noblesse et la haute bourgeoisie du département, en est réduit faire la queue, avec les pauvres et pauvres de Saint-Maurice. Avouez, docteur, qu'o vu mieux.

Knock, *la fait asseoir.* — Hélas oui, mada

La Dame. — Je ne vous dirai pas que revenus soient restés ce qu'ils étaient au fois, ni que j'aie conservé la maisonnée de domestiques et l'écurie de quatre chev qui étaient de règle dans la famille jusqu'à mort de mon oncle. J'ai même dû vendre, l dernier, un domaine de cent soixante hecta la Michouille, qui me venait de ma grand'm maternelle. Ce nom de la Michouille a origines gréco-latines, à ce que prétend M. curé. Il dériverait de *mycodium* et voudr dire : haine du champignon, pour cette rai qu'on n'aurait jamais trouvé un seul cham gnon dans ce domaine, comme si le sol en av horreur. Il est vrai qu'avec les impôts et réparations, il ne me rapportait plus qu'u somme ridicule, d'autant que, depuis la m de mon mari, les fermiers abusaient volonti de la situation et sollicitaient à tout bout champ des réductions ou des délais. J'en av assez, assez, assez. Ne croyez-vous pas, docte que, tout compte fait, j'ai eu raison de me barrasser de ce domaine ?

Knock, *qui n'a cessé d'être parfaitem attentif.* — Je le crois, madame, surtout vous aimez les champignons, et si, d'autre pa vous avez bien placé votre argent.

La Dame. — Aïe ! Vous avez touché le de la plaie ! Je me demande jour et nuit si l'ai bien placé, et j'en doute, j'en doute te blement. J'ai suivi les conseils de ce g bêta de notaire, au demeurant le meill des hommes. Mais je le crois moins luc que le guéridon de sa chère femme, q comme vous le savez, servit quelque temps truchement aux esprits. En particulier, j acheté un tas d'actions de charbonnages. Do teur, que pensez-vous des charbonnages ?

Knock. — Ce sont, en général, d'excellen valeurs, un peu spéculatives peut-être, sujet à des hausses inconsidérées suivies de bais inexplicables.

La Dame. — Ah ! mon Dieu ! Vous me do nez la chair de poule. J'ai l'impression de avoir achetées en pleine hausse. Et j'en ai po plus de cinquante mille francs. D'ailleurs, c' une folie de mettre une somme pareille dans charbonnages, quand on n'a pas une gro fortune.

Knock. — Il me semble, en effet, qu'un placement ne devrait jamais représenter plus dixième de l'avoir total.

La Dame. — Ah ? Pas plus du dixièm Mais s'il ne représente pas plus du dixième, n'est pas une folie proprement dite ?

Knock. — Nullement.

La Dame. — Vous me rassurez, docte J'en avais besoin. Vous ne sauriez croire qu tourments me donne la gestion de mes qua

s. Je me dis parfois qu'il me faudrait d'autres cis pour chasser celui-là. Docteur, la ure humaine est une pauvre chose. est écrit que nous ne pouvons déloger tourment qu'à condition d'en installer un re à la place. Mais, au moins, trouve-t-on lque répit à en changer. Je voudrais ne plus ser toute la journée à mes locataires, à mes niers et à mes titres. Je ne puis pourtant pas, non âge, courir les aventures amoureuses Ah ! ah ! ah ! — ni entreprendre un voyage our du monde. Mais vous attendez, sans ite, que je vous explique pourquoi j'ai fait ue à votre consultation gratuite ?

KNOCK. — Quelle que soit votre raison, dame, elle est certainement excellente.

LA DAME. — Voilà ! J'ai voulu donner cemple. Je trouve que vous avez eu là, docr, une belle et noble inspiration. Mais, je nais mes gens. J'ai pensé : « Ils n'en ont pas abitude, ils n'iront pas. Et ce monsieur en a pour sa générosité ». Et je me suis dit : S'ils voient qu'une dame Pons, demoiselle mpoumas, n'hésite pas à inaugurer les nsultations gratuites, ils n'auront plus honte s'y montrer ». Car, mes moindres gestes it observés et commentés. C'est bien turel.

KNOCK. — Votre démarche est très louable, adame. Je vous en remercie.

LA DAME, *se lève, faisant mine de se retirer.* — suis enchantée, docteur, d'avoir fait votre nnaissance. Je reste chez moi toutes les aprèsdi. Il vient quelques personnes. Nous fains salon autour d'une vieille théière Louis XV e j'ai héritée de mon aïeule. Il y aura toujours e tasse de côté pour vous. (*Knock s'incline. le avance encore vers la porte.*) Vous savez que suis réellement très, très tourmentée avec es locataires et mes titres. Je passe des nuits ns dormir. C'est horriblement fatigant. Vous connaîtriez pas, docteur, un secret pour ire dormir ?

KNOCK. — Il y a longtemps que vous souffrez insomnie ?

LA DAME. — Très, très longtemps.

KNOCK. — Vous en aviez parlé au docteur rpalaid ?

LA DAME. — Oui, plusieurs fois.

KNOCK. — Que vous a-t-il dit ?

LA DAME. — De lire chaque soir trois pages u Code civil. C'était une plaisanterie. Le docur n'a jamais pris la chose au sérieux.

KNOCK. — Peut-être a-t-il eu tort. Car il a des cas d'insomnie dont la signification t d'une exceptionnelle gravité.

LA DAME. — Vraiment ?

KNOCK. — L'insomnie peut être due à un ouble essentiel de la circulation intracérérale, particulièrement à une altération des aisseaux dite « en tuyau de pipe ». Vous avez eut-être, madame, les artères du cerveau en uyau de pipe.

LA DAME. — Ciel ! En tuyau de pipe ! L'usage du tabac, docteur, y serait-il pour quelque chose ? Je prise un peu.

KNOCK. — C'est un point qu'il faudrait examiner. L'insomnie peut encore provenir d'une attaque profonde et continue de la substance grise par la névroglie.

LA DAME. — Ce doit être affreux. Expliquez-moi cela, docteur.

KNOCK, *très posément.* — Représentez-vous un crabe, ou un poulpe, ou une gigantesque araignée en train de vous grignoter, de vous suçoter et de vous déchiqueter doucement la cervelle.

LA DAME. — Oh ! (*Elle s'effondre dans un fauteuil.*) Il y a de quoi s'évanouir d'horreur. Voilà certainement ce que je dois avoir. Je le sens bien. Je vous en prie, docteur, tuez-moi, tout de suite. Une piqûre, une piqûre ! Ou plutôt ne m'abandonnez pas. Je me sens glisser au dernier degré de l'épouvante. (*Un silence.*) Ce doit être absolument incurable ? et mortel ?

KNOCK. — Non.

LA DAME. — Il y a un espoir de guérison ?

KNOCK. — Oui, à la longue.

LA DAME. — Ne me trompez pas, docteur. Je veux savoir la vérité.

KNOCK. — Tout dépend de la régularité et de la durée du traitement.

LA DAME. — Mais de quoi peut-on guérir ? De la chose en tuyau de pipe, ou de l'araignée ? Car je sens bien que, dans mon cas, c'est plutôt l'araignée.

KNOCK. — On peut guérir de l'un et de l'autre. Je n'oserais peut-être pas donner cet espoir à un malade ordinaire, qui n'aurait ni le temps ni les moyens de se soigner suivant les méthodes les plus modernes. Avec vous, c'est différent.

LA DAME, *se lève.* — Oh ! je serai une malade très docile, docteur, soumise comme un petit chien. Je passerai partout où il le faudra, surtout si ce n'est pas trop douloureux.

KNOCK. — Aucunement douloureux, puisque c'est à la radioactivité que l'on fait appel. La seule difficulté, c'est d'avoir la patience de poursuivre bien sagement la cure pendant deux ou trois années, et aussi d'avoir sous la main un médecin qui s'astreigne à une surveillance incessante du processus de guérison, à un calcul minutieux des doses radioactives — et à des visites presque quotidiennes.

LA DAME. — Oh ! moi, je ne manquerai pas de patience. Mais c'est vous, docteur, qui n'allez pas vouloir vous occuper de moi autant qu'il faudrait.

KNOCK. — Vouloir, vouloir ! Je ne demanderai pas mieux. Il s'agit de pouvoir. Vous demeurez loin ?

LA DAME. — Mais non, à deux pas. La maison qui est en face du poids public.

KNOCK. — J'essayerai de faire un bond tous les matins jusque chez vous. Sauf le dimanche. Et le lundi à cause de ma consultation.

La Dame. — Mais ce ne sera pas trop d'intervalle, deux jours d'affilée ? Je resterai pour ainsi dire sans soins du samedi au mardi ?

Knock. — Je vous laisserai des instructions détaillées. Et puis, quand je trouverai une minute, je passerai le dimanche matin ou le lundi après-midi.

La Dame. — Ah ! tant mieux ! tant mieux ! (*Elle se relève.*) Et qu'est-ce qu'il faut que je fasse tout de suite ?

Knock. — Rentrez chez vous. Gardez la chambre. J'irai vous voir demain matin et je vous examinerai plus à fond.

La Dame. — Je n'ai pas de médicaments à prendre aujourd'hui ?

Knock, *debout.* — Heu... si. (*Il bâcle une ordonnance. Emotion de la dame qui se calme, s'essuie la bouche.*) Passez chez M. Mousquet et priez-le d'exécuter aussitôt cette première petite ordonnance.

SCÈNE VI

KNOCK, LES DEUX GARS DE VILLAGE

Knock, *à la cantonade.* — Mais Mariette, qu'est-ce que c'est que tout ce monde ? (*Il regarde sa montre.*) Vous avez bien annoncé que la consultation gratuite cessait à onze heures et demie ?

La Voix de Mariette. — Je l'ai dit. Mais ils veulent rester.

Knock. — Quelle est la première personne ? (*Deux gars s'avancent. Ils se retiennent de rire, se poussent le coude, clignent de l'œil, pouffent soudain. Derrière eux, la foule s'amuse de leur manège et devient assez bruyante. Feignant de ne rien remarquer.*) Lequel de vous deux ?

Le Premier Gars, *regarde de côté, dissimulation de rire et légère crainte.* — Hi ! hi ! hi ! Tous les deux. Hi ! hi ! hi !

Knock. — Vous n'allez pas passer ensemble ?

Le Premier. — Si ! si ! hi ! hi ! Si ! si ! (*Rires à la cantonade.*)

Knock. — Je ne puis vous recevoir tous les deux à la fois. Choisissez. D'abord, il me semble que je ne vous ai pas vus tantôt. Il y a des gens avant vous.

Le Premier. — Ils nous ont cédé leur tour. Demandez-leur. Hi ! hi ! (*Rires et gloussements.*)

Le Second, *enhardi.* — Nous deux, on va toujours ensemble. On fait la paire. Hi ! hi ! hi ! (*Rires à la cantonade.*)

Knock, *il se mord la lèvre et du ton le plus froid.* — Entrez. (*Il referme la porte. Au premier gars.*) Déshabillez-vous. (*Au second, lui désignant une chaise.*) Vous, asseyez-vous là. (*Ils échangent encore des signes, et gloussent, mais en se forçant un peu.*)

Le Premier, *il n'a plus que son pantalon et sa chemise.* — Faut-il que je me mette tout nu ?

Knock. — Enlevez encore votre chemise. (*Le gars apparaît en gilet de flanelle.*) Ça suffit. (*Knock s'approche, tourne autour de l'homme, palpe, percute, ausculte, tire sur la peau, retourne les paupières, retrousse les lèvres. Puis il va prendre une lampe-miroir frontale, s'en casque lentement, en projette soudain la lueur aveuglante sur le visage du gars, au fond de son arrière-gorge, sur ses yeux. Quand il est maté, il lui désigne la chaise-longue.*) Etendez-vous là-dessus. Allons. Ramenez les genoux. (*Il palpe le ventre, applique çà et là le stéthoscope.*) Allongez le bras. (*Il examine le pouls. Il prend la pression artérielle.*) Bien. Rhabillez-vous. (*Silence. L'homme se rhabille.*) Vous avez encore votre père ?

Le Premier. — Non, il est mort.

Knock. — De mort subite ?

Le Premier. — Oui.

Knock. — C'est ça. Il ne devait pas être vieux.

Le Premier. — Non, quarante-neuf ans.

Knock. — Si vieux que ça ! (*Long silence. Knock allume une cigarette. Les deux gars n'ont pas la moindre envie de rire. Puis, Knock va fouiller dans un coin de la pièce contre un meuble, et rapporte un grand carton illustré qui représente les principaux organes chez l'alcoolique avancé, et chez l'homme normal. Au premier gars, avec courtoisie.*) Je vais vous montrer dans quel état sont vos principaux organes. Voilà les reins d'un homme ordinaire. Voici les vôtres. (*Avec des pauses.*) Voici votre foie. Voici votre cœur. Mais chez vous, le cœur est déjà plus abîmé qu'on ne l'a représenté là-dessus. (*Puis Knock va tranquillement remettre le tableau à sa place.*)

Le Premier, *très timidement.* — Il faudrait peut-être que je cesse de boire ?

Knock. — Vous ferez comme vous voudrez. (*Un silence.*)

Le Premier. — Est-ce qu'il y a des remèdes à prendre ?

Knock. — Ce n'est guère la peine. (*Au second.*) A vous, maintenant.

Le Premier. — Si vous voulez, monsieur le docteur, je reviendrai à une consultation payante ?

Knock. — C'est tout à fait inutile.

Le Second, *très piteux.* — Je n'ai rien, moi, monsieur le docteur.

Knock. — Qu'est-ce que vous en savez ?

Le Second, *il recule en tremblant.* — Je me porte bien, monsieur le docteur.

Knock. — Alors pourquoi êtes-vous venu ?

Le Second, *même jeu.* — Pour accompagner mon camarade.

Knock. — Il n'était pas assez grand pour venir tout seul ? Allons ! déshabillez-vous.

Le Second, *il va vers la porte.* — Non, non, monsieur le docteur, pas aujourd'hui. Je reviendrai, monsieur le docteur. (*Silence. Knock ouvre la porte. On entend le brouhaha des gens qui rient d'avance. Knock laisse passer les deux gars qui sortent avec des mines diversement hagardes et terrifiées, et traversent la foule soudain silencieuse comme un enterrement.*)

Rideau

ACTE III

La grande salle de l'hôtel de la Clef. On y doit sentir l'hôtel de chef-lieu de canton en train de tourner au Médical-Hôtel. Les calendriers de liquoristes y subsistent. Mais les nickels, les ripolins et linges blancs de l'asepsie moderne y apparaissent.

SCÈNE PREMIÈRE

MME RÉMY, SCIPION

MME RÉMY. — Scipion, la voiture est arrivée ?

SCIPION. — Oui, madame.

MME RÉMY. — On disait que la route était coupée par la neige.

SCIPION. — Peuh ! Quinze minutes de retard.

MME RÉMY. — A qui sont ces bagages ?

SCIPION. — A une dame de Livron, qui vient consulter.

MME RÉMY. — Mais nous ne l'attendions que pour ce soir.

SCIPION. — Erreur. La dame de ce soir vient de Saint-Marcellin.

MME RÉMY. — Et cette valise ?

SCIPION. — A Ravachol.

MME RÉMY. — Comment ! M. Parpalaid est ici ?

SCIPION. — A cinquante mètres derrière moi.

MME RÉMY. — Qu'est-ce qu'il vient faire ? Pas reprendre sa place, bien sûr ?

SCIPION. — Consulter, probable.

MME RÉMY. — Mais il n'y a que le 9 et le 14 de disponibles. Je garde le 9 pour la dame de Saint-Marcellin. Je mets la dame de Livron au 14. Pourquoi n'avez-vous pas dit à Ravachol qu'il ne restait rien ?

SCIPION. — Il restait le 14. Je n'avais pas d'instructions pour choisir entre la dame de Livron et Ravachol.

MME RÉMY. — Je suis très ennuyée.

SCIPION. — Vous tâcherez de vous débrouiller. Moi, il faut que je m'occupe de mes malades.

MME RÉMY. — Pas du tout, Scipion. Attendez M. Parpalaid et expliquez-lui qu'il n'y a plus de chambre. Je ne puis pas lui dire ça moi-même.

SCIPION. — Désolé, patronne. J'ai juste le temps de passer ma blouse. Le docteur Knock sera là dans quelques instants. J'ai à recueillir les urines du 5 et du 8, les crachats du 2, la température du 1, du 3, du 4, du 12, du 17, du 18, et le reste. Je n'ai pas envie de me faire engueuler !

MME RÉMY. — Vous ne montez même pas les bagages de cette dame ?

SCIPION. — Et la bonne ? Elle enfile des perles ? (*Scipion quitte la scène. Mme Rémy, en voyant apparaître Parpalaid, fait de même.*)

SCÈNE II

PARPALAID SEUL, PUIS LA BONNE

LE DOCTEUR PARPALAID. — Hum !... Il n'y a personne ?... Mme Rémy !... Scipion !... C'est curieux... Voilà toujours ma valise. Scipion !...

LA BONNE, *en tenue d'infirmière.* — Monsieur ? Vous demandez ?

LE DOCTEUR. — Je voudrais bien voir la patronne.

LA BONNE. — Pourquoi, monsieur ?

LE DOCTEUR. — Pour qu'elle m'indique ma chambre.

LA BONNE. — Je ne sais pas, moi. Vous êtes un des malades annoncés ?

LE DOCTEUR. — Je ne suis pas un malade, mademoiselle, je suis un médecin.

LA BONNE. — Ah ! vous venez assister le docteur ? Le fait est qu'il en aurait besoin.

LE DOCTEUR. — Mais, mademoiselle, vous ne me connaissez pas ?

LA BONNE. — Non, pas du tout.

LE DOCTEUR. — Le docteur Parpalaid... Il y a trois mois encore, j'étais le médecin de Saint-Maurice... Sans doute n'êtes-vous pas du pays ?

LA BONNE. — Si, si. Mais je ne savais pas qu'il y avait eu un médecin ici avant le docteur Knock. (*Silence.*) Vous m'excuserez, monsieur. La patronne va sûrement venir. Il faut que je termine la stérilisation de mes taies d'oreiller.

LE DOCTEUR. — Cet hôtel a pris une physionomie singulière.

SCÈNE III

PARPALAID, PUIS MME RÉMY

MME RÉMY, *glissant un œil.* — Il est encore là ! (*Elle se décide.*) Bonjour, monsieur Parpalaid. Vous ne venez pas pour loger, au moins ?

LE DOCTEUR. — Mais si... Comment allez-vous, madame Rémy ?

MME RÉMY. — Nous voilà bien ! Je n'ai plus de chambres.

LE DOCTEUR. — C'est donc jour de foire, aujourd'hui ?

MME RÉMY. — Non, jour ordinaire.

LE DOCTEUR. — Et toutes vos chambres sont occupées, un jour ordinaire ? Qu'est-ce que c'est que tout ce monde-là ?

MME RÉMY. — Des malades.

LE DOCTEUR. — Des malades ?

MME RÉMY. — Oui, des gens qui suivent un traitement.

LE DOCTEUR. — Et pourquoi logent-ils chez vous ?

MME RÉMY. — Parce qu'il n'y a pas d'autre hôtel à Saint-Maurice. D'ailleurs, ils ne sont pas si à plaindre que cela, chez nous, en attendant notre nouvelle installation. Ils reçoivent tous les soins sur place. Et toutes les règles de l'hygiène moderne sont observées.

LE DOCTEUR. — Mais d'où sortent-ils ?

MME RÉMY. — Les malades ? Depuis quelque temps, il en vient d'un peu partout. Au début, c'était des gens de passage.

LE DOCTEUR. — Je ne comprends pas.

MME RÉMY. — Oui, des voyageurs qui se trouvaient à Saint-Maurice pour leurs affaires. Ils entendaient parler du docteur Knock, dans le pays, et à tout hasard, ils allaient le consulter. Evidemment, sans bien se rendre compte de leur état, ils avaient le pressentiment de quelque chose. Mais si leur bonne chance ne les avait pas conduits à Saint-Maurice, plus d'un serait mort à l'heure qu'il est.

LE DOCTEUR. — Et pourquoi seraient-ils morts ?

MME RÉMY. — Comme ils ne se doutaient de rien, ils auraient continué à boire, à manger, à faire cent autres imprudences.

LE DOCTEUR. — Et tous ces gens-là sont restés ici ?

MME RÉMY. — Oui, en revenant de chez le docteur Knock, ils se dépêchaient de se mettre au lit, et ils commençaient à suivre le traitement. Aujourd'hui, ce n'est déjà plus pareil. Les personnes que nous recevons ont entrepris le voyage exprès. L'ennui, c'est que nous manquons de place. Nous allons faire construire.

LE DOCTEUR. — C'est extraordinaire.

MME RÉMY, *après réflexion.* — En effet, cela doit vous sembler extraordinaire à vous. S'il fallait que vous meniez la vie du docteur Knock, je crois que vous crieriez grâce.

LE DOCTEUR. — Hé ! quelle vie mène-t-il donc ?

MME RÉMY. — Une vie de forçat. Dès qu'il est levé, c'est pour courir à ses visites. A dix heures, il passe à l'hôtel. Vous le verrez dans cinq minutes. Puis les consultations chez lui. Et les visites, de nouveau, jusqu'au bout du canton. Je sais bien qu'il a son automobile, une belle voiture neuve qu'il conduit à fond de train. Mais je suis sûre qu'il lui arrive plus d'une fois de déjeuner d'un sandwich.

LE DOCTEUR. — C'est exactement mon cas à Lyon.

MME RÉMY. — Ah ?... Ici pourtant, vous aviez su vous faire une petite vie tranquille. (*Gaillarde.*) Vous vous rappelez vos parties de billard dans l'estaminet ?

LE DOCTEUR. — Il faut croire que de mon temps les gens se portaient mieux.

MME RÉMY. — Ne dites pas cela, monsieur Parpalaid. Les gens n'avaient pas l'idée de se soigner, c'est tout différent. Il y en a qui s'imaginent que dans nos campagnes nous sommes encore des sauvages, que nous n'avons aucun souci de notre personne, que nous attendons que notre heure soit venue de crever comme les animaux, et que les remèdes, les régimes, les appareils et tous les progrès, c'est pour les grandes villes. Erreur, monsieur Parpalaid. Nous nous apprécions autant que quiconque ; et bien qu'on n'aime pas à gaspiller son argent, on n'hésite pas à se payer le nécessaire. Vous, monsieur Parpalaid, vous en êtes au paysan d'autrefois, qui coupait les sous en quatre, et qui aurait mieux aimé perdre un œil et une jambe que d'acheter trois francs de médicaments. Les choses ont changé, Dieu merci.

LE DOCTEUR. — Enfin, si les gens en ont assez d'être bien portants, et s'ils veulent s'offrir le luxe d'être malades, ils auraient tort de se gêner. C'est d'ailleurs tout bénéfice pour le médecin.

MME RÉMY, *très animée.* — En tout cas, personne ne vous laissera dire que le docteur Knock est intéressé. C'est lui qui a créé les consultations gratuites, que nous n'avions jamais connues ici. Pour les visites, il fait payer les personnes qui en ont les moyens — avouez qu'autrement ce serait malheureux ! — mais il n'accepte rien des indigents. On le voit traverser tout le canton, dépenser dix francs d'essence et s'arrêter avec sa belle voiture devant la cahute d'une pauvre vieille qui n'a même pas un fromage de chèvre à lui donner. Et il ne faut pas insinuer non plus qu'il découvre des maladies aux gens qui n'en ont pas. Moi, la première, je me suis peut-être fait examiner dix fois depuis qu'il vient quotidiennement à l'hôtel. Chaque fois il s'y est prêté avec la même patience, m'auscultant des pieds à la tête, avec tous ses instruments, et y perdant un bon quart d'heure. Il m'a toujours dit que je n'avais rien, que je ne devais pas me tourmenter, que je n'avais qu'à bien manger et à bien boire. Et pas question de lui faire accepter un centime. La même chose pour M. Bernard, l'instituteur, qui s'était mis dans la tête qu'il était porteur de germes et qui n'en vivait plus. Pour le rassurer, le docteur Knock a été jusqu'à lui analyser trois fois ses excréments. D'ailleurs, voici M. Mousquet qui vient faire une prise de sang au 15,

avec le docteur. Vous pourrez causer ensemble. (*Après un temps de réflexion.*) Et puis, donnez-moi tout de même votre valise. Je vais essayer de vous trouver un coin.

SCÈNE IV

PARPALAID, MOUSQUET

MOUSQUET, *dont la tenue est devenue fashionable.* — Le docteur n'est pas encore là ? Ah ? le docteur Parpalaid ! Un revenant, ma foi. Il y a si longtemps que vous nous avez quittés.

LE DOCTEUR. — Si longtemps ? Mais non, trois mois.

MOUSQUET. — C'est vrai ! Trois mois ! Cela me semble prodigieux. (*Protecteur.*) Et vous êtes content à Lyon ?

LE DOCTEUR. — Très content.

MOUSQUET. — Ah ! tant mieux, tant mieux. Vous aviez peut-être là-bas une clientèle toute faite ?

LE DOCTEUR. — Heu... Je l'ai déjà accrue d'un tiers... La santé de Mme Mousquet est bonne?

MOUSQUET. — Bien meilleure.

LE DOCTEUR. — Aurait-elle été souffrante ?

MOUSQUET. — Vous ne vous rappelez pas, ces migraines dont elle se plaignait souvent ? D'ailleurs vous n'y aviez pas attaché d'importance. Le docteur Knock a diagnostiqué aussitôt une insuffisance des sécrétions ovariennes, et prescrit un traitement opothérapique qui a fait merveille.

LE DOCTEUR. — Ah ! Elle ne souffre plus ?

MOUSQUET. — De ses anciennes migraines, plus du tout. Les lourdeurs de tête qu'il lui arrive encore d'éprouver proviennent uniquement du surmenage et n'ont rien que de naturel. Car nous sommes terriblement surmenés. Je vais prendre un élève. Vous n'avez personne de sérieux à me recommander ?

LE DOCTEUR. — Non, mais j'y penserai.

MOUSQUET. — Ah ! ce n'est plus la petite existence calme d'autrefois. Si je vous disais que, même en me couchant à onze heures et demie du soir, je n'ai pas toujours terminé l'exécution de mes ordonnances ?

LE DOCTEUR. — Bref, le Pérou.

MOUSQUET. — Oh ! il est certain que j'ai quintuplé mon chiffre d'affaires, et je suis loin de le déplorer. Mais il y a d'autres satisfactions que celle-là. Moi, mon cher docteur Parpalaid, j'aime mon métier, et j'aime à me sentir utile. Je trouve plus de plaisir à tirer le collier qu'à ronger mon frein. Simple question de tempérament. Mais voici le docteur.

SCÈNE V

LES MÊMES, KNOCK

KNOCK. — Messieurs. Bonjour, docteur Parpalaid. Je pensais à vous. Vous avez fait bon voyage ?

LE DOCTEUR. — Excellent.

KNOCK. — Vous êtes venu avec votre auto ?

LE DOCTEUR. — Non. Par le train.

KNOCK. — Ah bon ! Il s'agit de l'échéance, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR. — C'est-à-dire que je profiterai de l'occasion...

MOUSQUET. — Je vous laisse, messieurs. (*A Knock.*) Je monte au 15.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MOINS MOUSQUET

LE DOCTEUR. — Vous ne m'accusez plus maintenant de vous avoir « roulé » ?

KNOCK. — L'intention y était bien, mon cher confrère.

LE DOCTEUR. — Vous ne nierez pas que je vous ai cédé le poste, et le poste valait quelque chose.

KNOCK. — Oh ! vous auriez pu rester. Nous nous serions à peine gênés l'un l'autre M. Mousquet vous a parlé de nos premiers résultats ?

LE DOCTEUR. — On m'en a parlé.

KNOCK, *fouillant dans son portefeuille.* — A titre tout à fait confidentiel, je puis vous communiquer quelques-uns de mes graphiques. Vous les rattacherez sans peine à notre conversation d'il y a trois mois. Les consultations d'abord. Cette courbe exprime les chiffres hebdomadaires. Nous partons de votre chiffre à vous, que j'ignorais, mais que j'ai fixé approximativement à 5.

LE DOCTEUR. — Cinq consultations par semaine ? Dites le double hardiment, mon cher confrère.

KNOCK. — Soit. Voici mes chiffres à moi. Bien entendu, je ne compte pas les consultations gratuites du lundi. Mi-octobre, 37. Fin octobre : 90. Fin novembre : 128. Fin décembre : je n'ai pas encore fait le relevé, mais nous dépassons 150. D'ailleurs, faute de temps, je dois désormais sacrifier la courbe des consultations à celle des traitements. Par elle-même, la consultation ne m'intéresse qu'à demi : c'est un art un peu rudimentaire, une sorte de pêche au filet. Mais le traitement, c'est de la pisciculture.

LE DOCTEUR. — Pardonnez-moi, mon cher confrère : vos chiffres sont rigoureusement exacts ?

KNOCK. — Rigoureusement.

LE DOCTEUR. — En une semaine, il a pu se trouver dans le canton de Saint-Maurice, cent cinquante personnes qui se soient dérangées de chez elles pour venir faire queue, en payant, à la porte du médecin ? On ne les y a pas amenées de force, ni par une contrainte quelconque ?

KNOCK. — Il n'y a fallu ni les gendarmes, ni la troupe.

LE DOCTEUR. — C'est inexplicable.

KNOCK. — Passons à la courbe des traitements. Début d'octobre, c'est la situation que vous me laissiez : malades en traitement régulier à domicile : 0, n'est-ce pas ? (*Parpalaid esquisse une protestation molle.*) Fin octobre : 32.

Fin novembre : 121. Fin décembre ... notre chiffre se tiendra entre 245 et 250.

LE DOCTEUR. — J'ai l'impression que vous abusez de ma crédulité.

KNOCK. — Moi, je ne trouve pas cela énorme. N'oubliez pas que le canton comprend 2.853 foyers, et là-dessus 1.502 revenus réels, qui dépassent 12.000 francs.

LE DOCTEUR. — Quelle est cette histoire de revenus ?

KNOCK, *il se dirige vers le lavabo.* — Vous ne pouvez tout de même pas imposer la charge d'un malade en permanence à une famille dont le revenu n'atteint pas douze mille francs. Ce serait abusif. Et pour les autres non plus, l'on ne saurait prévoir un régime uniforme. J'ai quatre échelons de traitements. Le plus modeste, pour les revenus de douze à vingt mille, ne comporte qu'une visite par semaine, et cinquante francs environ de frais pharmaceutiques par mois. Au sommet, le traitement de luxe, pour revenus supérieurs à cinquante mille francs, entraîne un minimum de quatre visites par semaine, et de trois cents francs par mois de frais divers : rayons X, radium, massages électriques, analyses, médication courante, etc...

LE DOCTEUR. — Mais comment connaissez-vous les revenus de vos clients ?

KNOCK, *il commence un lavage de mains minutieux.* — Pas par les agents du fisc, croyez-le. Et tant mieux pour moi. Alors que je dénombre 1.502 revenus supérieurs à 12.000 francs le contrôleur de l'impôt en compte 17. Le plus gros revenu de sa liste est de 20.000, Le plus gros de la mienne, de 120.000. Nous ne concordons jamais. Il faut réfléchir que lui travaille pour l'Etat.

LE DOCTEUR. — Vos informations, à vous, d'où viennent-elles ?

KNOCK, *souriant.* — De bien des sources. C'est un très gros travail. Presque tout mon mois d'octobre y a passé, et je révise constamment. Regardez ceci : c'est joli, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR. — On dirait une carte du canton. Mais que signifient tous ces points rouges ?

KNOCK. — C'est la carte de la pénétration médicale. Chaque point rouge indique l'emplacement d'un malade régulier. Il y a un mois, vous auriez vu ici une énorme tache grise : la tache de Chabrières.

LE DOCTEUR. — Plaît-il ?

KNOCK. — Oui, du nom du hameau qui en formait le centre. Mon effort des dernières semaines a porté principalement là-dessus. Aujourd'hui, la tache n'a pas disparu, mais elle est morcelée. N'est-ce pas ? On la remarque à peine. (*Silence.*)

LE DOCTEUR. — Même si je voulais vous cacher mon ahurissement, mon cher confrère, je n'y parviendrais pas. Je ne puis guère douter de vos résultats : ils me sont confirmés de plusieurs côtés. Vous êtes un homme étonnant. D'autres que moi se retiendraient peut-être de vous le dire : ils le penseraient. (alors, ils ne seraient pas des médecins. M me permettez-vous de me poser une questi tout haut ?

KNOCK. — Je vous en prie.

LE DOCTEUR. — Si je possédais votre n thode, si je l'avais bien en mains comme vou s'il ne me restait qu'à la pratiquer...

KNOCK. — Oui.

LE DOCTEUR. — Est-ce que je n'éprouver pas un scrupule ? (*Silence.*) Répondez-moi

KNOCK. — Mais c'est à vous de répond il me semble.

LE DOCTEUR. — Remarquez que je ne tran rien. Je soulève un point excessivement d cat. (*Silence.*)

KNOCK. — Je voudrais vous compren mieux.

LE DOCTEUR. — Vous allez dire que je doi dans le rigorisme, que je coupe les chev en quatre. Mais, est-ce que, dans votre métho l'intérêt du malade n'est pas un peu sub donné à l'intérêt du médecin ?

KNOCK. — Docteur Parpalaid, vous oub qu'il y a un intérêt supérieur à ces deux-là

LE DOCTEUR. — Lequel ?

KNOCK. — Celui de la médecine. C'est le s dont je me préoccupe.

(*Silence. Parpalaid médite.*)

LE DOCTEUR. — Oui, oui, oui.

A partir de ce moment et jusqu'à la fin d pièce, l'éclairage de la scène prend peu à peu caractères de la Lumière Médicale qui, comme le sait, est plus riche en rayons verts et violets la simple Lumière Terrestre

KNOCK. — Vous me donnez un cant peuplé de quelques milliers d'individus neut indéterminés. Mon rôle, c'est de les détermi de les amener à l'existence médicale. Je mets au lit, et je regarde ce qui va pouvoi sortir : un tuberculeux, un névropathe, un a rio-scléreux, ce qu'on voudra, mais quelqu bon Dieu ! quelqu'un ! Rien ne m'a comme cet être ni chair ni poisson que v appelez un homme bien portant.

LE DOCTEUR. — Vous ne pouvez cepend pas mettre tout un canton au lit !

KNOCK, *tandis qu'il s'essuie les mains.* Cela se discuterait. Car j'ai connu, moi, cinq sonnes de la même famille, malades tout la fois, au lit toutes à la fois, et qui se débr laient fort bien. Votre objection me fait pe à ces fameux économistes qui prétenda qu'une grande guerre moderne ne pourrait durer plus de six semaines. La vérité, c'est nous manquons tous d'audace, que personne même moi, n'osera aller jusqu'au bout et me toute une population au lit, pour voir, voir ! Mais soit ! je vous accorderai qu'il des gens bien portants, ne serait-ce que soigner les autres, ou former, à l'arrière malades en activité, une espèce de rése Ce que je n'aime pas, c'est que la santé pr des airs de provocation, car alors vous avo

e c'est excessif. Nous fermons les yeux sur certain nombre de cas, nous laissons à un tain nombre de gens leur masque de prospé- é. Mais s'ils viennent ensuite se pavaner vant nous et nous faire la nique, je me fâche. st arrivé ici pour M. Raffalens.

LE DOCTEUR. — Ah ! le colosse ? Celui qui vante de porter sa belle-mère à bras tendus ?

KNOCK. — Oui. Il m'a défié près de trois i.. Mais ça y est.

LE DOCTEUR. — Quoi ?

KNOCK. — Il est au lit. Ses vantardises nmençaient à affaiblir l'esprit médical de population.

LE DOCTEUR. — Il subsiste pourtant une ieuse difficulté.

KNOCK. — Laquelle ?

LE DOCTEUR. — Vous ne pensez qu'à la decine... Mais le reste ? Ne craignez-vous pas 'en généralisant l'application de vos mé- odes, on n'amène un certain ralentissement autres activités sociales, dont plusieurs t, malgré tout, intéressantes ?

KNOCK. — Ça ne me regarde pas. Moi, je s de la médecine.

LE DOCTEUR. — Il est vrai que lorsqu'il istruit sa ligne de chemin de fer, l'ingénieur se demande pas ce qu'en pense le médecin campagne.

KNOCK. — Parbleu ! (*Il remonte vers le fond la scène et s'approche d'une fenêtre.*) Regardez peu ici, docteur Parpalaid. Vous connaissez vue qu'on a de cette fenêtre. Entre deux ties de billard, jadis, vous n'avez pu manquer prendre garde. Tout là-bas, le mont Aligre rque les bornes du canton. Les villages de sclat et de Trébures s'aperçoivent à gauche ; si, de ce côté, les maisons de Saint-Maurice faisaient pas une espèce de renflement, st tous les hameaux de la vallée que nous ions en enfilade. Mais vous n'avez dû saisir que ces beautés naturelles, dont vous êtes and. C'est un paysage rude, à peine humain, vous contempliez. Aujourd'hui, je vous le me tout imprégné de médecine, animé et couru par le feu souterrain de notre art. La mière fois que je me suis planté ici, au lende- in de mon arrivée, je n'étais pas trop fier ; sentais que ma présence ne pesait pas lourd. vaste terroir se passait insolemment de moi de mes pareils. Mais maintenant, j'ai autant ise à me trouver ici qu'à son clavier l'orga- te des grandes orgues. Dans deux cent cin- ante de ces maisons — il s'en faut que nous voyions toutes à cause de l'éloignement et feuillages — il y a deux cent cinquante mbres où quelqu'un confesse la médecine, ix cent cinquante lits où un corps étendu moigne que la vie a un sens, et, grâce à moi, sens médical. La nuit, c'est encore plus beau, il y a les lumières. Et presque toutes les nières sont à moi. Les non-malades dorment ns les ténèbres. Ils sont supprimés. Mais les lades ont gardé leur veilleuse ou leur lampe. Tout ce qui reste en marge de la médecine, la nuit m'en débarrasse, m'en dérobe l'agace- ment et le défi. Le canton fait place à une sorte de firmament dont je suis le créateur continuel. Et je ne vous parle pas des cloches. Songez que, pour tout ce monde, leur premier office est de rappeler mes prescriptions ; qu'elles sont la voix de mes ordonnances. Songez que, dans quelques instants, il va sonner dix heures, que pour tous mes malades, dix heures, c'est la deuxième prise de température rectale, et que, dans quelques instants, deux cent cin- quante thermomètres vont pénétrer à la fois...

LE DOCTEUR, *lui saisissant le bras avec émotion.* — Mon cher confrère, j'ai quelque chose à vous proposer.

KNOCK. — Quoi ?

LE DOCTEUR. — Un homme comme vous n'est pas à sa place dans un chef-lieu de can- ton. Il vous faut une grande ville.

KNOCK. — Je l'aurai, tôt ou tard.

LE DOCTEUR. — Attention. Vous êtes juste à l'apogée de vos forces. Dans quelques années, elles déclineront déjà. Croyez-en mon expérience.

KNOCK. — Alors ?

LE DOCTEUR. — Alors, vous ne devriez pas attendre.

KNOCK. — Vous avez une situation à m'in- diquer ?

LE DOCTEUR. — La mienne. Je vous la donne. Je ne puis pas mieux vous prouver mon admira- tion.

KNOCK. — Oui... oui... Et vous, qu'est-ce que vous deviendrez ?

LE DOCTEUR. — Moi ? Je me contenterais de nouveau de Saint-Maurice.

KNOCK. — Oui.

LE DOCTEUR. — Et je vais plus loin. Les quelques milliers de francs que vous me devez, je vous en fais cadeau.

KNOCK. — Oui... Au fond, vous n'êtes pas si bête qu'on veut bien le dire.

LE DOCTEUR. — Comment cela ?

KNOCK. — Vous produisez peu, mais vous savez acheter et vendre. Ce sont les qualités du commerçant.

LE DOCTEUR. — Je vous assure que...

KNOCK. — Vous êtes même, en l'espèce, assez bon psychologue. Vous devinez que je ne tiens plus à l'argent dès l'instant que j'en gagne beau- coup ; et que la pénétration médicale d'un ou deux quartiers de Lyon m'aurait vite fait ou- blier mes graphiques de Saint-Maurice. Oh ! je n'ai pas l'intention de vieillir ici. Mais de là à me jeter sur la première occasion venue !

SCÈNE VII

LES MÊMES, MOUSQUET

(*Mousquet traverse discrètement la salle pour gagner la rue. Knock l'arrête.*)

KNOCK. — Approchez-vous, cher ami. Sa- vez-vous ce que me propose le docteur Parpa-

laid ?... Un échange de postes. J'irais le remplacer à Lyon. Il reviendrait ici.

MOUSQUET. — C'est une plaisanterie.

KNOCK. — Pas du tout. Une offre très sérieuse.

MOUSQUET. — Les bras m'en tombent... Mais, naturellement, vous refusez ?

LE DOCTEUR. — Pourquoi le docteur Knock refuserait-il ?

MOUSQUET, *à Parpalaid.* — Parce que, quand, en échange d'un hammerless de deux mille francs, on leur offre un pistolet à air comprimé « euréka », les gens qui ne sont pas fous ont l'habitude de refuser. Vous pourriez aussi proposer au docteur un troc d'automobiles.

LE DOCTEUR. — Je vous prie de croire que je possède à Lyon une clientèle de premier ordre. J'ai succédé au docteur Merlu, qui avait une grosse réputation.

MOUSQUET. — Oui, mais il y a trois mois de ça. En trois mois, on fait du chemin. Et encore plus à la descente qu'à la montée. (*A Knock.*) D'abord, mon cher docteur, la population de Saint-Maurice n'acceptera jamais.

LE DOCTEUR. — Qu'a-t-elle à voir là-dedans ? Nous ne lui demanderons pas son avis.

MOUSQUET. — Elle vous le donnera. Je ne vous dis pas qu'elle fera des barricades. Ce n'est pas la mode du pays et nous manquons de pavés. Mais elle pourrait vous remettre sur la route de Lyon. (*Il aperçoit Mme Rémy.*) D'ailleurs, vous allez en juger.

(*Entre Mme Rémy, portant des assiettes.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MME RÉMY

MOUSQUET. — Madame Rémy, apprenez une bonne nouvelle. Le docteur Knock nous quitte, et le docteur Parpalaid revient.

(*Elle lâche sa pile d'assiettes, mais les rattrape à temps, et les tient appliquées sur sa poitrine, en rosace.*)

MME RÉMY. — Ah ! mais non ! Ah ! mais non ! Moi je vous dis que ça ne se fera pas. (*A Knock.*) Ou alors il faudra qu'ils vous enlèvent de nuit en aéroplane, parce que j'avertirai les gens, et on ne vous laissera pas partir. On crèvera plutôt les pneus de votre voiture. Quant à vous, monsieur Parpalaid, si c'est pour ça que vous êtes venu, j'ai le regret de vous dire que je ne dispose plus d'une seule chambre, et quoique nous soyons le 4 janvier, vous serez dans l'obligation de coucher dehors. (*Elle va mettre ses assiettes sur une table.*)

LE DOCTEUR, *très ému.* — Bien, bien ! L'attitude de ces gens envers un homme qui leur a consacré vingt-cinq ans de sa vie est un scandale. Puisqu'il n'y a plus de place à Saint-Maurice que pour le charlatanisme, je préfère gagner honnêtement mon pain à Lyon — honnêtement, et d'ailleurs largement. Si j'ai songé un instant à reprendre mon ancien poste, c'était, je l'avoue, à cause de la santé de ma femm
qui ne s'habitue pas à l'air de la grande vi
Docteur Knock, nous règlerons nos affai
le plus tôt possible. Je repars ce soir.

KNOCK. — Vous ne nous ferez pas cet affro
mon cher confrère. Mme Rémy, dans la surpr
d'une nouvelle d'ailleurs inexacte, et dans
crainte où elle était de laisser tomber
assiettes, n'a pu garder le contrôle de son la
gage. Ses paroles ont trahi sa pensée. Vo
voyez : maintenant que sa vaisselle est en sé
rité, Mme Rémy a retrouvé sa bienveillan
naturelle, et ses yeux n'expriment plus que
gratitude que partage toute la population
Saint-Maurice pour vos vingt-cinq ann
d'apostolat silencieux.

MME RÉMY. — Sûrement, M. Parpalaid
toujours été un très brave homme. Et il tena
sa place aussi bien qu'un autre tant que no
pouvions nous passer de médecin. Ce n'ét
ennuyeux que lorsqu'il y avait épidémie. (
vous ne me direz pas qu'un vrai médecin aur
laissé mourir tout ce monde au temps de
grippe espagnole.

LE DOCTEUR. — Un vrai médecin ! Quel
choses il faut s'entendre dire ! Alors, vo
croyez, madame Rémy, qu'un « vrai médeci
peut combattre une épidémie mondiale ?
peu près comme le garde champêtre peut co
battre un tremblement de terre. Attendez
prochaine, et vous verrez si le docteur Kno
s'en tire mieux que moi.

MME RÉMY. — Le docteur Knock... écout
monsieur Parpalaid. Je ne discuterai pas d'a
tomobile avec vous, parce que je n'y enten
rien. Mais je commence à savoir ce que c'
qu'un malade. Eh bien, je puis vous dire q
dans une population où tous les gens chét
sont déjà au lit, on l'attend de pied ferm
votre épidémie mondiale. Ce qu'il y a de terrib
comme l'expliquait l'autre jour encore M. B
nard, à la conférence, c'est un coup de tonne
dans un ciel bleu.

MOUSQUET. — Mon cher docteur, je ne vo
conseille pas de soulever ici des controver
de cet ordre. L'esprit pharmaco-médical co
les rues. Les notions abondent. Et le prem
venu vous tiendra tête.

KNOCK. — Ne nous égarons pas dans
querelles d'école. Mme Rémy et le docteur P
palaid peuvent différer de conceptions, et g
der néanmoins les rapports les plus courto
(*A Mme Rémy.*) Vous avez bien une cham
pour le docteur ?

MME RÉMY. — Je n'en ai pas. Vous sa
bien que nous arrivons à peine à loger les m
lades. Si un malade se présentait, je réussir
peut-être à le caser, en faisant l'impossib
parce que c'est mon devoir.

KNOCK. — Mais si je vous disais que le d
teur n'est pas en état de repartir dès cette apr
midi, et que, médicalement parlant, un re
d'une journée au moins lui est nécessaire ?

MME RÉMY. — Ah ! ce serait autre chos

ais... M. Parpalaid n'est pas venu consulter ?
KNOCK. — Serait-il venu consulter que la discrétion professionnelle m'empêcherait peut-être le déclarer publiquement.
LE DOCTEUR. — Qu'allez-vous chercher là ? repars ce soir et voilà tout.
KNOCK, *le regardant.* — Mon cher confrère, vous parle très sérieusement. Un repos vingt-quatre heures vous est indispensable. déconseille le départ aujourd'hui, et au soin je m'y oppose.
MME RÉMY. — Bien, bien, docteur. Je ne vais pas. M. Parpalaid aura un lit, vous pouz être tranquille. Faudra-t-il prendre sa mpérature ?
KNOCK. — Nous recauserons de cela tout à ieure.
(Mme Rémy se retire.)
MOUSQUET. — Je vous laisse un instant, essieurs. *(A Knock.)* J'ai cassé une aiguille, je vais en prendre une autre à la pharmacie. *(Il sort.)*

SCÈNE IX

KNOCK, PARPALAID

LE DOCTEUR. — Dites donc, c'est une plaianterie ? *(Petit silence.)* Je vous remercie, de ıte façon. Ça ne m'amusait pas de recommenr ce soir même huit heures de voyage. *(Petit ence.)* Je n'ai plus vingt ans et je m'en aperis. *(Silence.)* C'est admirable, comme vous garz votre sérieux. Tantôt, vous avez eu un air ur me dire ça... *(Il se lève.)* J'avais beau sair que c'était une plaisanterie et connaître ficelles du métier... oui, un air et un œil... mme si vous m'aviez scruté jusqu'au fond s organes... Ah ! c'est très fort.
KNOCK. — Que voulez-vous ! Cela se t un peu malgré moi. Dès que je suis en préıce de quelqu'un, je ne puis pas empêcher qu'un diagnostic s'ébauche en moi... même si c'est parfaitement inutile et hors de propos. *(Confidentiel.)* A ce point que, depuis quelque temps, j'évite de me regarder dans la glace.
LE DOCTEUR. — Mais... un diagnostic... que voulez-vous dire ? un diagnostic de fantaisie, ou bien ?...
KNOCK. — Comment, de fantaisie ? Je vous dis que malgré moi quand je rencontre un visage, mon regard se jette, sans même que j'y pense, sur un tas de petits signes imperceptibles... la peau, la sclérotique, les pupilles, les capillaires, l'allure du souffle, le poil... que sais-je encore, et mon appareil à construire des diagnostics fonctionne tout seul. Il faudra que je me surveille, car cela devient idiot.
LE DOCTEUR. — Mais c'est que... permettez... J'insiste d'une manière un peu ridicule, mais j'ai mes raisons... Quand vous m'avez dit que j'avais besoin d'une journée de repos, était-ce par simple jeu, ou bien ?... Encore une fois, si j'insiste, c'est que cela répond à certaines préoccupations que je puis avoir. Je ne suis pas sans avoir observé sur moi-même telle ou telle chose, depuis quelque temps... et ne fût-ce qu'au point de vue purement théorique, j'aurais été très curieux de savoir si mes propres observations coïncident avec l'espèce de diagnostic involontaire dont vous parlez.
KNOCK. — Mon cher confrère, laissons cela pour l'instant. *(Sonnerie de cloches.)* Dix heures sonnent. Il faut que je fasse ma tournée. Nous déjeunerons ensemble, si vous voulez bien me donner cette marque d'amitié. Pour ce qui est de votre état de santé, et des décisions qu'il comporte peut-être, c'est dans mon cabinet, cette après-midi, que nous en parlerons plus à loisir.
(Knock s'éloigne. Dix heures achèvent de sonner. Parpalaid médite, affaissé sur une chaise. Scipion, la bonne, Mme Rémy paraissent, porteurs d'instruments rituels, et défilent, au sein de la Lumière médicale.)

RIDEAU

Le Directeur-Gérant : JACQUES HÉBERTOT

Imprimerie des Publications Jacques Hébertot
15, Avenue Montaigne Paris

ÉVRIER
24

2e ANNÉE
N° 12

LES CAHIERS DRAMATIQUES

Supplément au n° 28 du *Théâtre et Comœdia Illustré*

MOZART

* *

COMÉDIE EN TROIS ACTES

de

M. RENÉ FAUCHOIS

* *

Représentée pour la première fois
sur le Théâtre des Champs-Élysées,
le 31 Mars 1923.

Ce numéro ne doit pas être mis en vente sans celui du *Théâtre et Comœdia Illustré* portant la date du 15 Février 1924

MOZART

Comédie en trois actes de M. René Fauchois
représentée pour la première fois sur le Théâtre des Champs-Elysées
le 31 Mars 1923.

RENÉ FAUCHOIS

MOZART

A LUCIE CAFFARET,

qui, sous ses doigts prestigieux, fit magnifiquement chanter l'âme même de Mozart, à son génie doux et fort, en très affectueux hommage. R. F.

PERSONNAGES

zart	MM.	RENÉ FAUCHOIS.
idolin Weber		GHILAIN.
fer		MAURICE-MAYEN.
ibl		HUCHET.
nge		GEORGES-RAOUL.
ndini		BOUTHORS.
charz		LAYOR.
ssi		JEAN VIEUILLE.
Thorwarth		LAVY.
ne Weber	Mmes	MADY-BERRY.
nstance		SYLVETTE FILLACIER.
oyse		DENISE RÉAL.
phie		GEORGETTE CAMP.
sepha		HÉLÈNE MELVYL.

ACTE PREMIER

A Mannheim, chez Fridolin Weber, le matin du vendredi 13 mars 1778.

LA VOIX DE MME WEBER

onstance !

CONSTANCE

Je balaie !

LA VOIX DE MME WEBER

Encore !

CONSTANCE

Mais, maman...

LA VOIX DE MME WEBER

iens !...

ALOYSE, *entrant.*

Veux-tu m'attacher, Constance, mon ruban ?

LA VOIX DE MME WEBER

épêche-toi donc !

CONSTANCE

Là !

LA VOIX DE MME WEBER

Constance !

CONSTANCE

Une seconde !

LA VOIX DE SOPHIE

Constance, apporte-moi mes souliers !...

CONSTANCE

Tout le monde

M'appelle en même temps !...

ALOYSE

Le nœud tient ?

CONSTANCE

Oui !

ALOYSE

Merci !

LA VOIX DE MME WEBER

Te moques-tu de moi, Constance ?...

CONSTANCE

Me voici !

JOSEPHA, *venant de la cuisine.*
Constance, les couteaux ?...

LA VOIX DE CONSTANCE
Dans la petite armoire,
Sur la dernière planche, en haut !

JOSEPHA
Quelle mémoire !

LA VOIX DE SOPHIE
Si je marche à présent, je vais salir mes bas !

LA VOIX DE CONSTANCE
Tes souliers sont auprès du feu !

LA VOIX DE SOPHIE
Tu ne veux pas
Me les donner ?...

CONSTANCE, *traversant la scène.*
Attends ! Je vide une cuvette !...

ALOYSE, *montant une gamme en s'accompagnant au clavecin.*
Nous ne te gênons pas, papa ?...

FRIDOLIN
Non, ma fauvette !

ALOYSE
Nous faisons tant de bruit, toutes les cinq, ma foi !
Que quelquefois je me demande comment, toi,
Tu peux continuer ta tâche !...

FRIDOLIN
Un tel vacarme,
Pour mon cœur paternel, ma fille, est plein de [charme !
Les cris que vous mêlez en vous interpellant
Sur un rythme tantôt rapide et tantôt lent,
Les plaintes de ta mère aux grondements de basse,
La flûte de Sophie à la brise qui passe
En avril au-dessus des bourgeons, verts déjà,
Pareille, le hautbois pensif de Josepha
S'exaltant au fumet d'un plat de résistance,
Le petit violon velouté de Constance,
Et ton chant, Aloyse, où chantent tant d'oiseaux
Qu'on se croit à l'entendre au milieu des roseaux,
Et surtout quand se tait l'instrument que tu touches,
Tous ces mots à la fois jaillis de vos cinq bouches,
Ces appels, ces clameurs, ces reproches qui font
Autour de moi sans cesse un murmure profond,
Forment pour mon vieux cœur et pour ma vieille [oreille
Une musique exquise et vraiment sans pareille !..

ALOYSE
Je n'imaginais pas...

FRIDOLIN
Plus tard, tu comprendras,
Surtout si Dieu t'en met cinq aussi sur les bras,
Quand tes enfants crieront non loin de toi, ma fille,
La douceur de ce bruit, le chant de la famille !

ALOYSE
Celui que nous faisons à nous toutes, pourtant,
Doit te troubler l'esprit parfois ?...

FRIDOLIN
Pas un instant !
Si je le veux vraiment, votre mère et vous quatre,
Mes filles, vous pouvez hurler en chœur, vous [battre :
Je n'entends rien, mais rien, ce qui s'appelle rien !

ALOYSE
Papa, tu n'es pas sourd ?...

FRIDOLIN
Un vieux musicien,
Ce serait bien mon droit ! Mais lorsque je copie,
Vous croiriez mettre, en vain, mon oreille en [charpie
Avec vos claquements de portes et vos cris :
J'écoute seulement les notes que j'écris !

MME WEBER, *entrant et reniflant, à Josepha.*
L'odeur de ton pâté, ma fille, est délectable !

CONSTANCE
Attrape tes souliers, Sophie !...

JOSEPHA, *battant des mains.*
A table ! A table !

ALOYSE
Viens, papa !

MME WEBER
Je me sens un appétit divin !

JOSEPHA
Tant mieux !

MME WEBER
J'ai soif aussi !

FRIDOLIN
Ne bois pas trop de vin,
Cæcilia !...

MME WEBER
Comment ?...

FRIDOLIN
Mes pages sont moins nettes :
Il me faudra changer mes verres de lunettes !...

ALOYSE
Papa, quitte à présent ta plume et tes papiers...

MME WEBER
Mets-moi le tabouret, Constance, sous les pieds !

CONSTANCE
Oui, maman !

MME WEBER
Fridolin !

FRIDOLIN
Tu m'appelles, mon ange ?...

MME WEBER
Viens manger, mon ami ! Tu vois bien que l'on [mange !

FRIDOLIN
Je n'ai pas faim !

MME WEBER
Vraiment ?

JOSEPHA
De mon pâté ?

FRIDOLIN
Merci !

MME WEBER
Fridolin, ta santé me donne du souci !

ALOYSE
Papa !

FRIDOLIN
Mon rossignol, de grâce, une roulade !

MME WEBER
Nous serons avancés si tu tombes malade !
Ta mine, autrefois grasse et rose, a des tons gris
Qui m'inquiètent !...

FRIDOLIN
Bah !

MME WEBER
Tous les jours tu maigris !

JOSEPHA
Quand t'arrêteras-tu, copiste opiniâtre ?

MME WEBER
Est-ce que ton emploi de souffleur au théâtre
Ne devrait pas suffire à nous faire vivre ?

ALOYSE
Oui,
Je trouve scandaleux, fantastique, inouï,
Que tu sois obligé de faire des copies !

FRIDOLIN
J'ai le bonheur d'avoir cinq enfants !

MME WEBER
Tu l'expies ?

FRIDOLIN
Ma femme !

MME WEBER
Est-ce un péché ?

ALOYSE
Qu'on ose seulement
Te donner quatre cents florins de traitement,
C'est une indignité dont Charles-Théodore,
Prince artiste, devrait rougir !...

FRIDOLIN
Je vous adore !

SOPHIE
Tu te fatigues trop !

CONSTANCE
Moi, je te le défends !...

FRIDOLIN
La peine que je prends m'est douce, mes enfants,
Si les quelques kreutzers qu'elle ajoute à ma paie
Font plus de feu l'hiver dans la maison plus gaie,
Mettent un plat sucré sur notre humble menu
Du dimanche, une belle image au mur moins nu,
Un clair ruban dans vos cheveux, et des pensées
Folâtres sous vos fronts, futures fiancées !...

ALOYSE ET SOPHIE
Papa !

JOSEPHA
Mon cher papa !

CONSTANCE
Nous t'aimons !

MME WEBER, *l'œil humide.*
Fridolin !

FRIDOLIN
Quoi ?...

MME WEBER
Tu nous fais pleurer, maintenant, c'est malin !

FRIDOLIN
Je suis heureux !

MME WEBER
Tes maux, toi, tu les poétises !...

JOSEPHA
Mais l'argent ne fait pas...

FRIDOLIN
Ne dis pas de bêtises !

MME WEBER
Tu n'as plus d'appétit, tu ne dors plus du tout :
Je me demande, moi, comment tu tiens debout !

FRIDOLIN
L'habitude !

ALOYSE
Toujours le nez sur quelque énorme
Partition !

MME WEBER
La nuit est faite pour qu'on dorme !...

FRIDOLIN
Si le ciel n'avait mis ces vierges sous mon toit,
Je pourrais te répondre égrillardement !...

MME WEBER
Doigt
Du Seigneur, posez-vous sur ces lèvres impies !...

CONSTANCE
En ce moment, papa, qu'est-ce que tu copies ?

FRIDOLIN
Rosemonde, opéra nouveau, dont le livret
N'est pas bête !

JOSEPHA
Mérite assez rare !

FRIDOLIN
Il est vrai !...

MME WEBER
Pendant que tout Mannheim dort sur ses deux [oreilles...

FRIDOLIN
Deux oreilles, c'est peu pour tout Mannheim...

MME WEBER
Tu veilles,
Toi !...

FRIDOLIN
J'ai de l'insomnie !...

MME WEBER
Eh bien ! je te prédis...

FRIDOLIN
Non... laisse-moi gagner en paix mon paradis !...

MME WEBER
Un homme comme lui, d'abord, plein d'énergie
Et de savoir, docteur pour la théologie,
Souffleur !...

FRIDOLIN
Ingrat métier : je ne l'ai pas choisi !

MME WEBER
Du fond d'un trou qui sent le fard et le moisi,
Secourir des chanteurs les mémoires rebelles !...

FRIDOLIN
Il est, je le sais bien, des carrières plus belles.
Oui, doué de talents divers, je n'ai pas su

Me pousser et j'exerce un état peu cossu.
Néanmoins, sur mon nom pas une ombre suspecte.
Tout souffleur que je suis, partout on me respecte.
Pauvres, nous n'avons pas manqué de ce qu'il faut
Pour passer en tous lieux sans honte et le front haut.
Vous êtes, mes enfants, instruites, et plus d'une
Dont le père eut pour lui le rang et la fortune
Enviera vos talents et vos bonnes façons.
Vous avez eu de moi, mes filles, des leçons
Qui vous feraient briller près de bien des Altesses.
Donc, croyez-m'en, chassez loin de vous les tristesses.
Qu'on nous rende justice ou non, le principal
C'est de vivre en chrétiens, et de haïr le mal !
Ainsi je vis. Ainsi vous vivrez, je l'espère.
Ce que je vous dis là me fut dit par mon père,
A qui son père l'avait dit au temps jadis,
Et vous, à votre tour, le direz à vos fils !...

SOPHIE

Amen !

FRIDOLIN

Je prêche bien, n'est-ce pas ?

MME WEBER

C'est peut-être
Grand dommage, après tout, qu'on ne t'ait pas fait
[prêtre !...

FRIDOLIN

J'aurais bien embrassé ce métier-là, ma foi !
Mais, que veux-tu ? J'ai préféré t'embrasser, toi !...

MME WEBER

Tu ris, mais je sais bien qu'au fond cela t'irrite
Qu'on méconnaisse ainsi dans Mannheim ton mérite !

FRIDOLIN

N'ai-je pas eu mon jour d'orgueil, quand le hasard
Amena sous mon toit ce jeune dieu, Mozart ?
Vous avez devant lui joué toutes les quatre.
Il était là, debout. Que mon cœur a pu battre !
Aloyse a chanté, puis Josepha ! Ses yeux
Allaient de l'une à l'autre, étonnés et joyeux.
Alors — je ne l'ai pas bien entendu, peut-être ? —
« On voit qu'elles ont eu les leçons d'un vrai Maître ! »
Voilà ce qu'il a dit, le pur musicien !
Vous prétendez, après cela, que je n'eus rien,
Que l'on m'a méconnu, que je suis un pauvre homme,
Mais de plus fiers que moi, j'attends qu'on me les
[nomme !

MME WEBER

Monsieur Mozart a fait ta conquête !...

SOPHIE

Papa
N'est pas le seul ici que sa grâce attrapa !...

JOSEPHA

C'est qu'il a des façons très nobles !...

FRIDOLIN

Pour son âge
Il a déjà tant vu !...

MME WEBER

Sa vie est un voyage
Perpétuel depuis qu'il a treize ans !...

FRIDOLIN

Toujours
Dans le palais des grands, acclamé par les cours !...

MME WEBER

Hôte des Empereurs, des Rois et des Evêqu

FRIDOLIN

Ses souvenirs tiendraient dans des bibliothèq
S'il lui plaisait de tout évoquer !

JOSEPHA

Comme il
En contant ses succès !

MME WEBER

C'est qu'il a de l'esprit

FRIDOLIN

Quel prestige que l'art ! Lui, ni noble, ni ric
Il partagea les jeux des infantes d'Autriche !
L'Empereur Franz l'a fait sauter sur ses genou
Et simple il est resté, puisqu'il vient là, chez no
Qu'il ne dédaigne pas le modeste copiste
Et le pauvre souffleur !...

SOPHIE, *goguenarde.*

Quel bon cœur !

FRIDOLIN

Quel artis

SOPHIE

Est-ce qu'il vient nous voir si souvent sans raiso

FRIDOLIN

Qu'est-ce à dire ?...

MME WEBER

Il est bien reçu dans la maiso

FRIDOLIN

J'adore la musique et comme il en est l'ange
Je voue à son génie un culte sans mélange !
S'il nous aime en revanche et s'il se divertit
Sous notre toit, l'honneur pour nous n'est pas pet

SOPHIE

Enfin, il est charmant et quand il improvise
Ses regards sont bien doux, n'est-ce pas, Aloys

ALOYSE

Mais je n'en sais rien !...

JOSEPHA

Hum !...

SOPHIE

Tu rougis, grande sœ

ALOYSE

Ce n'est pas vrai !...

SOPHIE

Ses yeux n'ont aucune douceu

ALOYSE

Je n'ai pas dit cela !

SOPHIE

J'y vois clair, moi !...

ALOYSE

Coqui

FRIDOLIN

Tiens ! Tiens ! Tiens !

ALOYSE

Empêchez, papa, qu'on
[taquine

SOPHIE

Monsieur Mozart nous plaît, tu pourras l'épouse

MME WEBER

Sophie !

SOPHIE

Il sent très bon ! Il se fait bien friser !

ALOYSE

Oh !

SOPHIE

Et comme il m'embrasse à toutes nos rencontres
J'ai remarqué qu'il a sur lui deux belles montres !...

JOSEPHA

Quelle folle !...

SOPHIE

Il les met ensemble et c'est pourquoi
Il arrive toujours en avance !...

MME WEBER

Tais-toi !...

SOPHIE

Quand il pénètre ici, ses yeux flambent de joie
S'il aperçoit d'abord...

ALOYSE

Oh ! quelle petite oie !...

SOPHIE

S'il aperçoit maman ou père ou Josepha,
Ou Constance battant les coussins du sofa,
Ou près du clavecin ouvert, seule...

ALOYSE

Sophie !...

SOPHIE

Je ne le cache pas : moi-même qui solfie !...

MME WEBER

Démon !

SOPHIE

Il t'a baisé les deux mains l'autre soir,
Aloyse !

JOSEPHA

Quels yeux !...

SOPHIE

J'ai l'air de ne rien voir !...

ALOYSE

Il me remerciait pour mon chant !...

SOPHIE

Tu m'amuses !...

FRIDOLIN

Sophie, assez !... Je crois, par les divines Muses,
Que je connais le cœur d'Aloyse et je sais
Qu'un Mozart, grâce à Dieu, cherche d'autres succès !

SOPHIE

Ils sont pourtant gentils tous les deux, quand il joue
Et qu'Aloyse chante, un doigt contre sa joue !...

FRIDOLIN

Un pur enthousiasme a sûrement dicté
Cet air délicieux que ta sœur a chanté
Quand à Kircheim-Boland la Princesse d'Orange
Les appela tous deux ! Je ne vois rien d'étrange,
Ma foi ! ni de bien propre à me remplir d'émoi
Dans le fait que Mozart aime à venir chez moi.
Il juge en connaisseur nos petites séances.
Les temps nous sont sacrés, nous faisons des nuances,
Nous déchiffrons à vue en respectant les tons,
Nous prononçons les mots des airs que nous chantons.
Ce n'est pas si souvent que de fines oreilles
Peuvent se régaler d'auditions pareilles !
Que la voix d'Aloyse et l'exquise douceur
De son chant aient séduit le Maître, et que ta sœur
Reçoive avec plaisir, à la fin d'une étude,
De sa galanterie et de sa gratitude,
Un compliment qu'elle a plusieurs fois mérité
Ne me fait point douter de son honnêteté !
Quoi qu'on pense, un Mozart n'est pas, crois-moi, [Sophie,
De ces gueux dont il faut qu'un père se méfie !...

MME WEBER

Cet enfant ne se rend...

FRIDOLIN

D'ailleurs, dans quelques jours,
Ne partira-t-il pas ?

CONSTANCE

Hélas !

ALOYSE

Lui ?...

SOPHIE

Pour toujours ?

FRIDOLIN

Mozart est à Mannheim depuis cinq mois. Sans doute,
A la fin de l'hiver il reprendra sa route.
Or, en mars nous voilà !...

CONSTANCE

Tu crois qu'il s'en ira ?

FRIDOLIN

Il rêve pour Paris d'écrire un opéra !...
J'ai cru que notre Prince allait se faire gloire
D'engager sans retard un talent si notoire !...
Il n'a pas ébloui que moi !... Tous nos chanteurs,
Tous nos musiciens et tous les amateurs
De la ville n'ont eu qu'un cri pour qu'on appelle
A la cour, comme artiste ou maître de chapelle,
Le merveilleux jeune homme à qui, nous le voyons,
L'art devra quelques-uns de ses plus purs rayons !...
Voilà bien trop longtemps que l'Électeur barguigne !
Et ce Maître divin, ce virtuose hors ligne,
Cet improvisateur de génie est ici
Qui donne des leçons et vit dans le souci !

SOPHIE

Eh bien ! moi, je prétends, sans être prophétesse,
Qu'il ne s'en irait pas, malgré l'impolitesse
Du Prince, si quelqu'un, ou quelqu'une, qui plaît
Au Maître lui chantait certain petit couplet
Dont je ne connais pas la musique moi-même
Mais dont le refrain est, m'a-t-on dit : Je vous aime !

ALOYSE

Oh ! je te giflerai !...

SOPHIE

Si tu peux !...

ALOYSE

Laisse-moi,
Constance !...

FRIDOLIN

Allons !...

ALOYSE

Je veux la punir !...

SOPHIE

Oh ! pourquoi ?

JOSEPHA

Que t'importe !...

ALOYSE

Je hais son persiflage !...

(*Sonnette.*)

CONSTANCE

On sonne !

MME WEBER

Qui peut venir déjà ?...

FRIDOLIN

Tu n'attendais personne ?

MME WEBER

Enlève le plateau, Constance. Essuie un peu
La table, Josepha. Mets du bois dans le feu,
Sophie. Ouvre, Aloyse.

ALOYSE

Il faut faire entrer ?

FRIDOLIN

Comme
D'habitude !...

MME WEBER

Non pas : demande qu'on se nomme !
Si c'est pour la copie, on est absent !...

FRIDOLIN

Pourtant !...

MME WEBER

Ton père a déjà trop de travail pour l'instant !

FRIDOLIN

Tu sais bien qu'à Mannheim je suis le seul qui sache
Transcrire un manuscrit sans rature ni tache !

MME WEBER

Tant pis !...

SOPHIE

On a gratté la porte...

JOSEPHA

Alors, c'est lui...

ALOYSE

Ouvre, Sophie !

CONSTANCE

Il vient de bonne heure aujourd'hui !

FRIDOLIN, *à Aloyse qui disparaît dans sa chambre.*

Pourquoi n'ouvres-tu pas, Aloyse ?

SOPHIE

J'espère
Qu'on ne me trouve plus si folle !

FRIDOLIN

Ouvre !

SOPHIE

Oui, mon père.

MME WEBER

Fridolin !

FRIDOLIN

Je suis sûr que jamais dans son âme
Mozart n'a rien voulu qui mérite le blâme !...
Aloyse ressemble à sa musique un peu :
Elle en a la douceur, la sveltesse, le feu !...
Un jeune cœur sait-il jusqu'où l'art le soulève ?
En s'ouvrant pour aimer, il croit encor qu'il rêve !
Le chant, mêlant leurs voix sur des rythmes vai
[queu
Peut-être en dépit d'eux aura mêlé deux cœurs !

MME WEBER

Il nous faut le savoir, Fridolin !...

FRIDOLIN

Tout à l'heur

MME WEBER

Et que fait Aloyse, à présent ?

JOSEPHA

Elle pleure !

(*Mme Weber et Josepha rejoignent Aloyse.*)

LA VOIX DE SOPHIE

Ah ! nous parlions de vous, monsieur Mozart !...

LA VOIX DE MOZART

Vraimen

LA VOIX DE SOPHIE

Jamais, monsieur Mozart, une Weber ne ment

LA VOIX DE MOZART

J'en suis heureux, Sophie.

LA VOIX DE SOPHIE

Et moi, j'en suis très fiè

LA VOIX DE MOZART

Je suis votre valet !...

LA VOIX DE SOPHIE

Je suis votre portière !

(*On entend claquer la porte que Sophie repouss*

FRIDOLIN

Entrez, jeune et grand Maître !

MOZART

Ami !

FRIDOLIN

Je suis conte
De vous voir. Et si Dieu m'exauce, qui m'enter
Il mettra sous vos pas gloire et bonheur ensembl

MOZART

Hélas !

FRIDOLIN

Vous n'avez pas bonne mine, il me sembl

MOZART

Je suis désespéré, monsieur Weber !...

FRIDOLIN

Quels yeux

MOZART

Vous ne les verrez plus ni tristes ni joyeux !...
Je vais quitter Mannheim !...

FRIDOLIN

Vous...

MOZART

Mon père, par lett
Aujourd'hui me l'ordonne, et je dois me soumettre
Il sait que Son Altesse Electorale, après
M'avoir complimenté souvent pour mes progr
— Lorsque j'avais sept ans, j'ai joué dans sa vi
Et si je valais dix, à présent je vaux mille ! —
Ne m'a pas jugé digne encore de l'honneur
D'un emploi dans sa cour comme composite
Ou maître de concerts !...

FRIDOLIN

Une telle injustice
t tort à notre Prince !...

MOZART

Elle le rapetisse !

FRIDOLIN

tes !...

MOZART

Pour amuser ses enfants étourdis
pourtant gaspillé bien des après-midis !
vain ! Le mal qu'on prend pour les grands de la [terre
r semble dû ! Parfois, ils choquent notre verre,
nous offre un repas (entendu qu'au dessert
is paierons notre écot par un petit concert) !
n compliment banal — pas toujours ! — on nous [charge,
l'on croit avec nous s'être montré fort large
ınd d'un pauvre bijou, d'une montre... (pardon !
s j'en ai déjà cinq !) on nous fait don !... Quel don !
tant joué pour rien, partout, fait tant de courses
ıs Mannheim qu'à présent nos modestes ressources
me permettraient plus d'y passer le printemps.
ı père, à qui j'écris depuis six mois : J'attends !
fatigue !... C'est à Paris qu'il veut que j'aille...
prétend-il, du moins, si c'est l'âpre bataille,
risque la fortune et la gloire : un succès
ıt me faire, en un jour, l'idole des Français !...
is m'a vu déjà lorsque, petit prodige,
nprovisais comme un oiseau siffle et voltige...
n violon d'enfant charma les Parisiens...
is ces gens-là sont-ils vraiment musiciens ?

FRIDOLIN

ırage, ami ! La vie est à monter sans cesse.

MOZART

i de vous quitter tous une immense tristesse !

FRIDOLIN

part son Prince, hélas ! dont l'absurde mépris
blesse autant que vous, tout Mannheim a compris
s talents ! Tous ici, pour l'homme que vous êtes,
ıhaitaient des honneurs innombrables, des fêtes...
moi... votre départ me navre. Nous étions,
force de nous voir sur des partitions,
venus des amis, n'est-ce pas ?... Aux chandelles,
and mes enfants chantaient et que vous, auprès [d'elles,
us dirigiez leurs voix devant le clavecin,
i regretté souvent d'ignorer le dessin.
urais aimé fixer, pour plus tard, ces minutes
, loin des vils soucis, des stériles disputes,
-dessus du pénible et quotidien effort
i me conduit sans gloire aux portes de la mort,
tre art nous élevait vers ces sphères étranges
l'on sent battre autour de soi des ailes d'anges !...
us partez... C'est fini... Vous serez grand, au loin...
us entendrons parler de vous dans notre coin...
us oublierez parmi d'illustres auditoires
s concerts de Mannheim, vos petites victoires
us ce toit qu'éblouit votre génie en fleur,
vous ne saurez plus le nom du vieux souffleur...

MOZART

onsieur Weber, il faut, tout à fait et sur l'heure,
ıe je découvre ici mon cœur qui saigne et pleure !...

FRIDOLIN

Retire-toi, Sophie !...

MOZART

Au contraire !... Je veux,
Si vos autres enfants sont là, que devant eux
Ainsi que devant vous et devant votre femme
Un aveu solennel montre toute mon âme !...

FRIDOLIN

Sur le point de gagner Paris, monsieur Mozart
Vient vous dire : « Au revoir ! » à tous... Venez !...

SOPHIE, *à sa mère et à ses sœurs qui rentrent.*

Il part !...

MOZART

Oui, madame Weber, oui, douces jeunes filles
Qui m'avez prodigué vos amitiés gentilles,
A l'ordre paternel de quitter ce pays
Je ne puis ni ne dois résister. J'obéis,
Bien qu'un chagrin mortel doive être mon cortège.
« Après Dieu vient papa tout de suite », disais-je,
Lorsque j'étais enfant. Et je m'y tiens toujours !...

JOSEPHA

Vous partez ?...

MME WEBER

Quel malheur !

ALOYSE

Quand ?

CONSTANCE

Dans combien de [jours ?

MOZART

Ma mère a déjà fait nos paquets. La voiture
Part tantôt. Nous prenons par Metz. Sauf aventure,
Nous arriverons donc à Paris, je le crois,
Le dimanche vingt-deux ou le lundi vingt-trois...
On met dix jours entiers pour faire le voyage...

MME WEBER

C'est bien long !...

MOZART

Oui... Surtout pour ma mère... à [son âge !...
Elle viendra tantôt vous saluer aussi...
J'ai voulu, seul, d'abord, venir moi-même ici...
Vous savez qui je suis, monsieur Weber ?...

FRIDOLIN

Un Maître
Dont l'art honorera le genre humain !...

MOZART, *souriant.*

Peut-être !...

FRIDOLIN

Si je disposais, moi, d'un prestige princier,
Mozart verrait comment j'ai su l'apprécier !...

MOZART

J'ai beaucoup travaillé... sans cesse j'étudie...
L'art est long, mais je suis patient et la vie
Me laissera, j'espère, un jour, le temps qu'il faut
Pour vous montrer jusqu'où je puis monter !...

FRIDOLIN

Très haut !
Vous rayonnez déjà sur les marches du temple :
Vous en serez l'idole et le vivant exemple !...

MOZART
Ma foi ! Je m'aiderai de mon mieux ! Que le ciel
M'aide aussi !

FRIDOLIN
Vivre bien, voilà l'essentiel,
Faire tout ce qu'on doit, et si la récompense
Arrive, eh bien ! tant mieux !... Sinon, tant pis !...

MOZART
Je pense
Comme vous !... C'est pourquoi je veux, très calme-[ment,
Bien que mon cœur de feu me brûle en ce moment,
Vous dire que depuis la première seconde
Où je vis ruisseler sa grâce comme une onde,
J'aime d'amour votre Aloyse !... Elle est pour moi
La plus tendre musique et le plus noble émoi
Qui jamais ait troublé ma sévère jeunesse.
Il me semble que Dieu, pour que je le connaisse
Tout à fait dans sa gloire et dans sa majesté,
Créa la voix qui m'a tout de suite enchanté !...
Quand j'ai, pour elle, mis les vers de Métastase
En musique, j'ai composé comme en extase !...
J'étais seul dans la nuit... J'étais plein de frissons...
Peut-être avez-vous cru n'exhaler que des sons,
Aloyse, en chantant cet air... Mais à vos lèvres
C'est mon cœur éperdu qui brûlait... Quelles fièvres,
En passant votre seuil, me soulevaient, le soir,
Et quand je rejoignais ma mère, que d'espoir !...
Votre nom prononcé, c'est comme une lumière...
Je vous l'ai dit déjà, vous êtes la première
Que j'aime !... En m'éveillant, monsieur Weber, je vois
Son visage, et la nuit, quand je m'endors, sa voix
Est comme un rossignol dans l'arbre de mon rêve...
La vie à ses côtés me serait douce et brève...
Et si j'avais l'argent qu'il faut pour l'aimer bien
Et qu'elle y consentît, je n'envierais plus rien !...
Jamais jusqu'à présent n'est tombé de ma bouche
L'aveu que je vous fais... Je pense qu'il la touche
Car souvent nos regards, si nous ne parlions pas,
Ce que je dis tout haut, se le chantaient tout bas !...
Voilà, monsieur Weber, ma confession faite...
Mon cœur vous a parlé... Ma harangue imparfaite
Ne m'a pas, je le crains, expliqué tout entier...
Hélas ! je ne suis pas poète !... Mon métier,
C'est la musique... Alors... voilà... si, vers l'automne
Prochain, j'avais conquis ce grand Paris où tonne
La gloire des Noverre et des Gluck, mes amis,
En revenant ici me serait-il permis...
Paris m'ayant donné les lauriers que j'espère...
Me serait-il permis de vous appeler : « Père » ?

FRIDOLIN
Mes larmes t'ont déjà répondu, mon enfant !

MME WEBER
Aloyse !...

ALOYSE
Maman ..

SOPHIE, *à Constance qui s'essuie les yeux.*
Tu pleures, toi ?

FRIDOLIN
Pourtant,
Malgré l'immense honneur que répand sur ma race
Un tel élan que rien de mesquin n'embarrasse,
Il me faut, cher Mozart, après ton noble aveu,
Asperger d'un peu d'eau — pas froide, tiède — un feu
Dont la splendeur m'émeut jusqu'aux pleurs, et m'ef-[fraie !
J'ai vu, pendant que tu parlais, ton âme vraie
Palpiter sur ta lèvre, illuminer ton front ;
Je ne me ferais pas à moi-même l'affront
De soupçonner ta foi sincère et véridique ;
Aloyse, malgré son silence pudique,
Nous laisse lire assez son désir innocent,
Et sans l'interroger je vois ce qu'elle sent !...
Mais le chef qui, d'abord, vous enseigna la voie
De l'art et le secret de la profonde joie,
Le père juste et fort dont les commandements
Ont fait germer en vous tous les beaux sentiments,
Celui pour qui, toujours, la famille fut l'arche
Vénérée, aujourd'hui, sait-il votre démarche ?
Connaît-il votre choix ? L'avez-vous consulté ?
Sait-il mon humble état et notre pauvreté ?
Vous lui devez ce cœur charmant qui vous habite :
Si loin que le destin déroule votre orbite
Le soleil paternel doit ordonner toujours
L'élan de vos projets, le rythme de vos jours !...

MOZART
S'il pouvait vous entendre à travers la distance,
Comme il m'approuverait, qu'il bénirait ma chance !
Cent fois je lui parlai d'Aloyse et de vous !
Mes lettres ont décrit votre maison et tous
Les plaisirs que j'ai pris en votre compagnie !
La pauvreté pour nous n'est point ignominie !
Tant mieux quand le hasard met le sage à son rang,
Mais la place n'est rien sans la vertu du sang !
Mon père m'inculqua ces maximes lui-même,
Car il est généreux dans sa justice extrême !...
Qui j'aime devient riche et noble s'il répond
Comme je le mérite à mon souhait profond !...
Oui, mon père connaît le bonheur où j'aspire,
Il sait que j'ai donné mon cœur et quel empire
A pris sur moi l'éclat des yeux que je chéris !...
S'il exige à présent mon départ pour Paris,
C'est, dit-il, que pour faire un bonheur plus durable
L'amour doit écarter tout souci misérable !
Quelques mois de Paris, voilà tout le délai
Qu'il impose au bonheur que je rêve !... Je l'ai,
Cette félicité que déjà tout présage,
Puisque, bien qu'elle pleure et cache son visage,
Aloyse sourit, n'est-ce pas ?...

ALOYSE
Je souris !...
C'est bien long, quelques mois, et c'est bien loin [Paris !...

MOZART
J'y penserai sans cesse à vous, chère Aloyse !...

FRIDOLIN, *à Mme Weber.*
Dis quelque chose, toi !

MME WEBER
Que veux-tu que je dise ?
Je ne m'attendais pas...

SOPHIE
Moi, si !

JOSEPHA
Tais-toi !...

MME WEBER

Quel coup !...

SOPHIE

A moi, monsieur Mozart, vous me plaisez beaucoup,
Et mon bonheur est grand qu'Aloyse vous plaise,
Car vous voilà de la famille, et j'en suis aise !...

MOZART

Espiègle, tu savais déjà mon beau secret ?

SOPHIE

Vous n'aviez pas toujours le regard bien discret !
Et tout en ayant l'air de lui montrer la note
A ma sœur bien souvent...

JOSEPHA

Tais-toi, petite sotte !

SOPHIE

Pas si sotte ! La preuve...

MOZART

Ah ! j'oubliais !... j'ai...

FRIDOLIN

Quoi ?

MOZART

Des pages de copie à vous payer !...

FRIDOLIN

A moi ?

MOZART

Je vous dois, si mon compte est exact...

FRIDOLIN

Que ce compte
Ne soit jamais compté !

MOZART

Mais...

FRIDOLIN

Vous me feriez honte !

MOZART

Pourtant...

FRIDOLIN

Vous voudriez me payer mon plaisir !

MOZART

Vous avez travaillé pour moi...

FRIDOLIN

Mon seul désir,
C'est, je le jure ici par Bach et ses apôtres,
De transcrire souvent des airs comme les vôtres !...

MOZART

Je suis heureux, monsieur Weber, et déchiré !
Mon cœur va rester là lorsque je m'en irai...
Dans cet arrachement ma chair même est meurtrie...

FRIDOLIN

Soyez fort !...

MOZART

Je suis fort !

FRIDOLIN

Priez Dieu !

MOZART

Je le prie !

FRIDOLIN

Que votre amour vous soit un soutien dans l'exil !
Qu'il éloigne de vous l'angoisse et le péril !
Pensez que l'on vous garde un souvenir fidèle...
Et restez jusqu'au bout digne de vous, et d'elle !

MOZART

Aloyse, mon père a retrouvé ceci,
Des cadences pour vous, pour votre voix...

ALOYSE

Merci !

MOZART

Il les cherchait depuis deux mois... Ce matin même,
Le courrier de Salzbourg me les remit...
(Il tient dans ses mains les mains d'Aloyse.)
Que j'aime
Vous aimer, Aloyse !...

ALOYSE

Et vous partez !...

MOZART

Il faut
Que je parte !...

ALOYSE

Alors, moi, je veux aussi, tout haut,
Comme vous l'avez fait, vous dire ma pensée.
Je remercierai Dieu de m'avoir exaucée
Si vous me rapportez comme elle est maintenant
Cette tendre amitié qui vous fait rayonnant !
Néanmoins, le destin des rencontres mondaines
Expose un jeune cœur à des flammes soudaines.
Un légitime orgueil qui n'a rien que d'humain
Peut vous mener si loin et si haut que, demain,
Dans des salons dorés votre gloire encensée
Découvre quelque noble et riche fiancée
Plus digne de vos vœux...

MOZART

Vous parlez follement...

ALOYSE

Je dis ce que je dois vous dire, simplement !

MOZART

Vous oublier ! Vous ! Moi !

ALOYSE

Si quelque jeune fille
Vous aime, certain soir que votre gloire brille,
Il ne me convient pas, ce soir-là, qu'un serment
Vous retienne ! Mais, seul, qu'un libre sentiment
Vous lie à moi !...

MOZART

Que Dieu m'arrache tout génie
Si jamais, mon amour chéri, je vous renie !

ALOYSE

Alors, dites mon nom, rien qu'une fois, la nuit,
Tout bas, et si mon nom ne fait qu'un petit bruit,
Le bruit d'une clochette, à peine, au cou des chèvres,
Si mon nom remué dans l'ombre par vos lèvres
N'éveille pas soudain au fond de votre cœur
Une cloche de joie, un grand hymne vainqueur,
Le rire du soleil et de la lumière ivre,
Ne pensez plus à moi, Mozart, je vous délivre !
D'avance je pardonne au volage amoureux !
Même il me sera doux de le savoir heureux !
Et je serai très fière encore dans mon âme
En songeant qu'il pensait me prendre pour sa femme,
Malgré ma naissance humble et mon peu de raison,
Quand il était l'ami de ma pauvre maison !...

MOZART
Contre tant d'injustice, hélas ! je suis sans armes...
Aloyse... toujours...

SOPHIE
Ses yeux sont pleins de larmes !
Méchante, embrasse-le !...

ALOYSE
J'ai dit ce que je dois !

SOPHIE
Elle vous aime, allez ! Croyez-moi !

ALOYSE
De mes doigts
J'ai tricoté pour vous deux paires de mitaines !...

MOZART
Aloyse !...

SOPHIE
Voilà des preuves très certaines
Que vous êtes aimé, futur beau-frère !...

FRIDOLIN
Un soir
Que du Maître français qui, le mieux, a su voir
Les hommes, je vantais la verve familière,
Vous m'avez dit : « Je n'ai rien lu du grand Molière ! »
Or, puisque vous partez pour Paris, il est bon
Que vous fassiez sa connaissance. Sur le ton
Et les mœurs de la ville où le destin vous mène
Écoutez cette voix si fortement humaine.
Son Scapin déluré, son Arnolphe un peu mûr,
Vous les retrouverez dans Paris, j'en suis sûr.
Quand vous aurez un peu fréquenté ce grand homme,
Point ne sera besoin qu'on vous désigne et nomme
Alceste : dès l'abord vous verrez que c'est lui !
Il a peint les fâcheux d'hier et d'aujourd'hui.
On lui doit, quand on l'a médité, ce service
Qu'ayant fait grimacer tous les masques du vice,
Dès qu'ils vous ont frôlé vous les reconnaissez !...
Vous pourrez, grâce à lui, dire à Tartuffe : Assez !...
Et, malgré ses douceurs et son langage amène,
Vous irez sans danger danser chez Célimène !...
Voici le livre où sont les chefs-d'œuvre immortels !
Il vous enseignera les pauvres hommes tels
Qu'ils sont, lorsque Dieu qu'ils oublient les abandonne.
Ami, n'oubliez pas celui qui vous le donne...

MOZART
Des mitaines... Molière... Oh ! c'est trop de cadeaux !

SOPHIE
Partez ! ils vous mettraient la maison sur le dos !...

MOZART
Quels bienfaits vous paieront vos tendresses !
(*Il se jette aux genoux de Fridolin.*) Mon père,
Bénissez votre fils !...

FRIDOLIN, *les mains étendues.*
Travaille, aime et prospère !

MOZART, *se relevant.*
Tous les jours, je prierai pour vous tous, à genoux !
(*A Aloyse.*)
Vous, chantez quelquefois l'air que j'ai fait pour [vous !...
Adieu donc !... L'heure presse... Il faut que je m'en [aille...

JOSEPHA
Soyez vainqueur !

FRIDOLIN
Pensez à nous dans la bataille

MOZART
Dans le cœur de Mozart vous êtes à jamais,
Tous !... Josepha, Sophie...
(*Il les embrasse en les nommant. Il embrasse Co[n]stance sans la nommer.*)
Aloyse...
(*Il l'embrasse.*) J'aima[is]
Vous voir... Je vous emporte avec vos voix, v[os] [geste[s]

MME WEBER, *qui s'était absentée un moment, reven[ant]*
Vous en mettrez dans la doublure de vos vest[es]
C'est un petit flacon d'un parfum que je fa[is]

MOZART, *qui l'a embrassée aussi.*
Adieu !... (*Il part.*)

FRIDOLIN, *le suivant.*
Je l'accompagne un peu, moi !...

ALOYSE
J'étouffa[is]

MME WEBER
Ma pauvre enfant !...

ALOYSE
De l'air !...

JOSEPHA
La fenêtre...
(*Elle l'ouvre.*)

SOPHIE
Une chai[se]
(*Elle la glisse sous Aloyse défaillante.*)

ALOYSE
Nous sommes vendredi...

MME WEBER
Mais oui... Pourquoi ?...

ALOYSE
Le treize

MME WEBER, *saisie aussi.*
C'est vrai, le treize mars !...

ALOYSE
Il ne reviendra pas

JOSEPHA
Du courage, Aloyse !...

SOPHIE, *à la fenêtre.*
Il fait signe d'en ba[s]

JOSEPHA
Secoue auprès de nous ton mouchoir...

MME WEBER
Ta souffran[ce]
Te trompe !...

SOPHIE
Grande sœur, il reviendra de Fran[ce]

ALOYSE
Ne l'affirme donc pas : je suis sûre que non
(*Elle va à la fenêtre. Toutes agitent leur moucho[irs]*)

CONSTANCE, *seule, à part, douloureusement.*
Pourquoi ne s'est-il pas souvenu de mon nom

RIDEAU

ACTE II

A Vienne, chez Mme Weber, le 12 juin 1781.

SOPHIE

Crois-tu qu'ils le feraient ?

JOSEPHA

Les hommes sont capables
De tout !...

SOPHIE

Alors, nous deux, nous sommes bien cou-[pables !

JOSEPHA

De quoi ?

SOPHIE

De leur avoir accordé ce baiser !

JOSEPHA

Puisque ces jeunes gens veulent nous épouser,
Ne devions-nous pas, nous, un peu leur faire entendre
Que notre cœur approuve un désir aussi tendre ?...

SOPHIE

Leur faire entendre, soit ! Mais pas leur faire voir !

JOSEPHA

Enfin, petite sœur, puisqu'ils viennent, ce soir,
Demander notre main à maman !...

SOPHIE

Oui !

JOSEPHA

Deux filles
Qui s'envolent d'un coup pour fonder deux familles !

SOPHIE

Maman sera contente, elle qui, tout l'hiver
N'a cessé de crier que nous lui coûtons cher !...

JOSEPHA

Dame ! aussi, pour l'aider, ni parents ni parentes,
Et notre père est mort sans lui laisser de rentes !...

SOPHIE

Pauvre papa !

JOSEPHA

Je crois qu'on monte l'escalier...

SOPHIE

Tes cheveux...

JOSEPHA

On entend rire sur le palier...

SOPHIE

Ils sont en retard !...

(*Sonnette au lointain.*)

JOSEPHA

Chut !

SOPHIE

On sonne à l'autre étage !

JOSEPHA

Maintenant, il est bien quatre heures !

SOPHIE

Davantage !

JOSEPHA

Ils se moquent de nous, ma chère !...

SOPHIE

Sûrement !...

JOSEPHA

Oui, car la place Pierre et notre logement
Ne me paraissent pas à trouver difficiles !

SOPHIE

Nous ne leur plaisons plus !...

JOSEPHA

Tu crois ?...

SOPHIE

Quels imbéciles !...

(*Sonnette.*)

JOSEPHA

On sonne !...

SOPHIE

Les voilà !

JOSEPHA

Qu'ils sont gentils !

SOPHIE

Maman,
On a sonné !...

LA VOIX DE MME WEBER

Constance, ouvre donc !...

JOSEPHA

Quel roman !...

SOPHIE

Nous les calomnions !

JOSEPHA

Il faut leur rendre hommage !...

CONSTANCE, *à la porte.*

Maman, monsieur Leitgeb nous envoie un fromage !

LA VOIX DE MME WEBER

Je l'avais commandé. Paye-le, mon enfant !...

SOPHIE

Eh bien ?...

JOSEPHA

Il est joli, leur amour !...

SOPHIE

C'est pouffant !

JOSEPHA

Si l'un de ces serins m'aborde encore et siffle
Son air...

SOPHIE

Tu l'éconduis ?...

JOSEPHA
Je lui flanque une gifle !...

MME WEBER, *sortant de la chambre avec M. Thorwarth.*
Voilà, monsieur Thorwarth, les nouvelles du jour !...
Elles ne sont pas très brillantes !...

M. THORWARTH
Tour à tour,
Le ciel montre aux humains le soleil et la pluie !...
Espérez !... Le soleil viendra !...

MME WEBER
Ce qui m'ennuie,
C'est de ne pas louer mes chambres. J'en ai trois
Où pourraient se loger superbement des rois...

M. THORWARTH
Des rois ?...

MME WEBER
Des petits rois !...

M. THORWARTH
Ah ! bien !...

MME WEBER
Des militaires,
Des professeurs !... Trouvez-moi donc trois locataires !
Ils seraient mieux chez nous qu'à l'auberge du coin...
Josepha leur ferait des plats... moi, j'aurais soin
De leurs habits... On voit l'église des fenêtres...
Ici, monsieur Thorwarth, il nous faudrait trois prê-
[tres !...

M. THORWARTH
C'est beaucoup, mais enfin, si je peux...

MME WEBER
Pensez-y !
Vous êtes le tuteur des enfants : leur quasi-
Père, autant dire !...

M. THORWARTH
Non, mais...

MME WEBER
La vie à Vienne
Est si chère !...

M. THORWARTH
Je sais...

MME WEBER
Il faut qu'on nous soutienne !
Fridolin gagnait peu, mais régulièrement...
Il est mort en entrant dans cet appartement...
Aloyse m'aidait... Mais, quoique bien payée
A l'Opéra, depuis qu'elle s'est mariée,
Les frais de son ménage absorbent tout son gain,
A peu près.

M. THORWARTH
Au revoir. Je reviendrai demain.

MME WEBER
A demain !...

M. THORWARTH
Je m'en vais inspecter les costumes
Du théâtre.

MME WEBER
Constance épluche les légumes :
Je l'appelle !...

M. THORWARTH
Pourquoi ?...

MME WEBER
Constance, arrive ici !...
Monsieur Thorwarth s'en va !... (*Constance entre.*)
Dites-lui bien merci,
Mes enfants !...

M. THORWARTH
A quoi bon ?

MME WEBER
Mais sans vous, sans votre aide,
La vie était pour nous comme une corde raide ;
Et nous aurions piqué la tête en bas, c'est sûr,
Si nous n'avions pas eu vos conseils d'homme mûr !...

M. THORWARTH
Vous êtes bien aimable !... Au revoir, mes petites !...
Soyez sages !... Le ciel bénira vos mérites !...

MME WEBER
Merci, monsieur Thorwarth !...

M. THORWARTH
Mais non ! (*Il sort.*)

MME WEBER, *l'accompagnant sur le palier.*
Mais si : merci !...
Seule à mon âge... avec trois filles... quel souci !...
Vous êtes un tuteur vigilant et sagace...

JOSEPHA
Tu le flagornes trop, maman, cela l'agace...

MME WEBER
Ma fille, un compliment ne coûte argent ni temps,
Et, bien lancé, n'a jamais fait de mécontents !
Il faut toujours payer qui vous sert : les moins bêtes,
Sans bourse délier, s'acquittent en courbettes !...

JOSEPHA
Pourtant, l'orgueil, maman...

MME WEBER
Un panache, qui sied
Aux cavaliers, mais pas à ceux qui vont à pied !...

JOSEPHA
Oh !...

MME WEBER
Mes chères enfants, nous sommes des pauvresses !

JOSEPHA
La fierté...

MME WEBER
Gardons-nous de ses vaines ivresses !
Car l'univers entier se liguant contre nous
Nous les ferait payer dans la boue à genoux !...
C'est en baissant la tête, et sans tambours ni fifres,
Qu'on affronte le mieux ce déluge de chiffres
Qui brouille à tout moment aux yeux du pèlerin
La route où vont de pair bourse vide et chagrin !...

SOPHIE
Peut-être !...

MME WEBER
Croyez-moi !...

JOSEPHA
Là !... Ma robe est
[finie !...

SOPHIE
ce que nous allons entendre *Iphigénie*
oir ?...

MME WEBER
Je ne sais plus où j'ai mis les billets...

SOPHIE
s ton missel !...

MME WEBER
Tout juste !...

JOSEPHA
Et si tu t'habillais ?

MME WEBER
vais me recoiffer, mettre un chapeau, ma mante...

SOPHIE
tu seras très belle...

JOSEPHA
Et tu seras charmante...

MME WEBER
quez-vous !... J'eus mon temps où je n'étais pas [mal !
and, au bras de mon cher défunt, j'entrais au bal,
glorieux murmure éclatait sous les lustres
nt mes épaules dans Mannheim étaient illustres !..
ris, diablesse ?

SOPHIE
Oh non ! maman, je n'ai pas ri !
onnette.)

JOSEPHA, *sursautant au bruit de la sonnette.*
s voilà !

MME WEBER
Qui donc ?

JOSEPHA
Aloyse et son mari,
ns doute !...

MME WEBER
Ils devaient donc venir ?

JOSEPHA
Je le suppose !

MME WEBER, *ouvrant la porte.*
onjour !...

ALOYSE, *entrant et l'embrassant.*
Maman, bonjour !

MME WEBER
Ah ! mon Dieu, quelque [chose
le va pas !

ALOYSE
Quelque chose, en effet ! Tu dis bien !
Mon bonheur !... Ce n'est pas grand' chose, ce n'est [rien,
N'est-ce pas ?...

MME WEBER
Aloyse !...

ALOYSE
Il est temps que je sorte
De cet enfer !...

JOSEPHA
Qu'as-tu ?

ALOYSE
Je suis aux trois quarts [morte
De chagrin, de fatigue et de dégoût !
(*Elle a jeté son chapeau sur la commode.*) Ici,
On respire, au moins !... Ouf !...

SOPHIE
Assieds-toi donc !...

ALOYSE
Merci !...
Quel poids, quand on n'est pas heureuse, l'existence !

CONSTANCE, *sortant de sa cuisine .*
C'est toi ? Bonjour ! Comment vas-tu ?...

ALOYSE
Très mal, Constance !

SOPHIE
Ton théâtre ?...

ALOYSE
Chacun m'y gâte et le public
Est aussi bon pour moi que celui de Munich...

JOSEPHA
Ton mari ?

ALOYSE
Je t'en prie !... Il ne l'est plus !... Qu'on [nomme
Autrement ce grossier personnage, cet homme
Lâche, ce vil jaloux qui ne sait qu'abîmer
Dans la honte, aujourd'hui, ce qu'il a feint d'aimer !...

MME WEBER, *conciliante.*
Allons !...

ALOYSE
Il a voulu m'enfermer tout à l'heure !...

JOSEPHA
Toi ?

ALOYSE
Je me suis sauvée !...

MME WEBER
Et maintenant ?

ALOYSE
Il pleure,
Sans doute !

MME WEBER
Donc, il t'aime ?...

ALOYSE
A sa triste façon,
C'est possible !... En tout cas...

MME WEBER
C'est un pauvre garçon !

ALOYSE
Surtout, ne plaignez pas un brutal dont la rage
Perverse, nuit et jour, me harcèle et m'outrage !...

MME WEBER
Que veux-tu...

ALOYSE
Rien... Ne plus le voir... La paix... [L'oubli..
Le calme intérieur lentement rétabli...

MME WEBER
On ne rompt pas sa vie ainsi !... Le temps estompe
Bien des torts, et, plus tard, ayant vieilli...

ALOYSE

Qu'on trompe
La jeune fille, hélas ! en lui vantant l'attrait
Du foyer, la douceur de vivre à deux !... Un trait
De ce monstre : il prétend qu'avant de le connaître
On me voyait des jours entiers à ma fenêtre,
Me fardant, dépeignant mes cheveux, les lissant,
Dans l'espoir de séduire enfin quelque passant !...

MME WEBER

Oh !

ALOYSE

Qu'en dis-tu ? Faut-il que ta fille tolère
Ces propos ? Ai-je tort ? Blâmes-tu ma colère ?...

MME WEBER

Toi, dont l'art seul émut jadis si purement...

ALOYSE

Laisse tes souvenirs, de grâce, en ce moment...

MME WEBER

Je crois que, malgré tout, il vaudrait mieux, peut-
[être...

ALOYSE

Moi, guetter des passants au coin d'une fenêtre !...
J'aurais joué ce jeu jusqu'à scandaliser
Nos voisins, tant l'ardeur de me faire épouser
M'excitait !...

JOSEPHA

C'est trop fort !...

ALOYSE

Enfin, il m'a frappée !

SOPHIE

Vraiment ?

MME WEBER

Tu n'es donc plus sa petite poupée,
Son idole, comme il t'appelait ?...

ALOYSE

Ce temps-là
Est loin !...

MME WEBER

Ma pauvre enfant !...
(*On entend sonner.*)

Sans doute, le voilà !

ALOYSE

N'ouvrez pas !... C'est fini !...

MME WEBER

Néanmoins...

ALOYSE

Quoi qu'on fasse,
Je ne veux plus, je ne peux plus le voir en face...
(*Un temps.*)

JOSEPHA

Ce n'est pas lui qui gratte ainsi...

MME WEBER

Par quel hasard ?

ALOYSE

Rien devant celui-là, surtout !

SOPHIE, *qui a ouvert.*

Monsieur Mozart !...

MOZART

Ne m'en veuillez pas trop si, devant votre porte
J'ai refait, malgré moi, l'ancien signal...

MME WEBER

Qu'import

SOPHIE

Vous vous croyiez encore à Mannheim en grattar

MOZART

Mais oui... C'est ridicule, au fond... J'y pensais tar

SOPHIE

Si Monseigneur le Rat, dans sa bonté princiè
Veut bien franchir le seuil de notre souricière

MOZART

Je ne dérange pas quelque besogne ?...

JOSEPHA

Non

MOZART

Ah ! je n'avais pas vu Madame...

ALOYSE

Mais...

MOZART

Pardon

ALOYSE

Monsieur, ne soyez plus fâché !... Devant ma m
Et mes sœurs, je le dis : votre amitié m'est chère

MOZART

Mon amitié !

ALOYSE

Le sort, d'un brusque coup de ve
Où nous ne voulions pas nous entraîne souvent

MOZART

Madame !...

ALOYSE

Il ne faut pas, vous, me garder rancun

MOZART

Croyez bien, contre vous, que je n'en garde aucun
On se trompe. Un espoir s'évanouit. Un cœur
Vous manque, mais on trouve un grand talent va
[que
Où l'on n'avait laissé qu'une élève chérie !...
Eh ! ce n'est pas déjà si mal !... Quelle féerie
Nous offre un changement aussi bien réussi
Je ne vous en veux pas, Aloyse...

ALOYSE

Merci

MOZART

Seulement...

ALOYSE

Seulement ?

MOZART

Rien !... Je n'ai rien à dire

ALOYSE

Vous souriez !

MOZART

Hélas ! je puis toujours sourire

ALOYSE

Je pensais qu'à Paris, si loin...

MOZART

Je pense bie
Madame, qu'à présent, vous ne regrettez rien

ALOYSE

Oh ! rien.

MOZART
Un long bonheur vous était dû. J'espère
[Q]ue vous l'avez.

ALOYSE
Je l'ai.

MME WEBER
Sa carrière est prospère !...

MOZART
[J]e sais...

ALOYSE
J'ai profité de vos leçons...

MOZART
Je sais
[Q]ue vous avez à l'Opéra de vrais succès....

ALOYSE
[J]'ai beaucoup travaillé !

MOZART
Votre voix est si belle...

ALOYSE
[V]raiment, vous la jugiez si...

MOZART
Je la jugeais telle
[Q]u'il me semble, si j'ai bonne mémoire, un jour,
[A]voir écrit pour elle un air... un air d'amour,
Je crois... Non... c'est la nuit... une nuit qu'un grand [rêve
Me soulevait le cœur, et qui me parut brève ...
Ah ! c'est le plus bel air que j'écrivis jamais...

ALOYSE
C'était un très bel air !...

MOZART
Oui, je crois !... Je l'aimais...
(*Aloyse a ouvert le clavecin.*)
Non ! Ne le jouez pas, Aloyse !... Il m'honore
Mais...

ALOYSE
Vous ne l'aimez plus ?

MOZART
Je l'aime trop encore...
(*Sonnette.*)

MME WEBER, *après qu'on a sonné.*
Ton mari ?...

ALOYSE
Sans doute, oui !...

LANGE, *à qui Josepha a ouvert.*
Ma femme est-elle ici ?

ALOYSE
Mais, naturellement, mon ami, me voici !

LANGE
Ah ! vous...

MOZART
Je pars !...

MME WEBER
Mais non...

ALOYSE, *à Mozart.*
Voulez-vous me permettre...

LANGE, *apercevant Mozart.*
Monsieur !...

ALOYSE
Vous connaissez monsieur Mozart ?

LANGE
Cher Maître,
Excusez-moi !

MOZART
J'allais me retirer...

ALOYSE
Pourtant,
Si je vous prie encor de rester un instant ?

LANGE
Je serais honoré...

MOZART
Devant votre insistance,
Madame...
(*Il va s'asseoir mais voit Mme Weber debout et lui tend sa chaise.*)

MME WEBER
Apporte encore une chaise, Constance !...

LANGE
Vous habitez Salzbourg, je crois ?

MOZART
Hélas ! j'y sers
L'archevêque !... Je suis directeur des concerts
De la cour !...

LANGE
Oui !... Jamais avant cette journée
Heureuse, du sublime auteur d'*Idoménée*
Je n'avais contemplé les traits...

MOZART
En vérité,
Monsieur...

LANGE
Mais votre nom, votre célébrité,
Maître, comme à chacun, bien sûr, m'était connue !...
Vienne, enfant, vous fêta beaucoup !... Votre venue
Récente a suscité parmi nos amateurs
Des élans vraiment très... vraiment très... très flat- [teurs !...

MOZART
On m'a fort bien reçu. J'aurais tort de me plaindre.

JOSEPHA
Partirez-vous bientôt ?

MOZART
J'ai tout lieu de le craindre !

ALOYSE
On n'a pas entendu beaucoup monsieur Mozart,
Cette fois, en dehors des salons...

MOZART
Non !

LANGE
A part
Le concert pour les orphelins et pour les veuves
Où vous avez joué vos œuvres les plus neuves,
Dit-on...

MOZART
J'improvisai !...

LANGE
Nulle autre audition ?

MOZART

Je n'ai pas obtenu l'autorisation
De donner au théâtre une séance !...

LANGE

Un homme
Tel que vous ?...

MOZART

L'archevêque est mon maître ! Une [somme
Minime, qu'il me paie avec difficulté,
Lui donne tous les droits sur mon activité !

LANGE

Et rien ne peut ployer sa rigueur inhumaine ?

MOZART

Le retour à Salzbourg est pour cette semaine.
Plus de chance, à présent, que la permission
Me soit offerte. Il est trop tard.

LANGE

La mission
De l'art, donc, votre prince archevêque la nie ?

MOZART

Tout à fait !...

LANGE

Pour lui seul, tous les fruits du génie !

MOZART

Ces fruits-là ne figurent point dans ses repas !

LANGE

Quoi ? Lui-même...

MOZART

Il les hait, s'en moque et ne veut [pas
Que d'autres, néanmoins, les goûtent à sa place...
Ne parlons plus de lui, monsieur... Mon sang se glace
A l'évoquer, prélat grossier, prince mauvais,
Homme vil, triplement exécré...

(*Il s'est levé brusquement.*)

Je m'en vais !...

MME WEBER

Pas encore !

ALOYSE

Monsieur Mozart venait à peine
D'entrer quand vous avez sonné !...

LANGE

D'ailleurs, ma reine,
C'est à nous de partir. Nous avons des amis
A dîner. Il est temps. Le couvert n'est pas mis,
Et je me sens, ce soir, un appétit féroce.
Or, nous allons à pied, n'ayant pas de carrosse,
Et rien ne dit que même à pas précipités,
Nous n'arriverons pas après nos invités...

ALOYSE

Je vous suis...

MME WEBER, *l'embrassant.*

A demain, mon enfant !...

LANGE

Mon cher Maître,
L'honneur de vous avoir parlé me fera mettre
Ce jour parmi les jours dont on aime à loisir
Évoquer le parfum trop rare !...

MOZART

Le plaisir
Fut le même pour moi, monsieur !

LANGE

Votre indulgence
Méconnaît mon respect ou mon intelligence,
Maître ! Je ne suis rien qu'un humble acteur, et [quand,
Moi, je ne jouerai plus, ma gloire de clinquant
Ne sera plus que cendre froide et souffle vide...
La vôtre, au ciel de l'art, luira, toujours splendide !..

MOZART

Monsieur, vous agitez noblement les lauriers
Si cela se pouvait, vous me consoleriez...

LANGE

Vous consoler ?

ALOYSE

De quoi ?...

MOZART

Du traitement barbare
De mon prince !...

LANGE

Il suffit d'un simple coup de barre
Du destin pour que tout vous rie !...

MOZART

Alors, espoir !..

ALOYSE

Maître !...

MOZART, *s'inclinant.*

Madame !

LANGE, *se retournant sur la porte, à l'instant de partir*

Au grand honneur de vous revoir

(*Il part avec sa femme.*)

MOZART

Vous ne m'avez pas dit, ou je n'ai pu l'entendre
Son nom...

MME WEBER

Le nom de qui ?

MOZART

De monsieur votre gendre

MME WEBER

Lange... Mais je croyais vous l'avoir nommé !

MOZART

Non

MME WEBER

Il s'appelle donc Lange...

MOZART

Un très gracieux nom.

MME WEBER

Vous trouvez ?

MOZART

Et pour moi, la chose assez étrange
C'est qu'à Paris, souvent, tout bas, je nommais [l'ange
Celle qui désormais s'appelle ainsi vraiment,
Grâce à lui !... Nous rêvons, mais, ironiquement
Dans un songe ambigu notre fièvre associe
Au clair espoir qui ment l'obscure prophétie !..

MME WEBER
Monsieur Mozart, je suis contente qu'aujourd'hui
Vous soyez, simplement, venu chez nous.

MOZART
J'ai fui
Ma tristesse ; j'avais l'impérieuse envie
D'oublier l'amertume où se débat ma vie,
En retrouvant chez vous, si je pouvais encor
Un souvenir des temps heureux !...

MME WEBER
Si le décor
A changé, si plusieurs personnages, leur rôle
Terminé, manquent bien à la scène, moins drôle
Et moins aimable, au moins la figuration
S'efforce de rester dans la tradition !

MOZART
Oh ! madame Weber, vous êtes...

MME WEBER
Vieille et bête,
Ne cherchez pas !... Pourtant, vous voir est une fête
Pour mon cœur, car jamais je n'oublierai combien
Mon pauvre Fridolin vous aima, ni quel bien
Vos savantes leçons furent pour notre fille...
C'est grâce à vous qu'elle a du succès, qu'elle brille !...
Lors de votre retour de Paris, son accueil,
A Munich, comme à vous, nous fit honte, et le deuil
Qui descendit alors sur votre âme affligée
Nous toucha. Croyez-le, ce fut une gorgée
De fiel que mon pauvre homme, à cette heure, avala !
Il en est mort un peu, je puis le dire, là !...
Et Sophie, et Constance, et Josepha le savent !...
Mais je radote !... Assez !... Les larmes qui nous lavent
La face n'essuient pas le sang des cœurs blessés !...
Ne parlons plus jamais de cette histoire !... Assez !...
Leur père aimait votre art où votre âme se mire,
Et chacune de nous vous aime et vous admire !

JOSEPHA
C'est vrai !

SOPHIE
Maman l'a dit !...

MME WEBER
Je l'ai dit de mon mieux !
Un bon verre de vin, maintenant ?

MOZART
Non !...

MME WEBER
Du vieux ?

MOZART
Je n'ai pas soif !

MME WEBER
Après des propos si sévères,
Il est bien naturel que nous choquions nos verres !

MOZART
Choquons-les donc !...

MME WEBER
Constance, apporte le plateau.

CONSTANCE
Oui, maman !...

MME WEBER
Reste-t-il un peu de ton gâteau ?

CONSTANCE
Je crois bien !

MME WEBER
Sers-le donc !...

CONSTANCE, *dans la cuisine.*
Tout de suite !...
(On l'entend chanter.)

MOZART
Elle chante...

MME WEBER
Oui ! C'est votre visite, aujourd'hui, qui l'enchante !
D'habitude, elle est calme et grave !...

JOSEPHA
Elle ne rit
Presque jamais !

SOPHIE
Vraiment !

MOZART
Mais elle a de l'esprit,
Pourtant ?

SOPHIE
Je crois qu'il est, tout au fond de son [âme,
Un secret !...

MME WEBER
Un secret !... Es-tu folle ?

SOPHIE
Une flamme
Bizarre, par instants, illumine ses yeux !...

(Constance rentre avec le plateau, le vin, les verres, le gâteau.)

MME WEBER
Tais-toi !
(Mme Weber remplit les verres.)
Voici l'ami du pauvre !... Il rend joyeux
Les plus mornes logis !...

JOSEPHA
Pourvu qu'on n'en abuse
Pas !

MME WEBER
Naturellement !...

JOSEPHA
A la plus noble muse,
A la vôtre !...

MOZART
Je bois à vos bonheurs futurs.
Que Dieu vous les prodigue à la fois longs et purs !...

MME WEBER, *buvant.*
Amen !... N'est-il pas doux ?...

MOZART
Du velours en bouteille

MME WEBER
Encore un verre ?

MOZART
Oh non !

JOSEPHA
Maman, je te surveille !...

MME WEBER
Bah !...

JOSEPHA
Un verre de plus te fera mal !...

MME WEBER, *à Mozart, insistant.*
Un brin !

MOZART
Non, vraiment !...

MME WEBER
Boire un peu, quand on a du chagrin,
On a beau dire, allez !... c'est...

JOSEPHA
C'est lâche !...

MME WEBER
Peut-être !...

SOPHIE
Le gâteau de Constance est bien un peu champêtre !

MOZART
Il est exquis !...

MME WEBER
Monsieur Mozart, je loue ic
Des chambres !... Si jamais vous revenez !...

MOZART, *à Constance qui lui offre du gâteau.*
Merci !...

MME WEBER
Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'on en trouve dans [Vienne
A meilleur prix !...

JOSEPHA, *un peu gênée.*
Maman !

MME WEBER
Bref, qu'il vous en sou- [vienne !

MOZART
Si jamais, en effet, dans Vienne, le hasard
Me ramène...

MME WEBER
Chez nous, mon cher monsieur Mozart,
Vous serez bien reçu, vous le savez d'avance !

MOZART
De revenir bientôt je n'ai pas l'espérance,
Mais enfin...

MME WEBER
Indiquez l'adresse à vos amis !...
Dans la position où le malheur a mis
Ma famille, il faut bien, n'est-ce pas, que j'essaie
De piquer, comme on dit, une rose à ma haie !...

MOZART, *se levant.*
Je dois partir !...

SOPHIE
Déjà !...

MOZART
Mon bourreau mécontent
Me fera payer cher mon retard, s'il m'attend !

MME WEBER
Vous direz : « Je lisais l'Évangile, Archevêque ! »

MOZART
A-t-il ce livre-là dans sa bibliothèque !...

SOPHIE
Bon retour !

MME WEBER
Écrivez : nous aurons de l'orgueil !...

CONSTANCE
Au revoir, Maître !...

MOZART
Encor merci pour votre accueil !
(Il part.)

MME WEBER
L'ouragan nous frôla de près !

SOPHIE
C'est la présence
Du Maître qui valut à Lange obéissance
Et respect quand il fit le signal du départ !

MME WEBER
Ta sœur n'a pas voulu, par fierté, que Mozart,
Dans le tableau d'une discorde conjugale,
Contemplât sa revanche, une tristesse égale
A celle, l'an dernier, qui l'étreignit, le jour
Que l'ingrate, à Munich, méprisa son amour !...

JOSEPHA
Du reste, elle a joué fort bien son personnage !

MME WEBER
Mozart peut croire encor au bonheur du ménage !

JOSEPHA
Lange aussi qui venait pour tonner sûrement
A mis une sourdine à son emportement !

SOPHIE
Mozart fut tellement aimable !

MME WEBER
Quoi qu'il dise,
Son cœur n'est pas encor guéri !...

JOSEPHA
Comme Aloyse
Eut tort !...

MME WEBER
Elle le sait, mais, surtout à présent,
Ne la désolons pas en le lui redisant !...

SOPHIE
D'*Iphigénie*, hélas ! nous manquons l'ouverture !

JOSEPHA
Plus le chant magnifique où, las de sa torture,
Le triste Agamemnon dévoile au vieil Arcas
Les intérêts divers qui compliquent son cas !

SOPHIE
Et la reine à présent connaît l'affreux oracle !...

MME WEBER
Alors, nous renonçons pour un soir au spectacle ?

JOSEPHA
Oh non ! maman !

SOPHIE
Ici, l'ennui nous tue !

JOSEPHA
Allons !

SOPHIE
Quand une belle voix au vent des violons
Palpite et se déploie, ah ! mon âme est ravie !...

MME WEBER, *son chapeau à la main.*
Suis-je bien peignée ?

JOSEPHA
Oui !

MME WEBER, *le chapeau sur la tête.*
Coiffée ?...

SOPHIE
A faire envie !

JOSEPHA
›nstance, apprête-toi...

CONSTANCE
Non, je vais m'occuper
e mon feu !...

MME WEBER
C'est cela ! Prépare le souper !

SOPHIE
›rsque nous reviendrons, nous aurons faim, sans
[doute !

JOSEPHA
ous te raconterons notre soirée...

SOPHIE, *à la porte, reculant.*
Écoute !
›n sonne.)

MME WEBER
ncor !...

JOSEPHA
Laissons sonner sans répondre...

MME WEBER
Pourquoi ?

JOSEPHA
[ais pour ne pas manquer le dernier acte...

MME WEBER
Moi,
e veux d'abord ne pas manquer un locataire !

OPHIE, *qui écoute à la porte, faisant signe qu'on parle bas.*
[esse basse !...

MME WEBER
Un abbé, peut-être !...

JOSEPHA
Elle ouvrira !

MME WEBER
ìien sûr que j'ouvrirai ! Tant pis pour l'Opéra !...
Elle a ouvert.)

HOFER
Iadame de Weber ?

MME WEBER
C'est moi, sans particule,
Iessieurs !...

JOSEPHA
Eux !

SOPHIE
Maintenant !

JOSEPHA
Oh non !

SOPHIE
C'est ridicule !

MME WEBER
Entrez, messieurs !

HAIBL
D'abord, madame, excusez-nous...

HOFER
Il est tard...

HAIBL
Mais, enfin...

HOFER
Nous venons...

JOSEPHA
Ils sont fous !

HOFER
Moi, je m'appelle Hofer, je suis violoniste...

MME WEBER
Ah !

HAIBL
Et moi, Jacques Haibl...

MME WEBER
Également artiste ?

HAIBL
Je suis compositeur et ténor...

HOFER
Nous venons
Pour vous dire...

HAIBL
A présent que vous savez nos noms...

HOFER
Que nous voudrions bien...

HAIBL
Pour nous deux, quelle fête !

MME WEBER
Messieurs, vous nous voyez le chapeau sur la tête :
Nous partions !

HOFER
En voyage ?

MME WEBER
Au théâtre !

HOFER
Ah ! très bien !

HAIBL
Nous vous empêchons donc...

MME WEBER
Mais cela ne fait rien...
Asseyez-vous, messieurs... Vous serez plus à l'aise...

HOFER
Nous souhaitons tous deux que notre abord vous
[plaise,
Madame, car sans doute ignoriez-vous nos noms,
Et les eussiez-vous sus, madame, nous tenons...

HAIBL, *bas à Hofer.*
Tu t'embrouilles !

HOFER
Comment ?

HAIBL, *même jeu.*
Tu t'embrouilles !...

HOFER
Nos pères
Ont longtemps exercé des commerces prospères,
Mais un double revers, injuste s'il en fut...

HAIBL
Madame, mon ami s'est écarté du but...

HOFER
Mais non !

HAIBL
Mais si !

JOSEPHA, *bas à sa sœur.*
Je suis émue !

SOPHIE, *même jeu.*
Eux tout de même!

HAIBL
On a, quand on est jeune, à résoudre un problème
Qui surgit...

MME WEBER, *venant, croit-elle, à leur secours.*
Le logis !...

HOFER, *interloqué.*
Comment ?

MME WEBER
Le logement !...

HAIBL
Vous avez...

MME WEBER
J'ai compris immédiatement.

HOFER
Mais...

MME WEBER
Vous arrivez bien : les chambres que je loue
Vous conviendront...

HOFER
Madame, il faut que je l'avoue...

MME WEBER
Vous n'êtes pas très fortunés ?

HAIBL
C'est délicat,
Mais...

MME WEBER
Si je vous demande à chacun un ducat,
Trouvez-vous que c'est trop, par mois ? Dans chaque [chambre,
Nous vous ferons du feu, dès le mois de novembre !
Enfin, dans ma maison, pourvu que vous soyez
Corrects, vous vous croirez dans vos propres foyers !
Mes filles font aussi de la musique, et comme
Elles ont eu jadis les leçons d'un grand homme...
Leur défunt père était un talent que le sort
Ne mit pas à son rang, mais fort, vraiment très fort...

HOFER
Madame...

MME WEBER
Je vous dis ces choses tout de suite
Afin que vous sachiez...

SOPHIE
Partez !

JOSEPHA
Prenez la fuite !

MME WEBER
Ne les écoutez pas, jeunes gens !

JOSEPHA
Mais, maman...

MME WEBER
Je n'ai pas de fortune et pas de talisman...

SOPHIE
Ces messieurs...

MME WEBER
Moquez-vous, pestez, faites la mo[...]
Mais ces chambres, je dois les louer : je les lou[...]

HAIBL ET HOFER
Nous les louons !

MME WEBER
Et quand vous les faut-il ?

HOFER ET HAIBL
Ce soi[...]

MME WEBER
Elles sont là, messieurs, si vous voulez les voi[...]

HAIBL
Parfait !

HOFER
Nous y serons comme des anges !

SOPHIE, *leur faisant une grimace.*
Diable[...]

HAIBL
D'avance nous payons !...

JOSEPHA
Ils sont impitoyable[...]

HOFER
Pouvez-vous nous donner la nourriture aussi[...]

MME WEBER
Vous prendrez, s'il vous plaît, tous vos repas ic[...]

SOPHIE
Nous vous servirons !

HAIBL
Vous !

HOFER
Ah ! mon cher, on no[...]
[gâte !

MME WEBER
Vous serez parmi nous comme des coqs en pâte !

HAIBL
Vous alliez au théâtre : allons-y tous en chœu[...]

MME WEBER
Il est bien tard !

HOFER
Tant pis !

JOSEPHA, *bas à Hofer.*
Vous n'avez pas de cœu[...]

HAIBL
Nous n'entendrons qu'un acte !

MME WEBER
Oui, le dernier !

HAIBL
Sans dout[...]
Si c'est par celui-là qu'on finit !

HOFER
Vite !

HAIBL
En route !

Mme Weber

n moment...

'lle entre dans la cuisine.)

Hofer

On s'observe à partir de demain !

Josepha

'est trop fort !

Sophie

Vous veniez demander notre main ?

Haibl

'otre mère nous offre une chambre !

Hofer

C'est drôle !

Josepha

uiproquo !

Haibl

Nous avons un moyen de contrôle,

. présent !

Sophie

Comment donc ?

Hofer

Sous ce masque rieur,
i nous vous découvrons femmes d'intérieur,
imables, cuisinant gentiment, simples, nettes,
Tous vous épouserons, car nous sommes honnêtes !

Haibl

't nous serons heureux !...

Hofer

Et voguent nos amours !

Josepha

'examen doit durer longtemps ?

Haibl

Un mois

Hofer

Dix jours !

Haibl

Soit !

Josepha

Après, mariage ou départ ?

Hofer, *élevant les mains.*

Que ta foudre,
Si nous rompons ce pacte, ô ciel, nous mette en
[poudre !

Sophie

Et vous serez décents jusque là ?

Haibl et Hofer, *ensemble.*

C'est juré !

Mme Weber, *revenant.*

Moi, quand ils ont sonné, qui pensais : Un curé !...

Josepha

Tu viens, maman ?

Mme Weber

Je viens... j'avertissais Constance,
Qu'ils aient de quoi souper...

Sophie, *qui a ouvert la porte, les faisant sortir.*

Allons !...

Mme Weber, *prenant ses filles à part.*

De la prestance,
De l'amabilité, de la correction,
Et ces deux jeunes gens, c'est ma conviction,
Seront amoureux fous avant une semaine !

Josepha

De qui ?

Mme Weber, *haussant les épaules.*

De moi, pardi !

Josepha

Tu connais l'âme humaine,
Maman !

Sophie

Ces jeunes gens ne sont pas très jolis...

Mme Weber

Ils ne sont pas si laids !

Sophie

Mais ils sont bien polis !...

(Elles sont parties. Constance entre, venant de la cuisine. Elle va au buffet, en tire une nappe qu'elle jette sur la table, puis dresse le couvert pour six personnes.)

Constance

Décidément... Qui sonne ?

(A sa question on entend gratter à la porte.)

Ah !

La Voix de Mozart, *un peu altérée.*

Le rat de Mannheim !

Constance, *ouvrant.*

Vous ?...

Mozart

Le diable m'enlève et l'archevêque item
Si je pensais si tôt regratter votre porte !...
Mais on ne traite pas un Mozart de la sorte...

Constance

Qu'est-ce qu'on vous a fait ? Vous êtes tout trem-
[blant...

Mozart

Une injustice telle, un affront si sanglant
Que je viens de sentir dans mon âme en désordre
La haine à pleines dents hideusement me mordre !

Constance

Vous !

Mozart

Mme Weber m'a dit qu'elle louait
Des chambres...

Constance

En effet !...

Mozart

J'accomplis son souhait,
J'en loue une et je reste à Vienne !

Constance

Est-ce possible ?

Mozart

Je m'évade !... C'est fait !... Je ne sers plus de cible
Aux lâches quolibets de l'ignoble prélat !
Il fallait bien qu'enfin mon faux respect croulât !
Car j'étais comme au bagne, et l'ultime infamie
Du geôlier a rompu mes fers !... Petite amie,

Pardonnez-moi... J'arrive ici comme un dément...
Je suis heureux... Je souffre abominablement...

CONSTANCE

Vous pleurez ?

MOZART

En rentrant, tout à l'heure, je monte
Chez le prince. Il me voit et, soudain, à ma honte,
Il m'interpelle ainsi : « Vous voilà, polisson ! »

CONSTANCE

Oh !

MOZART

Attendez ! Cela n'est rien !... « Votre façon
De me servir n'est plus admissible ! Vous êtes
Non seulement chez moi pour égayer mes fêtes,
Poursuit-il, mais j'exige aussi qu'à tout moment,
Monsieur, vous soyez prêt, sur mon commandement,
A me servir, ainsi que tous mes domestiques !
Au lieu d'aller courir les cafés, les boutiques,
Tenez-vous dans mon antichambre désormais,
Et, sans ordre formel, ne la quittez jamais ! »
Je pâlis. Il bavait, en me jetant l'outrage.
Il avait bu. Ses yeux étincelaient de rage.
« Monseigneur, fis-je, avec votre permission,
J'oserai protester, car j'ai pour mission,
Chez vous, et mon contrat le porte en propres ter-
[mes... »
Mon attitude calme et mes paroles fermes
L'irritent davantage encore. Il m'interrompt,
Soudain dressé, me tend les poings, crache un juron :
« Quoi ? Ce gueux s'enhardit dans sa fourbe, et, te-
[nace,
Il ose riposter, il parle, il me menace ?... »
Le comte Arco, son chambellan, qui se tenait
A ses côtés, clignait de l'œil et ricanait...
L'archevêque le prend à témoin, m'injurie
Avec des mots affreux d'office et d'écurie...
Et moi, debout, muet, blessé, mourant, navré,
Je respectais encor le vêtement sacré,
Taché de vins pourtant, éclaboussé de sauce...
Car sur lui comme en lui tout est sale... J'exauce
Enfin son vœu secret, sans doute, en lui disant
Que je ne puis servir sa grandeur à présent,
Et qu'elle aura demain ma démission... « Drôle,
Réplique-t-il, tu veux te targuer du beau rôle !...
Tu me nargues, coquin, crétin, âne bâté... »

CONSTANCE

Il a dit ces mots-là ?...

MOZART

Il les a dits !...

CONSTANCE

Bonté
Divine !

MOZART

Non, jamais je n'ai rien vu d'horrible
Comme ce prêtre en proie au démon !... Il me crible
D'insultes telles que...

CONSTANCE

Ne les répétez pas :
Elles me feraient mal, comme à vous !...

MOZART

« En tout cas,
Gredin, achève-t-il, en quittant mes services,
Tu recevras la récompense de tes vices ! »
Il fait un signe au comte Arco...

CONSTANCE

Monsieur Mozart !...

MOZART

Tous deux ont dû régler cette scène à l'écart,
Car jamais, s'ils n'avaient été de connivence,
L'acte n'eût suivi l'ordre avec cette impudence.
Le chambellan me prend par les épaules...

CONSTANCE

Non...
Je ne veux pas... Assez !... Vous si grand... vous
[bon !...

MOZART

Un coup de pied, Constance, un coup de pied, la bass
Injure qu'on inflige aux laquais que l'on chasse.

CONSTANCE

A vous !... Cela !... Les misérables !...

MOZART

Aux laquais.

CONSTANCE

Ah !

MOZART

Constance !... Grand Dieu !... Pourquoi...

CONSTANCE

Je suffoquais

MOZART

Vous ressentez ma honte à ce point ?...

CONSTANCE

Leur bassess
Ne souille qu'eux !...

MOZART

Pour moi, je n'aurai plus de cess
Que je n'aie — oh ! de quelle âme, avec quel élan ! —
Rendu ce qu'il mérite au comte chambellan...
Sauf devant l'Empereur ou sous un toit august
Partout, j'assouvirai ma vengeance trop juste
J'insulterai ce lâche et je le giflerai !
Je le promets à Dieu qui m'entend, aussi vrai
Que nous sommes tous deux auprès de cette tab
Et que je n'ai pas fait un songe épouvantable

CONSTANCE

Calmez-vous !

MOZART

Que vos mains sont fraîches !...

CONSTANCE

Votre fron
Brûle !

MOZART

Je suis fiévreux...

CONSTANCE

Après un tel affront

MOZART

Votre douce pitié me fait du bien !

CONSTANCE

Quelle âme
Ne serait pas émue au récit d'une infâme
Action... quand celui qu'elle accable soudain
Peut aux fausses grandeurs, à la haine, au dédai

e ses persécuteurs opposer le génie
'un cœur noble et paré d'une grâce infinie !...

MOZART
ous répandez sur ma douleur un baume exquis !

CONSTANCE
onsieur Mozart, tous ceux que votre art a conquis
ous parleraient ainsi... mieux !...

MOZART
Non, pas mieux !

CONSTANCE
Cher Maître !...

MOZART
otre mère, ce soir, va-t-elle me permettre...

CONSTANCE
a mère est au théâtre avec mes sœurs, et deux
unes gens qui nous louent des chambres...

MOZART
Avec eux,
ous n'êtes pas sortie ?...

CONSTANCE
Eh ! vous voyez !

MOZART
Ma chance
st grande !

CONSTANCE
En effet !

MOZART
Oui !

CONSTANCE
Quelle chance !

MOZART
Constance !...

CONSTANCE
ous vous souvenez donc à présent de mon nom ?

MOZART
e me le suis-je pas toujours rappelé ?...

CONSTANCE
Non !...

MOZART
vous ai donc peinée ? En quelle circonstance ?...

CONSTANCE
'en parlons pas...

MOZART
Mais si !...

CONSTANCE, *elle achève de dresser le couvert.*
Jamais... jamais...

ong temps. Une cloche sonne la demie.)

MOZART, *adossé au buffet.*
Constance,
est un beau nom : il faut, pour le mériter bien,
n cœur fidèle, sûr...

CONSTANCE
C'est le nom d'un bon chien,
uoi !...

MOZART
Lorsque vous riez, pourquoi tant de tristesse
ans votre voix et dans vos yeux ?

CONSTANCE
Que votre Altesse
Me pardonne : je suis très gaie !...

MOZART
Avec vos sœurs
Pourquoi n'êtes-vous pas au plaisir ?

CONSTANCE
Les chasseurs
De secrets sont parfois déçus !...

MOZART
Je me rappelle
Que vous aimiez beaucoup la musique...

CONSTANCE
La belle !
La vôtre !

MOZART
L'art de Gluck mérite un haut destin !

CONSTANCE
J'ai lavé le plancher des chambres, ce matin.
Alors, je suis un peu fatiguée...

MOZART
Oui, sans doute..
(Il s'approche d'elle.)

CONSTANCE
Qu'avez-vous donc, monsieur Mozart ?...

MOZART
Je vous écoute...
Je vous regarde...

CONSTANCE
Eh bien ! je m'en vais me cacher
Et me taire !...

MOZART
Je vous admire...

CONSTANCE
Quel rocher
Dans mon petit jardin si tranquille !...

MOZART
Au théâtre,
Vous préférez, le soir, un songe, au coin de l'âtre,
N'est-ce pas ?...

CONSTANCE
Taisez-vous, monsieur Mozart !...

MOZART
Un chant
Qui chante en vous très doux...

CONSTANCE
Ne soyez pas méchant !

MOZART
Quand vos petites mains remuent les casseroles,
Vous écoutez en vous de suaves paroles ;
Et tout en balayant, et tout en récurant
Les cuivres, en lavant le linge, en réparant
Les robes de vos sœurs et, quelquefois, les vôtres,
Un hymne triste et pur, grave, ignoré des autres,
Vous berce et vous enivre et...

CONSTANCE
Comme Cendrillon,
J'écoute quelquefois sous la cendre un grillon !

MOZART
Et son chant vous ravit et vous mélancolise !...
Oh !...

CONSTANCE
Je n'ai pas la voix de ma sœur Aloyse !

MOZART
Pourquoi me jetez-vous à la face ce nom
Qui me fait mal encore ?

CONSTANCE
Oh ! oui, pardon ! pardon !

MOZART
Vous me détestez donc ?

CONSTANCE
Moi !

MOZART
J'ai compris...

CONSTANCE
Je jure...

MOZART
Votre secret, jailli de vous, vous transfigure !...

CONSTANCE
Non ! non !... Ce n'est pas vrai !...

MOZART
Constance, je vous vois...

CONSTANCE
Non !

MOZART
Je vous vois, ce soir, pour la première fois !

CONSTANCE
Ne me regardez pas ainsi !...

MOZART
J'avais un voile
Devant les yeux...

CONSTANCE, *détournant la tête.*
Non !

MOZART, *lui prenant la tête dans les mains.*
Si !

(*Un temps.*)

Salut, petite étoile !...

CONSTANCE
Que faites-vous ?

MOZART
J'errais, triste et seu , dans la nuit,
Et tout à coup votre amitié doucement luit !

CONSTANCE
Oh ! oui, mon amitié, c'est cela...

MOZART
Qu'elle est tendre !...

CONSTANCE
Vous avez tant souffert !... Je l'ai bien vu...

MOZART, *s'assied devant la table.*
L'entendre
Et la voir : je vivais pour ce double bonheur !...
Son rire à mon retour m'a déchiré le cœur...

CONSTANCE
Elle vous a chéri, pourtant !...

MOZART
Quelle souffran
De ne plus retrouver, en revenant de France,
Celle que je croyais ma femme pour jamais...

CONSTANCE
Hélas !

MOZART
Je ne puis dire à quel point je l'aimais

CONSTANCE
Moi, je le sais...

MOZART
Vraiment ?

CONSTANCE
J'ai plongé dans ce gouffre
Un grand amour non partagé...

MOZART
Vous ?

CONSTANCE
Comme on souffr

MOZART
Oh ! Constance, vos yeux sont comme un ciel profo
Et je suis ébloui de voir votre âme au fond !...

CONSTANCE
Ils sont petits, mes yeux, et laids !...

MOZART
Mêlés de larm
Les rêves que j'y vois ont encor plus de charme

CONSTANCE
Ah ! ne me parlez plus ! Vous me tuez !...

MOZART
En m
Ne sens-tu pas grandir, enfant, ton propre émo

CONSTANCE
Non, ce serait...

MOZART
Écoute !

CONSTANCE
Il ne faut pas...

MOZART
Écout

CONSTANCE
Je ne veux pas...

MOZART
Si vous m'aimiez !

CONSTANCE
Mais je suis, tou
A vous !...

MOZART
Depuis longtemps ?

CONSTANCE
Depuis toujours !
(*Elle s'abat contre lui.*)

MOZART
Pard

CONSTANCE
De quoi ?

MOZART
De t'avoir fait du mal !...

CONSTANCE
C'est un beau don,
mour, même s'il faut que nul ne le devine...
i connu, grâce à vous, une douleur divine...

MOZART
el magique pouvoir a ton limpide aveu !...
me sens, tout à coup, libre, clair...

CONSTANCE
C'est un jeu :
us ne pouvez pas, vous, m'aimer !...

MOZART
En suis-je digne ?

CONSTANCE
and maman reviendra, pas un mot, pas un signe !
us m'avez plus donné de joie en ces instants
e je n'en eus jamais, et, vivrais-je cent ans,
mais je n'oublierai, même à l'heure suprême,
tte heure où le bonheur m'habita...

MOZART
Je vous aime !

CONSTANCE
issiez-vous dire vrai !

MOZART
Je serai ton mari !...

CONSTANCE
vous le voulez bien, quand vous serez guéri
Aloyse !...

MOZART
Son nom prononcé ne me trouble
us !...

CONSTANCE
En êtes-vous sûr ?

MOZART
Ma tendresse redouble
découvrir en vous, Constance, une bonté
gracieuse jointe à tant de fermeté !...

CONSTANCE
ttendez, néanmoins, quelque temps, par prudence,
on cher amour, avant d'en faire confidence
d'autres qu'à moi-même !...

MOZART
Un mois ?...

CONSTANCE
Peut-être deux !

MOZART
nstance, mon amour, nous pouvons être heureux !

CONSTANCE
Dieu le veut !

MOZART
Je crois déjà que nous le sommes

CONSTANCE
ne nous faudrait pas à nous de grosses sommes !
our installer à notre gré notre maison !

MOZART
ourvu qu'on eût toujours des fleurs de la saison !

CONSTANCE
eux chaises...

MOZART
Une table...

CONSTANCE
Un oiseau dans sa cage...

MOZART
Un miroir pour nous deux...

CONSTANCE
Que faut-il davantage ?

MOZART
Un petit lit, deux oreillers, un traversin...

CONSTANCE
Vous oubliez, monsieur Mozart, le clavecin !...

MOZART
Je l'oubliais vraiment !

CONSTANCE
Ingrat !...

MOZART
Je veux, Constance,
Qu'un long bonheur chemine avec notre existence ;
Et la tristesse étant un péché que je hais,
On sera gais, veux-tu, Constance ?

CONSTANCE
On sera gais !

MOZART
On aura peu d'amis...

CONSTANCE
Mais choisis !...

MOZART
Loin des foules,
Nous tirerons à l'arc et nous jouerons aux boules,
En buvant doucement d'un petit vin gaillard !

CONSTANCE
Je veux bien !

MOZART
Sachez-le : je suis fou du billard !

CONSTANCE
Nous en aurons un !

MOZART
Joie et triomphe !

CONSTANCE
Dieu me tente !

MOZART
Et la gloire entrera dans la maison chantante !

CONSTANCE
C'est trop beau, c'est trop gai, c'est trop délicieux !...

MOZART
Nos jeux rendront jaloux les anges dans les cieux !...

CONSTANCE
Vous êtes le héros charmant de la féerie !

MOZART
Tu m'aimeras toujours, n'est-ce pas, ma chérie ?

CONSTANCE
Comment faire pour faire autrement ?

MOZART
Qu'on rira !...

CONSTANCE
Mais vous travaillerez ?

MOZART
Je fais un opéra

Par an, vingt concertos, quarante symphonies,
Dix duos, cent trios, des fugues infinies,
Une messe avec chœurs et deux ou trois ballets,
A seule fin de nous dégourdir les mollets !...

CONSTANCE

Vous êtes un enfant !

MOZART

J'ai vingt ans !

CONSTANCE

Plutôt seize !...

MOZART

Je vous habillerai moi-même, à la française...
Vous aurez l'air d'une héroïne de roman...
Que vous serez jolie, en petite maman !...

CONSTANCE

Oh !...

MOZART

Car, j'en suis certain, ce qui, surtout, conserve
La bonté dans l'esprit et dans le corps la verve,
C'est l'enfant qu'on berça dans ses bras, et qu'on voit
Grandir comme une fleur vivante sous son toit !...

CONSTANCE

Sans doute !

MOZART

Nous aurons des enfants, chère épouse !...

CONSTANCE

Oui !...

MOZART

Beaucoup !

CONSTANCE

Taisez-vous, cher époux !

MOZART

Au moins [douze !
Et tous compositeurs et chanteurs !...

CONSTANCE, *riant.*

S'il vous plaît !

MOZART

Nous ferons avec eux un orchestre complet !...

CONSTANCE

Tout est réglé !

MOZART

Je sors dès que l'aube étincelle
Aux vitres !

CONSTANCE

Moi, je dors !...

MOZART

Et moi, je monte en selle !

CONSTANCE

Vous aimez galoper ?

MOZART

J'adore le cheval !

CONSTANCE

On se déguise aux bals masqués du carnaval ?

MOZART

Personne n'a jamais dansé comme je danse !

CONSTANCE

Oh ! le présomptueux !...

MOZART

Mais vous verrez, Constan

CONSTANCE

Hélas !

MOZART

Vous soupirez ?

CONSTANCE

Je soupire en songe
Que ni vous, cher aimé, ni moi, n'avons d'arge

MOZART

Tu m'as donné ton cœur : je suis millionnaire

CONSTANCE

Néanmoins...

MOZART

Dites-moi : suis-je un homme ordinai

CONSTANCE

Non !

MOZART

Je compte au moins dix amateurs dén
Qui pour douze leçons m'offriront six duca
J'aurai des souscripteurs pour chaque œuvre n
[v
Qui va tomber comme un fruit d'or de ma cervel
Je tiendrai l'orgue en quelque église, et mes conc
Nous paieront tes souliers de bal et nos desserts

CONSTANCE

On vient !... Je vous en prie encor !... Sachez v
[taire

MOZART

Oui !

CONSTANCE, *ouvrant la porte.*

Maman, je t'annonce un nouveau locataire !...

MME WEBER

Dieu des cieux ! Ce n'est pas possible ?

CONSTANCE

Le voil

MME WEBER

Vous ?

MOZART

Moi-même !...

CONSTANCE, *disparaissant après avoir ajouté couvert.*

Je sers le souper !...

JOSEPHA

Quel gal

MME WEBER

Vous ne partez donc plus pour Salzbourg ?

MOZART

Je m'insta
A Vienne !

SOPHIE

Pour toujours ?

MOZART

Je l'espère !...

SOPHIE

Une sta
Pour le prochain concert du Maître ?

MOZART

Le guichet
st clos. Plus de billets. On se les arrachait.
oulez-vous une marche au troisième étage ?
n n'y voit pas le virtuose, et c'est dommage,
ais on entend, parfois, un morceau du morceau !...

SOPHIE

ombien ?

MOZART

Trente ducats !...

SOPHIE

C'est pour rien !

MOZART

Le pourceau
e Mannheim, c'est le prince-archevêque lui-même,
payé cent thalers sa place au quatrième !...

SOPHIE

uel succès !...

MOZART

Ce Mozart est un magicien !
ous savez qu'il n'est pas du tout musicien !

SOPHIE

ah !

MOZART

Un anneau qu'il porte au doigt, je vous l'avoue,
ait résonner tout seul le clavier quand il joue !

SOPHIE

n me l'avait déjà raconté !

MOZART

C'est certain !

SOPHIE

e qui le tenez-vous ?

MOZART

Moi, d'un Napolitain
ui, jadis, dévoila dans Naples l'imposture
u faux prodige !

SOPHIE

Ah oui !

MOZART

Mais oui !

SOPHIE

Quelle aventure !

MOZART

foule l'obligea de retirer l'anneau !

SOPHIE

ors ?

MOZART

Mozart revint quand même au piano
joua mieux encor, madame !...
ires de tous.)

HOFER, *à Josepha.*

Au grand artiste,
ésentez-nous !

JOSEPHA

Monsieur Hofer, violoniste...

HOFER

ier Maître...

JOSEPHA

Et monsieur Haibl...

SOPHIE

Ténor compositeur...

HAIBL

Tout simplement votre très humble admirateur...

MME WEBER

Tant de musiciens : j'ai peur des algarades !

MOZART

Nous travaillerons tous comme des camarades...
Je joue aussi du violon, monsieur Hofer...

HOFER

Oh ! Maître, je le sais...

MOZART

Par le diable et l'enfer
De Mannheim j'écrirai sur de vieux airs bohèmes
Des variations que nous jouerons nous-mêmes !

SOPHIE

Monsieur Haibl fait un grand ballet !...

MME WEBER

Chacun se sert !

MOZART, *à Haibl.*

Vous nous le chanterez !...

MME WEBER

On va vivre au concert
Perpétuellement...

MOZART

Ce soir, *Iphigénie,*
C'était beau ?...

HOFER

Magnifique !

MOZART

Oui, Gluck a du génie !

HAIBL

Comment les Parisiens ont-ils pu...

MME WEBER

J'ai fini !

HAIBL

Opposer à son chant le bruit d'un Piccinni ?...

MOZART

Qu'avons-nous fait, Seigneur, pour que tu nous con-
[damnes
A composer pour plaire à des oreilles d'ânes ?...

HOFER

Quel accueil eûtes-vous de Paris ?...

MOZART, *faisant la grimace.*

Pas très bon !
L'Opéra m'a joué, mais sans mettre mon nom
Sur l'affiche !...

HOFER

C'est drôle !

MOZART

A présent, oui !

MME WEBER, *à Josepha qui tente de l'empêcher de boire.*

Mon verre !...

MOZART

D'un ballet qui parut sous le nom de Noverre
J'écrivis l'ouverture et quatorze morceaux
Sur vingt !...

HAIBL

Les connaisseurs n'ont pas senti...

MOZART

Des sots !
Oublions-les ! La vie est une belle image,
Ce soir, et ses couleurs m'enchantent !...

MME WEBER

Ce fromage,
Messieurs, n'est pas d'ici !... Sentez ! Et devinez
Sa provenance !...

MOZART

Il vient de Salzbourg !

MME WEBER

Ah ! quel nez !

MOZART

Quel encensoir, Messieurs, exhale une fumée
Qui fasse autant rêver après qu'on l'a humée ?...

MME WEBER

Un bon verre de vin là-dessus, c'est divin !...

HOFER

En effet !...

JOSEPHA

Oh ! maman, ne bois pas trop de vin !...

MME WEBER, *se levant.*

Messieurs, vous êtes trois et j'ai trois jeunes filles...

SOPHIE

Maman !

JOSEPHA

Elle a trop bu !

SOPHIE

Tais-toi !...

MME WEBER

Quand tu babilles,
Je ne t'interromps pas ! A mon tour, s'il te plaît,
De parler !...

SOPHIE

Nous allons entendre un beau couplet !...

MME WEBER

Je veux dire ceci, car je ne suis pas ivre,
Qu'il faut organiser notre façon de vivre !...
On dirait que j'ai bu, ma foi, des océans !...
Comme nous n'avons point de servantes céans,
Chacune de vous, donc, devra faire un service !

JOSEPHA

Mais ces messieurs...

MME WEBER

Faut-il enfin que je sévisse ?...
Que Sophie à partir de demain prenne soin
De monsieur Haibl...

HAIBL

Vraiment, Madame, ai-je besoi[n]

MME WEBER

Josepha servira monsieur Hofer...

JOSEPHA

Pauvre homm[e]

MME WEBER

Le Maître aura Constance à ses ordres !...

SOPHIE

Mais comm[ent]

MME WEBER

Chers amis, ma maison s'appelle : « A l'œil de Dieu
Que son nom vous incite à respecter ce lieu !..
Vous n'êtes pas, je le sais bien, de ces infâme[s]
Qui se font un jouet de la vertu des femmes
A l'œil de Dieu, messieurs...

SOPHIE

Tu vas bientôt finir

MME WEBER

Ne montrez jamais rien qu'il ne puisse bénir !
D'ailleurs, je suis tranquille avec vous : des artist[es]
Des vrais, n'ont jamais fait de mal !... Sans ê[tre]
[tristes
Observez, mes enfants, les saints commandemen[ts]
Et Dieu vous défendra des vils égarements !..
C'est pourquoi je vous dis pour conclure : Mes frèr[es]
Soyez de bons chrétiens, et de bons locataires
Il est tard. Dormez bien. Ne faites pas de brui[t]
Les voisins se plaindraient !...

(*Constance, pendant le discours de Mme Weber, allumé quatre chandelles. Mozart, Hofer, Haibl pris chacun la leur. Mme Weber a pris la quatriè[me] Finalement, les trois jeunes gens sont devant trois portes des chambres, leur chandelier à la ma[in] Les trois jeunes filles leur font la révérence.*)

MOZART, HAIBL ET HOFER

Bonne nuit !...

CONSTANCE, SOPHIE ET JOSEPHA

Bonne nuit

RIDEAU

ACTE III

Une chambre d'auberge, à Prague, la nuit du 28 octobre 1787.

CONSTANCE

loin, dans la campagne, on entendait encor
géant qui fuyait toujours, sonnant du cor.
rs, tout en lissant sa belle toison rousse,
roi des écureuils s'endormit sur la mousse.
le petit Wilfrid, l'ami des écureuils,
ireux de sa victoire à travers tant d'écueils,
ardait frissonner autour de lui les branches.
les anges du ciel avec leurs robes blanches,
les bleus escaliers que la lune éclairait
cendaient en chantant vers la grande forêt ;
devant eux, vêtus de soie et d'or, les fées
les lutins portaient au milieu des trophées
fille du géant vaincu, la blonde Alys,
dormait, droite, pâle et belle comme un lys,
ivrée à jamais du méchant roi des Grèves !...

MOZART

lort ?

CONSTANCE

Il est parti pour le pays des rêves !

MOZART

re femme, où vas-tu chercher les mots légers
profonds que tu mets aux lèvres des bergers
des rois, en berçant notre beau petit Charles ?
'endort, ébloui, pendant que tu lui parles,
la splendeur des bois féeriques et des cieux
font briller pour lui ces mots délicieux ;
moi, j'entends ton âme, et l'histoire ingénue
hève et la musique en mon cœur continue...

CONSTANCE

dis n'importe quoi, je commence au hasard...

MOZART

t ainsi quelquefois qu'improvise Mozart...

CONSTANCE

je lis dans ses yeux la suite de l'histoire...

MOZART

ma verve me vient d'un sensible auditoire !...

CONSTANCE

is quand nous finissons, compare, mon ami :
public t'applaudit, le mien s'est endormi !...

MOZART

blesse de mon art : son emprise est plus brève !

CONSTANCE

nment ? Ton public crie et le mien dort !...

MOZART

Il rêve !...

CONSTANCE

applaudissements, ce n'est pas un doux bruit ?

MOZART

ins doux que ce soupir enfantin dans la nuit !...

CONSTANCE

On dirait qu'il respire un air supra-terrestre !...

MOZART

Kucharz dirigerait près de lui son orchestre
Qu'il ne s'en soucierait pas plus dans son berceau
Que d'un vague et lointain murmure de ruisseau !...
Que sera-t-il plus tard ?

CONSTANCE

Un homme de génie,
Comme son père !

MOZART

Hélas !

CONSTANCE

Une pensée unie,
Grave, et rieuse aussi, parfois !...

MOZART, *après un soupir.*

Pas de projets !...

CONSTANCE

Ils joueraient tous les trois maintenant...

MOZART, *un long temps.*

J'y songeais...

CONSTANCE

Plus je vis avec toi, cher époux, plus mon âme
T'admire, et plus je t'aime !...

MOZART

Oh ! chère, chère femme !...

CONSTANCE

Vraiment ?

MOZART

Je ne sais rien de plus beau que ton cœur !...

CONSTANCE

Et ta musique ?

MOZART

Elle est en toi, mon doux vainqueur.

CONSTANCE

Je ne suis qu'une femme, hélas ! toute pareille
Aux autres !

MOZART

Tu ne t'entends pas : j'ai plus d'oreille !

CONSTANCE

C'est ton cœur qui m'entend...

MOZART

Mon cœur, peut-être bien...
Alors, c'est que mon cœur est très musicien...
Ma musique, c'est toi, Constance ! Et je me vante :
Ta grâce a plus de charme en étant moins savante !
Quels rythmes combinés balanceraient dans l'air
Une harmonie aussi divine que ton clair
Sourire ?... Est-il un son qui vaille le silence
Mélodieux de ton regard ?... Ta voix s'élance,

Et j'entends, tout à coup, chanter tes sentiments !
Que sont, à côté d'eux, mes pauvres instruments !
L'harmonie idéale, et que je balbutie,
Je la salue en toi, vivante et réussie !...

Constance
Alors, depuis cinq ans, tu n'as pas regretté
De m'avoir épousée avec ma pauvreté ?

Mozart
Lis ce que j'écrivais à Jacquin tout à l'heure...

Constance, *lisant.*
« Bien cher ami, celui qui n'aime pas qu'il pleure !
Mais celui qui gaspille en de folles amours
Les trésors de son âme et le bonheur des jours,
Un long regret suivra sa vieillesse morose.
Appelons-le barbare, il piétine une rose !
Si les amours d'un soir ne traînent que rancœur,
On n'a jamais fini de connaître un seul cœur !...
Donc, vous ne voulez plus mériter mes reproches,
Puisque vous m'annoncez vos fiançailles proches.
J'en suis heureux, mon cher Jacquin. Vous valez [mieux
Que ces pauvres plaisirs qui vous auraient fait vieux
Trop tôt ; on ne naît pas seulement pour être ivre !...
Il était vraiment temps pour vous de vraiment vivre.
Vous connaîtrez l'amour que Dieu bénit, le seul
Qu'au delà de la mort, au delà du linceul,
Nous emportons au ciel, le seul que je connaisse,
A qui je dois l'ardeur de mon sang, la jeunesse
De mon art, et qui prend, pour mon bonheur joyeux,
Chaque jour, le sourire et la voix et les yeux
De ma femme, ma douce et pure et très aimée
Constance, et qui m'est plus que toute renommée... »

Mozart
La suite importe peu... Tu pleures ?

Constance
Mais je ris !...

Mozart
Alors, viens dans mes bras !...

Constance
Le plus cher des maris !

Mozart
Quel bonheur est le nôtre ! En est-il qui l'égale ?

Constance
Cinq ans de réciproque amour !

Mozart
Foi conjugale,
Que d'autres nient ta grâce et ta beauté ; mais nous,
Plaignons-les de ne pas nous ressembler, les fous !

Constance
Pourtant, quelle misère !

Mozart
Est-ce qu'une fortune
Ferait plus doux, ce soir, pour nous le clair de lune ?

Constance
Non, mais nous avons tant de dettes à payer,
Et depuis si longtemps, surtout, notre loyer...

Mozart
N'y pense pas toujours !

Constance
J'y pense !

Mozart
On nous hébe
Pour rien, et l'on nous traite en rois dans cette [ber

Constance
Nous ne resterons pas à Prague !

Mozart
Hélas !

Constance
Dem
Nos créanciers viennois vont nous tendre la mai

Mozart
Nous la leur serrerons !...

Constance
Hum ! Il y faudra met
Un peu d'or, ou...

Mozart
J'écris, en rentrant, une let
A Puchberg....

Constance
Tu crois donc que Puchberg t'aider

Mozart
Surtout si *Don Juan* se joue à l'Opéra
De Vienne !

Constance
L'Empereur va vouloir qu'on y mo
En hâte ton nouvel ouvrage !...

Mozart
Pour sa hor
C'est Prague qui demain en aura la primeur

Constance
Je vais entendre encor une belle clameur !

Mozart
Qui sait !

Constance
Jamais encor tu n'as offert au mo
Une musique aussi splendidement profonde

Mozart
Le monde en voudra-t-il ?

Constance
Ta gloire suit son co
Rien ne peut...

Mozart
Au théâtre, on débute toujou

Constance
On t'y paye trop peu ton labeur magnifique..

Mozart
Je suis payé déjà quand j'entends ma musiqu

Constance
Nous vivons mal, alors que de simples marchand

Mozart
Qu'aimes-tu mieux ? Leur marchandise ou bien r
[chant

Constance
Deux cent vingt-cinq florins !

Mozart
Dis donc, c'est une somn

Constance

r une œuvre de toi, ce n'est rien, mon grand [homme !

Mozart

'on me commandait trois opéras par an
qu'on me les payât comme ce *Don Juan*,
tracas prendraient fin : je serais presque riche !
scupires ?

Constance

L'Europe entière, après l'Autriche,
era ta nouvelle œuvre...

Mozart

Alors ?...

Constance

De tous côtés
en célébrera l'ampleur et les beautés,
s toi, tu n'auras rien de ces grosses recettes
font rêver quand on les lit dans les gazettes !

Mozart

ne fais qu'attiser vainement mes chagrins,
stance !... On m'a donné deux cent vingt-cinq [florins
r *Don Juan*...

Constance

C'est peu !

Mozart

Que l'œuvre réussisse :
quatrième fois c'est à mon bénéfice
les chanteurs la chanteront !...

Constance

Tout est parfait !

Mozart

haitons qu'elle plaise et fasse assez d'effet
r qu'on la joue au moins quatre fois !...

Constance

Je t'adore !

Mozart

rentrant, je demande à Puchberg qu'il me dore !

Constance

ıment ?

Mozart

En me prêtant mille florins !

Constance

Combien ?

Mozart

e florins ! Pour une année ! Il le peut bien !
lui paierai des intérêts ! Sa sympathie
ır moi n'est pas douteuse ! En fait de garantie,
ı courage au travail, mes triomphes passés
mon honnêteté lui répondent assez
sage emploi des fonds qu'il me prête... La somme
; j'implore de lui n'est rien pour un tel homme...
ır Puchberg de sa caisse ôter mille florins,
st du cou d'un cheval enlever quelques crins...

Constance

; opération facile...

Mozart

Si facile
; s'il me refusait...

Constance

Il serait imbécile !...

Mozart

Tu te moques de moi !

Constance

Mais non !

Mozart

Je le vois bien !

Constance

Je t'écoute chanter, mon grand musicien !

Mozart

Constance, comprends-moi. J'ai fait des calculs.

Constance

Peste !

Mozart

Si tu démolis tout...

Constance

Je ne fais pas un geste !

Mozart

Le prêt qu'il me consent d'un petit capital
Ne fait qu'accélérer mon triomphe... fatal !
Ma situation remise en équilibre,
Je me livre au travail avec l'esprit plus libre.
Quand on pense au boucher, quand on craint l'épi- [cier,
Il faut pour composer encor des nerfs d'acier.
Notes des fournisseurs et notes de musique
Ne s'harmonisent pas de manière artistique !
Attendre une recette après l'autre, c'est fou !
Avec rien, on ne peut rien faire ! Au fond d'un trou,
Je tourne en vain depuis des mois et des années !
L'or de Crésus-Puchberg change nos destinées !
Nous donnerons chez nous quelques réceptions...

Constance

Des dîners ?

Mozart

Des goûters !

Constance

Que de déceptions,
Mon doux ami, tu te prépares...

Mozart

Si tu penses...

Constance

Il nous faut sagement réduire nos dépenses !

Mozart

Comment ?

Constance

Déménageons d'abord !

Mozart

Changer de coin ?

Constance

On peut trouver, à meilleur compte, un peu plus loin
Du centre, une maison, aux confins de la ville
Et des faubourgs. Mon maître y serait plus tranquille
Pour travailler. Les gens pour qui le temps est long
Ne prendraient plus notre logis pour un salon ;
Le bavard, ce fléau dont tu hais la visite,
S'il ne redoute pas deux étages, hésite

A traverser la ville entière en se disant
Qu'il n'est pas sûr chez toi de te trouver présent !
On n'est bien protégé qu'avec de la distance...

MOZART, *l'embrassant.*

Tu peux le constater tout de suite, Constance !

CONSTANCE

Nous aurions un jardin derrière la maison...

MOZART

On y pourrait ainsi vivre en toute saison...

CONSTANCE

Un jardin : c'est des fleurs, des légumes, des poules...

MOZART

Et ce serait aussi, Constance, un jeu de boules !

CONSTANCE

O bonheur !

MOZART

Mais c'est vrai, chaque mot que tu dis
Fait descendre un peu plus sur terre un paradis !

CONSTANCE

On déménage, alors ?

MOZART

Sitôt payés les termes !

CONSTANCE

Et dans cette maison champêtre tu t'enfermes !

MOZART

Grâce aux œufs musicaux que sans arrêt je ponds,
Puchberg, en moins d'un an, ma chère, voit ses fonds,
Avec les intérêts, revenir dans sa caisse !
Il en est ébloui, confondu, ravi : Qu'est-ce ?...
Quelle affaire !... Et Puchberg, protecteur des beaux-[arts,
Pour placer son argent cherche d'autres Mozarts !
Quant à moi, délivré des usuriers...

CONSTANCE

Tu rêves,
Tout éveillé !

MOZART

J'envoie au diable les élèves !
J'ôte tous mes bijoux du mont-de-piété !
Fécondité, santé, liberté, volupté !
(*Il embrasse Constance.*)

CONSTANCE

Tu m'amuses !

MOZART

Ma Muse enfin s'amuse !

CONSTANCE

Prague
Ne sait pas à quel point son héros extravague !

MOZART

Tu ne crois pas encore assez en moi !

CONSTANCE

Méchant !

MOZART

Je veux que notre double amour ne soit qu'un chant !
Si Puchberg me consent cet emprunt, quelle orgie
De musique ! On pourra m'accuser de magie !
Mon royaume pour un livret tous les trois mois,
Comme à Bosworth criait, à peu près, Richard Trois !
J'abats œuvre sur œuvre et, moins pressé de ven[dre]
Je me les fais payer leur vrai prix !...

CONSTANCE

Dans la cen[dre]
Jadis, en tisonnant, tout ce que je voulais,
Mes regards finissaient par le voir : des palai[s]
Des cathédrales, des navires...

MOZART

Bien-aim[ée]

CONSTANCE

Mais tout à coup tout s'écroulait dans la fum[ée]

MOZART

Pourquoi...

CONSTANCE

Je conservais un trouble à peine a...
D'avoir franchi des seuils dorés, vogué sur ...
Parmi des archipels fleuris, et, sous des voût[es]
De cristal, rêvé Dieu lui-même !...

MOZART

Si tu dou[tes]

CONSTANCE

Oh ! ce n'est pas de toi que je doute ! C'est d'...
Des autres, des jaloux, des ennemis hideux
Que t'ont valus ton cœur et ton art, et ta gloir[e]
Car on peut te haïr !

MOZART

J'ose à peine le cro[ire]

CONSTANCE

On te l'a trop prouvé, mon amour, qu'on te h[ait]
Il en est, chaque jour, qui ne font qu'un souha[it]
Ton échec !

MOZART

Bah !

CONSTANCE

Certains que ta noblesse i...
Pensent en t'abaissant relever leur mérite !

MOZART

Des confrères !

CONSTANCE

D'autant plus vils en dénigra[nt]
Qu'ils savent perpétrer un mensonge flagra[nt]
Les œuvres qu'à travers tant d'alertes tu cré[es]
Leur devraient être au moins autant qu'à moi [cr...]
Ce méchant Kozeluch et ce Saliéri
Excitaient l'Empereur contre toi !...

MOZART

J'en ai ...

CONSTANCE

Néanmoins, à ses yeux ils souillaient ton ima[ge]

MOZART

Leur longue inimitié, c'est encore un homma[ge]

CONSTANCE

Tu sais pourtant...

MOZART

Je sais qu'il faut être indulge[nt]
Le nombre des emplois est limité, l'argent
Qu'aux plaisirs de l'oreille accordent des méc[ènes]
L'est aussi ; nous n'avons que trois ou quatre sc[ènes]

ortantes, vraiment, dans l'univers entier,
r exercer avec profit notre métier !
rs, on craint celui dont la verve féconde
rrait accaparer tous les honneurs du monde,
as ! et le peu d'or consacré par les grands
pauvres fabricants de musique !...

CONSTANCE

Tu prends
défense de ceux qui, contre ton génie,
ersent sans pitié, sans fin, la calomnie
l'injure ?

MOZART

Je plains qui n'a pas dans le cœur
certitude d'être, un jour, un pur vainqueur !

CONSTANCE

u donc oublié les cabales féroces
organisa Saliéri contre *Les Noces*
Figaro ?

MOZART

Ma foi ! je les oubliais ! Oui !

CONSTANCE

, mon ressentiment n'est pas évanoui !...
me souviens qu'alors des intrigues secrètes
rnèrent contre toi tes propres interprètes !...

MOZART

longtemps !

CONSTANCE

Jusqu'au jour des répétitions !

MOZART

art seul triompha des conjurations !

CONSTANCE

tes !

MOZART

Quand Benucci, de sa voix magnifique,
mina son grand air...

CONSTANCE

Ah ! quel effet magique !

MOZART

un clin d'œil, l'orchestre entier se leva, puis...

CONSTANCE

crois toujours, quand on en parle, que j'y suis !

MOZART

acclamation, soudaine et colossale,
erla comme un flot sur la scène et la salle !

CONSTANCE

comte Rozemberg dans un coin se mouchait...

MOZART

violons tapaient à briser leur archet
les pupitres !... Tous semblaient ôter un masque
montrer leur vraie âme ! Et les cris en bourrasque
cessaient plus. Les cœurs flambaient à l'abandon.
ndini, convulsé, me demandait pardon.
larmes de Bazile inondaient sa soutane...

CONSTANCE

n Kelly !...

MOZART

La Gottlieb, perdant la tramontane,
cognait à tous les portants, hurlait : « Bravo ! »

CONSTANCE

n librettiste aussi pleurait !

MOZART

Lui ? Comme un veau !

CONSTANCE

Je me rappelle aussi que Madame Storace
Gémissait : « Cher Mozart, il faut que je l'embrasse ! »

MOZART

Mais on n'embrasse pas Mozart facilement !

CONSTANCE

Euh !

MOZART

Ne le sais-tu pas ?

CONSTANCE

Je n'en sais rien, vraiment !

MOZART

Coquette !

CONSTANCE

Je tremblais d'amour dans la coulisse !

MOZART

Je restai digne, moi, dans ma grande pelisse...

CONSTANCE

Oh ! je t'ai vu baisser ton chapeau sur tes yeux...

MOZART

J'étais pâle, peut-être...

CONSTANCE

Oui, peut-être, et joyeux,
N'est-ce pas ?...

MOZART

Dans tes bras j'aurais voulu m'a-
[battre !

CONSTANCE

On venait tous les deux si longtemps de se battre.

MOZART

La victoire arrivait enfin !

CONSTANCE

Mon grand mari !

MOZART

Je pensais en sortant : « Pauvre Saliéri ! »

CONSTANCE

Et tu m'as prise alors dans ta pelisse rouge...

MOZART

Nous sommes rentrés seuls, tous les deux...

CONSTANCE

Près d'un bouge
Dont les murs lézardés étaient tachés de sang,
Je m'appuyai plus fort à ton bras. En passant,
Une femme fardée aux maigreurs de squelette
Retroussa devant nous sa robe violette.
D'ignobles mendiants se disputaient entre eux.
Un chien mort pourrissait dans un ruisseau boueux.
Un homme ivre, à demi couché sur une borne,
Nous insulta. Sa voix était horrible et morne.
L'ombre appesantissait l'air pestilentiel.
Et tu me dis alors : « Levons les yeux au ciel !... »

MOZART

Quand de laideur le monde autour de nous se voile,
Pensons toujours qu'on peut là-haut voir une étoile !
(Dehors, commence la sérénade de Don Juan.)

CONSTANCE, *allant à la fenêtre et l'ouvrant.*

Écoute !

MOZART, *ravi de surprise.*
Ah !

CONSTANCE
C'est exquis !

MOZART
C'est Don Juan-Bassi !...

CONSTANCE
L'aimable intention !...
(Bassi achève la sérénade.)

MOZART
Bravo, Bassi ! Merci !...
Vous montez ?

PLUSIEURS VOIX, *dehors.*
Tous !

MOZART, *riant et toussant.*
Prépare un punch pour ces bohêmes !

CONSTANCE
Tu tousses : couvre-toi !

MOZART
J'ai trop chaud !

CONSTANCE
Si tu m'aimes,
Mets ton manteau !

MOZART
L'amour se prouve, évidemment,
En risquant pour les yeux aimés l'étouffement !
(*Bondini, Kucharz et Bassi entrent.*)

BASSI
Vous n'êtes pas fâché de cette sérénade ?

MOZART, *lui serrant les mains.*
Oh ! Bassi !

BONDINI
Nous faisions un tour de promenade...

KUCHARZ
Et nous parlions de vous...

BASSI
Et vous imaginez
En quels termes...

KUCHARZ
Choisis !

BONDINI
Quand, en levant le nez,
Nous avons aperçu la fenêtre éclairée !...

BASSI
Alors, pour terminer joliment la soirée...

MOZART
Vous avez défloré ma nouvelle œuvre !

BASSI
Eh oui !

BONDINI
Elle a fait de l'effet !...

MOZART
Et j'en suis réjoui,
Mes amis !

BONDINI
Mon cher Maître, il faut que je l'avoue,
Comme c'est demain soir que votre œuvre se joue,
Bassi, Kucharz et moi, nous voudrions savoir
— C'est un peu la raison pour laquelle, ce soir,
Notre groupe indiscret jusqu'à vous s'aventure —
Si vous pensez finir à temps votre Ouverture

MOZART
Je ne l'ai pas encor commencée !

BONDINI, KUCHARZ ET BASSI
Oh !

MOZART
J'ai tr
Projets entre lesquels j'hésite encor !

BONDINI
Je cr
Qu'il vaut mieux reculer la première, cher Maîtr

MOZART
Une Ouverture en *mi* bémol majeur, peut-être,
Aurait fort belle allure et me ferait honneur !

BONDINI
En attendant...

MOZART
Une deuxième en *ut* mine
Et fuguée (une forme à laquelle ma femme
N'est jamais insensible) a de quoi plaire à l'âme !

BONDINI
Voulez-vous me permettre...

MOZART
Une troisième aus
En *ré* majeur pourrait ne pas déplaire, si...

KUCHARZ
Aucune de ces trois Ouvertures n'est faite ?

MOZART
Toutes les trois sont là !...

BONDINI
Dans votre...

MOZART
Dans ma tête
Constance, apprête-moi des feuilles de papier...

BONDINI
Mais...

MOZART
Laquelle des trois vais-je enfin copier ?..

CONSTANCE, *souriant.*
Il a fait d'autres tours de force dans sa vie !

BONDINI
J'en suis persuadé, mais je n'ai pas envie...

MOZART
Avez-vous confiance en Mozart ?

BONDINI
Oui, bien sûr

MOZART
Ma musique de moi tombe comme un fruit mû
D'un arbre qu'on secoue !

KUCHARZ
Une Ouverture telle..

MOZART
A mes yeux, cher ami, n'est qu'une bagatelle !
Je choisis celle en *ré* majeur ! Oui, je l'entends

BONDINI
Mais le copiste, lui, n'aura jamais le temps...

MOZART
remets en mains, à l'aube, et sans rature,
avail de ma nuit : toute mon Ouverture.
avons rendez-vous à sept heures tapant !
dérange en vain, je suis un sacripant,
rai me jeter contre la pointe aiguë
poignard, ou me pendre, ou boire la ciguë,
re choix !

KUCHARZ
L'orchestre, avec vous, sans l'avoir
é, jouera donc ce morceau, demain soir ?

MOZART
orchestre a pour moi beaucoup de sympathie...

BONDINI
listes voudront lire un peu leur partie...

MOZART
liront pendant qu'on frappe les trois coups...

KUCHARZ
n s'évertuera, mais prenez garde aux loups !

MOZART
ons Pères, rentrez sereins dans vos Chapitres !
notes tombaient à côté des pupitres,
in soir, dans l'ardeur de l'exécution,
i tellement mis dans ma partition
e public quand même aura bonne mesure
se plaindra pas qu'on l'ait volé !...

BONDINI
Je jure
n'ai jamais vu votre pareil !...

MOZART
Je veux
croire !...
lique à Bassi le punch que remue Constance.)
Don Juan, voici venir les feux
Enfer !...

KUCHARZ, *riant, à Bassi.*
On dirait déjà que tu charbonnes
la géhenne, au vent sinistre des trombones !...

BASSI
!...

MOZART
A Leporello, laissez ce cri banal !
au bord fulgurant de l'abîme infernal,
Juan n'a pas peur, et, quand le sol chavire
ses pas, son orgueil le fait encor sourire !...

KUCHARZ
ce punch !

BONDINI
Les Anglais n'en font pas de meilleur !

MOZART
sais !

BONDINI
Mes amis, pensons au travailleur
pour que notre soif de musique s'étanche,
rcir des feuillets va passer sa nuit blanche !

MOZART
rtez pas encor !

BONDINI
Comme vous n'avez plus
Une seconde à perdre en propos superflus,
Je crois qu'en nous sauvant nous vous rendons
[service !

MOZART
Mon cher, vous me traitez vraiment comme un
[novice !

BONDINI
Mais...

MOZART
Qui vous presse ainsi ?

BONDINI
Votre Ouverture !

MOZART
Un jeu !

BONDINI
Votre placidité me déconcerte un peu !

MOZART
J'ai pris quelque assurance à travailler sans cesse.
Aux concerts, dans les bals, au théâtre, à la messe,
Sous les accords divins ou profanes, partout,
J'ai médité la loi profonde qui résout
Les danses en prière et la prière en danses.
Puis, si, l'esprit toujours enivré de cadences,
Je n'ai jamais considéré le moindre objet
Sans que sa mélodie entrât en moi d'un jet,
Devant les gros bouquins je n'ai pas été lâche !
J'ai fréquenté tous les vieux maîtres sans relâche !
Haydn m'eut pour élève et j'ai mis dans mon sac
Les leçons de Hændel et les conseils de Bach !
Ah ! j'en ai déchiffré des œuvres ! J'ai la vue
Basse, mais ce n'est pas sans raison ! Je me tue,
Depuis que je sais lire, à tout lire ! Il le faut,
Car l'inspiration ne monte pas très haut,
Toute seule, et bientôt divague ou balbutie !
Il sied que le coup d'aile au savoir s'associe,
Que l'esprit renseigné guide et contrôle enfin
Les mouvements du cœur au souffle du divin !

BASSI
Quels secrets vous ont fait cette âme sage et fière ?

MOZART
J'en ai trois : le travail, l'amour et la prière !

BONDINI
Pas de doutes en vous ?

MOZART
Hélas !

KUCHARZ
Vous en auriez,
Vous qui ployez si jeune encor sous les lauriers ?

MOZART, *après un temps.*
J'en ai pour *Don Juan*...

BONDINI
Vous plaisantez, cher Maître ?

MOZART
Au moment que mon œuvre est au point de paraître,
J'éprouve un sentiment bizarre. Mon orgueil
Tremble.

KUCHARZ
Rappelez-vous le magnifique accueil

Qu'a reçu *Figaro* dans notre chère Prague,
Et repoussez bien loin tout effroi, même vague !

MOZART

C'est cet accueil, Kucharz, qui m'effraye à présent !
Pour que son souvenir ne fût pas écrasant,
Il faudrait qu'un chef-d'œuvre eût jailli de ma plume.
L'angoisse brûle en moi, s'éteint et se rallume.
Hier, tout en suivant la répétition,
Je ne voyais plus clair dans ma partition !
On a trop ressassé mon précédent ouvrage !
C'est comme une folie, une espèce de rage
Dont Prague ne s'est pas guérie au bout d'un an !
Or, je crois caractère et style en *Don Juan*
Très différents de ceux des *Noces*. Les oreilles
Vont attendre demain des cadences pareilles
A celles, qu'on connaît par cœur, de *Figaro !...*

KUCHARZ

Tout le monde vous aime à Prague, Maestro ;
Et tout ce que produit votre verve sublime
D'avance est acclamé par un peuple unanime !

BONDINI

Mais, pour d'autres raisons, Mozart, en vérité,
Attendez demain soir avec tranquillité !
Les Noces, *Figaro*, certes, c'est beau, c'est tendre !
On ne sera jamais ici las de l'entendre...
Mais, avec *Don Juan*, votre art délicieux
Étreint toute la terre et monte jusqu'aux cieux !
Jamais on n'a mêlé dans autant de musique
Plus de détresse intime et plus de pathétique.
Rien n'égale à mon sens la sombre profondeur
Dont vous enveloppez les pas du Commandeur.
Je ne puis écouter sans que mon cœur se serre
La malheureuse Elvire ; et pour l'amour sincère
Et pour le vain désir, jamais aucuns accents
N'avaient atteint l'éclat des vôtres, si puissants
Et si légers. Votre œuvre avec toute sa flamme
Vibre de tous les cris passionnés de l'âme.
Le ciel y luit, l'enfer y projette un reflet ;
Et c'est, à mon avis, un chef-d'œuvre complet
Que Prague va voir naître en sa splendeur unique !
Son étrange parfum, céleste et satanique,
Les hommes en voudront toujours être ravis.
Rien ne m'a plus ému, moi, depuis que je vis !...

MOZART

Vous me faites du bien, cher ami !

KUCHARZ

Ce qu'il pense,
Nous le pensons aussi !

MOZART

Voilà ma récompense !
Car je puis l'avouer, entre nous, en effet,
Si c'est pour le public de Prague que j'ai fait
Don Juan, avant tout j'ai chanté pour moi-même
Et pour quelques amis, dont vous êtes, que j'aime !...

BASSI

Merci !

BONDINI

Votre triomphe égalera demain,
Vous le verrez, celui d'un empereur romain !

KUCHARZ

D'abord, à votre entrée, une triple fanfare...

MOZART

Oh !

KUCHARZ

Votre modestie, ô Maître, en vain s'effa
Lorsque pour diriger votre œuvre, demain
Devant le clavecin vous viendrez vous ass
Vous n'empêcherez pas un orchestre idolât
D'emplir de ses clameurs joyeuses le théâtre

MOZART

Le public pensera que l'orchestre est fou.

KUCHARZ

No
Avec nous le public saluera votre nom !

BONDINI

Et Madame Mozart qui sera dans ma loge
Pourra prendre sa part du triomphe !...
(*L'heure sonne.*)

KUCHARZ

L'hor
Nous donne le signal du départ...

MOZART

Cette foi
Je ne vous retiens plus...

BASSI

Bonsoir !

MOZART

J'entends la
Des Muses qui m'appelle au travail !...

KUCHARZ

Notre f
Vous permettra de lui répondre tout de suite.

MOZART

Je me jette à ma table et j'écris...

BONDINI

Con b

MOZART

Dormez tranquillement, cher impresario !

BONDINI

Surtout, ne dormez pas, vous !

MOZART

Votre troupe en
Les notes vont tomber ici comme une pluie !

BONDINI

Sauvons-nous de l'averse !

BASSI

A demain !

MOZART

A dem
KUCHARZ

Mozart, permettez-moi de vous baiser la ma
(*Mozart est seul avec Constance.*)

MOZART

Muse, Inspiration, viens, ou je te rudoie !
(*A Constance.*)
Taille-moi, mon amour, deux belles plumes d'

CONSTANCE

Prêtez-moi, mon seigneur, votre petit canif !

MOZART
lontiers ! Tu connais, n'est-ce pas, le tarif ?

CONSTANCE
ur le prêt du canif ?

MOZART
Deux baisers !

CONSTANCE
Je les paie !

MOZART, *lui donnant le canif.*
erci !

CONSTANCE
Ce n'est pas cher !

MOZART
Et je rends la monnaie !

CONSTANCE, *sous ses baisers.*
onnête commerçant, tu vas manger ton fonds !

MOZART
t'ai trop rendu ?

CONSTANCE
Non, c'était, en baisers ronds,
on compte exact !

MOZART, *s'asseyant.*
A table !

CONSTANCE
Y vois-tu bien ?

MOZART
La lampe
ette un regard doré, comme dans une estampe,
ur le pâle papier que sa virginité
e protégera pas quand je l'aurai tâté !...
ainement vous fuyez, pauvres petites notes :
ogre affamé vient de chausser ses grandes bottes !

CONSTANCE, *les lui présentant taillées.*
eux belles plumes d'oie au service du chant !

MOZART
u ne t'es pas fait mal en te les arrachant ?

CONSTANCE
dain !

MOZART
Mon cygne aimé, sur le lac de mes songes
es plus beaux, ta blancheur m'éblouit !...

CONSTANCE
Quels mensonges !...

MOZART
n bol de punch encor, Constance !

CONSTANCE
Mon amour,
u vas te griser !...

MOZART
Non ! J'en ai besoin pour...

CONSTANCE
Pour ?

MOZART
our ne pas m'endormir !...

CONSTANCE
Vraiment ?

MOZART
Une rasade !

CONSTANCE
Eh bien !...

MOZART
Et maintenant, douce Schéhérazade,
A ton sultan chéri dont les yeux se font lourds,
De ta voix de cristal, de ta voix de velours,
Afin d'entretenir sa verve travailleuse,
Conte une belle histoire étrange et merveilleuse !...

CONSTANCE
Avec la même voix, ô prodige inouï,
Je réveille le père et j'endors le fils !...

MOZART
Oui !

CONSTANCE
Quelle histoire veux-tu ce soir ?

MOZART
Choisis toi-même !
Tu les contes si bien que toutes je les aime !

CONSTANCE
La Lampe d'Aladin fait-elle ton bonheur ?

MOZART
Oui ! Je plaque trois fiers accords en *ré* mineur !...

(*L'orchestre, en sourdine, commence l'ouverture de* Don Juan *et la continue jusqu'au baisser du rideau.*)

CONSTANCE
Cendrillon te plaît mieux, je crois ?

MOZART
Je perds le souffle
Quand le Prince ébloui lui remet sa pantoufle...

CONSTANCE
Travaille... Je commence...

MOZART
Ah ! j'écris en t'aimant...

CONSTANCE
Il était une fois...

MOZART
Commencement charmant !

CONSTANCE
Tu parles de mon conte ou de ta symphonie ?

MOZART
Des deux, mon cher amour ! Que ta voix soit bénie !..

CONSTANCE
Au fond d'un vieux castel aux murs branlants, trois
[sœurs...

MOZART, *écrivant.*
Il faut dès le début charmer les connaisseurs !

CONSTANCE
Or donc, toutes les trois, aimables et bien faites,
Prisaient également les jeux, les bals, les fêtes ;
Mais la plus laide, ayant un beau rêve à choyer,
Restait presque toujours toute seule au foyer !...
Elle avait rencontré dans sa jeunesse un Prince...
Un Prince jeune, brave, élégant, pauvre, mince...

MOZART, *écrivant toujours.*
J'admets bien sa minceur mais mal sa pauvreté...

CONSTANCE, *continuant.*
Artiste...

MOZART

Ah ! tout s'explique !

CONSTANCE

Il avait déserté

Ses terres pour tenter la gloire et la fortune,
Et Cendrillon, rêvant du Prince au clair de lune,
L'imaginait toujours jouant ou composant,
Comme monsieur Mozart lui-même au temps présent !

MOZART

Tiens ! tiens !

CONSTANCE

Ces vieux récits ont bien des variantes !...

MOZART

Celle-ci doit compter parmi les plus riantes !

CONSTANCE

Or, le Prince...

MOZART

Charmant !...

CONSTANCE

Charmeur !...

MOZART

Il est aimé :

Je prévois qu'il sera bientôt Prince charmé !

CONSTANCE

Si vous m'interrompez à tout moment, je ce
De conter et je vais me coucher !...

MOZART

Ma princes

Reprenez le récit par vous vêtu de neuf :
Je pose sur ma langue un invisible bœuf !...

CONSTANCE

Je t'aime !

MOZART

Je t'adore !

CONSTANCE

Or donc, la bonne f

Qui conduisait les pas de ce nouvel Orphée,
Fit venir au castel le noble maestro...
La mère des trois sœurs, ruinée...

MOZART, *écrivant.*

Allegro !...

CONSTANCE

Louait pour un peu d'or, dans son castel trop vas
Des chambres. Le beau Prince, oublieux de sa cas
S'installa dans le vieux castel, et Cendrillon
Sentit son cœur alors traversé d'un rayon.
Or, un soir qu'il donnait un concert au théâtre,
Cendrillon, toute seule, assise au coin de l'âtr

RIDEAU



LA PLUS BELLE REVUE DU MONDE

LE THÉATRE
et Comœdia Illustré

publie, dans chacun de ses numéros et en brochures séparées,

LES CAHIERS DRAMATIQUES

recueil choisi des plus grands succès de la Saison.

Ont déjà paru :

MADEMOISELLE BOURRAT
Pièce en 4 actes de CLAUDE ANET

LA COUTURIÈRE DE LUNÉVILLE
Comédie en 4 actes de M. ALFRED SAVOIR

LA REVUE DU VAUDEVILLE
Texte et Dessins de RIP

SIX PERSONNAGES EN QUÊTE D'AUTEUR
de PIRANDELLO
(Traduction de Benjamin Crémieux)

LILIOM
de François MOLNAR (Traduction de Mme de Comminges et M. Aderjan)

L'AUTRUCHE
Comédie en 3 actes de ROMAIN COOLUS

EN BOMBE !
Comédie-bouffe en 3 actes de HENRY KISTEMAECKERS

LA NOUVELLE HÉLOÏSE
Comédie en 2 actes de M. ALFRED SAVOI

PÉPÉ
Comédie en 3 actes d'André BARDE

POUCHE
Comédie en 3 actes de René PETER et Henri FAL

KNOCK
ou le Triomphe de la Médecine
Comédie en 3 actes de JULES ROMAIN

MOZART
Comédie en 3 actes de RENÉ FAUCHOIS

VIENDRONT ENSUITE :

PYGMALION
de BERNARD SHAW
(Théâtre des Arts)

LE CLUB DES CANARDS MANDARI
d'HENRI DUVERNOIS et PASCAL FORTHU
(Studio des Champs-Élysées)

ABONNEZ-VOUS SANS TARDER :
UN AN : FRANCE : 55 francs. — ÉTRANGER : 70 francs.

Éditions JACQUES HÉBERTOT
15, Avenue Montaigne, Paris (8e)

CHÈQUE POSTAL
Paris 30-96

Le Directeur-Gérant : JACQUES HÉBERTOT.

Imprimerie des Publications Jacques Héberto
15, Avenue Montaigne, Paris.

1er MARS 1924

LES CAHIERS DRAMATIQUES

2e ANNEE N° 13

Supplément au n° 29 du *Théâtre* et *Comœdia Illustré*

LE CLUB DES CANARDS MANDARINS

COMÉDIE EN TROIS ACTES

de

MM. Henri DUVERNOIS & Pascal FORTHUNY

Représentée pour la première fois à Paris, sur la scène du Studio des Champs-Élysées le 15 Novembre 1923

MISE EN SCÈNE DE T. KOMISARJEVSKI

Ce numéro ne doit pas être mis en vente sans celui du *Théâtre et Comœdia Illustré* portant la date du 1er Mars 1924.

HENRI DUVERNOIS & PASCAL FORTUNY

LE CLUB DES CANARDS MANDARINS

DISTRIBUTION

'évère	MM. René Lefebvre	*Orchidée*	Mmes Simone Rapin
Vou-Pa	Alex. Héraut	*Mme Source*	Irma Perrot
e Vieux Chinois	Henri Gaultier	*Reine*	Jeanne de Casalis
er valet du proscénium	C. Hofman	*Bambou*	Jeanne Pérez
e valet du proscénium	Eugène Ponti	*Mme Quatre-Nourrices*	Iza Rayner
'eux Gardes	Antonin Artaud / André Buvat	*Deux musiciennes*	Hélène Glebova / Jeanne Tisserand
'igogne de l'Ouest . . .	Mmes Raymone	*Deux servantes*	Lily Lourioty / M. Bérubet
'rillant Nénuphar . . .	Gisèle Mellin		

MISE EN SCÈNE DE T. KOMISARJEVSKI

ACTE PREMIER

Avant le lever du rideau, un vieux Chinois s'assied dans le public, accompagné de quelques musiciens chinois. Il tient à la main un rouleau de poésies. Musique - Rideau. La scène représente la salle commune du Club des Canards Mandarins. Cignogne de l'Ouest, Brillant-Nénuphar *et* Orchidée *jabotent en riant.*

SCÈNE PREMIÈRE

CIGOGNE DE L'OUEST, BRILLANT-NENUPHAR, ORCHIDEE

Cigogne de l'Ouest, *se mirant.* — Je suis . plus laide des femmes aujourd'hui !

Brillant-Nénuphar. — Mais non !

Cigogne de l'Ouest. — Comme tu dis ça iollement, Brillant-Nénuphar. Je dois être orrible...

Orchidée. — Passe-moi un peu de rouge, eux-tu, Cigogne de l'Ouest ?

Cigogne de l'Ouest. — Tu n'en as pas esoin.

Brillant-Nénuphar. — On dit toujours ı quand il s'agit d'en prêter...

Orchidée. — Oh !

Brillant-Nénuphar. — Quoi ?

Orchidée, *étendant la main.* — Voyez !

Cigogne de l'Ouest. — Une nouvelle igue !

Orchidée. — C'est une mouche-rubis qui ent de se poser sur mon doigt !

Brillant-Nénuphar. — La nouvelle bale s'est envolée !

Cigogne de l'Ouest. — Fais un vœu, rchidée !

Orchidée. — Qu'il m'aime !

Brillant-Nénuphar. — Qui ?

Orchidée. — Je ne sais pas... Lui...

Cigogne de l'Ouest. — Et qu'il soit riche !

Orchidée. — Peu importe !

Cigogne de l'Ouest. — Comment peu importe ?

Orchidée. — Ne parlez donc pas d'argent.

Brillant-Nénuphar. — De quoi parlerait-on, dans une maison de joie ? Dans un club de canards mandarins ?

Orchidée. — D'amour. Pourquoi n'y aurait-il pas d'amour dans le cœur des filles fardées ?

Brillant-Nénuphar. — Temps perdu !

Orchidée. — Bonheur gagné. Il y a des passants qui se font aimer...

Cigogne de l'Ouest. — Sans argent ?

Orchidée. — J'ai connu un mendiant qui avait eu des caisses d'or et le plus charmant des visages. Il perdit tout pour une amie. Un jour, désespéré, il se coucha dans la neige en remâchant la pivoine des tendres souvenirs fanés...

Cigogne de l'Ouest. — C'est trop triste !...

Orchidée. — Son ancienne belle passa. Elle détacha sa mante brodée de dragons et de phénix, en couvrit le vagabond et alla lui chercher des nourritures fines. Il est

juste d'ajouter qu'au temps de leurs amours, se trouvant malade, elle avait eu le caprice de boire du bouillon d'intestins de cheval; l'amant n'avait sous la main que son pommelé favori; il le tua et en fit le bouillon...

Cigogne de l'Ouest et Brillant-Nénuphar. — Et alors ?

Orchidée, *se levant.* — Notre sœur eut sa récompense. Son vieil amant se releva. Il devint docteur impérial et entra à l'Académie. La face fardée fut élevée à un haut rang. Elle reçut de celui qui avait mendié dans la neige un pavillon de jade blanc, des couvertures de soie et une bonne renommée.

Cigogne de l'Ouest. — Moi je trouve qu'Orchidée raconte les histoires aussi bien que Reine.

Orchidée. — Reine écrit des vers, elle touche du luth, elle chante; elle danse...

Brillant-Nénuphar. — Elle a tous les talents.

Cigogne de l'Ouest. — Quand on a tous les talents, on n'en a aucun.

Brillant-Nénuphar. — Il vaut mieux se spécialiser. Ainsi moi, je ne suis pas intelligente...

Orchidée. — Si...

Brillant-Nénuphar. — Non. Je n'ai pas beaucoup de conversation; je ne suis pas lettrée; les vers m'endorment; je n'entends rien à la musique, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai pas ma pareille pour jouer avec les messieurs au joli jeu de nuages et pluie...

Orchidée. — Reine...

Brillant-Nénuphar. — Elle est vierge ! Et après?

Cigogne de l'Ouest. — Oui. Et après ? Une paresseuse !

Orchidée. — Elle porte bonheur à la maison...

Cigogne de l'Ouest. — Tu es trop bonne, toi. La bonté c'est la bêtise...

Orchidée. — La bonté est la bêtise des gens d'esprit, la méchanceté est l'esprit des imbéciles.

Cigogne de l'Ouest. — Imbécile toi-même ! Pendant que Reine touche du luth et compose des poésies, qui est-ce qui reçoit le gros Tchang qui ressemble à une outre?

Orchidée. — C'est Cigogne de l'Ouest.

Brillant-Nénuphar. — Et qu'est-ce qui fait des câlineries au préfet Yu qui a soixante dix huit ans ?

Orchidée, *soupirant.* — Hélas ! c'est Orchidée...

Cigogne de l'Ouest. — Tout pour Reine, et nous...

Orchidée. — Taisez-vous. Voilà Madame.

SCÈNE II

Les Mêmes, Mme SOURCE

Mme Source. — De quoi parliez-vous mes petits présents du ciel ?

Orchidée. — D'amour.

Mme Source. — Où vous croyez-vou donc ?

Brillant-Nénuphar. — Au Club des Ca nards Mandarins.

Mme Sourrce. — L'abri des glycines e des roses grimpantes...

Cigogne de l'Ouest. — Et du lys im pollué.

Mme Source. — A propos où est don Reine ?

Orchidée. — Elle se récite des vers dan sa chambre.

Mme Source. — On n'a pas idée de s fatiguer ainsi, pour rien.

Cigogne de l'Ouest. — Elle ne se mêl pas volontiers aux poussières que nous som mes, dans la salle commune.

Brillant-Nénuphar. — Pensez-donc! Ell pourrait y rencontrer des clients !

Cigogne de l'Ouest. — Quand cela lu arrive elle ne les regarde pas; ses yeux pas sent par dessus leur tête.

Mme Source. — C'est une demoiselle d brillante condition, amenée ici à la suite d malheurs...

Brillant-Nénuphar. — On connaît ça !

Cigogne de l'Ouest. — Et quand la de moiselle de brillante condition daignera-t elle choisir enfin le haut seigneur qui trans formera la chrysalide en papillon ?

Mme Source. — Aujourd'hui même, m sœur Madame Quatre-Nourrices lui parlera Ma sœur est habile en paroles. Elle m'a dit « Je me charge de persuader Reine. Offrez moi un goûter pour me mettre en train et je chanterai la bonne chanson aux oreilles d la petite. » Je vais chercher Reine. Mais n la prévenez pas; il faut que l'éloquence d Madame Quatre-Nourrices la surprenne.

Brillant-Nénuphar. — Bien ma tante.

Mme Source. — Vous êtes gentilles... Ur vrai arc-en-ciel!

Cigogne de l'Ouest. — Merci, ma tante.

SCÈNE III

CIGOGNE DE L'OUEST,
BRILLANT-NENUPHAR, ORCHIDEE.

Cigogne de l'Ouest. — A quoi songes-tu Orchidée ?

Orchidée. — Je songe au jour où Madame Quatre-Nourrices est venue me chercher et où elle m'a décrit les délices du club des Canards Mandarins. Nous avons bu des li-

ıeurs... et je ne sais ce qui m'a le mieux isée, des liqueurs ou des paroles si douces Madame Quatre-Nourrices. La vérité est ıe je me sentais toute faible, toute molle... le n'a eu qu'à m'emporter...

BRILLANT-NÉNUPHAR. — Quelqu'un vie...

CIGOGNE DE L'OUEST. — Ce n'est rien. C'est vère, le petit marchand d'huile.

SCÈNE IV

LES MÊMES, plus SEVERE.

CIGOGNE DE L'OUEST. — Bonjour, hono-ɔle marchand d'huile.

SÉVÈRE. — Bonjour, mesdemoiselles les ıs belles.

ORCHIDÉE et BRILLANT-NÉNUPHAR. — Bon-ır Monsieur le Duc des Deux-Seaux.

CIGOGNE DE L'OUEST. — Vous voulez voir dame Source ?

SÉVÈRE. — Oh ! Je ne suis pas pressé.

ORCHIDÉE. — Que venez-vous faire ici, nsieur Sévère ?

SÉVÈRE. — Respirer un peu l'air que vous rfumez, Mesdemoiselles.

CIGOGNE DE L'OUEST. — Vous aimez mieux ıir chez nous qu'au couvent de la Glo-use félicité !

SÉVÈRE. — Un peu par ci, un peu par là, a fait de la variété, c'est un agrément du nmerce.

ORCHIDÉE. — Vous avez l'air d'un bon nmerçant.

SÉVÈRE. — Pour ça, oui.

ORCHIDÉE. — Quel âge avez-vous ?

SÉVÈRE. — Dix-huit ans.

ORCHIDÉE. — Qui sait ! Il fera peut-être tune.

SÉVÈRE. — Peut-être ? sûrement ! Ce n'est difficile de faire fortune.

BRILLANT-NÉNUPHAR. — Qu'est-ce qu'il y a difficile, alors ?

SÉVÈRE. — D'être aimé !

ORCHIDÉE. — Quand on a votre joli ıge!

SÉVÈRE. — Oh! je n'oserais laisser dire...

ORCHIDÉE. — Vous êtes dix mille fois trop leste. Ne vous a-t-on jamais dit que vous z un très aimable garçon ?

SÉVÈRE. — Sous le misérable habit du vre marchand d'huile ?...

CIGOGNE DE L'OUEST. — Mon père l'était ı, marchand d'huile. Il s'était établi dans boutique d'abord. Après il a dû se met-ambulant.

SÉVÈRE. — Tandis que moi je suis ambu-aujourd'hui, mais plus tard j'aurai une e boutique!

ORCHIDÉE. — Vous me plairez moins... rochez donc...

SÉVÈRE. — J'ai peur d'être indiscret...

ORCHIDÉE. — Nous vous voyons toujours avec plaisir...

SÉVÈRE. — C'est vrai ?

ORCHIDÉE. — C'est vrai.

SÉVÈRE. — Toutes ?

ORCHIDÉE. — Toutes.

SÉVÈRE. — Mademoiselle Brillant-Nénuphar, Mademoiselle Cigogne de l'Ouest, Mademoiselle Orchidée... etc...

ORCHIDÉE. — Et ?

SÉVÈRE. — Et Mademoiselle Reine ?

BRILLANT-NÉNUPHAR. — Elle vous intéresse?... La voilà qui arrive; vous n'avez qu'à lui demander...

SÉVÈRE. — Jamais ! Oh ! Mademoiselle, je vous en supplie, neuf fois le front sur le plancher... qu'elle ne sache pas que j'ai prononcé son nom...

BRILLANT-NÉNUPHAR. — Ah ! ah !

SÉVÈRE. — Qu'elle ne me voie pas, surtout... Je vais me cacher dans ce coin... pour la regarder un peu... si vous me permettez...

ORCHIDÉE. — Lui aussi...

CIGOGNE DE L'OUEST. — Idiot !

SÉVÈRE., *agité* — Oui, mademoiselle... Comme mademoiselle voudra... (*Il se cache dans un coin.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, plus REINE

BRILLANT-NÉNUPHAR. — Ma sœur veut-elle boire une tasse de thé?

REINE. — Je ne sais pas... Je n'ai pas soif... Merci infiniment.

CIGOGNE DE L'OUEST. — Le vulgaire seul a soif. Viens-tu Brillant-Nénuphar et toi, Orchidée?

ORCHIDÉE. — Je viens... (*à Cigogne de l'Ouest*) Qu'elle est jolie!

CIGOGNE DE L'OUEST. — Je ne trouve pas.

BRILLANT-NÉNUPHAR. — Elle a une façon d'être jolie qui me donne sur les nerfs!

ORCHIDÉE. — Vous avez encore écrit ou appris des poêmes?

REINE. — Une petite chose sans importance... indigne d'être lue.

BRILLANT-NÉNUPHAR. — Oh! Nous ne vous demandons pas à en prendre connaissance. Je n'aime que les poésies écrites il y a au moins mille ans.

CIGOGNE DE L'OUEST. — Moi aussi je n'aime que l'ancien.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE VI

REINE, ORCHIDEE

ORCHIDÉE. — Elles sont un peu jalouses.

REINE. — De quoi?

ORCHIDÉE. — De votre bonheur.
REINE. — Ah! oui...
ORCHIDÉE. — Vous êtes heureuse, petite sœur?
REINE. — Très heureuse.
ORCHIDÉE. — Il ne faut pas trop le leur faire sentir.
REINE. — Mais elles rient tout le temps.
ORCHIDÉE. — Le bonheur ne rit pas.
REINE. — Vous m'effrayez.
ORCHIDÉE. — Non... restez ainsi... et n'écoutez pas trop les conseils... Chut!... J'en ai déjà trop dit... Je vous aime bien... A tout à l'heure...

(Elle sort.)

SCÈNE VII

REINE, BAMBOU

(Reine s'assied, installe devant elle une soie tendue, prend l'encrier, le bâton d'encre et au moment de le tourner, sonne.)
BAMBOU. — Mademoiselle Reine désire?
REINE. — Du thé.
BAMBOU. — Bien, Mademoiselle. Madame Quatre-Nourrices, la sœur de Madame sollicite l'honneur de murmurer quelques humbles paroles à mademoiselle Reine.
REINE. — Je la recevrai tout à l'heure, Bambou...
BAMBOU. — Mademoiselle... ?
REINE. — Je m'ennuie... Je suis comme une nuit d'hiver sans lune...
BAMBOU. — Mademoiselle a bien de la chance... C'est une jolie distraction pour une belle demoiselle, de s'ennuyer. Si j'arrivais à m'ennuyer un jour, je me croirais riche. Faut-il faire entrer Madame Quatre-Nourrices?
REINE. — Dans un instant. Je prépare un travail. Je ferai parler le gong.

SCÈNE VIII

REINE, SEVERE, *caché.*

REINE, *attire un feuillet de riz, trempe son pinceau, écrit et se relit tout haut :*
« Immobile est le voile pourpre. Pendantes sont les agrafes d'or.
La cassolette est éteinte; le pavillon est frais au milieu des fleurs.
Au boudoir, j'ose à peine toucher les coussins pour ne pas effrayer les oiseaux qui y sont brodés.
Et quand je hausse la flamme de la lampe, j'ai peur de cette fleur qui tremble... »
SÉVÈRE, *extasié.* — Oh!...
REINE. — Qui est là?
SÉVÈRE. — Rien...
REINE. — Comment rien?
SÉVÈRE. — N'importe quoi... un brin d paille... quelque chose qui ne compte pas qui vous admire dans l'ombre... ne vous r tournez pas... ne vous dérangez pas...
REINE. — Monsieur est un distingué vis teur?
SÉVÈRE. — Non. Un fournisseur.
REINE. — Vous trouverez Mme Sour dans la cusine. Passez votre chemin.
SÉVÈRE. — Un fournisseur peut aimer l vers, quand ils sont beaux.
REINE. — Vous y connaissez quelq chose ? Vous êtes averti ?
SÉVÈRE. — Oui, mademoiselle, mon cœ me prévient.
REINE. — Eh bien, je vous suis très ob gée. *(Mouvement.)*
SÉVÈRE. — Oh ! Mademoiselle, ne vo retournez pas.
REINE. — Pourquoi ?
SÉVÈRE. — Ainsi, j'ose vous regarder c'est un délice. Si vous me regardiez serait un supplice pour vous. Vos yeux doivent se reposer que sur la beauté p faite...

SCÈNE IX

BAMBOU, *entrant.* — Voilà le thé.
REINE. — Merci, Bambou. Oh! les bea gâteaux!
BAMBOU. — On a fait un bon goûter p Mme Quatre-Nourrices. Mademoiselle profite.
(Elle sort.)

SCÈNE X

REINE, *après avoir bu et grignoté un teau.* — Vous êtes parti, fournisseur ?
SÉVÈRE. — Non, mademoiselle.
REINE. — Alors dites quelque chose. Je puis supporter qu'on reste ainsi derr moi, sans rien dire.
SÉVÈRE. — Voilà :
« Immobile est le voile pourpre. Pen tes sont les agrafes d'or.
La cassolette est éteinte, le pavillon frais au milieu des fleurs.
Au boudoir, j'ose à peine toucher coussins, pour ne pas effrayer les ois qui y sont brodés.
Et quand je hausse la flamme de la lai j'ai peur de cette fleur qui tremble. »
REINE, *flattée.* — Pas mal ! Vous ave la mémoire.
SÉVÈRE. — Ce que vous dites une foi gravé.
REINE. — Voulez-vous accepter un d'argent pour boire du vin ?
SÉVÈRE. — Non, mademoiselle. Une tout au plus.

REINE, *outragée.* — Une fleur? Qu'est-ce à ire ? En voilà assez ! Vous pouvez vous etirer.

SÉVÈRE. — Adieu, mademoiselle.

REINE. — Adieu!

(*Elle frappe sur le gong.*)

SCÈNE XI

REINE. Mme QUATRE-NOURRICES

Mme QUATRE-NOURRICES. — Salut, ma rincesse.

REINE. — Salut, vénérable madame Qua-e-Nourrices.

Mme QUATRE-NOURRICES. — Appelez-moi Ma tante ». Je suis votre modeste tante.

REINE. — Une coupe de thé, ma tante ?

Mme QUATRE-NOURRICES. — Oui, il y a le é, mais il y a aussi le vin. J'en aperçois flacon. Versez-moi un petite tasse. Vous aimez pas le vin, ma nièce ?

REINE. — Pas beaucoup. Il me monte fa-lement à la tête.

Mme QUATRE-NOURRICES. — Et après ? On t gai. C'est charmant d'être gai. (*Avisant e soie sur laquelle est peinte un mélanco-que visage de femme.*) Votre travail ?

REINE. — Oui.

Mme QUATRE-NOURRICES. — Je n'ai jamais n vu de plus joli.

REINE. — C'est ma mère. Je me souviens ses traits. Elle était pâle et triste. De-in, je poserai les couleurs.

Mme QUATRE-NOURRICES. — Le dessin est rfait... Mme Source, ma sœur, a eu la ance des chances en vous découvrant. pourrait chercher longtemps, pendant isieurs existences...

REINE. — Vous voulez me faire rougir, s doute... Mais pourrais-je vous deman-r, ma tante, quel bon génie vous condui-jusqu'à moi ?

Mme QUATRE-NOURRICES. — Voilà... Il est n de réfléchir. Qui donc vous a appris les demoiselles sont des œufs à coque lle ? Il arrive toujours un soir où il faut sonner sérieusement. Vous êtes ici de-is sept mois. Il serait temps de ramasser peu d'argent...

REINE. — Pourquoi ?

Mme QUATRE-NOURRICES. — Elle demande rquoi ! J'admets que vous ne souhaitiez de l'argent pour vous-même, mais ma-ne Source ! Regardez bien ce qu'elle a pour vous. Cela lui a coûté un traite-nt de mandarin de première classe. Et intenant...

REINE. — Elle veut me chasser ?

Mme QUATRE-NOURRICES. — Nous n'atten-s rien que de votre bonté. Mais souve--vous de cet antique proverbe : « Celui qui s'appuie sur la montagne mange la mon-tagne; celui qui s'appuie sur l'eau boit l'eau; le champ nourrit l'agriculteur et le pêcheur vit de la mer. » Chacun se nourrit de ce qui lui a été donné pour vivre. Vous avez la beauté...

REINE. — Je n'oserais...

Mme QUATRE-NOURRICES. — On ne vous presse pas. Mais pourquoi éconduisez-vous tout le monde ? Il n'y aurait plus que des chenilles dans la maison si toutes vos sœurs agissaient comme vous. Comment Madame pourra-t-elle continuer à vous nourrir si vous ne lui en donnez pas le moyen ?

REINE. — Ma tante...

Mme QUATRE-NOURRICES. — Je suis votre bonne tante, mais il y a la règle, les demoi-selles s'avancent jusqu'à la porte principale; elles saluent les hôtes dès leurs premiers pas et, plus tard, elles les reconduisent jus-qu'à la sortie derrière la maison; voilà.

REINE. — Ma tante, je ne suis pas dispo-sée à me livrer à cette besogne.

Mme QUATRE-NOURRICES. — Qui est la maîtresse, sinon Mme Source ? Il y a le règlement. Depuis près d'un an, on vous prodigue tous les soins. Nous sommes de bonnes jardinières. Quand une demoiselle arrive chez nous avant l'âge de la caresse, nous attendons. Mais lorsque ce bel âge est arrivé, nous sommes aussi contentes que le laboureur devant le grenier où il a entassé sa récolte. Vous êtes le bon grain...

REINE. — Ma tante, je préférerais...

Mme QUATRE-NOURRICES. — Vous êtes le délicieux grain, le grain admirable, le grain choyé, mais je suis chargée de vous dire que votre maîtresse est très irritée contre vous.

REINE. — Contre moi ?

Mme QUATRE-NOURRICES. — Oui.

REINE. — Pourtant, tout à l'heure encore...

Mme QUATRE-NOURRICES. — Allons au fait: si vous ne vous montrez pas obéissante, vous recevrez une volée au lever et une volée au coucher...

REINE. — Je ne veux pas !...

Mme QUATRE-NOURRICES. — On ne vous demandera pas votre opinion. Soyez raison-nable. Qu'est-ce qu'on vous demande ? De goûter les dix mille joies et alors vous serez contente et ravie.

REINE. — Je suis d'honnête maison, ma tante. J'ai été arrachée à mon père et à ma mère par les Tartares qui les ont tués. Pou-Kiao, le sorcier Pas-Content m'a recueillie et m'a amenée ici, au club des Canards Man-darins : « Ne la brusquez pas, enseignez-la avec douceur, a-t-il dit; elle ne vous obéi-rait pas si vous lui montriez de la colère. » Ainsi, je suis entrée au camp des fleurs splendides. C'est par accident que j'ai été

emportée dans le vent et dans la poussière, ma tante. Vous feriez une meilleure action en m'aidant à suivre le bien. Un mariage me conviendrait autrement mieux.

Mme QUATRE-NOURRICES. — Qui vous épouserait, petite sotte? Un va-nu-pieds. Tandis qu'ici, vous pouvez être aimée par le fils d'un duc. Vous n'avez jamais vu un fils de duc?

REINE. — Non.

Mme QUATRE-NOURRICES. — C'est magnifique !

REINE. — Ces grands seigneurs sont couverts de pierres précieuses, n'est-ce pas?

Mme QUATRE-NOURRICES. — De la tête aux pieds.

REINE. — Et comme ils doivent bien s'exprimer !

Mme QUATRE-NOURRICES. — Une musique, ma chère. C'est du miel qu'ils vous glissent dans l'oreille... Vous pouvez toujours en voir un... le voir seulement...

REINE. — Le voir seulement...

Mme QUATRE-NOURRICES. — Cela ne vous engage à rien... J'aperçois justement le seigneur Wou-Pa. Il vient de la province voisine, attiré ici par l'éclat de votre beauté.

REINE. — Ma tante, je m'en vais.

Mme QUATRE-NOURRICES. — Reste. Enfant que tu es!... Tu n'auras pas tous les jours l'occasion de voir un riche monsieur qu'on appelle monseigneur. Il ne te mangera pas. Fais-lui une belle révérence, Monseigneur...

SCÈNE XII

LES MÊMES, PLUS WOU-PA

WOU-PA. — File, toi, la vieille.

Mme QUATRE-NOURRICES. — Bien Monseigneur...

WOU-PA. — C'est la fameuse Reine ?

Mme QUATRE-NOURRICES. — Oui, Monseigneur.

WOU-PA. — Merci. Va-t'en...

Mme QUATRE-NOURRICES. — Monseigneur...

WOU-PA. — Eh !

REINE. — Monseigneur...

WOU-PA. — Libre ?

REINE. — Pardon ?...

WOU-PA. — Je te demande si tu es libre...

REINE. — Non...

WOU-PA. — Tu es seule, pourtant...

REINE. — Je suis en train de travailler.

WOU-PA. — Ah ! C'est toi, la poétesse du Club !

REINE. — Oui, Monseigneur... Si Monseigneur me permet...

« Immobile est le voile pourpre... Pendantes sont les agrafes d'or... »

WOU-PA. — Ça suffit...

REINE. — « La cassolette est éteinte... »

WOU-PA. — Ne la rallume pas pour moi...

REINE. — « Le pavillon est frais... »

WOU-PA. — Tant mieux pour lui. Tu viens ?

REINE. — Où ?

WOU-PA. — Chez moi.

REINE. — Je ne puis...

WOU-PA. — Comment ?

REINE. — Que Monseigneur m'excuse e ne fasse pas plus attention à moi qu'à l'humble enseigne du club des Canards-Mandarins. Je sais danser...

WOU-PA. — Je n'aime pas la danse...

REINE. — Je sais jouer du luth.

WOU-PA. — Je n'aime pas la musique, j n'aime pas les vers...

REINE. — Qu'aimez-vous alors ?

WOU-PA. — Les belles filles comme toi, quand elles ne font pas de manières, surtou dans un club de Canards-Mandarins ! T me plais pour aujourd'hui. Assez caus Viens.

REINE. — Non.

WOU-PA. — Tu vas venir tout de suit chienne, ou sinon!...

REINE, *criant*. — Madame Source ! Ma dame Source !...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, PLUS Mme SOURCE

Mme SOURCE, *accourant*. — Qu'y a-t-il Quels sont ces cris ?

WOU-PA. — Elle fait des façons !...

Mme SOURCE. — J'en demande humbl ment dix mille fois pardon au Seigneu Wou-Pa. S'il veut bien venir ici, il trouver Brillant-Nénuphar, Orchidée, Cigogne l'Ouest...

WOU-PA. — J'étais venu pour celle-là. elle m'insulte !

Mme SOURCE. — Oh !

WOU-PA. — Apprenez-lui ses devoirs. reviendrai. (*A Reine*) A bientôt, toi !

SCÈNE XIV

REINE, Mme SOURCE

REINE. — Le vilain homme !

Mme SOURCE. — Il est un peu brutal, m c'est un bon garçon. Et généreux!

REINE. — Oh ! Madame ! J'ai vu deux bres croisés au fond de ses yeux. Il me f peur.

Mme SOURCE. — C'est un excellent g çon, te dis-je!

REINE. — Il crie ! Il menace ! Il est lai

Mme SOURCE. — Il est si riche que p sonne ne s'est jamais avisé de le regard

REINE. — J'ai peur. Protégez-moi, madame Source !

Mme SOURCE. — Je suis là pour ça !

REINE. — Je ne veux pas de lui.

Mme SOURCE. — Ma sœur, Mme Quatre-Nourrices, m'a rapporté votre conversation. Tu as l'intention de te marier ?

REINE. — Oh ! oui.

Mme SOURCE. — C'est stupide !

REINE. — Je souhaite le mariage, de tout mon cœur.

Mme SOURCE. — Cela se passera.

REINE. — J'ai du chagrin...

Mme SOURCE. — Quand tu auras pris une décision, ta peine s'envolera. Mais tu méprises les marchands, tu dédaignes les gros employés, les riches te rebutent et les pauvres te dégoûtent. On n'y comprend plus rien. Aimerais-tu quelqu'un ? Il n'y a pas de honte...

REINE. — J'ignore l'amour...

Mme SOURCE. — C'est ce qui arrive aux personnes qui écrivent trop. Elles baissent tout le temps la tête, ce qui fait qu'elles ne voient pas l'amour quand il passe... *apercevant Sévère qui apparaît au fond)* Vous me cherchez, monsieur Sévère ?

REINE. — Je voudrais aller dans le jardin. Il y a une rose que j'ai suivie. C'est tout là l'heure qu'elle exhalera tout son parfum.

Mme SOURCE, *soupirant.* — Quand seras-tu sérieuse ?

(Reine met ses sandales de jardin.)

— Réfléchis bien à tout ce que t'a dit Madame Quatre-Nourrices.

REINE. — Oui, madame.

(Elle croise Sévère qui la salue. Elle passe dédaigneusement.)

SCÈNE XV

Mme SOURCE. SEVERE

Mme SOURCE. — Eh bien ! Monsieur Sévère. vous avez laissé vos seaux ?

SÉVÈRE. — Pour aujourd'hui.

Mme SOURCE. — Que vous arrive-t-il donc ?

SÉVÈRE. — Il ne m'arrive rien que d'avoir plaisir d'apporter mes respects à Madame.

Mme SOURCE. — Allons, Monsieur Sévère, pour que vous preniez la peine d'apporter vos respects à une vieille dame comme moi, il faut qu'il y ait une raison une ou autre.

SÉVÈRE. — Si j'osais desserrer les dents ?

Mme SOURCE. — Dites.

SÉVÈRE. — Eh bien, je vous apprendrais...

Mme SOURCE. — Quoi donc ?

SÉVÈRE. — Dois-je le taire ou l'avouer ?

Mme SOURCE. — Prenez la place d'honneur.

SÉVÈRE. — Jamais ! Comment me permettrais-je ?

Mme SOURCE. — Je vous en prie.

SÉVÈRE. — Je suis indigne...

Mme SOURCE. — Asseyez-vous sur le fauteuil de l'hôte, Monsieur Sévère.

SÉVÈRE. — Vous l'ordonnez ?

Mme SOURCE. — Je vous en prie... *(Coup de gong. Bambou survient.)* Bambou, du thé...

(Bambou sort.)

SÉVÈRE. — Vous entendez cet oiseau ?

Mme SOURCE. — Je l'entends.

SÉVÈRE. — Cet oiseau avec sa petite chanson folle ?...

Mme SOURCE. — Il sait que vous êtes connaisseur, monsieur Sévère. Il fait de son mieux. Ici, chacun fait de son mieux.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, PLUS BAMBOU

Mme SOURCE. — Voilà le thé.

BAMBOU, *étourdiment.* — Tiens ! Le petit Sévère !

Mme SOURCE. — Eh bien, Bambou, pourquoi riez-vous? Est-ce ainsi qu'une honnête servante doit agir devant un hôte?

BAMBOU. — Ce n'est pas un hôte, c'est...

Mme SOURCE. — Paix ! Sortez sur vos jambes.

BAMBOU. — Bien, Madame...

SCÈNE XVII

SÉVÈRE. — Cet oiseau...

Mme SOURCE. — Oui... Alors monsieur le visiteur a quelque confidence à faire à la dame du Club des Canards Mandarins ?

SÉVÈRE. — Oui et non... En vérité, je n'ai rien à dire... Sauf que j'ai pensé inviter une de ces demoiselles qui vivent dans la maison de madame.

Mme SOURCE. — Inviter ?

SÉVÈRE. — C'est cela : inviter à vider une tasse de vin avec moi.

Mme SOURCE. — Ne boire qu'un peu de vin, Monsieur Sévère, il serait bien fâcheux que vous eussiez seulement ce projet-là. Laissez-moi deviner plus loin; vous êtes un homme loyal, je le sais et vous avez une autre pensée... Vous aimeriez bien... Enfin, puis-je vous demander depuis combien de temps cette charmante idée vous est venue et pourquoi vous êtes entré aujourd'hui dans ma maison en apportant sous votre tunique un cœur tout enrichi de transports amoureux ?

SÉVÈRE. — Je suis un honnête homme, mais j'ai jeté les yeux sur l'une de vos demoiselles.

Mme SOURCE. — Il n'y a rien là que de très naturel, à votre âge. Ainsi, vous avez vu toutes les demoiselles du club ?

SÉVÈRE. — Toutes.

Mme SOURCE. — Cependant l'une d'elles...

SÉVÈRE. — C'est cela...

Mme SOURCE. — Laquelle ?

SÉVÈRE. — Aucune, madame, aucune, si ce n'est...

Mme SOURCE. — Si ce n'est ?...

SÉVÈRE. — Si ce n'est mademoiselle Reine.

Mme SOURCE. — Eh ! là ! Mademoiselle Reine ! Savez-vous que c'est mal se comporter que de ne pas mesurer ses propos avant de parler.

SÉVÈRE. — Je crois le savoir, mais ne m'avez-vous pas dit que je suis un homme loyal ?

Mme SOURCE. — Reine ! La plus splendide... La plus rare... Une courge !

SÉVÈRE. — Pardon ?

Mme SOURCE. — Une courge est une vierge dans le langage des clubs de Canards Mandarins ! Mademoiselle Reine ! Mademoiselle Reine! D'abord, il faudrait qu'elle fût consentante... Et même dans ce cas... Mon garçon, si vous donnez ce soir un coup de pied dans votre négoce de marchand d'huile, si vous mettez sous le marteau tout l'argent que vous avez pu ramasser sur les routes en promenant vos deux seaux, croyez-vous que vous pourrez seulement réunir le quart de la somme qu'il faudrait pour passer la nuit à côté de cette perle ? Cherchez-en une autre, mon pauvre ami.

SÉVÈRE. — Combien ?

Mme SOURCE. — C'est de la folie !

SÉVÈRE. — Madame aurait-elle la bonté de me faire savoir combien il faudrait de milliers d'onces pour obtenir la faveur que je sollicite ?

Mme SOURCE. — Seule une grosse tête est capable d'approcher Reine à trois pas. Les petites gens n'ont pas le droit d'entrer au jardin. Pour respirer la rose, il faut dix onces, oui, dix onces strictement comptées, dix onces d'argent pur, d'un beau grain. Une fortune ! Si vous avez dix onces... et que Reine veuille de vous...

SÉVÈRE. — C'est bien...

Mme SOURCE. — Il dit c'est bien, comme si...

SÉVÈRE. — J'ai des économies. Je vis de peu. Je ne mange que du riz de seconde qualité. Je ne bois que de l'eau pure. Dans six mois, je vous apporterai la somme.

Mme SOURCE. — Que de peine pour l'amasser !... Et vous la gaspilleriez en une nuit! Est-ce bien raisonnable, monsieur Sévère ?... Je vous parle en amie et non en commerçante...

SÉVÈRE. — C'est peu de chose. Je désire que la maîtresse de cette maison n'en inquiète pas son cœur.

Mme SOURCE. — Et puis, il y a la grande difficulté : Mlle Reine a refusé des gens de belle fortune et de grande place. Elle est orgueilleuse. Jamais elle ne voudra de Sévère, homme d'humble négoce... Pardonnez mon insolence... Elle ne vous recevra même pas.

SÉVÈRE. — J'ai confiance.

Mme SOURCE. — Contre toute raison.

SÉVÈRE. — J'ai confiance.

Mme SOURCE. — Eh bien soit. Mais pendant ces six mois, il ne faudra pas me vendre l'huile plus cher.

SÉVÈRE. — Ce sera toujours le même prix. On me cède l'huile au-dessus du niveau de la sonde à jauger et j'en fais profiter mes clients.

Mme SOURCE. — Tout est pour le mieux. Mais voyez encore mon petit... Voyez mes demoiselles qui reviennent... Quel charme a Cigogne de l'Ouest... Combien Brillant-Nénuphar est aimable... Orchidée est la tendresse même... Et Bambou, tenez... elle est spirituelle, Bambou...

(*Ils remontent, Sévère salue ses seaux.*)

Mme SOURCE. — Que faites-vous ?

SÉVÈRE. — Je salue mes seaux. C'est grâce à eux que dans six mois...

Mme SOURCE. — Ah ! si seulement tous les riches étaient comme toi, mon chéri !

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, PLUS CIGOGNE DE L'OUEST BRILLANT-NENUPHAR, ORCHIDEE

Mme SOURCE. — Cigogne, figure-toi, que Sévère, le petit marchand d'huile est amoureux de Reine !

CIGOGNE DE L'OUEST. — Je le savais.

Mme SOURCE. — Il est là, caché, le cœur battant, il veut économiser jusqu'à dix onces d'argent pour elle !

BRILLANT-NÉNUPHAR. — Elle a beaucoup de succès auprès des gens du peuple !

CIGOGNE DE L'OUEST. — Auprès des grosses têtes, elle en a moins. Wou-Pa nous disait tout-à-l'heure qu'elle lui était très antipathique...

Mme SOURCE. — C'est désolant.

BRILLANT-NÉNUPHAR. — Si nous n'étions pas là !

Mme SOURCE. — Heureusement, vous êtes là !

BRILLANT-NÉNUPHAR, *à Reine.* — Ma sœur consentira-t-elle à nous faire l'honneur de rester la fin de cet après-midi avec nous

REINE. — Volontiers.

CIGOGNE DE L'OUEST. — La pivoine brill

d'un plus vif éclat dans le parterre des fleurs timides.

REINE. — Je suis la fleur timide, vous êtes les pivoines.

Mme SOURCE. — Je suis bien contente de vous ainsi bonnes amies.

ORCHIDÉE. — Reine ne nous refusera pas de jouer du luth et de danser pour nous.

REINE. — Si personne ne doit venir...

Mme SOURCE. — Pas un client ne vient à cette heure...

CIGOGNE DE L'OUEST. — Il y a quelqu'un ici qui meurt d'envie de vous voir danser et vous entendre jouer, Reine.

Mme SOURCE. — C'est vrai !

REINE. — Si je puis vous amuser un peu, je servirai au moins à quelque chose. C'est un méchant petit air que j'ai composé... avec un mauvais petit pas de danse.

ORCHIDÉE. — Quel sujet ?

REINE. — Un génie néfaste a coupé les ailes de la libellule. Un génie bienfaisant lui rend ses ailes. C'est tout.

(Elle joue du luth et elle danse.)

BRILLANT-NÉNUPHAR. — Délicieux !

ORCHIDÉE. — Exquis !

Mme SOURCE. — Ravissant !

CIGOGNE DE L'OUEST. — Nous sommes éblouies !

REINE. — Mais si vous voulez bien satisfaire ma curiosité, quelle est celle d'entre vous qui avait tant envie de me voir danser ?

CIGOGNE DE L'OUEST. — Je vais vous dire cela...

BAMBOU. — Un monsieur visiteur franchit la grille du jardin.

Me SOURCE. — Allons à sa rencontre. Dépêchons-nous... Au jardin, Mesdemoiselles, au jardin !

SCÈNE XIX

REINE, CIGOGNE DE L'OUEST

REINE. — C'est ?...

CIGOGNE DE L'OUEST. — Ce n'est pas une... c'est un...

REINE, *frémissante.* — Un ?...

CIGOGNE DE L'OUEST *montrant Sévère qui sort de sa cachette.* — Voyez !

REINE. — Ce mendiant !

CIGOGNE DE L'OUEST. — Un mendiant ! Monsieur Sévère de Pien-Liang, commerçant en huile !

REINE. — Oh ! *(Elle jette son luth.)*

CIGOGNE DE L'OUEST, *riant.* — Une conquête ! Vous n'êtes pas flattée ?

REINE. — C'est indigne !

La voix de Mme Source. — Cigogne de l'Ouest !

CIGOGNE DE L'OUEST. — Voilà... Je vous laisse avec votre admirateur...

SCÈNE XX

REINE. — Ainsi, vous vous êtes caché!

SÉVÈRE. — Mademoiselle ! *(Il fléchit le genou.)*

REINE. — Vous devriez être honteux !

SÉVÈRE. — Mademoiselle, quand vous jouez, quand vous dansez au jardin, vous n'écartez pas les fourmis, les vers de terre...

REINE. — Il ose parler ! Vil individu ! Méprisable fournisseur !

SÉVÈRE. — Mademoiselle !

REINE. — Quoi, encore ?

SÉVÈRE. — Vous êtes cruelle, mais je suis sûr que vous n'êtes pas méchante. Ecoutez-moi...

REINE. — Qu'avez-vous à me dire ?

SÉVÈRE. — Mademoiselle, il y a quelqu'un qui vous aime... et ce quelqu'un, c'est moi...

REINE. — Je n'ai pas entendu ! Quelle impudence ! Je n'ai pas entendu !

SÉVÈRE. — Si. Malgré tout vous avez entendu !

REINE. — Hors d'ici ! Et ne reparaissez plus !

SÉVÈRE. — Mademoiselle !...

REINE. — Hors d'ici...

(Il sort à reculons, l'admirant toujours et s'arrête au fond. Musique.)

LE VIEILLARD *dans le public s'adressant à Sévère :*

— Quoiqu'il ne soit ni riche ni noble, ni le plus brillant parmi nos hôtes,

Certainement, c'est un bien gracieux jeune homme.

(Sévère salue. Musique.)

LE VIEILLARD *s'adressant à Reine :*

Ton incomparable beauté, quelle jeune fille s'en décore?

Tu peins, tu chantes, tu danses, tu es poétesse. La guitare, la flûte, la mélodie, le rhytme, tu les honores.

Tu es plus tiède et plus douce que les eaux du lac. Qui aura l'honneur de mourir après avoir baigné son corps en toi?

(Reine fait une profonde révérence. Musique. Rideau.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

(*La chambre de Reine.*)

SCÈNE PREMIÈRE

ORCHIDEE, BAMBOU

BAMBOU. — Par ici, la lampe, s'il vous plaît.

ORCHIDÉE. — Ainsi ?

BAMBOU. — Ainsi. Il y a de l'ambre gris dans le brûle-parfum ?

ORCHIDÉE. — Oui.

BAMBOU. — Mademoiselle est bien bonne de m'aider.

ORCHIDÉE. — Laisse donc. Ça m'amuse.

BAMBOU. — Nous n'avons rien oublié ? La table est mise pour les huit génies, quatre homme : Tchang-Ko-Lao, Littié-Kouai, Lan-Tsai, Hohan-Liang-Tsen; quatre femmes : Li-Tong-Pai, Tsao-Kouao-Kao, Ho Tsen Kcou, Han Tchong Li...

ORCHIDÉE. — Six plats de fruits frais...

BAMBOU. — Une boîte de confitures...

ORCHIDÉE. — Je sème des pétales sur le seuil.

BAMBOU. — C'est un bien grand seigneur qui vient ce soir rendre visite à Mademoiselle Reine ?

ORCHIDÉE. — Oui; Bambou, c'est un bien grand seigneur.

BAMBOU. — Voilà la première visite qu'elle reçoit. Elle s'est, enfin, laissée attendrir ?...

ORCHIDÉE. — Elle ignore tout et je crois qu'elle sera bien surprise quand elle trouvera quelqu'un dans sa chambre.

BAMBOU. — Oh ! alors, vous verrez que ce seigneur-là s'en ira avec des marques d'ongle sur la figure, comme le seigneur Vou-Pa, la dernière fois qu'il a poursuivi Mademoiselle Reine dans le jardin. C'est moi qui l'ai pansé. Il m'a donné une grosse poignée d'argent et il m'a dit : « Tu es un bon Bambou. J'entends que tu prennes la place de Reine et qu'elle prenne ta place. »

ORCHIDÉE. — Il a dit ça !

BAMBOU. — Oui, Mademoiselle. Il voulait dire...

ORCHIDÉE. — Si j'étais Reine, je tremblerais...

BAMBOU. — Le siège de l'invité (*s'inclinant*). Monsieur l'invité... tout est prêt.

ORCHIDÉE. — L'amour n'a plus qu'à rentrer.

BAMBOU. — Le voici (*annonçant*) : Monsieur le visiteur.

(*Elle sort.*)

SCENE II

ORCHIDEE, SEVERE, Mme SOURCE

Mme SOURCE. — Par ici, Monsieur le visiteur. Monsieur le visiteur veut-il prendre place sur le siège de l'invité ?

ORCHIDÉE. — Je salue humblement monsieur le visiteur.

SÉVÈRE (*couvert d'une robe magnifique*). — Toutes les félicités, Mademoiselle Orchidée.

Mme SOURCE. — Nous avons fait de notre mieux. La table est disposée pour les huit génies bienfaisants. L'ambre gris, dit salive de dragon, fume dans la cassolette.

SÉVÈRE. — Merci, Madame.

Mme SOURCE. — Il n'y a plus qu'à attendre.

SÉVÈRE. — Mademoiselle Reine n'est pas là ?

Mme SOURCE. — Elle a été conviée à dire des vers et à danser chez M. Yu. M. Yu a soixante-dix-huit ans. Les fêtes se terminent tôt chez lui. Vous verrez votre Reine dans un instant. Monsieur le visiteur est-il satisfait ?

SÉVÈRE. — Je suis très content. Il nous reste à régler une petite question, Madame Source.

Mme SOURCE. — Ce n'est pas pressé.

SÉVÈRE. — Voici les dix onces d'argent fin, plus une once pour le souper et une autre once pour les menus frais.

Mme SOURCE. — Monsieur le visiteur nous comble. Le compte est juste. Qu'il ne soit plus question de cela. On me rendra cette justice que je parle d'argent le moins possible...

SÉVÈRE. — Quand l'argent ouvre la porte du bonheur, il est béni.

Mme SOURCE. — J'ajoute que nous tentons une expérience. Au cas où Mademoiselle Reine, qui est toujours intraitable, accueillerait défavorablement Monsieur le visiteur...

SÉVÈRE. — Oh !

Mme SOURCE. — C'est possible, hélas ! Dans ce cas, dis-je, l'argent de Monsieur le visiteur lui serait remboursé à la sortie, moins deux onces prélevées pour le souper et les préparatifs, tels que fleurs et ambre gris.

SÉVÈRE. — Nous sommes d'accord.

Mme SOURCE. — Que Monsieur le visiteur s'arrange pour mettre son gracieux visage hors de portée des ongles de Reine.

SÉVÈRE. — Je sais.

Mme SOURCE. — Pour charmer les quelques instants qui séparent Monsieur le visiteur des dix mille joies, je lui laisse Mademoiselle Orchidée qui lui tiendra compagnie.

SÉVÈRE. — Je ne veux déranger personne.

ORCHIDÉE. — C'est un bonheur pour moi.

Mme SOURCE. — Heureuse chance, Monsieur le visiteur !

SÉVÈRE. — Je vous suis encore obligé, Madame Source.

SCÈNE III

SEVERE, ORCHIDEE

ORCHIDÉE. — Je serais honteuse jusqu'à ma mort de troubler la rêverie de Monsieur le visiteur.

SÉVÈRE. — Laissez donc Monsieur le visiteur tranquille. Ces politesses me glacent aujourd'hui. Je suis Sévère, le petit marchand d'huile, vous le savez bien.

ORCHIDÉE. — Notre tâche n'est pas de dire aux personnes ce que nous savons, mais bien de leur faire plaisir.

SÉVÈRE. — Oui... l'illusion !...

ORCHIDÉE. — Il arrive aux comédiens d'être sincères.

SÉVÈRE. — Je le crois, Mademoiselle Orchidée. En attendant, je suis et je reste le petit marchand ambulant.

ORCHIDÉE. — Pas pour toute cette soirée que vous avez tant attendue !

SÉVÈRE. — Mademoiselle Orchidée, j'ai peur, ma poitrine s'emplit d'ombre.

ORCHIDÉE. — Peur de quoi ?

SÉVÈRE. — Ne suis-je pas ridicule ?

ORCHIDÉE. — Vous êtes très beau.

SÉVÈRE. — Ne vous moquez pas de moi.

ORCHIDÉE. — Ai-je l'air de me moquer de vous ?

SÉVÈRE. — C'est la première fois que je suis habillé ainsi. Cela me gêne. En vue de cette soirée, j'ai acheté cette robe de soie et ce chapeau il y a trois mois. Je ne me suis décidé à m'en vêtir et à m'en coiffer que tout à l'heure. Il n'y a qu'un bout de miroir chez moi : je n'ai pas pu me voir tout entier. Une voix me disait : « Petit vendeur d'huile, petit vendeur d'huile, qu'as-tu fait de tes seaux ? Les arbres et les fleurs du jardin s'inquiètent de ta métamorphose. Ton chaperon n'est pas fait pour ta tête. Ta condition n'est pas de choisir parmi les jolies filles dans le jardin des fleurs splendides. Oseras-tu ouvrir la bouche ? »

ORCHIDÉE. — Comme vous l'aimez! Et vous voilà forcé d'attendre...

SÉVÈRE. — J'attends depuis sept lunes... Aujourd'hui, chaque minute est plus longue qu'une lune et, pourtant, elle me paraît trop courte. Il me semble que j'en ai plus ni passion ni désir, mais une souffrance anxieuse. Dites, mademoiselle Orchidée, le vent de l'amour et celui de la terreur ne sortent-ils pas de la même montagne?

ORCHIDÉE. — Pour les jeunes gens bien élevés comme vous, oui, monsieur Sévère.

SÉVÈRE. — Pensez-vous que je pourrai lui plaire?

ORCHIDÉE. — J'ai vu des cœurs secs se gonfler et mûrir tout à coup, comme la figue sous un rayon de soleil. Un seul regard avait suffi. Sait-on jamais? Reine est orgueilleuse cachez-lui soigneusement votre état.

SÉVÈRE. — Si elle était telle qu'on la voit je ne l'aimerais pas, mais je sais bien qu'elle est telle que je la devine.

ORCHIDÉE. — Sans doute... et j'admire votre foi... Mais si elle ne vous reconnaît pas gardez-vous cependant de lui apprendre que vous êtes le petit marchand d'huile. C'est un conseil que je vous donne... Voulez-vous me permettre de m'asseoir à vos pieds?

SÉVÈRE. — Certes, mais je vous empêche ainsi de rejoindre vos compagnes.

ORCHIDÉE. — Je suis seule ce soir à n'avoir pas d'ami.

SÉVÈRE. — Vraiment?

ORCHIDÉE. — J'ai tenu à rester avec vous.

SÉVÈRE. — Merci.

ORCHIDÉE. — Et puis... je suis franche.. Madame Source m'a demandé de bien vouloir... le cas échéant... remplacer Reine.. n'est-ce pas?

SÉVÈRE. — Vous êtes toute amabilité, mademoiselle Orchidée, j'apprécie vos mérites éclatants... Vous êtes belle... Vous êtes bonne ? mais Reine ne peut être remplacée ce soir dans mon cœur...

ORCHIDÉE. — Si elle vous renvoie?

SÉVÈRE. — Je rentrerai chez moi, je plierai ce vêtement dérisoire — et ce sera fini

ORCHIDÉE. — Vous vous empoisonnerez!

SÉVÈRE. — Non, Je retournerai à mon commerce et je demanderai au travail de tuer l'amour en moi.

ORCHIDÉE. — Il n'y a pas que les yeux de Reine au monde!

SÉVÈRE. — Sans doute, mais il n'y a que son regard.

ORCHIDÉE. — Elle est vaniteuse.

SÉVÈRE. — Elle est fière.

ORCHIDÉE. — Elle ne fait attention qu'à l'habit des hommes.

SÉVÈRE. — C'est qu'elle est chaste et que leur cœur ou ce qu'ils appellent leur cœur ne l'intéresse pas.

ORCHIDÉE. — Elle n'écoute personne...

SÉVÈRE. — C'est que son chant intérieur est le plus beau!

ORCHIDÉE. — Monsieur Sévère, laissez-ous donc aimer...

SÉVÈRE. — Par elle!

ORCHIDÉE. — Encore! Mais elle est triste!

SÉVÈRE. — Triste! (*Il prête l'oreille.*) coutez-la rire.

ORCHIDÉE. — C'est elle!

SÉVÈRE. — Oui, c'est elle!

ORCHIDÉE. — Comme vous êtes pâle!

SÉVÈRE. — J'ai reconnu son rire.

ORCHIDÉE. — Certes, elle rit beaucoup... lle rit même trop... C'est étrange. Voyons, onsieur Sévère, vous êtes tout malheureux.

SÉVÈRE. — Vous voyez mal. (*Désignant ambou qui entre, portant une lanterne llumée.*) Je suis comme la robe de cette ervante, d'une étoffe commune, mais que la amme fait resplendir. Reine tient dans ses oigts la lanterne qui fait si beau mon rêve.

ORCHIDÉE — Pourvu qu'elle ne souffle pas essus!

BAMBOU. — La baignoire est remplie. Je rie monsieur le visiteur de venir prendre on bain.

SÉVÈRE. — Je n'en ai pas besoin. Je me uis baigné.

BAMBOU. — C'est l'usage, pourtant.

SÉVÈRE, *se levant.* — Soit!

BAMBOU. — Monsieur le visiteur trouvera, n rentrant, du riz, un bol de bouillon de oulet, des pousses de bambou et des algues arines.

SÉVÈRE. — Je n'ai pas faim.

ORCHIDÉE. — Songez à la longueur de la uit.

SÉVÈRE. — Longue comme un éclair...

ORCHIDÉE. — Si monsieur le visiteur veut ien passer par ici, je le suis.

SCÈNE IV

BAMBOU, ORCHIDEE

BAMBOU. — Mademoiselle!

ORCHIDÉE. — Reine est là?

BAMBOU. — Oui, mademoiselle, mais il rrive une chose épouvantable... Elle est...

ORCHIDÉE. — Quoi?

BAMBOU. — Ivre, mademoiselle!

ORCHIDÉE. — Ivre!

BAMBOU. — Complètement ivre!

ORCHIDÉE. — Pauvre monsieur Sévère!

BAMBOU. — Voyez plutôt.

SCÈNE V

ORCHIDÉE, REINE

REINE, *soutenue par deux servantes.* — outenez-moi donc, vous ne me tenez pas... h! Ah! Ah! C'est trop drôle! Dix mille bou-ies dans ma chambre!... Et voilà Orchidée et sa sœur... Bonjour la sœur d'Orchidée... Ce qu'elle vous ressemble... Tenez-moi vous autres... Bonjour les deux Orchidées... Monsieur Yu... le plancher est glissant...

ORCHIDÉE. — Reine!...

REINE. — Monsieur Yu m'a fait dire toutes mes poésies et entre chaque strophe, il m'invitait à boire du vin... Heureusement je porte bien le vin... J'ai dansé... J'ai fumé aussi... On ne voulait pas me laisser partir... Je me suis sentie un peu indisposée... Et puis l'air m'a fait du bien... Eh! là... je glisse...

ORCHIDÉE. — Etendez-la sur un coussin.

REINE. — Pourquoi ce riz, ces baguettes et ces bols pleins?... Merci... J'ai assez mangé ce soir et assez bu... Qui donc boit ici ce soir?... Ne t'en va pas, Orchidée, tu m'aideras à me déshabiller... Des soleils tournent dans ma tête et je ne peux m'empêcher de rire, et ça me fait mal. Laissez-moi vous autres... Vous direz à votre maître, monsieur Yu, que son vin était bon... Je crois que j'aime le vin, maintenant... J'ai chaud!... Laissez-moi...

(*Les servantes remettent Reine à Orchidée, s'inclinent et sortent.*)

REINE. — Je n'aime pas être touchée par des filles du commun... Tenez-moi, mon amie.

ORCHIDÉE. — Venez un peu près de la galerie, Reine, et ne vous faites pas si lourde...

REINE. — J'ai énormément de pensées dans la tête... alors ça pèse.

ORCHIDÉE. — Le temps est splendide? Les fleurs embaument. Les étoiles brillent...

REINE. — Ne me parle ni de fleurs ni d'étoiles. Assieds-toi... Je veux te raconter... Quelle chaleur!... Le dîner était magnifique... Nous étions entre bons lettrés... Ecarte bien la tenture, ma petite Orchidée... J'ai mangé des œufs de cane qui avaient au moins cent ans, des ailerons de requin à la française, toutes choses très digestibles et pourtant!... et pourtant est-il possible que mon corps soit aussi pesant quand mon cerveau est aussi léger!... Mon esprit danse sur le bord des nuages, Orchidée... mais mon corps n'arrive pas à se lever de ces coussins... J'ai soif... Donne-moi à boire, je t'en prie. Je suis contente de te trouver là, mais ne reste pas devant moi, comme un reproche... J'ai tant dansé!... J'avais soif... J'avais chaud... J'ai bu... A boire encore!

ORCHIDÉE. — Non...

REINE. — Il y a du vin préparé... Ce n'est pas pour moi... Qui va venir?

ORCHIDÉE. — Un seigneur de Pien-Liang.

REINE. — C'est mon pays... Que veut ce seigneur?

ORCHIDÉ. — Je ne sais. Il faudra lui parler le moins possible.

REINE. — Je voudrais me coucher. Ne me quitte pas.

ORCHIDÉE. — Il revient.

REINE. — Qu'est-ce que ça signifie?... J'ai assez mangé, assez bu ce soir, assez parlé... Je suis malade... Je ne veux voir personne... Allez-vous-en...

(*Sévère qui est entré sur ces mots, s'arrête.*)

SCÈNE VI

ORCHIDEE, REINE, SEVERE

ORCHIDEE. — La voici, monsieur de Pien-Liang. Elle est un peu souffrante... soyez indulgent... Ce n'est pas de chance.... depuis sept mois que vous attendez...

SÉVÈRE. — Qu'a-t-elle donc?

ORCHIDÉE. — Vous verrez.

SCÈNE VII

REINE, SEVERE

SÉVÈRE. — Mademoiselle...

REINE, *se prosternant avec peine.* — Vous êtes... de... Pien-Liang?

SÉVÈRE. — Oui.

REINE. — Nous avons bu au même puits natal, monseigneur.

SÉVÈRE. — Ah! Un beau pays...

REINE. — Il faut m'excuser, monseigneur... Je suis un peu souffrante.

SÉVÈRE. — En effet... Que ressentez-vous?

REINE. — Lourde. Eteignez les bougies s'il vous plaît.

SÉVÈRE. — Il n'y en a qu'une.

REINE. — C'est une plaisanterie... Il y en a!... Il y en a!...

SÉVÈRE. — Mademoiselle aura mangé quelque chose de mauvais?...

REINE. — Non : des œufs de cane, des œufs de cane de cent ans...

SÉVÈRE. — Ça ne peut pas faire de mal. Et puis?

REINE. — Des ailerons de requin et des holoturies en saumure.

SÉVÈRE. — Ça glisse tout seul.

REINE. — Je suis malade.

SÉVÈRE. — C'est navrant.

REINE. — Bonsoir, monseigneur.

SÉVÈRE. — Vous plairait-il d'aller à cette galerie?

REINE. — C'est que...

SÉVÈRE. — Je vous accompagnerai.

REINE. — J'accepte... Ça me fera du bien parce que vous savez je ne suis pas bien... J'ai des difficultés à m'exprimer... ma langue est comme gonflée...

SÉVÈRE. — Vous avez peut-être bu un peu aussi...

REINE. — Peut-être...

SÉVÈRE. — Venez jusqu'à la balustrade voulez-vous? Pouvez-vous?

REINE. — Tenez-moi bien.

SÉVÈRE. — Respectueusement je vais vou aider.

(*Il la prend dans ses bras.*)

REINE. — Vous ne me tenez pas?

SÉVÈRE. — J'ai eu un moment de défail lance à sentir ainsi, contre moi, votre corp de douceur et de parfum...

REINE. — La natte est molle. J'enfonce.

SÉVÈRE. — Doucement...

REINE. — Oui, tout doucement.

SÉVÈRE. — L'air de la nuit est bien frai pour votre tendre visage.

REINE. — Il me gifle et je n'ai rien fait J'ai bu peut-être un peu... Monsieur le Vent il ne faut pas me gifler, ce n'est pas m faute, on m'a forcé à boire...

SÉVÈRE. — Pauvre enfant! Voyez...

REINE. — Oui... je sais... les étoiles... le jardins et les fleurs...

(*On entend au loin le veilleur de nuit.*)

SÉVÈRE. — Nous sommes déjà à l deuxième heure.

REINE. — Ça m'est bien égal.

SÉVÈRE. — Vous devriez vous étendre.

REINE. — Je me coucherai quand vou serez parti.

SÉVÈRE. — Vous n'aurez personne pou veiller sur vous, pour vous soigner. Vo compagnes dorment. Les servantes dorment Je serai votre père, voulez-vous?

REINE. — Tout m'est égal... Si je prenai du vin chaud?

SÉVÈRE. — En voici.

REINE. — Donnez-moi une coupe.

SÉVÈRE. — Mais...

REINE. — Vite (*elle boit*). Il n'est qu tiède... S'il avait été chaud, il m'aurait fai du bien... Encore!...

SÉVÈRE. — Il vaudrait mieux...

REINE. — Dites que je suis ivre!

SÉVÈRE. — Non, mais...

REINE. — Dites-le...

SÉVÈRE. — Couchez-vous, je vous en prie

REINE. — Entendu... Ça ne sera pas long..

(*Elle s'écroule sur le lit et se pelotonn dans les couvertures.*)

REINE. — Ça y est!

SÉVÈRE. — Ainsi tout habillée?... Je vai me retirer, vous vous déshabillerez... Vou n'êtes pas raisonnable...

REINE. — Bonsoir, monsieur.

SÉVÈRE. — Ecoutez, mon petit enfant.. Elle dort... Vous dormez, ma beauté, m reine, mon parfum, ma princesse ivre... vou dormez?...

REINE. — .....

(*On frappe à la porte.*)

SÉVÈRE. — Qu'y a-t-il?

LA VOIX D'ORCHIDÉE. — C'est moi, Orchi-
é... Je puis entrer?

SÉVÈRE. — Oui...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ORCHIDEE

SÉVÈRE, *désignant Reine.* — Elle est très ouffrante.

ORCHIDÉE. — Je m'en doute. Cela vous fait là une bien charmante soirée, monsieur Sévère...

SÉVÈRE. — Si elle n'était pas souffrante, e m'aurait déjà mis à la porte... Mais elle n'a même plus la force de me mépriser... le dort.

ORCHIDÉE. — Je vous plains, monsieur Sévère. Votre jolie fête se fane sous l'orage mauvais accueil, vous aviez espéré des urires et des grâces et vous n'avez trouvé r ce lit qu'une femme endormie et toute sommée par le vin.

SÉVÈRE. — J'ai confiance dans l'avenir. le se réveillera.

ORCHIDÉE. — Ne le souhaitez pas. Ce réil manquera de gaîté, probablement... Une mme serait mieux désignée... Voulez-vous e je reste?

SÉVÈRE. — Non, je tiens à ce tête-à-tête.

ORCHIDÉE. — Il est agréable!

SÉVÈRE. — Ce sera mon seul souvenir.

ORCHIDÉE. — Brillant souvenir!

SÉVÈRE. — Oui, mademoiselle, brillant mme un enfant unique... Je veillerai sur n sommeil... Je la regarderai... Tenez si us voulez être bien aimable vous m'enverz tout à l'heure un pot de thé bouillant.

ORCHIDÉE. — Pour vous?

SÉVÈRE. — Pour elle

ORCHIDÉE. — Elle est ivre à rouler.

SÉVÈRE. — Elle a mal... Vous avez mal, on joyau de jade?

REINE. — ...Malade!...

ORCHIDÉE. — C'est son refrain!

SÉVÈRE. — Mais je ne veux pas abuser... ous devez être fatiguée...

ORCHIDÉE. — Je ne m'éloigne pas...

SÉVÈRE. — Merci, merci...

(*Il l'accompagne jusqu'à la porte et il evient au chevet de Reine.*)

SCÈNE IX

SEVERE, REINE

SÉVÈRE. — Mademoiselle...

REINE. — .....

SÉVÈRE. — Mon enfant... mon amour... tu ermets que je te regarde?... Ma pauvre chéie... Ils te croient méchante... tu es méhante comme l'oiseau qu'une brute a capturé et qui essaie de se défendre... Mais si tu pouvais t'envoler, il n'y aurait pas de plus douce créature que toi sous le ciel... Couvre-toi bien... N'attrape pas froid... Tu es là... Je suis heureux... D'autres riraient d'un bonheur pareil. C'est un triste bonheur en effet, mais les pauvres n'ont que des bonheurs tristes... leurs noces sont plus funèbres que les enterrements de riches... Et voilà le bonheur qui convient à monsieur Sévère, de Pien-Liang, Reine, ma reine... Tu dors?...

REINE. — .....

SÉVÈRE. — Dors, ma chérie. Le silence a bâti son mur autour de la maison. Il a tiré des voiles sur toutes les portes, sur toutes les bouches. On dort sous le toit qu'on voit de loin, au grand jour, quand il y a du soleil. On dort partout, dans tous les logis de la route et de la ville, dans l'immensité des provinces et derrière les huit horizons. Moi seul je veille et je connais une joie de fiel, une joie désolée... Si je pouvais seulement baiser ta petite main... Mais je ne veux pas profiter de ce que tu es là, vaincue... Je suis sûr que tu as froid. Quand on a un peu trop bu, le froid est redoutable... Attends voici une étoffe... (*Il la recouvre d'une étoffe.*) Tu es bien?

REINE. — Merci...

SÉVÈRE. — Ne crains rien... Les sots t'ont versé un vin mauvais... Nuage, nuage passager derrière lequel tu resplendis quand même. Ainsi le roi Liang, endormi dans la campagne, reçut d'une femme un baiser sur le front. (*Il baise Reine sur le front.*) Qui es-tu, demanda le Prince. Et elle : « *Dans* l'enchantement des hautes cimes, ma demeure se dresse. Nuage je suis le matin et au couchant, je suis la pluie ». Depuis lors, il fut d'usage d'appeler nuage et pluie le plus tendre jeu de l'amour...

LA VOIX D'ORCHIDÉE. — Monsieur Sévère!

SÉVÈRE. — Mademoiselle Orchidée?

LA VOIX D'ORCHIDÉE. — Vous n'avez besoin de rien?... Je couche devant la porte.

SÉVÈRE. — Non, merci... Reine... ma reine. Est-il possible que tu ne m'entendes pas. Ah! si l'amour sanglotait ainsi à mes oreilles, je m'en apercevrais bien, moi!

LA VOIX D'ORCHIDÉE. — Hélas!

SÉVÈRE, *à Reine.* — Qu'as-tu dit?

REINE, *se dressant sur son séant.* — Qui est là?

SÉVÈRE. — Moi!

REINE. — Le médecin?

SÉVÈRE. — Non... oui...

REINE. — Ne m'abandonnez pas, monsieur le médecin, je suis très malade... mais qu'est-ce qu'il y avait donc dans ce vin-là?

SÉVÈRE. — Patientez. Bientôt ce sera le jour.

REINE. — J'irai mieux?

Sévre. — Vous serez guérie.

Reine. — Ce lit a un mouvement très doux, trop doux. C'est un lit bien écœurant. Ne pourriez-vous pas l'arrêter? Vous me bercez?

Sévère. — Non.

Reine. — Il va de plus en plus vite. Empêchez-le.

Sévère. — Je n'y peux rien. C'est un effet de votre imagination.

Reine. — Et que de lumière! Monsieur le médecin...

Sévère. — Mademoiselle?

Reine. — Du thé chaud, s'il vous plaît.

Sévére. — Volontiers.

(*Il retire son manteau et apparaît dans le costume du petit marchand d'huile.*)

Reine. — Au secours! Ce n'est plus le même!

Sévère, *remettant son manteau en toute hâte.* — Je vais vous préparer du thé chaud et bien sucré... Mademoiselle Orchidée!

La Voix d'Orchidée. — Voilà!

Sévère. — Du thé pour mademoiselle Reine.

La Voix d'Orchidée. — Je l'apporte...

Reine, *chantonnant un air de matelots.* — La chanson des hommes sur la jonque! Une! deux! Une! deux! Drôle d'idée de se promener en mer... Jetez l'ancre, si vous ne voulez pas que je meure... Que faites-vous? Pourquoi restez-vous là?

Sévère. — Je vous soigne...

Reine. — Vous dites que je suis ivre!

Sévère. — Moi! Jamais...

Reine. — La preuve que je ne suis pas ivre, c'est que je vais danser!

Sévère. — Non...

Reine. — Si... En voilà une façon de parler à une demoiselle; à une courge... Ah! je suis ivre! (*Elle jette ses couvertures.*) Je danse... La Libellule... (*Elle esquisse trois ou quatre pas et tombe lourdement dans les bras de Sévère.*)

Sévère, *la prenant dans ses bras.* — Vous voyez... tu vois... je...

SCÈNE X

Les Mêmes, plus ORCHIDEE

Orchidée, *s'arrêtant en voyant Reine dans les bras de Sévère.* — Ah!

Sévère. — Non... ce n'est pas ce que vous croyez... Elle a voulu danser, et puis... Recouchons-la.

Reine. — J'ai dansé.

Sévère. — Oui.

Reine. — Je ne suis pas ivre.

Sévère. — Non.

Orchidée. — Et moi je te dis que tu es ivre!

Reine. — Oh! qu'elle est méchante!

Orchidée. — Et que c'est une abomin tion de forcer un brave garçon à passer u nuit pareille. Je ne suis pas une courge, m mais je ne serais pas capable...

Reine. — Je suis ivre, alors?

Sévère. — Non.

Orchidée. — Oui, te dis-je... oui!

Reine. — Dans ce cas, ce n'est pas agré ble d'être ivre...

Sévère. — Ne la tourmentez pas, je vo en supplie... Déshabillons-la... Il suffit de d nouer sa ceinture, d'enlever ses bottes Là...

Reine. — Nous allons encore faire d bateau?

Orchidée. — Qu'on est bête tout de mêm quand on est dans cet état...

Reine. — Quoi?...

Sévère. — Rien... Voilà qui est parfait Merci, mademoiselle Orchidée.

Orchidée. — Je souhaite qu'elle appren un jour tout ce qu'elle a gâché dans cett nuit!

Sévère. — Elle est innocente. Quand el aura repris ses sens.

Orchidée. — Elle vous renverra...

Sévère. — Je n'attendrai pas. A l'aube, j disparaîtrai.

Orchidée. — Et vous vous serez ruin pour...

Sévère. — Pour avoir contemplé et so gné toute une nuit la femme que j'aime.

Orchidée. — Monsieur Sévère, un pro verbe dit : « Il y a une heure où le héro est le frère de lait de l'imbécile ».

Sévère. — Cette heure-là n'est jamai marquée à la montre d'un homme poétique Adieu, mademoiselle Orchidée.

Orchidée. — Adieu. C'est dommage!

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI

REINE, SEVERE

Reine, *à Sévère qui prépare le thé.* — C que vous tournez!

Sévère. — Je vous prépare du thé.

Reine. — J'ai soif.

Sévère. — Buvez.

(*Elle boit.*)

Sévère. — N'est-ce pas que ça fait du bien?

Reine. — Non!

Sévère. — Comment non? Couchez-vous reposez-vous...

Reine. — C'est épouvantable, ce lit chavire...

Sévère. — Fermez les yeux.

Reine. — Je suis une pauvre petite...

Sévère. — Oui, une pauvre petite.

REINE. — On ne veut pas croire que je is sur le point de mourir... Orchidée est e mauvaise. Je peux mourir?

SÉVÈRE. — Mais non... Tenez, le matin rive, le matin qui va vous délivrer.

REINE, *s'endormant.* — Ah! oui...

SÉVÈRE. — Quand il sera là, je partirai.

REINE. — Bonsoir, monsieur.

SÉVÈRE. — Et ce sera la nuit pour moi. mprends-tu?

REINE. — Je comprends tout... Vous ıvez pas sommeil, vous?

SÉVÈRE. — Moi? Non.

REINE. — Vous êtes un bon médecin... oi j'ai un peu sommeil... j'avais trop aud... j'ai froid, maintenant.

SÉVÈRE, *remettant l'étoffe sur le lit.* — bougez plus mon amour!

REINE. — Pourquoi dites-vous : « mon nour »?

SÉVÈRE. — Cela vous fâche?

REINE. — Non... Pas la force!

SÉVÈRE. — Tout à l'heure, je partirai.

REINE. — Oui.

SÉVÈRE. — Les choses ne sont jamais ni ssi belles qu'on l'espérait, ni aussi cruel- qu'on le craignait... J'ai pu rester ici squ'à l'aurore, tout est bien...

REINE. — Encore un peu de thé?

SÉVÈRE, *la servant.* — Voilà. Un coq ante...

REINE. — Bien, monseigneur.

SÉVÈRE. — Tu ne te souviendras de rien, ns doute...

REINE. — Je vivrais toutes les vies des mmes que je n'oublierai pas à quel point i pu être malade. C'est d'avoir ri. Je n'ai pas l'habitude de rire... Il me semble que je vais dormir.

SÉVÈRE. — Dormez, mon enfant.

REINE. — Donnez-moi la main, monsieur le médecin.

SÉVÈRE. — Voici.

REINE. — Retirez les bagues, mettez-les dans cette coupe.

SÉVÈRE. — Que j'aime ta main nue ainsi. (*Il lui baise la main.*) Pardon...

REINE. — Restez là... ne recommencez pas vous savez... à m'embrasser la main.

SÉVÈRE. — Non... non c'est fini... c'est fini...

REINE. — Soit...

SÉVÈRE. — Bonsoir, mon amour, mon pauvre amour...

(*Musique.*)

LE VIEUX CHINOIS

La folie de l'amour égare beaucoup d'hommes.

Combien savent aimer comme il convient d'aimer.

Fang-Seew-Li commit un jour un crime
Parce qu'il aimait trop son luth,
Aussi brisa-t-il son luth, cause de son infortune.

Yi-Kong, Prince de Wai, aimait trop les cigognes,
Il les promenait dans les chars des ministres.
Il perdit son royaume et fit cuire la cigogne.

Mais rares sont les sages
Qui savent chérir le jade et aimer les parfums.

RIDEAU

ACTE III

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

REINE, SEVERE

SÉVÈRE. — Ma chérie.

REINE. — .....

SÉVÈRE. — Comme elle dort!... Le jour ent, ma Reine. Je ne l'ai pas encore vu, ais j'en pressens la mortelle douceur. Tu été mon enfant pendant toute cette nuit. omme tu ne sais pas ce qu'est la tendresse, n'as pas reconnu son divin visage... Tu sais pas... Tu ne sais pas... Maintenant est fini... Il ne faut que le jour me voie nsi habillé... Je vais reprendre mon tra-il, comprends-tu, ma jolie Reine aux ains belles comme des oiseaux? Tout à heure, de cette voix dont je t'ai suppliée, engagerai les personnes à acheter ma mar-andise : « La belle huile! La bonne uile! » En sortant d'ici, j'irai, comme cha-ne matin, prendre ma petite provision. Je e rendrai chez les religieux, au couvent la Glorieuse Félicité et je reviendrai ici, ais dans la chambre des servantes où je ne errai que Bambou qui transversera l'huile madame Source qui me la paiera. Tout t bien. Tout pourrait être mieux, mais tout ourrait être plus mal. Donc tout est bien... vais refaire un peu d'ordre avant de par-r... Ta ceinture... (*Il baise pieusement la einture et la range. Puis il laisse tomber uelque chose.*)

REINE, *se réveillant.* — Qui est là?

SÉVÈRE. — Moi, vous allez mieux?

REINE. — Je vais très bien.

SÉVÈRE. — Comme je suis content! Cela e fendait le cœur de vous entendre répé-er sans cesse : « Je suis malade! Ah! que suis malade! »

REINE. — Ah! ce que j'ai pu être malade!

SÉVÈRE. — Oui...

REINE. — Qui êtes-vous, vous?

SÉVÈRE. — Je...

REINE. — Vous êtes le petit marchand l'huile. Pourquoi êtes-vous entré ici?

SÉVÈRE. — Voilà, mademoiselle...

REINE. — Je serais curieuse de savoir omment un fournisseur a pu s'introduire lans ma chambre? Vous êtes resté là toute a nuit?

SÉVÈRE. — Oui, mademoiselle.

REINE. — Oh! Et sans doute vous irez ous en vanter partout.

SÉVÈRE. — Non, mademoiselle. Je ferai observer à mademoiselle qu'il n'y a pas de quoi se vanter.

REINE. — Qu'insinuez-vous?... J'étais ivre, n'est-ce pas?

SÉVÈRE. — A peine... Ne croyez pas cela...

REINE. — Pourtant...

SÉVÈRE. — Je ne pourrais assurer...

REINE, *se cachant la tête dans ses mains.* — C'est affreux! Je suis déshonorée! Voyons fournisseur...

SÉVÈRE. — Mon nom est Sévère.

REINE. — Voyons : monsieur Yu m'a versé du vin... J'ai dansé... J'ai improvisé des vers... J'ai parlé... parlé!... et il a fallu que deux femmes et deux valets de monsieur Yu me ramenassent. Voilà ce qui est certain. Oui... quelque horrible que soit la vérité, il convient de la regarder en face. Et ensuite...

SÉVÈRE. — Il n'y a pas eu de suite...

REINE. — Attendez! Ensuite vous m'avez versé du thé.

SÉVÈRE. — C'est un grand honneur pour moi que le thé offert par ma modeste main n'ait pas été refusé...

REINE. — Mes bagues?

SÉVÈRE. — Dans la coupe... Mademoiselle a bien voulu boire cinq tasses.

REINE. — Est-ce possible?

SÉVÈRE. — Le jour est arrivé... Mademoiselle permettra-t-elle à la lumière de venir baiser le bout de ses pieds?

REINE. — Je permets... Ouvrez le rideau.

SÉVÈRE. — C'est fait. Et maintenant, je pars.

REINE. — Pas encore... Donc j'étais ivre...

SÉVÈRE. — Mademoiselle était souffrante.

REINE. — Que faisiez-vous dans ma chambre? Vous vous y étiez introduit dans quel but?

SÉVÈRE. — Je ne me suis pas introduit. On m'a introduit, selon la bonne règle des Clubs de Canards Mandarins: le bain chaud, les parfums, le souper et le siège réservé à l'hôte.

REINE. — Le siège de l'hôte? Ici?

SÉVÈRE. — Ici!

REINE. — Tout cela pour vous, Sévère, le petit marchand?

SÉVÈRE. — Oui, mademoiselle. Je n'y mets pas de fierté, mais j'ai été hier soir un visiteur, un seigneur visiteur, pour une fois.

REINE. — Alors vous vous êtes trompé de chambre. Vous avez cru aller chez Cigogne de l'Ouest ou chez Brillant-Nénuphar.

SÉVÈRE. — Non, mademoiselle.

REINE. — Vous veniez chez moi?

SÉVÈRE. — Je m'étais humblement risqué à monter jusqu'au noble étage de mademoiselle.

REINE. — Avec l'autorisation de Mme Source?

SÉVÈRE. — Elle-même a guidé mes pas.

REINE. — Je connais Mme Source...

SÉVÈRE. — Mademoiselle veut-elle m'autoriser à disparaître. Je dois m'en aller avec le jour. Mes affaires m'appellent et cette explication m'est pénible.

REINE. — Et moi, je veux être renseignée. Parlez, je vous l'ordonne. Vous êtes venu ici en visiteur, comme on vient pour Cigogne, pour Orchidée, pour Nénuphar. Quel espoir saugrenu aviez-vous donc?

SÉVÈRE. — L'espoir est toujours saugrenu. C'est la déception qui est naturelle.

REINE. — Saviez-vous qui je suis?

SÉVÈRE. — Oui.

REINE. — Et vous avez cru?...

SÉVÈRE. — J'ai espéré. Mon amour pour vous est si grand, mademoiselle Reine, qu'à côté de lui tous les miracles me paraissaient possibles. J'ai voulu vous le dire, cet amour.

REINE. — Et vous avez eu le front!...

SÉVÈRE. — Je n'ai pas pu, mademoiselle, je n'en ai pas eu le loisir...

REINE. — Mais, pour ouvrir la porte du jardin, Mme Source a des exigences. Vous êtes pauvre...

SÉVÈRE. — Laissons cela.

REINE. — Non.

SÉVÈRE. — C'est maintenant que vous allez m'en vouloir. Mais puisque vous l'exigez, voici : je vous avais vue quelquefois de loin, de très loin, du fond de ma basse condition, en venant porter mon huile au Club des Canards Mandarins. Vous étiez si belle...

REINE. — Passons.

SÉVÈRE. — Je n'ignorais pas que les plus grands, que les plus riches sollicitaient en vain la joie de vous approcher. Mais dès l'instant que votre image est entrée en moi, comme une flèche, il m'a semblé que je n'aurais qu'à me présenter pour que vous reconnussiez celui à qui vous étiez destinée...

REINE. — Il vaut mieux rire.

SÉVÈRE. — Oui, mademoiselle, il vaut mieux rire. Je vous fâche?

REINE. — Oui.

SÉVÈRE. — Je m'arrête.

REINE. — Continuez.

SÉVÈRE. — J'ai demandé à Mme Source quel poids devrait avoir la clef d'or qui m'ouvrirait la première porte. Mme Source, je dois le déclarer, a fait des réserves sur votre acceptation et m'a donné le conseil de ne pas persévérer dans ce doux projet. J'ai persévéré. Pour son compte, elle m'a demandé dix onces! Je ne les avais pas, mademoiselle. Dans le commerce, les frais sont lourds. Et je ne suis pas encore établi à mon compte. Cela viendra. Ce n'est pas difficile de faire fortune. Ce qu'il y a de plus difficile, c'est d'être aimé. J'ai calculé ainsi : « Il me faut dix onces. Cent condorins font une once. Sept mois de travail acharné me suffiront pour amasser la somme ». Bon, j'ai travaillé. Votre image ne me quittait pas. Pendant sept mois, j'ai économisé comme un avare fou de ses lingots. Je mangeais un peu de riz, je ne buvais que de l'eau...

REINE. — .....

SÉVÈRE. — Ne me plaignez pas : je manquais d'appétit. Je connaissais une faim et une soif qui ne s'apaisent ni avec des nourritures, ni avec du thé des jardins impérials. Pas un jour que je n'aie ajouté à mon trésor. C'était plus, c'était moins, mais toujours de l'argent le plus fin et du meilleur aloi. Hier deux condorins, aujourd'hui un condorin et, demain, trois condorins certainement. Sitôt que j'avais amassé la valeur de quelques mace, je battais le tout ensemble et je me réjouissais à soupeser dans ma main le bloc d'argent... je vous ennuie?

REINE. — Non...

SÉVÈRE. — Dès que je voyais côte à côte trois ou quatre blocs pareils, je les battais sur le plus gros morceau et je m'amusais à lancer en l'air et à rattraper ma fortune. Un jour, je décidai de m'enquérir d'une balance. J'allai chez un essayeur d'argent. Quand il vit ce que je lui apportais, il fit des yeux en pépins de citrouille. Il pensait certainement : « Ne juge pas les gens à la misère, ne mesure pas l'eau de la mer avec un boisseau ». Il avait choisi en me voyant une petite balance. Il en chercha une plus grande et pesa. Il y avait seize onces. Trois onces pour les nécessités de mon commerce, dix onces pour acheter à Mme Source le droit de m'attarder une nuit dans le royaume des saules, deux onces pour les frais, une once pour l'imprévu. Je fis mettre à part dix onces qui devinrent bientôt un beau bloc pur. C'est en quelque manière ma poésie à moi et chaque condorin était comme un vers du beau poème d'amour que je vous aurais dédié. Voilà.

REINE. — Mon pauvre garçon! Quelle folie!... Mais il est temps de la réparer.

SÉVÈRE, *illuminé*. — Ah!

REINE. — Oui. M. Yu aime ma danse et mes poèmes et il me les paie royalement. Je vais vous rembourser.

SÉVÈRE, *déçu*. — Ah!...

REINE. — Et je devrai encore vous présenter mes excuses... J'ai honte devant vous. Ivre! Ivre! Vous m'avez vue ivre...

SÉVÈRE. — N'y pensez plus...

REINE. — J'ai été ridicule.

SÉVÈRE. — Mademoiselle ne peut pas être

dicule. Un colibri n'est pas ridicule... Une ivoine n'est jamais ridicule.

Reine. — Avez-vous déjà vu une pivoine re?

Sévère. — Oui, mademoiselle; quand elles nt trop bu de lumière... et j'ai vu aussi des olibris qui étaient ivres, pour avoir becueté trop de fleurs de papaya... Pendant un ertain temps, ils ne pouvaient pas s'envor. Ainsi, mademoiselle-poétesse, vous avez éjourné pour une fois toute la nuit sur la erre. Mais j'étais là pour vous remplacer u ciel pendant tout le temps que je vous eillais, que je vous soignais et que je vous egardais...

Reine. — Vous êtes très gentil, monsieur évère. Alors vous ne voulez rien accepter?

Sévère, *désignant une fleur que Reine a, iise à son corsage.* — Cette fleur peut-être.

Reine. — Les fleurs ont un langage trop récis. Il faut vous guérir, être raisonnable... evenir ici le moins souvent possible... ne ous souvenir de rien...

Sévère. — Adieu, mademoiselle.

Reine. — Vous avez été très bon, très élicat. Emportez mon pardon et mon reaerciement.

Sévère. — Adieu, mademoiselle.

Reine. — Pauvre garçon!

(*Sévère sort. Reine frappe sur le gong.*)

SCÈNE II

REINE, BAMBOU

Reine. — Bambou, quel visage montre la natinée?

Bambou. — Un visage tout rose, mademoiselle.

Reine. — Et moi?

Bambou. — Un peu plus pâle.

Reine. — Laide?

Bambou. — La reine des fleurs peut essayer; elle n'y arrivera jamais.

Reine. — Passe-moi le miroir.

Bambou. — Monsieur Sévère est parti? C'est un bien gracieux jeune homme.

Reine. — J'avoue qu'il m'a émue.

Bambou. — Il s'exprime bien.

Reine. — Oui, pour un marchand d'huile, j'en ai même été étonnée.

Bambou. — Il est beau.

Reine. — Je ne l'ai pas bien regardé.

Bambou. — Mademoiselle Orchidée est folle de lui.

Reine. — Une femme telle qu'Orchidée peut donc être amoureuse?

Bambou. — On a vu mourir d'amour des demoiselles qui en vivaient jusqu'alors.

Reine. — M. Sévère est charmant. J'aimerais beaucoup qu'on ne parlât plus jamais de lui.

Bambou. — Bien, mademoiselle... En ce cas, il faudrait prévenir Mlle Orchidée. (*Elle sort.*)

SCÈNE III

REINE, ORCHIDEE

Reine. — Bonjour, Orchidée. Surtout ne me parlez pas de ce petit Sévère!

Orchidée. — Vous êtes de mauvaise humeur. C'est bien naturel. Mais je ne venais pas pour vous entretenir de M. Sévère. Entendez-vous ce bruit?

Reine. — On casse de la vaisselle dans la cuisine. Et après?

Orchidée. — Vous ne reconnaissez pas cette voix?

Reine. — Non.

Orchidée. — Ceci vous concerne personnellement, Reine.

Reine. — Vous m'effrayez

Orchidée. — Cachez-vous!

Reine. — Que me veut-on? Je suis trop malheureuse à la fin! Ne peut-on me laisser tranquille?

Orchidée. — C'est Wou-Pa qui vous cherche. Le riche Wou-Pa.

Reine. — Ne me quittez pas... j'ai peur.

Orchidée. — Que puis-je pour vous défendre?... Il va venir ici certainement. Il est accompagné de deux de ses valets. Il est furieux. Il brise tout.

Reine. — Qu'on l'arrête!

Orchidée. — On n'aime pas le scandale dans les clubs de Canards-Mandarins...

Reine. — Il va me tuer.

Orchidée. — Non, mais vous battre encore, sans doute.

Reine. — J'aime mieux mourir.

Orchidée. — Mettez-vous ici, derrière ce paravent.

Reine. — Orchidée! Ma petite sœur! Protégez-moi!

Orchidée. — Que puis-je! Cachez-vous... Je vais essayer de l'entraîner.

SCÈNE IV

REINE, *cachée,* ORCHIDEE
Mme SOURCE, WOU-PA, BAMBOU

Mme Source. — Doucement, s'il vous plaît.

Wou-Pa. — C'est sa chambre?

Bambou. — Oui, mais elle n'y est pas.

Orchidée. — Elle est sortie.

Wou-Pa. — Je l'attendrai.

Mme Source. — Voici Orchidée, monsieur le visiteur, la tendre Orchidée... Ne brisez plus rien, je vous en supplie... Orchidée...

Orchidée. — Vous plairait-il de venir

dans ma chambre admirer un beau tableau, paysage de montage et de mer?

Wou-Pa. — Ote-toi de mon chemin... Où est ta princesse?... Ah! prenez garde... Qu'on l'amène ici morte ou vive ou je m'en charge... Et alors!... Toi, tu sais où elle est? (*Il tord les poignets d'Orchidée.*)

Orchidée. — Non.

Reine, *sortant du paravent.* — Laissez-la.

Wou-Pa. — Ah! Ah! J'en étais sûr!

Reine. — Oui, c'est moi. Et après?

Mme Source. — On dit : « Me voilà, monsieur le distingué visiteur ». Excusez-la...

Wou-Pa. — File, toi, la vieille, et toi aussi Orchidée...

Orchidée. — Ne lui faites pas de mal, monsieur le visiteur...

Wou-Pa. — Ça dépend d'elle.

Mme Source. — Et quand on pense que tant d'autres seraient trop contentes. (*A Orchidée.*) Viens, ma petite nièce... Je suis sûre que tout cela va s'arranger très gentiment.

SCÈNE V

REINE, WOU-PA, BAMBOU

Wou-Pa. — A nous deux. (*A Bambou.*) Toi, reste.

Reine. — Je n'ai pas peur de mourir.

Wou-Pa. — Il ne s'agit pas de mourir! Pourquoi te caches-tu quand j'arrive?

Reine. — Parce que vous êtes brutal et que vous m'effrayez.

Wou-Pa. — Ce ne sont pas là des manières de fille fardée dans un club de Canards Mandarins. Penses-tu m'en imposer?

Reine. — Que voulez-vous de moi?

Wou-Pa. — T'imagines-tu que je te ferais l'honneur de te désirer? Rien à craindre de ce côté! Seulement j'ai les manières en horreur. Et je donne des leçons à celles qui font des difficultés. Retire ta robe.

Reine. — Non.

Wou-Pa. — Prends garde! On me connaît ici. On sait que je n'aime pas répéter mes ordres. Il me plaît que tu retires ta robe.

Reine. — Je ne la retirerai pas.

Wou-Pa. — Attends! (*Il porte la main sur elle et la retire vivement.*) Aïe! La drôlesse m'a mordu. Hola!

(*Les deux valets entrent.*)

Wou-Pa. — La truie m'a mordu la main. Enlevez-lui ses aiguilles de tête... Tenez-la bien. (*Un valet la maintient pendant que l'autre enlève les aiguilles de tête.*) Les boucles d'oreilles, maintenant.

Reine. — Lâchez-moi!

Wou-Pa. — Allons! Allons! Et pour qu'elle ne puisse plus courir, déliez-lui ses bandelettes.

Bambou — Par pitié...

Wou-Pa. — Regarde-la... N'est-elle pas amusante?... La rage l'étouffe. Ah! tu m'as griffé! Ah! tu m'as mordu! Humilie-toi et demande pardon.

Bambou. — Demandez pardon à M. le visiteur, mademoiselle.

Reine. — Jamais!

Wou-Pa. — Quelle peste! (*A Bambou.*) Toi, tu es servante ici?

Bambou. — Oui, monsieur le visiteur.

Wou-Pa. — Bien. (*Aux valets.*) Enlevez la robe de cette fille. J'entends que Bambou la mette et que la princesse prenne la robe de la servante.

Reine. — C'est...

Wou-Pa, *hurlant.* — C'est ma fantaisie! Je m'amuse.

Bambou. — Si monsieur le visiteur le permet... Il y a tant d'autres façons ici de s'amuser...

Wou-Pa. — C'est celle-là qui me plaît. (*Aux valets.*) Dépêchons-nous.

(*Les valets déshabillent Reine et passent sa robe à Bambou.*)

Wou-Pa, *ironique.* — Je suis impatient de voir Mlle Reine de Beauté dans le costume qui lui convient.

Reine. — Je suis brisée...

Wou-Pa. — Elle va faire semblant de s'évanouir, vous allez voir!

Reine, *se roidissant.* — Non, je ne m'évanouirai pas...

Wou-Pa, *aidant Bambou.* — C'est parfait. Bambou vous êtes ravissante ainsi.

Bambou, *alarmée.* — Ce n'est qu'un jeu, mademoiselle. M. Wou-Pa se plaît à nous déguiser.

Wou-Pa. — Du tout. Je sais mettre les gens à leur place. Cette robe te sied et ces épingles de tête te vont à ravir. Comment t'a-t-on laissé simple servante, ici?

Bambou. — Je reprendrais bien ma vieille robe. J'y suis habituée...

Wou-Pa. — Tu t'habitueras vite à l'autre. Tenez-la-bien, vous. Et toi, Bambou, tu me plais. Prends un air languissant.

Reine. — Laissez-moi partir.

Wou-Pa (*A Bambou.*) — De ce pinceau trace sur le papier des mots sans suite, comme mademoiselle.

Bambou. — Pardonnez-moi, je sais si peu écrire...

Wou-Pa. — Fais semblant.

Reine, *aux valets.* — Lâchez-moi, vilains hommes.

Wou-Pa. — Ils vont te lâcher. Tu iras devant les fourneaux et quand je frapperai le gong, tu nous serviras le thé, à Mlle Bambou et à moi!

Reine. — Vous êtes un méchant!

Wou-Pa. — Tu as besoin d'être dressée.

Reine. — Je vous hais'

Wou-Pa. — Tu dis?

REINE. — Je vous hais!
(*Il lève sa canne sur elle.*)
LA VOIX DE SÉVÈRE. — La belle huile! La nne huile!
REINE. — A l'aide! (Elle tombe à genoux.)
WOU-PA, *aux valets.* — Rangez ce paquet linge sale dans un coin.
REINE, *sanglotant.* — A l'aide! A l'aide!

SCÈNE VI

LES MÊMES, SEVERE

SÉVÈRE. — Qu'y a-t-il?
REINE. — Au secours!
WOU-PA. — Laissez-moi tranquille vous, ne vous ai pas demandé.
SÉVÈRE. — Il y a ici une voix qui crie au ours.
WOU-PA. — Est-ce que cela te regarde, olie. Qui t'a permis d'entrer? Je ferai mes mpliments à Mme Source. Voilà une mai- bien tenue!
SÉVÈRE, *à Reine.* — On vous a fait du l, mademoiselle? Relevez-vous.
WOU-PA. — Es-tu sourd? ou idiot?
SÉVÈRE. — Relevez-vous, mademoiselle, et ssez-moi parler à monsieur.
WOU-PA. — Toi!... à moi?...
SÉVÈRE. — Oui... Tranquillisez-vous, ma- noiselle... Je n'aurai qu'un mot à dire.
WOU-PA. — Je serais assez curieux de le naître ce mot-là.
SÉVÈRE. — Daignez m'écouter.
WOU-PA. — Parle.
SÉVÈRE. — Par ici, s'il vous plaît. (*Il l'en- îne sur le devant de la scène.*)
WOU-PA. — Qui es-tu d'abord?
SÉVÈRE. — Rien.
WOU-PA. — Je m'en doutais. Et qu'as-tu à dire? (*Il retrousse sa manche et brandit bâton.*) Je t'engage à être bref.
SÉVÈRE. — Je serai bref. J'aime Mlle ne.
WOU-PA. — Et après?
SÉVÈRE. — C'est tout. Comprenez-moi : Je l'aime... Vous ne me comprenez ... Vous n'avez peut-être jamais aimé?
WOU-PA. — Non...
SÉVÈRE. — Je l'aime.
WOU-PA. — Et c'est dans ton amour que s puisé le courage de m'affronter?
SÉVÈRE. — Oui.
WOU-PA, *après réflexion.* — C'est bien. *laisse tomber son bâton, et d'une voix ngée à ses valets.*) Laissez cette femme. *Les valets lâchent Reine.*)
WOU-PA. — Viens, toi, Bambou... Ah! tu x lui rendre sa robe...
REINE. — Non.
BAMBOU. — Mademoiselle ne désire pas...
REINE. — Non, non... garde-la...
WOU-PA. — Je t'emmène chez moi, Bambou.
BAMBOU. — Il faut que je prévienne Mme Source.
WOU-PA. — Allons lui dire adieu... Vous avez trouvé le moyen de m'apprivoiser, camarade. Sans rancune.

SCÈNE VII

REINE, SEVERE

SÉVÈRE. — Il ne vous a pas battue, mademoiselle?
REINE. — Non.
SÉVÈRE. — Pouvez-vous avancer?
REINE. — Je ne puis avancer. Ils ont dénouer mes bandelettes... Comment faire un pas?... Je suis morte...
SÉVÈRE. — Attendez, mademoiselle... Voilà justement les bandelettes, me permettez-vous de les ajuster?
REINE. — Oui.
(*Il se met à genoux et remet les bandelettes.*)
SÉVÈRE. — Il ne faut pas pleurer, mademoiselle.
REINE. — C'est si bon... C'est d'une telle douceur!... Je ne connaissais pas le goût de ces larmes-là.
SÉVÈRE. — L'autre pied, mademoiselle.
REINE. — Quel courage vous avez eu, monsieur Sévère?...
SÉVÈRE. — Pas tant que vous le croyez, mademoiselle.
REINE. — Monsieur Sévère...
SÉVÈRE. — Voici vos petites bottes. Ce sont vos petites bottes brodées... Maintenant ne bougez pas, je vais aller vous chercher une robe convenable.
REINE. — Non.
SÉVÈRE. — Pourquoi? Vous ne pouvez pas rester ainsi.
REINE. — Non!... N'allez pas me chercher une belle robe... Il me semble que tout ce qu'il y avait d'orgueilleux et de mauvais en moi est parti avec l'autre robe et que je suis maintenant vêtue de douceur et d'humilité.
SÉVÈRE. — Je sais bien que pour mon compte, j'étais rudement gêné hier d'être déguisé en seigneur...
REINE. — Mais vous, cela ne vous avait pas changé.
SÉVÈRE. — Vos cheveux maintenant. (*Il arrange ses cheveux.*)
REINE. — Ainsi nous voilà tous deux habillés de même, maintenant.
SÉVÈRE. — Pour quelques instants.
REINE. — Nous sommes du même pays... Monsieur Sévère... (*Elle se lève.*)
SÉVÈRE, *interdit.* — Mademoiselle.

REINE. — Vous seul êtes brave et sincère et loyal parmi tous ceux dont j'ai regardé les prunelles. Monsieur Sévère...

(*Elle met un genou en terre.*)

SÉVÈRE. — Oh! mademoiselle... devant moi!

REINE. — Je me prosterne devant vous... Je n'ai pas tout dit... Je n'ai rien dit encore... Il y a des paroles que vous devez entendre. J'étouffe de ne pas les prononcer.

SÉVÈRE. — Mademoiselle... je me suis voué à votre service... humblement... ce que vous voulez, je le veux... S'il faut me précipiter dans une cuve bouillante... s'il faut poser mes pieds sur un feu ardent, je suis prêt.

REINE. — Je ne réclame de vous que votre bonheur. Emmenez-moi... Je suis à vous et si vous me voulez pour femme, prenez-moi...

SÉVÈRE. — Pourquoi vous moquer, mademoiselle? Dix mille personnes se mettraient sur les rangs que, bien sûr, je serais la dix-millième.

REINE. — Je me suis gardée pour vous.

SÉVÈRE. — C'est impossible...

REINE. — Je vous aime. Je t'aime, entends-tu. Je serai heureuse et fière de hausser devant vous jusqu'à mes sourcils, jusqu'à mes yeux qui ont tant pleuré, le plateau du riz et du thé. (*Elle lui apoprte le plateau.*) Vous êtes mon seigneur! Vous êtes mon maître. Déjà mon âme vous appartient et si mon corps peut vous apporter une joie, mon corps est à vous... Tout ce que j'ai je vous le donne. Je t'aime...

SÉVÈRE, *chancelant.* — Mon métier est modeste. Mon toit est pauvre...

REINE. — J'aime ton métier. J'aime ton foyer. Je t'aime. Emmène-moi devant toutes, à la lumière du jour...

SÉVÈRE. — Ma Reine!

(*Il la prend dans ses bras et la baise sur la bouche.*)

REINE, *frappant sur le gong.* — Venez toutes!

SCÈNE VIII

ORCHIDEE, CIGOGNE DE L'OUEST

Mme QUATRE-NOURRICES, Mme SOURCE

Mme SOURCE. — Quel est ce nouveau scandale?

Mme QUATRE-NOURRICES. — C'est la première fois qu'il se passe des choses pareilles dans cette maison.

Mme SOURCE. — Mademoiselle Reine, je suis très mécontente de vous.

REINE. — Je m'en vais, bonne tante.

Mme SOURCE. — Qui me remboursera?

REINE. — J'épouse M. Sévère de Pe[illegible] Liang.

Mme SOURCE. — Et les dix onces?

SÉVÈRE. — Je vous les donne. Je rachè[illegible] Mlle Reine.

Mme QUATRE-NOURRICES. — Dans ce ca[illegible] souhaitons-leur mille et mille chances, m[illegible] sœur. Mlle Reine, voyez-vous, n'était pa[illegible] faite pour une maison comme il faut.

REINE, *aux femmes.* — Et vous, adieu[illegible] Adieu!, ma douce Orchidée...

ORCHIDÉE. — Les dix mille chances su[illegible] vous, Reine!

REINE. — Merci. Adieu Cigogne de l'Oues[illegible] Adieu, Brillant-Nénuphar!

CIGOGNE DE L'OUEST et BRILLANT-NÉNU[illegible]PHAR. — Adieu!

BRILLANT-NÉNUPHAR. — C'est très bie[illegible] ainsi!

CIGOGNE DE L'OUEST. — Vendrez-vous d[illegible] l'huile, Reine?

REINE. — Certes!

SÉVÈRE. — Je laisse mes seaux ici... J[illegible] viendrai les reprendre.

REINE. — Non, mon amour. J'entends po[illegible] ter la moitié du fardeau...

SÉVÈRE. — Je ne le permettrai pas...

REINE. — Pour une fois, afin de marqu[illegible] que je serai désormais la plus fidèle, la pl[illegible] humble et la plus obéissante des épouses.

(*Ils chargent les seaux.*)

SÉVÈRE. — La belle huile!

REINE. — La bonne huile!

(*Musique.*)

LE VIEILLARD

C'était un adolescent dans sa pleine vi[illegible]gueur,
C'était la plus belle des créatures.
Il lui avouait ses pensées les plus chèr[illegible]
Et ses rêves secrets et sa flamme int[illegible]rieure,
Elle avouait sa mélancolie passée
Et son bonheur présent de nouer sa cha[illegible] à sa chair,
Lui, disait merci au destin qui les ava[illegible] réunis.
Tous deux remerciaient la nuit parfai[illegible]
Et bénissaient l'Amour grandi par l'esp[illegible]rance.
Un brutal avait échuoé malgré son or
Là où un enfant, par sa bonté seule, ava[illegible] réussi.

(*Musique.*)

RIDEAU

FIN

LA PLUS BELLE REVUE DU MONDE

LE THÉATRE

et Comœdia Illustré

publie, dans chacun de ses numéros et en brochures séparées,

LES CAHIERS DRAMATIQUES

recueil choisi des plus grands succès de la Saison.

Ont déjà paru :

MADEMOISELLE BOURRAT
Pièce en 4 actes de CLAUDE ANET

LA COUTURIÈRE DE LUNÉVILLE
Comédie en 4 actes de M. ALFRED SAVOIR

LA REVUE DU VAUDEVILLE
Texte et Dessins de RIP

SIX PERSONNAGES EN QUÊTE D'AUTEUR
de PIRANDELLO
(Traduction de Benjamin Crémieux)

POUCHE
de René PETER et Henri FALK

LILIOM
de François MOLNAR (Traduction de Mme de Comminges et M. Adorjan)

L'AUTRUCHE
Comédie en 3 actes de ROMAIN COOLUS

EN BOMBE !
Comédie-bouffe en 3 actes de HENRY KISTEMAECKERS

LA NOUVELLE HÉLOÏSE
Comédie en 2 actes de M. ALFRED SAVOI[R]

PÉPÉ
Comédie en 3 actes d'André BARDE

KNOCK
ou le
TRIOMPHE DE LA MÉDECINE
Pièce en 3 actes de M. Jules ROMAINS

MOZART
Comédie en 3 actes de René FAUCHOIS

VIENDRONT ENSUITE :

Jean SARMENT. *Les Six Grimaces de Don Juan*
(Studio des Champs-Élysées)

Bernard SHAW. . . . . . . *PYGMALIO[N]*
(Théatre des Art[s])

ABONNEZ-VOUS SANS TARDER :

UN AN : France : 55 francs. — Étranger : 70 francs.

Editions JACQUES HÉBERTOT
15, Aveuue Montaigne, Paris (8e)

CHÈQUE POSTA[L]
Paris 30-96

Le Directeur-Gérant : JACQUES HÉBERTOT.

Imprimerie des Publications Jacques Hébertot
15, Avenue Montaigne, Paris

15 MARS 1924

LES CAHIERS DRAMATIQUES

2e ANNÉE
N° 14

Supplément au n° 30 du *Théâtre et Comœdia Illustré*

PYGMALION

✣ ✣

COMÉDIE EN CINQ ACTES

par

BERNARD SHAW

Version française faite sur sa demande

PAR

AUGUSTIN ET HENRIETTE HAMON

✣ ✣

Représentée pour la première fois à Paris,
sur la scène du Théâtre des Arts
le 27 Septembre 1923

Ce numéro ne doit pas être mis en vente sans celui du *Théâtre et Comœdia Illustré* portant la date du 15 Mars 1924.

BERNARD SHAW

PYGMALION

DISTRIBUTION

Hamon	MM.	PIZANI.
Le Colonel Latour		ARVEL.
Colombe		MICHEL SIMON.
Fred		NOEL DARZAL.
Un Spectateur		GRIFFON.
Un Spectateur sarcastique		MATHIS.
Lisa	Mmes	PAULETTE PAX.
Mme Hamon		MARIE-LAURE.
Mme Poire		PAULE MARSA.
Mme de Jolimont		CLAUDE OLDY.
Clara		MARTHE HAREL.
Une Femme de Chambre		COPPY.

ACTE PREMIER

La place du Théâtre-Français à Paris, à 11 h. 15 du soir. Torrents d'eau d'une verse d'été. Dans toutes les directions, on entend de frénétiques coups de sifflets, ui hèlent des taxis. Les piétons courent s'abriter sous les arcades et sous le porche 'u théâtre. Diverses personnes s'y sont déjà réfugiées et, parmi elles, une dame et sa ille, en toilette de soirée. Le cou tendu, elles regardent sombrement tomber la pluie. 'outes, sauf un homme qui, à l'arrière-plan, prend des notes. Il a le visage tourné vers 1 porte du théâtre et semble entièrement absorbé par son carnet de notes.

La cloche d'une église sonne le premier quart après onze heures.

LA JEUNE FILLE, *entre les piliers centraux, oche de celui qui est sur sa gauche.* — Je mmence à avoir froid jusque dans les os... ie peut bien faire Fred, pendant tout ce nps-là?... Voilà plus de vingt minutes qu'il t parti.

LA MÈRE, *à droite de sa fille.* — Non, pas nt que cela... Tout de même, il aurait déjà ι nous ramener un taxi.

UN SPECTATEUR, *à droite de la dame.* — Y trouvera aucun taxi avant minuit mame, moment ous qu'y reviennent après qu'ils it remisé leurs clients du théâtre.

LA MÈRE. — Mais il nous en faut un de xi!... Nous ne pouvons pas rester ici jus-ı'à minuit... oh! que c'est vexant.

LE SPECTATEUR. — Possible, mais c'est ıs ma faute, vous savez!

LA FILLE. — Si Fred avait été tant soit :u malin, il serait allé en prendre un à la ation.

LA MÈRE. — Mais qu'est-ce qu'il pouvait ire avec cette pluie, le pauvre petit?

LA FILLE. — D'autres en ont bien trouvé, s taxis!... Pourquoi pas lui alors?

(Fred arrive en courant, pour échapper à la pluie. Il ferme son parapluie ruisselant. C'est un jeune homme de vingt ans environ, en habit de soirée. Il a les pieds trempés jusqu'aux chevilles.)

LA FILLE. — Alors, tu n'as pas trouvé de taxi?

FRED. — Pas un!... Impossible d'en trouver, ni pour or ni pour argent.

LA MÈRE. — Oh! certainement il doit y en avoir... Tu n'as pas bien cherché.

LA FILLE. — Que c'est embêtant! Faut-il que ce soit nous qui allions en chercher un?

FRED. — Mais je vous dis qu'ils sont tous pris. La pluie est venue à l'improviste, personne ne s'y attendait et dame, tout le monde a été obligé de prendre un taxi. J'ai été très loin à droite et à gauche et je n'ai rien trouvé.

LA MÈRE. — As-tu été jusqu'au Louvre?

FRED. — Oui, il n'y en avait pas un seul.

LA FILLE. — Enfin, où as-tu été?

FRED. — J'ai été tout aux alentours... Aurais-tu voulu que j'aille jusqu'à la Concorde?

LA FILLE. — Tu n'as été nulle part, ça se voit!

La Mère. — Décidément, tu n'es pas d'un grand secours, Fred. Cherche encore et ne reviens que lorsque tu auras trouvé un taxi.

Fred. — Je vais me faire tremper pour rien, voilà tout.

La Fille. — Et nous!... Est-ce que nous devons rester là toute la nuit, dans ce courant d'air, avec presque rien sur le dos? Quel sale égoïste tu fais!

Fred. — Très bien, très bien, j'y vais, j'y vais!

(*Il ouvre son parapluie, s'élance et rencontre une marchande de fleurs qui arrive en courant pour s'abriter. Cette collision fait que le panier de cette dernière lui tombe des mains. Un éclair aveuglant suivi instantanément d'un grand coup de tonnerre, sert d'orchestre à cet incident.*)

La Marchande de Fleurs. — Dis donc, Fred, on regarde ous qu'on va, mon petit chéri!

Fred. — Pardon! (*Il s'éloigne en courant.*)

La Marchande de Fleurs, *en ramassant ses fleurs éparses et les replaçant dans son panier.* — En v'là des magnes!... Deux bouquets de violettes dans la boue!

(*Elle va s'abriter à la droite de la dame, en poussant en arrière le spectateur, afin de se faire de la place.*)

La Mère. — Comment savez-vous que mon fils s'appelle Fred, je vous prie?

La Marchande de Fleurs. — Ah! alors, c'est votre fils!... Eh ben, si que vous aviez fait vot' devoir de daronne, y serait pas ballot au point que d'abimer les fleurs d'une pauv' fille, et pis de se cavaler sans payer!... Vous allez m'les payer, hein?

La Fille. — N'en fais rien, maman!... Quelle idée!

La Mère. — Je t'en prie Clara. Permets-moi... As-tu des sous?

Clara. — Non... Rien qu'une pièce de deux francs.

La Marchande de Fleurs, *avec espoir.* — Oh! ma bonne dame, j'peux faire la monnaie.

La Mère, *à Clara.* — Donne-la-moi... (*Clara se sépare à regret de sa pièce. A la marchande.*) Tenez. Voilà pour vos fleurs.

La Marchande de Fleurs. — Merci bien, madame.

Clara. — Dis-lui de te rendre la monnaie. Ce ne sont que des bouquets de dix sous.

La Mère. — Mais tais-toi donc!... (*A la marchande.*) Vous pouvez garder la monnaie.

La Marchande de Fleurs. — Oh! merci beaucoup, madame.

La Mère. — Maintenant, dites-moi comment vous savez le nom de ce jeune monsieur?

La Marchande de Fleurs. — Mais je l'sais pas.

La Mère. — Comment!... Je vous ai entendue l'appeler par son nom!... N'essayez pas de me tromper.

La Marchande de Fleurs. — Mais je vous trompe pas! J'l'ai appelé Fred, quoi comme j'l'aurais appelé Charlot, comme vous feriez vous-même, si vous jactiez à un étranger et que vous vouliez être aimable. (*Elle s'assied à côté de son panier.*)

Clara. — Quarante sous de jetés!... Vraiment, maman, tu aurais pu épargner ça à Fred.

(*Indignée, elle se retire derrière le pilier.*)

(*Un monsieur d'un certain âge, au type militaire, l'air aimable, arrive vivement s'abriter. Il ferme son parapluie qui ruisselle. Comme Fred, il a les pieds trempés jusqu'à la cheville. Il est en habit de soirée avec un léger pardessus. Il prend la place que Clara, en se reculant, vient de laisser libre.*)

Le Monsieur. — Pfou!

La Mère, *au monsieur.* — Cela a-t-il l'air de cesser?

Le Monsieur. — Je crains bien que non... Cela a recommencé à tomber plus fort que jamais, il y a deux minutes.

La Mère. — Ah, mon Dieu! (*Elle se recule tristement, pour aller rejoindre sa fille.*)

La Marchande de Fleurs. — Si c'est que ça tombe à siaux, c'est signe que ça va bientôt cesser. Allons, mon cap'taine, courage et achetez une fleur à une pauv' marchande.

Le Monsieur. — Je regrette, mais je n'ai pas de monnaie.

La Marchande de Fleurs. — Oh, cap'taine, je peux vous en faire de la monnaie, moi!

Le Monsieur. — D'un billet de vingt francs? Je n'ai pas moins.

La Marchande de Fleurs. — Oh, tout de même, cap'taine, ajetez-moi une fleur; j'pis faire de la monnaie de quarante sous. T'nez prenez-moi ça pour dix sous.

Le Monsieur. — Allons, ne m'ennuyez pas... Laissez-moi. (*Tâtant ses poches.*) Non, vraiment, je n'ai pas de monnaie... Ah, attendez : voilà cinq sous, si cela peut vous être utile.

Le Spectateur. — 'Tention, dites donc. Donnez-lui une fleur en pour, car il y a là derrière un type qui écrit tout ce que vous dites. (*Tout le monde se retourne pour regarder l'homme qui prend des notes.*)

La Marchande de Fleurs, *se relevant, terrifiée.* — J'ai rien fichu d'mal, moi, en jactant au mossieu! J'ai ben le droit de vendre des fleurs, si j'reste en bas du trottoir. (*Nerveusement.*) Oh, m'ssieu soyez bath, le laissez pas m'accuser, qu'est-ce que je prenrais pour mon rhume alors?... Y m'enlève

aient ma renommée et y me cavaleraient ans les rues pour avoir parlé à un monieur...

Le Monsieur qui prend des notes, *s'aançant à sa gauche. Tous les autres se masent autour de lui.* — Là là, là là, là là,... ui est-ce qui vous fait quelque chose, pete imbécile?... Pour qui me prenez-vous?

Le Spectateur. — Ça va bien, c'est un onsieur comme y faut. Vous n'avez qu'à egarder ses bottines... (*Expliquant au moneur qui prend des notes.*) Elle croyait que ous étiez une bourrique, monsieur.

Le Monsieur qui prend des notes, *avec n vif intérêt.* — Et qu'est-ce que c'est, une ourrique?

Le Spectateur, *inapte à donner une exlication.* — Une bourrique, c'est... ben, est une bourrique, quoi!... Qué que vous oulez qu'on dise autrement? Une espèce de ouchard, quoi?

La Marchande de Fleurs, *toujours craine.* — Je jure que j'ai jamais dit un mot...

Le Monsieur qui prend des notes, *avec torité, mais bonne humeur.* — Taisezous! Taisez-vous!... Est-ce que j'ai l'air d'un olicier?

La Marchande de Fleurs, *loin d'être rasrée.* — Alors, porquoi que vous avez écrit que j'ai dit?... J'sais t'y moi, si vous m'avez en prise?... Montrez un peu c'que vous ez écrit su'moi... (*Le Monsieur qui prend s notes ouvre son carnet et le lui fourre us le nez.*) Qué que c'est que ça?... C'est s de la vraie écriture!... J'peux pas lire ça.

Le Monsieur qui prend des notes. — oi, je le peux. (*Il lit en reproduisant exacment la prononciation de la marchande.*) Allons, mon cap'taine, courage et ajetez e fleur à une pauv' marchande. »

La Marchande de Fleurs, *très affligée.* Et tout ça pasque j'l'ai appelé cap'taine... oulais ren faire d'mal... (*Au monsieur.*) ii, m'sieu, j'vous en prie, le laissez pas accuser pour un mot comme c'lui-là. ous...

Le Monsieur. — Vous accuser!... Mais je accuse personne, moi!... (*Au Monsieur qui end des notes.*) Si vous êtes un policier, onsieur, je vous assure qu'il est absoluent inutile de vouloir me protéger, avant e je vous le demande, contre les molestans de jeunes femmes... Tout le monde a s bien vu que cette jeune fille ne me vout aucun mal.

Tous les Spectateurs, *protestant contre spionnage de la police.* — Sûr qu'on l'a ... En quoi que cela vous regarde-t-il... Mê-vous de vos affaires!... Pour sûr, il veut l'avancement... Inscrire les paroles des ns!... La fille ne lui a même pas dit un ot... Et pis quel mal qu'y aurait eu si elle en avait dit un?... Eh ben, c'est du joli, qu'une jeune fille ne puisse plus s'abriter contre la pluie sans qu'on l'insulte. Etc., etc.

Le Spectateur. — C'est pas une mouche, c'est un impudent... Se mêle-de-tout... V'là ce qu'il est, c'est moi qui vous le dis. Regardez ses bottines.

Le Monsieur qui prend des notes, *s'adressant à lui avec sympathie.* — Et comment va toute votre famille de Grenelle?

Le Spectateur, *soupçonneux.* — Qui vous a dit que ma famille était de Grenelle?

Le Monsieur qui prend des notes. — Peu importe... C'est vrai. (*A la marchande de fleurs.*) Comment se fait-il que vous veniez de si loin? Vous êtes née dans la rue Mouffetard.

La Marchande de Fleurs, *terrifiée.* — Oh!... Qué mal s'qu'y a à ce que je fiche le camp d'la rue Mouffetard? C'était pas même bon pour un cochon! Et y a fallu que je paye cent sous par semaines pour c'te turne!... (*Pleurant.*) Oh... hou... hou... hou...

Le Monsieur qui prend des notes. — Vivez où vous voulez, mais ne faites pas ce bruit-là!

Le Monsieur — Allons? Allons... Il ne peut rien vous faire. Vous pouvez vivre où vous voulez.

Un Spectateur sarcastique, *se poussant entre le Monsieur et le Monsieur qui prend des notes.* — Aux Champs-Elysées, par exemple!... Ça m'intéresserait de parler avec vous de la question des logements.

La Marchande de Fleurs *tombant dans une méditation mélancolique, sur son panier et se parlant tristement à elle-même en s'asseyant sur le trottoir.* — J'sis une honnête fille, moi, j'peux l'dire!

Le Spectateur sarcastique, *sans faire attention à elle.* — Et savez-vous d'où je viens, moi?

Le Monsieur qui prend des notes. — Montmartre.

Le Spectateur sarcastique, *ahuri.* — Qui dit le contraire?... Que je sois pendu!... Mais vous savez tout, vous!

La Marchande de Fleurs, *continuant à nourrir sa croyance dans le tort qu'on lui a fait.* — Y n'a pas le droit de fourrer son blair dans mes affaires.

Le Spectateur, *à la marchande.* — Ben sûr qu'y ne l'a pas... Supportez pas ça de lui... (*Au Monsieur qui prend des notes.*) Dites donc, de quel droit que vous savez ce qui regarde les gens qui n'ont jamais eu d'affaires avec vous?... Ous qu'elle est votre autorisation?

Plusieurs Spectateurs, *encouragés par cette apparence de légalité.* — Oui... Où estelle votre autorisation?

La Marchande de Fleurs. — Je m'en fiche de c'qu'y dit... J'veux pas avoir de rapports avec sa pomme!

Le Spectateur. — Nous prenez-vous pour de la boue?... Pas de danger que vous preniez ces libertés avec un monsieur!

Le Spectateur sarcastique. — Bien vrai, ça!... Dites-lui d'où il vient, lui, puisque vous tenez à dire la bonne aventure.

Le Spectateur qui prend des notes. — Angers, Poitiers, Paris et l'Inde.

Le Monsieur. — Tout à fait exact. (*Rire général.*)

Divers Spectateurs. — Il sait tout... L'avez-vous entendu dire au bourgeois d'où il vient?

Le Monsieur, *au Monsieur qui prend des notes.* — Pardon, monsieur, mais faites-vous cela dans un music-hall, comme métier?

Le Monsieur qui prend des notes. — J'y ai déjà songé... Peut-être le ferai-je un jour.

(*La pluie a cessé. Les personnes qui sont en dehors du groupe commencent à s'en aller.*)

La Marchande de Fleurs, *encouragée par la sympathie publique.* — Ben sûr que c'est pas un mossieu comme y faut pour s'mélanger ainsi des affaires d'une pauv' fille.

Clara, *perdant patience, se fraye avec violence un chemin pour arriver sur le devant et bouscule le monsieur qui se retire poliment de l'autre côté du pilier.* — Que peut bien faire Fred?... Je vais certainement attraper une pneumonie si je reste plus longtemps dans ce courant d'air.

Le Monsieur qui prend des notes. — Quartier de l'Hôtel de Ville.

Clara, *avec colère.* — Je vous prie de garder pour vous vos remarques impertinentes.

Le Monsieur qui prend des notes. — J'ai donc parlé tout haut?... Je n'en avais pas l'intention. Je vous demande pardon... Votre mère est de Carcassonne. Elle, il n'y a pas à se tromper.

La Mère, *s'avançant entre sa fille et le Monsieur qui prend des notes.* — Comme c'est curieux... J'ai été élevée dans la pension de la Grosse-Dame, près de Carcassonne.

Le Monsieur qui prend des notes, *riant bruyamment.* — Ha! Ha! Ha!... Quel drôle de nom!... Pardon... (*A la Fille.*) Vous désirez un taxi, mademoiselle?

Clara. — Ne me parlez pas, je vous en prie! (*Elle se retire avec hauteur à l'arrière du porche.*)

La Mère. — Oh! Clara, Clara! Je t'en prie!... (*Au Monsieur qui prend des notes.*) Nous vous serions très reconnaissantes, monsieur, si vous pouviez nous procurer une voiture... (*Le Monsieur qui prend des notes tire un sifflet.*) Merci, monsieur. (*Elle va rejoindre sa fille. Le Monsieur qui prend des notes fait entendre un coup de siffle strident.*)

Le Spectateur sarcastique. — Là!.. Quand je vous le disais, que c'était un ser got en civil.

Le Spectateur. — C'est pas un sifflet d mouchard, ça, c'est un sifflet de sportsman

La Marchande de Fleurs, *encore préoc cupée de ses sentiments blessés.* — Y n'a pas le droit de m'enlever ma répitation!.. Ma répitation! c'est la même chose pou moi que pour une dame, na!

Le Monsieur qui prend des notes. — Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mai la pluie a cessé depuis deux minutes en viron.

Le Spectateur. — C'est ma foi vrai.. Pourquoi que vous l'avez pas dit plus tô alors? Et nous qui perdons not' temps écouter vos estupidités. (*Il s'éloigne vers l droite.*)

Le Spectateur sarcastique. — Je peu vous dire d'où vous venez, vous... Vous ve nez de Charenton. Retournez-y... Au revoi (*Il part en se pressant, du côté gauche.*)

La Marchande de Fleurs. — Donner l frousse comme ça au gens!... Aimerait-y ça lui?

La Mère, *s'avançant hors de son abri e regardant en l'air pour bien s'assurer qu la pluie a cessé.* — Il fait très beau mainte nant. Nous allons pouvoir aller à pied jus qu'à l'autobus... Allons, viens, Clara. (*Ell relève ses jupes jusqu' au-dessus des chevi les et s'éloigne rapidement vers la droite.*)

La Fille. — Mais le taxi... (*Sa mère n peut plus l'entendre.*) Oh! que c'est assom mant! (*Elle suit sa mère avec humeur. Tou les autres sont maintenant partis, sauf l Monsieur qui prend des notes, le Monsieu et la Marchande de fleurs. Assise, celle-ci a range son panier de fleurs tout en se pla gnant de son sort et en murmurant.*)

La Marchande de Fleurs. — Pauv' fil que j'sis!... La vie est ben assez dure comm ça, sans êt' encore cavalée et emb'etée.

Le Monsieur, *retournant à sa premiè place, à gauche du Monsieur qui prend de notes.* — Comment vous y prenez-vous, ce n'est pas être indiscret?

Le Monsieur qui prend des notes. — La phonétique, tout simplement. La scienc de la prononciation. C'est ma profession aussi mon dada... Heureux l'homme q peut vivre de son dada! Vous, vous pouve au parler, discerner un Provençal d'un Br ton. Moi, je peux situer un homme à 10 k lomètres près. Même ici, je peux le situer 2 kilomètres, parfois même à deux ru près.

La Marchande de Fleurs. — Y devra z'avoir honte, le lâche!

Le Monsieur. — Mais peut-on vivre de cela?

Le Monsieur qui prend des notes. — Oh oui! Et même très grassement. Nous vivons à une époque de parvenus. Les hommes commencent à Montmartre avec 2.000 francs d'appointements et finissent millionnaires aux Champs-Elysées. Ils veulent renier Montmartre, mais ils se vendent chaque fois qu'ils ouvrent la bouche... Or, je puis leur enseigner...

La Marchande de Fleurs. — Qu'y s'mélange de ses affaires à lui, et qu'y foute la paix à une pauv' fille...

Le Monsieur qui prend des notes, *éclatant.* — Oh! ma bonne femme, cessez instantanément cet abominable bruit... ou bien, allez vous abriter ailleurs!

La Marchande de Fleurs, *d'un ton de faible dépit.* — J'ai ben l'droit d'êt' ici, tout comme vous, si j'veux.

Le Monsieur qui prend des notes. — Une femme qui articule des sons aussi discordants et aussi horripilants n'a le droit d'être nulle part... Elle n'a même pas le droit de vivre... Souvenez-vous que vous êtes un être humain avec une âme et le don divin du langage articulé. Rappelez-vous que votre langue maternelle est la langue de Corneille, de Molière et de Voltaire... Et ne demeurez pas là assise à gémir comme un pigeon bilieux.

La Marchande de Fleurs, *tout à fait accablée, levant les yeux sur lui, dans un mélange d'étonnement et de supplication sans oser lever la tête.* — Oï-oï-oï-oï!

Le Monsieur qui prend des notes, *sortant vivement son carnet.* — Sacristi! Quel son! (*Il écrit, puis tient le carnet devant lui, en reproduisant exactement les voyelles de la marchande.*) Oï-oï-oï-oï-oï-oï!

La Marchande de Fleurs, *amusée par cette répétition et riant malgré elle.* — C'te blague!

Le Monsieur qui prend des notes. — Vous voyez cette créature, avec son français de trottoir — le français qui la maintiendra dans le ruisseau jusqu'à la fin de ses jours. Une situation de femme de chambre est aussi loin de sa portée que la Russie est loin de la nôtre... Eh bien, monsieur, en trois mois, je pourrais faire passer cette jeune fille pour une duchesse à un garden party chez un ambassadeur. Je pourrais même lui trouver une place de femme de chambre ou d'employée de magasin, ce qui exige un meilleur français. Voilà ce que j'enseigne aux commerçants millionnaires. Et avec les bénéfices que j'en tire, je me livre à un véritable travail scientifique en phonétique et un peu aussi comme poète, à la manière de Villon.

Le Monsieur. — Moi, j'étudie les dialectes hindous et...

Le Monsieur qui prend des notes, *vivement.* — Vraiment!... Alors, est-ce que vous ne connaîtriez pas le colonel Latour, l'auteur du sanscrit écrit?

Le Colonel Latour. — C'est moi, le colonel Latour... Qui êtes-vous donc?

Hamon. — Henry Hamon, auteur de l'alphabet universel de Hamon.

Latour, *avec enthousiasme.* — J'arrive de l'Inde pour vous voir.

Hamon. — Et moi, j'allais partir pour l'Inde pour vous voir.

Latour. — Où demeurez-vous?

Hamon. — 27, rue Cassini. Venez me voir demain.

Latour. — Moi, je suis au Majestic. Venez avec moi, et nous taillerons une bavette en soupant.

Hamon. — Entendu.

La Marchande de Fleurs *à Latour, tandis qu'ils se disposent à partir ensemble.* — Vous m'achetez une fleur, mon bon monsieur... J'ai pas d'quoi payer ma tôle.

Hamon. — Menteuse!... Vous avez dit que vous pouviez changer quarante sous.

La Marchande de Fleurs, *se levant désespérée.* — Oh! vous, on d'vrait vous zigouiller, pour sûr! (*Lançant son panier aux pieds de Hamon.*) Tenez v'là toute ma camelote pour dix ronds.

(*La cloche de l'église sonne le deuxième quart. Hamon s'arrête, soulève solennellement son chapeau et écoute. Latour jette quarante sous dans le panier et s'éloigne du côté gauche.*)

Hamon. — Un souvenir?... (*Il jette une poignée de monnaie dans le panier et suit Latour.*)

La Marchande de Fleurs, *ramassant les quarante sous.* — Oï-oï-oï-oï! (*Ramassant un billet de cent sous.*) Oï-oï-oï-oï-oï! (*Ramassant plusieurs pièces de monnaie.*) Oï-oï-oï-oï-oï-oï! (*Ramassant un billet de 10 francs.*) Oï-oï-oï-oï-oï-oï-oï-oï!

Fred, *arrivant en courant.* — Je viens juste d'attraper un taxi... Tiens! (*A la Marchande de fleurs.*) Où sont donc les deux dames qui étaient ici?

La Marchande de Fleurs. — A sont débinées à pattes jusqu'à l'autobus, quand la flotte a fini de tomber.

Fred. — Et elles m'ont laissé avec mon taxi sur le dos! Sacré nom d'un chien!

La Marchande de Fleurs, *avec grandeur.* — T'en fais pas, mon p'tit!... Je m'débine en taxi, moi!... quarante ronds, c'est pas une affaire pour mon gniasse. Adieu bébé! (*Majestueusement, elle se dirige vers le taxi.*)

Fred. — Eh bien, elle est raide, celle-là, par exemple!

Rideau

ACTE II

Le jour suivant, à 11 heures du matin. Le laboratoire de Hamon, rue Cassini. Une chambre au premier étage. La porte à deux battants est au milieu du mur du fond. Les personnes qui entrent trouvent dans le coin à droite, deux grands cartonniers, placés à angle droit l'un avec l'autre, contre les murs. Le coin est coupé par une grande table-bureau, sur laquelle il y a un phonographe, un laryngoscope, une rangée de tout petit tuyaux d'orgue dans un coffre médiéval avec un soufflet, semblables à ceux sur lesquels jouent les anges, dans les peintures du XIVe siècle; une série de verres de lampes sur des becs à flamme légère, qui sont rattachés par un tube de caoutchouc à un robinet à gaz placé dans le mur. Plusieurs diapasons de différentes grandeurs sont çà et là sur la table, ainsi qu'une image, grandeur naturelle, de la moitié d'une tête humaine, montrant en sections les organes vocaux, et enfin une boîte avec des fiches d'adresses.

Plus loin dans la chambre, mais du même côté, il y a une cheminée, avec un bac à charbon et un fauteuil de cuir, confortable, du côté le plus proche de la porte. Le feu est allumé. Sur la cheminée, une pendule. Entre la cheminée et la table au phonographe, un pupitre à journaux.

De l'autre côté de la porte centrale, à gauche du visiteur, un spiromètre sur son support, de façon que son tube arrive commodément au niveau des élèves dont Hamon désire mesurer la capacité pulmonaire. Le coin le plus éloigné et presque tout le mur latéral sont occupés par un piano à queue, dont le clavier est du côté le plus éloigné de la porte. Devant est une banquette pour celui qui joue; elle est de la longueur du clavier.

Derrière la banquette, un casier à musique. Sur le piano une boîte de chocolat.

Le milieu de la pièce est vide. En plus du fauteuil, de la banquette du piano et de deux chaises devant la table au phonographe, il n'y a qu'une autre chaise, placée près de la cheminée. Sur les murs, des gravures : pour la plupart, des Piranesi et des portraits en demi-teintes. Point de peinture.

Latour est assis devant la table. Il dépose des cartes et un diapason dont il vient de se servir. Hamon, debout près de lui, ferme deux ou trois tiroirs des cartonniers.

HAMON, *fermant le dernier tiroir.* — Je crois que je vous ai tout montré.

LATOUR. — Tout cela est absolument surprenant! Vraiment!... Mais je vous avoue que je n'en ai pas saisi la moitié.

HAMON. — Voulez-vous que nous recommencions, en partie?

LATOUR, *se levant et venant devant la cheminée où il se plante, le dos au feu.* — Non, merci, non pas maintenant... J'en ai assez pour ce matin.

HAMON, *le suivant, debout à sa gauche.* — Ereintant, n'est-ce pas, d'écouter des sons?

LATOUR. — Oui, c'est une tension terrible... J'étais assez content de moi, car je pouvais prononcer vingt-quatre sons distincts de voyelles, mais vos cent trente me dépassent. Je n'entends pas la moindre différence entre la plupart d'entre eux.

HAMON, *riant, tout en allant au piano.* — Ça viendra avec la pratique, allez... D'abord, on n'entend pas de différence, puis peu à peu, en continuant à écouter, on trouve qu'ils sont aussi différents qu'un *la* l'est d'un *si*... (*Mme Poire apparaît à la porte. C'est la femme de charge de Hamon.*) Que voulez-vous?

Mme POIRE, *hésitante et perplexe.* — Il y a là une jeune femme qui désire vous voir, Monsieur.

HAMON. — Une jeune femme!... Qu'est-ce qu'elle veut?

Mme POIRE. — Mon Dieu, monsieur, elle dit que vous serez enchanté de la voir quand vous saurez pourquoi elle vient. C'est une fille tout à fait vulgaire, monsieur. Je l'aurais bien renvoyée, mais je me suis dit que peut-être vous vouliez la faire parler dans vos machines... Je n'ai pas mal fait, n'est-ce pas, monsieur? Vous voyez de si drôles de gens, parfois... Aussi vous m'excuserez, j'en suis sûre, monsieur.

HAMON. — C'est bien, c'est bien, madame Poire. Mais dites-moi, a-t-elle un accent intéressant?

Mme POIRE. — Oh!... Quelque chose d'horrible, d'épouvantable, monsieur... Vrai de vrai, je ne comprends pas comment vous pouvez vous intéresser à pareilles choses.

HAMON, *à Latour.* — Nous la voyons, hein?... Faites-la monter, madame Poire.

Mme POIRE, *ne s'y résignant qu'à moitié.* — Oui, monsieur, oui... C'est à vous de décider. (*Elle descend.*)

Hamon. — Quelle veine! Je vais vous ontrer comment j'enregistre. Nous allons faire parler et je transcrirai ses paroles, abord d'après le système du parler visi- e de Bell, puis après, en larges romaines. nsuite, nous la ferons parler devant le pho- ographe, de façon que vous puissiez l'en- ndre aussi souvent que vous le voudrez, vec la transcription écrite devant vous.

Mme Poire, *réapparaissant.* — La jeune le, monsieur.

(*La Marchande de fleurs entre solennelle- ent. Elle a un chapeau avec trois plumes autruche, l'une orange, l'autre bleu ciel et troisième rouge. Son tablier est presque opre. Elle porte un châle bien tiré à la ille et elle a une certaine affectation élégance.*)

Hamon, *la reconnaît avec un désappoin- ment qu'il ne cherche pas à déguiser, et, un ton brusque.* — Mais c'est la jeune fille 'hier soir j'ai notée dans mon carnet! Elle est inutile... J'ai tous les enregistrements nt je peux avoir besoin pour la rue Mouf- ard. Ah non! Je ne veux pas perdre un uveau cylindre pour ça... (*A la fille.*) lons, oust! Je n'ai pas besoin de vous.

La Marchande de Fleurs. — V'là que us recommencez à m'engueuler?... Vous vez pas encore pourquoi que je sis venue. *Mme Poire qui, à la porte, attend de nou- lles instructions.*) Est-ce que vous y avez que j'suis venue en taxi?

Mme Poire. — En voilà une bêtise!... t-ce que vous croyez, ma fille, qu'un mon- ur comme il faut comme M. Hamon se ıcie de la façon dont vous êtes venue?

La Marchande de Fleurs. — Oh la la! ue nous sommes fières!... Li, y s'ra pas p fier pour me donner des leçons, j'l'y ai tendu dire... Mais moi vous savez, j'sis s v'nue ici pour recevoir des compliments si ma galette elle est pas assez bonne, eh , j'peux aller aut' part.

Hamon. — Assez bonne!... Pourquoi?

La Marchande de Fleurs. — Pardi, assez nne pour vous. Vous l'savez t'y main- nt? J'sis v'nue pour prend' des leçons, ! Et pi pour les raquer, pas d'erreur!

Hamon, *stupéfié.* — Aaah!... (*Retrouvant respiration d'un mouvement convulsif.*) yons, qu'est-ce que vous croyez que je s vous dire?

La Marchande de Fleurs. — Eh ben, si v's étiez un mossieu comme y faut, us m'diriez d'abord d'm'assir, v'là c'que ois... J'vous ai t'y pas dit que je v'nais ur affaire?

Hamon. — Dites donc, Latour, faut-il er cette roulure de s'asseoir ou faut-il la r par la fenêtre?

La Marchande de Fleurs, *ahurie.* — Oï- oï-oï-oï-oï! (*Soudain blessée et pleurni- chante.*) J'veux pas être appelée une rou- lure, na! J'ai z'offert de raquer comme une dame comme y faut!

Latour, *d'un ton gracieux.* — Voyons, ma fille, dites-nous ce que vous voulez.

La Marchande de Fleurs. — J'veux êt' une d'moiselle qui vend des fleurs dans un magasin, au lieu d'en vend' au coin de la rue Richelieu! Mais on veut pas m'prendre si que j'parle pas pus comme y faut. Et il a dit qu'y pourrait m'apprend'. Et j'sis prête à payer — j'demande pas d'faveur — et y m'traite comme si qu'j'étais d'la boue!

Mme Poire, *s'avançant entre Hamon et la postulante.* — Voyons, comment pouvez- vous être assez sotte et ignorante pour croire que vous pouvez payer M. Hamon?

La Marchande de Fleurs. — Eh ben!... Pourquoi pas?... J'sais aussi ben qu'vous c'que des leçons coûtent, j'sis prête à payer c'qui faut.

Hamon. — Combien?

La Marchande de Fleurs. — Ha ha! Maint'nant vous jabotez!... J'l'pensais bien que vous verriez que c'est une bonne affure pour vos zigues de repiger un peu de votre frick d'hier soir. Vous vous êtes foutu d'dans, pas vrai?

Hamon, *d'un ton péremptoire.* — Asseyez- vous.

La Marchande de Fleurs. — Si que vous voulez m'complémenter.

Hamon, *d'une voix de tonnerre.* — As- seyez-vous!

Mme Poire, *tranquillement.* — Asseyez- vous, ma fille. Faites ce qu'on vous dit. (*Elle tourne du côté de Hamon la chaise près de la cheminée et se tient derrière, attendant que la fille s'asseoie.*)

La Marchande de Fleurs. — Oh! oï, oï, oï! (*Elle s'assied, mi-intimidée, mi-ahurie.*)

Hamon. — Comment vous appelez-vous?

La Marchande de Fleurs. — Lisa Co- lombe.

Hamon, *déclamant gravement :*

Lisa, Lison, c'est un beau nom
Dessus la verveine.

Latour :

Lisa, Lison, c'est un beau nom
Sur le vert tin-tin!
Sur le vert tin-tin!

Hamon, *en même temps :*

Sur le vert tin-tin!
Sur le vert tin-tin!

(*Ils rient de tout cœur de leur esprit.*)

Lisa, *modestement.* — Dites donc, faites pas les imbéciles.

Mme Poire. — Vous ne devriez pas par- ler ainsi à un monsieur comme il faut.

Lisa. — Ben...! Mais pourquoi qu'alors y parle pas sensément?

Hamon. — Revenez aux affaires... Com- bien comptez-vous me payer mes leçons?

LISA. — J'sais ce qu'est bon, allez!... Une dame de mes amies prend des leçons d'anglais avec un vrai mossieu anglais, et elle paye quarante sous l'heure. Pour lorss, vous auriez pas le culot de m'demander la même chose pour m'apprendre ma langue à moi, que ce que vous demanderiez pour l'anglais. C'est pourquoi que j'veux pas donner plus de trent' sous, c'est à prend' ou à laisser.

HAMON, *se promenant dans la chambre en faisant sonner dans ses poches ses clefs et sa monnaie.* — Dites donc, Latour, si vous considérez un franc, non comme un simple franc, mais par rapport au gain de cette fille, vous voyez qu'il est l'équivalent de 12 à 1.500 francs d'un millionnaire.

LATOUR. — Comment ça?

HAMON. — C'est très simple... Prenons des chiffres. Un millionnaire a environ 3.000 francs à manger par jour. Et elle, elle gagne environ 4 francs par jour.

LISA, *avec hauteur.* — Qui qu'c'est qui vous a dit...

HAMON, *continuant.* — Elle m'offre deux cinquièmes de son gain quotidien par leçon. Or, les deux cinquièmes du revenu quotidien d'un millionnaire sont environ 12 à 1.500 francs... c'est beau! Pardieu, c'est énorme! C'est même l'offre la plus forte que j'aie jamais eue.

LISA, *se levant, terrifiée.* — Douze cent balles!... Mais d'quoi que vous parliez?... Jamais j'vous ai offert 1.200 balles... ousque j'irais...

HAMON. — Taisez-vous, vous!

LISA, *pleurant.* — Mais j'ai pas douze cents balles... Oh! oï-oï...!

Mme POIRE. — Allons, ne pleurez pas, petite sotte!... Asseyez-vous. Personne ne veut toucher à votre argent.

HAMON. — Mais on vous touchera, vous, avec un manche à balai, si vous ne cessez pas de pleurnicher... Asseyez-vous, sacré nom d'un chien!

LISA, *obéissant avec lenteur.* — Oï-oï-oï-oï-oï... On dirait-y pas qu'vous êtes papa!

HAMON. — Si je me décide à vous donner des leçons, je serai pire que deux papas, vous verrez... Tenez! (*Il lui offre son mouchoir de soie.*)

LISA. — Qué qu'c'est ça?

HAMON. — Un mouchoir pour essuyer vos yeux. Pour essuyer votre visage mouillé. Ne l'oubliez pas c'est votre mouchoir de poche, et ça c'est votre châle. Et ne prenez pas l'un pour l'autre, si vous voulez devenir une demoiselle de magasin.

(*Lisa est tout à fait effarée, elle le regarde fixement, impuissante.*)

Mme POIRE. — Voyons, monsieur, ne lui parlez pas ainsi, elle ne vous comprend pas... D'ailleurs, vous avez grandement tort, car elle n'a rien fait semblable.

LATOUR. — C'est tout à fait intéressant, Hamon... Et la garden party chez l'ambassadeur!... Si vous y arrivez, je dirai que vous êtes le premier professeur du monde... Mais je parie tous les frais de l'expérience que vous n'y arriverez pas. C'est moi qui paierai les leçons.

HAMON, *fortement tenté et regardant la jeune fille.* — C'est presque irrésistible. Elle est si délicieusement vulgaire. Si horriblement crasseuse...

LISA, *protestant avec véhémence.* — Oh! oï-oï-oï-oï ! ! ! J'suis crasseuse moi, na! Même que j'ai lavé ma figure et mes mains avant que d'venir. c'est moi qui vous l'dis.

LATOUR, *riant.* — Ma parole, Hamon, vous ne lui tournerez certainement pas la tête en la flattant outre mesure!

Mme POIRE, *mal à l'aise.* — Oh! ne dites pas cela, monsieur. Il y a plus d'une façon de tourner la tête à une jeune fille!... Personne ne le sait mieux que M. Hamon. J'ose espérer, monsieur que vous ne l'encouragerez pas à faire des folies.

HAMON. — Mais qu'est-ce que c'est la vie si ce n'est pas une série de folies inspirées? La difficulté, c'est d'en trouver à faire. Il ne faut jamais négliger une occasion, car il ne s'en présente pas tous les jours... Vous le verrez! je ferai une duchesse de cette bécasse de ruisseau.

LISA, *protestant avec force contre cette appréciation de sa personne.* — Oï-oï-oï-oï-oï ! !

HAMON, *tout transporté.* — Oui, oui, dans six mois, et même dans trois, si son oreille est bonne, et sa langue souple, je la produirai n'importe où et je la ferai passer pour n'importe qui... Nous allons commencer dès aujourd'hui, maintenant, à l'instant même... Madame Poire, vous allez l'emmener et la nettoyer! Récurez-la! Prenez du carbonate et du savon minéral, si ça ne veut pas partir autrement... Y a-t-il bon feu dans la cuisine?

Mme POIRE, *protestant.* — Oui, mais...

HAMON, *continuant avec impétuosité.*) — Enlevez-lui tous ses vêtements et brûlez-les. Téléphonez au Grand Bazar ou ailleurs, n'importe où, d'envoyer immédiatement un trousseau complet et un tas de vêtements tout faits pour aller avec ça... En attendant qu'ils arrivent, enveloppez-la dans du papier d'emballage.

LISA. — Oh! vous n'êtes pas un mossieu comme y faut, vous, pour parler d'choses comme ça!... J'sis une honnête fille, moi, j'sais d'quoi sont capab' les types comme vous, moi, v's entendez!

HAMON. — Fichez-moi la paix avec votre pudibonderie de la rue Mouffetard! Nous n'en avons pas besoin ici, car vous allez

pprendre à vous conduire en duchesse. mmenez-la, madame Poire... Et si elle vous mbête, fichez-lui des coups.

LISA. — Et j'appellerai la police, moi.

Mme POIRE. — Mais je n'ai pas de place our elle, monsieur.

HAMON. — Mettez-la dans une poubelle.

LISA. — Oï-oï-oï-oï-oï!

LATOUR. — Voyons, Hamon... Soyez rai-onnable.

Mme POIRE, *avec résolution.* — Il faut que ous soyez raisonnable monsieur, oui, vrai-ent. Vous ne devez pas écraser tout le onde ainsi.

HAMON, *aimablement surpris.* — Moi, écrase tout le monde!... Mais voyons, ma-ame Poire, mon cher Latour, jamais de la e, je n'ai eu l'idée d'écraser qui que ce it. Je ne demande qu'une chose, moi, c'est i'on soit bon envers cette pauvre fille, et i'on ait pour elle ces petites attentions si écessaires pour la préparer et l'adapter à nouvelle situation dans la vie. Si je ne e suis pas exprimé clairement, c'est parce ie je ne voulais pas blesser sa délicatesse la vôtre.

Mme POIRE, *à Latour.* — Eh bien! Avez-ous jamais entendu de pareilles choses?

LATOUR, *riant de bon cœur.* — Jamais, adame Poire, jamais!

HAMON, *avec patience.* — Enfin, qu'y a-l?

Mme POIRE. — Il y a, monsieur, que vous pouvez pas prendre une jeune fille mme si vous ramassiez une pierre sur la ève.

HAMON. — Et pourquoi pas?

Mme POIRE. — Pourquoi pas?... Mais vous savez rien sur elle! Sur ses parents. Et is, elle est peut-être mariée!

LISA. — Oh! C'te blague!

HAMON. — Là!... Cette jeune fille le dit s justement, c'te blague!... Vous ne voyez nc pas qu'elle est toute jeune — qu'elle raîtra tout à fait fraîche quand vous l'au-z nettoyée... Vous ne savez pas qu'une mme de cette classe a l'air d'avoir cin-ante ans une année après son mariage?

LISA. — Mais qui qui voudrait se marier ec moi?

HAMON. — Sacristi! Mais Lisa, les rues ont jonchées des corps des hommes qui tueront par amour pour vous, avant ème que j'aie fini de vous perfectionner.

Mme POIRE. — Quelles bêtises racontez-us là, monsieur! Vous ne devriez pas par-ainsi.

LISA, *se levant et serrant son châle sur sa itrine.* — J'fous le camp?... Y n'a pas de boche à lui... J'veux pas de l'çons avec s loufoques!

HAMON, *d'un ton bref.* — Ah vraiment!... ors, je suis loufoque? Très bien!... Madame Poire vous n'aurez pas besoin de commander des vêtements pour elle. Fichez-la dehors.

LISA, *pleurnichant.* — Oï-oï!... Vous avez pas l'droit de m'toucher.

Mme POIRE. — Vous le voyez maintenant ce que c'est que d'être impertinente... (*Elle indique la porte.*) Par ici, s'il vous plaît.

LISA, *se levant, en larmes.* — J'avais pas b'soin d'vos nippes, moi... J'les aurais pas pris. J'peux m'en payer moi-même, si je veux, des nippes.

HAMON. — Vous êtes une vilaine, une ingrate!... C'est comme ça que vous me payez pour vous avoir proposé de vous tirer du ruisseau et de vous habiller avec élégance, afin de faire de vous une demoiselle distinguée!

Mme POIRE. — Assez, assez, monsieur. Je ne le permettrai pas. Le vilain, c'est vous... Retournez chez vos parents, ma fille, et dites-leur de s'occuper de vous.

LISA. — J'ai pas de parents!... Y m'ont dit qu'j'étais ben assez grande pour gagner ma croûte et y m'ont fichue dehors.

Mme POIRE. — Où est votre mère?

LISA. — J'ai pas de mère. C'est ma sixième belle-mère qui m'a fichue dehiors!... Oh! j'm'en tire ben sans elle. Et j'sis une honnête fille, que j'vous dis.

HAMON. — Très bien... Alors, pourquoi tout ce chichi? Cette jeune fille n'appartient à personne et n'est utile à personne. Pourquoi ne l'adoptez-vous pas, madame Poire? Je suis sûr qu'une fille vous amuserait beaucoup. En tout cas, maintenant, plus de chichi... Emmenez-la en bas et...

Mme POIRE. — Mais que faire d'elle?... Faut-il lui donner quelque chose? Vraiment, monsieur, soyez un peu raisonnable.

HAMON. — Mais, achetez-lui ce qui lui est nécessaire, bien entendu, et inscrivez-le aux dépenses du ménage. Mais à quoi bon lui donner de l'argent? Elle n'en aura pas besoin, puisqu'elle aura sa nourriture et ses vêtements... Son argent ne lui servirait qu'à boire, voilà tout.

LISA. — Brute, va!... C'est pas vrai! Jamais personne m'a vu boire.

LATOUR, *sur un ton de bienveillante remontrance.* — Dites-moi, Hamon, est-ce qu'il ne vous vient pas à l'esprit que cette jeune fille peut-être douée de sensibilité?

HAMON, *examinant Elisa d'un œil critique.* — Ma foi, non, je ne la crois pas... Non... aucune sensibilité dont nous ayons à nous inquiéter... (*Avec bonne humeur.*) N'est-ce pas Elisa?

LISA. — J'ai de la sensibilité tout comme les aut'.

HAMON. — La difficulté sera de la faire parler conformément aux règles de grammaire. La prononciation ira facilement.

Mme POIRE. — Voulez-vous avoir l'obligeance, monsieur, de rester sur la question qui nous occupe. Je désire savoir dans quelles conditions cette jeune fille sera ici. Aura-t-elle des gages? Et que deviendra-t-elle quand vous aurez fini les leçons? Il faut envisager un peu l'avenir.

HAMON. — Dites-moi donc, madame Poire, que deviendra-t-elle si je la laisse sur le trottoir?

Mme POIRE. — C'est son affaire à elle, ça, et pas la vôtre, monsieur.

HAMON. — Eh bien, chère madame Poire, quand j'aurai fini mes leçons nous pourrons la rejeter sur le trottoir, et alors ce sera son affaire... Ainsi, tout va bien.

LISA. — V's avez pas d'cœur, vous! Vous pensez à personne qu'à vous-même! J'en ai mon sac, bon Dieu! J'fous mon camp! Vous deverriez avoir honte!

HAMON, *saisissant la boîte de chocolat qui est sur le piano.* — Tenez, prenez un chocolat, Lisa.

LISA, *regardant les chocolats d'un œil d'envie.* — Y a p't'être quéque saleté là dedans?... J'ai entendu dire que des jeunes filles ont été droguées par des ceuss comme vous.

(*Vivement Hamon tire son canif, coupe un chocolat en deux, en met une moitié dans sa bouche et l'avale, tandis qu'il offre l'autre moitié à Lisa.*)

HAMON. — Un gage de ma bonne foi, Elisa... J'en mange une moitié et vous vous mangez l'autre. (*Lisa ouvre la bouche pour répliquer. Il lance le demi-chocolat dedans.*) Vous en aurez des boîtes, des barils, tous les jours, Elisa... Vous vous en nourrirez. Hein, que dites-vous de ça?

LISA, *qui a avalé le chocolat, après avoir été presque étranglée par lui.* — J'l'aurais pas bouffé seulement, j'sis trop comme y faut pour le tirer d'ma bouche.

HAMON. — Ecoutez, Lisa... Vous avez dit, je crois, que vous êtes arrivée en taxi?

LISA. — Eh ben quoi! Et après?... J'ai aussi ben l'droit d'prend' un taxi que n'importe qui, j'pense?

HAMON. — C'est tout à fait vrai. Eh bien, Elisa, à l'avenir, vous prendrez autant de taxis que vous voudrez. Tous les jours, vous irez, vous viendrez en taxi... Vous ferez le tour de la ville en taxi... Pensez-y, Elisa!

Mme POIRE. — Monsieur, monsieur, vous voulez la tenter, cette fille!... Ce n'est pas honnête. Il faut qu'elle pense à l'avenir.

HAMON. — A son âge!... Quelle bêtise? Il est bien assez temps de penser à l'avenir quand il n'y a plus d'avenir... Ecoutez-moi, Elisa. Faites comme cette dame qui est là, pensez à l'avenir des autres, mais ne pensez jamais au vôtre. Pensez à des chocolats, à des taxis, à l'or, à des diamants!

LISA. — Non, j'en veux point, d'l'or e des diamants!... J'suis une honnête fille, qu j'vous dis! (*Elle se rassied en essayant d'êtr digne.*)

HAMON. — Oui, Elisa, et vous continuere à l'être, grâce aux soins de Mme Poire. E vous épouserez un officier de hussard avec une belle moustache, le fils d'un mar quis, que son père déshéritera parce qu'i vous épouse, mais il se radoucira quand i verra votre beauté, votre vertu...

LATOUR. — Pardon, mon cher Hamon mais il faut que je vous interrompe... Mm Poire a parfaitement raison. Si cette jeun fille se met entre vos mains pendant si mois, pour une expérience d'enseignement il est nécessaire qu'elle comprenne bien c qu'elle fait.

HAMON. — Mais comment le pourrai elle?... Elle est incapable de comprendr quoi que ce soit... D'ailleurs, mon cher am personne ne comprend ce qu'il fait. Si nou le comprenions, est-ce que nous le ferion jamais?

LATOUR. — Très fort, très fort, mais e dehors du bon sens, mon cher... (*A Elisa* Mademoiselle...

LISA, *accablée.* — Oï-oï-oï-oï-oï-oï!

HAMON. — Vous le voyez! Tout ce qu vous tirerez d'elle, c'est oï-oï-oï-oï!... Inu tile de rien lui expliquer. En votre qualit de militaire vous devriez le savoir. Donne lui des ordres! C'est ce qu'elle demand Elisa, vous allez rester ici pendant six moi pour apprendre à bien parler, comme un demoiselle de magasin, chez une fleuriste. S vous êtes sage et si vous faites bien ce qu'o vous dit, vous dormirez dans une bell chambre à coucher et vous aurez beaucou à manger et de l'argent pour acheter de chocolats, et prendre des taxis... Si vou êtes méchante et paresseuse, vous dormire dans l'arrière-cuisine, avec les cancrelas, Mme Poire vous rossera avec un manche balai. Au bout de six mois vous irez à l'Ely sée en voiture et somptueusement habillé Si le président découvre que vous n'êtes pa une dame comme il faut, la police vous me tra à Saint-Lazare, où vous aurez la tête cou pée, pour servir d'exemple aux jeunes mar chandes de fleurs présomptueuses. Mais vous n'êtes pas découverte, vous recevre dix francs, en cadeaux pour commencer v tre vie comme demoiselle de magasin. S vous refusez cette offre, vous serez une v laine ingrate, et les anges pleureront su vous... (*A Latour.*) Eh bien, Latour, ête vous satisfait, maintenant? (*A Mme Poire* Voyons, madame Poire, est-il possible d'e pliquer la chose plus simplement et pl exactement?

Mme POIRE, *avec douceur.* — Vous feri mieux, je crois, monsieur, de me laiss

arler en particulier à cette jeune fille. C'est lus convenable. Je ne sais pas encore si je uis me charger d'elle ou consentir d'une çon quelconque à cet arrangement. Je is bien que vous ne lui voulez aucun mal, ais quand vous vous intéressez, comme us dites, à l'accent des gens, vous oubliez ut et vous ne pensez jamais à ce qui peut river, à eux ou à vous-même, et puis vous vous souciez pas... Allons, Elisa, venez ec moi.

HAMON. — C'est bon, c'est bon... Merci, adame Poire. Et maintenant, emballez-la our la salle de bain.

LISA. — Oh! c'que vous en êtes une brute! ais j'resterai pas ici si que j'veux pas, na!... veux être rossée par personne, na! J'ai t'y mais demandé, moi, d'aller à l'Elysée? on! s'pas!... J'veux pas voir le président ême si qu'on devrait me couper la cabo-he! J'ai jamais eu d'histoire avec la police, oi... J'sis une honnête fille, moi.

Mme POIRE. — Ne répondez pas, mon en-nt. Vous ne comprenez pas ce monsieur... lons, venez avec moi. (*Elle se dirige vers porte et la tient ouverte pour Elisa.*)

LISA, *tout en sortant.* — Eh ben, si qu'j'-ais su c'qu'allait m'arriver, j'serais pas ue z'ici!... Et puis, j'm'en fous, mais j'veux s qu'on s'foute de moi, j'ai t'y pas mes ntiments tout comme les aut' moi?...

(*Mme Poire ferme la porte et les plaintes Elisa ne sont plus perceptibles. Latour itte le devant de la cheminée et vient se ettre à cheval sur la chaise, ses bras posés r le dossier.*)

LATOUR. — Vous permettez une question, amon, et vous excuserez ma franchise?...

HAMON *acquiesce d'un signe de tête.* — vez-vous de la moralité dans vos relations ec les femmes?

HAMON. — Mais est-ce que vous avez ja-ais rencontré un homme qui eût de la mo-lité dans ses relations avec les femmes?

LATOUR. — Oui, très fréquemment, même.

HAMON. — Eh bien, moi pas. J'ai décou-rt que quand vous laissez une femme de-nir votre amie, elle devient alors jalouse, igeante, soupçonneuse, enfin, une sacrée ne, quoi!... Et j'ai découvert que dès qu'on vient l'ami d'une femme, on devient soi-ême égoïste et tyrannique. Evidemment, nt qu'il s'agit de s'aimer, ça n'a pas d'im-rtance, car l'homme comme la femme vi-nt à la même fin; mais ça, ce n'est l'af-ire que d'un moment, et non d'une vie en-re. Quand on s'éloigne de ce moment, eh en, mon cher, on voit que la femme veut e chose et que l'homme en veut une autre.

LATOUR. — Quoi, par exemple?

HAMON. — Le diable seul le sait!... Peut-re la femme veut-elle vivre sa vie, et omme, lui aussi; alors chacun s'efforce d'entraîner l'autre sur une fausse voie. L'un veut aller au Nord, l'autre au Sud, et le résultat est que tous deux s'en vont à l'Est, tout en détestant cordialement le vent d'Est... c'est pourquoi, mon cher, je suis un célibataire endurci, et il y a des chances pour que je le reste toujours.

LATOUR. — Allons, Hamon, vous savez bien ce que parler veut dire. Si je dois intervenir en cette affaire, je me sentirai responsable vis-à-vis de cette jeune fille. Alors, il est bien entendu, n'est-ce pas, qu'on n'abusera pas de sa situation.

HAMON. — Ah... c'est ça ce que vous voulez dire!... Ah! mais elle sera sacrée, mon cher, je vous le jure. Ce sera mon élève, n'est-ce pas? Eh bien, l'enseignement serait impossible si les élèves n'étaient pas sacrées. J'ai enseigné à des vingtaines de millionnaires américaines à bien parler le français : c'étaient les plus jolies femmes du monde. Je suis blindé, voyez-vous! Elles pourraient tout aussi bien être des morceaux de bois, moi aussi, d'ailleurs, c'est comme si j'étais un morceau de bois. C'est... (*Mme Poire ouvre la porte. Elle a le chapeau d'Elisa à la main.*)

HAMON. — Eh bien!... Tout va bien?

Mme POIRE, *de la porte.* — Je voudrais vous dire un petit mot, monsieur, si vous le permettez.

HAMON. — Mais oui, mais oui. Entrez. (*Elle s'avance entre les deux messieurs.*) Ne brûlez pas ça. Je veux le garder comme curiosité. (*Il prend le chapeau.*)

Mme POIRE. — Maniez-le avec précaution, monsieur!... J'ai dû lui promettre qu'on ne le brûlerait pas, mais il faut que je le passe un peu à l'étuve.

HAMON, *le posant précipitamment sur le piano.* — Diable!... Merci... Eh bien, qu'avez-vous à me dire?

LATOUR. — Suis-je de trop?

Mme POIRE. — Pas du tout, monsieur. Monsieur Hamon, voulez-vous avoir l'obligeance, je vous prie, de veiller avec grand soin à votre langage devant cette jeune fille.

HAMON, *d'un ton sévère.* — Bien entendu,.. mais je veille toujours à mon langage. Pourquoi me dites-vous ça?

Mme POIRE, *impassible.* — Non, monsieur, vous n'y veillez pas toujours, quand vous avez égaré quelque chose ou quand vous êtes un peu impatienté. Devant moi, ça n'a pas d'importance, j'y suis habituée. Mais devant cette jeune fille, vous ne devriez pas jurer.

HAMON, *tout indigné.* — Moi! j'ai juré!... Mais jamais je ne jure! J'abhorre cette habitude. Mais sacré nom d'un chien! qu'est-ce que vous voulez dire?

Mme POIRE, *avec entêtement.* — Voilà ce que je veux dire, monsieur, que vous jurez

beaucoup trop. Je ne veux pas parler de vos « sacré nom d'un chien », de vos « diable », de vos « tonnerre de nom de Dieu » !...

Hamon. — Madame Poire!... Pareil langage sortir de vos lèvres... Vraiment!...

Mme Poire, *qui ne veut pas se laisser démonter.* — ...Mais il y a un certain mot que je dois vous prier de ne pas employer... Cette jeune fille vient justement de l'employer parce que son bain était trop chaud. Cela commence par la même lettre que Marie... Elle ne sait pas mieux, *Elle*, elle l'a appris sur les genoux de sa mère... Mais vous, monsieur! Il ne faut pas qu'elle l'entende sortir de vos lèvres, vous entendez, monsieur.

Hamon, *avec hauteur.* — Mais madame Poire, jamais je n'ai prononcé ce mot, sauf peut-être en cas d'extrême emportement, d'ailleurs tout à fait justifié.

Mme Poire. — Mais monsieur, pas plus tard que ce matin vous l'avez dit à propos de votre mouchoir, de vos manchettes et de votre miel.

Hamon. — Oh!... Mais c'est une simple allitération, ça, toute naturelle à un poète.

Mme Poire. — Très bien, monsieur, mais quel que soit le nom dont il vous plaît de l'appeler, je vous en supplie, que cette jeune fille ne vous l'entende pas prononcer.

Hamon. — Bon, bon!... C'est tout?

Mme Poire. — Non, monsieur. Il faudra que nous veillons attentivement sur cette jeune fille, sous le rapport de sa propreté personnelle.

Hamon. — Certainement. Vous avez raison. C'est extrêmement important.

Mme Poire. — Il ne faudrait pas qu'elle soit négligée dans sa mise, qu'elle n'ait pas d'ordre et laisse traîner ses affaires.

Hamon, *avec solennité.* — C'est tout à fait vrai. Justement, je voulais attirer votre attention sur ce point... Oui, Latour, il ne faut pas négliger les petites choses. Prenez soin des sous et les louis prendront soin d'eux-mêmes, est un proverbe aussi vrai pour les habitudes personnelles que pour l'argent.

Mme Poire. — C'est bien vrai, monsieur. Aussi pourrais-je vous prier de ne pas descendre déjeuner en robe de chambre, ou au moins, de ne pas vous en servir comme serviette?... Et si vous vouliez avoir la bonté de ne pas tout manger dans la même assiette et de vous souvenir qu'on ne doit pas poser une casserole toute noire sur une nappe blanche, ce serait un très bon exemple pour cette jeune fille... Vous vous rappelez, la semaine dernière, vous avez failli être étranglé par une arête de poisson que vous avez trouvée dans votre confiture.

Hamon. — Oh, il se peut que j'aie fait cela par hasard, sans y penser, mais il est certain que je ne le fais pas habituellement... A propos, sacristi, ma robe de chambre sent diablement la benzine!

Mme Poire. — C'est vrai monsieur, mais si vous continuez à vous essuyer les doigts...

Hamon. — C'est bon, c'est bon... Je les essuyerai dans mes cheveux, à l'avenir.

Mme Poire. — J'espère que vous n'êtes pas froissé, monsieur.

Hamon. — Non, non, pas du tout... Vous avez absolument raison et je veillerai soigneusement à moi devant cette jeune fille... C'est tout?

Mme Poire. — Non, monsieur... Est-ce qu'elle pourrait se servir d'une de ces robes japonaises que vous avez rapportées de l'étranger? Il est vraiment impossible de lui rendre ses vieux vêtements.

Hamon. — Certainement, certainement. Tout ce que vous voudrez. Est-ce tout?

Mme Poire. — Oui, monsieur, merci. (*Elle sort.*)

Hamon. — Vous avez entendu, hein Latour?... Cette femme a les idées les plus extraordinaires sur mon compte... Je suis timide et je me défie toujours de moi-même, vous le savez. Il m'a toujours semblé que je restais petit et craintif, pas du tout comme les autres garçons. Et pourtant, elle est convaincue que je suis un de ces hommes arrogants et impérieux, à propos de tout et de rien... Je me demande vraiment pourquoi. (*Mme Poire réapparaît.*)

Mme Poire. — Pardon, monsieur, mais voilà que déjà les ennuis commencent. Il y a à la porte un boueux. Alfred Colombe, qui veut vous voir. Il dit que vous avez sa fille ici.

Latour, *se levant.* — Aïe!... Qu'en dites vous? (*Il se retire devant la cheminée.*)

Hamon, *avec vivacité.* — Faites entrer ce coquin.

Mme Poire. — Bien, monsieur.

Latour. — Peut-être n'est-ce pas un coquin...

Hamon. — C'est idiot! C'est certainement un coquin?

Latour. — Coquin ou non, je crains qu'il ne nous cause de l'ennui.

Hamon. — Moi pas, sacré nom d'un chien!... S'il y a quelque ennui à avoir, c'est lui qui l'aura, mais pas moi. Et puis, nous sommes sûrs d'en tirer quelque chose d'intéressant.

Latour. — Au sujet de la jeune fille?

Hamon. — Mais non, mais non, au sujet de son dialecte.

Latour. — Ah!!

Mme Poire, *de la porte.* — Colombe, monsieur. (*Elle fait entrer Colombe et se retire.*)

(*Alfred Colombe est un boueux d'un certain âge mais encore vigoureux. Il est vêtu du costume de sa profession. Il a les traits bien dessinés et assez intéressants. Il semble

aussi exempt de timidité que de conscience. Il a une voix remarquablement expressive, ce qui provient de son habitude de donner libre cours à ses sentiments, sans aucune réserve.)

HAMON. — Bonjour... Asseyez-vous.

COLOMBE. — B'jour patron! (*Il s'assied magistralement.*) J'viens pour une affaire très sérieuse, patron.

HAMON, *à Latour.* — Elevé à Trelazé. Mère bas-bretonne, je pense... (*Colombe ouvre la bouche, confondu.*)

HAMON *continue.* — Que voulez-vous, Colombe?

COLOMBE. — J'veux ma fille!... V'là c'que j'veux!... Vous entendez?

HAMON. — Bien sûr que j'entends. Alors, c'est vous, son père?... Et vous ne croyez pas que personne d'autre en veuille, hein? Je suis heureux de voir encore en vous une étincelle de sentiment familial... Votre fille est à côté... Emmenez-la tout de suite.

COLOMBE, *se levant, tout à fait déconcerté.* — Comment!

HAMON. — Oui, tout de suite. Est-ce que vous croyez que je tiens à garder votre fille pour vous, moi?

COLOMBE, *d'un ton de remontrance.* — Allons, patron, allons!... C'est-y raisonnab'? C'est-y honnête d'abuser d'un homme comme ça? La fille m'appartient. Vous l'avez. Eh ben, alorss quèque je sis, moi?

HAMON. — Votre fille a eu le toupet de venir chez moi me demander de lui apprendre à parler convenablement, afin de trouver une place dans un magasin de fleurs. Ce monsieur et ma femme de charge ont été ici tout le temps... (*Le rudoyant.*) Et vous osez venir ici essayer de me soutirer de l'argent! C'est exprès que vous l'avez envoyée?

COLOMBE, *protestant.* — Oh! non, patron!

HAMON. — Si, si! Autrement, comment sauriez-vous qu'elle est ici? C'est un plan, un complot, pour me faire chanter... Je vais téléphoner à la police.

COLOMBE. — Oh! faites pas arrêter un homme comme ça! Dites donc, patron, j'vous ai t'y demandé un seul rond? J'prends à témoin le monsieur qu'est là : j'ai t'y dit un mot au sujet de la galette?

HAMON. — Alors, pourquoi êtes-vous ici?

COLOMBE. — Dame, pourqué qu'un homme serait ici?... Soyez donc humain, patron.

HAMON. — Nom de Dieu de coquin! Je vais vous apprendre à me foutre votre fille sur les bras!

COLOMBE. — Mais jamais, j'l'y ai poussée, patron! Que l'bon Dieu m'écrase là, si c'est vrai! v'là plus de deux mois que jai pas vue ma fille, je le jure sur sa tête.

HAMON. — Alors, comment avez-vous su qu'elle était ici?

COLOMBE, *s'asseyant tranquillement et prenant un ton doucement propitiatoire.* — J'vas vous dire, patron, si que vous m'laissez parler. J'demande pas mieux que d'vous l'dire. J'désire vous l'dire... Et même j'attends pour vous l'dire.

HAMON. — Dites donc, Latour, cet homme a un don naturel pour la rhétorique. Observez le rythme de son rustique chant sauvage. J'demande pas mieux que d'vous l'dire. Je désire vous l'dire. Et même, j'attends pous vous l'dire... C'est de la pure rhétorique sentimentale!... C'est le chant de l'Ouest! Ça explique son penchant au mensonge et à la malhonnêteté.

LATOUR. — Oh! Hamon, je vous en prie, moi aussi, je suis de par là! (*A Colombe.*) Comment avez-vous su que cette jeune fille était ici, si ce n'est pas vous qui l'avez envoyée?

COLOMBE. — Voilà, patron... La fille a pris avec elle, dans son taxi, un gosse pour lui faire faire une balade. C'est le gosse de sa proprio. Il est resté aux alentours, espérant qu'elle le ramènait chez lui, en taxi... Quand elle a su que vous consentiez à ce qu'elle ent' chez vous, elle l'a envoyé chercher ses bagages... Ben, j'ai rencontré le gosse au coin d'la rue, chez le père Lapipe.

HAMON. — Un débit, n'est-ce pas?

COLOMBE. — Le cercle du pauv' patron... Pourquoi qu'y n'en aurait pas?

LATOUR. — Voyons, Hamon, laissez-le donc raconter son histoire.

COLOMBE. — Le gosse m'a raconté ce qui en était... Voyons, j'vous l'demande, qué devaient êt' mes sentiments et mon devoir de père?... Je dis au gosse « Apporte-moi les bagages », que je dis...

LATOUR. — Mais pourquoi n'alliez-vous pas les chercher vous-même?

COLOMBE. — La proprio aurait pas voulu m'les donner, patron. Elle est comme ça, vous savez... J'ai dû donner un sou au gosse pour qu'y m'les donne, ce sale cochon... Et j'les ai apportés, ren qu'pour vous obliger, pour être gentil... v'là tout.

HAMON. — Combien de bagages?

COLOMBE. — Un accordéon patron, quèques images, un bout de bijoux et une cage à serin. Elle a dit qu'elle avait pas b'soin d'vêtements, du tout... Qué que j'devais penser d'ça, patron?... J'vous l'demande comme père... Qué que j'devais penser d'ça?

HAMON. — Alors, vous êtes venu la sauver de ce qui est pire que la mort, hein?

COLOMBE, *joyeux et soulagé d'être si bien compris.* — Juste, patron!... C'est ben ça?

LATOUR. — Mais pourquoi avez-vous apporté ses bagages, si vous aviez l'intention de l'emmener?

COLOMBE. — J'ai t'y parlé à l'emmener, moi... Dites?

Hamon, *sonnant.* — Vous allez l'emmenez, et au galop.

Colombe, *suppliant.* — Oh non, patron!... Dites pas ça!

(*Mme Poire ouvre la porte et attend les ordres.*)

Hamon. — Voici le père d'Elisa, madame Poire. Il vient la chercher. Donnez-la-lui.

Colombe. — Non, non, non!... Y a erreur! Ecoutez-moi...

Mme Poire. — Impossible de l'emmener maintenant, monsieur. Vous m'avez dit de brûler ses vêtements.

Colombe. — Très ben!... J'peux pas emporter c'te fille par les rues nue comme une guenon, s'pas?... Voyons, j'vous l'demande?

Hamon. — Vous m'avez demandé votre fille. Eh bien, prenez-la, votre fille. Si elle n'a pas de vêtements, allez lui en acheter.

Colombe. — Mais ousqu'y sont les vêtements avec quoi elle est venue? C'est-y moi qui les ont brûlés, ou c'est-y vot' dame?

Mme Poire. — Pardon, je suis la femme de charge. J'ai envoyé chercher des vêtements pour votre fille. Quand ils seront arrivés, vous pourrez l'emmener. Venez attendre dans la cuisine. Par ici, s'il vous plaît.

(*Colombe, très ennuyé, se lève pour la suivre jusqu'à la porte, puis il hésite, et finalement il se tourne vers Hamon, et d'un ton confidentiel.*)

Colombe. — Dites donc, patron, vous et moi, c'est des hommes du monde, pas vrai?

Hamon. — Ah! Nous sommes des hommes du monde!... Allons, madame Poire, je crois qu'il faut mieux que vous vous en alliez.

Mme Poire. — Je crois aussi, monsieur. (*Elle sort avec dignité.*)

Latour. — Vous avez la parole, monsieur Colombe.

Colombe, *à Latour.* — Merci, patron... (*A Hamon.*) Eh ben... la vérité est que j'vous ai, comme qui dirait, pris en affection et, si vous voulez la fille, j'suis pas si ostiné que j'veux la ramener chez nous, et j'peux très ben prêter l'oreille à un arrangement. Regardez-la : c'est comme femme, une fille superbe. Mais comme fille, elle vaut certes pas son entretien. J'vous l'dis franchement. Ce que j'demande, moi, c'est tout bonnement mes droits d'père; et vous êtes certainement l'dernier homme au monde pour croire que j'la laisserai partir comme ça, pour ren... Vous êtes d'l'espèce honnête, patron, j'ai ben vu ça... Et alorss, qué que c'est que cent francs pour vous?... Et qué que c'est qu'Elisa pour moi?

Latour. — Il faut que vous sachiez, Colombe, que les intentions de M. Hamon sont tout à fait honorables.

Colombe. — J'l'sais ben qu'elles le sont... si j'pensais qu'elles l'étaient pas, j'demanderais mille francs!

Hamon, *révolté.* — C'est-à-dire, sale crapule, que vous vendriez votre fille pour mille francs.

Colombe. — Non, pas en général; mais seulement, pour obliger un monsieur chic comme vous, je ferais beaucoup, vrai de vrai!

Latour. — Vous n'avez donc pas de moralité?

Colombe, *nullement troublé.* — Pas assez galetteux pour ça, patron!... Et vous auriez pas non plus, si que v's étiez aussi pauv' que moi. C'est pas que j'veux faire du mal, vous savez; mais si Elisa doit avoir quelque chose, j'vois pas pourquoi que moi j'aurais pas aussi ma part.

Hamon. — Que faire, Latour?... Evidemment, au point de vue de la morale, c'est un véritable crime que de donner un sou à cet homme. Pourtant, je le sens, il y a dans sa réclamation une sorte de justice, de grossière justice.

Colombe. — Très bien, ça, patron!... j'ai pas dit aut' choses, comme qui dirait le cœur d'un père, quoi!

Latour. — Je comprends votre sentiment, mon cher Hamon, mais vraiment, il ne me semble pas très honnête...

Colombe. — Oh, patron, dites pas ça!... Faut pas l'prend' comme ça. Voyons patrons là, à tous les deux, j'vous demande qué que j'sis?... Eh ben, j'suis un pauv, qui mérite pas d'êt' secouru, v'là c'que j'sis. Et savez-vous c'que ça signifie pour un homme? Eh ben, ça signifie qu'il est tout le temps cont' la moralité borgeoise... Si y a quéque chose à ramasser et que je m'présente pour en avoir un peu, toujours la même histoire? Vous l'méritez pas, aussi vous aurez ren?... Pourtant, mes b'soins sont kifs kifs ceu d'la veuve la plus méritante qui, en une semaine, pour la mort du même mari, reçoit la charité d'six côtés différents... J'ai pas moins de b'soins qu'un pauv' méritant; ben pus, j'ai pus d'besoins que lui. J'mange d'aussi bon appétit que lui, et je pinte ben pus. J'ai besoin de m'amuser un brin pace que j'sis un homme qui pense. J'ai b'soin d'gaieté, d'chansons, d'musique, quand j'm'sens triste. Eh ben, pour tout ça, on m'd'mande la même chose qu'on demande aux pauv' méritants!... Voyons, qué que c'est y que la moralité d'la classe borgeoise?... Simplement une excuse pour ren m'donner. Donc, j'vous l'demande, pace que vous êtes deux messieurs comme y faut, d'pas jouer ce jeu-là avec moi. J'sis franc avec vous. J'prétends point êt' un pauvre méritant. J'sis pas méritant, et j'veux continuer à pas êt' méritant. J'aime ça! Et pis c'est la vérité. Voyons, allez vous t'y profiter d'la nature d'un homme pour voler du prix d'sa fille, qu'il a élevée, nourrie et vêtue, à la sueur d'son

front, jusqu'au jour ousqu'elle a été assez grande pour vous intéresser vous aut' messieus?... Cent francs! Voyons, c'est pas raisonnab'... J'vous l'demande... J'm'en rapporte à vous.

HAMON. — Dites donc, Latour, si j'm'occupais de cet homme pendant trois mois, il pourrait choisir entre un fauteuil ministériel et une chaire dans une université.

LATOUR. — Que dites-vous de cela, Colombe?

COLOMBE. — Merci, patron, merci beaucoup, mais ça n'pige pas... J'ai entendu tous les crateurs et tous les ministres, car j'sis un homme qui pense et j'm'amuse à la politique et à la r'ligion et aux réformes sociales aussi ben qu'aux aut' amusements, et j'vous l'dis, c'est une vie d'chien, d'où qu'vous la regardez... la pauv'té qui l'mérite pas, v'là mon fort. A prend' l'une après l'aut' toutes les positions sociales, c'est... c'est... c'est, eh ben, c'est la seule qu'ait d'la vie en elle, à mon goût.

HAMON. — Allons, je vois qu'il faut lui donner son billet de banque.

LATOUR. — Je crains qu'il en fasse bien mauvais usage.

COLOMBE. — Non, non... Si qu'j'peux m'en empêcher... Oh, craignez pas que j'l'économise et que j'le garde pour vivre dessus dans l'oisiveté... Y aura pas un sou de reste lundi. Faudra qu'j'aille turbiner comme si j'l'avais jamais eu. Ben sûr que ça m'appauvrira pas, vous pensez... Juste une bonne bamboche pour moi et la patronne, pour nous donner du plaisir à nous-mêmes, du turbin à d'aut' et d'la satisfaction à vous d'penser que ça n'a pas été jeté... Vous porrier par l'dépenser mieux.

HAMON. — Oh ça, c'est irrésistible!... Donnons-lui deux billets.

COLOMBE. — Non, non patron! Elle aurait pas l'cœur d'en dépenser deux et p't'êt' que moi non plus... Deux cents balles, c'est des tas d'argent! Ça fait devenir un homme prudent, et alorss, adieu l'bonheur... Donnez-moi c'que j'vous d'mande, pas un rotin d'plus, pas un rotin d'moins.

LATOUR. — Pourquoi n'épousez-vous pas votre maîtresse? J'aime mieux arrêter les frais que d'encourager cette sorte d'immoralité.

COLOMBE. — Dites lui ça à elle-même, patron? Dites-lui ça!... Moi, j'veux ben, car c'est moi qu'en souffre. J'ai pas d'prise sur elle! Faut que j'sois gentil avec elle. Faut que j'l'y donne des cadeaux. Faut que j'l'y ajète des frusques, que c'en est une honte!... Patron, j'sis l'esclave de c'te femme, tout simplement pace que j'sis pas son mari d'par la loi!... Et elle le sait ben, va!... Pigez-la à m'épouser! Un conseil, patron, épousez Elisa pendant qu'elle est core jeune et qu'elle a pas l'expérience. Si vous l'faites pas, vous l'regrettera après. Et si vous l'faites, c'est elle qui le regrettera après. Mais mieux vaut que c'est elle qui regrette, pace que vous, v's êtes un homme, et qu'elle c'est une femme qui sait pas comment êt' heureuse, de quéque façon qu'elle s'y prenne.

HAMON, *à Latour.* — Si nous continuons à écouter cet homme une minute de plus, il ne va plus nous rester aucune conviction. (*A Colombe.*) Cent francs, avez-vous dit, n'est-ce pas? (*Il tire son portefeuille.*)

COLOMBE. — C'que vous êtes chic, patron!

HAMON. — Vous êtes bien sûr de ne pas en vouloir deux cents?

COLOMBE. — Pas c'te fois-ci, patron... Une aut' fois.

HAMON, *lui tendant un billet de cent francs.* — Tenez.

COLOMBE. — Merci, patron!... Au revoir... (*Il se dirige en hâte vers la porte, anxieux de s'en aller avec son butin. Au moment où il l'ouvre, il se trouve face à face avec sa fille, vêtue d'un kimono japonais, lavée et peignée au point de n'en être plus reconnaissable. Mme Poire l'accompagne. Il s'écarte de son chemin d'un air de déférence.*) Escusez, mamselle!

LISA. — C'te bonne blague!... Tu reconnais pas ta fille?

COLOMBE. — Nom de Dieu! C'est Elisa!

HAMON. — Comment!... C'est elle, ça!

LATOUR. — Sapristi!

ELISA. — J'ai t'y l'air nigaud?

HAMON. — Nigaud?

Mme POIRE, *de la porte.* — Je vous en prie, monsieur, pas un mot qui puisse rendre cette enfant vaine de sa personne.

HAMON, *consciencieusement, à Mme Poire.* — Ah! Bon, bon!... (*A Elisa.*) Oh oui, diablement nigaud!

Mme POIRE. — Je vous en prie, monsieur.

HAMON, *se reprenant.* — Je voulais dire, extrêmement nigaud.

LISA. — Avec mon chapeau, j'aurai l'air tout à fait bien. (*Elle prend son chapeau sur le piano, le met sur sa tête et marche par la chambre en se donnant des airs élégants, puis elle s'assied sur la banquette du piano.*)

HAMON. — Sacristi! Une nouvelle model... Et dire qu'on devrait la trouver horrible.

COLOMBE, *avec un orgueil de père.* — Eh ben, j'aurais jamais cru qu'une fois nettoyée, elle aurait été aussi jolie que ça. Pas vrai, patron, qu'elle m'fait honneur?

LISA. — J'vous dis qu'c'est facile de s'nettoyer ici... D'la flotte chaude et d'la flotte froide au robinet, tant qu'on veut. Et des serviettes comme d'la laine, et un porte-serviettes si chaud qu'ça brûle les doigts! Et des brosses douces pour s'laver et un bol en bois avec du savon qui sent comme les primevères... J'sais maint'nant pourquoi que les

dames c'est si prop'! S'laver, c'est un vrai plaisir pour elles... J'voudrais ben qu'elles voient c'que c'est pour les ceuss comme moi!

HAMON. — Je suis heureux que la salle de bain ait votre approbation.

LISA. — Pas vrai! Elle l'a pas toute entière et j'm'en fiche qui m'l'entend dire. Mme Poire le sais, elle.

HAMON, *à Mme Poire.* — Que c'est-il passé?

Mme POIRE. — Oh rien, monsieur; c'est sans importance.

LISA. — C'que j'ai eu envie d'la casser!... J'savais pu d'quel côté regarder... Mais j'ai pendu une serviette devant, na!

HAMON. — Devant quoi?

Mme POIRE. — Devant la glace, monsieur.

HAMON. — Ah, Colombe, vous avez élevé votre fille avec trop d'étroitesse.

COLOMBE. — Moi! Mais j'l'ai point élevée du tout, sauf en lui donnant de temps à aut' des fessées avec le martinet. Faut pas mett' ça su'mon dos, patron... Elle a pas l'habitude de ça voyez-vous et v'là tout. Mais soyez tranquille, elle attrapera ben vite vos manières libres et sans gêne.

LISA. — J'suis une honnête fille, moi! Et j'veux pas attraper des manières lib' et sans gêne.

HAMON. — Ecoutez, Elisa, si vous dites encore une fois que vous êtes une honnête fille, votre père vous emmène à l'instant.

ELISA. — Oh là là!... Vous connaissez pas mon père! C'qu'y voulait, c'était tout bonnement toucher un peu de galette pour se saouler.

COLOMBE. — Eh ben, après?... Pourquoi que j'voudrais d'la galette, alors? Pour mett' dans l'plateau, à l'église, peut-êt'? Sacrédié, me sers pas d'tes discours! Et qui j't'entends pas en faire à ce mossieu, ou t'auras de mes nouvelles, c'est moi qui te l'dis!... T'entends!

HAMON. — Avez-vous d'autres conseils à lui donner avant de vous en aller? Votre bénédiction, par exemple?

COLOMBE. — Non, patron... J'suis pas assez muffe pour mett' mes gosses au courant de tout c'que j'sais. C'est ben assez dur de les tenir sans ça, allez! Si vous voulez améliorer l'esprit d'Elisa, patron, eh ben, faites-le vous-même... avec un martinet, la bonne façon... A vous r'voir m'sieus!

HAMON, *d'un ton important.* — Attendez! Vous viendrez régulièrement voir votre fille. C'est votre devoir, vous entendez! Mon frère est curé et il pourra vous aider dans vos conversations avec elle.

COLOMBE, *évasivement.* — Certainement que j'viendrai, patron, certainement. Pas c'te semaine, pace que j'ai d'l'ouvrage à une p'tite distance, mais pus tard, vous pouvez compter su'moi pour sur... A vous r'voir m'sieus. (*Il sort suivi de Mme Poire.*)

LISA. — Croyez pas c'qui dit, c'est un vieux menteur... Il aimerait ben mieux avoir un bouledogue à ses trousses qu'un ratichon... Vous l'reverrez pas d'si tôt.

HAMON. — Je ne désire pas le revoir. Et vous, Elisa?

ELISA. — Moi non plus!... J'veux pus l'revoir, jamais... Y m'fait honte, à ramasser les ordures, au lieu d'turbiner à son métier.

LATOUR. — Et quel est son métier, Elisa?

LISA. — C'est d'soutirer d'la bonne argent d'la poche des aut' por la mett' dans la sienne... Son vrai métier, c'est débardeur. Il le fait de temps à aut' comme exercice, et il y gagne de la bonne argent... Mais est-ce que v's allez pus m'appeler mamselle Colombe?

LATOUR. — Je vous demande pardon, mademoiselle Colombe, c'était un lapsus.

LISA. — Oh, j'm'en fiche. Mais, ça avait l'air si distingué! C'que j'aimerais prend' un taxi pour aller au coin de la place de l'Opéra, descend' et lui dire d'm'attendre!... C'est ça qui remettait un peu les aut' filles à leur place. J'leur parlerais pas, vous savez!

LATOUR. — Je crois qu'il vaut mieux attendre que nous vous ayons trouvé une toilette véritablement à la mode.

HAMON. — D'ailleurs, vous ne devez pas dédaigner vos anciennes amies, parce que maintenant vous vous êtes un peu élevée sur l'échelle sociale. C'est ce que nous appelons du snobisme, ça.

LISA. — Tout de même, j'espère ben que vous n'appellerez pus ça des amies, maint'nant. Elles s'en sont assez souvent donné avec leurs moqueries à mon regard, quand elles en avaient l'occasion, maint'nant, c'est à mon tour d'm'en donner un peu... Mais si j'dois avoir des frusques à la mode, j'attendrai... Ah! c'que j'aimerais en avoir! Mme Poire m'a dit que v's allez m'en donner pour me mett' au pieu, des différents d'ceuss que j'mets le jour. C'est ben du gaspillage, ça, puisque vous pourriez avoir pour ce prix-là, quéque chose d'aut' qu'on voit. D'ailleurs, j'ai jamais pu m'imaginer qu'on fout' en l'air une liquette chaude pour en mettre une qui vous gèle les abattis.

Mme POIRE, *réapparaissant.* — Venez, Elisa. Toutes vos affaires neuves sont arrivées, Venez les essayer.

LISA. — Oï-oï-oï-oï-oï! (*Elle s'élance dehors.*)

Mme POIRE, *la suivant.* — Ne courez pas comme ça, ma fille! (*Elle ferme la porte derrière elle.*)

HAMON. — La besogne sera dure, Latour.

LATOUR. — Oui, je le crains!

RIDEAU

ACTE III

Le jour de réception de Mme Hamon. Personne n'est encore arrivé. Son salon, dans un appartement au quatrième, a trois fenêtres ayant vue sur le fleuve. Celles-ci sont ouvertes, donnant accès sur un balcon au-dessus duquel il y a une petite tente rayée. Si vous vous tenez le dos contre le mur,en ayant juste en face de vous les fenêtres, vous aurez la porte à votre droite, dans le mur, près du coin le plus éloigné.

Mme Hamon a été élevée selon les idées de William Morris et Burne' Jones. Sa chambre, tout à fait différente de celle de son fils, n'est pas encombrée de meubles, de petites tables et de brinborions. Au milieu de la pièce, il y a un grand canapé. Le tapis, les tapisseries de Morris, le brocart du canapé et de ses coussins constituent tous les ornements du salon. Ils sont beaucoup trop beaux pour être cachés par un bric-à-brac, de choses inutiles. Quelques bonnes toiles des salons d'il y a trente ans — côté Burne Jones et non Whistler — sont sur les murs. L'unique paysage est un Cecil Lawson. Il y a aussi un portrait de Mme Hamon, telle qu'elle était quand dans sa jeunesse, elle défiait la mode, avec un de ces beaux costumes à la Rosetti, qui caricaturé par des gens qui ne le comprirent pas, conduisirent aux absurdités de l'esthétisme populaire des années 70.

Dans le coin diamétralement opposé à la porte. Mme Hamon est assise devant une table-bureau. Elle a passé la soixantaine et depuis longtemps elle ne songe plus à s'habiller en dehors de la mode. Sa table-bureau est d'une élégante simplicité et un bouton de sonnette est à sa portée. Une chaise Chippendale est plus loin en arrière, entre Mme Hamon et la fenêtre la plus proche. De l'autre côté, un peu en avant, une chaise de l'époque d'Elisabeth, assez grossièrement sculptée, dans le goût d'Inigo Jones, et sans coussins. Les coins du salon, près des fenêtres, sont occupés par deux divans avec des coussins couverts en toile de Perse, à la Morris.

Il est près de 4 heures de l'après-midi. La porte s'ouvre violemment et Hamon entre.

Mme HAMON, *consternée.* — Toi!... Que viens-tu faire ici aujourd'hui? C'est mon jour et tu m'avais promis de ne jamais y venir... Allons, retourne vivement chez toi.

HAMON, *l'embrassant.* — Je le sais, maman. Mais je l'ai fait exprès.

Mme HAMON. — Mais il ne faut pas que tu restes!... Je parle très sérieusement. Tu froisses tous mes amis, et ils ne reviennent plus après qu'ils t'ont rencontré.

HAMON. — C'est idiot!... Je sais bien que je ne peux pas tenir de conversation banale, mais qu'est-ce que ça fait, on n'y fait pas attention. (*Il s'assied sur la chaise élisabéthéenne.*)

Mme HAMON. — Oh! tu crois cela, toi!... Tu peux pas tenir de conversation banale! Vraiment!... Et que dire de ta conversation sérieuse? non, réellement, mon ami, tu ne dois pas rester.

HAMON. — Mais si, je dois rester. J'ai de l'ouvrage pour toi; de la phonétique.

Mme HAMON. — Inutile, chéri... Je le regrette, mais je ne puis pas saisir tes voyelles; et bien que j'aime à recevoir tes jolies cartes postales, avec ta sténographie brevetée, j'ai toujours besoin de lire leurs copies en écriture ordinaire que tu m'envoies avec tant de sollicitude.

HAMON. — Mais ce n'est pas un travail phonétique.

Mme HAMON. — Tu viens me dire que c'en était un.

HAMON. — Non, pas pour toi... J'ai ramassé une jeune fille.

Mme HAMON. — Tu veux dire qu'une jeune fille t'a ramassé.

HAMON. — Non, non, pas du tout!... D'ailleurs, je ne veux pas parler d'une aventure d'amour.

Mme HAMON. — C'est bien dommage.

HAMON. — Pourquoi, diable?

Mme HAMON. — Jamais tu ne deviens amoureux de femmes au-dessous de 45 ans!... Quand donc découvriras-tu qu'il y a de par le monde, de jolies jeunes femmes?

HAMON. — Ah, mais non! Je ne veux pas être embêté par des jeunes femmes, moi!... Pour moi, vois-tu, la femme qu'on peut aimer, c'est une femme dans ton genre, aussi pareille à toi qu'il est possible. Jamais je ne pourrai m'habituer à aimer des jeunes femmes. Il y a des habitudes trop enracinées pour qu'on les change... D'ailleurs, les jeunes femmes sont toutes idiotes.

Mme HAMON. — Y compris ta jeune fille?

HAMON. — Naturellement. Elle va venir te voir.

Mme HAMON. — Je ne me souviens pas de l'en avoir priée.

HAMON. — Evidemment puisque c'est moi qui l'en ai priée.

Mme Hamon. — Vraiment. Et pourquoi?

Hamon, *se levant et se mettant à marcher par le salon, tout en faisant tinter son argent et ses clefs dans les poches de son pantalon.* — Voilà, c'est une vulgaire marchande de fleurs que j'ai ramassée sur le trottoir.

Mme Hamon. — Et tu l'as invitée à mon jour de réception?

Hamon. — Bah! Ça n'a pas d'importance. Je lui ai appris à parler comme il faut et elle a reçu des ordres stricts au sujet de sa conduite. Elle doit s'en tenir à deux sujets : le temps et la santé de chacun. Beau temps, comment vous portez-vous? Enfin, tu vois. Elle ne doit pas se laisser entraîner à parler de choses en général. Ce sera prudent.

Mme Hamon. — Prudent!... De parler de notre santé! de l'intérieur de nos corps? et de l'extérieur aussi!... Mais tu es fou, mon pauvre Henry!

Hamon. — Pourtant il faut bien qu'elle parle de quelque chose... (*Il se rassied.*) Oh, elle sera très bien, tu verras. Ne t'inquiète pas. Latour s'en occupe avec moi. J'ai quasi parié qu'en six mois, je la ferais passer pour une duchesse. J'ai commencé il y a quelques mois, et elle a fait des progrès aussi rapides que le feu dans un atelier de menuiserie!... Je gagnerai mon pari. Elle a l'oreille très fine, et il m'a été plus facile de l'enseigner que d'enseigner mes élèves bourgeois, parce qu'elle a eu à apprendre une langue complètement nouvelle... Elle parle le français presque comme tu parles l'anglais.

Mme Hamon. — Alors, tu dois être content.

Hamon. — Oui et non.

Mme Hamon. — Comment?

Hamon. — Evidemment, j'ai obtenu une excellente prononciation, mais il y a à considérer non seulement *comment* une jeune fille prononce mais encore les *mots* qu'elle prononce. Et voilà où... (*Ils sont interrompus par la femme de chambre annonçant des visiteurs.*)

La Femme de Chambre. — Mme et Mlle de Jolimont. (*Elle se retire.*)

Hamon. — Oh! Sacré bon Dieu! (*Il se lève de très mauvaise humeur.*)

(*Mme et Mlle de Jolimont sont la mère et la fille qui se sont abritées contre la pluie, le même soir que Hamon. La mère est une femme bien élevée, tranquille, et qui a cet air habituel d'anxiété, que donne une gêne constante. La fille, elle, a acquis l'air gai de la femme qui se sent dans le monde comme chez elle; la bravade de la pauvreté en grande toilette.*)

Mme de Jolimont, *à Mme Hamon en lui serrant la main.* — Bonjour, chère madame.

Mlle de Jolimont. — Vous allez bien? (*Elles se serrent la main.*)

Mme Hamon, *présentant.* — Mon fils Henry.

Mme de Jolimont. — Votre célèbre fils!... Comme il y a longtemps que je désirais vous rencontrer, monsieur.

Hamon, *d'un air renfrogné et ne faisant aucun mouvement dans sa direction.* — Enchanté! (*Il salue avec brusquerie.*)

Mlle de Jolimont, *s'avançant vers lui avec familiarité pleine de confiance.* — Vous allez bien?

Hamon, *la regardant fixement, les mains dans les poches.* — Je vous ai déjà vue quelque part, vous... Mais où?... Je n'en ai pas la moindre idée, mais j'ai déjà entendu votre voix, c'est sûr... Bah! Ça n'a pas d'importance. (*Il s'assied, ayant l'air d'attendre qu'elles s'en aillent.*)

Mme Hamon. — Je regrette de le dire, mais mon fils a des manières déplorables. N'y faites pas attention.

Mlle de Jolimont, *gaiement.* — Entendu! (*Elle s'assied sur le canapé.*)

Mme de Jolimont, *un peu effarée.* — Pas du tout! (*Elle s'assied sur le canapé entre sa fille et Mme Hamon, qui, avec sa chaise, a tourné le dos à sa table-bureau.*)

Hamon. — Est-ce que j'ai été grossier?... Je ne voulais pas l'être. (*La femme de chambre réapparaît introduisant Latour.*)

La Femme de Chambre. — Le colonel Latour. (*Elle se retire.*)

Latour. — Bonjour, chère madame, comment allez-vous?

Mme Hamon. — Enchantée de votre visite. Mme de Jolimont, Mlle de Jolimont. (*Echange de saluts. Le colonel avance un peu la chaise Chippendale entre Mme de Jolimont et Hamon.*)

Latour. — Henry vous a-t-il dit pourquoi nous venions?

Hamon. — Nous avons été interrompus, sacré bon Dieu!

Mme Hamon. — Henry, Henry!... Vraiment!

Mme de Jolimont, *se levant un peu.* — Nous vous gênons?

Mme Hamon, *la faisant se rasseoir.* — Non, non... Vous ne pouviez pas venir plus à propos. Nous désirions vous faire rencontrer une de nos amies.

Hamon. — C'est vrai, pardieu! Nous avons besoin de deux ou trois personnes. Vous ferez aussi bien l'affaire que n'importe qui! (*La femme de chambre réapparaît, introduisant Fred.*)

La Femme de Chambre. — M. de Jolimont.

Fred, *donnant une poignée de mains à Mme Hamon.* — Comment va?

Mme Hamon. — Vous êtes bien gentil d'être venu. (*Présentant.*) Le colonel Latour.

Fred, *s'inclinant.* — Comment va?

Mme Hamon. — Je ne crois pas que vous

›nnaissiez mon fils, le professeur Hamon.

FRED, *s'avançant vers Hamon.* — Com-ent va?

HAMON, *le regardant comme s'il avait af-ire à un pickpocket.* — Je vous ai déjà vu ıelque part, vous, c'est sûr! Mais où, sa-isti?

FRED. — Je ne pense pas.

HAMON, *se levant.* — Bah!... Ça n'a pas importance. Asseyez-vous. (*Il donne une ›ignée de mains à Fred et le lance presque ıns le fauteuil Elisabethéen, puis il se isse tomber lourdement sur le canapé, en-e Mme et Mlle de Jolimont.*)

HAMON. — Eh bien, nous y sommes main-nant! De quoi diable allons-nous bien par-r en attendant Elisa?

Mme HAMON. — Ah, Henry! Si tu es la vie l'âme des réunions de la Société des ciences, vraiment, dans les circonstances s plus banales de la vie, tu es plutôt in-›rieur.

HAMON. — Vraiment?... c'est embêtant... *'out à coup, il rayonne.*) Mais c'est que est vrai, ma parole!... (*Riant bruyamment.*) a! ha! ha!

Mlle DE JOLIMONT, *qui considère Hamon ›mme un parti tout à fait désirable.* — Je ıis tout à fait de votre avis. Moi non plus, ne peux parler de rien... Ah! si au moins n voulait être franc et dire ce que l'on ense réellement!

HAMON. — Ah! Bon Dieu non, alors!

Mme DE JOLIMONT, *épousant le point de ue de sa fille.* — Mais pourquoi pas?

HAMON. — Pourquoi pas?... Mais sacristi, e qu'on se figure être obligé de dire est déjà ssez mauvais! Et dire ce qu'on pense réelle-ıent, ce serait mettre fin à toute la parade... 'oyons, pensez-vous qu'il serait vraiment gréable que je sois obligé de dire en ce mo-ıent tout ce que je pense réellement?

Mlle DE JOLIMONT, *gaiement.* — Est-ce onc si cynique?

HAMON. — Cynique! Mais qui diable dit ue ce serait cynique? Je veux simplement ire que ce ne serait pas convenable.

Mme DE JOLIMONT, *sérieusement.* — Oh! Monsieur Hamon. Je suis sûre que ce n'est ›as ce que vous voulez dire.

HAMON. — Voyons, est-ce que nous ne ommes pas tous, plus ou moins, des sauva-;es? Nous nous imaginons être civilisés et ultivés, connaître tout ce qui a trait à la ›oésie, à la philosophie, aux arts, aux scien-es, etc. Et en réalité, combien d'entre nous ıe connaissent même pas la signification de es mots. (*A Mlle de Jolimont.*) Que connais-ez-vous de la poésie, vous? (*A Mme de Joli-nont.*) Et vous, que connaissez-vous de la science? (*Indiquant Fred.*) Et lui, que con-ıaît-il de l'art, de la science, de n'importe quoi? — Que diable vous imaginez-vous que je connaisse de la philosophie, moi?

Mme HAMON, *énormément amusée.* — Et des bonnes manières, n'est-ce pas, Henry?

(*La femme de chambre revient, introdui-sant Elisa, qui est habillée de façon exquise et produit l'impression d'être une femme re-marquablement belle et distinguée.*)

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mademoiselle Colombe. (*Elle se retire.*)

(*Les messieurs se lèvent. Mme Hamon aussi. Hamon quitte sa place, prend Elisa sous sa garde et l'amène à sa mère.*)

HAMON. — La voici, maman. (*Il se met sur le bord de la table-bureau, mi-debout, mi-assis, pour surveiller Elisa.*)

LISA, *parlant avec une correction pédante de prononciation et avec une grande beauté de ton.* — Bonjour, madame, comment allez-vous?... Monsieur Hamon m'a dit que je pou-vais venir vous voir.

Mme HAMON, *l'admirant franchement.* — Parfait... Je suis vraiment heureuse de vous voir.

LATOUR. — Comment allez-vous, made-moiselle?

ELISA, *lui donnant une poignée de mains.* — Le colonel Latour, n'est-ce pas?

Mme DE JOLIMONT. — Je vous ai déjà ren-contrée, mademoiselle, je suis sûre. Je me rappelle vos yeux.

LISA. — Comment allez-vous? (*Elle s'as-sied avec grâce sur le canapé, à la place occupée par Hamon.*)

FRED. — J'ai certainement déjà eu le plaisir...

HAMON, *se redressant tout à coup.* — Nom d'un chien!... Je me rappelle maintenant!... (*Tous le regardent avec ébahissement.*) Quelle histoire embêtante!

Mme HAMON. — Henry!... Je t'en prie! (*Il veut de nouveau s'appuyer sur la table-bureau.*) Non, non, ne t'assieds pas sur mon bureau, tu vas le casser.

HAMON. — Pardon. (*Il va s'asseoir sur le canapé, à l'écart, comme s'il n'en pouvait plus.*)

Mme HAMON, *sur le ton de la conversation.* — Pensez-vous qu'il pleuve aujourd'hui?

LISA. — La basse dépression qui règne sur l'Ouest de ce pays va probablement se diriger lentement vers l'Est. Mais rien n'in-dique un grand changement de temps dans la situation barométrique.

FRED. — Ha! ha! ha!... Que c'est drôle!

LISA. — Qu'y a-t-il de mal dans ce que je viens de dire?... Je parie que je l'ai bien dit.

FRED. — Crevant!

Mme DE JOLIMONT. — J'espère qu'il ne va pas faire froid. Il y a tellement d'influenza partout... Régulièrement, chaque printemps, cela fait le tour de toute la famille.

LISA. — Ma tante est morte de l'influenza :

du moins, on l'a prétendu. Mais moi, je crois qu'on lui a fait son affaire à la vieille.

Mme Hamon. — On lui a fait son affaire?

Lisa. — Ouiii! Dieu merci! Pourquoi serait-elle morte de l'influenza? L'année d'avant, elle s'était tirée saine et sauve de la diphtérie. Je l'ai vue, de mes propres yeux vue. Elle était toute bleue; oui, oui, toute bleue. Tout le monde croyait qu'elle était morte. Mais mon père, lui, il n'a pas cessé de lui verser dans la gorge de l'eau-de-vie, à pleines cuillerées, jusqu'à ce qu'elle revienne à elle tout d'un coup, si soudainement qu'elle a cassé avec ses dents le bout de la cuiller... Voyons, est-ce qu'une femme de cette force-là s'en irait mourir de l'influenza?... Et qu'est devenu son chapeau de paille neuf qui aurait dû me revenir? Quelqu'un l'a pigé, et ce que je dis, c'est que ceux qui l'ont pigé lui ont fait son affaire.

Mme de Jolimont. — Lui faire son affaire? Qu'est-ce que cela signifie?

Hamon, *avec hâte.* — Oh! c'est la nouvelle manière de dire des riens... Faire son affaire à une personne, cela veut dire la tuer.

Mme de Jolimont, *avec inquiétude, à Elisa.* — Croyez-vous réellement que votre tante ait été tuée?

Lisa. — Mon œil, peut-être!... Ceux avec qui elle vivait l'auraient tuée pour une épingle à chapeau, sans qu'il y ait même de chapeau.

Mme de Jolimont. — Mais ce n'était pas bien de la part de votre père de lui verser ainsi de l'eau-de-vie dans la gorge. Il aurait pu la tuer.

Lisa. — Ah non, alors! Pour elle, l'eau-de-vie, c'était comme le lait maternel. Et puis, il en avait déjà tant versé dans sa gorge, qu'il savait bien ce que ça faisait.

Mme de Jolimont. — Vous voulez dire qu'il buvait?

Lisa. — S'il buvait! Ma parole! c'était chronique.

Mme de Jolimont. — Ce devait être affreux pour vous.

Lisa. — Oh non, pas du tout. D'après ce que j'ai pu voir ça ne lui a jamais fait de mal. Mais il faut dire qu'il le faisait pas régulièrement. Des bordées de temps à autres comme vous diriez. Il était toujours plus gentil quand il avait bu sa goutte. Quand il était sans ouvrage, maman lui donnait toujours quelques sous pour l'envoyer boire en lui disant de ne rentrer que quand il aurait assez bu pour être gai et amoureux... Il y a des tas de femmes qui font boire ainsi leur mari pour pouvoir mieux vivre avec eux... C'est comme ça vous savez. Si un homme a un bout de conscience, c'est toujours quand il est à jeun que ça lui prend, et alors, ça le démolit. Un peu d'ivresse le remet sur pieds et il est tout heureux... (*A Fred, qui se tord d'un rire contenu.*) Dites donc, vous, de quoi rigolez-vous?

Fred. — De la nouvelle manière de dire des riens! Vous la possédez si bien.

Lisa. — Si je la possède si bien, alors pourquoi que vous riez? (*A Hamon.*) Est-ce que j'ai dit quelque chose que je n'aurais pas dû dire?

Mme Hamon, *s'interposant.* — Mais non, pas du tout, mademoiselle.

Lisa. — Ah, c'est heureux! (*Avec expansion.*) Ce que j'ai toujours dit, c'est que...

Hamon, *consultant sa montre.* — Hum!

Lisa, *se retournant pour le regarder, comprend l'avertissement et se lève.* — Ah! il faut que je parte. (*Les messieurs se lèvent, Hamon excepté. Fred va à la porte.*) Enchantée de vous avoir vus. Au revoir. (*Elle serre la main de Mme Hamon.*)

Mme Hamon. — Au revoir.

Lisa. — Au revoir, colonel.

Latour. — Au revoir, mademoiselle.

Lisa, *faisant un signe de tête aux autres.* — Au revoir, tout le monde.

Fred, *lui ouvrant la porte.* — Allez-vous à pied, mademoiselle?... Si oui...

Lisa. — A pied?... Ah, merde, alors!. (*Fred chancelle. Hamon s'affaisse sur le tapis.*) Je vais en taxi, moi! (*Elle sort. Latour s'assied.*)

Mme de Jolimont. — Non, vraiment, je ne peux pas m'habituer aux nouvelles manières.

Clara. — Mais elles sont très bien, les nouvelles manières, maman! Si tu restes si vieux jeu, on va croire que nous n'allons jamais nulle part et que nous ne voyons jamais personne.

Mme de Jolimont. — C'est possible que je sois très vieux jeu, mais j'espère, Clara, que tu ne vas pas te mettre à employer cette expression-là. Maintenant, je suis habituée à t'entendre parler des hommes comme d'êtres corrompus et qualifier tout de sale et de bête. Je trouve cette manière horrible et vulgaire, je te l'ai déjà dit. Mais ce mot-ci dépasse tout... N'êtes-vous pas de cet avis, colonel?

Latour. — Ne me le demandez pas!... J'ai passé plusieurs années aux colonies et, à mon retour, j'ai trouvé les manières si changées, que parfois je me demande si je suis assis dans un salon comme il faut, ou sur le gaillard d'avant d'un navire.

Clara. — Question d'habitude, ça... Il n'y a ni bien ni mal dans ce mot-là. On ne veut rien dire en l'employant... Et c'est si original et cela donne une emphase si piquante à des choses qui, en elles-mêmes, ne sont pas très spirituelles. Je trouve tout à fait charmante et innocente, cette nouvelle manière de dire des riens.

Mme de Jolimont, *se levant.* — Eh bien,

crois qu'après ceci, il est temps que nous us en allions.

Latour et Hamon se lèvent. Hamon s'ap-oche du canapé, si content d'être enfin barrassé des visiteurs, qu'il en devient esque poli.)

CLARA. — C'est vrai. Nous avons encore is visites à rendre aujourd'hui. Au revoir, nsieur Hamon.

HAMON, *lui tendant la main par-dessus le ıapé.* — Au revoir. N'oubliez pas de pra-uer, dans vos trois visites, cette nouvelle nière de dire des riens... N'ayez pas ır... Plongez-vous-y hardiment!

CLARA, *tout en sourires.* — Je n'y man-erai pas. Au revoir, madame. Au revoir, onel. (*S'adressant de nouveau à Hamon i l'accompagne à la porte.*) Quelle bêtise ıt de même que toute cette pruderie du onde!

HAMON. — Oh oui! quelle sacrée bêtise.

CLARA. — Oh oui! Une bêtise bien emmer-nte!

Mme DE JOLIMONT, *avec nervosité.* — Oh, ara ! !

CLARA. — Ha! ha! ha! (*Elle sort radieuse, nsciente d'être complètement dans le ton jour.*)

FRED, *à Hamon.* — Dites-moi... (*Il ne con-ue pas et s'approche de Mme Hamon, ivi de Hamon, qui vient près de Mme de limont.*) Au revoir, madame.

Mme HAMON, *lui donnant une poignée de ıins.* — Au revoir. Dites-moi, aimeriez-us rencontrer encore Mlle Colombe?

FRED. — Oh oui, joliment!

Mme HAMON. — Eh bien, vous connaissez es jours.

FRED. — Oui, merci. Au revoir!. (*Il sort.*)

Mme DE JOLIMONT, *à Hamon.* — Au re-ir, monsieur.

HAMON. — Au revoir, madame.

Mme DE JOLIMONT, *à Latour.* — Inutile, mais je ne pourrai l'employer.

LATOUR. — Ne l'employez pas, madame. n'est pas forcé, vous savez... Vous vous tirerez fort bien sans cela, je vous sure.

Mme DE JOLIMONT. — Oui, mais Clara me almène tant, si je ne baragouine pas l'ar-t dernier cri!... Au revoir.

LATOUR. — Au revoir. (*Ils se donnent une ıignée de mains.*)

Mme DE JOLIMONT, *à Mme Hamon.* — Ne ites pas attention à Clara... Nous sommes pauvres! Et elle a si peu de parties de aisir, la pauvre enfant! Et elle croit que est de bon ton. (*Mme Hamon, voyant que s yeux sont humides, lui prend la main ec sympathie et l'accompagne jusqu'à la orte.*) Mais mon garçon est gentil, n'est-ce ıs?

Mme HAMON. — Oui, oui, très gentil. Je serai toujours enchantée de le voir.

Mme DE JOLIMONT. — Merci, chère amie. Au revoir. (*Elle sort.*)

Mme HAMON, *revenant au canapé.* — Quelle affreuse chose que la pauvreté! Cette femme a été élevée dans un château, et elle ne peut pas comprendre pourquoi ses enfants, qui sont sans éducation et sans fortune, ne sont invités nulle part. Pourquoi des gens qui vivent dans un quartier pauvre, avec une simple femme de ménage, et 4.000 francs par an, se font-ils *appeler « de Jolimont! »* et se donnent-ils l'air d'en avoir cent mille? (*Elle s'assied à la place d'Elisa. Latour s'assied dans le fauteuil que vient de quitter Mme Hamon. Hamon s'assied sur le canapé, à gauche de sa mère.*)

HAMON. — Eh bien! Trouves-tu Elisa présentable?

Mme HAMON. — Quel nigaud tu fais!... Mais voyons, il est de toute évidence qu'elle n'est pas du tout présentable. Elle est un triomphe de ton art et de celui de sa couturière! mais si tu crois un seul instant qu'elle ne se trahit pas dans chacune de ses phrases, tu es absolument aveugle à son sujet.

LATOUR. — Croyez-vous qu'on puisse arriver à en faire quelque chose?... Je veux dire : croyez-vous qu'on puisse éliminer l'élément soldatesque de sa conversation?

Mme HAMON. — Non, tant qu'elle sera entre les mains d'Henry.

HAMON. — Veux-tu dire que mon langage n'est pas convenable?

Mme HAMON. — Non, mon ami!... Il serait tout à fait convenable, mettons dans un bar, mais pas dans la bouche d'Elisa, à une garden party.

HAMON, *blessé.* — Sacristi!...

LATOUR, *l'interrompant.* — Voyons, Hamon... apprenez à vous connaître vous-même. Je n'ai plus entendu un langage comme le vôtre depuis le temps où je passais la revue des soldats, il y a 20 ans.

HAMON. — Oh! si, vous aussi, vous parlez comme ça!... Dame, je ne pense pas que je parle toujours comme un évêque.

Mme HAMON. — Dites-moi donc, colonel, comment les choses se passent exactement chez mon fils?

LATOUR, *tout joyeux, comme si cela changeait complètement le sujet.* — Eh bien, je suis venu habiter avec Henry. Nous travaillons ensemble à mes dialectes hindous et nous trouvons plus commode...

Mme HAMON. — Oui, oui, je sais tout cela. C'est un excellent arrangement. Mais cette jeune fille, où habite-t-elle?

HAMON. — Avec nous, naturellement. Où habiterait-elle, sinon?

Mme HAMON. — Mais en quels termes?

Est-ce une servante?... Ou bien, qu'est-elle?

LATOUR, *lentement.* — Ah, je crois comprendre ce que vous voulez dire! madame.

HAMON. — Sacré bon Dieu! Que je sois pendu si je comprends, moi!... Voilà des mois que je travaille cette jeune fille, tous les jours, pour en arriver au point où elle est maintenant. D'ailleurs, elle se rend utile. Elle sait où se trouvent mes affaires, elle se souvient de mes rendez-vous, etc...

Mme HAMON. — Comment ta femme de charge s'entend-elle avec elle?

HAMON. — Mme Poire?... Oh, elle est diablement contente d'être soulagée comme ça, car avant l'arrivée d'Elisa, c'était elle qui devait me trouver mes affaires et se rappeler mes rendez-vous... Mais au sujet d'Elisa, je crois vraiment qu'elle a une araignée dans le plafond. Tout le temps, elle me répète : « Vous ne réfléchissez pas, monsieur », n'est-ce pas Latour?

LATOUR. — Oui, c'est la formule : « Vous ne *réfléchissez* pas, monsieur »... C'est là la conclusion de toutes ses conversations au sujet d'Elisa.

HAMON. — Comme si je m'arrêtais jamais de réfléchir à cette fille, à ses sacrées voyelles et à ses diables de consonnes... Je suis crevé d'y réfléchir, de surveiller ses lèvres et ses dents et sa langue, sans parler de son âme, qui est la chose la plus drôle de tout le tas.

Mme HAMON. — Eh bien, en vérité, vous êtes tous les deux de grands bébés qui jouent avec une poupée vivante.

HAMON. — Nous, nous jouons! Mais c'est le travail le plus dur que j'aie jamais fait. Ne t'y trompe pas, maman. Mais c'est intéressant, oh oui, tu n'as pas d'idée comme c'est intéressant, de prendre un être humain et de le transformer, en lui créant un nouveau langage, en un autre être humain absolument différent du premier... C'est vraiment combler le gouffre si profond qui sépare les classes.

LATOUR, *avançant sa chaise plus près de Mme Hamon et se penchant avec vivacité vers elle.* — Oui, oui, c'est colossalement intéressant. Je vous assure, madame, que nous prenons Elisa très au sérieux. Toutes les semaines, je pourrais presque dire tous les jours, il y a quelque changement... (*Plus près encore.*) Nous enregistrons chaque étape et nous en gardons le témoignage : des douzaines de disques de gramophones et de photographies...

HAMON, *assaillant Mme Hamon du côté de son autre oreille.* — Oui, pardieu!... C'est l'expérience la plus absorbante que j'aie jamais entreprise. Elle remplit véritablement nos existences, pas vrai, Latour?

LATOUR. — Nous ne faisons plus que de parler d'Elisa.

HAMON. — Qu'enseigner Elisa.

LATOUR. — Qu'habiller Elisa.

Mme HAMON. — Comment!

HAMON. — Qu'inventer de nouvelles Eli[s]

(*Hamon et Latour parlent maintenant e[n]semble, de chaque côté de Mme Hamon. Ils parlent ensemble, augmentant progres[si]vement la force de leurs voix pour se fai[re] entendre.*)

HAMON. — Tu sais qu'elle a la plus extr[a]ordinaire finesse d'oreille.

LATOUR. — Je vous assure, madame, q[ue] cette jeune fille...

HAMON. — Exactement comme un perr[o]quet. J'ai fait avec elle l'expérience pou[r]

LATOUR. — ...est un génie. Elle sait jou[er] admirablement du piano...

HAMON. — ...toutes les espèces de so[ns] possibles qu'un être humain peut produir[e]

LATOUR. — Nous l'avons menée à des co[n]certs classiques et dans des music...

HAMON. — ...Dialecte des pays les pl[us] divers, de l'Afrique, cliquetis...

LATOUR. — ...halls, c'est tout pareil po[ur] elle, car elle joue...

HAMON. — ...hottentot, un tas de chos[es] qu'il m'a fallu des années pour saisir, e[t]

LATOUR. — ...tout ce qu'elle entend, auss[i]tôt qu'elle rentre à la maison, que ce soi[t]

HAMON. — ...elle les saisit d'un coup, [à] l'instant même, comme si elle n'avait...

LATOUR. — ... du Beethoven, du Brahm[s] du Lénars ou de l'Oscar Strauss...

HAMON. — ...fait que ça toute sa vie.

LATOUR. — ...Et dire qu'il y a six mo[is] elle n'avait même jamais touché un pian[o]

Mme HAMON, *se bouchant les oreilles av[ec] ses doigts, étant donné qu'ils font un bru[it] intolérable, car ils crient maintenant à q[ui] mieux mieux.*) Oh! Oh! Oh! Oh! (*Ils s'[ar]rêtent.*)

LATOUR. — Excusez-moi, madame. (*Il [re]cule sa chaise jusqu'à la table-bureau.*)

HAMON. — Pardon, maman... Mais qua[nd] Latour se met à crier, plus personne ne pe[ut] placer un mot.

Mme HAMON. — Tais-toi, Henry... Dite[s]-moi, colonel, n'avez-vous pas compris q[ue] lorsque Elisa est entrée chez Henry, qu[el]que chose est entré avec elle?

LATOUR. — Oui, oui, son père, mais Hen[ry] a eu vite fait de s'en débarrasser.

Mme HAMON. — Il eût été plus à prop[os] que ce fût la mère, mais comme ce n'ét[ait] pas sa mère, ce fut autre chose.

LATOUR. — Mais quoi?

Mme HAMON. — Un problème.

LATOUR. — Ah, oui, je vois... Le problè[me] de savoir comment la faire passer pour u[ne] fille distinguée.

HAMON. — Je le résoudrai, moi, ce pr[o]blème. Je l'ai déjà même à moitié résolu.

Mme HAMON. — Dieu que les hommes so[nt]

ètes!... Il ne s'agit pas de cela. Le problème :t de savoir ce qu'elle fera ensuite.

Hamon. — Mais il n'y a aucun problème dedans. Elle fera son chemin avec tous s avantages que je lui aurai donnés.

Mme Hamon. — Ah oui, les avantages de ette pauvre femme qui était là, il y a un istant!... Les manières et les habitudes qui endent les belles dames incapables de gaer leur vie! Mais tu ne lui donneras pas s rentes des belles dames, n'est-ce pas?

Latour, *avec indulgence, mais un peu ennuyé.* — Tout ira bien, madame, vous errez. (*Il se lève pour partir.*)

Hamon, *se levant aussi.* — Nous lui trouerons un bon petit emploi, va!

Latour. — Elle est heureuse comme ça, bien ne vous tracassez pas à son sujet. u revoir, madame. (*Il lui donne une poinée de mains, comme pour consoler un ennt apeuré, puis il se dirige vers la porte.*)

Hamon. — D'ailleurs à quoi bon se tracasser maintenant : la chose est faite. Au revoir, maman. (*Il embrasse Mme Hamon et suit Latour.*)

Latour, *se retournant pour adresser une consolation finale.* — Il y a des tas de débouchés. Nous ferons ce qu'il faut... Au revoir.

Hamon, *à Latour tandis qu'ils sortent ensemble.* — Si nous l'emmenions au vernissage du salon?

Latour. — Oh oui!... Ses remarques seront délicieuses.

Hamon. — Et quand nous serons rentrés, elle imitera tous les types qu'on aura rencontrés.

Latour. — Crevant! (*On les entend rire tous les deux pendant qu'ils ferment la porte.*)

Mme Hamon. — Ah! les hommes! les hommes! les hommes ! ! ! (*Elle reprend sa place devant la table-bureau.*)

Rideau

ACTE IV

Le laboratoire, chez Hamon. Minuit. Personne dans la pièce. La pendule qui est sur la cheminée sonne douze coups. Le feu n'est pas allumé. C'est une nuit d'été. En ce moment, on entend Hamon et Latour sur l'escalier.

HAMON, *appelant Latour qui est en bas.* — Dites donc, Latour, voulez-vous fermer à clef? Je ne ressortirai plus.

LATOUR. — Bien... Mme Poire peut aller se coucher, n'est-ce pas? Nous n'avons plus besoin de rien, hein?

HAMON. — Non, sacristi!

(*Elisa ouvre la porte, tourne le bouton de la lumière électrique et s'avance dans la pièce. Elle porte un manteau de soirée et est vêtue d'une magnifique robe de soirée, avec des diamants, un éventail, des fleurs, et tous les accessoires nécessaires. Elle est fatiguée. Sa pâleur contraste fortement avec le noir de ses yeux et de ses cheveux. Son expression est presque tragique. Elle se débarrasse de son manteau, dépose son éventail et ses fleurs sur le piano et s'assied sur la banquette, silencieuse et méditative.*

HAMON, *en habit de soirée, avec un pardessus et un chapeau, entre. Il enlève son chapeau et son pardessus, les jette négligemment sur le porte-journaux et se jette lui-même négligemment sur le fauteuil près de la cheminée.*

Latour entre. Il est vêtu comme Hamon. Il enlève aussi son chapeau et son pardessus et va pour les jeter sur ceux de Hamon, quand il hésite.

LATOUR. — Dites donc, madame Poire va faire du tapage si nous laissons nos affaires traîner dans le laboratoire.

HAMON. — Tant pis! Demain matin, elle les rangera bien... Elle croira que nous avions bu.

LATOUR. — C'est vrai. Nous avons un peu bu... Y a-t-il des lettres?

HAMON. — Je n'ai pas regardé... (*Latour prend les pardessus et les chapeaux et les descend. Hamon, moitié bâillant, moitié chantant, fait entendre un air de la « Fille du Régiment ». Soudain, il s'arrête pour s'écrier.*) Où diable sont mes pantoufles?

(*Elisa le regarde d'un air sombre, puis elle se lève brusquement et quitte la chambre. Hamon bâille à nouveau et reprend sa chanson. Latour revient avec le contenu de la boîte aux lettres dans la main.*)

LATOUR. — Rien que des circulaires et ce billet doux, avec une couronne comtale, pour vous. (*Il jette les circulaires dans le garde-feu et se poste devant la cheminée, le dos à la grille.*)

HAMON, *jetant un regard sur le billet doux.*) Une circulaire d'un banquier. (*Il la jette avec les autres circulaires.*)

(*Elisa revient avec une grande paire de pantoufles éculées. Elle les place sur le tapis, devant Hamon et s'assied comme avant, sans un mot.*)

HAMON, *abaissant son regard sur les pantoufles comme si elles étaient venues là toutes seules.* — Tiens!... les voilà.

LATOUR, *s'étirant.* — Eh bien, je suis plutôt fatigué! Quelle journée! une garden-party, un grand dîner, puis l'Opéra!... Trop de bonnes choses, vraiment! Vous avez gagné votre pari, Hamon. Elisa les a mis dedans, et bien encore, hein?

HAMON, *avec ferveur.* — Dieu merci, c'est enfin fini!

(*Elisa sursaute violemment, mais ils n'y font pas attention. Elle se remet et demeure aussi impénétrable qu'auparavant.*)

LATOUR. — Dites donc, étiez-vous inquiet à la garden party? Moi, oui... Mais Elisa n'avait pas du tout l'air inquiet.

HAMON. — Et elle ne l'était pas. Je savais qu'elle jouerait bien son rôle. Non, ce qui m'a fatigué, c'est la tension d'esprit que j'ai dû avoir durant tous ces mois, pour mener cette affaire à bien. Au commencement c'était assez intéressant, tant que nous avons été à la phonétique, mais après... J'en étais mortellement dégoûté... Si je n'avais pas fait ce pari, j'aurais tout envoyé balader, il y a deux mois... Mon idée était idiote! Tout ça m'a assommé!

LATOUR. — Oh! voyons!... La garden party a été tout à fait excitante... Mon cœur battait comme tout.

HAMON. — Oui, pendant les trois premières minutes. Mais après, quand j'ai vu que nous allions gagner haut la main, j'étais comme un ours en cage, ne sachant que faire. Et le dîner donc!... c'était encore pire. Assis à m'empiffrer pendant plus d'une heure et personne à qui parler sauf une sacrée dinde de femme du monde... Non, je vous le dis, Latour, plus jamais on ne m'y reprendra. N'en faut plus, des duchesses artificielles! Sacristi, quel enfer que toute cette histoire!

LATOUR. — Vous n'avez jamais été rompu à la routine sociale, mon vieux... Moi, ça m'amuse de m'y plonger de temps à autre. Cela me fait redevenir jeune. Enfin, quo

u'il en soit, ç'a été un grand succès, un mmense succès. Une ou deux fois, j'ai eu eur vraiment, parce qu'Elisa faisait trop ien... Il y a des tas de gens qui ne peuvent as le faire du tout. Ils sont si bêtes qu'ils figurent que les manières ça vient natuellement aux gens de leur rang, de sorte ue jamais, ils ne les apprennent. Il y a toujurs un je ne sais quoi de professionnel uand on fait une chose admirablement ien.

HAMON. — Oui, et c'est ça qui m'exaspère : s imbéciles ne savent même pas leur méer d'imbéciles... (*Il se lève.*) Enfin, quoi u'il en soit, c'est fini et bien fini. Et mainenant je peux enfin aller me coucher sans raindre le lendemain. (*La beauté d'Elisa evient tragique.*)

LATOUR. — Moi aussi, je vais aller me coucher. Pourtant, quel grand événement pour ous! Un triomphe!... Bonsoir. (*Il sort.*)

HAMON, *le suivant.* — Bonsoir... (*Parlant e la porte, par-dessus son épaule.*) Vous teindrez les lumières, Elisa, et vous direz Mme Poire de ne pas faire de café pour noi, demain matin, je prendrai du thé. (*Il ort en laissant la porte ouverte.*)

(*Elisa continue à regarder d'un air faouche pendant un moment après leur déart, puis elle se jette à terre avec fureur et onne libre cours à sa rage.*)

HAMON, *du dehors, sur un ton de colère ésespérée.* — Sacristi! où diable ai-je fichu nes pantoufles? (*Il apparaît à la porte.*)

ELISA, *saisissant les pantoufles qui sont ustement à sa portée et les lui lançant l'une près l'autre, de toutes ses forces.* — Les oilà, vos pantoufles!... Les voilà!... Prenezes vos pantoufles!... Et puissent-elles vous orter la guigne!

HAMON. — Sacristi!... Mais qu'y a-t-il onc?... Allons, levez-vous!... (*Il la tire pour a relever.*) Quelque chose de mal?

LISA. — Rien de mauvais... pour vous, en out cas... J'ai gagné votre pari pour vous, n'est-ce pas? Alors ça vous suffit à vous? Quant à moi, je n'ai aucune importance, n'est-ce pas?

HAMON. — Vous avez gagné mon pari? Ha! Ha! Insecte présomptueux! c'est moi qui 'ai gagné mon pari!... Pourquoi m'avez vous eté mes pantoufles?

LISA. — Parce que je voulais vous casser a figure. Je voudrais vous tuer, espèce de brute égoïste!... Pourquoi ne pas m'avoir aissée où vous m'avez ramassée... dans le ruisseau? Vous êtes tout joyeux que ce soit passé et de pouvoir m'y rejeter maintenant, n'est-ce pas? (*Elle fait craquer frénétiquement ses doigts.*)

HAMON, *la regardant, étonné, mais calme et froid.* — Allons, l'animal est un peu nerveux.

(*Lisa laisse échapper un cri de fureur étouffé et, instinctivement, elle lui lance ses ongles au visage.*)

HAMON, *lui saisissant les poignets.* — Ah! Vous feriez ça!... Rentrez les griffes, vilain chat!... Comment osez-vous vous mettre en colère comme ça devant moi?... Allons, asseyez-vous et restez tranquille. (*Il la pousse rudement dans le fauteuil.*)

LISA, *écrasée par une force supérieure.* — Que vais-je devenir?... Que vais-je devenir?

HAMON. — Comment diable le saurais-je, ce que vous allez devenir? d'ailleurs, qu'importe ce que vous devenez?

LISA. — Oui, ça vous est égal, à vous! Je le sais bien, allez, que ça vous est égal... Ça vous serait égal aussi que je sois morte. Je ne suis rien pour vous... pas même tant que ses pantoufles.

HAMON, *d'une voix de tonnerre.* — Autant que ces pantoufles.

LISA, *avec une soumission amère.* — Autant que ces pantoufles... Je ne pensais pas que cela avait encore de l'importance maintenant. (*Une pause. Elisa est désespérée et écrasée.*)

HAMON, *un peu mal à l'aise. De son ton le plus hautain.* — Pourquoi m'avez-vous attaqué ainsi? Est-ce que vous avez à vous plaindre de la façon dont vous êtes traitée ici?

LISA. — Non.

HAMON. — Quelqu'un s'est-il mal conduit à votre égard!... Le colonel Latour? Mme Poire? Un des serviteurs?

LISA. — Non.

HAMON. — Je suis heureux de vous l'entendre dire... (*Autre pause. Il modère son ton.*) Peut-être êtes-vous fatiguée, après la tension de cette journée? Voulez-vous un verre de champagne?

LISA. — Non... (*Nouvelle pause, puis elle se souvient des bonnes manières et ajoute.*) Merci...

HAMON, *redevenu presque de bonne humeur.* — Allons, ça vous est venu peu à peu ces derniers jours. Vous étiez inquiète de cette garden party, c'est bien naturel. Mais maintenant, tout cela est passé... (*Il lui tapote l'épaule avec bienveillance. Elle se crispe.*) Plus rien qui doive vous embêter.

LISA. — Non... Plus rien qui doive vous embêter, vous... (*Elle se lève avec brusquerie et s'éloigne de lui, en allant jusqu'à la banquette du piano sur laquelle elle s'assied en se cachant la figure.*) Mon Dieu, mon Dieu! Que je voudrais être morte!

HAMON, *la suivant des yeux, et sincère dans sa surprise.* — Mais pourquoi?... Pourquoi, bon Dieu?... (*Il va à elle et lui parle raison.*) Voyons, Elisa, écoutez-moi. Toute cette irritation est purement subjective.

LISA. — Je ne comprends pas. Je suis trop ignorante.

HAMON. — C'est purement imaginaire. De l'abattement, voilà tout. Personne ne vous fait mal. Tout va bien... Allez-vous coucher comme une fille raisonnable et ça passera en dormant. Pleurez un peu, ça vous remettra.

LISA. — Je vous ai entendu, « Dieu merci! c'est enfin fini! »

HAMON. — Eh bien, voyons n'êtes-vous pas contente aussi que tout soit fini?... Vous voilà libre maintenant, et vous pouvez faire ce que vous voulez.

LISA, *se redressant, désespérée.* — Mais à quoi suis-je bonne?... à quoi m'avez-vous laissée bonne?... Où aller?... Que faire? Que devenir?

HAMON, *éclairé, mais nullement impressionné.* — Ah! c'est ça qui vous embête? (*Il enfonce ses mains dans ses poches et se met à marcher dans la chambre en faisant sonner son argent et ses clefs, comme si, par pure bonté, il condescendait à traiter un sujet aussi trivial.*) A votre place, je ne m'embarrasserais pas pour si peu. Vous n'auriez pas beaucoup de difficulté à vous établir quelque part, mais je ne m'étais pas figuré que vous voudriez vous en aller. (*Elle lui jette un regard rapide. Il ne la regarde pas mais il examine un plateau chargé de fruits et décide qu'il va manger une pomme.*) Vous pourriez vous marier. (*Il mord un gros morceau de pomme et le mastique bruyamment.*) Tous les hommes, voyez-vous, ne sont pas de vieux célibataires endurcis comme le colonel et moi. La plupart sont de l'espèce qui se marie. Les pauvres diables!... Vous n'êtes pas laide. C'est un vrai plaisir que de vous regarder parfois... pas maintenant, bien sûr, parce que vous pleurez et que vous êtes laide comme les sept péchés capitaux. Mais quand vous êtes bien et tout à fait vous-même, je peux dire que vous êtes attrayante. Je parle, bien entendu, au point de vue des gens qui veulent se marier, vous comprenez... Et maintenant, allez-vous coucher et reposez-vous bien; puis, demain matin, vous vous lèverez, vous vous regarderez dans un miroir et vous verrez que vous n'êtes pas si dépourvue de valeur que vous le dites. (*Elisa le regarde de nouveau, sans mot dire, et ne bouge pas. Ce regard est complètement perdu pour Hamon. Il mange sa pomme avec une expression rêveuse de bonheur, car elle est très bonne.*)

HAMON, *une idée lumineuse lui venant à l'esprit.* — Je suis sûr que ma mère saura vous dénicher un garçon qui fera très bien votre affaire.

LISA. — Autrefois, j'étais au-dessus de ça.

HAMON. — Que voulez-vous dire?

LISA. — Je vendais des fleurs. Je ne me vendais pas moi-même... Mais maintenant, vous avez fait de moi une femme du monde, et alors, je ne suis plus bonne qu'à me vendre... Oh! pourquoi ne m'avez-vous pas laissée où vous m'avez trouvée?

HAMON. — C'est idiot ce que vous dites-là... N'outragez pas toutes les relations humaines avec votre jargon moral d'achat et de vente... Vous n'aurez pas besoin d'épouser ce garçon si vous ne l'aimez pas.

LISA. — Et que ferai-je alors?

HAMON. — Mais un tas de choses. Qu'est-ce qu'est devenue votre idée d'un magasin de fleurs? Latour pourrait vous installer. Il est très riche. C'est lui qui va payer tous les oripeaux que vous avez portés aujourd'hui. Avec les bijoux, ça n'ira pas loin de deux cents louis. Mais sapristi, il y a six mois, vous auriez trouvé que c'était le Pérou d'avoir un magasin de fleurs à vous! Voyons, vous vous en tirerez très bien... Tout s'éclaircira au lit... j'ai diablement sommeil... A propos, je suis venu chercher quelque chose, mais j'ai oublié ce que c'était.

LISA. — Vos pantoufles.

HAMON. — Ah! oui, c'est vrai. Et vous me les avez jetées. (*Il les ramasse et va sortir, quand elle se lève et lui adresse la parole.*)

LISA. — Avant que vous ne partiez, monsieur...

HAMON, *laissant tomber ses pantoufles sur le palier tant il est surpris par cette appellation de « monsieur ».* — Hein?... De quoi?

LISA. — Mes vêtements sont-ils à moi, ou au colonel Latour?

HAMON, *rentrant dans la chambre.* — Que diable Latour en ferait-il?

LISA. — Il pourrait en avoir besoin pour la prochaine fille que vous ramasserez pour vos expériences. Mais en tout cas, je désire savoir si quelque chose m'appartient. Mes vêtements ont été brûlés.

HAMON. — Mais qu'est-ce que ça peut vous fiche?... Quel besoin avez-vous de vous en inquiéter au milieu de la nuit?

LISA. — Je veux savoir ce que je peux emporter avec moi. Je ne veux pas être accusée d'être une voleuse.

HAMON, *blessé.* — Une voleuse!... Vous n'auriez jamais dû dire cela, Elisa. Cela prouve un manque de sentiment.

LISA. — Je le regrette, mais je ne suis qu'une fille du peuple ignorante, et dans ma position, je dois être prudente. Entre ceux comme vous et ceux comme moi, il ne peut pas y avoir de sentiment... Voulez-vous, s'il vous plaît, me dire ce qui m'appartient et ce qui ne m'appartient pas.

HAMON, *très boudeur.* — Vous pouvez prendre tout ce qui est dans cette sacrée maison, si ça vous plaît... Pas les bijoux. Ils sont loués... Etes-vous contente, maintenant? (*Il fait un mouvement pour s'en aller.*)

LISA. — Attendez, s'il vous plaît... (*Elle enlève ses bijoux.*) Voulez-vous emporter

›ut ça dans votre chambre, pour le mettre n sûreté? Je ne veux pas courir le risque u'il en manque.

HAMON, *furieux.* — Donnez ça!... (*Elle les ui remet.*) Si ça m'appartenait au lieu d'appartenir au bijoutier, je vous les enfoncerais dans la gorge, nom d'un chien!... (*Il enfouit négligemment les bijoux dans sa poche, se décorant involontairement des bouts de chaines qui sortent des poches.*)

LISA, *tirant une bague de son doigt.* — ette bague-ci n'est pas au bijoutier; c'est elle que vous m'avez achetée à Deauville. e n'en ai plus besoin...

(*Hamon lance violemment la bague dans a cheminée et se tourne vers Lisa d'un air l menaçant qu'elle va se blottir près du iano et se cache la figure avec ses mains n criant.*) Ne me frappez pas!

HAMON. — Vous frapper! exécrable créaure!... Comment osez-vous m'accuser de areille chose!... c'est vous qui m'avez appé. Vous m'avez blessé au cœur.

LISA. *frissonnant d'une joie secrète.* — J'en suis contente... Au moins je me serai un peu payée de retour.

HAMON, *avec dignité.* — Vous êtes cause que je me suis mis en colère, chose qui ne m'est encore presque jamais arrivée... Je préfère ne rien dire de plus ce soir. Je vais me coucher.

LISA, *continuant à gronder.* — Vous feriez mieux de laisser un mot pour Mme Poire au sujet de votre café, car ce n'est pas moi qui le lui dirai.

HAMON, *nettement.* — Au diable, Mme Poire!... Au diable le café!... Au diable ma folie d'avoir gaspillé mon savoir et mon intelligence pour une bécasse de ruisseau sans cœur! (*Il sort avec une attitude imposante qu'il gâte malheureusement en claquant la porte avec colère. — Elisa sourit pour la première fois, puis se met à genoux sur la carpette du foyer pour chercher sa bague.*)

RIDEAU

ACTE V

Le salon de Mme Hamon. Cette dernière est à sa table. Bureau comme précédemment. La femme de chambre entre.

La Femme de Chambre. — Monsieur Henry et le colonel Latour, madame.

Mme Hamon. — Bien, faites-les entrer.

La Femme de Chambre. — Ils sont en train de téléphoner, madame. Ils téléphonent à la police, je crois... M. Henry est dans un état! J'ai cru qu'il valait mieux avertir madame.

Mme Hamon. — Si vous m'aviez dit que M. Henry n'était pas dans un état d'agitation, c'eût été bien plus surprenant. Dites-leur d'entrer quand ils auront fini de téléphoner à la police. Il a perdu quelque chose, sans doute.

La Femme de Chambre. — Oui, madame.

Mme Hamon. — Prévenez Mlle Colombe que M. Henry et le colonel sont ici, mais priez-la de ne pas venir avant que je ne l'envoie chercher.

La Femme de Chambre. — Oui, madame. (*Hamon entre vivement. Il est comme l'a dit la femme de chambre, dans un grand état d'agitation.*)

Hamon. — Dites donc, maman, quelle sacrée sale histoire!

Mme Hamon. — Oui, chéri, bonjour. (*Il maîtrise son impatience et embrasse sa mère pendant que la femme de chambre sort.*) Qu'y a-t-il, voyons?

Hamon. — Elisa a fichu le camp.

Mme Hamon, *avec calme, tout en continuant à écrire.* — Je parierais que tu lui as fait peur.

Hamon. — Moi, je lui ai fait peur?... C'est idiot! Hier soir, je l'ai laissée comme d'habitude, pour qu'elle éteigne les lumières. Mais au lieu d'aller se coucher, elle a changé de vêtements et elle est partie immédiatement. Ce matin, avant sept heures, elle est venue chercher ses affaires et cette imbécile de Mme Poire les lui a laissé prendre sans m'en dire un mot... Que faire, sacristi?

Mme Hamon. — Mais t'en passer, mon cher, j'en ai peur. Cette jeune fille avait parfaitement le droit de s'en aller, si elle voulait.

Hamon, *se promenant avec agitation par la chambre.* — Mais je ne peux plus rien trouver de mes affaires!... Je ne sais plus les rendez-vous que j'ai... Je suis...

(*Latour entre. Mme Hamon dépose sa plume et s'éloigne de sa table-bureau.*)

Latour, *lui serrant la main.* — Bonjour, madame... Henry, vous a-t-il dit ce qui s'est passé. (*Il s'assied sur le canapé.*)

Hamon. — Qu'est-ce qu'il raconte, cet âne de commissaire?... Avez-vous promis une récompense?...

Mme Hamon. — Veux-tu dire que tu as lancé la police après Elisa?

Hamon. — Bien sûr! A quoi servirait la police, voyons? D'ailleurs, que pouvions-nous faire d'autre?

Latour. — Le commissaire a fait beaucoup de difficultés... Je parierais qu'il nous soupçonnait de vouloir faire quelque chose d'inconvenant.

Mme Hamon. — C'est tout naturel. Voyons, de quel droit allez-vous donner à la police le nom de cette jeune fille comme si c'était une voleuse, ou un parapluie perdu, ou que sais-je encore? Non, vraiment ! ! !

Hamon. — Mais nous voulons la retrouver.

Latour. — Nous ne pouvons tout de même pas la laisser partir comme ça!... Et puis, que faire, madame?

Mme Hamon. — Vous n'avez pas plus de bon sens que deux bébés. Mais...

(*La femme de chambre entre et interrompt la conversation.*)

La Femme de Chambre. — Monsieur Henry, il y a là un monsieur qui veut vous voir à toute force... On l'a envoyé ici de chez vous.

Hamon. — Oh! Il m'embête! Je ne veux voir personne... Qui est-ce?

La Femme de Chambre. — Un M. Colombe, monsieur.

Latour. — Colombe, le boueux?

La Femme de Chambre. — Un boueux?... Oh non, monsieur, un monsieur tout à fait comme il faut.

Hamon, *très excité.* — Sacré nom d'un chien! C'est un parent à elle, et c'est là qu'elle s'est réfugiée. Quelqu'un que nous ne connaissons pas... (*A la femme de chambre.*) Faites entrer, vite, vite.

La Femme de Chambre. — Oui, monsieur. (*Elle sort.*)

Hamon. — Des parents comme il faut!... Enfin, nous allons savoir quelque chose. (*Il s'assied dans le fauteuil Chippendale.*)

Mme Hamon. — Connaissez-vous quelquelques-uns de ses parents?

Latour. — Son père seulement. Vous savez, le bonhomme dont nous vous avons parlé.

La Femme de Chambre, *annonçant.* — Monsieur Colombe. (*Elle se retire.*)

(*Colombe entre. Il est superbement habillé d'une redingote neuve à la mode, d'un*

let blanc et d'un pantalon gris. Une fleur sa boutonnière, un chapeau de soie louissant et des souliers vernis complènt l'effet. Il est trop préoccupé par l'objet sa visite pour remarquer Mme Hamon. s'avance droit vers Hamon et l'accoste ec un véhément accent de reproche.)

Colombe, *montrant de la main toute sa rsonne.* — Vous voyez ça, hein?... Vous yez bien ça?... Eh bien c'est vous qui avez it ça!

Hamon. — Mais fait quoi, mon bonmme?

Colombe. — Ça, que je vous dis! Regarez-moi!... Regardez ce chapeau!... Regarez cette redingote!

Latour. — C'est Elisa qui vous a acheté s habits?

Colombe. — Elisa! Ah non, alors!... Et is, pourquoi qu'elle m'ajèterait des habits?

Mme Hamon. — Bonjour, monsieur Combe. Ne voulez-vous pas vous asseoir? (*Combe déconcerté, ayant conscience d'avoir ublié son hôtesse.*) Pardon, excuse, maame. (*Il s'approche d'elle, lui serre la main u'elle lui tend.*) Merci... (*Il s'assied sur le anapé, à droite de Latour.*) J'ai l'ciboulot i plein de ce qui m'est arrivé, que j'peux lus penser à aut' chose.

Hamon. — Et que diable vous est-il donc rrivé?

Colombe. — Ça m'serait égal si ça m'éait arrivé, tout simplement. Tout peut-y as arriver et n'y a personne à blâmer que a Providence comme vous diriez... Mais 'est quéque chose que vous, vous m'avez ait, oui, vous, Henry Hamon.

Hamon. — Auriez-vous retrouvé Elisa?... oilà la question.

Colombe. — Vous l'avez donc perdue?

Hamon. — Oui.

Colombe. — Eh ben, vous en avez de la eine, vous!... Non, j'l'ai pas trouvée. Mais lle, elle m'trouvera que trop vite après ce ue vous m'avez fait.

Mme Hamon. — Mais enfin, monsieur Coombe, qu'est-ce que mon fils a bien pu vous aire?

Colombe. — C'qui m'a fait!... Y m'a ruiné! étruit mon bonheur! Y m'a ligotté et livré ux mains de la moralité bourgeoise.

Hamon, *se levant avec impatience et dominant Colombe.* — Vous divaguez!... Vous tes ivre! Vous êtes fou! Je vous ai donné ent francs et, après cela, j'ai eu deux conversations avec vous, à 3 francs l'heure. Et 'est tout. Je ne vous ai plus revu depuis.

Colombe. — Eh ben, répondez-moi un peu! Avez-vous ou avez-vous t'y pas écrit à un vieux ramolli d'Américain qui donnait cent millions pour fonder dans le monde entier des Sociétés de Réforme Morale et qui voulait que vous inventiez pour lui une langue universelle?

Hamon. — Ah ! ! ! Ezra Wannafeller!... Mais il est mort.

Colombe. — Tout just', il est mort. Et moi, j'suis foutu!... Eh ben, lui avez-vous t'y ou lui avez-vous t'y pas écrit une lettre lui disant qu'actuellement, le moralisse le plus original à vot' connaissance, c'était Alfred Colombe, un vulgaire boueux?

Hamon. — Oui, en effet, je me rappelle, après votre dernière visite, avoir fait cette plaisanterie idiote.

Colombe. — Oh oui, vous pouvez ben appeler ça une plaisanterie idiote... Ça a rabattu su' moi le couvercle du cercueil. Ah! ça n'a pas raté! Ça lui a fourni juste l'occasion d'montrer qu'les Américains, c'est pas comme nous, pisqu'ils reconnaissent et respectent le mérite dans toutes les classes de la société, si humbles qu'elles soient... Ces mots, y sont dans son testament si chouette par lequel, grâce à votre plaisanterie idiote, Henry Hamon, y me laisse une part de cent mille francs de revenus dans son « Trust du Fromage tout digéré », à condition que j'fasse des conférences pour la Ligue Mondiale Wannafeller de Réforme Sociale, aussi souvent qu'on me l'demandera, jusqu'à un maximum de six par an.

Hamon. — Fichtre! Quel type, nom de Dieu! (*Il retourne s'asseoir.*)

Latour. — Mais c'est une excellente affaire pour vous, Colombe... On ne vous demandera certainement pas deux fois.

Colombe. — Oh! c'est pas les conférences qui m'embêtent! J'leur en ferais des conférences, jusqu'à pus soif. Et j'aurais pas un cheveu de dérangé... Non, non, c'qui m'chiffonne, c'est d'faire de moi un homme comme il faut?... Qui qui lui a demandé de faire de moi un homme comme il faut?... J'étais heureux. J'étais libre. J'tapais quasi tout le monde pour avoir d'la galette quand j'en avais besoin, comme j'vous ai tapé vous... Et maintenant me v'là malheureux, attaché bras et jambes, et c'est moi qu'on tape pour avoir d'la bonne galette... c'est une excellente affaire pour vous, que me dit mon avoué!... Ah oui. Ça m'fait une belle jambe, ça que je dis. Vous voulez dire que c'est une excellente affaire pour vous, que j'dis. Quand j'étais pauv', j'ai eu une fois un avoué parce qu'on avait trouvé une voiture de gosse dans le tombereau aux ordures dont j'étais chargé. Cet avoué m'a tiré d'affaires et puis y s'est débarrassé d'moi et m'a débarrassé d'lui aussi vite qu'il a pu. Kif kif avec les médecins. J'suis toujours renvoyé d'hôpital avant que j'puisse me tenir su' mes jambes, sans avoir ren à payer... Maint'nant, y trouvent que j'suis pas un homme ben portant et que j'peux pas viv' à

moins qu'y viennent me voir deux fois par jour. Dans la maison, on me laisse pus mett' la main à la pâte : un aut' doit l'faire pour moi et m'taper pour ça, turellement... Maint'-nant, j'dois viv' pour les aut' et pus pour moi-même! Et dire que c'est ça la moralité bourgeoise!... Y a un an, j'avais pas un parent au monde, sauf deux ou trois qui voulaient pus m'parler. Maint'nant, j'en ai cinquante de parents! Et dans tout l'tas, pas un qu'ait une semaine de salaire convenab' Vous parlez de perd' Elisa! Craignez rien! J'parie qu'en ce moment, elle est à ma porte, elle qui pourrait viv' si facilement en vendant des fleurs, si j'étais pas un homme comme y faut!... Et dire que le prochain qui m'tapera, ce sera vous, Henri Hamon. Va falloir que j'apprenne à parler borgeois avec vous, au lieu d'parler le vrai bon français. Le v'là l'moment ousque vous, vous apparaissez su' la scène! J'parierais qu'c'est pour ça que vous avez fait ça!

Mme Hamon. — Mais, mon cher monsieur Colombe, vous n'êtes pas obligé d'endurer tout cela, si vraiment vous parlez sérieusement. Personne ne peut vous forcer à accepter ce legs. Vous pouvez le refuser, n'est-ce pas, colonel?

Latour. — Je le crois.

Colombe, *adoucissant son ton par respect pour le sexe de Mme Hamon.* — Oh! c'est facile à dire : refusez-le! Mais le v'là justement l'malheur, madame : j'ai pas l'courage. Qui qui l'aurait, l'courage?... Nous sommes tous intimidés, oui, tous intimidés, v'là c'que nous sommes... Si j'refuse, qué qui aura pour moi dans la vieillesse : l'hospice, et encore!... Fallait déjà que j'me teins les cheveux pour garder ma place de boueux... Ah! si j'étais un pauv' méritant et si j'avais un peu économisé, j'pourrais refuser. Mais alorss, à quoi qu'ça m'servirait d'refuser, puisque les pauv' méritants y connaissent pas pus l'bonheur que les millionnaires... Y savent pas c'que c'est l'bonheur! Mais moi, j'suis un pauv' pas méritant, et alorss j'ai ren pour me séparer d'l'uniforme de l'hospice que ces sacrées mille balles annuelles qui m'poussent dans la classe bourgeoise... Pardon, excuse, madame, pour c'te façon de parler, mais vraiment vous-même vous l'empoieriez si vous étiez en colère comme je l'sis... Elles vous tiennent de tous les côtés que vous vous tournez : y faut choisir entre le scylla de l'hospice et le calice d'la classe bourgeoise; et j'ai pas l'courage d'aller à l'hospice... Intimidé! oui, v'là c'que j'sis... Dompté : ajeté... des hommes pus heureux qu'moi videront ma poubelle et m'taperont d'un pourboire, et j'l'ai regardrai, impuissant, et j'les envierai... Et dire que v'là c'que vot' fils m'a valu! (*Il est vaincu par l'émotion.*)

Mme Hamon. — Je suis heureuse, monsieur Colombe, que vous ne vouliez rien faire d'insensé. Mais ceci résout le problème de l'avenir d'Elisa. Vous pourrez maintenant pourvoir à ses besoins.

Colombe, *avec une résignation mélancolique.* — Oui, madame... Maintenant, on s'attend à ce que j'pourvoie aux besoins de tout l'monde avec mes cent mille balles de revenus.

Hamon, *se levant brusquement.* — C'est idiot, ça!... Vous ne pouvez pas pourvoir à ses besoins!... Non, vous n'y pourvoierez pas. Elle ne vous appartient plus. J'ai payé cent francs pour l'avoir. Colombe ou vous êtes un honnête homme, ou vous êtes une canaille.

Colombe, *avec tolérance.* — Un peu des deux, Henry, comme tout le monde.

Hamon. — Eh bien, vous avez pris l'argent pour la fille, vous n'avez pas le droit de la prendre en plus.

Mme Hamon. — Tu es absurde, Henry. Tu veux savoir où est Elisa? Eh bien, elle est ici.

Hamon. — Ici! Je vais la chercher. (*Il veut se diriger vers la porte.*)

Mme Hamon. — Tu vas rester tranquille et t'asseoir.

Hamon. — Je...

Mme Hamon. — Assieds-toi et écoute-moi.

Hamon. — Bon! bon! bon!... (*Il se jette de mauvaise grâce sur le canapé, en tournant le dos aux autres.*) Mais je trouve que tu aurais bien pu nous dire ça, il y a une demi-heure.

Mme Hamon. — Elisa est arrivée ici ce matin. Elle a passé la nuit, en partie à se promener pleine de rage, en partie à essayer de se jeter dans la Seine et à avoir peur de le faire, en partie au Majestic Hôtel. Elle m'a raconté la façon brutale dont vous l'avez traitée tous les deux.

Hamon, *bondissant de nouveau.* — Comment?

Latour. — Mais, chère madame, elle vous a raconté des mensonges. Nous ne l'avons pas du tout traitée avec brutalité. Nous lui avons à peine adressé la parole et nous nous sommes séparés en bons termes... Hamon, est-ce que vous l'avez rudoyée, après que je suis allé me coucher?

Hamon. — Moi!... Mais c'est le contraire! C'est elle qui m'a lancé mes pantoufles à la tête. Elle s'est conduite de la façon la plus outrageante. Jamais je ne lui ai donné le plus léger sujet d'irritation. Les pantoufles me sont arrivés, pan!... dans la figure, au moment où je suis entré dans la pièce... avant que j'aie eu le temps de prononcer une parole. Et elle a employé un langage absolument épouvantable.

Mme Hamon. — Je crois savoir assez bien

qui s'est passé. Cette jeune fille est natu-rellement affectueuse, je crois. N'est-ce pas, onsieur Colombe?

Colombe. — Un cœur très tendre, ma-ame.

Mme Hamon. — C'est bien ça. Elle s'est tachée à vous deux, et elle a beaucoup availlé pour toi, Henry. Je ne pense pas ue tu te rendes un compte exact de ce que gnifie pour une jeune fille de son genre, le oindre travail cérébral. Eh bien, il paraît ue quand est arrivé le grand jour de épreuve, après qu'elle eut fait pour toi cette ose merveilleuse, sans commettre une ule faute, vous étiez là tous les deux sans n mot pour elle, à parler entre vous, pour re combien vous étiez heureux que tout it fini, et comme cette affaire vous avait sommés. Et après cela, tu es étonné qu'elle it lancé tes pantoufles à la tête! Mais moi, sont les pincettes que je t'aurais lancées la tête!

Hamon. — Nous avons seulement dit que ous étions fatigués et que nous voulions ler nous coucher, n'est-ce pas, Latour?

Latour, *haussant les épaules.* — Tout sim-lement.

Mme Hamon. — Eh bien, je crains fort u'elle ne veuille pas retourner chez vous, rtout maintenant que M. Colombe peut i permettre de garder la position que vous i avez imposée. Mais elle dit qu'elle ne emande pas mieux que de vous revoir micalement, en laissant le passé demeurer passé.

Hamon, *furieux.* — Sacré nom de Dieu!... 'est trop fort!

Mme Hamon. — Si tu promets de bien te onduire, Henry, je vais la prier de venir. inon, retourne chez toi; tu as déjà pris ien assez de mon temps.

Hamon. — Bon, bon, bon!... Très bien, La-our, tâchez de bien vous conduire. Et pre-ons nos meilleures manières, celles du di-nanche, pour cette créature que nous avons amassée dans le ruisseau. (*Il se jette d'un ir morose dans le fauteuil Elisabethéen.*)

Colombe, *d'un ton de reproche.* — Oh! Hamon, voyons, voyons! un peu d'égards our mes sentiments borgeois!

Mme Hamon. — Souviens-toi de ta pro-nesse, Henry... (*Elle presse le bouton électri-que qui est sur la table-bureau.*) Voulez-vous voir la bonté, monsieur Colombe, d'aller n moment sur le balcon. Je ne voudrais pas u'Elisa subisse le choc de votre change-nent de vie, avant la paix avec ces deux nessieurs. Vous n'y voyez pas d'inconvé-nient, n'est-ce pas?

Colombe. — Comme y vous plaira, ma-dame. Je f'rai tout pour aider Henry à m'en débarrasser. (*Il disparaît par la fenêtre. La femme de chambre apparaît en réponse à la sonnerie.*)

Mme Hamon. — Priez Mlle Colombe de venir... s'il vous plaît.

La Femme de Chambre. — Oui, madame. (*Elle sort.*)

Mme Hamon. — Sois sage maintenant, Henry.

Hamon. — Je me conduis tout à fait bien.

Latour. — Il fait ce qu'il peut, madame.

(*Une pause. Hamon rejette la tête en ar-rière, étend ses jambes et se met à siffler.*)

Mme Hamon. — Sais-tu, mon chéri, que tu n'as pas du tout l'air gentil dans cette position.

Hamon, *se redressant.* — Mais maman, je ne cherchais pas à être gentil.

Mme Hamon. — Cela n'a pas d'importance, chéri. Je voulais simplement te faire parler.

Hamon. — Pourquoi?

Mme Hamon. — Parce que tu ne peux pas parler et siffler en même temps.

(*Hamon grogne. Nouvelle pause très éner-vante.*)

Hamon, *se levant brusquement, à bout de patience.* — Où diable est cette fille?... Est-ce que nous allons l'attendre toute la journée?

(*Elisa entre, riante, tout à fait maîtresse d'elle-même et faisant, avec grande aisance, étalage des manières mondaines les plus à la mode. Elle porte une petite corbeille à ouvrage et semble tout à fait chez elle. La-tour est trop ahuri pour se lever.*)

Lisa. — Comment allez-vous, monsieur Hamon? Tout à fait bien, j'espère?

Hamon, *suffoquant.* — Est-ce que... (*Il ne peut en dire plus.*)

Lisa. — Evidemment, vous vous portez bien, puisque vous n'êtes jamais malade. Je suis très heureuse de vous revoir, colonel. (*Il se lève vivement et ils se serrent la main.*) Il fait tout à fait frais, ce matin, n'est-ce pas? (*Elle s'assied à la gauche du colonel.*)

Hamon. — N'essayez pas de ce jeu-là avec moi, n'est-ce pas?... C'est moi qui vous l'ai appris et ça ne prend pas avec moi. Allons, levez-vous et revenez à la maison. Et ne fai-tes pas la folle!

(*Elisa tire un ouvrage de couture de son panier et se met à coudre, sans faire la moindre attention à cette sortie.*)

Mme Hamon. — Comme c'est dit d'une façon charmante, mon chéri!... Aucune femme ne pourrait résister à pareille invi-tation!

Hamon. — Ne te mêle pas de ça, maman. Laisse-la parler elle-même. Tu vas voir joli-ment vite qu'elle n'a pas en tête une seule idée et sur les lèvres un seul mot que je n'y aie mis moi-même. C'est moi, je vous le dis, qui ai créé cette chose avec les vieux détri-ments des halles, et la voilà maintenant qui

veut paraître jouer à la grande dame avec moi.

Mme Hamon, *avec placidité.* — Oui, chéri. Mais ne veux-tu pas t'asseoir? (*Hamon se rassied l'air farouche.*)

Lisa, *à Latour, sans faire en apparence attention à Hamon, et en continuant à travailler avec adresse.* — J'espère, colonel, que vous ne cesserez pas complètement de me voir maintenant que l'expérience est terminée... Je vous dois tant et je serais très malheureuse si vous m'oubliiez.

Latour. — Vous êtes tout à fait aimable, mademoiselle.

Lisa. — Oh, ce n'est pas parce que vous payiez mes robes. Je sais que vous avez la main large avec tout le monde. Mais c'est parce que c'est vous qui m'avez appris les manières vraiment délicates qui font la véritable femme comme il faut, n'est-ce pas? Et c'était bien difficile pour moi, hélas, avec, toujours devant les yeux, l'exemple de M. Hamon. On m'a élevée, voyez-vous, pour être comme lui, incapable de me maîtriser et employant un langage grossier à la moindre provocation. Et si vous n'aviez pas été là, jamais je n'aurais su que les dames et les messieurs comme il faut ne se conduisent pas ainsi.

Hamon. — Ma parole!

Latour. — Oh, ce sont ses façons à lui... Au fond, ses intentions sont bonnes.

Lisa. — A moi aussi, elles étaient bonnes, mes intentions, quand j'étais marchande de fleurs. C'étaient mes façons à moi... Mais cela ne m'empêchait pas d'être comme j'étais... Et après tout, n'est-ce pas là qu'est toute la différence?

Latour. — Sans doute, sans doute. Mais enfin, c'est lui qui vous a appris à parler. Moi, je n'aurais pas pu le faire, vous savez.

Lisa, *trivialement.* — Bien sûr! c'est son métier.

Hamon. — Sacristi.

Lisa, *continuant.* — En somme, c'était comme quand on apprend la danse à la mode. Rien de plus là dedans... Mais savez-vous ce qui a commencé ma véritable éducation?

Latour. — Non, quoi?

Lisa, *s'interrompant un moment de travailler.* — C'est quand vous m'avez appelée Mlle Colombe le jour où je suis venue pour la première fois chez M. Hamon. C'est à partir de ce moment que j'ai commencé à avoir le respect de moi-même... (*Reprenant sa couture.*) Et après, il y a eu cent petites choses que vous ne remarquiez pas parce qu'elles vous venaient naturellement. Par exemple, quand vous vous leviez, que vous tiriez votre chapeau, que vous ouvriez la porte pour moi. Des choses qui prouvaient que vous sentiez et pensiez à mon égard, comme si j'étais quelque chose de mieu[x] qu'une laveuse de vaisselle. Pourtant, je l[e] sais bien, vous vous seriez conduit de l[a] même façon vis-à-vis d'une laveuse de vai[s]selle, si on l'avait amenée au salon... Vous vous n'enleviez jamais vos bottines dans l[a] salle à manger quand j'y étais.

Latour. — Il ne faut pas faire attentio[n] à tout cela... Hamon enlève ses bottine[s] n'importe où il se trouve.

Lisa. — Je le sais. Je ne le blâme pas. C[e] sont ses façons, n'est-ce pas?... Mais pou[r] moi, cela faisait une telle différence de n[e] pas vous voir faire la même chose!... Tene[z] pour parler tout à fait franchement, me[t]tant à part les choses que tout le monde peu[t] faire — s'habiller ou parler d'une faço[n] convenable, par exemple — la différenc[e] qu'il y a entre une dame comme il faut e[t] une marchande de fleurs, n'est pas la faço[n] dont elle se conduit, mais la façon dont el[le] est traitée. Pour M. Hamon, je serai toujour[s] une marchande de fleurs, parce qu'il m[e] traite et me traitera toujours en marchand[e] de fleurs. Mais pour vous, je le sais, je pui[s] être une femme comme il faut, parce qu[e] vous me traitez et me traiterez toujours e[n] femme comme il faut.

Mme Hamon. — Je t'en prie, Henry, n[e] grince pas des dents.

Latour. — Vous êtes tout à fait aimabl[e], mademoiselle.

Lisa. — J'aimerais beaucoup que vou[s] m'appeliez Elisa, maintenant, si toutefoi[s] vous le voulez bien.

Latour. — Avec plaisir... Elisa, c'es[t] entendu.

Lisa. — Et je voudrais que M. Hamo[n] m'appelle mademoiselle.

Hamon. — Satanée bougresse!

Mme Hamon. — Henry, Henry!

Latour, *riant.* — Pourquoi ne lui répon[dez]-vous pas dans son jargon, Elisa?... N[e] supportez pas cela de sa part! Cela lui fer[a] du bien.

Lisa. — Je ne peux pas... Autrefois, j['] l'aurais fait, mais maintenant, je ne peu[x] plus. Hier soir, j'ai essayé, tandis que j'er[]rais à l'aventure. Une fille m'a parlé et j'a[i] voulu reprendre l'ancien ton avec elle, mai[s] ce fut en vain... Vous m'avez dit, vous vou[s] en souvenez, que lorsqu'un enfant est élev[é] dans un pays étranger, il en attrape la lan[]gue en quelques semaines et il oublie l[a] sienne. Eh bien, je suis comme un enfan[t] dans votre pays à vous; j'ai oublié ma lan[]gue maternelle et je ne peux plus parler qu[e] la vôtre. La voilà, la véritable rupture ave[c] le faubourg. Et le départ de chez M. Hamo[n] la complète.

Latour, *très inquiet.* — Oh! Elisa, vous [y] reviendrez, chez M. Hamon, n'est-ce pas? E[t] vous lui pardonnerez, hein?

HAMON. — Me pardonner! Eh bien, sa-
'édié, je voudrais l'y voir!

LISA. — Non, merci. S'il n'y avait que
ous, peut-être y consentirais-je. Mais une
uchesse ne peut pas vivre dans une maison
ù elle est traitée comme une laveuse de
aisselle.

Mme HAMON. — Et par un homme de mé-
er, encore!

HAMON, *sardoniquement.* — Ha, ha!

LATOUR. — Réfléchissez, Elisa... Qu'allez-
ous faire?

LISA. — Oh, M. Hamon a été très bon et
lein d'attention, à ce point de vue-là! Il a
assé en revue toutes les choses que je pour-
ais faire. Il trouve que je suis assez jolie
our convaincre un épouseur. Je n'ai qu'à
emander! Et puis, il y a mon ancienne am-
ition : un magasin de fleuriste.

LATOUR, *offusqué.* — Oh, non, non, pas
ela!.

HAMON, *se lève et, tandis qu'il arpente ga-
uchement l'espace entre sa chaise et la
orte.* — Qu'elle fiche le camp!... Elle verra
n peu comment elle peut s'en tirer sans
ous! Si je n'étais pas là, d'ici trois semai-
es elle serait retombée dans le ruisseau.

(*Colombe apparaît à la fenêtre centrale;
vec un regard de reproche plein de dignité
l'égard de Hamon, il s'approche lentement
t silencieusement de sa fille qui, le dos
ourné vers la fenêtre, est inconsciente de
a venue.*)

LATOUR. — Il est incorrigible, Elisa...
ais vous ne retomberez pas, n'est-ce pas?

LISA. — Non, plus maintenant. Plus ja-
ais!... Je la sais bien, ma leçon! Je crois
ue si maintenant j'essayais, je serais inca-
able d'articuler un de ces anciens sons...
*Colombe lui touche l'épaule gauche. Elle
aisse tomber son ouvrage et perd tout son
ang-froid au spectacle de la splendeur de
on père.*) Oï-oï-oï-oï-oï!

HAMON, *en un chant de triomphe.* — Ah!..
C'est tout à fait ça! Oï-oï-yoï-yoï-yoï ! !
ï-oï-yoï-yoï-yoï ! ! ! Victoire! Victoire! (*Il
e jette sur le fauteuil Elizabéthéen en se
roisant les bras et en se carrant d'un air
rrogant.*)

COLOMBE. — Comment pouvez-vous blâ-
er ma fille?... Me regarde pas comme ça,
Elisa... C'est pas ma faute. J'ai fait z'un
éritage.

ELISA. — Pour sûr, papa, tu as tapé un
millionnaire, c'te fois!

COLOMBE. — C'est ma foi vrai, dame!...
Mais aujourd'hui, j'ai mis toutes voiles de-
ors. Je m'en vas à l'église. Ta belle-mère
a se marier avec moi.

ELISA. — Tu ne vas pas t'abaisser à épou-
er une femme aussi vulgaire.

LATOUR. — Il le doit, Elisa! Mais pourquoi
-t-elle changé d'avis?

COLOMBE, *avec tristesse.* — Intimidée, pa-
tron, intimidée, v'là ce qu'elle est. La morale
borgeoise réclame sa victime. Est-ce que tu
vas pas mett' ton chapeau, Lisa, pour venir
me voir prend' ma nouvelle route?... Oh,
crains ren, maint'nant, elle vient pus jamais
aux mots avec personne, la pauv' femme!
sa respectabilité a eu raison de toute sa
fougue.

LISA. — Oui, oui, quand ce ne serait que
pour lui prouver que je n'ai pas de ran-
cune... Dans un moment je serai de retour.
(*Elle sort.*)

COLOMBE, *s'asseyant à côté de Latour.* —
Ça m'rend tout chose, l'idée de c'te céré-
monie!... Je voudrais ben, colonel, que vous
v'niez m'aider à la passer.

LATOUR. — Mais vous y avez déjà passé
une fois, quand vous vous êtes marié avec
la mère d'Elisa.

COLOMBE. — Oui, qui vous a dit ça,
colonel?

LATOUR. — Mais personne ne me l'a dit.
J'avais conclu... naturellement.

COLOMBE. — Non, colonel; c'est pas les
manières naturelles, ça, c'est tout bonne-
ment les manières bourgeoises. Mais ma ma-
nière à moi a toujours été la manière non
méritante... Mais, bouche close à Elisa,
s'pas?... Elle sait ren. J'ai toujours eu la dé-
licatesse de pas lui dire.

LATOUR. — Vous avez raison... Mais lais-
sons cela, si vous voulez bien.

COLOMBE. — Et vous venez à l'église,
s'pas colonel? Et vous m'aiderez à passer
par là?

LATOUR. — Avec plaisir... Autant que le
peut un célibataire.

Mme HAMON. — Me permettez-vous d'y
aller aussi, monsieur Colombe? Je regrette-
rais beaucoup de ne pas assister à votre
mariage.

COLOMBE. — Vraiment, madame, je s'rais
très honoré d'vot' conscendance et ma pauv'
bonne femme, donc! Elle prendra ça comme
un énorme complément. Ça l'a très abattue,
d'penser aux jours heureux qui sont plus...

Mme HAMON, *se levant.* — Je vais com-
mander la voiture et m'apprêter... (*Les hom-
mes se lèvent, sauf Hamon.*) Je ne serai pas
plus d'un quart d'heure... (*Comme elle se di-
rige vers la porte, Elisa rentre, son chapeau
sur sa tête et en boutonnant ses gants.*) Je
vais à l'église au mariage de votre père,
Elisa. Il vaut mieux que vous veniez dans
le coupé avec moi. Le colonel Latour ira
avec le fiancé.

(*Mme Hamon sort. Elisa s'avance jusqu'au
milieu de la chambre, entre la fenêtre du
milieu et le canapé.*)

COLOMBE. — Le fiancé!... En v'là un mot!...
Comme y vous fait comprend' sa position!

(*Il prend son chapeau et se dirige vers la porte.*)

LATOUR, *s'approchant d'Elisa tout en se dirigeant vers la porte.* — Avant que je m'en aille, Elisa, pardonnez-lui et revenez avec nous.

LISA. — Je ne crois pas que papa me le permettrait... Qu'en dis-tu papa?

COLOMBE, *avec une douce mélancolie.* — Ils t'ont refaite avec beaucoup d'adresse, ces deux sportsmen... Ah, si y en avait eu qu'un, t'aurais pu le tenir. Mais y en avait deux, et l'un chaperonnait l'autre comme qui dirait... (*A Latour.*) C'était très habile colonel, mais je suis sans rancune, j'aurais ben fait comme vous... Toute ma vie, j'ai été victime des femmes, l'une après l'autre... Ah! c'que j'vous envie, vous deux, d'avoir eu l'dessus sur Elisa. J'veux pas m'en mêler... Mais dites donc, colonel, il est temps que nous filions... A t't à l'heure, Henry... Je te retrouverai à l'église, Elisa. (*Il sort.*)

LATOUR, *d'un ton calin.* — Vous resterez avec nous, n'est-ce pas, Elisa? (*Il suit Colombe.*)

(*Hamon se lève. Elisa le regarde, puis elle détourne la tête et sort sur le balcon. Il va l'y rejoindre. Immédiatement, elle s'éloigne, disparaît de la vue, réapparaît à la fenêtre voisine, et veut quitter la chambre, quand il passe vivement à côté d'elle et va se placer le dos à la porte.*)

HAMON. — Eh bien, Elisa, vous vous êtes un peu payée de retour, comme vous dites!... En avez-vous assez et voulez-vous être raisonnable. Ou bien, en voulez-vous encore?

LISA. — Vous tenez uniquement à ce que je revienne pour que je ramasse vos pantoufles, que je supporte vos colères, que j'aille chercher et que je rapporte pour vous.

HAMON. — Mais je n'ai nullement dit que je voulais que vous reveniez.

LISA. — Ah!... Vraiment!... Alors, de quoi parlons-nous?

HAMON. — De vous, pas de moi. Si vous revenez, je continuerai à vous traiter exactement comme je vous ai toujours traitée. Je ne peux pas changer ma nature, et je n'ai pas l'intention de changer mes manières. Mes manières sont absolument les mêmes que celles du colonel Latour.

LISA. — Ce n'est pas vrai!... Il traite une marchande de fleurs comme si c'était une duchesse.

HAMON. — Et moi, je traite une duchesse comme si c'était une marchande de fleurs.

LISA. — Oui, le même traitement pour tout le monde!

HAMON. — Parfaitement!

LISA. — Comme papa, alors. (*Elle se détourne posément et va s'asseoir sur le canapé.*)

HAMON, *la suivant, son orgueil un p rabattu.* — Je n'accepte pas la comparais sur tous les points, Elisa, mais il est bi certain que votre père n'est pas un snob qu'il sera tout à fait chez lui dans toutes l situations auxquelles peut l'appeler son e centrique destinée. Le grand secret, Elis ce n'est pas d'avoir de bonnes ou de ma vaises manières, c'est d'avoir les mêmes m nières vis-à-vis de toutes les créatures h maines. En un mot, il faut se condui comme si on était au ciel, où il n'y a p de voiture de troisième classe et où une âm en vaut une autre.

LISA. — Amen!... Vous êtes un prêcheu né...

HAMON, *irrité.* — La question n'est pas d savoir si je vous traite grossièrement, ma si vous m'avez jamais entendu traiter que qu'un autrement.

LISA, *avec une sincérité soudaine.* — Pe m'importe comment vous me traitez! Pe m'importe que vous disiez des injures! Pe m'importe d'avoir un œil au beurre noi J'en ai déjà eu... mais... (*elle se redress pour lui faire face*) je ne veux pas qu'o m'écrase.

HAMON. — Alors, écartez-vous de mo chemin, car je ne veux pas m'arrêter pou vous. Vous parlez de moi comme si j'éta un autobus.

LISA. — Mais oui, vous en êtes un aut bus : tout en bonds et en cahots, sans co sidération pour qui que ce soit. Mais mo je peux me passer de vous... N'allez pas vou imaginer le contraire.

HAMON. — Je le sais. Je vous l'ai déjà di

LISA. — J'sais que vous me l'avez di brute, va!... Vous vouliez vous débarrasse de moi.

HAMON. — Menteuse!

LISA. — Merci. (*Elle s'assied avec di gnité.*)

HAMON. — Dans votre égoïsme incom mensurablement étroit, vous ne vous ête jamais demandé si, moi, je pouvais me pas ser de vous.

LISA, *sérieusement.* — N'essayez pas d m'emberlificoter... Vous vous passerez d moi.

HAMON, *avec arrogance.* — Je peux m passer de tout le monde. J'ai mon âme moi, j'ai mon étincelle de feu divin à moi. Mais... (*avec une humilité soudaine*) vou me manquerez, Elisa. Vos idées absurde m'ont appris quelque chose : je le confes humblement et avec gratitude. Et puis, j suis habitué à votre voix, à votre personne. Et elles me font plaisir. (*Il s'assied à côt d'elle.*)

LISA. — Eh bien, vous les possédez l'un et l'autre, la première sur votre gramo phone et la seconde dans votre album d

otographies. Quand je vous manquerai, and vous vous sentirez seul, vous n'aurez 'à faire tourner la machine. Elle n'a pas sentiments à blesser, elle.

HAMON. — Je ne pourrai pas faire marer votre âme... Laissez-moi ces sentiments emportez, si vous voulez, la voix et le i visage.

LISA. — Démon, va!... Ah! vous savez entiller le cœur d'une fille, aussi facilent que d'autres savent entortiller ses bras ur la blesser... Mme Poire m'avait avertie. mbien de fois n'a-t-elle pas voulu vous itter! Et toujours, à la dernière minute, us la circonvenez. Et vous ne lui êtes pas tout attaché! Pas plus, d'ailleurs, que us n'êtes attaché à moi.

HAMON. — Evidemment, dans le sens où us l'entendez. Mais cela ne doit pas vous pêcher de vous attacher à moi, si vous us attachez à vous attacher.

LISA. — Je ne veux pas m'attacher à quel'un qui ne veut pas s'attacher à moi.

HAMON. — Des principes commerciaux, Elisa! Comme quand on vend des viotes, n'est-ce pas?

LISA. — Ne me raillez pas. C'est bas de railler.

HAMON. — Je n'ai jamais raillé de ma . Railler ne sied ni à la figure humaine, à l'âme humaine... Je ne raille pas. Je us dis crûment que je ne marchande ni veux marchander en affection. Vous appelez brute parce qu'en cherchant mes ntoufles et en trouvant mes lunettes, vous ıvez pas pu acheter un droit sur moi... us êtes une folle! Une femme qui va ercher les pantoufles d'un homme est un ectacle dégoûtant. Est-ce que j'ai jamais chercher vos pantoufles à vous. Depuis e vous me les avez jetées à la tête, j'ai une en plus haute idée de vous. Inutile d'être on esclave, puis de me dire que vous vou: que je me soucie de vous! Qui se sou d'une esclave?... Si vous revenez, revez pour une bonne camaraderie, car vous urez rien de plus. Vous tirez mille fois us de moi que je ne tire de vous. Si vous ulez mettre en face de ma création d'une chesse, Elisa, vos petits tours de caniche i va chercher et apporter des pantoufles, vous fermerai la porte au nez, comme à e sotte.

LISA. — Pourquoi l'avez-vous faite, cette éation, si vous ne vous souciez pas de oi?

HAMON. — Mais parce que c'était ma begne.

LISA. — Vous n'avez jamais pensé aux nuis qui en résulteraient pour moi?

HAMON. — Le monde aurait-il été créé, si n créateur avait eu peur de causer des nuis?... Créer la vie, c'est créer des ennuis. Il n'y a qu'une manière d'échapper aux ennuis, c'est de tuer les créatures! Les lâches, remarquez-le, crient toujours pour qu'on tue les gens ennuyeux.

LISA. — Je ne suis pas un prêcheur, moi; aussi je ne remarque pas ces choses-là. Mais je remarque que vous ne me remarquez pas.

HAMON, *se lève brusquement et se met à marcher avec impatience.* — Elisa, vous n'êtes qu'une imbécile!... Je gaspille les trésors de mon esprit en les étalant devant vous. Une fois pour toutes, vous entendez, comprenez que je vais mon chemin et que je fais mon œuvre sans me soucier pour deux sous de ce qui arrive à l'un de nous... Je ne suis pas intimidé, moi, comme votre père et votre belle-mère. Aussi, revenez ou allez au diable, comme il vous plaira, moi, je m'en fiche!

LISA. — Pourquoi reviendrai-je?

HAMON, *bondissant à genoux sur le canapé et se penchant par-dessus pour lui parler.* — Pour s'amuser! C'est pour cela que je vous ai prise.

LISA, *détournant le visage.* — Et demain, vous me jetterez dehors si je ne fais pas tout ce que vous voulez.

HAMON. — Oui! Et demain, vous, vous pourrez ficher votre camp si, moi, je ne fais pas tout ce que vous voulez.

LISA. — Pour m'en aller vivre avec ma belle-mère, n'est-ce pas?

HAMON. — Oui, ou pour aller vendre des fleurs.

LISA. — Ah!... Si seulement je pouvais retourner à mon panier de fleurs!... Au moins, je serais indépendante de vous deux, de mon père,, du monde entier!... Pourquoi m'avez-vous pris mon indépendance?... Pourquoi y ai-je renoncé?... Je suis une esclave, maintenant, c'est le prix de mes beaux vêtements.

HAMON. — Si vous voulez, je vous adopterai : vous serez ma fille... Mais au fait, peut-être préférez-vous vous marier avec Latour?

LISA, *se retournant pour le regarder d'un air farouche.* — Je ne voudrais même pas vous épouser, vous si vous me le demandiez!... Vous entendez?... et pourtant vous êtes plus près de mon âge que ce qu'il est.

HAMON. — Qu'il ne l'est, et non pas « que ce qu'il est ».

LISA, *perdant patience et se levant.* — Je m'en moque. Je parlerai comme je veux... Vous n'êtes plus mon professeur.

HAMON, *d'un air réfléchi.* — Je ne pense pas que Latour y consente, d'ailleurs.

LISA. — Mais ce n'est pas ça que je veux! Et n'allez pas croire que ce le soit! J'ai toujours eu assez de garçons à courir après moi... Fred de Jolimont m'écrit deux ou trois fois par jour, des pages et des pages.

HAMON, *désagréablement surpris.* — Que le diable l'emporte, ce petit sauteur! (*Il se recule et s'assied sur ses talons.*)

LISA. — Il a bien le droit de le faire, si ça lui plaît, le pauvre garçon!... Il m'aime, lui, au moins.

HAMON, *descendant de l'ottomane.* — Vous n'avez pas le droit de l'encourager.

LISA. — Toutes les jeunes filles ont le droit d'être aimées. Mais ce n'est pas de ce genre de sentiment-là que je veux de vous. Ce n'est pas difficile, allez, pour des jeunes filles comme moi, de faire descendre des hommes comme il faut jusqu'à leur faire la cour... vous, si je devais vous faire descendre jusque-là, vous souhaiteriez me voir morte l'instant d'après.

HAMON. — Certainement... Mais fichtre, pourquoi nous querellons-nous?

LISA, *très émue.* — Je veux un peu de bonté. Je suis une fille vulgaire et ignorante, et vous, un monsieur instruit, je le sais, mais enfin, je ne suis pas de la boue qu'on piétine! Ce que je fais... (*se corrigeant elle-même*) pardon, ce que j'ai fait, ce n'est pas pour les robes et les taxis. Je l'ai fait parce que nous nous entendions bien ensemble et que je me suis mise à m'attacher à vous; oh! pas parce que je voulais que vous me fassiez la cour, en oubliant la différence qu'il y a entre nous... Non, je voulais que nous soyons plus amis ensemble.

HAMON. — Naturellement. Et c'est bien ainsi que je sentais et que Latour sentait... Elisa, vous êtes une imbécile.

LISA. — Ce n'est pas une réponse convenable à me faire. (*Elle se laisse tomber toute en larmes sur le canapé.*)

HAMON. — Vous n'en aurez pourtant pas d'autre, tant que vous ne cesserez pas d'être une vulgaire imbécile... Voulez-vous être une femme comme il faut, alors, cessez de vous sentir négligée, parce que les hommes de votre connaissance ne passent pas une moitié de leur temps à pleurnicher sur vous et l'autre moitié à vous pocher les yeux!... Si vous ne pouvez pas supporter la froideur de mon genre de vie et sa tendance, alors retournez sur le trottoir. Travaillez jusqu'à ressembler plus à une bête brute qu'à un être humain, puis dorlotez-vous, chamaillez-vous et buvez jusqu'à tomber endormie. Oh! c'est une belle vie, la vie du trottoir!... Elle est réelle, elle est chaude, elle est violente. La peau la plus épaisse n'empêche point de la sentir. On peut la goûter et la sentir sans aucune éducation, sans aucun travail. Ce n'est pas comme la science, la littérature, la musique classique, la philosophie et l'art... Vous me trouverez toujours froid, insensible, égoïste, n'est-ce pas? Fort bien, alors retournez avec l'espèce de gens que vous aimez. Epousez quelque pourceau sentimental, bien pourvu d'argent, d'une grosse paire de lèvres pour vous embrasser et d'une grosse paire de bottes pour vous les fiche au derrière... Quand on ne peut pas apprécier ce qu'on a, il vaut mieux avoir ce qu'on peut apprécier.

LISA. — Vous n'êtes qu'un tyran cruel, vous!... Je ne peux pas parler avec vous. Vous retournez tout contre moi. J'ai toujours tort... Mais vous le savez que vous n'êtes qu'un tyran. Vous le savez très bien que je ne peux pas retourner au trottoir, comme vous dites, et que je n'aie au monde aucun vrai ami, sauf le colonel Latour, et vous. Vous le savez que je dois retourner chez vous parce que je n'ai nulle part où aller, à moins d'aller chez mon père... Mais tout de même, ne vous persuadez pas trop que vous me tenez sous vos pieds, réduite au silence, et que vous pouvez me piétiner à loisir; j'épouserai Fred, dès qu'il sera en situation de me faire vivre.

HAMON, *s'asseyant à côté d'elle.* — Quelle bêtise!... Vous épouserez un ambassadeur! Vous épouserez le Gouverneur général de l'Indo-Chine ou le Président de la République! n'importe qui, enfin, qui a besoin d'une reine! Je ne veux pas que mon chef-d'œuvre soit perdu entre les mains d'un Fred!

LISA. — J'aime à vous entendre parler comme ça, vous le savez... Mais je ne veux pas être enjolée comme si j'étais un bébé ou un petit chien. Si je ne peux pas avoir de la bonté, eh bien, j'aurai de l'indépendance.

HAMON. — L'indépendance!... Ça, c'est le blasphème bourgeois! Nous sommes tous dépendants les uns des autres sur cette terre, vous entendez!

LISA. — Eh! bien, je vous ferai bien voir si moi, je suis dépendante de vous. Si vous pouvez prêcher, moi, je peux enseigner. Je me ferai professeur.

HAMON. — Et qu'enseignerez-vous, bon Dieu!

LISA. — Ce que vous m'avez appris : la phonétique.

HAMON. — Ha! ha! ha!

LISA. — J'irai m'offrir comme adjoint au professeur Nipian.

HAMON, *furieux.* — Comment! à cet imposteur! à ce farceur! à ce servile ignorant! Lui enseigner mes méthodes! Mes découvertes!... Faites un pas pour ça, je vous étrangle... (*Il abat ses mains sur elle.*) Vous entendez.

LISA, *se débattant pour se lever.* — Etranglez-moi! Ça m'est égal! Je le savais bien que vous me frapperiez un jour... (*Il la laisse aller en se reculant si violemment qu'il trébuche en arrière et tombe assis sur le canapé.*) Aha!... Je le sais maintenant

mme il faut être avec vous! Quelle imbé-
le j'ai été de ne pas y avoir pensé plus
t! Vous ne pouvez pas m'enlever les con-
issances que vous m'avez données. Vous
ez dit que j'avais l'oreille plus fine que la
tre! Moi, je peux être polie et aimable
ec les gens, ce que vous, vous ne pouvez
s être!... Aha! Vous êtes refait, Henry Ha-
on! Maintenant, je ne me soucie pas plus
ie ça... (*elle fait claquer ses doigts*) de
tre brutalité et de vos belles paroles! Je
ettrai une annonce dans les journaux
ur dire que votre duchesse n'est qu'une
archande de fleurs que vous avez ins-
uite et qu'elle enseignera à qui veut, en
x mois, le moyen d'être une duchesse,
ur mille louis... Oh! Et dire que j'ai
mpé à vos pieds, que j'ai été piétinée, in-
riée, quand tout le temps, je n'avais qu'un
ot à dire pour être comme vous! Oh! à
tte pensée, je me flanquerais bien des
ups!

HAMON. — Impudente chienne... Mais en-
n, ça vaut mieux que de pleurnicher, que
e chercher des pantoufles et que de trou-
er des lunettes n'est-ce pas?... Sacristi,
lisa!... J'avais dit que je ferais une femme
e vous, eh bien, je l'ai fait. Je vous aime
ieux ainsi.

LISA. — Oui, oui, vous retournez votre
este et vous faites la paix parce que je n'ai
lus peur de vous et que je peux me passer
e vous maintenant.

HAMON. — Certainement, petite imbécile!
y a cinq minutes, qu'étiez-vous pour moi?
n carcan qui m'immobilisait. Et mainte-
ant, vous êtes une tour puissante, un
norme cuirassé, comme nous. Nous som-
es des confrères. Vous, Latour et moi, nous serons trois vieux célibataires ensemble, au lieu d'être tout simplement deux hommes et une jeune fille.

(*Mme Hamon revient, habillée pour aller au mariage. Instantanément Elisa redevient froide et élégante.*)

Mme HAMON. — La voiture attend, Elisa, êtes-vous prête?

LISA. — Oui, madame. Et M. Hamon, vient-il aussi?

Mme HAMON. — Certes non. Il se conduit trop mal à l'église. Il fait tout le temps des remarques sur la prononciation du prêtre...

LISA. — En ce cas, je ne vous reverrai pas aujourd'hui. Au revoir, monsieur. (*Elle se dirige vers la porte.*)

Mme HAMON, *s'approchant de Hamon.* — *Au revoir, mon chéri...*

HAMON. — Au revoir, maman. (*Il est sur le point de l'embrasser, lorsqu'il se souvient de quelque chose.*) Ah! A propos, Elisa, commandez donc un jambon et un fromage de gruyère. Puis achetez-moi une paire de gants en peaux de daim vous savez, du 8, et une cravate assortie à mon nouveau costume. Vous choisirez la couleur.

LISA, *avec dédain.* — Achetez-les vous-même. (*Elle sort majestueusement.*)

Mme HAMON. — Je crains bien que tu n'aies gâté cette jeune fille. Mais cela ne fait rien. J'achèterai ta cravate et tes gants.

HAMON, *avec bonne humeur.* — Ne te tracasse pas pour ça... Elle les achètera, tu verras. Au revoir.

(*Ils s'embrassent. Mme Hamon sort en se pressant. Hamon, resté seul, fait sonner son argent dans sa poche et rit silencieusement.*)

FIN

Le Directeur-Gérant : JACQUES HÉBERTOT

Imprimerie des Publications Jacques Hébertot
15, Avenue Montaigne, Paris


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 00705 6531



